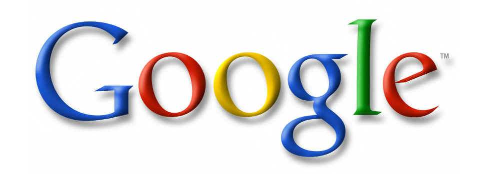






HISTOIRE

D'ESPAGNE

IMPRIMERIE DE F. MALTESTE
RUE DES DEUX-PORTES-SAINT-SAUVEUR, 18

HISTOIRE
D'ESPAGNE

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS JUSQU'A NOS JOURS

PAR CH. ROMEY

TOME QUATRIÈME



PARIS
FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 55

M DCCC XXXIX


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

HISTOIRE

D'ESPAGNE.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Avénement de Mohammed. — Différends des hanbalistes et des malékites. — Double guerre contre les Franks et les Galiciens. — Défaite de Mousa el Djédzaï par Ordonius Ier, roi des Asturies. — Disgrâce et révolte de Mousa et de son fils Abdallah Mohammed ben Lopia, wali de Tolède. — Guerres qui en sont la suite. — Alliance de Mousa avec les Navarrais. — Ordonius marche contre Mousa et le défait. — Reprise de Tolède par l'émir. — Nouvelle irruption maritime des Normands en Galice et en Andalousie. — Succès d'Ordonius dans l'Espagne orientale. — Vicissitudes des Musulmans dans cette guerre. — Guerres diverses. — Commencement de la révolte d'Hafsoun. — Toute l'Espagne orientale se détache de Cordoue. — Massacre des Musulmans dans les champs d'Alcaniz. — Succès divers de la guerre contre Hafsoun et les chrétiens du nord de la Péninsule. — Bataille de Routhah-el-Yehoud. — Mort d'Ordonius à Oviédo. — Avénement d'Alfonse III. — Commencement de son règne. — Ses guerres contre les Vascons et contre les Arabes. — Alliance d'Alfonse avec les Navarrais. — Bataille d'Aybar. — Mort d'Omar ben Hafsoun. — Paix entre Alfonse et Mohammed. — Événemens divers. — Mort de Mohammed.

De 852 à 886.

A Abd el Rahman, deuxième de ce nom et quatrième émir de la famille des Beny Ommyah en Espagne, fut donné pour successeur son fils Mohammed surnommé Abou Abdallah, lequel fut proclamé à Cordoue le 6e jour de la lune de rabieh première de l'année 238 (26 août 852). Il était âgé de trente ans et donnait les plus belles espérances. Sa ferveur reli-

gieuse était extrême. Ce grand zèle n'étouffait pas cependant chez lui toutes lumières et toute tolérance, au moins en ce qui touchait aux dissidences non fondamentales de l'islamisme. Dans les premiers mois de son règne il s'éleva une querelle entre les imams et les fakhis de la métropole de Cordoue et le hafit (c'était le nom qu'on donnait aux docteurs qui conservaient dans leur mémoire les références traditionnelles de la sunnah et s'y fondaient pour lever les doutes dans les questions difficiles) Abou Abd el Rahman el Baki ben Matchalad : ce savant avait étudié en Orient sous les plus fameux docteurs de cette époque, disciples de l'imam Ahmed ben Mohammed ben Hanbal, fondateur de la secte des hanbalistes, et il professait à Cordoue les doctrines de cette secte. Les principes de Malek régnaient en ce temps presque exclusivement en Espagne, et les malékites étaient en possession des principales comme des moindres charges des mosquées djéma (cathédrales). Tous les desservans de celle de Cordoue s'élevèrent contre l'enseignement du hafit Baki et représentèrent à l'émir (chef de la religion autant que chef de guerre et juge souverain de ces questions) qu'il y avait danger à tolérer cette exposition différente du Koran ; que la mosquée-djéma de Cordoue suivait des traditions soutenues par mille trois cents docteurs ou à peu près, tandis que le hafit et ceux de son école n'en pouvaient opposer que deux cent quatre-vingt-quatre, sur lesquels il y en avait à peine dix de renommés et faisant autorité. Mohammed voulut que les deux partis plaidassent leur cause en sa présence, et après avoir attentivement écouté les accusateurs et l'accusé en leurs explications, il jugea que les différences d'opinion des hanbalistes n'altéraient point l'essence de la loi et n'avaient rien de contraire à la sunnah (tradition reçue) [1]. Il reconnut

[1] La *sunnah*, d'où, comme nous l'avons dit, le mot *sunnites*, pour désigner les Musulmans traditionnaires, par opposition à ceux de la secte d'Ali, nommés *schiytes*, c'est-à-dire séparés, schismatiques.

d'ailleurs, dans les doctrines de Baki, des principes notables et utiles, qui touchaient au vrai but des actions humaines selon le mahométisme, et il en permit en conséquence la prédication et l'enseignement. Les vertus de Baki semblèrent aussi à l'émir d'un salutaire exemple, et l'intéressèrent en faveur de ses doctrines. C'est ainsi que la secte des hanbalistes, après celle des malékites, acquit droit de bourgeoisie parmi les Musulmans espagnols[1].

Le zèle de l'émir voulut cependant se signaler dès l'ouverture de son règne en faveur de Dieu et « de sa religion véritable » par une guerre contre les chretiens.— Désirant, dit la chronique arabe, propager l'islamisme aux frontières et contenir les mouvemens et l'inquiétude qu'y causaient les chrétiens de Galice et ceux du pays des Franks, il chargea les walis de Mérida et de Saragosse de rassembler leurs troupes et d'entrer dans ces pays. Du côté des Franks leurs armes furent victorieuses; ils franchirent les Pyrénées orientales, et pénétrèrent jusque dans le pays de Narbonne qu'ils ravagèrent; les peuples fuyaient de toutes parts à l'approche des Musulmans vainqueurs ou s'efforçaient d'apaiser leur fureur par l'offre de tout ce qu'ils possédaient. A la frontière de Galice ils combattirent avec des succès variés, et le wali Mousa ben Zeyad el Djédzaï fut vaincu près de Hisn-Albeïda (la forteresse d'Albeïda) par les chrétiens qui s'emparèrent de cette forteresse et passèrent au fil de l'épée les Musulmans qui la défendaient[2]. Le vainqueur de Mousa, que ne nomment point les chroniques arabes, était le roi des Asturies Ordonius, qui avait succédé à son père Ramire en 850. Il revenait de guerroyer contre les Vascons et de les réduire, si l'on en croit Sébastien, lorsqu'on l'avertit qu'une armée d'Arabes se disposait à l'arrêter au passage. Ordogne n'hésita pas à marcher

1 Conde, c. 47.
2 Ibid., c. 48.

incontinent contre eux, les attaqua, les vainquit, et leur prit, ainsi que vient de nous l'apprendre la chronique arabe, une forteresse à l'extrême frontière, récemment élevée par le général Mousa, et à laquelle il avait donné le nom d'Albéïda (la Blanche).

Cette défaite des Musulmans eut les suites les plus graves pour l'empire ommyade. Le général Mousa dont nous parlons était d'origine gothique. Né chrétien il avait embrassé le mahométisme par ambition et avait fait un chemin rapide sous le précédent émir, père de Mohammed. Le Goth musulman avait par cela même de nombreux ennemis à Cordoue auprès de l'émir. Ils surent habilement profiter de ce désastre militaire pour le perdre. Voyant l'émir profondément affligé de la perte d'Albéïda, ils calomnièrent, au dire même d'un auteur arabe, *l'adjêmy* vaincu ; c'était le nom que les Arabes donnaient aux hommes de race étrangère. Ils l'accusèrent de trahison. Le roi des chrétiens, dirent-ils à Mohammed, a séduit le fils des chrétiens; il se l'est lié par de vils traités et l'a corrompu par des présens. L'émir prêta l'oreille à ces propos et destitua de son commandement Mousa ben Zeyad el Djédzaï, wali de Saragosse, et son fils Lopia ben Mousa qui l'était de Tolède [1].

Ce fut le signal d'une confusion générale. Blessés de cette mesure, et se confiant à l'affection des peuples de leurs provinces, Mousa et son fils nouèrent alors de secrètes intelligences avec les chrétiens, non avec les chrétiens des Asturies ou de Galice, mais avec ceux de Navarre et de Vasconie, enclins à s'allier avec les Arabes pour peu que cela pût servir au maintien de leur indépendance, et les deux walis levèrent l'étendard de la révolte. Presque toutes les villes de leurs gouvernemens se déclarèrent pour eux ; Saragosse, Tudèle, Huesca et enfin Tolède entrèrent dans leur parti : dans cette

1 Conde, ubi supra.

dernière ville Lupus organisa toutes choses pour la défense, et Mousa et son fils se virent tout d'abord à la tête d'un parti formidable.

L'alliance de Mousa avec les Navarrais, bien qu'on manque de témoignages explicites à cet égard, est cependant hors de doute pour quiconque sait démêler et reconstituer le passé avec les faibles élémens que fournissent les chroniques.

Elle fut même, à ce qu'il parait, si étroite qu'il leur prêta main-forte dans leurs contestations avec les rois franks d'outre Pyrénées qui n'avaient pas encore renoncé à toute prétention sur eux. Il tourna ses armes contre ces ennemis éloignés au moment même où Mohammed attaquait son fils *Lupus* dans Tolède. Il passa les monts, fit de grands ravages dans les comtés de la Gaule méridionale attenant aux Pyrénées, et fit prisonniers dans cette expédition aventureuse deux ducs des Vascons orientaux relevant du royaume d'Aquitaine, l'un appelé Sanction et l'autre Epulon. Charles-le-Chauve, menacé et vaincu sur ses terres, demanda la paix au wali victorieux et l'obtint à force de présens [1].

Cependant l'armée d'Andalousie assiégeait Lupus dans Tolède. L'écrivain arabe fait confusion quand il dit que le roi de Galice envoya de grands secours à Lupus : il y avait sans doute un très-grand nombre de chrétiens dans le parti de Mousa, mais c'étaient des chrétiens du pays même, des chrétiens mosarabes, tout au plus des chrétiens navarrais et vascons. Lupus tomba d'abord dans une embuscade de l'ennemi. Voulant en venir aux mains tout de suite avec les révoltés qu'il pensait pouvoir réduire par un coup d'éclat, et supposant avec raison qu'ils ne sortiraient point de leurs remparts pour tenter le sort des batailles sans nécessité, l'émir, qui commandait son armée en personne, s'avisa d'un stratagème connu pour les attirer hors de leurs murailles, strata-

[1] Script. Rer. Franc.

gème fréquemment employé, et qui cependant réussissait toujours; il fit cacher une partie de son armée dans un bois épais et sombre, non loin de Tolède, et, arrivant avec peu de troupes et de cavalerie en vue de la ville, il battit la campagne sur la rive gauche du Tage, feignant des craintes et de l'inquiétude et ne s'arrêtant nulle part. Le wali de Tolède, pensant que ce n'était là que l'avant-garde d'une armée encore éloignée, voulut profiter de l'occasion et fit contre eux une sortie avec un corps de troupes composé de Musulmans et de chrétiens plus que suffisant pour battre cette avant-garde. Les troupes andalousiennes engagèrent sans vigueur de légères escarmouches et se retirèrent peu à peu. Ceux de la ville, excités par cet avantage, se mirent à la poursuite des ennemis qui continuèrent leur retraite jusqu'à Wadacélète : c'est ainsi qu'on nommait le vallon où l'embuscade était disposée. Là se tenait prête la cavalerie de Cordoue, sous les ordres d'Hescham ben Abd el Aziz, hadjeb de l'émir : elle fondit sur eux de toutes parts et obtint un plein avantage : huit mille chrétiens et sept mille Musulmans du côté des révoltés restèrent sur le champ de bataille [1].

Cet avantage pourtant ne tira point à conséquence pour la réduction de Tolède. Lupus et ceux qui purent s'échapper du combat rentrèrent dans la cité, et repoussèrent toute transaction, bien que l'émir leur fît offrir l'oubli du passé, pourvu qu'ils consentissent à se rendre à sa merci. En vain il essaya d'emporter la place avec toutes ses forces réunies. Voyant que le siége serait long, dit la chronique à laquelle nous empruntons ces détails, l'émir retourna à Cordoue, laissant le commandement de l'armée du siége à son fils El Mondhir qui, sortant à peine de l'enfance, faisait alors ses premières armes et montrait des inclinations toutes militaires. Près de lui étaient placés, en qualité de wasyrs, Abd el Melek

1 Conde, c. 48; Roder. Tolet., Hist. Arabum, c. 20, p. 25.

ben Abdallah abou Merwan et Hescham ben Abdelaziz, généraux éprouvés dans les guerres passées, tant civiles que sacrées [1].

Ainsi que l'émir l'avait pressenti, c'était là le commencement d'une guerre qui ne devait pas finir de sitôt, d'une de ces guerres complexes et interminables dont l'Espagne semble avoir eu de tout temps le privilége. Le siége de Tolède avait été entrepris vers la fin de l'année 854. L'année suivante il durait encore. Mousa cependant était maître, à le bien prendre, d'un royaume assez considérable, formé du plateau de l'Espagne centrale que domine Tolède, de ce qu'on a appelé depuis le Guadalaxara, de la Rioja et de presque tout l'Aragon. Il avait, à ce qu'il paraît, des alliés non-seulement en Navarre, où nous savons qu'il en avait certainement, mais encore en Biscaye, dans la Bardulie, et sur la rive droite du Tage, au moins jusqu'à la hauteur de Talavéra, et il grossissait et fortifiait tous les jours son parti. Sa puissance s'était étendue de telle sorte, dans l'est de l'Espagne, qu'il put envoyer en 855 de nombreuses troupes au secours de son fils assiégé. Le siége cessa alors d'être tenable pour les troupes andalousiennes, et le fils de l'émir le leva dans les premiers mois de cette année. Il divisa cependant son armée en trois corps, et leur fit prendre leurs quartiers à Calat-Rabah, à Talavéra et à Zurita, places fortes au milieu desquelles Tolède est située, et d'où il faisait de fréquentes chevauchées contre la ville; mais Lupus repoussa toujours victorieusement ces attaques, et son père étant venu en personne prendre part à cette guerre, ils remportèrent réunis, sur les troupes de l'émir, les plus décisifs avantages; une fois, ils mirent les assiégeans en déroute, les poursuivirent avec le plus grand succès, et firent prisonniers deux de leurs chefs principaux, l'un koraïschite appelé Ebn Nâmaz, l'autre ayant nom El Borth

[1] Conde, c. 48.

(Alporz) avec son fils Azeth, probablement Abd el Aziz[1].

Ces succès et ceux qu'il avait eus en Gaule et dans l'Espagne orientale enflèrent tellement l'orgueil de Mousa qu'il prit alors ouvertement le titre de *troisième roi d'Espagne*[2]. Et il l'était en effet, régnant ou à peu près sur le vaste territoire que nous avons décrit, confinant à l'est aux possessions des Franks dans les Pyrénées, au sud et à l'ouest aux pays musulmans demeurés fidèles à l'émir ommyade, et enfin du côté du nord aux vallées navarraises et vascones, réfractaires au joug du roi des Asturies. Avec ces derniers pays il avait formé, avons-nous dit, une étroite alliance, et si étroite, qu'il avait donné sa fille, musulmane ou chrétienne, on ne sait, à l'homme qu'ils reconnaissaient pour chef, nommé Garseanus (Garcia dans le langage moderne des Espagnols), nom que l'on voit dès lors fréquemment dans les chroniques et qui n'était peut-être que la corruption de l'ancien nom romain *Gratianus*. On ignore pourtant les particularités de cette alliance, et l'on n'en sait même quelque chose que par Sébastien de Salamanque, qui, incidemment, qualifie Garsea le Navarrais de gendre de Mousa[3]. Mais c'est là une indication suffisante. On trouve d'ailleurs, sur ce personnage si brièvement mentionné par l'évêque historien, quelques détails vraisemblables dans les chroniques postérieures. C'était, à ce qu'il paraît, un ancien comte de Bigorre, connu sous le nom d'Enecho, dès l'enfance accoutumé aux combats et aux incursions de guerre. Dans ces temps de troubles il avait su prendre un haut ascendant, d'abord sur les populations pyrénéennes, ensuite sur les habitans des plaines de la Navarre, et avait fini par fixer son séjour parmi eux à

1 Ex Chaldæis duos quidem magnos tyrannos, unum ex genere Alkorexi nomine Ibenamaz, alium militem nomine Alporz cum filio suo Azeth..... (Sebast. Salm. Chr., num. 25).

2 Undè, ob tantæ victoriæ causam, tantum in superbia intumuit, ut à suis tertium regem in Hispania appellari præceperit (ibid., l. c.).

3 Sebast. Salm. Chr., num. 26.

Pampelune. A cause de sa bravoure à la guerre, il avait été surnommé Arista. En basque comme en grec, ce mot veut dire le plus vaillant, le premier[1]. C'est là tout ce qu'on en sait, mais c'est quelque chose, et il importait de recueillir ici en passant ces traits épars de lumière qui jettent le plus grand jour sur les origines politiques de la Navarre; car ce fut, selon la plus grande probabilité historique, le petit-fils de ce gendre de Mousa, de ce Garsea Enecho, mort, ainsi que nous le verrons tout-à-l'heure, en combattant contre le roi des Asturies Ordonius, qui, selon l'expression du moine Vigila, s'éleva roi à Pampelune dans l'année de l'ère espagnole 943 (905 de J.-C.)[2].

Parvenu à ce comble de gloire et de puissance, Mousa étendit alors de tous côtés les limites de sa domination, de manière à inquiéter vivement le roi des chrétiens asturiens, déjà fort irrité contre lui pour son alliance avec les Navarrais qui depuis quelque temps affectaient l'indépendance. En vain l'émir de Cordoue avait réuni tous ses efforts contre ce puissant adversaire. Il était réservé à Ordonius d'en délivrer les Ommyades de Cordoue en même temps que la chrétienté asturienne. Voyant que Mousa était entré dans la Rioja et avait élevé là une cité ou forteresse qu'il avait appelée Albelda, (ainsi du moins l'assure l'évêque de Salamanque qui écrivait presque dans le temps même où les événemens se passaient), Ordonius marcha contre lui avec une armée, et, divisant cette armée en deux corps, destina l'un au siége de la cité et l'autre à combattre l'ennemi, qui avait dressé ses

1 Cum Castella, Legio, Navarra variis Arabum incursionibus vastarentur, vir advenit ex Bigorricæ comitatu, bellis et incursibus ab infantia assuetus, qui Enecho vocabatur, et quia asper in præliis Arista (ἄριστος) agnomine dicebatur, et in Pyrenæi partibus morabatur, et post ad plana Navarræ descendens, ibi plurima bella gessit (Rod. Tolet., de Reb. Hisp., l. v, c. 21).

2 Additio de Regibus Pampilonensibus (à la fin de la Chronique Albeldense, Españ. Sagrad., t. XIII, p. 463) : — In era DCCCCXLIII, surrexit in Pampilona Rex nomine Sancio Garseanis.

tentes sur le mont Laturso, non loin de Clavijo. Les chrétiens combattirent avec un incroyable acharnement, tuèrent près de dix mille ennemis, mirent les autres en fuite et pillèrent leur camp, dans lequel ils trouvèrent, entre autres riches dépouilles, les présens précieux que Mousa venait de recevoir de Charles-le-Chauve. Le gendre et l'allié de Mousa, Garseanus, demeura parmi les morts, et Mousa lui-même, trois fois blessé, ne dut la vie qu'aux soins d'un ami qu'il avait parmi les vainqueurs eux-mêmes, et qui lui prêta un cheval pour se sauver[1]. Mousa ne mourut point, comme on l'a cru, de ses blessures; il se sauva dans l'Espagne orientale où deux de ses fils, Ismaël et Fortun, commandaient, l'un à Saragosse et l'autre à Tudèle, et s'y maintint indépendant, quoique avec moins d'éclat et de puissance qu'auparavant, jusqu'en 870 qu'il périt, ainsi que nous le verrons, dans Saragosse assiégée par El Mondhir. Quant à son fils Lupus, le gouverneur de Tolède, il rechercha de ce moment l'amitié d'Ordonius, l'obtint et lui fut constamment un fidèle allié. Mais, malgré les secours qu'il en reçut, il essaya vainement de se maintenir dans Tolède. La ville capitula (859) et Lupus se rendit dans les Asturies près de son nouvel ami le roi Ordonius[2].

Pendant que Mohammed replaçait ainsi Tolède sous l'autorité de Cordoue, les barbares *Madjoudjes,* pour parler comme les chroniques arabes, renouvelèrent leurs courses sur les côtes de la Péninsule. Ils se firent battre d'abord, comme à leur précédente expédition, sur les côtes de la Galice, par Pétrus, comte de l'une des villes maritimes de la

[1] Ipse verò (Mousa) ter gladio confossus, semivivus evasit, multumque ibi bellici apparatus, sive et munera quæ ei Carolus rex Francorum direxerat, perdidit, et nunquam postea effectum victoriæ habuit (Sebast. Salm., num. 26). — Ipsius Muz jaculo vulneratum ab amico quondam è nostris verum cognoscitur fuisse salvatum, et in tutiora loca amici equo esse sublatum (Chr. Albeld., num. 60).

[2] Comparez Conde, c. 48, et les chroniques de Sébastien de Salamanque et de l'Anonyme d'Albeïda.

contrée, peut-être de Brigantium[1], mais moins complétement qu'ils ne l'avaient été par les généraux de Ramire en 844. Sans doute ils s'arrêtèrent peu à ces rivages pauvres qui ne leur offraient que de maigres dépouilles à enlever, et ils passèrent avec soixante vaisseaux aux côtes d'Andalousie, où ils avaient déjà fait une si heureuse irruption. Ils y débarquèrent et coururent les terres de Raya, de Cartama, de Malaga, de la Raduya, ainsi que les fertiles campagnes à l'occident de Ronda, faisant par tous ces pays le ravage des tempêtes, dit la chronique musulmane[2]. Ils n'osèrent s'avancer beaucoup à l'intérieur, mais ils brûlèrent les villages voisins de la mer, et détruisirent beaucoup d'édifices et de vigies élevés sur ces côtes par les soins des derniers émirs; ils pillèrent entre autres la mosquée de Djésirah-Alhadrah (l'Ile Verte), que l'on appelait Mesdjid-al-Rayath (la Mosquée des Bannières) parce que, dit El Edris, au temps de la conquête Thâreq y réunit pour le conseil les bannières des Musulmans[3]. Mohammed envoya sa cavalerie contre eux, et ils se rembarquèrent et passèrent aux rivages d'Afrique, où, selon Sébastien, ils envahirent une ville qu'il appelle Nachor et firent un grand carnage des Chaldéens[4]. Ils tournèrent ensuite leurs voiles vers les îles de Majorque, de Minorque et de Formentera (Iviça), qu'ils soumirent aux mêmes dévastations, entrèrent dans le Rhône, poussèrent jusqu'aux mers de la Grèce, sans doute de la Grande-Grèce (Sicile, Malte, Gozzo, etc.), et revinrent hiverner sur les côtes d'Espagne, d'où leurs barques chargées de richesses et de dépouilles de toutes sortes reprirent le chemin de la Scandinavie, au commencement de l'an 860 (246 de l'hégire)[5].

[1] Ejus tempore (Ordonii) Lordomani (*sic*) iterum venientes in Gallæciæ maritimis, à Petro comite interfecti sunt (Chr. Albeld., num. 60).

[2] Conde, c. 49.

[3] El Edris, IVme climat, p. 36.

[4] Sebast. Salm. Chr., n. 26.

[5] Conde, c. 49; Murphy, c. 3 — La Chronique de Sébastien et les Annales

De son côté, enhardi par les succès qu'il venait d'obtenir contre Mousa, Ordoño porta la guerre plus avant qu'elle ne l'avait encore été depuis Alfonse-le-Catholique; il attaqua les Arabes au sud du Duero, leur prit un grand nombre de villes et de forteresses, entre autres Coria et Salamanque, dont il fit prisonniers les gouverneurs que l'évêque Sébastien appelle Zeth et Mozeror (860) : tous les hommes de guerre qu'il trouva dans ces deux villes furent passés au fil de l'épée, et il ne fit grâce qu'aux femmes et aux enfans, qu'il amena en captivité dans les Asturies[1]. Il est probable qu'il ne fit aucun effort pour conserver ces deux places que son fils devait rendre définitivement plus tard à la domination chrétienne, et qu'après en avoir fait raser les murailles, il les abandonna. Mais ce double coup de main hardi prouvait de quoi étaient capables les compagnons du jeune roi, et il est certain que dès lors, des bouches aux sources du Duero, la domination musulmane fut sérieusement ébranlée, et qu'il ne fut plus guère possible aux Arabes de la rétablir solidement au nord de ce fleuve. Les entreprises d'Ordoño ne se bornèrent pas là. On lit dans la Chronique Albeldense que ce roi belliqueux étendit, avec l'aide de Dieu, le royaume des chrétiens; qu'il peupla Legio, Asturica, Tudo et Amagia, releva dès-lors les murailles d'un grand nombre de places anciennement fortifiées, au sud des Asturies, et fut à plusieurs

de Saint-Bertin rendent compte comme il suit de ces nouvelles entreprises des pirates normands : — Iterum Nordomani piratæ per hæc tempora ad nostra littora pervenerunt. Deindè in Hispaniam perrexerunt, omnemque ejus maritimam gladio igneque prædando dissipaverunt; ex inde mari transjecto Nachor civitatem Mauritaniæ invaserunt, ibique multitudinem Chaldæorum gladio interfecerunt. Denique Majoricam, Fermentellam et Minoricam insulas adgressi, gladio eas depopulaverunt. Postea Græciam advecti, post triennium in patriam suam sunt reversi (Sebast. Salm., Chr., num. 26). — Piratæ Danorum longo maris circuitu, inter Hispanias videlicet et Africam navigantes, Rhodanum ingrediuntur (Annal. Bertin., ad ann. 859; et Chron. de Gest. Northmannorum).

1 Les chrétiens étendirent leurs algarades jusqu'aux environs de Salamanque et de Coria et vainquirent le wali de cette frontière Zéid ben Khasem, dit Conde, c. 49.

reprises vainqueur des Sarrasins[1]. Cependant il ne combattit pas toujours contre eux avec un égal bonheur. La prise de Coria et de Salamanque effraya l'émir d'Andalousie, et il envoya contre les chrétiens son fils El Mondhir à la tête d'une nombreuse armée. El Mondhir se mit en marche, et, sur les bords du Duéro, ayant rencontré les chrétiens, il divisa son armée, nous disent les mémoires arabes, en cinq parties, savoir : en avant-garde, deux ailes, centre de bataille et arrière-garde, disposition qui formait l'el khamis des Arabes. Ce mot signifiait proprement les *Cinq Parties*, et, symboliquement, la *Main* et l'*Armée*. Ces cinq parties se nommaient en arabe el mocadéma (l'avant-garde), el calb (le cœur), el maïmana (l'aile droite), el maïssara (l'aile gauche), et el sakah (l'arrière-garde)[2]. C'est dans cet ordre qu'il attaqua l'armée des chrétiens. Mohammed el Kauthir menait l'avant-garde, El Mondhir lui-même commandait le corps principal ; ils vainquirent les chrétiens, en tuèrent un grand nombre, et dispersèrent leur armée. El Mondhir leur reprit plusieurs des villes et des forteresses dont ils s'étaient rendus maîtres, et sans doute Coria et Salamanque[3]. Vainqueur d'Ordonius, El Mondhir tourna ses armes contre les chrétiens du nord-est de la Péninsule qui avaient prêté main-forte au rebelle Mousa, passa l'Èbre, et, par l'Alava, entra dans la Haute-Navarre. Arrivé devant Pampelune, il en ravagea les campagnes, fit main basse sur les vendanges et les moissons, repoussant tout ce qui se présentait pour lui faire résistance. Il n'est pas dit expressément, toutefois, s'il prit la ville même, et il est probable qu'il

1 Chr. Albeld., num. 59.

2 Yousouf ben Saïd d'Illora, dans Conde, c. 49. — Le mot *el khamis* est devenu espagnol sous la forme qu'emploie Conde d'*alchamiz* (prononcé durement, à la latine) pour armée, et on le retrouve fréquemment sous cette forme dans les vieux documens espagnols, ainsi que le mot *almafalla*, pareillement arabe (almahalla) et signifiant la même chose, le campement, l'armée. — La dernière des dénominations rapportées ci-dessus se retrouve dans l'espagnol et dans le portugais sous les formes *zaga*, *saga*, *reçaga*, etc.

3 Conde, l. c.

ne la prit point. Mais il paraît certain qu'il s'empara de trois forteresses aux environs de Pampelune, dans l'une desquelles il fit prisonnier un homme de guerre du nom de Fortunius, un chrétien fort puissant et fort courageux qu'on appelait Fortoun, dit une chronique arabe, qu'il amena avec lui captif à Cordoue (peut-être un fils de Mousa, ou un petit-fils, né de Garsea et de la fille de Mousa); quoi qu'il en soit, ce Fortoun demeura vingt ans à Cordoue, après lesquels il fut rendu à ses foyers, lui et un grand nombre de ses compagnons d'un rang inférieur. Un auteur dit qu'El Mondhir lui rendit la liberté, et que, libre, Fortoun demeura volontairement à Cordoue, et parvint à l'âge de 126 ans[1].

En l'année 249 (863—864) les chrétiens de Galice et des Pyrénées d'Elfrank firent des incursions, pillèrent les villes, saccagèrent les campagnes et emmenèrent captifs les Musulmans de la frontière. Mohammed ordonna aux généraux et aux walis des provinces de rassembler leurs troupes pour la guerre sainte; cette résolution fut publiée dans toutes les chaires d'Espagne, et les bannières se réunirent dans les capitainies pour marcher au premier ordre[2]. On n'apprit pas sans crainte, à Cordoue, la nouvelle que le roi de Galice était entré en Lusitanie et courait le pays de Lisbonne; qu'il avait pillé les villes ouvertes, avait brûlé Cintra, et avait emporté de ce pays un butin considérable de captifs et de troupeaux. Mais, avant que Mohammed fût en état de marcher au secours de cette province, le roi chrétien était rentré dans ses montagnes. L'émir partit néanmoins avec la cavalerie d'Andalousie, les bannières de Mérida se joignirent à lui, et il entra avec son armée sur les terres de Galice jusqu'à Sanctyac[3]. C'est la pre-

1 On lit dans Murphy (c. 3) : — en 247 (861) Muhammad fit une invasion sur le territoire de Pampelune, subjugua une grande partie du pays, prit plusieurs forteresses et fit prisonnier Fortoun, frère du roi (de quel roi?), lequel resta captif à Cordoue pendant vingt ans.

2 Conde, c. 49.

3 Contraction arabe de *Sanctus Jacobus*, d'où le Santiago des Espagnols.

mière fois qu'on trouve ce nom dans les mémoires arabes. Les chrétiens firent peu de résistance, ils se retirèrent, et se renfermèrent, comme de coutume, dans des forteresses placées sur des rochers inaccessibles, et Mohammed s'en revint par Talavéra, renvoya la cavalerie de Mérida par Salamanque, et continua sa marche avec celle de Cordoue par le pays de Tolède; quelques-uns mettent cette expédition en l'année 247 (861-862), et d'autres en 249 (863-864), ce qui paraît plus certain [1].

A la frontière d'Elfrank, pour parler comme les Arabes, ou, plus précisément, dans les hautes vallées de la Cinca, de l'Essera et de l'Ara, dans les pays qui ont formé depuis le *haut* Aragon, prenait en ce temps naissance une rébellion qui devint d'une grande importance, et qu'on ne s'explique bien qu'en se rappelant la composition des armées qui, successivement sous la conduite de Thâreq et de Mousa, firent la conquête de la Péninsule et se la partagèrent. On sait que les Africains, ou, si on l'aime mieux, les Berbers, qui avaient le plus contribué à cette conquête sous le premier de ces chefs, furent, dans la distribution de la terre conquise, les plus mal partagés, exclus des pays les plus fertiles de la presqu'île, et relégués en quelque sorte aux limites extrêmes de la conquête à l'est et au nord comme au poste le plus périlleux et le plus difficile à garder. Les tribus berbères s'établirent surtout en grand nombre dans l'Espagne orientale et dans les hautes vallées des Pyrénées. L'injustice du premier partage, jointe aux haines de race qui déjà séparaient profondément les Africains des Asiatiques, fit dès-lors des premiers des ennemis jurés et irréconciliables des seconds, qu'ils considéraient comme des oppresseurs. Il n'y avait donc rien moins qu'homogénéité entre ces peuples que l'Europe désignait sous le nom commun de Sarrasins. Tous, ou du

1 Conde, c. 50.

moins le plus grand nombre, étaient, il est vrai, de race sémitique, mais de croyances diverses; beaucoup professaient le mahométisme, une partie le judaïsme; d'autres étaient encore idolâtres ou sabéens. Selon beaucoup d'ethnographes, les tribus africaines converties ou non au mahométisme, qui avaient si résolument opéré la conquête sous Thâreq, descendaient des Arabes Kouschytes chassés de l'Yémen par les Arabes Qahthanytes, auxquels ils en avaient disputé la possession plusieurs siècles avant la venue de Mahomet. Réunies un moment pour s'emparer de l'Espagne, toutes ces tribus avaient porté sur le sol conquis les haines qui les animaient les unes contre les autres dans leur primitive patrie. De là ces divisions qui étonnent, ces luttes si multipliées et si fréquentes entre des hommes qu'on s'imagine à tort unis par la double communauté de race et de religion. Rien de tout cela n'existait en effet. Et cet état de choses était d'autant plus indispensable à rappeler ici, qu'il rend seul raison du rapide crédit qu'un homme intrépide et courageux obtint, presque sur-le-champ, chez ces populations parmi lesquelles il n'était point né.

Cet homme se nommait Hafsoun. Il était né dans l'Andalousie, de la race sinon proscrite, du moins exclue des avantages immédiats de la conquête. Il était d'origine païenne, de race obscure et inconnue, disent les chroniques arabes[1]. Le tableau qu'elles font de ses commencemens est fort sombre : — Cet homme, rapportent-elles, vivait du travail de ses mains, à Ronda, dans le canton de Raya. Mécontent de son sort, il passa à Tordjiella (Truxillo), pour y chercher de quoi vivre. N'y trouvant point de ressources, il se fit voleur de grands chemins avec quelques compagnons dont sa valeur le rendit le chef. Il résista aux kaschefs (découvreurs) qui le poursuivaient; lui et ses compagnons s'acquirent

1 Conde, c. 50.

beaucoup de célébrité dans cette vie d'aventures et de périls. Ils se rendirent maîtres d'El-Dharwerah, château de la contrée plus connu sous le nom de Calat-Yabaster. En 250 (864) chassé d'Andalousie, il passa avec ses bandits aux frontières des Franks, c'est-à-dire dans les vallées centrales des Pyrénées.

Les Africains, qui la plupart étaient juifs, se trouvaient concentrés dans ces vallées. Ce fut parmi eux qu'Hafsoun, juif peut-être lui-même, chercha son point d'appui. Ils le reçurent dans une des principales forteresses de cette frontière qu'occupaient leurs tribus, à Routhâh-el-Yehoud (Roda des Juifs) où il établit son quartier-général. Routhâh-el-Yehoud était un château-fort presque inexpugnable à cause de l'aspérité de sa position au sommet d'un amas de rochers qu'entourait une rivière [1]. Les chrétiens ne tardèrent pas à se joindre à lui. — « Les chrétiens de ces montagnes, dit la chronique musulmane, voyant le succès des premières chevauchées de ce bandit, recherchèrent son amitié; et, réunis pour la désobéissance et la rébellion, se confédérèrent ceux d'Aïnsa, de Ben Aware et de Ben Asque (Benavarre et Venasque), et ils coururent, impétueux comme les torrens qui descendent de ces montagnes, jusqu'à Barbastar, Wesça et Elfraga (Balbastro, Huesca et Fraga), soulevant les peuples, leur offrant secours et protection contre leurs walis; et ravageant en même temps les campagnes, brûlant les villages et les bourgs qui refusaient d'embrasser leur querelle [2]. » Ils occupèrent ainsi différentes forteresses du pays jusqu'au canton de Lérida. Le wali de Saragosse était en ce temps un des fils de Mousa, ou peut-être Mousa lui-même; il n'encouragea ni ne contraria le mouvement des rebelles. Le caïd de Lérida, nommé Abd el Melek, fit mieux, il embrassa le parti d'Hafsoun et lui livra la ville qu'il commandait: d'autres caïds de

1 Conde, c. 50.
2 Ibid., l. c.

forteresses moindres suivirent cet exemple. De telle sorte qu'Hafsoun se vit bientôt à la tête d'un parti considérable et en possession d'un assez grand nombre de places et de forteresses. Les Musulmans de la contrée mécontens de l'émir, tous ceux, Juifs ou chrétiens, pour qui la guerre était une ressource, vinrent lui offrir le service de leurs armes et de leurs chevaux. La révolte s'étendit en peu de temps sur toute la rive gauche de l'Èbre, et Hafsoun courut les bords du fleuve à la tête des siens, rançonnant tout ce qui ne se déclarait pas contre Cordoue. Le goût ou le besoin du pillage le poussa même plus loin, et plus d'une fois il passa le fleuve à la hauteur d'Alcaniz, vers les fertiles campagnes couvertes de riches aldeas qui avaient autrefois tenté la cupidité des chefs franks envoyés par Louis-le-Débonnaire au siège de Tortose.

Le succès de cette audacieuse levée d'armes d'Hafsoun, le bandit, l'obscur ouvrier de Ronda, dans le voisinage de la province de Saragosse et des vallées du bassin supérieur de l'Èbre, qui déjà méconnaissaient l'autorité de Cordoue ou y répugnaient, causa de vives inquiétudes à l'émir, et, ne pouvant envoyer nulles troupes contre le rebelle, tout occupé qu'il était avec son fils de repousser les entreprises de plus en plus hardies des chrétiens vers le Duero, il résolut du moins de s'assurer de la neutralité du chef de l'empire frank dont la frontière gothique touchait à celle de son propre empire, et, vers 863, il lui envoya des ambassadeurs avec des présens magnifiques, porteurs de lettres où il offrait à l'empereur la paix et son amitié [1]. Charles-le-Chauve ne rejeta point ces offres : il envoya à son tour des messagers à Cordoue pour y fixer les clauses de la pacification; et ces

[1] Carolus, VIII kal. novembris legatum Mahomet regis Sarracenorum, cum magnis et multis muneribus ac litteris de pace et fœdere amicali loquentibus solemni more suscepit, quem cum honore et debito salvamento ac subsidio necessario in Silvanectis civitate, opportunum tempus quo remitti honorifice ad regem suum posset, operiri disposuit (Annal. Bertin., ad ann. 863).

messagers en revinrent, leur mission accomplie, amenant des chameaux chargés de litières, de tentes de guerre, d'étoffes de divers genres et de parfums, qui furent mis aux pieds du petit-fils de Charlemagne à Compiègne, comme témoignage des bonnes et loyales dispositions de Mohammed [1].

Pendant ce temps Hafsoun mettait à profit le loisir qu'on lui laissait. Il s'attachait les populations belliqueuses du centre de la chaîne des Pyrénées, et trouvait des auxiliaires jusque de ce côté-ci de ces montagnes, chez les libres peuplades des Quatre-Vallées, confinant au Bigorre. Mohammed conçut alors des craintes sérieuses des progrès du rebelle, et sentit combien il était devenu nécessaire de les arrêter. Il fit un appel aux Syriens et aux Arabes d'Andalousie, et se rendit, à la tête d'une armée déjà considérable, à Tolède, où il la grossit encore; en même temps tous les hommes de guerre de Valence et de Murcie eurent ordre de s'assembler, et se mirent en marche vers l'Èbre sous la conduite de Zéïd ben Khasem, petit-fils de l'émir. Leur réunion devait s'opérer sur les bords de l'Èbre, et, une fois opérée, ces forces devaient marcher de concert à la recherche d'Hafsoun, et lui reprendre un à un tous les châteaux dont il s'était emparé de l'autre côté du fleuve.

Incertain de pouvoir repousser des forces si considérables, Hafsoun eut alors recours à la ruse; il fit par lettres sa soumission à l'émir, prenant la terre et les cieux à témoin que tout ce qu'il avait fait n'était qu'artifice pour confondre plus sûrement les ennemis de l'islam en tournant contre eux ses armes à l'improviste; que rien n'était perdu; que, si l'émir

1 Carolus..... intrat Compendium circa kal. julii missum Mahomet, regis Sarracenorum, qui ante hyemem ad se venerat, muneratum cum plurimis et maximis donis per suos missos ad eumdem regem satis honorificè remittit (Annal. Bertin., l. c.). — Carolus missos suos, quos præcedenti anno Cordubam ad Mahomet direxerat cum multis donis, camelis videlicet lecta et paviliones gestantibus, cum diversi generis pannis et multis odoramentis in Compendio recipit (Annal. Hincmari Remensis, ad ann. 865).

voulait lui prêter le secours des troupes de Valence et de Murcie qui marchaient contre lui, Hafsoun, il surprendrait les chrétiens dans leurs possessions au sud de la Sègre, et y anéantirait leur puissance; protestant d'ailleurs qu'il n'avait jamais cessé d'être un bon et sincère Musulman. Il fit de si belles promesses enfin, et d'un si grand air de bonne foi, que l'émir crut tout, et promit à Hafsoun de lui donner le gouvernement d'Huesca et même celui de Saragosse, dès qu'il aurait réuni sous l'autorité de Cordoue les pays qu'il se vantait de pouvoir y ramener d'un seul coup, s'engageant de son côté à l'aider de ses forces dans cette entreprise. Aussitôt Mohammed fit prendre à son armée la route de la Galice pour se réunir à celle qui, sous les ordres d'El Mondhir, y combattait contre les chrétiens, et il chargea Zéïd ben Khasem de l'expédition projetée de concert avec Hafsoun; lui-même reprit le chemin de Cordoue.

Les troupes que commandait le petit-fils de Mohammed, Zéïd ben Khasem, firent peu après rencontre de celles d'Hafsoun dans les champs d'Alcaniz, entre le Guadalope et le Martine. Elles campèrent sans crainte près de celles-ci, les regardant comme des alliées, et Zéïd ben Khasem fut traité avec beaucoup de considération et de marques d'amitié par Hafsoun et les siens; mais, dans la nuit, pendant que les soldats de l'armée de Valence et de Murcie (Syriens et Égyptiens) étaient à reposer sans défiance, ceux d'Hafsoun et d'Abd el Melek tombèrent sur eux, et en avaient déjà massacré le plus grand nombre avant qu'ils eussent pu se mettre en défense : peu échappèrent à ce carnage. Parmi ceux qui succombèrent des premiers fut le jeune wali Zéïd ben Khasem, qui périt en combattant vaillamment avant d'avoir accompli sa dix-huitième année (252-866) [1].

Lorsque l'émir apprit cette nouvelle à Cordoue, il fut trans-

[1] Conde, c. 51.

porté de fureur, et il appela sur-le-champ tous ses chefs militaires à une guerre à mort contre le rebelle Hafsoun. El Mondhir fut lui-même rappelé des frontières de Galice pour mener à fin cette guerre de vengeance. Il parcourait l'Alava avec son armée, lorsqu'il reçut les dépêches de son père. Il en fit aussitôt donner lecture à toute son armée, qui partagea la colère qu'elles respiraient et demanda à marcher incontinent contre le rebelle coupable d'une si noire perfidie. Les plus vaillans d'entre les Syriens et les Arabes d'Andalousie composaient l'armée d'El Mondhir. Il les mena, tout bouillans encore de colère, contre les rebelles, rassemblés et tenant alors leurs quartiers dans les vallons et au milieu des rochers de Routhâh-el-Yehoud, ce nid du perfide Omar ben Hafsoun, comme l'appellent les chroniques arabes. Là, on en vint aux mains avec acharnement. Les compagnies d'Hafsoun, commandées par ce chef et par l'intrépide Abd el Melek, soutinrent vigoureusement l'attaque des soldats d'El Mondhir; mais, malgré l'avantage des lieux, la victoire resta aux Musulmans Vélédis. Abd el Melek s'échappa, blessé, avec cent vaillans compagnons, et se renferma dans le fort de Routhâh-el-Yehoud; mais, le lendemain, El Mondhir fit investir la forteresse de tous côtés, et telles étaient l'ardeur et la soif de vengeance dont ses troupes étaient animées, qu'elles forcèrent les tours de ce lieu, réputé jusque là inaccessible, et y pénétrèrent de toutes parts. Parmi les braves qui les défendirent jusqu'à la mort, la chronique arabe nomme Abd el Melek, qui tomba couvert de blessures : El Mondhir fit trancher la tête à son cadavre. D'autres se précipitèrent du haut des rochers pour échapper à l'épée des vengeurs de Zéïd ben Khasem, comme ils s'appelaient eux-mêmes. Le jeune émir envoya la tête du malheureux Abd el Melek à son père, comme le plus beau trophée de sa victoire; et la prise de Routhâh-el-Yehoud entraîna bientôt la soumission de Lérida, d'Aïnsa, de Fraga, de Baltania et de plusieurs autres forte-

resses. Hafsoun n'osa prolonger cette lutte inégale; il se réfugia dans un des plus inaccessibles escarpemens des Pyrénées, dans les montagnes d'Arbe, après avoir distribué ses trésors à ses amis, et leur avoir promis de revenir parmi eux dès qu'il en jugerait le moment venu[1]. Ainsi fut réduite la première révolte d'Hafsoun. On peut juger de l'importance qu'y attachaient les Arabes Yéménites et les Syriens par les réjouissances avec lesquelles on célébra à Cordoue la défaite du bandit. El Mondhir y fut reçu avec des acclamations de triomphe; l'émir distribua des armes, des vêtemens et des chevaux à un grand nombre de jeunes Andalousiens qui avaient fait leurs premières armes en cette occasion, et ce jour, nous dit-on, fut pour toute la population un jour d'allégresse et de fête[2]. On ne célébrait point ainsi les victoires ordinaires.

L'année même où Mohammed remportait ce brillant avantage sur Hafsoun (866), mourait à Oviédo le roi Ordonius, après un règne d'un peu plus de seize ans. Ce roi avait mérité les éloges qu'en font les deux chroniques contemporaines[3]. Il avait, en effet, étendu l'empire des chrétiens en Espagne; il avait fait bâtir de nombreuses forteresses au sud des montagnes qui servaient d'enceinte au royaume de ses prédécesseurs. Le premier il avait remis en état quelques-unes des villes romaines qu'Alfonse Ier avait détruites et démantelées près d'un siècle avant lui, et que les Arabes avaient renoncé à conserver, soit parce qu'elles étaient trop exposées aux courses de l'ennemi, soit qu'ils en trouvassent le

1 Conde, c. 52.

2 Ibid., l. c.

3 Ranimiro defuncto Ordonius filius ejus successit in regnum, magnæ potentiæ atque modestiæ fuit. — Civitates desertas, ex quibus Adefonsus major Chaldæos ejecerat, iste repopulavit, id est, Tudem, Astoricam, Legionem et Amayam patriciam (Sebast. Salm., Chr., num. 25). — Iste christianorum regnum cum Dei juvamine ampliavit. Legionem, Asturicam, simul cum Tude et Amagia populavit; multaque et alia castra munivit (Chr. Albeld., num. 60). — Adversus Chaldæos sæpissimè prœliatus est, et triumphavit in primordio regni sui (Sebast. Chr., n. 25). — Super Sarracenos victor sæpius extitit (Chr. Albeld., n. 60).

séjour, trop au nord, incommode et triste. Succédant à deux rois qui avaient relevé et assis sur des bases solides l'aventureux établissement de Pélage et d'Alfonse-le-Catholique, il fut leur digne continuateur. Pendant son long règne Alfonse-le-Chaste avait redonné quelque vie aux élémens de civilisation recueillis dans les Asturies, à la hâte et comme au hasard, après la conquête. Sans parler du culte, qui avait été l'objet principal et comme la dernière fin de son administration, les lettres latines, l'étude des pères de l'église hispano-gothique, celle du droit selon le code des Wisigoths, avaient été remises en honneur : c'était conserver ou du moins empêcher de se dissoudre et de se disperser les restes de l'ancienne politique et de l'ancienne culture échappés au grand orage qui avait frappé et détruit l'œuvre sociale des Wisigoths dans la Péninsule. Après lui, Ramire, d'humeur belliqueuse et par quelques côtés féroce, avait excité et satisfait par ses guerres continuelles l'ardeur militaire des Asturiens et des Galiciens. Ordogne avait participé du caractère de l'un et de l'autre de ses prédécesseurs, et gouverné avec sagesse le royaume qu'il avait défendu avec vigueur. Il le laissa, à sa mort, agrandi d'un tiers, et sinon plus uni au dedans, du moins plus redouté et plus respecté au dehors.

Jusque-là cependant le royaume des Asturies n'avait pas exercé en Espagne une influence égale à celle de l'émirat de Cordoue; mais, à la mort d'Ordogne, son fils Alfonse monta sur le trône d'Oviédo, et, sous ce roi, qui régna quarante-cinq ans, la puissance chrétienne fit les plus rapides progrès, et balança bientôt la puissance musulmane dans la Péninsule.

Alfonse n'était âgé que de dix-huit ans lorsqu'un parti nombreux, composé des anciens serviteurs de son père, le porta à la royauté, et il en reçut tous les attributs selon la coutume gothique, à Oviédo, le 6 mai 866. Mais il était à peine nommé roi qu'un compétiteur s'éleva contre lui pour

lui disputer la couronne. Les fonctions de comte de Galice étaient alors des plus considérables de l'état en raison de l'importance de cette province, pleine d'une population belliqueuse et énergique. Elles mettaient ceux qui les exerçaient, pour peu qu'ils se fussent concilié les esprits, sur la même ligne à peu près que le roi d'Oviédo, bien qu'ils en fussent nominalement dépendans. Un certain Fruela, qui en était revêtu à la mort d'Ordogne, de famille royale, c'est-à-dire d'une des principales familles de l'état, d'une de celles chez lesquelles se choisissaient les rois, crut sans doute avoir plus de droits à la royauté que le jeune et imberbe fils du roi mort. Il fit valoir ses droits, soutenu des magnats de Galice en opposition avec ceux des Asturies; il marcha à la tête d'une armée sur Oviédo, où les magnats asturiens n'osèrent soutenir ouvertement le roi qu'ils avaient fait, s'empara de la ville et du palais, et s'y installa, pendant que son jeune compétiteur cherchait son salut dans un des nombreux châteaux que son père avait fait bâtir à l'est et au sud des montagnes de Pélage. On ignore ce qui se passa à Oviédo pendant la royauté de Fruela; on sait seulement qu'elle fut fort courte. Les électeurs palatins d'Alfonse, qui n'avaient abandonné qu'en apparence leur élu, se conjurèrent bientôt et ne laissèrent point régner son rival; ils le tuèrent un jour dans le palais; on ne nous dit pas autre chose de ce meurtre. Alfonse, rappelé, revint prendre possession de la royauté avant d'avoir atteint sa dix-neuvième année [1].

Ce ne fut pas la seule épreuve réservée au commencement du règne d'Alfonse. Quelques historiens placent vers 867 une insurrection basque bientôt suivie d'une seconde: d'après le récit de ces historiens, dans la première Alfonse remporta un faible avantage et fit prisonnier le chef des Vascons

1 Et non post multo tempore, ipso Froilane tyranno et infausto rege à fidelibus nostri principis Oveto interfecto, idem gloriosus puer ex Castella revertitur..... (Chr. Albeld.).

ou Biskaïens, qu'il fit enfermer dans un cachot à Oviédo[1]. Privés de leur chef, les Vasques cessèrent d'abord toute résistance, et le roi d'Oviédo crut avoir soumis la Vasconie. Mais à peine avait-il quitté le territoire des trois républiques (c'est ainsi que les Basques désignent les Vascongades confédérées[2]) que les Biskaïens élurent un nouveau jaon, celui que les montagnards désignent encore sous le nom de *Jaon-Zouri*[3], le Seigneur-Blanc, sans qu'on sache pourquoi il avait reçu ce surnom, et proclamèrent de nouveau leur indépendance sous le chêne de Guernika. Alfonse irrité envoya de nouveau une armée pour faire la conquête de la Biskaïe. Cette armée marchait sous les ordres d'Odoaire; elle rencontra les Vascons, ajoute la tradition, dans un lieu qui alors s'appelait Padura, à peu de distance de Bilbao. La bataille qui s'y donna fut terrible : les Vascons remportèrent une victoire complète, avec l'aide de leur allié, Sanctius Estiguiz Ortunius, seigneur de Durango, qui trouva la mort dans la bataille. Odoaire, ajoute-t-on, resta enveloppé dans le massacre de ses troupes, et les misérables débris de l'armée royale se virent poursuivis jusqu'aux portes d'Oviédo. C'est de cette bataille, dont ne parlent point encore sans enthousiasme les Biskaïens, que reçut son nom d'Arrigorriaga la plaine aride et rocailleuse où elle eut lieu, à cause du sang asturien dont elle fut rougie. Arrigorriaga signifie en langue basque le champ des pierres rouges. Les petits enfans de la montagne chantent encore après neuf siècles, dit-on, l'héroïde qu'inspira cette victoire aux bardes euskariens. Le Jaon-Zouri ne fit rien depuis sans consulter l'assemblée de la nation, et « c'est de cet infant

[1] Eylonem verò, qui comes illorum videbatur, ferro vinctum secum Oveto attraxit (Chr. Sampiri, p. 838).

[2] Alava, Guipuzcoa, Biskaïe. — Tout ceci est écrit uniquement d'après les traditions basques, nous devons en avertir, et non sur les données et les documens de l'histoire positive, auxquels seuls nous ajoutons foi pour notre part.

[3] Les Espagnols l'appellent Çuria.

don Çuria, seigneur de Viscaye (c'est ainsi que Garibay appelle le Jaon-Zouri des montagnards), que l'on tient communément pour premier seigneur de Biscaye, ne faisant aucun compte de ses prédécesseurs, qu'on dit que sont descendus les grands et illustres chevaliers de l'éclatant lignage de Haro qui, pendant tant d'années et avec tant d'autorité et de renommée, furent seigneurs de Biscaye [1]. » Depuis ce moment les Vascons, à ce qu'ils disent eux-mêmes, jouirent de leurs Fueros et furent gouvernés par des seigneurs particuliers, jusqu'à ce que, « régnant en Castille et Léon, pour parler encore comme Garibay, don Enrique, deuxième de ce nom, le Señorio de Biscaye ait été donné à son fils Jean, lequel Señorio est toujours demeuré incorporé depuis à la couronne de Castille [2]. »

Venons-en maintenant à l'histoire positive, à celle qui s'appuie sur les textes, sur les monumens, et non sur la tradition toujours suspecte. Alfonse III, à ne consulter que ce genre de preuves, eut deux fois à combattre les Vascons soulevés contre lui après qu'il eut repris la royauté à Oviédo. Il fit contre eux sans doute ses premières armes avec des succès variés. Il les contraignit et les humilia, dit la chronique contemporaine; elle eût été plus explicite si le roi asturien les eût sérieusement subjugués. L'histoire positive n'infirme donc pas de tout point ce que rapporte la tradition sur la bataille d'Arrigorriaga, et nous ne la qualifions pas de fabuleuse; seulement on manque de preuves historiques pour l'affirmer; nous n'avons pas non plus la date précise de ces deux révoltes des Vascons, bien que tout porte à croire qu'elles eurent lieu dans les deux premières années du règne d'Alfonse.

Ainsi ce roi, qui devait se signaler surtout par ses campa-

1 Garibay, tom. I, lib. IX.
2 Ibid., l. c.

gnes contre les Arabes, fit l'apprentissage de la guerre et à ses dépens peut-être contre les chrétiens. Ce ne fut que dans la troisième année de son règne qu'il eut occasion de se mesurer pour la première fois avec les Musulmans. On était en 868. Libres de toute guerre civile depuis 866, la plupart d'entre ceux-ci considéraient ce repos comme coupable. La guerre, par où il devait périr, était la loi, la nécessité de ce peuple. Mohammed, qui avait quelque goût, à ce qu'il semble, pour les arts de la paix et pour les plaisirs, tout zélé Musulman qu'il était, eût préféré le séjour de Cordoue à la guerre sainte, n'eût-ce été que pour s'y mieux préparer. Mais l'esprit guerrier du prophète semblait avoir soufflé sur la nation. On proclamait les maximes du Koran sur la guerre dans toutes les chaires des mosquées. On sait qu'elles respirent l'enthousiasme le plus exalté : « Grands et petits, marchez à la guerre sainte, dit le prophète, et consacrez vos jours et vos richesses à la défense de la foi. Il n'est point pour vous de sort plus glorieux[1]. » — « Celui dont les pieds se couvrent de poussière pour la cause de Dieu, dit-il autre part, Dieu le préservera du feu de l'enfer. » — La mort reçue en combattant les infidèles était pour eux l'échelle du paradis. On lit dans le saint livre : — « Ne dis pas que ceux qui ont été tués pour la cause de Dieu sont morts; ils sont vivans et reçoivent leur nourriture des mains du Tout-Puissant[2]. » Et ailleurs encore : — « Inhumez les martyrs comme ils sont morts, avec leur habit, leurs blessures et leur sang. Ne les lavez pas; car leurs blessures, au jour du jugement, auront l'odeur du musc[3]. » Mohammed, contre son gré peut-être, céda à cet entraînement. Il ordonna une expédition contre la Galice. Jusqu'ici nous n'avons vu la marine musulmane aux prises qu'avec les îles ou les pays riverains de la Médi-

1 Koran, sour. IX, v. 41.
2 Ibid., sour. II, v. 149.
3 Ibid., l. c.

terranée. Mohammed songea le premier à l'employer contre les chrétiens du nord de la presqu'île. Il fit rassembler une flotte, et l'envoya vers les côtes de la Galice. La flotte partit avec un bon vent et arriva en peu de temps à sa destination; mais, sur le point d'aborder vers l'embouchure du Miño, elle essuya une tempête qui dispersa ses vaisseaux: quelques-uns allèrent se perdre dans la haute mer, la plupart furent jetés à la côte et s'y brisèrent. A peine un petit nombre de ceux qui les montaient parvint à se sauver, et de ce nombre fut l'amiral Abd el Hamid ben Ganim, qui s'en retourna par terre à Cordoue, non sans péril de tomber entre les mains des chrétiens.

Informé de cette entreprise, le roi d'Oviédo prit à son tour l'offensive. Il passa le Duero et occupa Salamanque, parcourut la terre de Lusitanie, qu'il ravagea, et assiégea même la ville de Coria, dont son père s'était déjà une fois emparé, à quelques lieues à peine des bords du Tage [1]. Le désastre de la flotte et ces succès des chrétiens furent regardés à Cordoue, par les plus vertueux et les plus rigides, comme des châtimens du ciel pour le manque de zèle et de ferveur dans les pratiques religieuses, et pour la conduite des Musulmans qui s'occupaient de frivolités et de plaisirs plutôt que de la propagation de l'islamisme. D'autres disaient que, dans le service de Dieu, on ne devait point chercher les voies les plus courtes afin d'éviter les fatigues, et que c'était pour cela que Dieu n'avait point voulu rendre heureuse cette expédition maritime [2].

Alfonse cependant ne put ni conserver Salamanque ni prendre Coria. Sur le bruit de ses attaques, les walis de la frontière réunirent leurs hommes de guerre et délivrèrent d'abord ces deux villes, puis cherchèrent à prendre leur

[1] Conde, c. 53.
[2] Ibid., l. c.

revanche sur les terres du roi; mais il semble qu'ils s'y laissèrent entraîner trop avant. — Ils y firent beaucoup de butin et de captifs, dit la chronique arabe; mais, en se retirant avec ces captifs et ce butin, composé en grande partie de troupeaux qu'ils faisaient paître avec beaucoup de sécurité et de négligence, ils furent attaqués à l'improviste dans d'étroits défilés où la cavalerie ne pouvait manœuvrer, et entièrement culbutés et battus [1]. Ces nouvelles troublèrent la joie des Musulmans d'Andalousie et consternèrent les défenseurs des frontières, la chronique arabe en fait l'aveu. Ainsi Alfonse se retira dans sa capitale avec tous les honneurs de la guerre, probablement avec un riche butin et certainement avec bon nombre de prisonniers. Ce dernier genre de richesses n'était pas alors à dédaigner, et, outre que c'était marchandise qui pouvait se vendre sur les divers marchés de l'Europe, ou matière à rançon, le roi en pouvait doter les églises et les couvens qui s'élevaient de toutes parts en même temps que les forteresses; on employait aussi utilement les captifs à la culture et au défrichement des terres. Les compagnons du roi en avaient chacun leur part, qu'ils employaient aux mêmes travaux, ou vendaient à leur profit. C'était la loi du temps; et pendant plusieurs siècles encore Musulmans et chrétiens useront ainsi de leurs prisonniers [2].

Dans le même temps (868) les Musulmans faisaient une vaine tentative contre la Navarre et Pampelune, la principale ville de la contrée. Les walis de cette frontière, que les Arabes qualifient toujours de frontière des Franks, à

1 Conde, ubi supra.

2 Encore à la fin du treizième siècle, un évêque de Coïmbre en Portugal, Aymeri d'Ebrard, né de ce côté-ci des Pyrénées, fondant en Quercy, au lieu dit Espanhac ou Espanhiac, un monastère de filles, le dota pour cent religieuses, et leur donna, pour travailler leurs terres et pour le service de leur maison, un certain nombre de serfs sarrasins (servi sarraceni). L'acte de fondation est de l'an 1293.

cause de son voisinage et de ses rapports avec la Gaule franke, Ishâk ben Ibrahim el Okaïli et Zéid ben Roustam, entreprirent sans fruit le siége de Pampelune. Ils s'étaient emparés de quelques tours des murailles et serraient la ville de fort près, nous dit-on, quand l'arrivée de beaucoup de troupes d'Elfrank força ces généraux à lever le camp et à se retirer vers l'Èbre [1]. Garsea, fils du gendre de Mousa, commandait probablement la place, et les prompts secours qu'il reçut du versant septentrional des Pyrénées prouvent à quel point s'étaient déjà confédérées et unies les populations de ces montagnes qui devaient bientôt former un royaume moitié gaulois et moitié ibérien, également indépendant de ses voisins de la Gaule et de ses voisins de l'Ibérie.

Cette expédition avait fort probablement pour objet de punir Garsea et ses Navarrais des secours qu'ils avaient prêtés et prêtaient encore aux chefs musulmans de l'Espagne orientale, qui méconnaissaient l'autorité de Cordoue, et que l'on s'apprêtait à faire rentrer sous cette autorité. Nous voyons en effet qu'au commencement de l'année suivante (869), Mohammed fit rassembler les troupes d'Andalousie et de Mérida et envoya son fils El Mondhir contre Saragosse, que maintenait séparée de Cordoue le wali qui la commandait [2]. Ce wali est nommé Mousa par les chroniques musulmanes, et si ce n'était le vieil antagoniste de Mohammed lui-même, c'était assurément un de ses fils. On a donc tout lieu de croire que, malgré la prise de Tolède en 859, Saragosse était toujours demeurée aux Mousa. El Mondhir arriva devant Saragosse dont le wali fit fermer les portes : il s'arrêta vingt-cinq jours devant la place, et, pour ne point perdre de temps, passa à la frontière d'Elfrank, c'est-à-dire en Navarre, courut et ravagea la terre d'Alava, prit des trou-

1 Conde, c. 55.
2 Ibid., l. c.

peaux, puis revint au siége de Saragosse[1]. Mais ses succès en Navarre et dans l'Alava, qui relevait de la couronne des Asturies, ne durent pas être fort grands, puisqu'on n'en fait pas plus de bruit que cela dans les chroniques musulmanes. El Mondhir demeura dans l'Espagne orientale jusqu'en l'année de l'hégire 257 (870): il redoubla de vigueur au siége de Saragosse; mais, pendant le siége, mourut le wali Mousa, non sans qu'on soupçonnât qu'il avait été étranglé dans son lit; la ville se rendit bientôt après (870).

Malgré la mort tragique de Mousa et la réduction de Saragosse, la population de Tolède se souleva en cette même année pour la trentième fois peut-être depuis l'avènement des Ommyades en Espagne, et choisit pour wali le fils de ce Lopia ben Mousa qui avait été éloigné de ce gouvernement lors de la prise de Tolède en 859. Abdallah Mohammed ben Lopia était un général courageux et expérimenté dans les affaires de la guerre, de l'aveu même de ses ennemis. Il avait longtemps séjourné dans les Asturies avec son père, et les chrétiens favorisaient ses desseins et sa rébellion[2]. Averti du mouvement et de l'émeute des Tolédans, Mohammed fit rassembler les troupes d'Andalousie, et il se mit en marche lui-même avec la cavalerie de sa garde pour le pays de Tolède: les habitans étaient disposés à résister et à se défendre opiniâtrement; mais leur chef prudent ne voulut pas aventurer sa sûreté en restant dans les murs. Sachant quelle nombreuse armée accompagnait l'émir, il prit le prétexte de faire une reconnaissance de ses forces pour sortir de la cité, et il envoya peu après quelques cavaliers pour conseiller aux principaux habitans de faire leur soumission à l'émir, ce que ceux-ci ne firent pas sans beaucoup de répugnance. On rapporte que le menu peuple — « la populace et les gens gros-

1 Conde, c. 53.
2 Ibid., l. c.

siers » — voulurent mettre en pièces les envoyés d'Abdallah Mohammed ben Lopia, pour le conseil qu'ils leur donnaient de se rendre, tant ils avaient de haine et devaient avoir de griefs légitimes contre le gouvernement de Cordoue; car les peuples ne se soulèvent pas sans cause avec cette persistance et cette énergie. On parlementa et l'on convint de la reddition de la ville, mais l'on n'y reçut l'émir qu'à la condition qu'il s'interdirait toute recherche du passé (871)[1]. — On trouve un passage étrange dans la chronique musulmane dont nous avons tiré ce récit, et qui est en même temps une sorte d'esquisse des assemblées militaires des Musulmans : — « Parmi les généraux du siége, dit cette chronique, plusieurs conseillaient à l'émir de faire détruire les murailles et les tours de la cité pour ôter désormais aux habitans l'occasion et les moyens de révolte que ces fortifications leur offraient; mais Dieu ne voulut pas qu'un si sage conseil fût écouté. (Le chroniqueur écrivait sans doute ces lignes, empreintes d'un si amer regret, dans le douzième siècle, lorsque Tolède était devenu un boulevard contre la puissance de l'islam.) Khasem Abou Zéïd, fils de l'émir et wali de Sidonia, fut celui qui insista le plus sur cet avis. Mais Hescham Abou'l Walid, El Asbadji, Abou'l Khasem et Abd el Rahman Abou'l Motaref, fils aussi de l'émir Mohammed, soutinrent l'opinion contraire, qui prévalut[2]. » — L'émir s'arrêta quelques jours à Tolède, et, après avoir réglé ce qui convenait à la tranquillité de la cité, il retourna à Cordoue, où il fut reçu avec de grandes démonstrations d'allégresse.

Il faut placer vers ce temps les rapports nouveaux qu'Alfonse établit entre les Navarrais et les Asturiens. Tout ce qu'on en dit est extrêmement probable. Mais rappelons d'a-

1 Conde, c. 54.
2 Ibid., l. c.

bord ici quelques faits que l'impossibilité de tout rapporter à la fois, d'une histoire aussi complexe que celle que nous écrivons, nous a forcé de laisser en arrière.

Nous avons vu que les Navarrais du versant occidental des Pyrénées s'étaient affranchis, dans la vingt-quatrième année de ce siècle, de la domination, ou, si l'on veut, du protectorat des rois franks. Après avoir battu les troupes de Louis-le-Débonnaire en 824, et avoir fait prisonniers les deux comtes envoyés contre eux, desquels ils retinrent parmi eux, comme on s'en souvient, et traitèrent avec considération et amitié celui qui était de leur sang, selon l'expression de l'anonyme astronome (*causâ affinitate sanguinis*), ils n'avaient *plus eu* affaire en aucune façon aux rois de la race de Charlemagne, et ils étaient demeurés dans une situation mixte, rattachés, à ce qu'il semble, en partie, par la nécessité d'une alliance intérieure, à la monarchie des Asturies. Cependant, bientôt après, la Vasconie gauloise s'était détachée elle-même de l'empire frank[1]; et, vers 836, les deux Vasconies, en d'autres termes les deux Navarres, avaient formé une confédération contre Pepin, roi d'Aquitaine, qui menaçait directement celle des deux qui jusque là avait fait partie de son royaume. L'âme de cette confédération fut, nous dit-on, un nommé Aznar, probablement le même qui avait été fait prisonnier douze ans auparavant, et que le biographe anonyme de Louis-le-Débonnaire appelle Asinarius. Cet Aznar, au dire d'une chronique franke, mourut en cette année 836 d'une mort horrible, qu'elle ne spécifie pas autrement; mais son frère Sancius Sancii poursuivit l'œuvre commencée, et soutint après lui l'indépendance de la Navarre contre Pepin, non, à ce qu'il semble, sans beaucoup d'énergie[2]. On ne saurait dire si

1 Omnis desciverat à nobis Vasconia.

2 Azenaris, citerioris Wasconiæ comes, qui ante aliquot annos a Pippino desciverat, horribili morte interiit; fraterque illius Sancio Sancii eamdem regionem negante Pippino occupavit (Annal. Bertin., ad ann. 836).

le gendre du musulman Mousa, Garseanus Enecho Arista, que nous avons vu périr en combattant contre le roi Ordonius d'Oviédo, était de cette famille. Quoi qu'il en soit, c'était maintenant le fils de cet Arista, Garsea Garseanus, qui gouvernait la Navarre. Il était comte, exerçant l'autorité d'un roi à Pampelune. Et c'est dans ces circonstances que, désespérant de pouvoir soumettre Garsea, Alfonse forma avec lui en 870 une alliance politique, et que, pour la mieux cimenter, il épousa Sumena, fille du comte gallo-navarrais [1].

Les dissensions intérieures qui survinrent peu après dans les Asturies favorisèrent, à ce qu'il paraît, les entreprises des Arabes, s'il est vrai, comme nous le croyons, qu'il faille placer vers ce temps la rébellion des frères ou des parens d'Alfonse, dont parle la chronique de Sampiro : — « Le frère du roi, nommé Froïlan, à ce qu'on rapporte, dit-elle, convaincu d'avoir médité la mort du roi, se réfugia en Castille. Mais le seigneur roi Alfonse, avec l'aide de Dieu, le prit et lui fit crever les yeux, ainsi qu'à ses frères Nunnus, Veremundus et Odoarius [2]. » Veremundus, cependant, quoique aveugle, parvint à s'échapper d'Oviédo, et à se faire une souveraineté indépendante à Astorga, où il se maintint, dit-

1 C'est du moins ce que nous prouve assez bien Risco, España Sagrada, t. xxxii, c. 19. — Voici nos autorités : — Non multo post, dit Sampiro (Chr., c. 1), universam Galliam (c'est-à-dire la Navarre Gauloise tout entière : le sens est ici bien déterminé par ce qui suit) simul cum Pampilonâ causâ cognationis secum associat uxorem ex illorum prosapiâ generis accipiens nomine Xemena. — On ne saurait d'ailleurs admettre, pas plus sur la foi de Sampiro que sur celle de Mariana et de Masdeu, que Sumena, femme d'Alfonse III, fut, comme le disent ces derniers, « une princesse française » fille ou sœur de Charles-le-Chauve, sans doute, ou tout au moins de la famille de cet empereur. Il serait, s'il était nécessaire, facile de prouver que cette assertion contrarie toutes les données positives de l'histoire.

2 In his diebus frater regis nomine Froïlanus (ut ferunt) necem regis detractans, aufugit ad Castellam. Rex quidem Dominus Adefonsus, adjutus a Domino, cepit eum, et pro tali causâ orbavit oculis; suos fratres simul, Froilanum, Nunnum etiam, et Veremundum et Odoarium (Samp. Chr., n. 3).

on, pendant sept ans, sans doute avec le secours des Arabes, et faisant cause commune avec eux contre Alfonse[1].

Dans ces circonstances, la guerre entre les Arabes et les Asturiens reprit une nouvelle intensité. En l'année 259 (de novembre 872 à octobre 873), El Mondhir fit une entrée sur les terres de Galice, et combattit contre les chrétiens avec une fortune variable : au passage de la rivière Sahagun, qui se rend dans le Duero, il leur livra une sanglante bataille dans laquelle périrent beaucoup de braves de Cordoue et de Séville, et beaucoup de ceux de Tolède et de Mérida[2]. El Mondhir se tint presque toute l'année sur cette frontière et y fit de merveilleux faits d'armes. Le peuple de Galice est le *plus* sauvage et le plus aguerri des peuples chrétiens, nous dit l'historien d'El Mondhir, et il ne se passait guère de jour, à ce qu'il nous apprend, qu'il n'y eût de très vives escarmouches entre les deux partis.

Les choses demeurèrent dans le même état jusqu'en 874; mais, en cette année, l'Espagne souffrit une horrible sécheresse; et non-seulement l'Espagne, mais encore l'Afrique, l'Égypte, la Syrie, et l'Arabie elle-même, furent frappées de ce fléau. La Mekke, la mère des cités, pour parler comme l'écrivain arabe, fut abandonnée de ses habitans, et il n'y resta personne pour le service de la Kaabah qui demeura fermée. De ce côté-ci du détroit les sources et les ruisseaux tarirent : la terre ne porta ni fruits ni moissons; la disette et la famine furent plus grandes encore que dans la sécheresse de 844 ; et il en résulta une maladie générale, offrant tous les caractères de la peste, qui centupla en peu de mois le chiffre ordi-

1 Astoricam venit et per septem annos tyrannidem gessit, Arabes secum habens (Sampir. Chr., l. c.).

2 Conde, c. 55. — Après cet aveu, nous ne tenons nul compte de ce qu'ajoute le chroniqueur : — Les chrétiens éprouvèrent un si affreux carnage, dit-il, qu'il leur fallut plus de onze jours pour enterrer leurs morts (ibid., l. c.).

naire des morts, surtout dans les provinces méridionales de la presqu'île.

Ces calamités empêchèrent de mettre des armées sur pied, et l'on ne revint pas de sitôt de cette affreuse crise. Pendant longtemps il ne se fit pas d'autre guerre que celle qu'exigeait le maintien des frontières. En l'année 263 (876—877) cependant, El Mondhir entra de nouveau en Galice, mais il en fut repoussé : Alfonse le poursuivit et pénétra à son tour sur les terres de l'ennemi. Il prit d'abord le château de Deza (Lanza, à ce qu'on croit), puis la ville d'Atienza. Il chassa les Musulmans de Coïmbre et la peupla de Galiciens. Dans la même campagne et avec le même bonheur, il s'empara de Braga, de Porto, d'Auca, d'Emini, de Viseu, de Lamego et de quelques autres places de la frontière musulmane [1] : il poussa même plus loin, jusqu'aux dernières limites méridionales de la Lusitanie [2]. Dans l'une de ces expéditions, il fit prisonnier Abou'l Walid, alors hadjeb de Mohammed (*consule Spaniæ et Mohamat regis consiliarius Abuhalit*) qui se racheta des mains du roi au prix de mille sous d'or (*millia auri solidos*) [3]. El Mondhir, à ce qu'il parait, quoique repoussé, avait rapporté de sa première expédition beaucoup de dépouilles, de captifs et de troupeaux; mais ces avantages des Musulmans ne s'acquéraient pas sans de grandes pertes et beaucoup de fatigues, de l'aveu même de leurs historiens [4]; et ils étaient d'ailleurs peu de chose comparés à ceux du roi chrétien à qui restaient

[1] Conibriam, ab inimicis possessam, eremavit, et Gallæcis postea populavit (Chr. Albeld., n. 61) . . . . . Urbes quoque Bracharensis, Portucalensis, Aucensis, Eminensis, Vesensis, atque Lamecensis à christianis populantur (ibid., n. 62).—Nous retrouverons cependant quelques années plus tard (voyez Conde, c. 61 et 62) Lamego et Viseu au pouvoir des Arabes, qui, par conséquent, avaient dû les reprendre dans l'intervalle.

[2] Istius victoriæ Cauriensis, Egitaniensis et cæteras Lusitaniæ limites, gladio et fame consumptæ, usque Emeritam atque freta maris eremavit et destruxit (Chr. Albeld., n. 62).

[3] Ibid., l. c.

[4] Conde, c. 55.

des villes et des contrées entières, qu'il peuplait de chrétiens, et qui, pour redevenir musulmanes, devaient être reconquises à la pointe de l'épée.

Ce fut aussi dans le même temps que le rebelle Omar ben Hafsoun choisit le moment de se remontrer. — Le perfide Omar ben Hafsoun qui s'était réfugié sous la protection des chrétiens d'Elfrank, dit la chronique musulmane, c'est-à-dire en Navarre, leur avait offert son vasselage et des tributs, comme aussi de mettre en leur puissance les châteaux de la frontière. Avec leur secours il venait de s'emparer de nouveau des nombreuses forteresses situées sur les bords de la Sègre. Il recevait d'eux le titre de roi, il leur payait tribut, et vendait les cités aux ennemis de l'islam[1]. On ne prit point d'abord, à ce qu'il semble, des mesures contre lui (876—877). El Mondhir était occupé à la frontière de Galice, c'est-à-dire entre le Duero et les montagnes, avec les troupes de Mérida et de Tolède. Il y passa l'année 265 (de septembre 878 à août 879) tout entière. Dans une de leurs précédentes expéditions, les chrétiens, sous la conduite d'Alfonse, s'étaient emparés d'une petite cité nommée Zamora sur le Duero; ils l'avaient agrandie et fortifiée. El Mondhir y mit le siége en cette année, et il l'avait déjà réduite à l'extrémité, nous dit-on, quand il eut avis de l'arrivée du roi de Galice (c'est ainsi que les Arabes désignent toujours les rois des Asturies) qui venait avec une nombreuse armée au secours de la place. Les Arabes font dans leurs chroniques un aveu humiliant à l'occasion de ce siége; il faut les laisser parler eux-mêmes. On rapporte qu'il y eut à ce siége, disent-ils, une éclipse totale de lune. Lorsque El Mondhir rangea ses Musulmans en bataille pour marcher à la rencontre du roi de Galice, beaucoup de soldats, timides et superstitieux, refusèrent de combattre, et, malgré la valeur et l'exemple de leur jeune émir et des généraux ses compagnons,

[1] Conde, l. c.

il ne fut pas possible de les déterminer à faire leur devoir et à combattre en braves; ce ne fut pas sans beaucoup de peine que les caïds de l'armée parvinrent à les ramener sans désordre de devant les ennemis, et un grand nombre de notables cavaliers périrent à côté d'El Mondhir en s'efforçant d'arrêter l'impétuosité des chrétiens[1]. De pareils traits sont rares dans l'histoire des Arabes andalousiens, et il devait y avoir à cette lâcheté apparente ou excessive des causes qu'on ne s'explique pas.

Les chroniques chrétiennes fixent le lieu de la bataille à Polvoraria, sur le fleuve Urbicus (Orbiego), l'un des affluens de l'Ezla qui se jette dans le Duero à quelques lieues au-dessous de Zamora.—« Comme El Mondhir, disent-elles, courait avec Ebn Ganim à la tête de deux nombreuses armées de Sarrasins les campagnes d'Asturica et de Legio, ce dernier capitaine rencontra le seigneur roi Alfonse dans un lieu nommé Polvoraria, sur le fleuve Urbicus; on en vint aux mains, et Alfonse tua près de quinze mille hommes à l'ennemi. »— El Mondhir, qui marchait contre le château de Sublancia nouvellement restauré et fortifié par Alfonse, apprit, le jour même qu'elle eut lieu, la déroute d'Ebn Ganim, et qu'Alfonse marchait contre lui. Il ne l'attendit point, et, avant l'aube du jour suivant, il leva le pied avec son armée, évitant ainsi la rencontre d'Alfonse[2]. Peut-être fut-il déterminé à cette fuite par l'hésitation et le peu de valeur de ses troupes. Quoi qu'il en soit, ce recit des chrétiens pourrait bien être le plus vrai. Ce fut en cette année, selon Sampirus, qu'Alfonse réduisit Asturica, et contraignit l'aveugle Veremundus à s'enfuir chez ses alliés les Sarrasins[3]. Ce n'est donc pas sans raison que nous avons placé vers la cinquième année du règne d'Alfonse la révolte des frères ou des parens de ce roi : bien que d'ail-

[1] Conde, c. 55.
[2] Chr. Albeld., num. 62.
[3] Cœcus verò ad Sarracenos fugit; tunc edomuit rex Astoricam (Sampiri Chr., num. 3).

leurs la chronique de Sampirus n'indique pas même d'une manière approximative la date de ces événemens, la place qu'ils occupent dans son récit ne laisse là-dessus aucun doute. A la suite aussi de cette affaire de Polvoraria, fut conclue entre les Arabes et les chrétiens, par les soins du général Abou'l Walid, une trève de trois ans [1]. Conde ne mentionne pas cette première trève de 878; il parle bien d'une trève entre les Arabes et les chrétiens, mais par la place qu'elle tient dans son récit, il semble la mettre à la fin de l'année 881, ce qui est évidemment une erreur.

Vers l'expiration de cette trève, le jeudi 22me jour de la lune de schawal 265 (25 mai 881) la terre trembla avec un bruit épouvantable et des secousses violentes qui firent crouler beaucoup de palais et d'édifices magnifiques. Le fait parut si extraordinaire et eut de tels effets que les historiens nous en ont conservé le récit détaillé. Des montagnes s'affaissèrent, disent-ils, des rochers se déchirèrent; la terre s'ouvrit et engloutit des villages et des coteaux; la mer se retira et s'éloigna des côtes : des îles et des écueils disparurent dans les eaux. Les peuples abandonnaient les villes et fuyaient dans les campagnes, les oiseaux sortaient de leurs nids, et les bêtes féroces épouvantées quittaient leurs tannières et leurs cavernes dans un trouble inexprimable et couraient les campagnes en hurlant. Jamais les hommes n'avaient vu ni entendu rien de semblable. Quelques villes des côtes méridionales et occidentales de l'Espagne furent presque renversées tout entières. Il paraît que ces calamités frappèrent les esprits d'un effroi superstitieux, et servirent de texte à quelques discours d'opposition contre le gouvernement de l'émir et de son fils, qui alors se mêlait autant des affaires civiles que de la conduite des armées. Toutes ces choses, dit un écrivain

1 Deinde, imperante Abuhalit, pro tribus annis pax in utrosque reges fuit (Chr. Albeld., num. 63).

musulman, influèrent tellement sur l'esprit des hommes, et surtout de l'ignorante multitude, qu'El Mondhir ne put réussir à leur persuader que c'étaient là des choses naturelles, quoique peu fréquentes. Il eut beau dire que la terre tremblait pour les Musulmans comme pour les chrétiens, pour les bêtes féroces comme pour les animaux paisibles, et que tout cela n'avait aucune espèce de rapport avec les actions des hommes, le peuple s'obstina à y voir le doigt de Dieu[1].

Ce fut tout juste au moment où ces désastres frappaient les populations musulmanes de l'Andalousie qu'expirait la trève de 878. De son côté, Omar ben Hafsoun avait reparu plus puissant que jamais, et renouvelé ses alliances dans l'Espagne orientale avec ceux d'Elfrank et des monts al-Bortat. Les ennemis d'Allah, dit encore la chronique musulmane, se réunirent en foule innombrable, descendirent de leurs montagnes et coururent le pays jusqu'à l'Èbre : à Tudèle, les walis de Saragosse et d'Huesca, qui voulurent s'opposer à eux, furent vaincus par cette multitude infinie[2]. Ils firent part de leur défaite à l'émir, et l'appelèrent à leur secours. Mohammed, excité par le péril de cette impétueuse irruption, se mit aussitôt en marche avec toute sa cavalerie, et, ayant réuni ses troupes à celles d'El Mondhir, marcha à la recherche des confédérés. Les Arabes racontent cette campagne avec quelque complaisance. El Mondhir menait l'avant-garde, et Mohammed le corps d'armée principal. L'aile droite était conduite par Ebn Abd el Rouf; l'aile gauche par Ebn Roustam; l'arrière-garde par le wali de Sidonia, Abou Zéïd, fils du souverain; ce dernier était père de ce Zéïd ben Khasem, qui avait péri dans les champs d'Alcaniz. Les confédérés, instruits du nombre et de la qualité des troupes de Cordoue, craignirent d'en venir à une bataille, et se retirèrent dans leurs montagnes à

1 Conde, c. 55.
2 Ibid., l. c.

marches forcées. Mais, en cette occasion, dit fièrement l'écrivain arabe, les montagnes furent pour les Musulmans comme des plaines : un matin, à l'heure de l'aube, El Mondhir découvrit le camp de ceux d'Elfrank, et ils étaient si près qu'il ne leur était pas possible de refuser la bataille. Le combat s'engagea, le jour étant déjà levé, avec une impétuosité et une valeur égales de part et d'autre; mais les Musulmans ne tardèrent pas à enfoncer et à culbuter ceux d'Elfrank; le carnage fut affreux en cette journée, et les champs demeurèrent couverts de cadavres et arrosés de sang. Hafsoun fut blessé mortellement; le roi des chrétiens (c'est-à-dire le chef des Navarrais indépendans, qui ne prenait pas encore ce titre) et ses principaux compagnons restèrent morts sur le champ de bataille[1]. Il s'agit ici de Garsea Garseanus, fils de Garsea Enecho et sans doute de la fille de Mousa. C'est le fils de ce Garsea, mort au combat d'Aybar en 882, que nous verrons *s'élever roi* à Pampelune en 905, et qui marque le véritable commencement des rois navarrais[2].

Ce fut là la célèbre bataille d'Aybar ou d'Ayvar, nommée ainsi parce qu'elle fut livrée en un lieu appelé Larumbe, dans le val d'Ayvar, à quelques lieues de Pampelune. Mohammed vainqueur retourna à Cordoue. El Mondhir demeura sur la frontière jusqu'à l'hiver (fin de l'année 882); nous verrons tout-à-l'heure ce qu'il y fit.

Pendant que ces guerres occupaient toutes les forces de l'émirat, Alfonse ne restait pas inactif de son côté : la trêve étant expirée, il entra, en 881, sur les terres des ennemis, prit Nepza, passa le fleuve Anas à dix milles de Mérida, et s'avança, sans rencontrer d'opposition, jusqu'au mont Oxifer, que l'on croit être une branche de la Sierra-Moréna : là seulement il rencontra l'ennemi, auquel il tua quinze mille hommes selon

1 Conde, c. 56.
2 Voyez ci-devant p. 9.

les uns, cinq mille selon les autres; après quoi il rentra victorieux dans ses montagnes. Alfonse avait pénétré plus loin sur les terres musulmanes qu'aucun prince chrétien ne l'avait fait avant lui[1].

Tout cependant n'était pas terminé dans l'Espagne orientale par la bataille d'Aybar. Hafsoun s'en était retiré, il est vrai, couvert de blessures graves qui devaient amener sa mort quelques mois après, mais son parti était vivace, comme nous le verrons : c'était une guerre de tribus à tribus, où des intérêts de famille n'étaient pas seulement en jeu ; c'était une guerre de peuple à peuple, qu'envenimaient et éternisaient des rivalités héréditaires de religion et de bien-être ; une guerre, par conséquent, qui ne pouvait finir que par l'extinction des causes qui la produisaient, par l'oppression ou l'extermination de l'un des partis par l'autre, ou par la séparation des intérêts. Ces intérêts de peuples étaient personnifiés, en quelque sorte, dans ces grands noms de rebelles, les Mousa, les Hafsoun ; aussi, quand l'un manque, voyons-nous reparaître l'autre ; et, bien que chacun d'eux combatte au fond pour lui et les siens, pour sa tribu, pour son entourage, nous les retrouvons toujours unis contre l'ennemi commun, contre le Syrien et l'Arabe oppresseur, qui, de Cordoue, s'efforce de dominer toutes les tribus, toutes les croyances, et les veut soumettre à un pouvoir unique et souverain, à un seul roi comme à un seul dieu.

Omar ben Hafsoun, sorti mourant du combat d'Aybar, où avait succombé son ami le comte chrétien de Pampelune,

[1] Voici en quels termes la chronique Albeldense rend compte de cette expédition : — Postea Rex noster, Sarracenis inferens bellum, exercitum movit, et Spaniam intravit sub era DCCCCXIX. Sicque per provinciam Lusitaniæ, Castra de Nepza prædando pergens, jam Tacum flumine transito ad Emeritæ fines est progressus : et decimo milliario ad Emeritam pergens, Anam fluvium transcendit, et ad Oxiferum montem pervenit : quod nullus ante eum princeps adire tentavit. Sed et hoc quidem glorioso ex inimicis triumphavit eventu : nam in eodem monte XV capita amplius noscuntur esse interfecta. Sicque indè princeps noster cum victoria sedem revertitur regiam (num. 64).

Garsea, fils de Garsea Enecho, s'était retiré parmi ses compagnons des Pyrénées centrales, vers le pic du midi, où l'on dit qu'il mourut peu après, en 883[1]. Mais les Mousa commandaient toujours sur l'Èbre : Ismaël ben Mousa tenait Saragosse, son frère Fortun ben Mousa Tudèle; l'un et l'autre, chrétiens ou non, étaient grandement amis d'Alfonse, qui, à ce qu'il paraît, leur avait donné un de ses fils à élever : El Mondhir, qui, ainsi que nous l'avons vu, était resté dans l'Espagne orientale, après la bataille d'Aybar, pour y poursuivre et y anéantir les rebelles, assiégea Ismaël dans Saragosse, mais vainement; il se porta quelques jours après sur *Tudèle*, où était le frère d'Ismaël, Fortun ben Mousa, sans plus de succès. Mais il gagna, à cette expédition, un allié important et singulier, Abdallah Mohammed ben Lopia, petit-fils de Mousa, et fils de ce Lopia ben Mousa, ancien gouverneur de Tolède, qui, à cause de ce fils, avait pris le surnom d'Abou Abdallah Mohammed[2]. Comme son père Lopia ben Mousa, Abdallah Mohammed ben Lopia avait été jusqu'alors l'ami des chrétiens; mais, par jalousie de ce que le roi des Asturies avait confié l'éducation de son fils Ordonius à ses oncles Ismaël et Fortun, il fit alors la paix avec Cordoue, et lui prêta le secours des hommes d'armes qui dépendaient de lui, on ne sait à quel titre[3]. Avec ces renforts d'hommes et de chevaux, El Mondhir attaqua le roi des Asturies sur les terres qu'il avait acquises au sud-est de ses montagnes, et qui ont ont formé depuis la Vieille-Castille; il attaqua le château de Celloricum (*Celloricum Castrum*), mais il y perdit beaucoup de monde et ne put l'emporter. Vigila Semeniz était alors comte dans l'Alava : l'ennemi es-

[1] Conde, c. 56.

[2] Ibid., l. c.

[3] Tunc Ababdella ipse qui Mohamat Iben Lupi, qui semper noster fuerat amicus, sicut et pater ejus, ob invidiam de suis tionibus, cui Rex filium suum Ordonium ad creandum dederat, cum Cordobensibus pacem fecit, fortiamque suorum in hostem eorum misit (Chr. Albeld., num. 67).

saya d'emporter, à l'extrémité de la Castille (*in extremis Castellæ*) un château qu'on appelait Ponte-Curbum, il lui livra l'assaut pendant trois jours; mais là encore il perdit beaucoup de monde. Didacus, fils de Ruderick, était comte du pays des Châteaux (*comes in Castella*), disent les latins, dans *le pays d'Alaba et des Châteaux*, disent les Arabes. Le seul château de Sigeric (*Castrum Sigerici*) que le gouverneur avait abandonné, n'étant point en état de s'y défendre, ne présenta aucune résistance à El Mondhir (*quia non erat adhuc strenuè munitum*)[1].

Le roi des Asturies, cependant, attendait l'ennemi dans la ville de Léon, que depuis quelque temps il avait tirée de ses ruines et solidement fortifiée. El Mondhir chargea le général Abou'l Walid de l'y surprendre; mais quand celui-ci, marchant sur Léon, apprit qu'Alfonse y avait réuni une bonne armée, et qu'à la distance de quinze milles il eut découvert les premières gardes avancées des chrétiens, il changea de projet, passa l'Ezla (*Flumen Estoræ*), brûla quelques forteresses de la contrée, et finit par se mettre en observation dans un champ appelé Alcopa, sur le fleuve Urbicus : de là, il envoya un message au roi pour lui redemander son fils Abou'l Khasem, alors prisonnier dans le camp des chrétiens. Abou'l Walid envoya au roi, pour en obtenir ce qu'il désirait, le fils d'Ismaël ben Mousa et un autre membre de la même famille des Mousa, que la chronique nomme Furtum Iben Alazela (sans doute Fortun ben el Adhel), tous deux otages des Arabes : il accompagna cet envoi de riches présens, et Alfonse, se laissant toucher, rendit Abou'l Khasem à son père. Cela fait, l'armée mahométane reprit, au mois de septembre, le chemin de Cordoue, d'où elle était partie au mois de mars. Le roi chrétien rendit immédiatement à la liberté, sans rançon aucune, les deux Beni-Kazzi qu'il avait reçus d'Abou'l Walid en échange du fils de celui-ci[2].

1 Chr. Albeld., num. 68 et 69.

2 Et postea rex noster ipsos de Benikazi, quos de Abuhalit pro ejus filio

Réduit à ses seules forces, Abdallah ben Lopia ne suspendit point pour cela les hostilités contre ses parens; loin de là, et malgré l'hiver même, il marcha sur Saragosse dans le dessein de l'enlever à l'aîné de ses oncles, Ismaël ben Mousa, qui en avait fait son quartier-général. Averties de la marche d'Abdallah, les troupes de Saragosse se portèrent à sa rencontre, sous la conduite de leur gouverneur, et l'on en vint aux mains, d'après le seul auteur qui ait tenu note de ces faits, dans un lieu montueux, à cinq milles de Saragosse. Ben Lopia tomba avec les siens, dès qu'il les eut rencontrées, sur les compagnies de son oncle, les chargea avec violence, et parvint à les mettre en fuite. Dans le désordre qui suivit, un des cousins germains de ben Lopia, nommé Ismaël ben Fortun, tomba de cheval; son oncle, du même nom, Ismaël ben Mousa, s'arrêta pour le secourir, et tous deux furent faits prisonniers : beaucoup d'autres membres de leur famille restèrent aux mains du vainqueur. Il les fit charger de chaînes et conduire à Beccaria, château fort à lui appartenant. Lui-même il se présenta devant Saragosse, qu'il surprit sans doute, et il y entra sans coup férir avec des paroles de paix. De là, il envoya des ambassadeurs à Cordoue, comme s'il eût fait tout cela dans l'intérêt et pour le service et la gloire de l'émir; mais comme, dans sa réponse, celui-ci demanda la remise de la ville et des prisonniers, Abdallah, à qui cette façon de profiter de sa victoire déplut, mit ses parens en liberté et fit de nouveau cause commune avec eux. Il reçut alors de l'un la forteresse de Valterra (*Valterræ Castrum*), sans doute Salvatierra; de l'autre, Tudèle et le fort de Saint-Estevan (*Castrum Sancti Stephani*) : Saragosse lui resta aussi à titre de conquête, et, à ce qu'il semble, du consentement de ses oncles et de ses cousins[1].

acceperat, suis denique amicis sine pretio dedit (Chr. Albeld., num. 70).—Voyez, pour tout l'ensemble du récit, la même chronique, loco citato.

1 Cæsaraugustam ipse (dit la chronique Albeldense, qui écrivait sur les

Abdallah obtint par cet arrangement une assez belle souveraineté sur l'Èbre supérieur, dont Tudèle, après Saragosse, était la place la plus importante; mais il eut là affaire à deux ennemis plus dangereux que ne pouvaient l'être ses oncles : à l'émir de Cordoue, auquel il avait refusé obéissance, et au roi des Asturies, dont il avait d'abord quitté le service pour s'unir aux Musulmans. Les comtes chrétiens de la Rioja et de l'Alava, Didacus et Vigila, par l'ordre d'Alfonse, l'attaquèrent les premiers et le malmenèrent rudement, à ce qu'il paraît : ils l'inquiétèrent par des incursions et des combats continuels. Abdallah demanda la paix avec de vives instances au roi chrétien qu'il avait trahi, sans que jamais Alfonse la lui voulût accorder, ni l'admettre au nombre de ses amis. Il ne se découragea point, et il travaillait vainement à l'obtenir, lorsque, dans le printemps de l'année 883, une nouvelle armée de Cordoue, comme précédemment commandée par El Mondhir et Abou'l Walid, investit de nouveau Saragosse, boulevard des possessions du chef révolté. Elle ne s'arrêta que deux jours au siége de la ville; mais elle en ruina le territoire, brûla et arracha partout les maisons et les arbres, et non-seulement elle en agit ainsi dans les campagnes de Saragosse, mais encore dans toutes les terres des Venikazi (Beni-Kazzi) : c'est ainsi que la chronique chrétienne désigne les membres de la puissante et nombreuse famille de Mousa ben Zeyad el Djédzaï, le Goth renégat[1]. Le fils de l'émir ne s'arrêta point en si beau chemin : il entra dans le territoire de Degium (Monjardin), relevant du roi Alfonse, et le dévasta, mais sans pouvoir s'emparer de cette place ni d'aucun autre château des chrétiens : après quoi l'armée de Cordoue fit les

entrefaites mêmes de l'événement) sicuti eam cœperat, et obtinuit et obtinet (Chr. Albeld., num. 72).

[1] C'est par erreur que Ferreras prend ce nom de famille pour un nom d'homme (Ferreras, Hist. génér. d'Espagne, t. II, part. IV, 9e siècle, p. 656).

mêmes courses et les mêmes tentatives que nous lui avons déjà vu faire contre Cellloricum, Ponte-Corvo et Castro-Xeriz (Castrum Sigerici), avec moins de succès, peut-être, que la première fois ; car les gouverneurs de ces trois châteaux, Vigila, Didacus et Nunnius (Vela, Diego y Nuño), le repoussèrent avec perte, et le refoulèrent hors des limites de la Castille. Rejeté en quelque sorte malgré lui sur les limites de Léon (Legionenses terminos), il y entra au mois d'août, et, ayant appris que le château de Sublantia (Sollanzo) était pour lors dépourvu de défenseurs, il traversa l'Ezla, marcha toute la nuit pour le surprendre, et le surprit en effet avant que les troupes chrétiennes y fussent arrivées ; mais il en trouva les maisons vides et dépourvues de vivres. Ne pouvant ou n'osant y attendre l'arrivée d'Alfonse, il battit en retraite par les châteaux de Coianca et de Zeja, non sans détruire, dans sa marche, plusieurs bourgades et deux églises chrétiennes, dédiées aux saints Facundus et Primitivus ; après quoi le gros de l'armée s'en revint en Espagne par le port dit de Balatcomalti[1]. Le général Abou'l Walid demeura seul avec quelques troupes sur cette frontière, non pour continuer la guerre, mais pour négocier la paix. — « Pendant qu'il était sur les limites de Léon, dit la chronique d'Albeïda, Abou'l Walid adressa plusieurs fois des paroles de paix à notre roi, qui, de son côté, a envoyé au roi cordouan, dans le mois de septembre, un légat du nom de Dulcidius, prêtre de l'église de Tolède, avec des lettres de créance : d'où il n'est point revenu encore présentement, novembre courant[2]. » Le petit-fils de Mousa, Abdallah,

1 ... Sicque retrò reversi per portum qui dicitur Balatcomalti in Spaniam reversi sunt (Chr. Albeld., n. 75). On ignore quel port ce peut être.

2 Ipse vero Abuhalit dum in terminos legionenses fuit, verba plura pro pace regi nostro direxit. Pro quo etiam et rex noster legatum nomine Dulcidium, Toletanæ urbis presbyterum, cum epistolis ad Cordobensem regem direxit septembrio mense : unde adhucusque non est reversus novembrio discurrente (Ibid., l. c.).

n'avait point cessé, à cette même époque (novembre 883), de solliciter la paix du roi des Asturies, et le moine d'Albeïda nous l'apprend dans les termes suivans, par lesquels il termine et conclut sa chronique : « Le susnommé Ababdella ne se lasse point d'envoyer fréquemment des légats à notre roi, pour lui demander paix et grâce à la fois ; mais à présent la conclusion sera telle qu'il plaira à Dieu[1]. »

C'est donc à ce point qu'en étaient les négociations de paix de l'émir d'une part, et d'Abdallah ben Lopia de l'autre, avec le roi des Asturies, au moment où l'auteur de la chronique Albeldense finissait de l'écrire. De la paix avec Abdallah, nous n'avons plus d'autres indices que ceux qu'on peut tirer du silence des auteurs, qui ne parlent plus d'aucune guerre entre lui et le roi chrétien. Quant au traité de paix avec Cordoue, il paraît avoir été l'objet de négociations sérieuses et longues ; car nous avons vu que Dulcidius, prêtre de Tolède et plénipotentiaire spécial du roi des Asturies pour cette négociation, parti pour Cordoue au mois de septembre 883, n'en était pas encore de retour au mois de novembre auquel s'arrête la narration de l'anonyme d'Albeïda. Ce fut probablement en décembre 883, ou au commencement de l'année suivante, que dut être conclue et signée la paix entre les deux nations, après mûre délibération des clauses du traité, et, à ce que tout indique, avec pleine sincérité de part et d'autre. Entre autres clauses on stipula, et ceci est bien de l'esprit du temps, que les chrétiens pourraient emporter de Cordoue les restes de saint Euloge et de sainte Leocricia[2]. Le fait est qu'il n'y eut plus de guerre de ce côté pendant les deux ans et demi que régna encore Mohammed, ni sous les deux règnes suivans de ses deux fils

1 Supradictus quoque Ababdella legatos pro pace et gratia regis nostri sæpius dirigere non desinit : sed adhuc perfectum erit quod Domino placuerit (Chr. Albeld., num. 76).

2 Risco, Españ. Sagr., t. XXXVII.

El Mondhir et Abdallah, dont le premier, il est vrai, fut fort court, de deux ans à peine, mais dont le second dura jusqu'en l'année 912. Ce fut dans l'année même où fut conclue cette paix qu'El Mondhir fut déclaré associé à l'empire, et reconnu futur successeur de son père par les principaux de l'État, réunis, à cet effet, à Cordoue (en l'an 270 de l'hégire—883)[1].

Zamora, Toro, Simancas et nombre d'autres villes au nord du Duero, demeurèrent alors aux chrétiens et commencèrent à prendre quelque consistance. La possession de l'Alava fut aussi assurée au roi d'Oviédo, et Alfonse profita du répit que lui laissait la paix pour y multiplier les châteaux (Castella) d'où, depuis, la Castille a tiré son nom. Un comte de cette contrée, par anticipation et mal à propos appelé par plusieurs historiens comte de Castille, Didacus (Diego), peupla vers ce temps par l'ordre d'Alfonse, et, sans doute, fortifia Burgos, qui, depuis, a joué un rôle si important dans l'histoire d'Espagne[2].

Pour la défense des côtes asturiennes menacées par les Normands, Alfonse fit construire après la paix, en 884, sur un des rochers les plus élevés de la côte, voisin de l'Océan cantabrique, le château fort de Gauzon, dont les ruines subsistent encore à une lieue de Gijon. Ce château renfermait une église ou une chapelle dédiée au Sauveur, comme celle d'Oviédo; elle fut consacrée par trois évêques, Sisnand, d'Iria-Flavia qui ne s'appelait pas encore El Padron[3], Naustus de Coïmbre, et Reccared de Lugo. Plus tard, en 905, le roi donna ce château à l'église d'Oviédo : on conserve la charte de donation du château de Gauzon aux archives du

1 Conde, c. 57.
2 Populavit Burgos Didacus comes per mandatum regis Alfonsi (Chr. Burgens., era DCCCCXXII—883, Españ. Sagr., t. XXIII, p. 307).— Une autre chronique avance le fait de deux ans :— Populavit Didacus comes Burgos et Oiurna (Annal. Complut., era DCCCCXX, ibid., p. 310).
3 Villa Patroni.

chapitre de cette église[1]. Il fit élever un autre château dans Oviédo même, attenant à celui qu'il habitait, car le palais de ces rois était tout simplement une maison fortifiée, sur le frontispice duquel il fit placer une pierre avec une assez longue inscription qui s'est aussi conservée. Cette inscription nous apprend qu'Alfonse avait déja eu, en ce temps, de sa femme Séména, deux fils; plus tard, lorsqu'il fit donation de ces deux châteaux à l'église métropolitaine de la capitale des Asturies, il substitua *quinque natis* à *duobusque pignore natis*, parce que, lors de la construction des deux châteaux, il n'avait que deux fils, et qu'il en avait, lors de la donation, le 20 janvier 905, dans la trente-neuvième année de son règne, cinq, qu'il nomme dans l'acte, savoir : Garsea, Ordonius, Gundisalvus, Froïla et Ranimirus, qui, à l'exception du dernier et de Gundisalvus, alors archidiacre d'Oviédo, furent appelés à régner après lui[2].

Le loisir que lui laissait la paix avec les Arabes permit à Alfonse de fonder encore plusieurs autres châteaux, et un grand nombre de monastères et d'églises : Risco en a donné le détail[3]. Mais ce ne furent pas là les seules occupations du monarque chrétien. Vers 884, dans le même temps que Didacus peuplait Burgos, un chef de guerre nommé Hanno se révolta contre le roi, et essaya de lui ôter la vie avec la couronne : ses projets furent découverts, et on châtia le coupable à la manière du temps : on lui creva les yeux et ses biens furent confisqués; le roi les donna à l'église de Saint-Jacques. Il enrichit la même église des biens d'un autre rebelle appelé Herménegild, et de ceux de la femme de cet Herménegild, nommée Hibéria, qui, après la mort de son mari, es-

1 Risco, Españ. Sagr., t. XXXVII, p. 329.

2 Ego Adefonsus rex, filius Ordonii regis, quartus in successione regni Casto Adefonso, una cum conjuge mea Semena regina, nec non filiis nostris Garsea, Ordonio, Gundisalvo, ovetano archidiacono, Froila, Ranimiro, facimus cartam, etc. (Ibid., l. c.)

3 Risco, Españ. Sagr., t. XXXVII.

saya d'ôter la vie au roi (en 885). Nous trouvons dans les historiens du temps la mention, mais non l'explication de ces révoltes obstinées et fréquentes qui troublèrent, dès son début, le règne d'Alfonse, et rien ne nous en donne à connaître les causes, qui devaient tenir au caractère personnel et aux prétentions du roi, à ce qu'on peut conjecturer.— « L'année suivante, disent brièvement les chroniques espagnoles qui n'oublient pas, malgré la paix, qu'il y a un peuple puissant au sud des Asturies, l'année suivante mourut Mohammed, roi de Cordoue, après un règne de près de trente-cinq ans. Son fils Almundar lui succéda, qui n'en régna que deux : il périt en combattant contre un de ses gouverneurs rebelles. Il eut pour successeur son frère Abdallah[1]. » C'est là tout ce que nous saurions de l'Espagne arabe, si nous n'avions recours aux historiens nationaux de ce peuple.

Vers 890 s'éleva en Galice un autre rebelle plus formidable que les précédens, à cause de ses alliances : il s'appelait Witiza, nom goth. comme celui d'Herménegild; il sut maintenir sa rébellion plusieurs années; et il fallut pour le réduire qu'Alfonse envoyât contre lui une armée considérable. Witiza, fait prisonnier, fut amené au roi ; mais on ignore quel châtiment il eut à subir. On ignore de même le châtiment qui fut infligé à un autre rebelle qui s'éleva presque dans le même temps, appelé Sarracino, et à sa femme Sandina. Les chartes par lesquelles le roi donnait aux églises les biens confisqués sur ces rebelles sont les seuls documens qui nous instruisent de leur rébellion.

Mais il nous faut ici revenir aux Arabes. Vers la fin de l'année 883, dans laquelle El Mondhir fut associé à l'émirat, Kaleb ben Hafsoun renouvela, avec les chrétiens des Pyrénées, les entreprises de son père. La soif de la vengeance

1 Chron. Var. Antiq.

animant ces peuples, le rebelle descendit avec ses partisans sur les terres de Bordja, dit la chronique arabe, du haut des montagnes de Jacca où était leur repaire; ils firent des courses sur la rive gauche de l'Èbre, et les compagnons du rebelle le nommaient Roi. — Dès qu'on sut ces nouvelles à Cordoue, El Mondhir se mit en marche avec la cavalerie de Tolède, que rassembla le général Walid ben Abd el Hamid; ils prirent le chemin de Valence, parce que les algarades des rebelles s'étendaient sur tout le cours de l'Èbre. Lorsqu'ils apprirent l'arrivée d'El Mondhir qui marchait contre eux, ils se retirèrent dans leurs montagnes. El Mondhir s'arrêta à Tortose, et chargea le wali Ebn Abd el Hamid de défendre la frontière et d'observer les insurgés. Celui-ci les combattit avec des succès variés pendant toute cette année 270 (du 10 juillet 883 au 27 juin 884). L'année suivante (884—885), il remporta sur eux quelques avantages, occupant les forts situés sur la Sègre, la Cinca et les autres rivières qui se rendent à l'Èbre; mais, au passage de Hisn-Xériz, ayant vaincu quelques bandes chrétiennes, commandées « par des seigneurs des montagnes d'Elfrank, partisans d'Ebn Hafsoun, » il s'acharna inconsidérément à leur poursuite, et donna dans une embuscade où l'armée des Musulmans, se trouvant cernée de tous côtés dans une étroite vallée, fut complètement mise en déroute; Ebn abd el Hamid tomba, percé de coups, au pouvoir des ennemis. Les restes de l'armée vaincue se réfugièrent dans les villes voisines de la frontière, et beaucoup de chefs arabes demeurèrent captifs chez les chrétiens. Ceci se passait à la fin de l'année 272 (mai ou juin 886)[1].

Les affaires qui survinrent à Cordoue, et notamment la mort de l'émir Mohammed qui arriva en cette année, empêchèrent de donner suite à cette guerre, et Kaleb ben Hafsoun

1 Conde, c. 57.

se trouva maître, à l'avénement d'El Mondhir, d'une partie de l'Espagne orientale, de toute celle qui confinait aux possessions des Franks et des Goths dans la Catalogne. Abdallah ben Lopia était, de son côté, maître de Saragosse et du reste de cette portion de la Péninsule.

Telle était la situation de l'Espagne quand, après un règne contesté de trente-cinq ans, Mohammed mourut dans le mois de safar de l'année 273 (juillet—août 886). Il était né en 207 [1] : il avait, par conséquent, un peu plus de soixante-cinq ans.

La chronique arabe rend compte d'une manière assez singulière de la mort de Mohammed. « Les plus grands événemens comme les plus frivoles, dit-elle, l'écroulement d'une montagne comme le balancement et la chûte d'une feuille de saule, tout provient de la volonté divine et arrive comme il est écrit sur la table des éternels décrets. Un jour qu'il venait de s'égayer dans ses jardins en causant avec Hescham ben Abd el Aziz ben Kaled, wali de Jaen, et son plus intime confident, l'émir se retira dans son appartement, se coucha pour prendre du repos, et fut saisi de l'éternel sommeil de la mort, qui dérobe les délices du monde, arrête et termine les soucis et les vaines espérances des hommes. Ceci arriva le soir du vingt-neuvième jour de la lune de safar 273 (le dimanche 4 août 886) [2]. » — Mohammed avait eu, de ses différentes femmes, cent enfans, dont trente-trois lui survécurent; deux, ainsi que nous le verrons, régnèrent après lui, El Mondhir et Abdallah. Son secrétaire intime était son fils Abd el Melek. On rapporte comme un trait caractéristique de cet Ommyade, et qui jette un jour assez net sur plus d'un événement postérieur, qu'il donnait la préférence aux Syriens sur les Arabes-Velédis dans les emplois et dans les conseils [3].

1 Murphy, c. 3.
2 Conde, c. 57.
3 Ibid., l. c.

Nous verrons les tristes fruits que produisit cette préférence sous le second de ses successeurs.

Comme son père et ses aïeux, Mohammed était poète et bon poète; on a conservé quelques-unes de ses compositions dans le recueil intitulé les *Jardins* d'Ahmed ben Faradji. Il avait une belle écriture, talent fort estimé des Arabes : on lit dans les maximes d'Ali : « Apprenez à bien écrire, la belle écriture est une des clefs de la richesse. » Il était aussi fort versé dans les sciences exactes, et il égalait s'il ne surpassait ses aïeux en libéralité, en énergie et en éloquence; on cite surtout avec éloge les vers où il décrit une de ses expéditions de guerre[1].

Il avait pour les savans la même prédilection que son père. Sous son règne mourut à Cordoue Yahyah ben el Hakem el Gazeli, l'un des hommes de lettres, d'état et de guerre, les plus remarquables de ce siècle, et dont nous avons déjà plusieurs fois entretenu nos lecteurs. Il avait été émir de la mer de Syrie (Bahr el Scham) au temps de l'émir Hescham et de son fils El Hakem, avait été envoyé en ambassade, sous le règne d'Abd el Rahman II, à l'empereur des Grecs et à différens rois chrétiens, et avait toujours été fort estimé pour sa douceur, sa prudence et son esprit supérieur. Les vers où il décrit une tempête qu'il éprouva en mer lors de son voyage en Grèce sont fort célèbres en Orient. Sa mort fut très douloureuse à Mohammed; mais il avait accompli sa carrière, dit son biographe, puisque quatre-vingt-quatorze ans avaient passé sur sa tête. Il était né en effet en l'an 156 de l'hégire, l'année même de l'intrusion d'Abd el Rahman ben Moawia (El Daghel) en Espagne.

1 Voyez Conde, c. 57, et Abou Bekr (in Casiri, t. II, p. 34) : — Mahomet, dit Abou Bekr, qui fortitudine, liberalitate, comitate, dicendi copiâ, atque poeticâ et calculatoriâ facultate, antè se reges longè superavit, prœlia à se perpetrata ipse carmine descripsit.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Règne d'El Mondhir. — Son frère Abdallah lui succède. — Troubles et guerres de ce règne. — Continuation de la guerre d'Hafsoun. — Guerres d'Andalousie. — Révolte des fils d'Abdallah. — Mort de l'aîné des fils de l'émir. — Caractère et conduite d'Abd el Rahman el Modhaffer, autre fils de l'émir. — Éducation du petit-fils de l'émir, Abd el Rahman, depuis Abd el Rahman III, el Nassr. — Il est désigné comme successeur de son aïeul. — Mort d'Abdallah. — Situation respective des peuples et des races en Espagne à l'avénement d'Abd el Rahman III. — Aperçus généraux.

De 886 à 912.

El Mondhir[1], qui avait été reconnu futur successeur de son père deux ans auparavant, n'était que le deuxième fils de Mohammed ben Abd el Rahman; il était né l'an 229 de l'hégire (844), et il avait un frère nommé Abdallah, né l'an 238[2]. El Mondhir se trouvait aux bains d'Almeria lorsqu'il apprit la mort de Mohammed. Il se hâta de retourner à Cordoue, et fut proclamé émir le jour même des funérailles de son père (le troisième jour de la première lune de rabieh 273 —7 août 886). Il était surnommé Abou el Hakem. On rapporte que, dans la cérémonie des funérailles, le hadjeb Hescham ben Abdelaziz s'attira, par la manifestation trop vive de ses regrets et de son attachement à Mohammed, l'inimitié de son successeur. Ce hadjeb était un personnage distingué, qui avait été tendrement aimé de l'émir précédent. Moham-

1 Les chroniqueurs chrétiens le nomment tour-à-tour Almondar, Almundhir, Abulmundir, Immundir.—Proprement il faudrait écrire El Mundzir, car ce n'est pas avec un *dhad* mais avec un *dzal* que ce nom s'écrit en arabe; mais le son du *z* y étant presque imperceptible, on peut figurer assez bien la prononciation arabe en écrivant El Mondhir; c'est ainsi que l'écrit Conde, sauf qu'il réunit l'article au nom à la manière espagnole, n'en formant qu'un seul mot sous la forme Almondhir. — Roderich de Tolède (Hist. Arabum, c. 28) écrit Almundir sans *h*, et Cardonne Almunzir.

2 Voyez Casiri, Bibl. Hispan.-Arab. — Conde commet une erreur en faisant naître Abdallah en 250.

med en faisait le plus grand cas; il l'avait nommé wali de Jaen, et c'était lui qui avait fait bâtir Médina-Ubéda ainsi que la plupart des forteresses de la contrée; enfin Mohammed l'avait fait son hadjeb, parce qu'il réunissait en lui seul, dit El Razi, les qualités de tous les cavaliers de son temps. Quand El Mondhir arriva d'Almeria pour se faire proclamer, à peine descendu de cheval et encore en habit de voyage, il entra dans la salle préparée pour la cérémonie, les vêtemens en désordre et tout froissés de la route : le hadjeb Hescham se leva, tenant le livre de la Proclamation, et en commença la lecture: mais, venant à parler de Mohammed, les larmes et les sanglots embarrassèrent sa langue; de telle sorte qu'on entendit à peine ses paroles et que, dans son trouble, il recommença à lire ce qu'il avait déjà lu. El Mondhir le regarda avec colère, et les assistans, qui virent ce regard terrible, ne doutèrent point qu'il ne fût une menace de mort. On en avertit Hescham, dont la douleur redoublant s'exhala avec plus de vivacité encore: il accompagna le cercueil jusque dans le sépulcre, où, dans son désespoir, ôtant son manteau et son turban, il s'écria en pleurant amèrement : « O Mohammed! que » mon âme soit avec la tienne, car, à cause de toi, je le pres- » sens, une coupe mortelle m'est réservée. » Hescham continua cependant d'exercer les fonctions de hadjeb près du nouvel émir; mais lui-même n'attendit plus rien de bon pour lui de l'avenir.

Pendant qu'El Mondhir prenait ainsi possession de l'émirat à Cordoue, Kaleb ben Hafsoun continuait à dominer dans l'Espagne orientale. On ne sait par quelles intrigues ou par quelles transactions il parvint même, vers ce temps, à y dominer seul, à l'exclusion d'Abdallah ben Lopia et des autres chefs de la puissante famille de Mousa: il est certain du moins que les historiens ne nous parlent plus de ceux-ci; soit que Ebn Hafsoun les eût vaincus et mis à mort, soit qu'il s'en fût fait de fidèles et subalternes alliés, ils ne jouèrent plus, dans

les affaires de l'Espagne orientale, qu'un rôle secondaire. Saragosse et Huesca se rendirent au fils d'Hafsoun, dit la chronique arabe; il se fit maître, à l'aide de ses montagnards, de presque toutes les terres qu'arrose l'Èbre, sur l'une et l'autre rive, à l'exception de Tortose: là il rassembla dix mille chevaux, sans compter un plus grand nombre d'hommes de pied, avec lesquels il pénétra jusqu'au pays de Tolède, où, par de secrètes intelligences avec les chrétiens, il se ménagea l'entrée de la cité; il y fut reçu aux acclamations du peuple, et, reconnu roi par les Tolédans, il mit garnison dans les châteaux du Tage dont il s'empara, menaçant par là d'assez près la puissance de l'émir pour lui causer les plus vives inquiétudes. El Mondhir ordonna incontinent le rassemblement des bannières d'Andalousie et de Mérida, et il envoya en avant, avec un corps choisi de cavalerie, Hescham ben Abdelaziz contre lequel il nourrissait une haine secrète depuis la scène que nous avons décrite précédemment, mais dont la réputation de bravoure et d'habileté l'emporta en cette occasion; ce général arriva à marches forcées aux confins de Tolède. Ebn Hafsoun cependant remplissait de ses troupes les forteresses d'Uclès, d'Webda, d'Alarcon et de Conca, tandis que l'ennemi poussait vivement le siége de Tolède: il sentit qu'il avait besoin de nouveaux secours, et, pour gagner du temps, il proposa à Hescham ben Abdelaziz de lui livrer la place et de se retirer dans ses quartiers de l'Espagne orientale, moyennant qu'on lui fournît, pour le transport de ses blessés et des vivres qu'il avait dans les magasins de Tolède, des mulets de bât et quelques chariots attelés de bœufs; il lui fit dire qu'il était venu, trompé par de mauvais Musulmans et par les chrétiens de Tolède; qu'il était maintenant détrompé et proposait avec sincérité cet accommodement. Hescham ben Abdelaziz crut à la sincérité de ces propositions, et intercéda près d'El Mondhir pour que ce que demandait Ebn Hafsoun lui fût accordé; il voyait dans cet arrangement un moyen

heureux d'éviter une guerre civile longue et sanglante, et dont l'issue était douteuse : tout fut donc réglé en conséquence; les mulets de bât et les chariots furent livrés au rebelle, qui traitait de puissance à puissance avec l'émir, puisque, dans ce traité même, étaient réservés tous ses droits, ou si l'on veut ses prétentions, sur l'Espagne orientale. Une grande partie des troupes qu'Ebn Hafsoun avait à Tolède en sortit, mais « ce fin renard d'Hafsoun, » comme l'appelle la chronique arabe, fit cacher dans la place l'autre partie, non moins considérable, et, avec leurs mulets et leurs chariots chargés de malades et de provisions, lui et les siens eurent l'air, comme ils l'avaient promis, d'abandonner la ville, qui fut aussitôt occupée par quelques troupes d'Arabes andalousiens, et placée sous le commandement d'un wali dévoué aux Ommyades. Alors Hescham retourna à Cordoue près de l'émir, se félicitant d'avoir, par un bonheur et une faveur spéciale de Dieu, terminé ainsi cette guerre civile, qui menaçait d'être longue et cruelle; mais le malheureux hadjeb comptait sans la perfidie de son adversaire. A peine Kaleb ben Hafsoun eut-il appris le départ des troupes de Cordoue et l'approche de ses auxiliaires montagnards, qu'il reprit hardiment l'offensive: au moyen des intelligences qu'il avait à Tolède et des troupes qu'il y avait laissées cachées, il y entra bientôt de nouveau, et, à la tête de ses rudes compagnons, il s'empara avec une égale facilité des châteaux qui garnissaient la rive gauche du Tage, rétablissant ainsi partout son autorité, et se faisant plus fort qu'il ne l'avait été jusque-là dans l'Espagne centrale.

La nouvelle de ce hardi mouvement d'Hafsoun remplit El Mondhir d'indignation et de colère, et il s'en prit au loyal Hescham ben Abdelaziz, première dupe du rusé Ebn Hafsoun, et qu'il haïssait d'ailleurs comme nous l'avons vu ; il le manda devant lui, et lui dit avec colère : « C'est toi qui m'as conseillé cette trêve, toi qui as aidé à la perfidie du rebelle ; tu mourras aujourd'hui pour que d'autres apprennent

à être prudens et avisés. » Puis, sans égard pour les services passés du hadjeb, il lui fit trancher la tête dans la cour du palais (le 26 du mois de schawal 273 — 25 mars 887). Hescham fut vivement et généralement regretté à Cordoue, car il avait été toujours et également bon et affable pour les grands et pour les petits, dit son biographe [1]. La vengeance de l'émir ne s'arrêta pas là : elle s'étendit aux deux fils d'Hescham, Omar et Ahmed, walis de Jaen et d'Ubéda : il leur ôta leurs gouvernemens, les fit enfermer dans une tour et confisqua leurs biens. Telle était la justice distributive de ce temps.

Incontinent El Mondhir donna aux caïds d'Andalousie et de Mérida l'ordre de réunir leurs bannières et de le rejoindre à Tolède; et, dès le jour suivant, il partit avec les troupes de sa garde, emmenant en sa compagnie son frère Abdallah, le plus brave et le plus savant de tous les fils de l'émir Mohammed, dit la chronique arabe.

Sur le bruit de sa marche, les partisans d'Ebn Hafsoun n'osèrent point venir à sa rencontre; les uns se tinrent renfermés dans Tolède, les autres dans les forteresses de la province de Tolède. L'émir chargea son frère Abdallah du siége de la place, et lui-même, avec un camp volant de cavalerie, il se mit à la poursuite des rebelles et de leurs auxiliaires : il les combattit avec des succès balancés en différentes occasions; pour l'ordinaire il battait et culbutait les compagnies de guerriers qui osaient se mesurer avec les cavaliers de Cordoue qu'il commandait, tous gens d'élite et les plus vaillans de l'Andalousie. Il parvint à les chasser de quelques-unes des forteresses qu'ils occupaient sur le Tage, brûla quelques villages où les chrétiens se retranchaient, ce qui donne à penser que les populations indigènes ou romaines étaient

[1] Isa Ahmed ben Mohammed el Razi, Hist. des Hadjebs d'Espagne, dans Conde, c. 58.

pour Ebn Hafsoun, ou essayaient de profiter de ces troubles pour se soustraire à la domination de Cordoue; et la guerre continua ainsi plus d'une année, ne se passant guère de jour qu'il n'y eût quelque escarmouche ou quelque rencontre plus ou moins importante. Au commencement de l'année 275, El Mondhir était encore occupé à cette guerre, et, avec des troupes fraîches, il courait le pays, cherchant l'occasion d'en venir à une bataille décisive avec Hafsoun, qui, de son côté, évitait habilement la rencontre des troupes andalousiennes, lorsque, un jour, à la tête seulement de quelques compagnies de ses plus braves cavaliers, il découvrit une nombreuse armée de rebelles campée non loin de Hisn-Webde, au pied de la hauteur que domine cette forteresse: sans considérer leur nombre et l'avantage de leur position, il se jeta, avec sa bravoure et son ardeur accoutumées, sur les ennemis, qui, d'abord surpris, firent un mouvement de retraite, mais qui, presque aussitôt, se retournant nombreux et pressés, enveloppèrent les cavaliers d'Andalousie, et les culbutèrent rudement : El Mondhir tomba dans la mêlée sous les lances ennemies; toute la petite troupe des cavaliers d'Andalousie éprouva le même sort et demeura accablée par des forces si supérieures. Ainsi périt, dans la seconde année de son règne, et dans la quarante-sixième de son âge, El Mondhir ben Mohammed, sixième émir d'Espagne de la race d'Ommyah (à la fin de la lune de safar 275—juillet 888)[1].

La nouvelle de la défaite et de la mort de l'émir parvint bientôt au camp de Tolède; elle y répandit la consternation. El Mondhir avait été un homme dur et cruel, mais rude et vaillant à la guerre, et il fut vivement regretté de ses compagnons : la plupart avaient suivi ses drapeaux et avaient été témoins de ses exploits; ils l'avaient vu, dès sa première jeu-

1 Son règne fut d'un an, onze mois et vingt-cinq jours, d'après les rapports ordinaires des écrivains orientaux.—El Dhobi (dans Conde, c. 59) dit qu'il régna deux ans moins quinze jours.

nesse, souffrir les fatigues de la guerre avec gaieté, avec valeur, avec une fermeté inaltérable : en aucune occasion, en aucun danger, dit son biographe, on ne le vit changer de visage : il était extrêmement frugal ; il ne se distinguait point des chefs subalternes par ses vêtemens, par ses armes ou sa tenue; sa tente n'était ni plus grande ni plus ornée que celle des autres walis, et ne s'en distinguait que par la bannière particulière de sa race et les insignes de son rang[1]. Son frère Abdallah, qui commandait le siége, donna ordre aux walis de le continuer et partit pour Cordoue, accompagné d'un corps de cavalerie particulièrement dévoué à sa personne.

Il y arriva juste au moment où, sur la nouvelle de la mort de son frère, le conseil des principaux (le meschouar) s'était assemblé pour aviser aux mesures à prendre. Abdallah se présenta au conseil, dont tous les membres, dit la chronique arabe, se levèrent à son aspect et le proclamèrent émir, lui jurant fidélité et obéissance sans réserves ni conditions, car telle était la manière d'entendre le pouvoir chez les Arabes, une fois conféré. Le premier acte d'Abdallah fut un acte de piété fraternelle; il fit transporter à Cordoue le corps d'El Mondhir et voulut qu'on fît à son frère des funérailles dignes d'un émir, et il chargea son frère Yacoub de les diriger. Les historiens musulmans nous apprennent qu'Abdallah avait une belle figure, le teint blanc et coloré, de grands yeux bleus, la taille moyenne, mais bien proportionnée; qu'il excellait aux exercices du corps comme le premier des Abd el Rahman et plaisait par là beaucoup aux jeunes Cordouans. Il était né de l'épouse la plus aimée de Mohammed, Atharah, pour laquelle il eut toujours beaucoup de tendresse et de respect. Dès le premier jour de son règne il fit mettre en liberté les deux fils du hadjeb Hescham ben Abdelaziz, ainsi que leur maître, célèbre parmi les lettrés

[1] Conde, c. 59.

de cette époque, Djébir ben Gaïth de Libla, et il leur fit rendre leurs biens. Cette généreuse conduite lui concilia particulièrement le peuple de Cordoue, où les fils d'Hescham étaient fort aimés, et fut fort applaudie, suivant l'auteur qui est notre principal guide pour ce règne, de tous les premiers de l'état, hauts dignitaires, walis et généraux de l'empire[1]. El Mondhir avait, le jour même où il fut tué, donné l'ordre d'empaler les deux fils d'Hescham; Abdallah ne leur fit pas seulement grâce, il donna à Omar le gouvernement de Jaen qu'avait eu son père, et fit Ahmed capitaine de la cavalerie de sa garde. Cela seul indiquait un changement de politique; mais ce changement, cet acte de clémence honorable et qui tranchait si heureusement avec les procédés farouches d'El Mondhir, entraîna cependant les plus graves conséquences; et, s'il plut au peuple de Cordoue, il déplut à la famille même de l'émir, et surtout à l'aîné de ses fils, Mohammed, wali de Séville, que des différens de jeunesse et de galanterie avaient rendu ennemi des fils d'Hescham ben Abdelaziz.

Le mécontentement que la nomination d'Omar et d'Ahmed à ces postes importans excita dans la famille de l'émir fut même si grand qu'il se manifesta aussitôt par des actes et une révolte : l'émir, en effet, avait à peine tout disposé pour reprendre et poursuivre la guerre contre Ebn Hafsoun, dans laquelle El Mondhir avait péri, lorsqu'il apprit que son fils aîné Mohammed, et ses frères El Asbadj et Khasem s'étaient ligués contre lui dans le sud de l'Andalousie avec d'autres walis et caïds, et faisaient la guerre au wali de Jaen, Omar ben Abdelaziz, depuis peu de jours réinstallé dans son gouvernement. Cette nouvelle lui fit craindre que son fils rebelle n'entraînât dans son parti tout le pays de Xérès et de Sidonia, dont les walis étaient ses oncles, et, par un

1 Principales, proceres, walies y caudillos (Conde, c. 60).

esprit de rivalité individuelle, ennemis de l'émir leur frère : ainsi menacé de deux côtés par Hafsoun et par son fils, et, pour ainsi dire entre deux feux, le nouvel émir partagea ses forces : il s'empressa d'envoyer à Séville le plus fidèle de ses fils, Abd el Rahman, surnommé depuis El Modhaffer, moins pour combattre son frère aîné Mohammed, que pour adoucir et ramener cet esprit inquiet et superbe, dit l'écrivain qui seul mérite d'être suivi pour tout ce règne[1]; et lui-même se disposa à partir pour le pays de Tolède. Mais, presque en même temps et par un fâcheux concours de circonstances (dans lequel cependant on ne saurait reconnaître rien de concerté, et qui n'était que l'œuvre du hasard ou plutôt de la force des choses dans un état social dont la tribu était l'élément principal), il reçut avis de deux nouveaux mouvemens insurrectionnels, qu'on nous rapporte sans nous en dévoiler les causes : l'un du wali de Lisbonne, l'autre du cadi de Mérida. Le premier, du nom d'Abd el Waheb, avait pris les armes contre les walis de Lamego, d'Alfandica et d'Alfereda, qui gardaient la frontière du Duero ; le second, nommé Souléïman ben Anis ben El Bagâh et qui jouera un rôle singulier dans la suite de cette histoire, cadi de Mérida, en avait chassé le wali, et s'y était fait wali indépendant à sa place, à la suite d'un soulèvement populaire excité par lui en sa faveur. Abdallah chargea le wasir Abou Othman Obéïd Allah Abou Abdah, qui avait été précepteur de son fils, de la réduction du premier. Prêt à marcher contre Tolède, il se réserva à lui-même le châtiment plus facile du second ; il surprit Mérida avec de nombreuses troupes, et le cadi rebelle lui ayant demandé grâce, il lui pardonna, ainsi qu'à ses complices, en considération de sa jeunesse et de ses talens, dit la chronique : nous verrons en effet que le jeune

[1] Conde, c. 60.

rebelle n'en manquait pas, surtout pour la poésie épigrammatique.

Le plus grand ennemi d'Abdallah cependant était Hafsoun, toujours maître de Tolède, et contre lequel avait été préparée l'expédition qui venait de châtier en passant le cadi Souléïman ben el Bagâh de Mérida. Abdallah poursuivit sa marche vers le Tage, sur les bords duquel il rechercha si vivement Hafsoun (qui, fidèle à sa tactique ancienne, évitait avec soin d'en venir à une bataille rangée,) qu'il parvint enfin à le surprendre dans une plaine découverte où la cavalerie de Cordoue fit merveille; mais ce succès, comme tant d'autres, ne décida point de la fortune de Tolède, encore moins de celle d'Ebn Hafsoun, dont les intelligences et les possessions s'étendaient au loin dans l'Espagne orientale et le long de la chaîne des Pyrénées: la guerre se poursuivit dans l'Espagne centrale avec des vicissitudes diverses, mais sans avantages décisifs, et le peu de succès des négociations d'Abd el Rahman el Modhaffer avec son frère Mohammed, qui ne l'avait pas même daigné recevoir à Séville et n'avait répondu ni à ses lettres ni à ses conseils, obligea sur ces entrefaites Abdallah à laisser la continuation de cette guerre à ses lieutenans, pour entreprendre en personne la réduction de son fils. Ainsi tout semblait seconder la fortune de Hafsoun, qui, en adroit politique, songea dès lors à étendre ses intelligences jusqu'en Andalousie, et à y recruter des partisans. Une heureuse nouvelle vint tempérer cependant la douleur que l'émir avait d'être obligé de recourir aux armes contre son propre fils et d'abandonner la guerre contre Hafsoun; il apprit le succès de l'expédition de Lusitanie contre le wali révolté de Lisbonne. Abou Othman Obeïdallah el Gamri s'était rendu maître de la place et y avait rétabli l'autorité de l'émir; il avait fait même chose à Xilbe, Biseo et Colimria (Silves, Viseu et Coïmbre), dont les walis avaient suivi le

parti de celui de Lisbonne; et il en envoyait des témoignages irrécusables, selon l'usage du temps, c'est-à-dire les têtes coupées des walis rebelles. Celle d'Abd el Waheb de Lisbonne fut présentée la première à Abdallah et successivement, avec les cérémonies d'usage, celles des malheureux compagnons d'Abd el Waheb [1].

En Andalousie cependant les affaires se compliquaient d'une manière étrange; la confusion était partout. Le midi de l'Espagne était devenu le théâtre de luttes et de divisions innombrables; jamais encore les rivalités des tribus conquérantes, les divisions des races pressées sur cette terre à moitié africaine, n'avaient éclaté avec cette énergie et produit plus de complications singulières, malheureusement inexpliquées pour nous dans leurs motifs spéciaux. Le fait toutefois qui domine toute cette histoire se démêle nettement, même dans le récit confus de Conde. Nous l'avons plus d'une fois indiqué; ici les évènemens le démontrent jusqu'à l'évidence. Nous parlerons par conséquent avec quelque détail de cette guerre d'Andalousie, si complexe et si longue, mais en même temps si instructive, et où apparaissent (bien qu'encore assez confusément, grâce au peu de clarté des récits arabes) des causes et des origines ignorées jusqu'ici.

Cette guerre d'Andalousie fut des plus complexes, comme nous venons de le dire: ce ne furent pas seulement en effet les chefs militaires de sa famille, son fils Mohammed, ses frères El Asbadj et Abou'l Khasem, qu'eut à y combattre Abdallah : à la faveur du soulèvement de Mohammed et sans faire cause commune avec lui, vingt chefs s'étaient levés, dans ce qu'on a appelé depuis Grenade et Jaen, contre Cordoue; vingt tribus avaient profité des dissensions de la famille d'Ommyah pour chercher l'indépendance; et Kaleb ben Hafsoun, héritier des haines et de l'ambition de son père,

1 Conde, c. 62.

avait su se créer de loin un parti parmi ces tribus. Le fait, bien que l'histoire n'en dise pas les causes, est certain[1]. Or, c'était un nommé Obeïdallah ben Ommyah, surnommé El Salath, qui était l'agent d'Hafsoun dans le pays de Jaen; ce chef astucieux, dit la chronique arabe, ligué avec Souar ben Hambdoum el Kaïsi, qui disposait de sept mille hommes, s'empara des hauteurs de Samontan au pays de Jaen. Souar el Kaïsi était un des chefs les plus puissans des tribus de l'Andalousie orientale et l'un des plus redoutables ennemis de la faction des Syriens de Cordoue, dont les Ommyades étaient les chefs, et qu'ils favorisaient à l'exclusion de toutes les autres; il avait fondé ou agrandi un grand nombre de villes au sud et à l'ouest du Xénil, nommément Alhamrah, Baeça, Mankhesa, Jaen et Guadix. Les forteresses élevées par lui et par les autres chefs des révoltés, dans les montagnes de Grenade, furent nommées *Al-Bordjêla* (Châteaux des alliés); et de ce mot, corrompu par les Espagnols, s'est formé le nom d'*Alpujarras*, que portent aujourd'hui ces montagnes[2]. Souar ben Hambdoum el Kaïsi se mit à la tête des tribus mécontentes; les partisans de Yésid ben Yahyah ben Soukêlah, émir des Arabes[3], et la faction des Maoulidins (hommes de sang mêlé), très puissante par ses richesses, au dire du chroniqueur que nous suivons ici, se joignit à eux; ils avaient à leur solde environ six mille hommes,

[1] Voy. Conde, c. 62.

[2] Conde cependant indique une autre origine, et prétend qu'Alpujarras (*Al Bug-scharra*) veut dire montagnes d'herbes et de pâturages. M. de Sacy penchait pour la première origine.

[3] *Amir de los Arabes*, dit Conde, c. 62. — Peut-être ce mot désigne-t-il ici spécialement ceux des Arabes qui étaient issus des tribus errantes du désert, les Arabes pasteurs, qui, eux aussi, durent fournir un contingent considérable à la conquête. C'est du moins ce que pensait le savant orientaliste portugais Fr. João de Sousa, *Vestigios da lingoa arabica em Portugal*, au mot *Alarve* (*Alarabi*), p. 18 de l'éd. de 1830. — « La palavra Alarve, ajoute son éditeur Fr. Jose de Santo Antonio Moura, he muito usada entre nos com as significações de rustico, bruto; e assim dizemos : cóme como hum alarve. »

tant arabes que chrétiens, dont ils grossirent les rangs des sept mille compagnons qu'avait déjà sous les armes El Kaïsi. Avec ces forces ils s'emparèrent de Cazlona et s'avancèrent fort avant dans les campagnes au sud du Guadalquivir. Gaoud ben Abd el Gafir, wali du pays de Jaen pour l'émir de Cordoue, marcha contre eux. Les deux armées se rencontrèrent et engagèrent un combat, dans lequel Gaoud fut vaincu, perdit sept mille hommes et tomba lui-même entre les mains des rebelles ainsi que plusieurs chefs distingués de son armée; ils furent emmenés prisonniers dans le nouveau fort de Garnathah, au couchant de Médina-Elbira, dit la chronique arabe [1]. Ce sont là peut-être les véritables commencemens de Grenade, c'en est du moins la première mention sérieusement historique. L'épithète de nouveau, donnée en cette occasion, par l'écrivain arabe, au fort qui a été le berceau de Grenade, semble indiquer que nous en avons trop, peut-être, avancé la fondation, en la plaçant, sur la foi d'écrivains orientaux plus modernes, sous le règne du premier des Abd el Rahman.

Cette première victoire des rebelles fut célébrée en vers par Saïd ben Souleïman ben Goudhi, un de leurs chefs [2] : le chant qu'il composa à cette occasion respire au plus haut degré ces passions de tribu, causes évidentes, bien que l'histoire et l'ouvrage de Conde en particulier prennent si peu de soin d'y insister, des fréquentes guerres civiles qui troublèrent dès l'origine l'empire des Musulmans en Espagne.

Nous ne connaissons ce chant que par la version de Conde; il fut composé sans doute quelques instans après la bataille; en voici la traduction :

« Déjà la poussière que soulève notre marche remplit leur

1 Conde, c. 62.

2 Saïd ben Souleïman ben Goudhi était d'une faction de Syriens de Kinsrin établis dans le pays de Jaen et qui avaient toujours été opposés aux Syriens de Cordoue, exclusivement favorisés par les Ommyades.

armée de terreur; elle s'élève en épais nuage et tout le ciel en est obscurci.

« A la rencontre de nos lances, timides, ils tournent le dos. Ces lances altérées de leur sang s'en abreuvent: épouvantés, ils fuient; l'espace leur manque: pâles et sans haleine ils tombent bientôt sous nos mains.

» Interroge Souar: il te dira comment, dans le fort de la mêlée, les épées indiennes abattaient les têtes et dépouillaient les porteurs de turbans de leurs ceintures et de leurs ornemens.

» Interroge les Beny-Alhamrah: ils te diront comment, quand vint leur tour, ils se précipitèrent comme des montagnes dont les cimes élevées s'écroulent.

» Là, Dieu détruisit ceux qui avaient quitté nos bannières; et sur eux roula la meule des batailles avec une si terrible violence qu'il n'en resta pas un.

» Ainsi, les fils d'Adnan et de Kakhtan s'attaquent, luttent, s'étreignent: ils nous combattent par de vils stratagèmes; mais nos cavaliers et nos piétons confondent leur espoir.

» Le plus vaillant des Kaïs nous commande: son épée dégoutte de sang et se promène dans la mêlée à une incomparable hauteur [1]. »

Enhardis par ces avantages les rebelles se répandirent dans toute la province et occupèrent Huescar, Jaen, Raya, Archidona et tout le pays d'Elbira jusqu'à Calat-Rabah; par là ils communiquaient avec Kaleb ben Hafsoun. Cette prise de possession eut lieu vers la fin de l'année de l'hégire 276 (mars ou avril 890). Irrité de ces succès, Abdallah partit alors de Cordoue, à la tête des troupes d'Andalousie et de la cavalerie soldée de sa garde; il donna le commandement de l'infanterie et des archers à Abd el Rahman ben Bedr Ahmed, général fort habitué aux montagnes, et particulière-

1 Conde, c. 62.

ment à celles de Ronda et aux Alpujarras. Ce déploiement considérable de forces ne fut pas vain : l'émir avait d'ailleurs, assure-t-on, juré de ne rentrer à Cordoue qu'après avoir détruit « ces hordes de bandits ». Il entra avec son armée sur les terres de Jaen, où quelques compagnies des rebelles vinrent à sa rencontre ; Abd el Rahman ben Bedr les dispersa et les poursuivit, pendant qu'Abdallah, poussant vers le sud, marchait à la recherche de Souar ben Hamdoun, qui l'attendait au pied des Alpujarras avec les enfans d'Elbira, d'Alhamrah et de Garnathah, réunis à ses Arabes-Vélédis : la bataille se donna près du Darro ; les rebelles eurent le dessous. Souar blessé fut fait prisonnier et amené devant l'émir vainqueur, qui lui fit trancher la tête et l'envoya à Cordoue avec la nouvelle de sa victoire (juin ou juillet 890). L'émir des Arabes Yéménites, Ebn Soukêlah, fut tué dans cette rencontre qu'on appela la bataille de Médina-Elbira. Le même poète qui avait célébré en vers énergiques la première victoire de Souar, Saïd ben Souleïman ben Goudhi, fit sur sa mort une sorte de chant funèbre. En voici quelques traits :

« Dans les montagnes d'Elbira s'est brisée l'épée de Souar, l'épée qui a fait prendre aux femmes de Cordoue de tristes vêtemens de deuil, l'épée qui a fait vider tant de fois aux partisans d'Abou Sidqui la coupe des affreuses agonies.

» Pour venger Souar lui seul j'en tuai mille, car lui seul valait plus de mille soldats. Pour un des nôtres mille des leurs, c'est encore leur faire bon marché[1]. »

Or, le frère du guerrier qui venait de faire cette poétique oraison funèbre à son chef et à son ami, poète aussi, fut choisi après la bataille pour le remplacer. Mais, plus vaillant et plus hardi que sage, et se confiant à la valeur de ses bandes aguerries, il crut pouvoir descendre dans les plaines et les prairies qui forment la Véga de Grenade et de Loja,

[1] Conde, c. 62.

où il fut accablé par les forces supérieures d'Abdallah, qui l'attaquèrent de toutes parts : le brave chef tomba grièvement blessé aux mains des soldats dont il avait percé de sa lance et tué un grand nombre, et fut amené devant l'émir, qui en usa peu généreusement avec lui. Abdallah en effet ne se contenta pas de lui faire trancher la tête, selon la pratique musulmane, il lui fit auparavant brûler les yeux avec un fer chaud, cruauté gratuite et d'un vainqueur barbare, et ce ne fut qu'après trois jours de tortures et de souffrances, qu'on lui coupa la tête : trophée sanglant qui fut envoyé à Cordoue avec la nouvelle de cette bataille[1].

Les restes de l'armée vaincue des bandits, comme parlent les chroniqueurs ommyades, se réunirent à Elbira, qui, malgré tout, leur restait, et nommèrent pour leur général un chef que ces chroniqueurs qualifient eux-mêmes d'homme illustre et courageux : ce chef s'appelait Mohammed ben Adheha ben Abd el Athif el Hambdani : il était d'origine persane, et possédait la forteresse et les terres d'Alhama[2]. Moins téméraire que son prédécesseur, il se réfugia dans les aspérités inaccessibles des montagnes d'Antequera, de Grenade et de Ronda, et sut y déjouer longtemps, bien qu'avec peu d'éclat, les vains efforts de l'émir pour l'y réduire.

Rien ne lasse d'ailleurs comme la lenteur de ces guerres de montagnes, et il paraît que l'émir, après ces succès, ne jugea ni convenable ni nécessaire de s'y arrêter davantage, et reprit le chemin de Cordoue. Hafsoun était, au fond, l'âme de cette révolte, et, d'Huescar où il était, il animait et secourait les révoltés ; mais la défaite du dernier chef et l'extrême prudence de son successeur lui firent comprendre qu'il n'y avait pas lieu d'espérer là un succès immédiat. Son agent Abdallah ben el Salath, voyant dispersés et mal distri-

[1] Conde, c. 62.
[2] Ibid., l. c. — Médina Al Hamam, la ville des bains.

bués les bataillons destinés à cette guerre de montagnes, nous dit-on, se retira avec ses troupes près d'Ebn Hafsoun à Huescar.

Abdallah ne prit point part en personne, bien que cela eût été d'abord son dessein, à la guerre que le prince Abd el Rahman el Modhaffer, son fils, faisait dans l'Andalousie occidentale à son autre fils Mohammed et à ses frères Khasem et El Asbadj ; il rentra dans Cordoue, et se contenta d'envoyer à El Modhaffer un renfort considérable de cavalerie pour ramener Mohammed à l'obéissance. Séville et Carmone furent en peu de jours enlevées à Mohammed. El Modhaffer s'assura de ces deux places importantes, et se mit aussitôt à la poursuite de l'armée de son frère : il l'atteignit à peu de distance de Séville, et un combat ne tarda pas à s'engager sur l'Alxarafe à l'ouest de la ville[1]. On y voyait aux mains, dit la chronique arabe, les plus nobles et les plus vaillans cavaliers d'Andalousie, ceux de Xérès, d'Arcos et de Sidonia, d'une part, ceux de Cordoue, d'Ecija, de Carmone et de Séville, de l'autre. La bataille devint en peu de momens générale : de part et d'autre on combattit avec la plus grande ardeur ; mais la victoire resta à ceux de Cordoue : Mohammed eut son cheval tué sous lui. Couvert de blessures, il ne put se dégager, et fut fait prisonnier. On l'amena à son frère qui fit mettre un appareil à ses blessures et le fit garder à vue dans sa tente ; le frère d'Abdallah, Khasem Abou Zéïd, fut pris aussi, également couvert de blessures, et amené à son

[1] Alxarafe ou Axarafe en espagnol, de l'arabe el Scharaf. — On donne ce nom au territoire situé dans le voisinage de Séville, qui, commençant à une demi-lieue à peu près de la ville, sur la rive droite du Guadalquivir, forme, en s'élevant toujours vers l'ouest pendant l'espace de huit à neuf lieues, un des districts les plus fertiles de l'Espagne méridionale. Mairena del Aljarafe en occupe à peu près le milieu. C'est en raison de son élévation, ou peut-être de son excellence, que les Arabes appelèrent ce district El Scharaf, signifiant proprement l'élévation, la hauteur, le lieu élevé, et par extension le terrain fécond, avantageux, excellent. —Voyez, sur l'Alxarafe de Séville, Zuñiga, Annales de Sevilla, p. 4, col. 1, et Rod. Caro, Antiguedades, fol. 219.

neveu Abd el Rahman el Modhaffer, qui le fit de même traiter et garder avec soin. Amenés à Séville, Mohammed et Khasem y furent enfermés dans une tour, où le premier mourut peu de temps après, de ses blessures sans doute et du chagrin de se voir vaincu; quelques-uns disent par le poison que lui fit donner son frère Abd el Rahman sur l'ordre de son père [1]. C'est la première fois qu'il est parlé de poison dans l'histoire des Arabes andalousiens; nous verrons malheureusement que ce ne fut pas la seule application qu'on en fit sous ce règne. Mohammed mourut le 10 du mois de schawal 282 (3 décembre 895) [2]. Il avait alors vingt-sept ans. On surnomma populairement ce prince infortuné, de la mort qu'on supposait lui avoir été donnée, El Maktoul (l'Assassiné) [3]. Mohammed laissait un fils âgé de quatre ans, nommé Abd el Rahman, que Dieu réservait à de grandes choses, dit l'historien arabe, et que nous verrons en effet porter au plus haut point la gloire de l'empire musulman d'Occident, et s'adjuger le premier ouvertement les titres les plus vénérés de la hiérarchie musulmane, les titres sacrés d'imam et de prince des fidèles. On appelait à Cordoue cet enfant Abd el Rahman ben el Maktoul (Abd el Rahman fils de l'Assassiné), dans la croyance où l'on était, à tort ou à raison, que son père n'était pas mort de sa mort naturelle; sur quoi les avis des historiens arabes sont très partagés [4]. Par cette mort, tout le pays de Séville et de Cadix rentra sous la dépendance de Cordoue. Abdallah mit de nouveaux gouverneurs à Xérès, à Astapa et à Sidonia. Quant à son frère Khasem Abou Zéid, il voulut lui donner le gouvernement de Séville; mais El Modhaffer et d'autres walis fidèles

1 Conde, c. 65.

2 A fratre Almotreph victus et interemptus est (Mohametus) die x mensis schevalis anni egiræ 282, annum 27 agens (Casiri, t. II, p. 200).

3 Conde, l. c.

4 Voy. Conde, c. 64.

s'y opposèrent et il demeura oublié et prisonnier sur sa parole[1].

L'Espagne sarrasine ne fut plus alors divisée en apparence qu'entre trois grandes factions musulmanes, celle d'Ebn Hafsoun dans l'Espagne centrale et orientale, d'Huescar à Tudèle, celle du chef des tribus du sud, seigneur d'Alhama, Mohammed ben Adhcha ben Abd el Athif el Hambdani, maître des hauteurs méridionales de l'Andalousie, des Alpujàrras à Djebal-Thàrcq, et enfin celle des maîtres de Cordoue; mais ce n'était là que la division politique apparente de l'Espagne sarrasine. Mille divisions, mille factions subsistaient et s'agitaient sous cette apparence : chacun tirait à soi, si l'on peut ainsi dire. Les mœurs chevaleresques et partant individuelles qui devaient prévaloir dans les âges suivans, après la glorieuse mais passagère unité du Khalifat, commençaient à se montrer partout. En cette même année 282, nous dit le chroniqueur musulman, par suite de ressentimens et de rivalités personnelles, devinrent ennemis le wali de Carmone Abd el Melek ben Abdallah et le wali de Jaen Omar ben Hescham ben Abd el Aziz : ils se défièrent en champ clos, et Abd el Melek tua Omar ben Hescham. Peu de jours après, El Motaref, fils de Mohammed ben Abd el Rahman et l'un des plus jeunes frères de l'émir régnant, que ses nobles qualités plaçaient au premier rang de la jeunesse et que les liens d'une vive amitié attachaient aux fils d'Hescham ben Abd el Aziz, attaqua à deux milles de Séville et tua le wali Abd el Melek. El Motaref ben Mohammed était wali supérieur de la province de Séville; il donna le gouvernement d'Abd el Melek à Ahmed ben Hescham, frère de ce même Omar dont il avait vengé la mort. Abd el Melek avait un fils nommé Merwan. Dans le ramâdhan de cette même année fut tué violemment dans une rue,

1 Conde, c. 63.

pendant la nuit, le prince El Motaref, qui avait alors vingt-quatre ans. On soupçonna Merwan ben Abd el Melek de ce meurtre; on en eut, à ce qu'il paraît, la preuve certaine : il fut arrêté et demeura enfermé jusqu'en l'année 284, qu'il mourut dans sa prison [1]. — C'est ainsi que chacun s'éloignait de plus en plus des vrais principes de la civilisation et que se formaient chez les Arabes d'Espagne ces mœurs singulières qui ont subsisté si longtemps après eux. « Le premier objet de la civilisation, dit excellemment un admirable écrivain [2], est de mettre la protection générale de la loi, également administrée, à la place de cette justice sauvage que chaque homme se rendait à lui-même, suivant la longueur de son épée ou la force de son bras. La loi dit aux sujets d'une voix qui ne le cède qu'à celle de la divinité : — La vengeance m'appartient! » C'est ce que nous chercherons vainement en Espagne pendant encore bien longtemps.

Cet esprit naissant de chevalerie se manifestait alors partout. On se souvient de Saïd ben Souleïman ben Goudhi, du chantre de Souar ben Hambdoun et de la bataille d'Elbira. Il était de la faction des Maoulidins et s'était retiré près de Kaleb ben Hafsoun, après la défaite et la mort de son frère dans les plaines de Loja. C'était un très brave cavalier, dit la chronique arabe, et l'on disait de lui qu'il avait les dix qualités qui distinguent les nobles et généreux cavaliers, qui sont bonté, vaillance, adresse à manier un cheval, grâce, esprit poétique, beau langage, force, dextérité à se servir de la lance, à manier l'épée, à tirer l'arc. On ne sait à quel propos il eut vers ce temps un différend avec Ebn Hafsoun, et aussitôt il le défia en champ clos. Kaleb ne répondit point à son cartel; mais Saïd le surprit un jour dans son camp, l'attaqua et lui fit vider les arçons : Kaleb tomba de son cheval,

1 Conde, l. c.
2 Walter Scott, Chroniques de la Canongate.

et Saïd l'aurait tué, dit la même chronique, si les amis d'Hafsoun n'étaient intervenus pour l'en empêcher. Ce différend ramena peu après Saïd ben Souleïman sous l'obéissance d'Abdallah : au moins vint-il vivre parmi les siens à Elbira, sa patrie ; il y mourut depuis en 284 [1].

Les chroniques arabes mentionnent sous l'année 285 de l'hégire une famine qui fut générale en Espagne et en Afrique, et si cruelle que les pauvres se dévoraient les uns les autres (expression textuelle). La peste s'en suivit, et la mortalité fut telle que l'on enterrait à la fois un grand nombre de morts dans la même sépulture : les fossoyeurs ne pouvaient suffire à creuser les fosses nécessaires à tant de morts, et les moribonds se rendaient eux-mêmes aux cimetières où l'on enterrait les cadavres sans les laver, et sans aucunes des prières prescrites par la religion [2].

Cependant la paix régnait toujours entre Alfonse III et Abdallah. Un événement militaire vint même alors singulièrement resserrer leurs bons rapports d'amitié. Il y avait dans le parti de Kaleb ben Hafsoun un général de naissance illustre (il était de la famille même des Ommyades) appelé Ahmed ben Moawiah ben el Kithi et surnommé Abou'l Khasémi. — « Dans les vaines prétentions des princes, dit la chronique arabe, il avait recherché la faveur du rebelle Hafsoun [3]. » Ce qui semble indiquer qu'il était passé à Kaleb

1 El Asdi, poète des Arabes d'Elbira, comme l'appelle un écrivain de sa nation, fit des vers pour sa tombe dont voici la traduction :

« Ici repose celui qui nourrissait les pauvres abandonnés, qui leur prêtait son ombrage pendant l'été, qui leur donnait un abri pendant l'hiver.

» Un peu de gazon le cache, mais c'est un gazon fleuri : qu'il soit toujours couvert de roses, et que le jasmin y croisse toujours épais !

» Depuis que les champs produisent des fleurs, les bois des feuilles et les fleuves de l'eau, depuis que le soleil luit, ni les hommes ni les génies n'ont vu personne d'un aussi noble cœur que ce Saïd ici enseveli.

» O larmes de mes yeux, arrosez ce sentier de myrthes ! »

2 Conde, c. 63.

3 Ibid., l. c.

par haine et esprit de vengeance contre les siens. Ahmed ben el Kithi, que les chrétiens appellent on ne sait pourquoi Alchaman, s'était placé en peu de temps au premier rang parmi les rebelles et Hafsoun lui avait laissé prendre le commandement supérieur de la province de Tolède et de Talavéra. Fier et voulant se signaler par quelque coup d'éclat contre les chrétiens pour s'en autoriser plus tard dans ses entreprises contre l'émir de Cordoue, fanatique à l'excès et se donnant, dit-on, pour prophète[1], il résolut de s'emparer de Zamora et de poursuivre les chrétiens à outrance au nord du Duéro. Il conçut même, à ce qu'il paraît, le projet de les réduire jusque dans leurs montagnes, et de s'en faire un instrument contre Cordoue. Qu'il agît sincèrement dans l'intérêt d'Hafsoun, c'est ce qu'il n'est pas facile de savoir. Quoi qu'il en soit, il rassembla vers ce temps une armée considérable, recrutée sur toutes les terres des rebelles, et, à ce qu'il semble, jusque parmi les tribus berbères de l'Afrique. Hafsoun était maître alors de Tarragone, de Tortose et de Valence et pouvait par là communiquer par ses flottes avec l'Afrique. Ahmed réunit, dit-on, à divers titres et par divers mobiles, et de tous les pays où Hafsoun avait quelque crédit, une armée de soixante mille hommes, probablement peu disciplinée, mais la plus forte qu'un chef de rebelles eût jamais eue jusque là sous ses ordres. Les chrétiens, en paix avec Abdallah, ne gardaient point ou gardaient mal leurs frontières. Ahmed Abou'l Khasem y fit tout-à-coup une violente irruption avec ses bandes indisciplinées, pillant indistinctement, dit la chronique, les villes des chrétiens comme celles des Musulmans. Au bruit de cette invasion inattendue, les chrétiens s'enfuirent vers Zamora, où ils s'enfermèrent, appelant à eux leurs frères de tous les états d'Alfonse. Les caïds eux-mêmes qui gardaient la frontière musulmane pour

1 Sampir. Chr., c. 14.

l'émir de Cordoue écrivirent aussitôt au roi chrétien, « s'excusant envers lui de ces algarades qu'ils ne pouvaient empêcher, et qui ne venaient point d'eux, non plus que des bons et loyaux sujets soumis à leur souverain [1]. » Abou'l Khasem de son côté, suivant l'usage qui commençait alors à s'introduire, écrivit aussi au chef des Asturiens avec beaucoup de vanité et d'arrogance, le menaçant, s'il ne se faisait pas musulman ou son vassal, de le chasser de ses terres et de lui faire souffrir une mort ignominieuse et cruelle. Il se porta cependant sur Zamora, devant laquelle il mit le siége. Les chrétiens s'émurent et prirent les armes dans toutes les provinces, et bientôt Alfonse parut dans les campagnes de Zamora à la tête d'une armée non moins considérable que celle de l'ennemi, avant que celui-ci se fût rendu maître de la place.

Ces deux grandes armées ne furent pas plutôt en présence qu'elles engagèrent un combat général qui se maintint avec un égal acharnement pendant quatre jours. Le dernier jour, d'autres disent le premier, la cavalerie berbère abandonna le champ de bataille ; les Musulmans de l'Espagne orientale et du pays de Tolède combattirent néanmoins avec beaucoup de fermeté ainsi que le général Ahmed lui-même qui perdit la vie dans la mêlée : lui mort, les Musulmans s'enfuirent en désordre et les chrétiens en firent un grand carnage [2]. Dans la fuite périt Abd el Rahman ben Moawiah, frère du précédent et wali de Tortose. Les chrétiens (ils avaient emprunté cet usage aux Arabes) coupèrent d'innombrables têtes, qu'ils

1 Conde, c. 64.

2 Conde, c. 64. — L'auteur désigne les cavaliers africains qui quittèrent la partie avant qu'elle fût terminée sous le nom de *los arrayaces berberies* (les chefs berbères). On lit dans la chronique de Sampirus : — Interea sub era DCCCCXXXIX, congregato exercitu magno, Arabes Zemoram properarunt. Hæc audiens serenissimus rex, congregato magno exercitu, inter se dimicantes, cooperante divina clementia, delevit eos usque ad internecionem etiam Alchaman, qui propheta eorum dicebatur, ibidem corruit et quievit terra (Sampir. Chr., n. 14).

clouèrent aux créneaux et aux portes de Zamora. Cette victoire, dit la chronique arabe, devint en peu de jours célèbre en Espagne sous le nom de journée de Zamora (288-901), et, bien que remportée sur des Musulmans rebelles, elle effraya et affligea tous les vrais croyans.

L'impression de douleur que causa la déroute de Zamora parmi les conquérans fut générale et leur fit oublier leurs inimitiés et leurs rivalités domestiques. Un moment elle parut devoir amener une conflagration générale entre les chrétiens et les Musulmans. Les fervens sectateurs de l'islam prêchaient que le peuple musulman devait s'armer en masse pour venger la mort de ses frères; mais Abdallah, loin de céder aux instances des fanatiques qui lui conseillaient de s'arranger avec Kaleb ben Hafsoun et de déclarer une guerre à feu et à sang aux chrétiens, envoya le général Obeïdallah el Gamri, qui était en ce temps wali de Lisbonne, près d'Alfonse pour l'excuser et pour former avec lui une nouvelle et plus étroite alliance. Le wali remplit son ambassade à la satisfaction d'Abdallah, et conclut une alliance offensive et défensive avec Alfonse, qu'il eut l'art de porter à profiter de l'avantage qu'il venait d'obtenir à Zamora, et à poursuivre les partisans d'Hafsoun qui menaçaient incessamment les frontières de son royaume.

Peu après la victoire de Zamora, Alfonse se porta en effet sur Tolède, dans la résolution de la prendre : mais, considérant les difficultés du siége, il s'empressa d'accepter une forte somme d'argent que lui offrirent les habitans pour l'éloigner, et n'y persista point [1]. Il reprit la route des Asturies; et, chemin faisant, il prit d'assaut un château des ennemis, appelé Quinitia-Lubel, duquel on n'a pas d'autre notice. La garnison en fut en partie immolée, en partie faite prisonnière. A Car-

[1] In illis diebus... rex Toletum perrexit, et ibidem à Toletanis copiosa munera accepit (Sampir. Chr., n. 14).

rion un esclave du roi, sans doute un des prisonniers qu'il venait de faire à Quinitia-Lubel, d'un nom évidemment arabe, tenta de le tuer ; mais son projet ayant été découvert, il fut exécuté avec toute sa famille[1]. Le motif de cette dernière tentative est facile à concevoir de la part d'un Arabe mahométan dont le roi chrétien venait de massacrer les frères, et dont la condition même pouvait exalter au plus haut point la haine ou le fanatisme.

Le succès des négociations d'Abdallah et son alliance avec le roi chrétien le décréditèrent toutefois auprès des austères et dévots Musulmans des mosquées de l'Andalousie, et la hardiesse des imams et des khatebs alla dans quelques cités jusqu'à omettre son nom de la khothbah, comme s'il eût été mauvais Musulman ou excommunié. Cela fut pratiqué avec plus d'audace à Séville où le prince Khasem excita ouvertement la population à ne point payer l'impôt du zékat, et fit substituer dans la prière publique au nom de son frère celui du khalife de Bagdad Abbasside, Motadhed-Billah. Il fallut sévir contre Khasem; on l'arrêta et il fut enfermé dans une prison où il périt peu de jours après par le poison (290-903). Khasem ben Mohammed Abou Zéid était un esprit distingué, mais dévoré d'ambition; il avait surtout un grand génie poétique, et on le connaissait sous le surnom d'El Gourlan.

Kaleb ben Hafsoun cependant n'aspirait pas à moins qu'à s'arroger les prérogatives et le titre d'émir, en s'emparant du siége même de l'émirat. C'est ce que prouve d'une manière irrécusable la tentative qu'il fit alors, à la faveur des troubles qui agitaient l'Andalousie. De Balay (Baylen) à vingt milles de Cordoue, où il se trouvait en ce temps incognito, il se rendit, pareillement incognito, à Cordoue même, où il n'était pas sans amis dévoués. Si, effectivement, la chance eût tourné

1 ..... Et inde reversus cepit gladio castellum quod dicitur Quinitia-Lubel..... atque Carrionem venit, et ibidem servum suum Adamninum cum filiis suis trucidari jussit, eo quod cogitaverat in necem regis (Ibid., l. c.).

alors selon ses espérances, c'en était fait des Ommyades : le massacre, la proscription des amis et des soutiens d'Abdallah eussent suivi le triomphe du fils du bandit, et, de Cordoue, il eût régné ou prétendu à régner sur toute l'Espagne musulmane au même titre que les fils d'Ommyah. A l'aide des hommes de sa faction qu'il aurait appelés de l'Espagne orientale et méridionale, il se serait facilement soumis les tribus syriennes et arabes d'Andalousie, et il aurait donné aux siens tous les emplois, tous les bons postes de l'émirat, à l'exclusion de ceux qui en avaient été jusque-là en possession. Dès lors il eût été maître, et en état de se soutenir à son tour contre les factions nouvelles qui eussent pu se former contre lui. Tel était sans doute son projet, lorsqu'une circonstance singulière le fit découvrir et échouer.

Le lecteur se rappellera que, lors de la dernière révolte de Mérida, l'émir avait fait grâce à l'auteur du mouvement, à Souleïman ben el Baghâh, qui s'était fait wali de la place, de cadi qu'il en était. Ce Souleïman ben el Baghâh était devenu, depuis, un des principaux scheiks de Cordoue; mais il était resté l'ennemi acharné des Ommyades et particulièrement d'Abdallah. Lié avec Hafsoun, c'était lui qui l'avait appelé à Cordoue, lui qui avait ourdi une conspiration en sa faveur. De nombreux écrits contre Abdallah avaient été répandus par ses soins pour préparer les esprits; malheureusement, parmi ces écrits était une satire piquante et spirituelle de l'ex-cadi de Mérida, laquelle fit plus de bruit que tout le reste et éveilla l'attention des wasyrs d'Abdallah. L'émir y était vivement attaqué et y était désigné par le sobriquet injurieux d'El-Himar (l'âne). On en rechercha vivement l'auteur et on parvint à le découvrir : c'était, avons-nous dit, Souleïman ben el Baghâh lui-même. On l'arrêta et on le conduisit devant l'émir, qui lui reprocha sa conduite et lui rappela le pardon généreux qu'il lui avait déjà une fois accordé. « Ma bienveillance ne t'a guère profité, ami Soulei-

man, lui dit l'émir, au rapport de la chronique de Conde. Je devrais te faire empaler, mais il n'en sera point ainsi : je veux que tu vives, et que tu me répètes tes vers quand je te les demanderai. Je les prise fort, et, pour te les payer ce qu'ils valent, prépare-toi à recevoir de mon trésor mille pièces d'or pour chacun : la somme serait plus forte si tu avais chargé l'âne davantage. » — Touché et ramené par la bonté d'Abdallah, le poète se jeta aux pieds de l'émir, et lui avoua tout, la conspiration, les moyens des conspirateurs, ses rapports avec Kaleb ben Hafsoun, et finalement que celui-ci était en ce moment-là même caché à Cordoue, et sur le point de donner le signal de la révolte à ses amis, sans toutefois vouloir indiquer précisément le lieu de la retraite d'Hafsoun. On se mit aussitôt à sa recherche; mais l'arrestation de Souleïman lui ayant donné l'éveil, il était sorti de Cordoue en costume de mendiant, avant qu'on eût songé même à le rechercher.

Échappé à ce danger, Kaleb alla se remettre bravement à la tête de ses compagnies de guerriers, dans la province de Tolède, et de là porta la guerre en tous sens sur les terres tenues par les partisans de l'émir. Le wali Abou Othman Obéïdallah ben Gamri le contint et le défit en 296, et le contraignit à se réfugier à Tolède et dans les forteresses des environs de Tolède, d'où pendant trois ans il ne sortit point, mais où aussi il ne fut point attaqué. Le sud de l'Andalousie fut dans ce temps-là pacifié par Abd el Rahman el Modhaffer qui, fier de ses succès, voulut reprendre activement la guerre contre Tolède. Il demanda à cet effet le gouvernement de la province de Mérida qu'avait le fidèle et brave Obéïdallah ben Gamri. Abdallah répugnait à en déposséder ce vieux serviteur de sa famille en faveur de son fils; mais sur les instances mêmes d'Obéïdallah ben Gamri, que la politique sans doute détermina à la retraite, El Modhaffer le remplaça dans la province de Mérida, et le vénérable général fut fait capitaine des Slaves (Séklébis), qui formaient la garde soldée et

permanente des émirs. A dater de ce jour, El Modhaffer fit une guerre terrible aux partisans de Kaleb ben Hafsoun; il poursuivit les insurgés avec un tel acharnement qu'ils n'osaient plus tenir la campagne devant lui; il ne leur faisait point de quartier: — « Tous ceux des rebelles qui tombaient entre ses mains étaient aussitôt percés de coups de lance ou décapités. Il était dur et sévère à l'excès en ce qui concernait la discipline militaire; en sorte qu'il était également redouté des ennemis et des siens, » dit une chronique d'ailleurs fort bienveillante pour lui[1].

A Cordoue cependant grandissait le jeune Abd el Rahman ben el Maktoul, petit-fils d'Abdallah et neveu d'Abd el Rahman el Modhaffer, et se préparait l'avénement futur de ce jeune homme à l'émirat qu'occupait son grand-père. Le chef des Slaves, le wali Obéidallah ben Gamri, l'avait pris en une vive et particulière amitié, et s'en était déclaré le protecteur, peut-être par dépit contre Abd el Rahman el Modhaffer d'avoir été dépossédé par lui de son gouvernement de la province de Mérida. Abd el Rahman ben Mohammed ben Abdallah el Makhtoul avait en ce temps (908) près de dix-neuf ans. Il avait de bonne heure été instruit dans les lettres humaines et sacrées. Dès l'âge de huit ans il savait par cœur le Koran, la Sunnah et le recueil des histoires traditionnelles du mahométisme. Il n'avait pas douze ans qu'il maniait avec grâce et vigueur un cheval, tirait de l'arc et savait se servir de toutes les armes de guerre mieux qu'un cavalier consommé. Déjà il s'était gagné l'affection des principaux scheiks, des walis et des wasyrs qui composaient le conseil d'état (le meschouar). — « Sa grâce et ses aimables qualités, dit la chronique arabe, faisaient les délices de Cordoue. Abdallah seul ne se déclarait pas ouvertement, de peur d'inquiéter son fils El Modhaffer; mais en secret il aimait l'enfant de son fils Moham-

1 Conde, c. 66.

med avec une tendresse toute paternelle; il l'écoutait, se plaisait avec lui, et lui adressait quelquefois des éloges en vers[1]. »

Dans cet état de choses, il n'était pas difficile de pressentir quel serait le successeur d'Abdallah. Sa mort approchait. Il touchait à la soixante-deuxième année de son âge; mais plus que l'âge les chagrins et les inquiétudes continuelles de son règne l'avaient accablé. En 911 il reçut le dernier coup. Sa mère Atharah mourut au commencement de la lune de safar 299 (septembre 911). Il avait pour elle une tendresse extrême, dont l'histoire a consacré le souvenir, et il pleura sa mort, dit la chronique, avec des larmes amères. Il lui fit élever un magnifique tombeau, orné de sculptures et d'arabesques d'un travail exquis, dans les jardins de la Rusafah, et l'on célébra ses funérailles avec une pompe ingénieuse. Triste depuis lors, continue le même écrivain, il ne songea plus qu'à la mort, et il fit élever un autre tombeau auprès de celui de sa mère, destiné à recevoir ses propres dépouilles mortelles[2].

La précaution n'était pas inutile. Par suite de sa tristesse continuelle et de sa noire mélancolie, il tomba gravement malade, perdit le sommeil et l'appétit, et, après quelques jours de fièvre, il reconnut que son terme approchait. Nous avons dit qu'il aimait d'une affection profonde le jeune Abd el Rahman, son petit-fils, dont il avait, à ce qu'on croyait communément, fait périr le père par le poison, et il était visible qu'il désirait avoir cet enfant pour successeur. Restaient les prétentions de son propre fils Abd el Rahman el

1 Conde, c. 67.

2 Dans ce temps de tristesse et de profonde mélancolie, dit cet écrivain (Conde, c. 67), il fit les vers ascétiques célèbres dans la littérature orientale et remplis de si vives images, qui commencent ainsi :

« N'entends-tu pas ce bruit? rapide et agitant ses ailes s'avance le terme fatal qui vient tromper tes espérances.

» Ne vois-tu pas, d'une marche hâtive, le monde cheminer vers sa fin? rien n'y demeure, rien en lui n'est stable.

» Il nous presse sans nous avertir, sans nous donner aucun signal, et sans s'arrêter dans sa course il entraîne tout à sa fin. »

Modhaffer, son complice, d'après le bruit public, dans la mort de Mohammed, père du jeune Abd el Rahman. Il le manda auprès de lui, et il se trouva heureusement que, chérissant son neveu autant que le chérissait son père, il se prêta avec zèle aux desseins d'Abdallah sur cet enfant. L'émir rassembla en conséquence ses wasyrs et ses walis, et il désigna pour futur successeur à l'empire son petit-fils Abd el Rahman, né de son fils aîné Mohammed. Par cette déclaration, il chargea son fils El Modhaffer de protéger et de soutenir le jeune Abd el Rahman, comme s'il eût été son propre fils; et El Modhaffer accepta, et s'acquitta, comme nous le verrons par la suite, loyalement de cette mission. Un an et un mois après la mort de sa mère, Abdallah mourut dans un accès de fièvre, au commencement de la première lune de rabieh (novembre 912), dans la vingt-cinquième année de son règne et dans la soixante-deuxième de son âge. Il laissait onze enfans mâles et quatorze filles.

Abdallah était né bon et d'un caractère facile, faible même; mais les nécessités politiques de sa position et le caractère particulier de sa nation l'avaient quelquefois porté, ainsi que nous l'avons vu, à des actes de cruauté qui ne durent pas le laisser sans remords : tels avaient été les traitemens qu'il avait fait subir notamment au chef des révoltés du pays de Grenade, Saïd ben Goudhy, à son fils Mohammed, à son frère Khasem Abou Zéïd. Il faut dire aussi que jamais chef d'état ne fut plus attaqué et de plus de côtés; que jamais les rivalités de race ne s'étaient montrées avec plus de violence et d'acharnement. Mais l'habileté et la force paraissent à pacifier autant qu'à contenir et à vaincre, et le fait est qu'il sut punir ses ennemis, plus qu'il ne sut les rallier et s'en faire des partisans dévoués.

Abdallah avait, à ce qu'il paraît, un grand penchant à la raillerie, et, poète comme l'étaient tous ces hommes singuliers, il excellait particulièrement dans la satire et l'épigramme. Ce penchant lui fit perdre plus d'un ami, et, entre

autres, un chef de guerre illustre, un de ses plus fidèles serviteurs, Souléïman ben Wênassouz el Berbéri, célèbre par son érudition et sa prudence, autant que par son caractère libre et austère. Souléïman ben Wênassouz el Berbéri était wasyr du palais et chef de la cavalerie de la garde d'Abdallah. Suivant l'usage de sa nation, El Berbéri portait une barbe longue et épaisse[1]. Abdallah avait fait autrefois des vers contre les longues barbes. Un jour que Souléïman était chez l'émir, celui-ci, étant de bonne humeur, dit la chronique, crut pouvoir l'appeler familièrement d'un nom arabe qui revient à Père des barbes ou des longues barbes (Abou el Schoareb), et lui récita les vers qu'il avait faits contre l'excès de cette mode. Cela choqua le wasyr. Il s'était assis, en entrant chez l'émir, à la manière orientale, comme son poste lui en donnait le droit. Sur ces plaisanteries d'Abdallah il ne put dissimuler son déplaisir, et après l'avoir témoigné en propos assez vifs, il appuya sa main à terre, se leva, et, sans plus de façon ni de politesse, se retira chez lui[2]. L'émir, à la fois blessé et fâché de cette sortie de Wênassouz, le fit vainement rappe-

1 La barbe était et est encore chez les Arabes une marque d'autorité et de liberté. Dans les premiers temps du mahométisme, on tolérait seulement que les jeunes gens à la fleur de leur âge ne la portassent point. Aujourd'hui même on ne permet pas à un esclave de la laisser croître, et un Musulman marié et père de famille ne saurait se présenter honorablement sans sa barbe.— « Les Orientaux, dit M. P. Lebrun (Voyage de Grèce, p. 210), ne peuvent se figurer un homme puissant sans sa barbe. — Quel est l'âge de Napoléon ? disait le fils du schah de Perse, Abbas Myrza, à M. Jaubert (Voyage d'Amédée Jaubert en Arménie et en Perse); quelle est sa figure, la forme de ses traits, la couleur de ses cheveux ? porte-t-il une barbe épaisse? — Le jeune prince persan, ajoute M. Lebrun, lui supposait sans doute, d'après sa renommée et son pouvoir, la plus belle barbe de l'Europe. »

2 Aly ben Ahmed, dans Conde, c. 66. — Les paroles que prononça Souléïman ben Wênassouz en cette occasion et que rapporte le chroniqueur sont remarquables par un tour singulier : — « Si nous n'étions pas si sots, nous autres Africains, dit-il, et que nous ne vinssions pas dans ces palais avec nos sottises, combien nous nous épargnerions de dégoûts et d'humiliations! Mais la vanité et la fortune nous aveuglent, et nous n'achèverons d'être complètement désabusés que quand nous aurons pris place dans nos étroits tombeaux. Là seulement s'arrêteront notre sottise et nos aériennes chimères! »

ler près de lui. Le fier Berbère demeura inflexible, et ne voulut plus reprendre, quelque instance qu'on lui fit, le joug qu'il avait brisé. Il reçut même assez mal l'envoyé de l'émir chargé de le ramener, Mohammed ben el Walid ben Ganim, wasyr du meschouar de Cordoue comme Souléïman ben Wênassouz. Lorsque Ebn Ganim se présenta chez lui, il demeura assis sur son coussin, sans se lever ni lui offrir de se placer sur son estrade. Ebn Ganim lui dit : — « Qu'est ceci, Wênassouz? tu oublies que je suis wasyr du conseil comme toi. Pourquoi ne te lèves-tu point et ne m'offres-tu pas une place sur ton estrade avec les honneurs auxquels j'ai droit? » Mais Wênassouz lui répondit : « Il en était ainsi au temps passé, lorsque j'étais un sot esclave comme toi; mais à présent je suis libre, comme tu vois [1]. »

Dans ce refus obstiné de l'Africain, il y avait quelque chose comme d'une protestation de race. Un manque de respect à sa personne, de la part du souverain, semblait à Wênassouz une injure à sa nation. Abdallah était fier du sang ommyade qui coulait dans ses veines et le laissait trop voir; il ne ménageait pas assez les susceptibilités des tribus, même des principales, et il continuait la politique de son père, qui traita toujours les Syriens avec une faveur marquée. Ce fut le trait distinctif de ce règne, de mettre à nu les dissidences et les luttes secrètes des tribus; elles éclatèrent parfois jusque sous les yeux de l'émir. Une fois, une contestation s'éleva entre un wasyr syrien et un wasyr arabe : chacun prétendait que sa place dans le conseil était supérieure à celle de l'autre : l'émir déclara que toutes les places dans le conseil étaient égales, que la sienne seule était distinguée et supérieure; mais Abdallah perdait cette haute impartialité lorsqu'il s'agissait de postes rétribués en dehors du conseil, et, comme son père, il ne manquait ja-

[1] Conde, c. 66.

mais de donner la préférence aux Syriens sur les Arabes-Vélédis[1].

Tel fut le règne troublé et tourmenté d'Abdallah, septième émir de Cordoue de la race des Merwans; tel fut ce règne qui précéda le plus éclatant de tous ceux de cette dynastie en Espagne. Les funérailles d'Abdallah se firent le cinquième jour de la première lune de rabieh de l'année 300 (20 octobre 912). Le même jour fut proclamé Abd el Rahman, fils de Mohammed, fils d'Abdallah. Abd el Rahman, troisième du nom, était à la fleur de son âge; il avait à peine vingt-deux ans. Il avait le teint fort blanc et les yeux bleus, trait singulier qui fut commun à plusieurs des Ommyades ses prédécesseurs. La mère qui l'enfanta s'appelait Marie et était née de parens chrétiens[2]. A la grâce et à la beauté du visage, à l'élégance et à l'affabilité des manières, il joignait la dignité grave qui sied au chef d'une grande nation. Ses connaissances et son esprit étaient également remarquables, et toutes ces qualités l'avaient rendu singulièrement cher au peuple de Cordoue qui espérait de lui, non à tort, comme l'événement le prouva par la suite, la régénération de l'islamisme occidental. Aussi le contentement fut-il général, disent les vieux textes, lorsqu'il fut reconnu et proclamé émir des Musulmans andalous. Le prince Abd el Rahman el Modhaffer, son oncle, l'aimait comme son fils, et il fut le premier qui lui jura obéissance. Ce serment fut reçu par Abd el Rahman avec des marques si manifestes de tendresse et de respectueuse dignité, au rapport d'un contemporain, que toute l'assemblée en conçut les plus heureuses espérances. Les deux premiers émirs du nom d'Abd el Rahman, de la race des Ommyades, avaient glorieusement régné sur les tribus musulmanes d'Espagne; on n'augura pas moins bien

[1] Conde, c. 66.
[2] Ibid., c. 64.

d'Abd el Rahman III[1]. Par respect pour la mémoire de son aïeul, il prit le nom d'Abdallah, dit la chronique, et les peuples, qui mettaient en lui leurs espérances, lui donnèrent le surnom d'El-Nassr-Leddin-Allah (le Défenseur de la loi de Dieu), auquel ils joignirent le titre d'émir-el-mouménin (équivalant à émir ou prince des fidèles par excellence, et à celui de khalife, successeur ou vicaire, sous-entendu de Mahomet). De ce moment les khalifes de Cordoue régnèrent au même titre et avec les mêmes prérogatives que les premiers khalifes de Bagdad, dont les faibles successeurs avaient précipité l'empire sur la pente de sa décadence, et réunirent avec non moins d'autorité que leurs prédécesseurs la royauté au souverain pontificat.

Du tableau de l'avénement d'Abd el Rahman III, le lecteur doit maintenant reporter son attention de quelques années en arrière sur le royaume des Asturies, au point où nous l'avons laissé après la tentative d'Alfonse III contre Tolède en 907.

Alfonse était alors dans la trente-huitième année de son règne. Il avait cinq fils, que nous avons nommés ailleurs, tous cinq adultes, et Garsea, qui était l'aîné, avait été marié à Munia, fille d'un comte des châteaux de Castille appelé Nunius Fernandez. On attribue à Garsea une ambition démesurée, et que son beau-père, à ce qu'on assure, ne fut pas le dernier à fomenter[2]. Cette ambition le porta à former une

[1] On a vu, en effet, qu'entre les sept derniers émirs de cette dynastie, le premier et le quatrième, Abd el Rahman Ier et Abd el Rahman II, eurent le règne le plus brillant. Celui-là seul de leur arrière-petit-fils Abd el Rahman III surpassa les leurs en grandeur et en magnificence. Abd el Rahman II fut surnommé, par les chroniqueurs du dixième et du onzième siècle, *El Aoussat* (celui du milieu), parce qu'il avait régné entre le fondateur de la dynastie des Ommyades en Espagne, Abd el Rahman Ier *El Daghel* (l'Introducteur) et Abd el Rahman III *El Nassr* (le Défenseur), le premier qui porta le titre de khalife.

[2] Socer quidem ejus Munio Fredinandi tyrannidem gessit et rebellionem paravit (Sampir. Chr., n. 15).



ABD-EL-RAMAN SE RECONCILIE AVEC ABDALLAH.

conjuration contre son père, conjuration qui n'allait pas à moins qu'à lui ravir la royauté. Nunius ne fut pas le seul appui de Garcia dans cette entreprise : la femme et les autres enfans du roi y entrèrent de concert. Quelque cause grave, que l'histoire nous laisse ignorer, devait les y engager. Pour qu'une épouse et cinq fils se lèvent ainsi d'un commun accord contre un époux et un père, il faut assurément qu'un motif puissant les y porte. Quoi qu'il en soit, la conjuration n'était qu'à moitié formée, lorsque le roi en fut averti ; il fit arrêter son fils Garcia à Zamora et le fit transporter, chargé de chaînes, et enfermer au château de Gauzon dans les Asturies[1]. Cette mesure, qui semblait devoir sauver Alfonse, le perdit. Elle précipita les événemens : la reine et ses fils se déclarèrent pour Garcia; on le délivra : le comte Nunius Fernandez, son beau-père, leva des troupes en Castille en sa faveur. Ordonius et Froïla, qui avaient tous deux des gouvernemens, des hommes et des forteresses à leur disposition, prirent les armes de leur côté, et une guerre civile s'en suivit, qui, bien que sans éclat, ne laissa pas de durer quelque temps. Ces événemens durent se passer vers 907 ou 908 : les insurgés tenaient les châteaux de Gordon, d'Alva, de Luna et d'Arbolio[2] ; chaque jour Alfonse voyait grossir le parti de ses fils et diminuer le sien.

Il reconnut enfin l'impossibilité où il était de garder la couronne sans répandre beaucoup de sang, et, même à ce prix, de la porter sans inquiétude et sans danger, et il prit alors la résolution de la quitter avant que ses fils la lui ôtassent. Contraint et forcé à cet acte, mais avec toutes les appa-

1 Et veniens Zemoram filium suum Garseanum comprehendit et ferro vinctum ad castrum Gauzonem duxit (Sampir. Chr., n. 15).

2 Ces châteaux relevaient, à ce qu'il paraît, de la reine Séména, et avaient été fondés par elle ; au moins le lit-on ainsi dans une chronique : — Fabricavit castra in confinio Legionis, scilicet Albam, Gordonem, Arbolium, Lunam, et tradidit ea filio suo Garseano, occulte suggerens, ut tyrannizaret contra patrem (Lucæ Tudens. Chr., Hisp. illust., t. IV, p. 80).

rences d'une abdication volontaire, il assembla dans un bourg des Asturies, alors appelé Boides (aujourd'hui Bedes), sa famille et les grands du royaume, et là, en leur présence et avec leur assentiment, il renonça à la royauté en faveur de ses fils[1]. On ignore l'époque précise de cette abdication; mais il est probable qu'elle ne dut guère avoir lieu moins d'un an avant la mort d'Alfonse. On peut donc en fixer la date vers 909.

Les trois fils aînés du roi firent alors entre eux, à ce qu'il semble, un partage à l'amiable des terres précédemment du domaine de leur père, et en appelèrent sans doute les populations à reconnaître et à sanctionner ce partage. Garcia s'établit à Léon, qui dès-lors devint la capitale du royaume de ce nom; Ordonius eut la Galice en souveraineté indépendante, et Froïla demeura à Oviédo avec ses frères Gundisalvus et Ranimirus. Garcia, Ordonius et Froïla prirent tous trois également le titre de roi; peut-être cela avait-il été ainsi convenu entre eux avant le succès de leur conjuration. Quoi qu'il en soit, c'est de l'avénement de Garcia que date la fondation du royaume de Léon; c'est à son père que finissent les rois des Asturies proprement dits[2]. Roderich de Tolède désigne comme l'âme et la principale cause de tous ces changemens

[1] La chronique de Sampirus dit tout simplement (num. 15) :—Etenim omnes filii regis, inter se conjuratione facta, patrem suum expulerunt a regno, Boides villam in Asturiis concedentes.

[2] Le royaume de Léon fut fondé en 909, et en 909 seulement. Avant cette époque, Alfonse avait bien quelquefois daté ses ordonnances de Léon, mais sans jamais lui donner le titre de capitale. C'est à lui d'ailleurs qu'on était redevable de la restauration de la vieille cité des légionnaires, déserte et inhabitée sous ses prédécesseurs. On comprend mal, dans cet état de choses, comment le commentateur de Mariana (t. III de la grande édition, p. 160), peut dire en parlant du royaume qui fut le partage de Garcia après l'abdication de son père : —El reyno de Leon, que era el preeminente y el que conservaba las prerogativas de la monarquia goda. La première mention historique qu'on fasse du règne de Léon ne remonte pas même à 909; elle est de 912 (voy. Españ. Sagr., t. XXXVII, p. 261).

la reine Xiména[1]. Gundisalvus, bien qu'ayant approuvé la révolte, demeura simple archidiacre d'Oviédo; Ranimirus, le cinquième fils d'Alfonse, ne recueillit aussi aucun avantage direct de l'abdication de son père.

Alfonse, après son abdication de Boides, se rendit en pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle[2], d'où, après quelque séjour, il revint à Astorga, près de son fils Garcia, duquel il obtint la permission de marcher à la tête d'une armée contre les Musulmans du parti d'Hafsoun, qui, toujours maîtres du plateau central du Tage, inquiétaient alors les frontières des chrétiens. Il fit contre eux une rapide et heureuse campagne, ravagea leurs terres, et revint triomphant à Zamora, où il tomba malade, et mourut peu de temps après, le 19 décembre 910, dans la cinquante-huitième année de son âge, et dans la quarante-quatrième de son avénement[3]. Ainsi finit Alfonse, troisième du nom, et surnommé le Grand. Il mourut en paix avec les Arabes andalousiens, et laissant le royaume chrétien qu'il avait si longtemps gouverné, partagé entre ses trois fils premiers nés, qui régnèrent après lui à peu près sur le cinquième des terres de la presqu'île.

Voyons maintenant quelle était la situation du reste de l'Espagne.

En Navarre régnait avec le titre de roi Sancius Garseanis. Ce Sancius n'avait pris le titre de roi de Navarre qu'après avoir conquis et donné à la Navarre à peu près les limites qu'elle eut depuis comme royaume indépendant; il fit à Kaleb ben Hafsoun et aux Musulmans rebelles au joug de Cordoue une guerre fort vive, dans laquelle il gagna sur eux plusieurs villes. C'est ainsi qu'il faut entendre ce que le continuateur de la chronique Albeldense dit de ses guerres

[1] Hujus dissensionis causa fuit regina Ximena quæ fuerat Amelina, etc. (Roder. Tolet., de Rebus Hispanic., l. IV, c. 19).

[2] Causa orationis ad Sanctum Jacobum rex perrexit..... (Sampir. Chr., n. 18).

[3] Ibid., l. c.

contre les Ismaëlites et de ses succès sur les terres des Sarrasins[1]. Son pouvoir s'étendit au sud de l'Èbre jusqu'à Nagera : de Nagera à Tudèle il occupa toutes les forteresses, précédemment au pouvoir des Maures et des Juifs du parti d'Ebn Hafsoun, et s'empara, au nord et à l'est de ce fleuve, probablement jusque vers Aïnsa, des terres auxquelles on commençait à donner le nom d'Aragon[2].

Ce fut aussi dans la seconde moitié du neuvième siècle que fut fondé héréditairement le comté de Barcelone. Rappelons rapidement les faits.

Nous avons laissé Barcelone[3] restituée au gouvernement du comte Aledram en 850. On ignore au juste combien de temps Aledram en fut comte après cette restitution; on n'ignore pas moins la durée du gouvernement de son successeur Odalrich. Vers 858 cependant le comté de Barcelone, qui comprenait la Catalogne (Gothalanie) et la Septimanie, fut divisé en deux parts, et chacune eut son comte particulier. Les Goths, ou si l'on veut, les Catalans, reconnurent pour comte un des leurs nommé Guifred ou Wifred, né à Villefranche de Conflent : celui-ci gouverna, presque dans une indépendance absolue, jusque vers l'an 872. Le comté n'était cependant pas encore héréditaire. Wifred eut pour successeur un nommé Salomon, gallo-frank de la Septimanie, peut-être de Narbonne, lequel, à ce qu'il paraît, fut mis à mort par les Goths barcelonais en 884. Ils choisirent alors un chef de leur nation, Wifred-le-Velu (Pilosus), fils de Wifred, prédécesseur de Salomon. Depuis la mort de Bernhard, le comté de Barcelone avait eu ainsi trois comtes et avait été gouverné par eux avec des vicissitudes peu importantes, jusqu'à Wifred-

1 Belligerator adversus gentes Ismaelitarum : multipliciter strages gessit super terras Sarracenorum (Addit. de Reg. Pampil., n. 87).

2 Idem cepit per Cantabriam, a Nagerense urbe usque ad Tutelam, omnia castra..... necnon cum castris omne territorium Aragonense capit (ibid., l. c.).

3 Voyez ci-devant tom. III, p. 477.

le-Velu, qui, le premier, en jouit à titre de souveraineté indépendante, quelques-uns disent par concession de Charles-le-Chauve. Après avoir fondé le monastère de Rippol et gouverné vingt-huit ans le comté de Barcelone, Wifred mourut en 912. Son fils Miron lui succéda : Miron fut le second comte de Barcelone à titre héréditaire, le huitième depuis Béra [1].

Ainsi nous voyons naître et se fonder les royaumes qui, réunis, formeront un jour la fédération monarchique et diverse des Espagnes. Voilà l'Ibérie déjà en possession, au commencement de ce siècle, de maints royaumes chrétiens. Le royaume des Asturies, celui de Galice, celui de Léon, sont nommés : la Navarre s'est érigée de même en royaume. Le principat de Catalogne est constitué ou à peu près ; la Castille, l'Aragon commencent. Du côté des chrétiens, voilà les états formés, les états qui vont entrer en lice contre l'Islamisme au dixième siècle, non sans d'étranges alternatives de guerre et d'alliance, non sans rivalités et sans guerres entre eux, pendant qu'il ne faudrait voir que l'ennemi commun.

La religion, la politique, les mœurs des chrétiens et des Musulmans d'Espagne à la fin de ce siècle ne se peuvent décrire, mais s'entrevoient dans le récit des guerres et des événemens qui précèdent. Il est facile aussi de se faire une idée de l'état des lettres et des arts chez les peuples des deux religions par quelques traits épars dans ce récit. Beaucoup de monumens de l'architecture orientale, arabe ou mauresque, comme on voudra l'appeler, encore subsistans en tout ou en partie, furent alors commencés ou achevés, qu'il serait trop long d'indiquer ici. Nous avons d'ailleurs marqué en passant, lors de leur édification, ceux qui nous ont paru de quelque importance historique.

Une question reste à éclaircir. Quels étaient, vers le com-

1 Voy. Gesta Comit. Barcinonensium, Mss, de Ripoll, c. 2 ; et Marcæ Marc, Hisp., l. IV. ann. 911 et 912, col. 331, etc.

mencement du dixième siècle, les idiômes d'un commun usage dans la Péninsule? quelle fut leur influence sur l'espagnol proprement dit? de quels élémens enfin s'est formé celui-ci? en aperçoit-on quelques traces à l'époque dont nous parlons? Ceci demande quelques explications.

Les langues que l'on parlait en Espagne au commencement du dixième siècle étaient nombreuses. L'arabe et le latin étaient les langues en quelque sorte officielles des gouvernans. Parmi les conquérans cependant, l'hébreu, le chaldéen et les divers dialectes des langues sémitiques étaient aussi fort en usage. Le royaume de Valence, une partie de l'Aragon et toute la Catalogne parlaient le pur roman ou provençal, né de la corruption du latin sous l'influence des barbares de race germanique, Goths, Franks, Bourguignons, Lombards, etc. De là la similitude remarquable et les rapports singuliers des langues parlées au sud de la Loire avec les divers patois encore aujourd'hui en usage dans l'Italie septentrionale, jusqu'aux frontières de l'Istrie et de la Dalmatie. Le roman ou provençal était connu aussi sous le nom de langue limousine. Luitprand fait remonter trop haut, ce nous semble, en la plaçant sous l'année 728, l'existence de la langue limousine. Il exagère aussi évidemment le nombre des langues que l'on parlait en Espagne au temps qu'il désigne (728).—« En ce temps-là furent en Espagne, dit-il, dix langues, comme sous Auguste et sous Tibère : 1° l'ancienne langue espagnole; 2° la langue cantabre; 3° la langue grecque; 4° la langue latine; 5° la langue arabe; 6° la langue chaldaïque; 7° la langue hébraïque; 8° la langue celtibérienne; 9° la langue valencienne; 10° la langue catalane [1]. » — C'est assurément trop dire : on ne sait, en effet, ce que

[1] DCCXXVIII. Eo tempore fuerunt in Hispaniâ decem linguæ, ut sub Augusto et Tiberio. I Vetus Hispana; II Cantabrica; III Græca; IV Latina; V Arabica; VI Kaldæa; VII Hebræa; VIII Celtiberica; IX Valentina; X Cathalaunica (Luitpr. Ticin. Chr., p. 372, ed. de 1640, ad. ann. 728).

le chroniqueur lombard entend par l'ancienne langue espagnole, non plus que par la langue celtibérienne, à moins que, par cette dernière, il ne veuille désigner l'idiôme à peine dégrossi qui est devenu le castillan. La langue cantabre désigne évidemment l'euskarien ou basque. Quant à la langue valencienne et à la langue catalane, ce ne sont pas deux langues distinctes, mais deux dialectes d'une même langue, deux dialectes du roman, le plus répandu des idiômes qui succédèrent au latin dont ils étaient formés[1]. On a de cette langue, telle qu'on la parlait alors, un précieux monument dans le serment et l'allocution des fils de Louis-le-Débonnaire, rapportés par Nithard[2].

Dans le nord de l'Espagne enfin, et dans tous les pays de domination arabe, l'influence de l'arabe et l'oubli de la langue des Romains, déjà corrompue ou du moins fort déchue de son élégance ancienne et de sa propriété, avaient fait naître un langage nouveau et bien informe encore, que ne parlaient sans doute que les classes les moins lettrées parmi les descendans des Hispano-Romains. L'altération des mots, l'oubli du véritable emploi des déclinaisons, l'adoption continuelle de mots nouveaux, par suite des rapports forcés qu'on avait avec les Arabes, tout cela donna naissance, dans les pays chrétiens, au nord et dans l'ouest de la Péninsule, à un langage mixte et étrange, tout saturé d'arabe, bien que foncièrement latin par ses radicaux, et par là d'un caractère tout à fait particulier, n'ayant de rapports avec le roman que ceux qui naissaient du fonds commun d'où l'un et l'autre étaient sortis. C'est cet idiôme qui, en se polissant,

1 La tercera lengua maestra de las de España, es la lemosina, y mas general que todas..... por ser la que se hablava en Proenza, y toda la Guiayna, y la Francia Gótica, y la que agora se habla en el principado de Cataluña, reyno de Valencia, islas de Mallorca, Minorca, etc. (Gaspard Escolano, Hist. de Valencia, part. I, l. I, c. 14, n. 1).

2 Nithard, Hist., l. III, c. 5.

est devenu le castillan. On n'a malheureusement de cette langue aucun monument écrit antérieur au douzième siècle[1]. Nul doute qu'il ne soit entré dans la composition de l'idiôme castillan des élémens qui nous échappent : tant de peuples et de races diverses n'étaient pas descendus sur cette terre, pour se la disputer sans y laisser quelque chose de leur langage comme de leurs mœurs et de leurs idées. Sous les Romains, les populations indigènes des campagnes n'avaient pas aussi tellement adopté le latin (malgré tout, et quoi qu'en ait dit Strabon, qu'elles avaient perdu jusqu'à la mémoire de leur propre langue[2]), qu'elles n'eussent retenu quelques vestiges des anciens idiômes que parlaient les tribus primitives qui couvraient le sol de la Péninsule, antérieurement aux premières invasions des Grecs, des Phéniciens et des Carthaginois. De ceux-ci même ils avaient dû retenir quelque chose; mais il n'en est pas moins vrai que les deux langues génératrices du castillan moderne sont la latine et l'arabe; qu'il a pris de l'une les mots, de l'autre le génie, et que de là vient le caractère singulier qui la rapproche et la distingue à la fois du provençal et de l'italien, par un fonds général de racines pareilles, et par des idiotismes et des tours d'ailleurs tout-à-fait propres et originaux[3].

1 Voy. Aldrete, Origen y principio de la lengua castellana, etc.; l. II, c. 1.

2 In Romanos ritus transformati sunt nec propriæ linguæ memoriam servant amplius (Strab., l. III, c. 2).

3 L'Académie royale de Madrid ne nous semble pas avoir fait une assez large part originaire à l'arabe dans la formation de l'espagnol, lorsque elle dit, d'ailleurs fort judicieusement, dans la préface de la grammaire qu'elle a publiée à la fin du siècle dernier : — « La lengua castellana consta de palabras fenicias, griegas, góticas, arabes, y de otras lenguas de los que por dominacion ó por comercio, habitaron, ó freqüentaron estas partes : pero principalmente abunda de palabras latinas enteras ó alteradas » (Gramatica de la Lengua Castellana, compuesta por la Real Academia Espanola, en el prólogo).

CHAPITRE QUINZIÈME.

Caractère d'Abd el Rahman III. — Expédition contre les rebelles des montagnes d'Elbira. — Il prend les titres d'imam et d'émir des fidèles. — Mort de Garcia I, à Léon. — Son frère Ordonius II lui succède. — Renouvellement des hostilités entre Cordoue et les états chrétiens. — Guerre contre Kaleb ben Hafsoun dans l'Espagne orientale. — Guerre contre Léon et la Navarre; bataill de Junquéra. — Expédition d'Ordoño dans la Manche. Caractère de ce roi. — Sa mort. — Pacification définitive des montagnes d'Elbira par Abd el Rahman III. — Siége et prise de Tolède. — Règne de Froïla II à Léon. — Règne d'Alfonse IV. — Intronisation de Ramire II. — Agressions alternatives des chrétiens et des Musulmans. — Bataille d'Osma. — Trève entre les deux nations. — Intervention d'Abd Rahman en Afrique. — Reprise de la guerre entre Ramire II et Cordoue. — Bataille de Zamora; bataille de Simancas; prise de Zamora. — Événemens divers. — Mort de Ramire II. — Règne d'Ordoño III. — Avénement de Sanche-le-Gras, deuxième du nom, à Léon. — Ses alliances avec la Navarre et avec Cordoue. — Faits divers du règne d'Abd el Rahman. — Son amour pour les lettres. — Sa mort.

De 912 à 961.

L'histoire du règne d'Abd el Rahman III et des royaumes chrétiens de la Péninsule durant ce règne présente des difficultés qu'on ne peut surmonter qu'à force de patience et de travail. Cette histoire complexe et multiple constitue cependant le tableau général de l'Espagne à cette époque, et il faut n'en rien omettre; il faut suivre et expliquer en les racontant ces mille faits qui se croisent, qui se contrarient ou s'enchevêtrent; il faut parler de la Navarre, des Asturies, de Léon, de la Galice et des comtes de Castille en même temps que de Cordoue, d'Abd el Rahman et de l'Afrique occidentale, qui va devenir une dépendance de l'Espagne musulmane; il faut enfin tout embrasser et tout faire comprendre d'une histoire dont jusqu'à présent on n'a montré qu'un côté.

Le tableau de ce règne, qui forme une des époques les plus brillantes de la domination arabe en Espagne, embrasse

l'espace de quarante-neuf ans et un jour, depuis le 14 octobre 912 jusqu'au 15 octobre 961[1]; dans cet intervalle, sept rois se succéderont dans le récent royaume de Léon fondé par Garcia, savoir : Garcia I, Ordonius II, Froïla II, Alfonse IV, Ramire II, Ordonius III et Sancho Ier; sans compter les rois de Navarre, des Asturies, de Galice, et les comtes de Barcelone et de Castille avec lesquels il se trouvera en contact. Ce sont les faits, les passions, le mouvement, en un mot les hommes et les choses de ce temps que nous allons passer en revue dans ce chapitre.

Ainsi, l'Espagne se trouvait divisée comme il suit lors de l'avénement d'Abd el Rahman III à Cordoue.

Au nord, les enfans d'Alfonse III s'étaient partagé l'état nouveau consolidé par leur père, et en avaient formé trois royaumes : Garcia avait les terres situées entre le Duero et les Asturies, les Champs Gothiques appelés tierra de Campos, et siégeait à Léon; Ordonius commandait en Galice; Froïla dans les Asturies. A Pampelune il y avait un roi récent nommé Sancho; à Barcelone, un comte indépendant qui, en 912, se nommait Miron. Quant à l'Espagne musulmane, elle ne dépendait point de Cordoue d'une manière absolue. Les fils d'Hafsoun se maintenaient dans l'indépendance dans l'Espagne orientale; ils étaient maîtres à peu près des campagnes qu'arrose le cours moyen de l'Èbre, sur l'une et l'autre rive du fleuve. Quelques autres chefs de tribus refusaient l'obéissance. Tolède n'était pas non plus soumise.

Tel était en gros l'état de l'Espagne lorsque le petit-fils d'Abdallah[2] prit, à Cordoue, les rênes de l'émirat. Il avait vingt-deux ans. Il portait cet heureux nom d'Abd el Rahman

1 Ou de 50 ans, 6 mois moins 3 jours en comptant comme les Arabes, du 5 de rabieh de l'an 300 de l'hégire (20 oct. 912) au 7 de ramadhan 350 (18 oct. 961).

2 Cardonne et quelques autres historiens se trompent en l'appelant neveu d'Abdallah. Ils ont ainsi traduit le mot *nepos* qui doit s'entendre par petit-fils.

qu'avaient illustré déjà deux de ses prédécesseurs, et qui paraissait le gage d'un règne glorieux; « il était plein de grâce, de beauté, et de cette dignité grave qui sied aux chefs des nations, nous dit la chronique de Conde; il avait le teint blanc et rosé, les yeux bleus, le regard agréable; mais il se distinguait encore plus par la bonté de son cœur et ses vertueuses inclinations; il était spirituel, plein d'érudition, prudent au-delà de ce qu'on pouvait attendre de son âge; affable et d'une conversation pleine d'intérêt[1]. » C'est par ces éloges que Conde commence le récit de ce règne d'après les auteurs de l'Escurial. D'un autre côté, la chronique manuscrite intitulée Histoire d'Espagne, d'Ahmed el Makkari, ne s'exprime pas moins fastueusement. C'est alors que devint émir de l'Andalous, dit-elle à peu près, le grand Abd el Rahman el Nassr Ledin Allah; Dieu lui avait donné la main blanche de Moïse, la main puissante qui fait jaillir l'eau des rochers, qui fend les flots de la mer, la main qui maîtrise, quand Dieu le veut, les élémens et la nature entière, et avec laquelle il porta l'étendard de l'islam plus loin que ne l'avait fait encore aucun de ses prédécesseurs[2].

Son premier soin fut d'achever la pacification de l'Espagne musulmane. Il l'entreprit par son oncle El Modhaffer.

Les fils d'Hafsoun tenaient toujours, comme nous venons de le dire, à Tolède et dans l'Espagne orientale. Abd el Rahman s'occupa, dès les premiers mois de son avénement, des moyens de les réduire à son obéissance; et il fit, pour le seconder dans cette entreprise, appel aux fidèles comme pour une guerre sainte. L'ascendant de son nom, l'intérêt qui s'attachait à sa fortune, ses précoces et éminentes qualités autant que le zèle et l'influence de ses oncles, attirèrent à lui d'innombrables partisans, qui tous se présentaient, selon

1 Conde, c. 68.
2 El Makkary, mss. arab. de la Bibl. roy., n. 704, fol. 88 et suiv.

l'usage, avec leurs armes et leurs chevaux, prêts à suivre leurs chefs où il leur plairait de les mener. Ils arrivèrent en si grande foule, dit un de ses historiens, qu'il fallut fixer le nombre de ceux qui marcheraient sous chaque drapeau, afin que tous n'abandonnassent pas leurs labours et les soins de leur famille, et il entra au pays de Tolède, où Hafsoun était pour lors, à la tête de quarante mille hommes, formant ensemble cent vingt-huit bannières, ce qui donne environ trois cent vingt hommes par bannière. Cette armée s'empara des forteresses que tenaient les rebelles, et Hafsoun, n'osant tenir la campagne, se retira dans l'Espagne orientale, laissant à son fils Djafar le soin de défendre l'importante cité qu'il possédait au cœur même de l'Espagne, boulevard et appui de sa faction. Il ne parut pas convenable au nouvel émir de s'arrêter au siége de Tolède, dit son historien, parce que sans doute elle était munie de provisions suffisantes pour pouvoir soutenir un long blocus, et il préféra diriger les forces qu'il avait rassemblées vers l'Espagne orientale. Dès les premières marches il eut avis de l'arrivée d'Hafsoun qui se portait à sa rencontre avec une nombreuse armée, et les guerriers andalous en conçurent la plus grande joie. L'oncle du jeune émir, El Modhaffer, rangea ses escadrons, et se chargea de diriger l'ordre de bataille et de commander l'avant-garde; il donna à son neveu le centre et le principal corps d'armée; la droite au wali Abd el Rahman ben Bedr; la gauche au wali Djéhouar ben Abdallah el Hessami; le commandement de l'arrière-garde enfin et des troupes de réserve au vieux et vénérable Obéïd Allah ben Gamri. Les troupes d'Ebn Hafsoun étaient supérieures en nombre, mais moins bien armées et moins bien montées que celle du jeune khalife, quoique d'ailleurs commandées par les hommes les plus aguerris et les plus braves de l'Espagne orientale et des montagnes de Tadmir et d'Elbira.

Les deux armées se rencontrèrent dans une vaste plaine

que l'historien arabe ne désigne pas autrement, mais qui parait être la plaine qui s'étend entre Tolède et les montagnes de Cuenca. Les éclaireurs de l'un et de l'autre parti engagèrent quelques légères escarmouches, et, s'étant repliés vers les corps de bataille, les deux armées se chargèrent d'un commun accord avec d'épouvantables cris, dit l'historien arabe, au milieu du bruit des trompettes et des clairons[1]. L'issue du combat demeura longtemps incertaine; mais la nombreuse cavalerie d'Abd el Rahman décida du succès, renversa et mit en désordre les troupes d'Ebn Hafsoun, et, au coucher du soleil, elles abandonnèrent au vainqueur le champ de bataille qu'elles laissèrent couvert de morts et de blessés. Les restes de l'armée vaincue s'enfuirent pendant la nuit, laissant sept mille des leurs sur le champ de bataille. Le combat avait été des plus sanglans; car les ennemis, dit notre historien, étaient vaillans, et des plus intrépides au métier des armes; si bien que la perte des vainqueurs ne s'éleva pas à moins de trois mille hommes.—Hafsoun échappa au carnage, et se réfugia avec des forces encore imposantes à Hisn-Conca (la forteresse de Conca—Cuenca). C'était la première fois que le fils de Mohammed ben Abdallah se trouvait à une bataille: et ce champ tout couvert de cadavres, ce sang musulman répandu, comme si l'islam n'eût pas eu d'ennemis en Espagne et qu'il n'y eût pas eu sur les frontières de vieilles défaites à venger sur les chrétiens, remplirent d'horreur le cœur du jeune khalife, et il ordonna qu'on prît un égal soin des blessés des deux partis

Cette victoire, cependant, ne termina rien. Après l'avoir remportée, Abd el Rahman, accompagné des principaux

1 Les Arabes appelaient leur trompette de guerre el nafal ou el nafyl, probablement parce qu'elle était faite originairement d'ivoire. — Ce mot est devenu portugais sous la forme *anafil*. Je lis dans l'Elucidario de Santa Rosa de Viterbo : Anafil, especie de trombeta, instrumento musico de metal, de que os Mouros usão na guerra, para excitar os animos dos combatentes.

scheiks des tribus andalousiennes et des généraux de sa garde particulière, revint à Cordoue, laissant à son oncle El Modhaffer le soin de continuer la guerre contre les Hafsoun. El Modhaffer, dit la chronique arabe de Conde, soumit, dans cette expédition, tout le pays de Tolède, depuis les versans septentrionaux d'El Scharrat (la Sierra de Alcarraz) jusqu'au pays de Tadmir; mais il ne détruisit point les rebelles et la rébellion, et Tolède et plusieurs villes de l'Espagne orientale continuèrent, malgré tout, à ne reconnaître point d'autre émir que Kaleb ben Omar ben Hafsoun.

Ces événemens marquèrent les deux premières années du règne d'Abd el Rahman III, et, comme nous venons de le voir, il ne prit part qu'à la première partie de cette expédition contre les rebelles de cette vivace faction. De retour à Cordoue, et pendant que son oncle poursuivait leur réduction, le jeune émir prit quelques mesures de gouvernement qui distinguèrent d'abord son règne de celui de ses prédécesseurs. En l'année 302 (914) il fit changer le coin des monnaies d'or et d'argent. Jusque-là ses prédécesseurs avaient conservé le type et la forme des monnaies des khalifes de Damas, et celles d'Espagne ne différaient de celles d'Orient que par l'indication de l'année et du lieu où elles avaient été frappées; cela s'était pratiqué jusque-là ainsi, tant pour les dinars (pièces d'or) que pour les dirhems (pièces d'argent) et que pour les félousses ou menues monnaies de cuivre. Abd el Rahman III le premier y fit placer d'un côté son nom et ses titres, entre lesquels, dès cette année 302, il prit celui d'imam, ou de prince de la religion, inhérent au khalifat, et dans la forme en usage en Orient depuis Moawiah, et de l'autre, selon l'ancien usage, la confession de l'unité absolue de Dieu, et de la mission de son prophète Mohhammed Reçoul Allah. Enfin sur l'orle de l'une des faces étaient marqués l'année et le lieu où la monnaie avait été frappée. Mais il nous faut arrêter ici un moment sur ces changemens importans

qui imprimèrent un caractère nouveau à la domination musulmane en Espagne.

Nous avons dit qu'aucun des prédécesseurs d'Abd el Rahman III n'avait pris le titre d'émir des fidèles (Emir-al-Mouménin). S'il était besoin d'insister sur ce point, nous rappellerions entre autres monumens l'inscription de Mérida où Abd el Rahman II prend simplement le titre d'émir sans autre désignation[1]. D'un autre côté cependant, l'assertion d'Aboulféda qu'Abd el Rahman, troisième du nom, ne prit le titre de prince des fidèles que dans la vingt-cinquième année de son règne[2] est démentie par plus d'un témoignage matériel et par divers passages d'historiens authentiques, parmi lesquels il n'en est point de plus explicite que le passage suivant d'El Abar :—« Le maître de l'Andalous El Nassr Abd el Rahman el Ommeyah, ayant appris à quel degré de puissance s'était élevé (en Afrique) Moez le Fathimite, dit cet historien, et qu'il avait pris le titre d'émir-el-mouménin, voyant d'un autre côté la décadence des khalifes de Bagdad, crut pouvoir s'appeler comme eux émir-el-mouménin, et de ce moment il prit aussi le titre d'El Nassr (le défenseur) qu'il porta jusqu'à sa mort, arrivée l'an 350 de l'hégire[3]. »—Ebn Sohnah, dans ses Annales, dit non moins formellement : « Et il s'appela El Nassr Ledin Allah Abd el Rahman ben Mohammed avec le titre d'émir-el-mouménin qu'il prit dans la deuxième année de son khalifat, dans le même temps que déclinait en Orient l'empire des Abbassides opprimé par les Turcs; ses prédécesseurs ne s'étaient appelés qu'émirs[4]. » Les deux historiens sont ex-

[1] Voyez ci-devant, t. III, p. 434.

[2] Voyez Aboulfeda, Annales Moslemici, t. II, p. 471.

[3] El Abar, mss. arabe de l'Escurial.

[4] Quant aux témoignages matériels constatant qu'il prit ce titre antérieurement à l'époque fixée par Aboulféda, ils ne sont pas moins nombreux, et l'on peut citer entre autres l'inscription de Talavéra, commémorative de la fondation d'une tour qu'Abd el Rahman y fit construire en 317 (929), où il s'appelle El

plicites sur les causes qui engagèrent Abd el Rahman à s'intituler plus pompeusement que ses prédécesseurs[1]: tous deux l'attribuent à deux principales; à l'exemple de quelques-uns des nouveaux dynastes qui s'étaient élevés en Afrique, et à l'abaissement des Abbassides tombés en Orient sous la dépendance de la milice turque, qui, depuis Motâz B'Illah, faisait et défaisait à son gré les khalifes.

Dans les actes officiels, il est donc hors de doute que les Ommyades différèrent jusqu'au dixième siècle à s'attribuer les titres des khalifes d'Orient; mais dans la pratique ordinaire et dans les rapports ordinaires des fidèles avec l'émir souverain, les sujets ne se faisaient faute de leur prodiguer les titres d'imam et d'émir des fidèles : si donc, dès Abd el Rahman I, ils ne prirent point ces titres, ce dut être, non par respect ou par crainte des Abbassides leurs ennemis, mais par considération pour la mémoire de leurs aïeux, par respect religieux peut-être; et ils ne changèrent rien, comme nous venons de le dire, au type des monnaies de leurs ancêtres, jusqu'à l'intronisation d'Abd el Rahman III[1].

Nassr Ledin Allah, imam des fidèles, etc. — Aboulféda est d'accord, au reste, avec les autres sources sur les motifs qui déterminèrent Abd el Rahman à prendre ces nouveaux titres : — Perspecta imbecillitate, dit-il (Abulfeda, Annales Moslem., l. II, p. 471), Iracani chalifatus et Alidarum in Africa æmulatione accensus, qui viribus aucti chalifatum etiam sibi titulumque Emir el Mumenin sui juris faciebant.

1 Toutes les monnaies frappées en Espagne, soit en or, soit en argent, soit en cuivre, de 757 jusqu'à l'année de l'hégire 172 (788), appartiennent au premier des Ommyades, à Abd el Rahman I,

De 172 (788) à 180 (896) à son fils Hescham II;
De 180 (896) à 206 (821) à El Hakem, fils d'Hescham ;
De 206 (821) à 238 (852) à Abd el Rahman II, fils d'El Hakem ;
De 238 (852) à 273 (886) à Mohammed, fils d'Abd el Rahman;
De 273 (886) à 275 (888) à El Mondhir son fils ;
De 275 (888) à 300 (912) à Abdallah son frère.

Pendant tout ce temps, il ne fut rien changé à l'ancienne fabrication des monnaies tant d'or que d'argent et de cuivre : elles demeurèrent semblables dans leur forme, leur type et leur légende, et toutes semblent avoir été frappées dans un seul et même hôtel des monnaies, la zeka de Cordoue,

Abd el Rahman III fut donc le premier qui fit mettre son nom et ses titres sur les monnaies frappées sous son règne. D'un côté on y lisait :

Il n'y a pas d'autre Dieu
Que Dieu unique
Et sans compagnon.

Ces mots étaient placés au milieu de la monnaie et entourés d'un orle ou d'une marge dans laquelle on lisait : Au nom de Dieu, ce dirhem a été frappé en Andalous en 301 (913). — Du côté opposé il y avait :

L'Imam
El Nassr Ledin
Allah Abd el Rahman
Émir el Mouménym.

C'est-à-dire : « l'imam, le premier, l'auguste ou le haut défenseur de la loi de Dieu, Abd el Rahman, émir des fidèles. » Enfin, la légende inscrite sur l'orle se composait du verset suivant (le trente-quatrième de la neuvième sourate) :

« Mohammed est l'apôtre de Dieu. Dieu l'a envoyé pour diriger le monde, pour annoncer la vraie religion et la faire prévaloir sur toutes les autres, en dépit des polythéistes. »

On remarque aussi dans les monnaies arabico-espagnoles, à dater de ce règne, un autre changement qui ne fut pas peut-être sans influence sur le développement de la puissance des hadjebs; ce fut l'introduction de leur nom dans les monnaies; on le remarque du moins sur la plupart, bien que ce ne soit pas sur toutes. Ebn Hayan s'exprime ainsi à ce sujet : « Et il frappait des dirhems et des dinars, tant d'or que d'argent, avec son nom et celui de son hadjeb, et on disait la khothba au nom de celui-ci dans les mosquées-djémas d'Espagne. » On verra plus tard l'usage que fit El Mansour de cette pré-

rogative. Le nom du hadjeb était ordinairement placé sous la confession de l'unité de Dieu. Conde, qui avait à sa disposition un grand nombre de monnaies d'or et d'argent d'Abd el Rahman III, a relevé quatre noms d'hadjebs, qui sont les suivans par ordre de dates : Mohammed, Abdallah, Ahmed et Khasem ; il en a vu plusieurs, du reste, sans cette nouveauté, une entre autres de l'année 340 (951 de J.-C.).

La disposition des mots et les ornemens étaient peu variés : cependant le nom et les titres étaient disposés sur la face, tantôt en trois, tantôt en quatre lignes ; la première toujours composée du seul mot Al Imam, le prince, le chef, le premier, le puissant, etc.

Ces soins toutefois ne l'occupèrent pas exclusivement, et tandis qu'El Modhaffer continuait la guerre contre les Hafsoun sur la frontière orientale, c'est-à-dire vers les rives de l'Èbre, Abd el Rahman se porta à la tête des hommes de guerre de Cordoue et d'une partie de sa garde particulière, vers les montagnes situées vers la mer au sud du Guadalquivir, contre les Arabes indépendans qui, sans se rattacher précisément au parti d'Ebn Hafsoun, ne laissaient pas que de refuser l'obéissance aux maîtres de Cordoue, qui s'étaient attribué tous les avantages du gouvernement et de l'exploitation des terres et des richesses de l'Andalous. Retranchés dans les sierras d'Elbira, de Somontan et de Ronda, nous les avons vus braver les précédens émirs, et ils continuaient les mêmes incursions sur les terres des partisans du pouvoir siégeant à Cordoue, ne laissant pas un moment de relâche, dit un historien, aux peuples de ce pays.

La renommée d'Abd el Rahman, et sa politique de mansuétude et de douceur, le servirent puissamment dans cette expédition ; il faisait par sa seule présence autant de conquêtes que par la force des armes. Les scheiks de plusieurs tribus vinrent d'eux-mêmes se remettre sous son obéissance et, en se présentant volontairement à sa merci, ils lui de-

mandaient des armes, qu'ils juraient d'employer loyalement à défendre et à maintenir leur pays dans sa dépendance. Abd el Rahman les recevait avec bienveillance, et, par d'habiles discours, il s'attacha les plus distingués d'entre eux, au point qu'ils ne voulurent plus quitter son camp, et voulurent être des premiers à partager avec lui les fatigues et les périls de la guerre. Cette habile conduite fit plus pour la pacification du pays que n'eût fait la force des armes, et les principaux partisans d'Hafsoun qui se trouvaient dans ces contrées vinrent faire leur soumission à Abd el Rahman; il les recevait tous, dit le chroniqueur, avec sa bonté naturelle, oubliant leur rébellion et les maux qu'elle avait causés, et donnant à chacun l'emploi qui lui convenait, afin que chacun contribuât ainsi pour sa part à réparer les maux et les ravages de la guerre civile et de la discorde des tribus. Parmi les scheiks les plus distingués qui vinrent en ce temps se remettre à la merci du jeune émir, fut le wali Ahmed ben Mohammed ben Adehah el Hamdani que nous avons vu général des rebelles des montagnes d'Elbira. Abd el Rahman lui fit un bon accueil, et lui donna l'alcaïdie d'Alhama [1]; nous verrons tout à l'heure ce scheik se révolter de nouveau.

Un autre noble scheik nommé Obéidallah ben Ommeyah, qui était maître de Cazlona, et qui avait suivi les bannières d'Hafsoun et commandait pour lui les troupes d'Huescar, vint également se présenter à l'obéissance d'Abd el Rahman, qui, ayant égard à sa noblesse et à sa valeur, le fit wali de Jaen. Ce ne fut pas, comme on voit, en faisant couper des têtes qu'il mit fin à la rébellion. Après avoir visité toutes les dépendances d'Elbira sans trouver de résistance nulle part, et les plus puissans chefs des rebelles s'étant soumis, ainsi que plus de deux cents villes fortes, l'émir retourna à Cordoue, et renvoya dans leurs foyers les scheiks et les caïds qui l'a-

[1] Conde, c. 72.

vaient accompagné. Son entrée à Cordoue fut un jour de fête et d'allégresse générale. Un an lui avait suffi pour cette pacification (303—915).

Les historiens arabes ne parlent d'aucune guerre entre les Musulmans et les chrétiens dans les premières années du règne d'Abd el Rahman, et il parait que la paix qui avait si longtemps régné entre Abdallah et Alfonse III se continua durant tout le règne de Garcia, c'est-à-dire tout au moins jusqu'en janvier 914. Une chronique chrétienne parle bien d'une expédition du fils et successeur d'Alfonse contre les Musulmans; mais cette expédition, antérieure d'ailleurs à l'avénement d'Abd el Rahman III, fut sans doute dirigée contre un des gouverneurs musulmans soulevés contre Abdallah, et n'influa point sur les relations subséquentes des Arabes et des chrétiens[1]. C'est aussi certainement au même temps qu'il faut rapporter les expéditions militaires d'Ordonius en Bétique dont parle le moine de Silos, puisqu'il dit expressément qu'elles eurent lieu pendant qu'Ordonius commandait aux Galiciens et du vivant même de son père, c'est-à-dire avant l'entrée au khalifat d'El Nassr Ledin Allah[2]. L'inscription tumulaire de ce roi, que nous rapporterons tout-à-l'heure, parle de ces mêmes expéditions et les confirme; mais ce n'est pas une raison pour les placer, comme quelques historiens, sous le gouvernement du khalife Abd el Rahman III.

1 Adefonso defuncto, Garseanus filius ejus successit in regno. Primo anno regni sui maximum agmen aggregavit et ad persequendum Arabes properavit; dedit illi Dominus victoriam, prædavit, ustulavit, et multa mancipia secum attraxit, insuper regem Ajolam gladio cepit et dum venit in locum qui dicitur Altremulo, negligentia custodum aufugit (Sampir. Chr., num. 17).

2 Siquidem dum pater adhuc viveret, et ipse (rex Ordonius) Gallieiensibus dominaretur collecto totius provinciæ exercitu Bœticam provinciam petiit. Dein vastatis circumquaque agris et villis incensis, primo impetu Regel civitatem, quæ inter occidentales omnes barbarorum urbes fortior opulentiorque videbatur, pugnando cepit : omnesque bellatores Chaldæos gladio consumens, cum maximo numero captivorum spoliorumque ad Vicensem reversus est urbem (Monach. Silens. Chr., p. 294).

Abd el Rahman III comptait quinze mois et cinq jours de règne, quand, dans la ville de Léon, par suite de la mort de Garcias, fils d'Alfonse[1], se réunirent, selon l'ancien usage, les grands du palais et les évêques du royaume pour donner un successeur au roi mort. Bien que Garcias eût des fils, ces espèces de cortès élurent, le 19 janvier 914, Ordonius, frère du défunt, qui, déjà roi en Galice, réunit ainsi le gouvernement des deux royaumes. Les évêques électeurs, au nombre de douze, le couronnèrent et sacrèrent aux acclamations du peuple vers la fin du mois de juin suivant; soit que la cérémonie eût été différée pour la rendre plus solennelle, soit qu'Ordonius eût tardé tout ce temps à se rendre à Léon de la Galice où il faisait sa résidence[2]. Quoi qu'il en soit, Ordonius qui, déjà, comme roi de Galice, ainsi que nous l'avons vu plus haut, avait fait la guerre aux Arabes, ayant appris qu'un alcaïde musulman nommé Ablapaz (*nomine Ablapaz*), s'avançait avec des forces considérables sur un château des bords du Duero, qu'on appelait le château de Saint-Étienne, (*Sancti Stephani*) rassembla une armée et se porta en toute hâte à sa rencontre. On en vint aux mains, et la victoire demeura au roi catholique. L'alcaïde Ablapaz (Aboul Abbas sans doute) fut tué dans le combat et on lui coupa la tête, selon l'usage barbare que les chrétiens commençaient à adopter. L'évêque chroniqueur Sampirus nomme encore un autre chef

1 Rex vero (Garseanus) regnavit annos tres mensem unum, morbo proprio decessit era DCCCCLII—914 (ibid., l. c.). — La date précise de la mort de Garcias ne se trouve dans aucun historien.

2 Ad Ordonium Christi belligerum successio regni divino nutu pervenit; omnes siquidem Hispaniæ magnates, episcopi, abbates, comites, primores, facto solemniter generali conventu cum acclamando sibi constituit; impositoque ei diademate a duodecim pontificibus in solium regni Legione perunctus est (Monach. Silens. Chr., p. 295). — Le trône était donc toujours électif. — Voyez d'ailleurs, sur l'avénement d'Ordonius, Sandoval (Cinco Obispos, p. 253; Morales, lib. XV, c. 39, et Florez (España Sagrada, t. XIV, p. 453). — Garseano mortuo, frater ejus Ordonius ex partibus Gallecíæ veniens, adeptus est regnum, dit la Chronique de Sampiro (num. 17).

mahométan tué dans la bataille, dont le nom et les titres pourraient faire naître la pensée que l'oncle du khalife (El Modhaffer) succomba aussi dans cette mêlée; mais El Modhaffer ne mourut que beaucoup plus tard, et il ne peut être question de lui dans l'écrivain chrétien [1]. La guerre, ainsi commencée, continua cependant, et, peu de temps après, les Arabes et les chrétiens se rencontrèrent de nouveau les armes à la main dans un lieu nommé par Sampirus Mindonia, et par d'autres historiens Midonia, Mitonia, Britonia, et même Roindonia [2]. Cette fois la chance fut contraire aux chrétiens, et beaucoup tombèrent sous les coups des Arabes; il est même facile de voir, par le ton singulier du chroniqueur, qu'ils furent entièrement défaits dans cette rencontre. « Ces choses achevées, dit l'évêque historien, le roi des Cordouans avec d'autres rois agarénéens, et avec de nombreuses troupes de Sarrasins, se porta de nouveau contre le seigneur roi Ordonius, et vint au lieu dit Mindonia, où, en étant venus aux mains, beaucoup d'entre les nôtres succombèrent; car, comme dit David, les succès de la guerre sont variables [3]. » Ces événemens durent avoir lieu à quelques années de distance, et

[1] Nous avons raconté cette rencontre des deux peuples d'après Sampirus, qui nous semble ici digne de toute confiance. Voici le passage même du chroniqueur où ces événemens sont rapportés:—Magnum interim agmen Cordubense una cum Alcaide nomine Ablapaz ad Castellum ripæ Dorii, quod dicitur Sancti Stephani, venit. Rex vero Ordonius, hæc audiens, ut erat vir bellicosus, magno exercitu aggregato, illuc festinus perrexit, et dimicantibus ad invicem, dedit Dominus catholico regi triumphum, interfecit et delevit eos usque ad mingentem ad parietem, ipsum quidem agmen cum supradicto Alcaide corruit, ejus capite truncato. Etiam alium ibi regem Grassum interfecit nomine Almotarrap, et reversus est rex cum magno triumpho ad sedem suam Legionensem (Sampir. Chr., num. 17).

[2] Voyez Sandoval, le moine de Silos, Lucas de Tuy et Roderich de Tolède.— Il ne m'a pas été possible, du reste, de trouver d'une manière certaine à quel lieu de la géographie moderne répond ce nom obscur.

[3] His peractis iterum rex Cordubensis cum aliis Agarenis regibus, et cum multis Sarracenorum exercitibus contra regem dominum Ordonium venit ad locum qui dicitur Mindonia, et inter se dimicantes et prælium moventes, corruerunt ibi multi ex nostris, et ut ait David :Varii sunt eventus belli (Sampir. Chr., num. 18).

nous croyons pouvoir placer le dernier vers l'an 918. Malgré la mention cependant que fait le chroniqueur chrétien, dans le passage qui précède, du roi de Cordoue, le khalife ne prit aucune part à ces guerres, et en laissa tout le soin à ses généraux.

Il s'occupait, en ce temps, comme nous l'avons vu plus haut, des réformes qui marquèrent le commencement de son règne, de la prédication, de l'organisation des mosquées; il faisait frapper les monnaies où il prenait les titres d'Imam et d'Émir el Mouményn; il transcrivait le Koran de sa main, le commentait, l'expliquait lui-même aux fidèles; faisait bâtir des mosquées nouvelles, tant à Cordoue que dans les autres villes de l'Andalousie, et faisait embellir les anciennes; il fit placer, dans celles de Cordoue et de Séville, des fontaines du plus beau marbre; il y ajouta des cours spacieuses, qu'il fit planter d'orangers, de myrthes et de platanes, et il fit réparer le grand pont du Guadalquivir qui mène à la Mesquita. L'intendant qu'il choisit pour la direction de ces travaux mérite d'être nommé; c'était Nassar Abou Othman, digne, à tous égards, mais surtout en ce qui concernait l'architecture, la distribution des eaux, l'entretien des chemins et des ponts, de la confiance du khalife[1].

Pendant qu'Abd el Rahman s'occupait de ces choses à Cordoue, son oncle El Modhaffer vivait constamment sous la tente dans l'Espagne orientale, poursuivant, de campement en campement, les rebelles du parti d'Hafsoun; et, vers ce temps, le khalife en reçut une lettre par laquelle il lui faisait part de ses avantages sur les rebelles qui, de tous côtés, se réfugiaient dans les montagnes, et osaient à peine entrer dans les villages; il lui mandait, toutefois, que, pour achever de les réduire et procurer enfin aux peuples repos et sûreté, il serait convenable de réunir les hommes de guerre du pays

1 Conde, c. 72.

de Tadmir, et de les poursuivre avec opiniâtreté sans considération de douceur et d'humanité mal entendues. Ceci se rapportait à la coutume d'Aly, laquelle défendait que, dans les guerres entre Musulmans, on continuât la poursuite des vaincus au-delà de la contrée où le combat avait été commencé, que l'on tuât les fugitifs hors du champ de bataille, et que l'on fît le siége rigoureux des places pendant plus de quelques jours.

L'émir, persuadé par les raisonnemens et la politique de son oncle, écrivit aux caïds des contrées dépendantes du pays de Tadmir et de Valence, pour qu'à l'arrivée du printemps ils tinssent la cavalerie et les troupes de la province prêtes à marcher et à soumettre les lieux qui étaient encore au pouvoir des rebelles. Abd el Rahman partit bientôt avec la cavalerie d'Andalousie et entra dans la province de Tadmir; il fut reçu aux acclamations du peuple dans les villes de Murcie, d'Orihuéla, de Lorca et de Kenteda. Il visita les villes de la côte, Elche, Denia, Xativa, et s'arrêta quelques jours à Valence : il passa par Murbiter, Nules et Tortose, et partout il fut reçu avec de grandes démonstrations d'allégresse. Il suivit les bords de l'Èbre jusqu'à Alcanith (Alcaniz) et s'arrêta là quelque temps pour y recevoir la soumission des scheiks d'un grand nombre des principales tribus de l'Espagne orientale, que diverses circonstances avaient jetés dans le parti des fils d'Hafsoun. Il en partit avec une nombreuse armée, et arriva bientôt devant Saragosse. Kaleb ben Hafsoun comptait à Saragosse de nombreux partisans; mais le peuple et la majeure partie des habitans se déclarèrent pour l'imam Abd el Rahman el Nassr : la jeunesse ouvrit les portes de la place, et alla se livrer sans condition à la merci du khalife, qui la reçut avec bonté. Bientôt se présentèrent aux portes les principaux scheiks et citoyens qui lui offrirent avec soumission les clefs de la ville; le khalife se montra satisfait de leur conduite et il pardonna à tous les anciens

partisans d'Ebn Hafsoun qui se trouveraient dans la ville, ou qui viendraient se mettre à sa merci dans un temps fixé; il n'en excepta qu'Ebn Hafsoun lui-même ou ses fils, de la part desquels il exigeait une soumission spéciale et de plus grandes sûretés. Abd el Rahman entra le jour suivant dans Saragosse, et son entrée fut un jour de fête pour les habitans; il s'y logea dans l'alcaçar et s'y reposa quelques jours, tant il fut satisfait de la position de la ville et de ses délicieuses campagnes.

Il se trouvait encore dans Saragosse lorsque Ebn Hafsoun lui envoya deux de ses caïds, pour traiter de la paix, porteurs de paroles de conciliation. Le khalife les reçut, dit le chroniqueur, sans apparat ni ostentation, dans son camp sur les bords de l'Èbre. Le caïd de Médina Fraga, qui était le plus âgé des envoyés de Kaleb, exposa fort civilement que l'émir Hafsoun désirait vivre en paix avec l'émir Abd el Rahman; qu'il regrettait, comme bon Musulman, le sang versé dans ces guerres; qu'il était, par conséquent, tout disposé à la paix, pourvu qu'Abd el Rahman voulût bien lui reconnaître la tranquille possession de l'Espagne orientale et l'assurer à ses successeurs; qu'à ce prix il se chargerait non-seulement de la défense des frontières de ce côté, mais encore d'aider l'émir de ses troupes, chaque fois qu'il en serait besoin; il offrit d'ailleurs pour preuve de sa loyauté de livrer sans délai les villes de Tolède et d'Huescar et tous les forts qui étaient en son pouvoir.

Abd el Rahman leur répondit que, par un excès de patience, il avait souffert qu'un sujet rebelle et fomentateur de troubles osât proposer à l'imam et émir des fidèles, son souverain, des conventions de paix, et agir comme un prince; que, sans leur qualité d'envoyés, il les ferait empaler; qu'ils retournassent à leur général et lui dissent que si, dans un mois, il ne venait se soumettre à son obéissance, ce terme passé, il ne le recevrait plus en aucun temps ni à aucune condition.

Et là-dessus il congédia les caïds, qui s'en retournèrent peu satisfaits de leur mission. Les mesures convenables pour le gouvernement de Saragosse ayant été réglées, El Modhaffer demeura dans cette ville, afin de continuer la guerre sur la frontière, et le khalife s'en revint à Cordoue, visitant sur son passage une grande partie de l'intérieur de l'Espagne.

Hafsoun, toutefois, ne se tint pas pour battu. Instruit de la réponse hautaine du khalife, il n'y eut aucun égard, et il chercha à renouer alliance avec les chrétiens d'Elfrank et des montagnes. Sancho régnait à Pampelune; il fit agir sur lui par quelques-uns de ses partisans qui vivaient près du roi navarrais; il visita les forteresses nombreuses qu'il avait sur l'Èbre, et rendit le courage et l'espoir à ses fils qui craignaient que la fortune ne les abandonnât. Après tout, il lui restait Tolède et la plupart des forteresses situées sur le cours supérieur du Tage, et il pouvait, sans trop de jactance, croire à la possibilité de soutenir dignement la lutte acharnée commencée par son père.

Kaleb ben Hafsoun était d'autant plus fondé à compter sur l'appui des chrétiens, que leur puissance prenait tous les jours plus de consistance en Espagne. Pendant que les troupes du khalife et le khalife lui-même étaient occupés contre Kaleb dans l'Espagne orientale, Ordonius avait porté la guerre avec succès jusque sur les bords du Guadiana; il avait saccagé et démoli tous les villages ouverts, avait fait force butin et force prisonniers, qu'il envoyait à Léon par détachemens, enchaînés deux à deux ou les mains liées derrière le dos et sous bonne escorte. Le château d'Alhange ou de Montanches, car on est en doute sur ce point, fut emporté d'assaut et détruit, et tous ses défenseurs passés au fil de de l'épée [1]. La terreur qu'inspiraient les armes des sauvages soldats du Christ rendit facile le reste de l'expé-

[1] Le Moine de Silos dit : Castrum Columbi, quod dicitur Alhange; et don Roderich : Castrum Colubri, seu Monsanguis (Montanches).

dition : sur le bruit de leurs courses dans les campagnes au nord du Guadiana et des terribles dévastations qu'ils y exerçaient, les habitans de Mérida eux-mêmes s'effrayèrent. Ils envoyèrent des députés au devant d'Ordoño pour lui demander humblement la paix et lui offrir des présens, que le chroniqueur chrétien qualifie d'innombrables. Ordoño accepta leurs présens, et agréa leur demande avec d'autant plus d'empressement qu'il lui eût été difficile de rien tenter d'avantageux contre une ville protégée comme Mérida par de fortes murailles flanquées de tours de distance en distance. Puis, victorieux et regorgeant de butin, il repassa le Tage et le Duero, et rentra dans la province des champs Gothiques (*in Campestrem Gothorum provinciam*) [1].

C'est là évidemment la même affaire dont parle le moine de Silos; seulement il en parle avec son emphase accoutumée, et nomme quelques chefs musulmans de plus. Il ne se contente pas de dire avec Sampirus : *Ordonius interfecit et delevit eos usque ad mingentem ad parietem;* il y ajoute tout ce que l'imagination peut concevoir de plus accompli en fait de carnage [2]. Il nomme enfin, disons-nous, quelques chefs musulmans oubliés par Sampirus, Ulif Abulhabaz et Hibenmantel entre autres, qu'il qualifie de rois très nobles parmi les Ismaélites [3].

[1] Cui (Ordonio) omnes Emeritenses cum rege eorum de Badalioz civitate obviam exeuntes, curvi pronique pacem obnixius postulando, ei innumerabilia munera obtulerunt. Ipse vero victor et præda onustus in Campestrem Gothorum provinciam revertitur (Monach. Silens. Chr., p. 295).

[2] Mavortius rex turbam Maurorum invadit, tantamque ex iis stragem fecisse fertur, quod si quis astrorum investigator, tot millia Maurorum computare conaretur, profecto præ multitudine cadaverum modum numerus excederet. Siquidem ab ipso Dorii littore, quo barbari castrametati sunt, usque ad Castrum Alenza et Paracollos omnes montes et colles et sylvas et agros, exanimes Amorræorum arctus tegebant, adeo ut perpauci persequentium manus evaderent, qui nuntium Cordubensium regi fecerunt (Monarch. Silens. Chr., p. 297).

[3] Ismaelitarum reges duos nobiles ceciderunt, quorum nomina Abulmutaraph et Hibenmantel erant, nec non et Ulif Abulhabaz in eodem loco occubuit (ibid., l. c.). — Rex quoque maximus Tingitanorum nomine Abolmotarap ibi cecidit, dit aussi Lucas de Tuy qui fait ainsi d'Aboul Motaref un roi africain.

On se préoccupait du reste assez peu, à Cordoue, de ces victoires du roi chrétien, et, lorsque Abd el Rahman el Nassr y arriva, de retour de son expédition contre Hafsoun, où, malgré tout, il n'était parvenu qu'à recouvrer Saragosse, tout le peuple alla au devant de lui, et il fit son entrée dans la métropole du khalifat, au milieu des joyeuses acclamations d'une population immense. La joie qu'il en éprouva cependant fut troublée par les avis qui lui arrivèrent de nouveaux mouvemens tentés par les factieux et les rebelles des montagnes de Ronda. Plus de cent villes, dans cette contrée, étaient passées sous l'obéissance de Mohammed ben Adheha el Hambdani, récemment surnommé El Somor par ses partisans, chef illustre, dont le nom s'est rencontré déjà plus d'une fois dans cette histoire. Au commencement de la révolte des Arabes et des Maoulidyns (ou Moalladouns) sous Abdallah, il s'était trouvé au nombre des chefs de ces factions, et s'était distingué entre tous par sa prudence et son humanité; il était fort aimé, et les villes du sud de l'Andalousie avaient toujours trouvé en lui un appui et un défenseur contre les violences et les dévastations, de quelque part qu'elles vinssent. Dans les derniers temps du règne d'Abdallah, les peuples qui le reconnaissaient pour chef avaient résolu, à sa persuasion, de se soumettre à l'obéissance de l'émir de Cordoue; mais diverses causes, et entre autres la mort d'Abdallah, avaient empêché ce libre retour à l'unité de la part des adhérens d'El Somor. El Somor, qu'ils avaient chargé de traiter cette affaire, revint à la montagne et conserva sur ces mêmes peuples une sorte de souveraineté : accoutumés d'ailleurs à l'indépendance en toutes choses, ils ne s'accommodaient volontiers que d'un pouvoir peu exigeant, et El Somor n'exigeant d'eux que des choses faciles et peu nombreuses, ils se trouvaient bien de l'avoir pour émir. Nous l'avons vu d'ailleurs venir se rattacher de lui-même, au commencement de ce règne, au gou-

vernement central, et recevoir d'Abd el Rahman l'investiture du gouvernement d'Alhama. Mais un wasyr étant entré dans les vallées de la sierrania de Ronda, accompagné de nombreux soldats, pour y contraindre les habitans à payer l'arriéré des revenus du zékat dû par cette province, cette démonstration avait blessé les fiers Arabes de la montagne qui s'étaient révoltés, avaient attaqué les soldats et en avaient tué le plus grand nombre. L'insurrection n'avait pas tardé à s'étendre. Les principaux scheiks du pays s'étaient réunis et avaient mis alors d'un commun accord Ahmed ben Mohammed el Hambdani à leur tête, et l'avaient forcé, malgré sa répugnance, dit la chronique arabe, à les conduire et à les défendre. Il était, comme nous l'avons vu, wali d'Alhama. Il fit immédiatement fortifier Baga et Bogiana, Albuchera, Tagela et un grand nombre de forteresses des Alpujarras. Abd el Rahman fut très irrité de ce qu'il appelait la perfidie d'El Somor. Pour châtier et réprimer ces mouvemens, et pour défendre les villes fidèles que les rebelles opprimaient et pillaient, il se mit aussitôt en marche avec la cavalerie de Cordoue et les troupes d'Écija, de Bolcuna et d'Algafdat; et la diligence de ses généraux fut telle, qu'ils ne donnèrent aux rebelles que le temps de se sauver dans les anfractuosités inaccessibles de leurs montagnes. Les forteresses les plus importantes, telles que Baga et Bogiana, furent occupées par les troupes du khalife, et les rebelles ne se présentant d'aucun côté, l'émir entra à Jaen le jeudi quatorzième jour de la lune de schaban de l'année 306 de l'hégire—19 janvier 919. L'émir conquit dans cette campagne, et dans la ville même de Jaen, un poète, qu'il emmena avec lui à Cordoue; ce poète s'appelait Aghlab ben Schoaïb, et El Nassr, dit la chronique, l'attacha à sa maison et se plaisait à le nommer son poète[1]. Fatigué cependant de courir à la poursuite des brigands dans

[1] Conde, c. 72.

les montagnes, et cette guerre contre des factieux lui paraissant peu honorable, il s'en revint à Cordoue après s'être reposé quelque temps à Jaen, laissant au wali de Jaen Labbi ben Obéïdallah le soin de les soumettre.

Abd el Rahman apprit, à son retour à Cordoue, d'heureuses nouvelles de la frontière orientale : une dépêche d'El Modhaffer, son oncle, lui faisait part de divers avantages remportés par lui sur les troupes de Kaleb ben Hafsoun, et, ce qui était d'une plus grande importance encore, lui apprenait la mort de celui-ci, arrivée dans un château du pays d'Huesca, vers la fin de l'année 306, c'est-à-dire dans le courant du mois de mai 919. Kaleb laissait deux fils, Souléïman et Djafar, héritiers, dit un historien arabe, de sa valeur et de sa révolte obstinée. Abd el Rahman, ajoute le même historien, rendit grâces à Dieu de ce qu'il avait diminué le nombre des ennemis de la paix entre les Musulmans. Mais, en même temps, il eut à déplorer les ravages d'un fléau qui se déclara en Espagne et dans le Magreb : la peste y sévit avec une effrayante violence, et la mortalité fut telle, que les vivans se lassaient d'enterrer les morts. On fit en Espagne des prières et des pénitences publiques, et la foule ne sortait pas des mosquées, où l'on ne cessait pas d'implorer la miséricorde divine. Dans le Magreb et dans une partie de l'Andalousie une tempête violente, et qui dura plusieurs jours, vint ajouter à ces maux, et arracha un grand nombre d'arbres et de maisons. Ismaïl ben Boschaïr, chef des prières de la grande mosquée de Cordoue, fut une des victimes du fleau; c'était un homme illustre et estimé, et on l'enterra avec un brillant cortège dans la Makbora du faubourg ou cimetière des al-Rayans (des Orangers). En ce même temps, l'émir fit cadi de Sidonia Schalaf ben Amid el Canéni ou de Canéna, homme fort célèbre par son savoir et sa vertu.

Cependant les rebelles des montagnes d'Elbira commandés par El Somor, dès qu'ils avaient appris le départ du kha-

life, s'étaient enhardis à quitter leurs forteresses inaccessibles et étaient descendus dans la campagne. Le wali de Jaen marcha contre eux et les battit d'abord dans une escarmouche; mais les rebelles, feignant de prendre la fuite, le menèrent par un chemin creux dans un vallon étroit et entouré d'épaisses forêts, où ils se retournèrent et le battirent à son tour. Plusieurs fois les troupes d'El Somor défirent ainsi celles du khalife; mais la nouvelle de ces défaites, à ce que nous apprend un singulier passage de la chronique de Conde, ne parvenait point à Cordoue, ou du moins elle y était cachée au khalife, auquel on disait seulement que la guerre se continuait dans la province de Jaen « avec des succès variés[1]. »

Conde ne parle point, sous cette année 308, de la reprise des hostilités avec les chrétiens; mais on lit dans Murphy : —« Dans le courant de l'année 308 (920—921) il porta ses armes dans la Galice. Ordoño, fils d'Alonzo, gouvernait alors ce pays; il demanda du secours aux Navarrais et aux Français (et à ceux du Frandjat), et fut joint par Sancho, fils de Garcias, roi de Navarre; mais El Nassr les mit en déroute, dévasta leur pays, s'empara des places fortes et démolit leurs citadelles[2]. »

C'est là, par sa généralité même, un assez vague récit. Pour l'intelligence de beaucoup de points subséquens, et surtout des relations de la Navarre avec les états chrétiens et avec les Arabes, c'est ici, ce nous semble, le lieu de porter un moment nos regards sur l'état présent (en 920—921) du royaume fondé dans l'ère 943 (905 de l'ère chrétienne) par Sancius Garseanis.

Sancius Garseanis, selon quelques historiens, ne régnait plus à cette époque sur la Navarre. Après en avoir accru le territoire de toute la contrée située entre l'Èbre, l'Aragon et

[1] Conde, c. 72.
[2] Murphy, c. 3.

le Gallégo, contrée que l'on appelait déjà communément Aragonie ou territoire Aragonense, Sancho, dit-on, en avait remis le gouvernement à son fils Garsias (920) et s'était fait moine. C'est là, du moins, ce que nous apprend Ferreras. « Dans ce même temps, dit-il (920 de J.-C.), Don Sanche (on sait que les historiens espagnols font constamment usage du titre de don depuis Roderich, dernier roi des Goths), roi de Navarre, accablé sous le poids des années, de ses triomphes et de ses glorieuses fatigues, se sentant attaqué de quelques infirmités, se retira dans le monastère de Leyre, et laissa le commandement de ses troupes à Don Garcie, son fils, à qui il avait déjà confié le gouvernement et la défense de ce qu'il avait conquis dans la Rioja[1]. » Ferreras s'appuie ici sur un diplôme du monastère de Leyre où il est question du séjour que fit dans ce cloître le fondateur de la royauté navarraise. Un commentateur de Ferreras fait, toutefois, assez justement observer, ce nous semble, que l'addition du moine Vigila à la chronique Albeldense faisant commencer en 905 l'intronisation de Sancho en même temps qu'elle lui attribue vingt ans de règne, Sancho ne pouvait s'être retiré à Leyre d'une manière absolue, avec renonciation définitive de sa part au monde et à la royauté; qu'il était donc toujours roi en 920—921; que, seulement, il partageait en ce temps les soins et les fatigues du gouvernement avec son fils Garsias; en d'autres termes, qu'il put bien passer quelque temps parmi les moines de Leyre, peut-être revêtu de leur habit, soit par dévotion, soit occupé à des fondations pieuses, selon l'esprit du temps, mais sans pour cela avoir formellement abdiqué la couronne en faveur de son fils[2].

1 Ferreras, Hist. de Españ., etc.

2 Voyez l'acte du monastère de Leyria, conservé dans cette abbaye, et que cite Moret, dans ses Investigaciones sobre el Reyno de Navarra. —Voici les propres termes de l'addition du moine Vigila, dont nous avons cité déjà quelques mots ailleurs : — In æra DCCCCXLIII (A. D. 905) surrexit in Pampilona Rex no-

C'était donc encore Sancho, fils de Garcia (Sancius Garseanis), qui régnait sur la Navarre au moment où Ordoño avait été attaqué par Abd el Rahman; Sancho avait, à ce qu'il semble, fourni des secours au roi de Léon, et, pour l'en punir, l'armée musulmane, avec laquelle El Modhaffer tenait en échec Ebn Hafsoun dans l'Espagne orientale, reçut l'ordre de se porter sur la Navarre. A son tour, Sancho réclama les secours d'Ordoño, lorsqu'il apprit l'expédition projetée contre lui par les Arabes. Ordoño répondit sur-le-champ à son appel et le joignit lui-même en toute hâte avec une armée. Les troupes de Léon étaient principalement composées d'Asturiens et de Galiciens : deux évêques endossèrent le harnais de guerre et accompagnèrent le roi en Navarre; c'étaient Hermogius de Tuy et Dulcidius de Salamanque. Ils ne suivaient point seulement l'armée pour y remplir l'office ordinaire de ministres du Christ, mais pour combattre de leur personne les infidèles[1]. Ordoño avait appelé à lui les comtes de Castille qui, en paix peut-être avec le khalife, ou par tout autre motif, ne répondirent point à son appel. Le roi de Léon arriva donc avec son armée par l'Alava et par Sauveterre, mais sans les troupes de Castille. Les Navarrais et les Léonais réunis marchèrent à la rencontre de l'ennemi. Ils le trouvèrent campé à Val de Junquera. La vallée ou la plaine qui, en raison des joncs qui la couvraient, s'appelait Junquera, est située entre Estella et Pampelune, ou, plus précisément encore, entre Muez et Salinas de Oro. Le lieu que Sampirus appelle Mohis

mine Sancio Garseanis. Fidei Christi inseparabiliterque venerantissimus fuit, pius in omnibus fidelibus, misericorsque oppressis Catholicis. Belligerator adversus gentes Ismaelitarum, multipliciter strages gessit super terras Sarracenorum. Idem cepit per Cantabriam a Nagerense urbe usque ad Tutelam omnia Castra. Terram quidem Degensem cum oppidis cunctam possedivit; necnon cum castris omne territorium Aragonense capit. Dehinc expulsis omnibus Biotenatis xx regni sui anno migravit è sœculo. Sepultus Sancti Stephani portico, regnat cum Christo in polo. — C'est tout ce qu'on sait et tout ce qu'on peut dire de Sancius Garseani.

1 Ainsi que c'était l'usage, dit Raguel, Vita sancti Pelagii martyris, p. 112.

est celui qui porte aujourd'hui le nom de Muez. Là, les deux armées en vinrent aux mains, et la victoire, longtemps disputée, demeura enfin aux Arabes. Les deux évêques, Dulcidius et Hermogius, faits prisonniers, furent envoyés à Cordoue. Ordonius, Sancius et son fils Garcia furent mis en fuite et poursuivis dans toutes les directions. Hermogius recouvra sa liberté en donnant, comme otage, un fils de sa sœur, nommé Pélage, alors âgé de dix-neuf ans, et dont nous raconterons en son lieu la malheureuse destinée[1]. Quant à l'armée arabe, une ardeur de butin, ou peut-être quelque arrière pensée de conquête, l'entraîna plus loin que la prudence n'eût dû le lui conseiller. On se souvenait bien de la défaite de Toulouse et de celle de Poitiers; on avait bien présens à la mémoire tous les échecs qu'on avait reçus dans le Frandjat; mais on se souvenait aussi des riches abbayes qu'on y avait pillées, des nombreux prisonniers Gallo-Franks qu'on y avait faits; on tenta cette incursion de reconnaissance dans l'unique dessein, peut-être, de savoir au juste en quelles mains était pour lors le Frandjat, et s'il était possible d'y faire avec avantage quelque expédition plus sérieuse. Il y avait longtemps, cependant, que les Arabes n'avaient franchi les Pyrénées. Ils laissèrent à leur gauche Pampelune, que Sancho sans doute

1 Sampirus raconte comme il suit toute cette affaire; le moine de Silos et les autres historiens n'ont fait que le copier : — Ex hinc in anno tertio (depuis la bataille où Ordonius avait été défait à Mindonia) innumerabile agmen Sarracenorum venit ad locum qui dicitur Mohis; quo audito, Pampilonensis Garsea rex Sanctii regis filius, misit velociter ad regem Dominum Ordonium, ut adjuvaret eum contra acies Agarenorum. Rex vero perrexit cum magno præsidio, et obviaverunt sibi in valle quæ dicitur Juncaria, et ut assolet, peccato impediente, multi corruerunt ex nostris, etiam duo episcopi, Dulcidius Salmanticensis et Hermogius Tudensis ibidem sunt comprehensi, et Cordubam adducti. Pro isto Hermogio episcopo ingressus est subrinus ejus sanctus Pelagius Cordubam. Deinde posuerunt eum in carcere, qui postea pervenit ad martyrium (Sampir. Chr., num. 18). — Le prêtre Raguel, auteur de la vie de Pélage, dit, en parlant du combat de Junquera : — Concerto prælio ita populus Dei in fugam versus est, ut etiam ipsi episcopi cum aliquantis fidelibus captivi tenerentur. Inguibus autem unus nomine fuit Hermogius, qui ferro vinctus Cordubæ carcere mansit clausus (Vita S. Pelagii, auctore Raguele, presbytero coævo, dans Florez).

avait fait fortifier, et qu'ils eussent vainement attaquée, et s'engagèrent dans la longue ligne qui mène au port de Jacca. La route, de ce côté, est difficile; la montagne rude et escarpée. Le sentier n'est praticable qu'avec de grandes précautions, et les chevaux et les mulets non accoutumés à tenir pied sur cette corniche étroite et raboteuse, bronchent à chaque pas, non sans grand danger de rouler dans les précipices. C'est ce qui arrivait aux chevaux des Arabes, dressés aux combats plus qu'aux mauvais chemins. Quelques détachemens de cavaliers, cependant, surmontèrent tous les obstacles, et pénétrèrent, dit-on, jusque dans les campagnes de Toulouse; l'on n'a d'ailleurs aucun détail sur ce qu'ils y firent, pas plus que sur les motifs qui les déterminèrent à s'en retourner; mais il est probable que, malgré tout, quelque terreur les saisit au milieu de ces terres où leurs aïeux avaient éprouvé plus d'une sanglante défaite. Ils ne rencontrèrent cependant aucune résistance dans les campagnes ouvertes de la Gaule méridionale, et ils n'osèrent probablement pas s'attaquer aux villes et aux bourgs de quelque importance; au moins aucun chroniqueur frank ne nous dit-il un seul mot de leur invasion, preuve qu'elle fit peu de sensation dans les états de Charles-le-Simple, et n'y provoqua aucun déploiement de forces militaires; mais, au retour, la même relation leur fait subir un échec dans les Pyrénées, qu'ils ne repassèrent point par le port de Jacca, mais par le défilé plus occidental et plus commode qui mène à Pampelune par Roncal, défilé presque aussi fameux que celui de Roncevaux. La tradition du pays, au moins adoptée par ses historiens tels qu'Abarca et Moret, est que Sancho et Garcias les y attendirent et les y accablèrent avec les ressources ordinaires des montagnards, entre les mains de qui les rochers seuls sont des armes terribles. Toutefois, leur défaite ne dut pas être bien désastreuse, s'il est vrai que ce passage de Murphy doive se rapporter à cet événement : — « Abd el Rahman, dit-il

porta la guerre sur le territoire de Pampelune, parcourut le plat pays, prit et rasa les forts, et pénétra jusqu'à l'autre extrémité de la province (c'est-à-dire jusque de ce côté-ci des Pyrénées). L'ennemi chercha en vain à l'arrêter dans les gorges et les défilés des montagnes; il n'éprouva aucun échec dans ces passages difficiles[1]. » — Abd el Rahman doit s'entendre ici figurément pour l'armée de Cordoue, car il est certain que le khalife n'assista pas même en personne à la bataille de Junquéra, et à plus forte raison ne prit-il point part à une course téméraire et pleine de hasards sur les terres des Franks, où tout insuccès eût été de nature à ternir singulièrement l'honneur du khalifat.

Le silence des chroniques arabes qui ne parlent d'aucune guerre entre les Arabes et les chrétiens à cette époque nous fait accueillir avec quelque défiance un autre récit, dont les écrivains chrétiens sont seuls à faire mention; je veux parler de l'expédition d'Ordoño dans la vieille Castille et jusque dans la Manche et à quelques journées, d'autres disent à une journée à peine de Cordoue. D'après Sampiro qui rapporte le fait, après la bataille de Junquéra, pendant que l'armée victorieuse se précipitait vers les Pyrénées, Ordoño, avec les débris de la sienne et quelques renforts avait pénétré jusque dans la Manche, au cœur des possessions musulmanes, et avait porté l'effroi jusque sur la frontière orientale de l'Andalousie, frontière qui, à ce qu'il paraît, s'appelait alors Sintilia, brûlant les villages, massacrant les habitans et mettant tout à feu et à sang sur son passage. Entre les bourgs et les villes qu'il détruisit, Sampirus nomme Castellon, qui peut-être était la vieille cité phénicienne Castulo, aujourd'hui Cazlona, et encore Palmacio, Eliph, Sarmaléon,

[1] Murphy, c. 3. — He made (Abd el Rahman) war on Pampelona, conquered the open country, took and razed the forts and penetraded to the other extremity of the land : the ennemy opposing him upon the mountains and difficult passes only, without causing him any injury.

Magnancia, villes dont il est impossible de déterminer la situation précise, mais qui toutes devaient être plus ou moins voisines de l'Andalousie [1]. Après cette expédition, qui a paru douteuse à plusieurs historiens espagnols, puisqu'ils n'en parlent pas, Ordoño retourna à Léon par Zamora, où, dit Masdeu, la joie de son triomphe fut noyée dans l'amertume dont le remplit la mort de sa première femme Elvire ou Geloïre, qu'il aimait de la plus tendre affection [2]. C'est de cette Elvira, nommée Nunna par Sampirus, et qui, à ce qu'on croit, était gallicienne, qu'étaient nés les quatre fils d'Ordoño, Sancho, Alfonse, Ramire et Garcia, et une fille appelée Xiména. L'année même de la mort de Nunna, Alfonse prit, malgré ses regrets, une nouvelle femme, aussi gallicienne, appelée Aragonta, mais qui ne lui plut point, dit l'évêque chroniqueur, et qu'il répudia [3]. Nous le verrons bientôt, et du vivant même de cette Aragonta, prendre une troisième femme du sang royal de Pampelune. Masdeu parle seulement de ce dernier mariage, tant il a à cœur, ce semble, de ne rien insinuer qui puisse ternir le moins du monde la gloire de ce roi.

Le même historien attribue, peut-être avec vraisemblance, au dépit que lui avait causé le peu d'empressement de quelques-uns des comtes des châteaux de Castille à lui prêter le

[1] At vero prædictus Rex cogitans quatenus ista contrairet, congregato magno exercitu, jussit arma componi, et in eorum terram, quæ dicitur Sintilia, strages multas fecit, terram depopulavit, etiam castella multa in ore gladii cepit. Hæ sunt Sarmaleon, Eliph, Palmacio, et Castellion et Magnanciam deprædavit : siquidem et alia multa, quod longum est prænotare, in tantum ut unius diei spatio non pervenerit Cordubam (Sampir. Chr., num. 18).

[2] Sampirus la nomme Nunna : — Exinde remeans cum magno triumpho Zemoram, invenit Reginam Dominam Nunnam defunctam, ex qua genuit Adefonsum et Ranimirum, et quantum habuit gaudium de triumpho, tantam gustavit tristitiam de Reginæ letho (ibid., l. c.). Mais dans différens actes de donations elle est appelée Geloira (ou Elvira en langage vulgaire, et quelquefois même Urraca). — Roderich de Tolède lui attribue explicitement deux noms : il dit, en parlant d'elle : Munia-Domna, quæ et Geloira alio nomine vocabatur.

[3] Aliam quoque duxit uxorem ex partibus Gallecïæ, nomine Aragontam, quæ postea fuit ab eo spreta, quia non fuit illi placita, et postea tenuit inde confessionem dignam (Sampir. Chr., num. 18).

secours de leurs armes, la haine qu'il conçut contre eux et le guet-apens dont ils furent victimes, mais encore avec une partialité évidente pour le roi de Léon: — « Lorsque, dit-il, Ordoño fut un peu remis de ses fatigues et de la douleur que lui causait la mort de sa femme, il se reprit à songer au désastre du val de Junquéra, dont on pouvait attribuer une bonne part au défaut qu'y avaient fait les comtes de Castille avec leurs hommes d'armes, et il résolut de tirer une vengeance éclatante de leur refus d'y venir en aide aux chrétiens[1]. » Il semble d'ailleurs assez vraisemblable aussi que l'espèce de ton d'autorité, de seigneur à vassal, que, plus que ses prédécesseurs, avait affecté Ordoño avec les libres gouverneurs des châteaux de Castille, les avait indisposés; d'autant mieux que quelques-uns ne relevaient en aucune façon de la royauté de Léon, et avaient fondé de leurs deniers et peuplé de leurs hommes les châteaux qu'ils gouvernaient dans une pleine indépendance, et sur lesquels ils n'admettaient par conséquent personne à prétendre ou à exercer la moindre souveraineté. Quatre surtout des comtes de Castille, les plus prépondérans, à ce qu'il semble, de cette époque, Nunnius Fernandez, Abolmondar surnommé le Blanc, dont le nom indique évidemment une origine arabe, son fils Didacus, et Ferdinandus Ansurez, s'étaient, par les motifs que nous venons de dire ou par d'autres motifs, particulièrement attiré la haine du roi de Léon. Ordoño, les sachant réunis à Burgos, les fit inviter à une conférence comme pour délibérer sur leurs intérêts communs et leur assigna pour lieu du rendez-vous une ville ou un bourg appelé Tejiare, situé sur le fleuve Carrion. Ne soupçonnant aucun mauvais dessein de la part du roi, ils s'y rendirent avec confiance; mais à peine les eut-il en son pouvoir qu'il les fit charger de chaînes et conduire à la

1 Masdeu, t. XII, etc.

royale cité de Léon. Ils y furent jetés en prison, et l'on ne tarda pas à apprendre en Castille qu'on les y avait tous quatre mis à mort, sans autre forme de procès. Nunnius Ferdinandi était allié à la famille d'Ordoño; c'était le beau-père de son frère et prédécesseur Garcia, et il était aïeul par conséquent des fils de ce dernier, qui, du reste, n'élevèrent jamais aucune prétention à la royauté[1].

Sampirus nous apprend que sur ces entrefaites des messagers du roi de Navarre vinrent trouver Ordoño à Léon pour en solliciter de nouveaux secours. Il s'agissait de faire rentrer sous la domination navarraise Nagera et Vicaria, qui en étaient sorties, soit que ces deux villes fussent restées aux mains des Arabes, soit qu'elles eussent pris parti pour les comtes de Castille, sur la nouvelle de l'indigne traitement qu'on leur avait fait subir à Léon. Un mot de Sampirus qui appelle Nagera et Vicaria les villes des perfides[2], semble favoriser ce dernier sens, mais nous n'oserions le décider. Quoi qu'il en soit, il est certain au moins que Sanche, roi de Navarre, et son fils Garcia, associé par lui à la royauté, avaient le plus grand intérêt à redevenir maîtres de deux places qui sont comme les clefs de la Navarre; ils ne pouvaient espérer les réduire par leurs seules forces, et ils demandèrent des secours à Ordoño. Ordoño leur en envoya effectivement;

1 Direxit nuntios Burgos pro comitibus, qui tunc eamdem terram regere videbantur, et erant ei rebelles. Hi sunt Nunnius Fredenandi, Abolmondar Albus, et ejus filius Didacus et Fredinandus Ansurii filius, et venerunt ad palatium regis in rivulo qui dicitur Carrion, loco dicto Tejiare, et ut ait hagiographa : Cor regum et cursus aquarum in manu Domini, nullo sciente, exceptis consiliariis propriis, cepit eos, et vinctos et catenatos ad Sedem Regiam Legionensem secum adduxit, et ergastulo carceris trudi, et ibi eos necari jussit (Sampir. Chr., num. 19). — Le lieu du guet-apens est fort diversement exprimé dans les historiens : Roderich de Tolède écrit *Tegulare*, Lucas de Tuy *Regulare*, le moine de Silos *Tebulare*; Sampirus, comme on vient de le voir, *Tejiare*, et dans quelques codex *Teliare*. On croit que c'est aujourd'hui *el Tejar* ou *los Tejares*.

2 ..... Nuntii venerunt..... ut illuc pergeret rex noster suprafatus ad debellandas urbes perfidorum : hæ sunt Nagera et Veguera. — C'est ainsi que Sampirus nomme Anagarum et Vicaria, aujourd'hui Najera et Begera.

il fit mieux, il partit en personne pour la Navarre, à la tête d'une armée, et il ne tarda pas à remettre ses alliés navarrais en possession des deux villes qu'ils avaient si fort à cœur de recouvrer[1]. Ce fut en cette occasion que, pour mieux sceller leur alliance politique, les deux rois s'allièrent par le sang. Ordoño épousa Santiva ou Santia, fille de Sanche et sœur de Garcia[2].

La campagne dont nous venons de parler fut la dernière qu'entreprit Ordoño, et paraît devoir être placée dans l'automne de 923: il ne fut pas donné à ce roi de jouir longtemps de ses succès et de ses alliances. Comme il s'en retournait à Léon avec sa nouvelle épouse Domina Sancia, la mort le surprit en chemin, et il expira à Zamora, selon toute apparence à la fin de cette même année 923, ou au commencement de la suivante. Il avait régné neuf ans et onze mois accomplis, si l'on compte du jour de sa nomination, ou neuf ans et six mois seulement, si l'on ne compte que du jour où il fut sacré. Son corps fut porté à Léon et enterré dans l'église de Sainte-Marie, qu'il avait fait construire. Ordoño fut le premier roi d'Espagne qui fut enterré à Léon[3].

1 Rex vero iter egit, dit l'évêque Sampiro, cum magno exercitu, et pugnavit et oppressit, atque cepit supradictam Nageram, quæ ab antiquo Tricio vocabatur. — Cepit Anagarum quod olim Tricium vocabatur, dit à son tour Roderich de Tolède.

2 Tunc sortitus est filiam ejus in uxorem, nomine Sanciam, convenientem sibi, et cum magna victoria ad sedem suam venit.

3 Voyez sur ce roi Sampirus, Chr., num. 19, Florez, t. XVIII, p. 315, Risco, Españ. Sagr., t. XXXIV, tit. 34, p. 481, Masdeu, t. XII, p. 189 et suiv., etc. — Lorsque, dans le XIIme et le XIIIme siècle, fut construite la cathédrale de Léon qui existe aujourd'hui; on prit soin de la mémoire de ce roi, et l'on plaça sur les murs de la principale chapelle deux inscriptions, avec son buste posé sur une urne en marbre.— Une de ces deux épitaphes, d'ailleurs assez longue, résume fort bien, quoique avec un peu d'exagération, l'histoire de la vie d'Ordoño II, qui, après tout, a exercé une assez grande influence sur le développement de la monarchie catholique de Léon; nous la donnons ici :

Omnibus exemplum sit quod venerabile templum
Rex dedit Ordonius quo jacet ipse pius.
Hanc fecit sedem quam primo fecerat ædem

Pendant que ces événemens se passaient chez les chrétiens et ces faits de guerre entre les chrétiens et les Arabes, dans les montagnes d'Elbira, les rebelles continuaient à avoir l'avantage. Vers ce temps le wali de Jaen, Lebbi ben Obéidallah, demanda des secours aux caïds de Bulcona et d'Algafdat et au wali de Carmone Ishak ben Ibrahim ben Sakr el Okaïli; mais, malgré ces secours, il ne put tenir longtemps la campagne; El Somor le battit en plusieurs rencontres, et fut assez heureux pour surprendre Jaen, après avoir dispersé les troupes réunies des deux walis Lebbi ben Obéidallah et Ishak el Okaïli. Ce dernier, qui était d'un grand âge, porta lui-même ces fâcheuses nouvelles à Cordoue, où le khalife le reçut aussi honorablement que s'il fût venu lui apprendre une victoire ou la soumission des révoltés. Il ordonna toutefois sur-le-champ toutes choses pour avoir raison de l'entre-

Virgini hortatu quæ fulget pontificatu.
Pavit eam donis : per eam nitet urbs Legionis.
Quæsumus ergo Dei gratia parcat ei.
Is rex Alfonsi patris sui vestigio
Prudenter et juste regnum gubernans
Talaveram cepit.
Et Arabes apud castrum Sancti Stephani prostravit.
Subjugavitque sibi
Lusitaniam et Beticam provincias
Et terram Arabum quæ Sincillam dicitur
Magna strage subegit.
Anagarum cepit et Vicariam
Et octavo (nono) regni sui anno
Cum sex mensibus completis
Zamore infirmitate percussus
Ab hoc sæculo migravit.
Era DCCCCLXII.

Sur l'autre face du tombeau était écrit :

Princeps iste necdum rex
Inter occidentales fortissimam
Et opulentissimam Regel civitatem
Interfectis habitatoribus destruxit.
Demum assumpto regali sceptro
Principem Cordubæ
Vinctum hic duxit.

prenant El Somor; les troupes de Cordoue se réunirent et le khalife lui-même partit pour Jaen; il mit le siége devant la place, que les rebelles ne tardèrent pas à lui abandonner pour regagner leurs montagnes. El Somor parvint à se réfugier avec ses fidèles compagnons de guerre dans la redoutable forteresse d'Alhama dont il avait été nommé wali par le khalife lui-même, et d'où il espérait pouvoir longtemps le braver; mais le khalife mit son honneur à anéantir les insurgés et leur chef; il établit son camp devant Alhama, et jura de ne le lever que lorsqu'il aurait vu à ses pieds la tête d'El Somor [1]. La position et les abords de la place semblaient inaccessibles aux soldats du khalife; néanmoins il fallait vaincre. Chaque jour un nouvel assaut était livré à la place; mais les assiégés se défendaient avec un courage désespéré. Le siége menaçait de traîner en longueur, et il y allait de la gloire du khalifat à n'être pas trop longtemps tenu en échec devant Alhama. Les murailles d'Alhama étaient très épaisses et flanquées de tours; Abd el Rahman y fit ouvrir une brèche avec des poutres et du feu; ses soldats entrèrent alors dans la ville où ils eurent bientôt le dessus; tous les hommes trouvés vivans dans Alhama furent passés au fil de l'épée; on trouva parmi les cadavres El Somor mourant, couvert de blessures et à peine reconnaissable. Le khalife tint son serment et fit décapiter le vaillant et malheureux scheik à demi-mort, et dépêcher sa tête à Cordoue avec la nouvelle de sa victoire; cet événement eut lieu au commencement de l'année 311 ou à la fin de l'année précédente 310, c'est-à-dire au printemps de l'année de l'ère chrétienne 826, dans le mois d'avril ou de mai [2].

D'Alhama Abd el Rahman se rendit à Grenade, et s'y arrêta quelque temps; cette ville naissante si délicieusement située

[1] Conde, c. 72.
[2] Ibid., c. 73.

entre le Darro et le Xénil, les jardins pittoresques et la fertilité admirable de ses vallons le charmèrent[1]. Il y fit bâtir une mosquée-djéma, plus brillante que celle qui avait servi jusque-là de lieu de réunion aux fidèles, et il en nomma cadi Aboul Hassan Aly ben Omar el Hambden, de la famille des Merwans Algaribes de Syrie. C'est à dater de ce temps que les Arabes commencent à parler plus fréquemment de Grenade, à vanter sa situation et les agrémens de son séjour, à lui prêter quelque importance politique[2].

Après la mort d'El Somor, les habitans des Alpujarras et de la Sierra-Névada perdirent tout espoir de résister à l'ascendant de Cordoue, et vinrent faire leur soumission entre

1 Conde, c. 72.

2 Grenade était loin cependant alors de cette réputation et de cette splendeur qui ont rendu son nom si poétique. On ne l'appelait point encore la perle de l'Andalousie; on n'en pouvait pas dire encore avec le poëte :

Soit lointaine, soit voisine,
Espagnole ou Sarrasine,
Il n'est pas une cité
Qui dispute, sans folie,
A Grenade la jolie
La pomme de la beauté,
Et qui, gracieuse, étale
Plus de pompe orientale
Sous un ciel plus enchanté.
. . . .
Grenade a plus de merveilles
Que n'a de graines vermeilles
Le beau fruit de ses vallons;
Grenade, la bien nommée,
Lorsque la guerre enflammée
Déroule ses pavillons,
Cent fois plus terrible éclate
Que la grenade écarlate
Sur le front des bataillons.

L'Alhambra surtout ne décorait point encore Grenade, l'Alhambra qui fait balbutier le poëte d'admiration :

Mais que dire de l'Alhambra?
L'Alhambra! l'Alhambra! palais que les génies
Ont doré comme un rêve, et rempli d'harmonies;
Forteresse aux créneaux festonnés et croulans,
Où l'on entend la nuit de magiques syllabes,
Quand la lune, à travers les mille arceaux arabes,
Sème les murs de trèfles blancs!

les mains du khalife, dont désormais ils reconnurent la puissance et la suprématie temporelle et spirituelle.

Après la pacification du midi de l'Espagne, Abd el Rahman tourna ses regards vers Tolède, qui, depuis si longtemps, était entre les mains du fils d'Hafsoun, et résolut d'en entreprendre sérieusement la réduction. Quelque obstacle profond s'opposait, si l'on en juge par la conduite qu'il tint en cette occasion, à ce qu'il prît Tolède d'assaut, et ce fut un singulier privilége de cette place de demeurer musulmane, mais ouvertement en dehors de la juridiction de Cordoue durant tant d'années, aux époques même les plus glorieuses de la domination des Ommyades. Les moyens qu'employa Abd el Rahman pour réduire Tolède, et surtout le temps qu'il y mit, prouvent la difficulté de l'entreprise. Dès qu'il eut résolu en conseil d'en reprendre possession, il chargea le wali Abdallah ben Ialy, qui commandait à Zurita, de se diriger avec ses troupes par Talavéra et Calatrava sur Tolède, et d'en dévaster les campagnes. Pendant deux ans Abdallah ben Iali, transportant ses campemens d'un lieu à un autre sur les terres de Tolède, ne cessa de les ravager et d'empêcher les Tolédans d'y rien recueillir. Djafar ben Hafsoun, qui défendait Tolède en personne, considérant que si l'on mettait le siége devant la place il serait impossible de la garder faute de provisions, et que l'on ne pouvait recourir aux villages environnans, parce que tout avait été enlevé par Abdallah ben Ialy, ne voulut point se voir forcé de se livrer à ses ennemis, et sous le spécieux prétexte de secourir et de défendre le pays, rassemblant tout l'argent qu'il avait ou qu'il put recueillir de ses partisans, et laissant le soin de défendre la ville à un de ses plus vaillans lieutenans, il en sortit avec l'élite de ses troupes et quelques-uns des principaux habitans qui, instruits de ses projets, consentirent à le suivre. Djafar essaya d'abord de tenir la campagne avec ses compagnons et d'empêcher les dévastations que commettait Abdallah ben Jaly sur les terres de

Tolède ; mais l'infériorité de ses forces était telle, qu'il dut bientôt éviter plutôt que chercher la rencontre de l'ennemi. La troisième année enfin, le khalife donna ordre aux walis de Mérida et de Valence d'envoyer de nouveaux renforts à Ebn Ialy. L'alcaïde de Talavéra, celui d'Uclez et celui de Calatrava furent les premiers à dresser leurs tentes sous les murs mêmes de la ville. Il fut établi un camp nombreux du côté d'el gouf ou du nord, le seul par où la ville soit attaquable, les eaux du Tage ne l'entourant point de ce côté; tandis que du côté où coule le fleuve, elle présente aux assiégeans une ligne inexpugnable, le mont sur lequel elle est assise étant élevé et d'un accès impraticable. Abd el Rahman jugea alors le moment venu de prendre part en personne aux opérations du siége. Il se rendit avec l'élite de ses scheiks cordouans et à la tête de sa garde particulière au camp de Tolède. Sa présence fit avancer les travaux. Ayant observé que les assiégeans tiraient le plus grand parti de quelques vieux édifices, probablement gothiques, qui s'élevaient hors des murailles, entre le camp et la ville, le khalife en ordonna la destruction. Tolède fut ensuite si étroitement pressée du côté par où elle était prenable et bloquée si soigneusement dans toute la longueur de son enceinte que baigne le Tage, que toute résistance fut bientôt reconnue impossible. Entourée d'un camp où s'étaient rassemblées les meilleures troupes de l'Espagne méridionale, affamée d'ailleurs, elle dut songer à se rendre. Ebn Hafsoun, qui était rentré dans la place quelque temps avant que les alcaïdes de Talavéra, d'Uclez et de Calatrava en eussent formé le siége et le blocus rigoureux, chercha lui-même un expédient pour se tirer de ce pas difficile. On tint conseil ; les plus prudens furent d'avis de s'abandonner à la clémence du khalife, et, pour mieux excuser leur longue et obstinée résistance, ils jugèrent convenable de faciliter un matin la fuite de trois ou quatre mille des plus vaillans défenseurs de Tolède et d'en ouvrir aussitôt les portes à Abd el Rahman. Dja-

far lui-même adopta et approuva cet avis. Il en fit part à ses compagnons et les encouragea à le suivre, sans plus de délai, dès l'aube du lendemain. Le jour n'était point levé encore; tout dormait dans le camp des Arabes; quelques chevaux seulement, éveillés par les vagues bruissemens de la terre à l'approche du jour, hennissaient à l'entrée des tentes; lorsque tout-à-coup deux mille cavaliers sortirent impétueusement de la ville, et s'ouvrirent un passage à travers le camp ennemi; chaque cavalier portait un fantassin en croupe, ou s'attachant aux sangles et aux étriers. Près de quatre mille hommes parvinrent ainsi à s'échapper au milieu du désordre, des cris et de la confusion de ce brusque mouvement; quelques-uns à peine demeurèrent entre les mains des assiégeans. Tout le camp fut bientôt sous les armes; mais lorsque le khalife apprit que c'étaient les troupes de Djafar qui s'étaient enfuies de Tolède, il défendit qu'on se mît à leur poursuite, et conçut l'espoir d'entrer bientôt dans la place. Cet espoir se réalisa ce jour-là même : des députés vinrent solliciter la grâce des habitans. Le séjour dans Tolède et la sortie des troupes de Djafar ben Hafsoun leur servirent d'excuse et de prétexte. Abd el Rahman agréa toutes les explications, excusa tout, satisfait de l'offre qu'on lui faisait de lui ouvrir, sur l'heure, les portes de la ville, et leur promit sûreté pour leurs personnes et leurs biens. Les députés rentrèrent satisfaits dans la ville et en firent ouvrir toutes les portes à l'instant même. Le khalife y entra par Bab-Sacra (Bisagra), à la tête de la cavalerie de sa garde et entouré des scheiks les plus illustres de Cordoue, au milieu des acclamations et de l'allégresse feintes ou sincères de la population accourue de toutes parts pour voir son cortège. L'entrée d'Abd el Rahman el Nassr Ledin Allah dans Tolède eut lieu en l'année 315 (927); il y avait plus de quarante-deux ans que Tolède se maintenait hors de la domination des Ommyades. Abd el Rahman en donna le gouvernement au wali Abdallah ben Ialy, qui avait dirigé les principales

opérations du siége, et s'en retourna triomphant à Cordoue à la fin de cette même année 315[1].

Ordoño II avoit laissé quatre fils de son premier mariage avec Domina Nunna ou Geloïra; mais aucun ne lui fut donné pour successeur, et les électeurs civils et militaires du royaume firent passer la couronne à Froïla, frère du feu roi, et qui régnait déjà dans les Asturies[2]. Froïla II ne régna qu'un an et deux mois à Léon, de janvier ou février 924 jusqu'au commencement de mars 925, qu'il mourut de la lèpre. Les vieilles chroniques considèrent la brièveté de son règne et la maladie dont il mourut comme un châtiment de Dieu, infligé à ce roi en raison de sa conduite envers les fils du noble Olmund, qu'il fit mettre à mort sans raison ni motif, disent-elles, et envers leur frère Fronimius, évêque de Léon, qu'il envoya en exil[3]. Ces faits peuvent être tenus pour certains, étant rap-

[1] Nous insistons sur cette date qui est celle que donnent les Arabes dans Conde et dans tous les écrits où ils parlent de cette reddition de Tolède. Aboulféda n'est pas moins explicite là dessus : — Abderrahman Naser, dit-il (t. II, p. 351, ad annum Hegiræ 315), Toletum parere negantem diuturna obsidione perdomuit, multis fœdavit ruinis. — Cette date d'ailleurs n'a rien qui ne s'accorde avec les chroniques chrétiennes; elle s'accorde très bien aussi avec le récit des faits antérieurs; et on s'explique parfaitement comment le brave et rusé Djafar ben Hafsoun put se maintenir jusque-là dans Tolède, si l'on se rappelle combien il lui était aisé de s'allier aux chrétiens, aux comtes indépendans qui s'élevaient en Castille, et d'en recevoir des secours ; si l'on songe surtout à la position de Tolède, qui en rend la défense si facile, et aux guerres et aux révoltes qui de tous côtés occupaient le khalifat. Nous comprenons mal, dans cet état de cause, et en présence de textes si précis, comment M. Aschbasch (Geschichte von Ommaijaden in Spanien) a cru pouvoir avancer la prise de Tolède de dix ans ; elle est on ne peut mieux placée au contraire pour la vraisemblance, pour les événemens qu'elle détermine ou dont elle devient l'occasion, par quantité de raisons historiques enfin, sous l'an 927, où la placent d'ailleurs les textes les plus irrécusables.

[2] Voyez, dans Risco, España Sagrada, t. XXXVII, p. 343 et suivantes, un acte en tête duquel il est qualifié : Froïla, Rex Asturum, filius Adefonsi III, etc.

[3] Propter paucitatem vero dierum nullam victoriam fecit, nullos hostes exercuit, nisi quod (ut autumant) filios Olmundi nobilis sine culpa trucidari jussit, et, ut dicunt, justo Dei judicio festinus regno caruit, quia episcopum Legionensem nomine Fronimium post occisionem fratrum absque culpa in exilium misit... et

portés par la chronique de l'évêque Sampirus, la plus ancienne qui nous reste sur cette époque. Quant à ce que rapportent les historiens postérieurs sur la foi de Roderich Ximenez, savoir : l'établissement, sous ce règne, des juges de Castille Laïn Calvus et Nunius Rasura, qui, pendant nombre d'années, gouvernèrent la Castille avant qu'elle s'érigeât en comté indépendant, cela est sujet à plus de difficultés, et Masdeu[1], se fondant sur le silence de tous les historiens qui ont écrit dans les trois cents années qui séparent ce règne de l'existence de Roderich Ximenez, le premier, entre tous les historiens d'Espagne, qui en fasse mention, va jusqu'à rejeter le fait, non-seulement comme contraire à la vérité historique, mais encore comme impossible dans les circonstances données où l'on prétend qu'il s'est passé. Quoi qu'il en soit, Froïla II n'entreprit point de conquêtes, n'eut point de guerres à soutenir, ne fit rien, en un mot, qui recommande sa mémoire à la postérité, si ce n'est quelques fondations pieuses et quelques dons aux églises pendant qu'il était roi des Asturiens[2]. Le plus remarquable, comme objet d'art, est un coffret formé de quatre-vingt-deux morceaux d'agate enchâssés dans de l'or et contenant un assez grand nombre de menues reliques, donné par Froïla à l'église d'Oviédo en 910, c'est-à-dire la première année de son règne comme roi des Asturiens. Ce coffret se voit encore aujourd'hui en assez bon état de conservation dans la Camara Santa de l'église d'Oviédo : l'intérieur en est doublé d'argent, et porte, avec la croix de Pélage, au pied de laquelle se voient les quatre figures d'animaux, attribut des quatre évangélistes, une inscription votive d'un caractère et d'un goût peu différens de celles de ses prédé-

ob hoc abreviatum est regnum ejus, ac breviter vitam finivit, et plenus lepra decessit (Sampir. Chr., num. 20).

[1] Masdeu, Hist. Crit. de Españ., t. XII, p. 204.

[2] Voy. Risco, Españ. Sagr., t. XXXVII, p. 261 et seq.

cesseurs[1]. On trouve dans les Asturies un autre souvenir du règne de Froïla II : c'est une inscription commémorative de l'achèvement d'une voie ouverte, *regnante Froila*, dans l'ère 960, c'est-à-dire avant que Froïla fût roi de Léon. Cette inscription, qui, de même que le coffret dont nous venons de parler, subsiste encore aujourd'hui, a été découverte dans les terres de la commune de Somiedo, à un quart de lieue de la Riera, et sur un terrain élevé où s'aperçoivent quelques vestiges d'un ancien chemin éloigné d'environ quarante mètres de celui qu'on suit aujourd'hui. La pierre sur laquelle le graveur a travaillé, présentant de nombreuses inégalités, il a mal formé et quelque peu trop séparé les lettres de l'inscription; on y lit pourtant assez aisément :

IN ERA DCCCCLX FUIT FACTA VIA REG-
NANTE FROILA CVM VRRACA CONJUGE.

Ce monument nous apprend, entre autres choses, qu'en 922, la femme de Froïla s'appelait Urraca. Les documens précédens lui donnent pour épouse Nunilo ou Nunna, ayant pour surnom Scéména (*Nunilo, cognomento Scemena* en latin barbare). Urraca était donc la seconde femme de Froïla, à moins que ce nom d'Urraca ne fût comme celui de Scéména un surnom de Nunilo. Quoi qu'il en soit, Froïla laissa trois fils de cette dernière, tous nés pendant qu'il régnait dans les Asturies, nommés Alfonse, Ordoño et Ramire, outre un fils illégitime que Sampiro appelle Azenar[2].

[1] Voici cette inscription copiée ligne par ligne sur l'original même d'Oviédo :

Susceptum placide maneat hoc in honore
Dei quod offerunt famuli Christi Froila et
Nunilo cognomento Scemena. Hoc opus
Perfectum et concessum est sancto Salvatori
Ovetensi. Quisquis auferre hæc donaria nos-
tra præsumpserit, fulmine divino intereat
Ipse. Operatum est era DCCCCXLVIII.

[2] ..... Duxit uxorem nomine Muniam Domnam, ex qua hos filios genuit, Ade-

L'année même de l'intronisation de Froïla à Léon mourut le roi de Pampelune Sancius Garseani, laissant le royaume fondé par sa politique et par son courage à son fils Garcia, surnommé le Trembleur. Nulle guerre n'eut lieu entre les Arabes et les chrétiens pendant les quatorze mois que dura le règne de Froïla II.

Le successeur de celui-ci fut Alfonse IV, fils d'Ordogne II, que l'on préféra aux fils du précédent. A peine sur le trône, il rappela de l'exil l'évêque de Léon Fronimius dont Froïla avait fait mettre à mort les frères : nul historien n'ayant exprimé la cause de la rigueur de Froïla envers cette famille, ou n'ayant voulu l'exprimer, on est fondé à soupçonner que les fils d'Olmund avaient intrigué sinon conspiré en faveur du fils d'Ordoño contre son oncle, lors de l'élection de celui-ci en qualité de roi de Léon[1]. Alfonse IV était d'un caractère faible et mobile, fort ami de la paix et tout adonné aux pratiques de la dévotion. La chronique de Sampirus ne nous dit presque rien de son règne, et n'attribue à Alfonse IV ni vertus ni vices marqués. Elle nous apprend seulement qu'il avait une femme nommée Xiména, de laquelle il eut un fils qui reçut en naissant le nom d'Ordonius, et fut surnommé dans la suite Ordoño-le-Mauvais (*Ordonius Malus*) ; nous verrons ailleurs à quel sujet. Vers le milieu de la cinquième année de son règne, Alfonse IV se lassa de la royauté ; il appela près de lui son frère Ramire, qui, à ce qu'il paraît, vivait retiré dans un petit canton de l'Espagne septentrionale, appelé le

fonsum, Ordonium sive et Ranimirum : et genuit Azenarem (in Sandovalo Accensiarc), sed non ex legitimo conjugio (Sampir. Chr., num. 20).

1 Cette conjecture pleine de vraisemblance est indiquée par Ferreras (Historia de España, ad ann. 925, num. 4) : Muerto Don Ordoño fué acclamado por Rey su hermano Don Froïla, que es el segundo de este nombre; y apenas ciñó la corona, quando mandó quitar la vida a los hijos de Olmundo, cavallero principalisimo, y desterró al obispo de Leon Frunimio su hermano; el motivo que tuvó se ignora : se discurre, fué haver intentado estos cavalleros, y el obispo, con sus parciales, poner en el trono á Don Alonso, hijo de Don Ordoño.

Vierzo, et abdiqua la couronne en sa faveur à Zamora le 11 octobre 930, après avoir régné cinq ans, sept mois et quelques jours. Ramire vint à Zamora prendre possession du règne avec tout son cortège de magnats, nous dit Sampirus; ce qui donne à penser qu'il excerçait déjà quelque souveraineté dans le Vierzo, et Alfonse IV se retira dans le monastère de Sahagun sur le fleuve Cea, où il prit l'habit de moine[1].

Les Arabes nous disent que le rebelle Djafar, après la prise de Tolède (en 927), sollicita l'appui des chrétiens, fit alliance avec eux, leur paya tribut, et alla même jusqu'à se reconnaître pour vassal de leur roi[2]. Tout porte à croire que Djafar, homme habile, ne s'adressa pas directement au roi régnant, Alfonse IV, dont l'incapacité était reconnue de tous, mais à son frère, à ce Ramire, qui, gouvernant le comté indépendant de Vierzo, et désigné par l'opinion comme futur successeur de son frère, devait tenir un rang important dès-lors et disposer de quelques forces; les négociations de Djafar purent, d'ailleurs, durer quelque temps; et pour cette époque où beaucoup de choses se faisaient avec une extrême lenteur, ce n'est pas trop de compter pour ces négociations deux ou trois années. Tout cela nous mène, avec toute vraisemblance, à l'abdication d'Alfonse IV en faveur de son frère, et à la singulière inconstance dont il fit preuve, en regrettant et en revendiquant le trône à peine quelques jours après l'avoir quitté.

Ramire était à Zamora, se disposant (peut-être sur les sollicitations de Djafar), à porter la guerre sur les terres musulmanes, lorsqu'un envoyé vint lui annoncer qu'Alfonse avait quitté son cloître, et avait repris à Léon les marques de

1 Venit quidem Ranimirus in Zemoram cum omni exercitu magnatorum suorum, et suscepit regnum. Frater quidem ejus properas ad monasterium in loco qui dicitur Domnos Sanctos, super crepidinem alvei Celæ, monachus fit (Sampir. Chr., num. 21).

2 Conde, c. 75.

la royauté à l'aide d'un parti qui avait favorisé son retour. « Le roi entendant cela, dit Sampirus, agité par la colère, ordonna qu'on embouchât les clairons, qu'on brandît les lances, et reprenant en toute hâte le chemin de Léon, il fit, sans relâche, assiéger la place de jour et de nuit, jusqu'à ce qu'il s'en fût emparé; se saisit d'Alfonse, et le fit jeter en prison les fers aux pieds[1]. » Les cousins germains d'Alfonse, les fils de Froïla II, qui, à ce qu'il semble, exerçaient une influence particulière dans les Asturies, que leur père avait gouvernées pendant quatorze ans, s'entremirent en faveur du roi prisonnier; ils firent inviter Ramire à venir parmi eux pour s'emparer de sa personne; mais Ramire ayant appris ou soupçonnant ce qu'ils méditaient, entra dans les Asturies à la tête d'une armée, fit prisonniers les trois fils de Froïla, Alfonse, Ordoño et Ramire, et les ramena à Léon où, les ayant fait jeter dans la même prison qu'Alfonse, il leur fit crever à tous trois les yeux en même temps qu'à lui, le même jour[2]. Les historiens modernes, postérieurs à Roderich Ximenez, racontent, à la suite de celui-ci, beaucoup d'autres faits et circonstances de ce règne dont nous n'avons pas voulu parler, les uns invraisemblables, les autres entièrement dénuées de fondement. Entre ces dernières, il faut surtout placer les deux années de durée que ces historiens donnent au siége de Léon par Ramire.

En Catalogne, Miron, comte de Barcelone, était mort pendant que ces événemens se passaient en Léon, laissant trois fils en bas âge, Seniefred, qui lui succéda, Oliva, surnommé

1 Hæc audiens Rex, ira commotus, jussit intonare buccinis, vibrare hastas, iterum Legionem remeans, festinus obsedit eum die ac nocte, usquequo illum cepit, et comprehensum jubet eum ergastulo retrudi (Sampir. Chr., num. 21).

2 Arte quidem facta omnes magnates Asturiensum nuntios miserunt pro supradicto principe Ranimiro : ille vero Asturias ingressus, cepit omnes filios Froïlani fratris Domini Ordonii Regis, Adefonsum, Ordonium, et Ranimirum secum adduxit, pariterque cum fratre suo suprafato Adefonso, qui ergastulo tenebratur, conjuxit : et omnes simul in uno die orbare oculis præcepit (Ibid., l. c.).

Cabreta, auquel fut donné le principat de Cerrétanie, et Mirona qui fut évêque de Gironne. Seniefred, fils et héritier de Miron et de sa femme Ava, étant enfant, son oncle Suniaire, comte d'Urgel, fils de Wifred ou Guiffred II, gouverna à sa place, et ne cessa qu'à sa mort, arrivée en 950, de gouverner de fait et à son gré le comté de son neveu. Suniaire fut enterré à Rippoll. Il avait été marié à Richilde et il en avait eu cinq fils, dont trois seulement lui survécurent, Borrell, Ermengaud et Miron; le premier lui succéda dans le comté d'Urgel, et, depuis (comme on le verra), aussi dans celui de Barcelone [1]. Le comte qui, dans quelques diplômes, prend aussi le titre de marquis ou de défenseur de la Marche, c'est-à-dire de la frontière, n'eut occasion de la défendre, durant tout le temps de son gouvernement, d'aucune agression des Sarrasins. Au moins l'histoire ne fait-elle mention d'aucune guerre entre ceux-ci et les chrétiens, à laquelle Suniaire ait pris part dans la Marche orientale de l'Hispanie. La paix paraît donc avoir régné constamment entre lui et les walis des villes musulmanes confinant à la Catalogne.

Comme tout l'a fait pressentir, la guerre prit, au contraire, peu de temps après l'élévation de Ramire, un caractère de vivacité remarquable dans la Marche septentrionale des pays chrétiens situés au nord du Duero. A peine raffermi sur le trône dont avait tenté de le débusquer celui-là même qui le lui avait volontairement cédé, Ramire se souvint que l'armée avec laquelle il venait de réduire son frère et ses cousins avait été originairement assemblée pour marcher contre les Arabes. « Dès qu'il fut sûr de son règne, dit l'évêque Sampirus, il assembla un conseil composé de tous les magnats du royaume, pour décider sur quelle terre du domaine des Chaldéens on ferait irruption; l'armée réunie se porta sur la ville qu'on ap-

[1] Moine de Rippoll, Gesta Comitum Barcinonensium, c. 3, 4 et 5, p. 540 et 541.

pelle Magerit, en brisa les murailles et en passa les habitans au fil de l'épée, un jour de dimanche; après quoi, avec l'aide de Dieu, le roi rentra victorieux dans sa demeure[1].» C'est la première fois qu'on entend parler dans l'histoire d'Espagne de Madrid, dont le géographe de Nubie Edrisi, au douzième siècle, écrivait le nom Maghlit, et, dans quelques manuscrits Maghrit[2]. D'après les récits arabes, Magerit ne fut pas la seule ville que prirent les chrétiens; ils prirent aussi et détruisirent Talavéra, dont ils massacrèrent avec une barbare cruauté les habitans, hommes, femmes, enfans. Le wali de Tolède leva les troupes de sa province et marcha contre les chrétiens, qui se retirèrent vers leur pays chargés de dépouilles et répandant partout la terreur et la dévastation sur leur passage. Abdallah ben Ialy les poursuivit vainement jusqu'au Duero.

Cette expédition appela bientôt les armes musulmanes contre la Castille. El Modhaffer fut chargé d'y porter la guerre en personne. Magerit était précisément situé non loin des frontières des châteaux chrétiens sur lesquels exerçait une haute et presque souveraine influence, à cette époque, dont était gouverneur général, selon l'expression de quelques historiens espagnols, le comte Ferdinandus Gundisalvi; il avertit le roi de Léon de ce mouvement des troupes musulmanes; et Ramire se mit incontinent en marche pour rejoindre les troupes de Castille. Les forces réunies de Ramire et de Fer-

[1] Ranimirus securus regnans, consilium iniit cum omnibus magnatibus regni sui, qualiter Chaldæorum ingrederetur terram, et coadunato exercitu, pergens ad civitatem, quæ dicitur Magerit, confregit muros ejus, et maximas fecit strages dominica die; adjuvante clementia Dei, reversus est in domum suam cum victoria in pace (Sampiri Chr., num. 22).— La chronique de Cardeña (du quatorzième siècle) dit en parlant du même fait : « Regnó D. Ramiro xx años, e cerió à Madrid e prisola e lidió muchas veces con los Moros e fue aventurado contra ellos.» — Le moine de Silos et Lucas de Tuy appellent la ville que saccagea Ramiro dans sa première expédition Magerita (civitas quæ dicitur Magerita); et Roderich de Tolède (l. v, c. 6), Mayoritum.

[2] Vient ensuite, dit El Edris, le climat d'Al-Scharrat, dans lequel sont Talbyra, Tolaïtola, Maghlit, Alkahemyyn, Wadylhadjara, Aclysch, Waydha, etc. (El Edris, IVme climat).

dinand se portèrent ensuite au devant de l'ennemi. L'armée arabe était campée entre Osma et le Duero. Ce fut là que le roi et le comte l'attaquèrent et la battirent, à ce qu'il semble, complètement, d'après le récit de Sampirus[1]. Suivant les Arabes, l'armée d'El Modhaffer passa le Duero, et remporta d'abord les plus grands avantages; brûla les villes, ravagea les campagnes, enleva les hommes et les troupeaux. Les peuples fuyaient de leurs habitations, abandonnant toute chose pour sauver leur vie. Le butin et le nombre des captifs furent si grands, que le général musulman ordonna la retraite, de peur d'en être embarrassé, au cas où il viendrait à rencontrer les chrétiens. Au passage du Duero les chrétiens parurent en nombre considérable. Les Musulmans s'en effrayèrent sans doute; car, de leur propre aveu, ils massacrèrent leurs prisonniers, pour n'avoir rien à appréhender de leur part pendant le combat. La bataille fut des plus sanglantes, et les Musulmans furent vengés, ajoute la chronique arabe. Les chrétiens s'en retournèrent, laissant un grand nombre des leurs sur le champ de bataille, pour la pâture des oiseaux de proie et des animaux carnassiers[2]. Ces faits peuvent se placer en 932 ou 933.

On aura remarqué sans doute que, par les récits qui précèdent, les chrétiens et les Musulmans semblent s'attribuer également la victoire. Le récit des Arabes, toutefois, n'est point si explicite qu'il le paraît; ils y disent bien que les Musulmans furent vengés et qu'un grand nombre de chrétiens

1 ..... Exercitum movit rex, et obviam illis exivit in locum qui dicitur Oxoma..... Divina juvante clementia dedit illi Dominus victoriam : magnam partem ex eis occidit, multa millia captivorum secum adduxit, et reversus est ad propriam sedem victoria magna (Sampir. Chr., num. 23).

2 Conde, c. 75.— Je crois devoir citer ici les propres paroles de la traduction de l'académicien espagnol sur la circonstance jusqu'à présent inouie du massacre des prisonniers : — Al paso del Duero aparecieron los christianos en considerable numero, y los Muslimes, para disponerse á pelear sin recelo de sus cautivos, que eran muchos, los degollaron.

demeurèrent sur la place; mais le seul fait de leur retraite avoué par l'historien arabe, bien que motivé sur l'excès du butin et des prisonniers faits au commencement de la campagne, indique de quel côté étaient les succès sérieux. Nous en croyons donc, en cette occasion, l'évêque d'Astorga plutôt que les chroniqueurs de Cordoue, à moins qu'ils ne considèrent comme une victoire le massacre de leurs prisonniers, dont les cadavres durent aussi servir de pâture aux animaux carnassiers et aux oiseaux de proie. Dans sa retraite sur le Tage, El Modhaffer visita les ruines de Talavéra et fit relever la muraille d'enceinte de la place que les chrétiens avaient démolie dans la moitié de sa longueur; il rentra ensuite à Cordoue, où un récit obscur de la bataille d'Osma, habilement accrédité, permit de la faire considérer comme une victoire et d'y en accueillir le héros avec des acclamations de triomphe[1].

Qu'une paix ou qu'une trève ait été conclue à la suite de la bataille d'Osma ou peu après, c'est ce que ne nous dit aucune chronique, soit arabe, soit chrétienne, mais c'est ce qui semble extrêmement probable. Des deux côtés, on ne nous parle plus en effet, pendant un certain temps, d'aucune prise d'armes entre les deux nations, et nous ne voyons les hostilités recommencer entre Léon et Cordoue qu'au bout de ce terme à peu près de trois années, qui d'ordinaire était celui des trèves de cette époque.

Le fil de l'histoire nous conduit à parler maintenant du Magreb; et il nous faut ici, avant tout, pour l'intelligence des guerres qu'Abd el Rahman fut obligé de faire en Afrique, arrêter un moment notre attention sur la situation de l'Afrique occidentale dans les premières années du dixième siècle, et, pour plus de clarté, rappeler succinctement les faits par suite desquels s'y étaient formées les puissances qui y dominaient à l'époque qui nous occupe.

1 Conde, c. 73.

Deux dynasties s'y étaient élevées dans les dernières années du huitième siècle, les Edrisites et les Aghlabites, qui se l'étaient en quelque façon partagée; et, dans ces derniers temps, les Fathimites s'y étaient élevés, à leur tour, par la ruse et l'habileté à un degré de puissance extraordinaire.

Parlons d'abord de l'origine et des causes de l'élévation des Edrisites, qui régnèrent le plus près du détroit, et à l'occasion desquels l'Espagne fut appelée à intervenir dans les affaires de l'Afrique.

Il nous faut pour cela remonter à l'année 145 de l'hégire (762 de J.-C.). En cette année, l'imam Mohammed ben Abdallah, de la race d'Ali, avait pris les armes en Arabie contre le khalife Abou Djafar el Mansour. Mohammed ben Abdallah était arrière-petit-fils de Houssëin, fils d'Ali. Vaincu près de Médine par les troupes d'El Mansour, il se réfugia en Nubie, et ne tenta plus rien durant le règne du fils d'El Saffah. Mais lorsque, à la mort d'El Mansour, son fils El Mahadi prit possession du khalifat, l'imam Mohammed songea sérieusement à le disputer à celui-ci; il se rendit secrètement à la Mekke pendant le ramadhan, tandis que la foule des pélerins était réunie dans la ville sacrée. Les habitans de la Mekke et de Médine, les peuples de l'Hegiaz, les premiers, le reconnurent et le proclamèrent pour leur légitime souverain. Sa vertu et sa vie exemplaire lui avaient fait une renommée et mérité le surnom d'El Nassf (le Juste) et d'El Ssequiyat (le Pieux). El Mahadi, instruit de ce mouvement, envoya contre lui une armée. Mohammed résolut de lui tenir tête, marcha contre elle, et lui livra une sanglante bataille à six milles de la Mekke; mais il fut vaincu et périt en combattant.

Mohammed avait six frères, qui tous avaient pris un rôle actif dans ce mouvement religieux et politique. Ibrahim, l'un d'eux, succomba quelques jours après à Bosra, où, avec une poignée d'amis, il avait tenté un soulèvement en faveur de la

même cause. Yahyah, Souléïman, Mousa et Isa, se dispersèrent chacun de son côté. Mais il était réservé à Edris, le plus jeune, de devenir, par suite même de cet événement, le fondateur d'une dynastie. Instruit de la mort de ses deux frères (en l'année 169 de l'hégire—785), il s'enfuit avec son fidèle affranchi Raschid, passa d'abord en Égypte, où il fut accueilli par un zélé partisan des descendans d'Ali, mais n'osa s'y fixer : l'Égypte était alors tout entière au pouvoir des Abbassides. Telle était cependant la puissance ou l'ascendant de ce grand nom d'Ali, que le wali d'Égypte pour le khalife, bien qu'instruit par ses espions de l'arrivée d'Edris, ne voulut point souiller ses mains du sang d'un descendant du prophète. Malgré les ordres les plus rigoureux, et, pour concilier ses opinions avec son devoir, il fit presser Edris de quitter l'Égypte. Edris partit avec Raschid et le fidèle partisan qui lui avait donné asile, et suivit à peu près, pour arriver à une fortune pareille, l'itinéraire qu'avait suivi, quelques années auparavant, l'ommyade Abd el Rahman ben Moawiah, le long de la côte africaine. Edris et ses compagnons se rendirent d'abord à Barcah ; de Barcah, ils passèrent à Kaïrouan, et de là dans le Magreb el Aksa (le dernier Occident). Il paraît que ce trajet ne fut pas pour eux très facile : Raschid dut, plus d'une fois, déguiser son maître, et il le revêtait le plus ordinairement d'un habit d'esclave pour le soustraire aux recherches des officiers abbassides qui commandaient les principales stations dans lesquelles ils étaient contraints de s'arrêter ; ils se reposèrent quelques jours à Tlemcen, dit l'exact historien de la dynastie des Edrisites, et de là, se rendant à Tanger, passèrent le fleuve Moulouya, et arrivèrent enfin dans la province de Soûs el Adnâh (Soûs la Prochaine), qui s'étend depuis le Moulouya jusqu'au Wad Omm-el-Rabieh et qui est la plus fertile de tout le Magreb[1]. Tanger était alors

[1] La partie supérieure de cette province, ou Soûs el Aksa (Soûs la Lointaine),

le chef-lieu de tout le Magreb. Edris ne s'y arrêta que très peu de jours, parce que, dit son biographe, il n'y trouva pas les moyens d'accomplir ses desseins, et accompagné de son fidèle Raschid, il passa à Walili, ville peu populeuse, mais située dans une riche et fertile campagne[1]. Il fut très bien reçu par le scheik Abd el Medjid el Ewroubi, qui était de la secte des Motazelis[2]. Le bon accueil que lui fit ce wali inspira à Edris une entière confiance; il lui découvrit qui il était, et le sixième mois de son séjour à Walili, Abd el Medjid assembla sa famille et les tribus (kabaïls) d'El Ewrouba, leur présenta Edris, et, d'un accord unanime, elles le proclamèrent leur émir, dans la lune de ramadhan de l'année 162 (788). Les Zénètes et les autres tribus berbères du Magreb suivirent cet exemple, et Edris, se voyant en force, entreprit diverses conquêtes, subjugua toute la province de Tlemcen, celle de Tedla, dont les habitans étaient la plupart chrétiens et juifs, et les obligea à entrer dans le sein de l'islam; il continua ensuite la conquête de tout le Magreb, forçant les infidèles chrétiens et juifs à se soumettre à son obéissance, se rendit maître des principales forteresses où ils s'étaient réfugiés, et les contraignit à embrasser le mahométisme. Il marcha ensuite contre Tahart pour subjuguer les kabaïls de Magaraba et des Beny Yafroun; le wali de celles-ci se rendit par accommodement, se fit Musulman, et fit aussitôt construire une mosquée.

La renommée des conquêtes et des succès d'Edris arriva aux oreilles du khalife Haroun el Raschid, qui en conçut de vives alarmes. Il consulta son ministre fidèle Yahyah ben Khaled el Barméki, et, sur son conseil, continue l'historien El Halim, il dépêcha dans le Magreb un homme adroit et rusé, chargé de le délivrer d'Edris. Souléïman ben Djoraïs (c'était

dit El Halim, s'étend depuis le Djébal el Déryn (nous avons vu que c'est le nom que les plus anciennes tribus donnaient à l'Atlas, jusqu'à Belad Noùn).

1 Voy. ci-dev., t. III, p. 382.

2 Voy. sur ce mot d'Herbelot, Bibl. orient., etc.

le nom du personnage qu'ils choisirent), était un homme habile, plein, dit-on, de savoir et d'éloquence, et il réussit d'autant plus aisément à s'insinuer dans les bonnes grâces d'Edris et à être admis dans son intimité, qu'il n'y avait alors parmi les habitans du Magreb, tous gens grossiers et ignorans, personne avec qui il pût parler arabe et converser d'une manière agréable sur toutes sortes de sujets. Raschid, comme par instinct, vit d'abord l'étranger avec défiance, et les soins et la vigilance du fidèle affranchi empêchèrent longtemps Souléïman d'accomplir son infâme commission. Mais un jour que celui-ci était seul avec Edris, il lui présenta un flacon odorant qu'il avait, disait-il, apporté d'Asie, et qu'Edris accepta d'autant plus volontiers qu'on ne trouvait alors dans le Magreb aucune de ces compositions aromatiques dont les Orientaux font leurs délices. Le flacon était empoisonné ; Edris le prit, et Souléïman, feignant un besoin naturel, sortit, et se rendit en toute hâte chez lui, où il prit un cheval et s'enfuit sur-le-champ. A peine Edris eut-il respiré cette pommade, qu'il tomba évanoui, et le soir du même jour il mourut sans avoir pu prononcer une parole. Aussitôt on remarqua l'absence de Souléïman, et ayant appris qu'il avait quitté la ville par des gens qui l'avaient rencontré déjà loin, le fidèle Raschid soupçonna sur-le-champ la vérité; il se mit aussitôt à sa poursuite, l'atteignit au passage du fleuve Moulouya, l'attaqua, le blessa et lui coupa la main droite, mais sans pouvoir parvenir à l'arrêter.

Edris ne laissait pas d'enfans nés, mais seulement une esclave enceinte de sept mois. Raschid assembla les tribus berbères, et leur proposa d'attendre l'accouchement de l'esclave. Si c'est un enfant mâle, leur dit-il, nous le reconnaîtrons pour notre souverain ; si, au contraire, c'est une fille, vous disposerez de la souveraineté comme il vous plaira. Ils y consentirent, s'engageant d'avance à choisir Raschid lui-même pour leur émir, au cas où Kethira (c'était le nom de l'es-

clave)[1] mettrait au monde une fille. Au bout de deux mois Kethira mit au jour un garçon qui fut nommé Edris comme son père (Edris ben Edris), et reconnu chef suprême des croyans du Magreb, sous la tutelle de Raschid, qui demeura chargé de la régence et de l'éducation du jeune émir durant sa minorité.

Ceci se passait en 792. En 803 Raschid périt de la main d'un assassin payé, à ce que tout porte à croire, par le wali de Kaïrouan, Ibrahim ben Aglab, dont nous parlerons tout à l'heure. Bien qu'Edris n'eût guère que douze ans et quelques mois, il fut reconnu par les tribus chef suprême du Magreb, et il commença à gouverner par lui-même. La renommée de ses bonnes qualités, dit l'historien arabe, attira bientôt beaucoup de peuples sous son obéissance. Il combla d'honneurs les Arabes, tout en traitant les Berbers avec distinction; s'établit, se raffermit, malgré les efforts d'Ibrahim ben Aglab, et contracta alliance avec l'émir de Cordoue. Beaucoup d'Arabes quittèrent l'Espagne pour aller vivre dans ses états. Il s'attacha, entre autres, un Espagnol célèbre, Omaïr ben Massab el Azdi, dont il fit son wasir, et Ahmer ben Mohammed ben Saïd el Kaïsi, de la famille de Kaïs Ghaïlan, dont il fit son cadi; ce dernier était un homme pieux et savant, disciple de Malek et de Sofian; il passa en Espagne où il fit la guerre contre les infidèles, et retourna ensuite dans la province d'Adwa, où un grand nombre de tribus berbères embrassèrent, à sa sollicitation, le parti d'Edris. Le nombre des tribus berbères qui vinrent s'établir à Walili fut si grand, que la ville ne put bientôt plus les contenir. Ce motif détermina Edris à fonder une nouvelle cité;

1 Dans le manuscrit arabe de l'Histoire de Fêz sur lequel a travaillé Conde, et qui est maintenant à Paris, cette esclave est appelée Kethira; mais dans d'autres bonnes copies les points du *tsa* étant changés, cette lettre est devenue un *noun*, et le *ra* s'est converti en *za*, et il en est résulté Kenza, qui est aussi un nom usité de femme (voyez ci-devant, t. III, p. 325).

il choisit d'abord un lieu, en apparence agréable, voisin de la Séboue; mais ayant remarqué que cet endroit était exposé aux inondations du fleuve pendant l'hiver, il changea d'idée, et fit élever sa nouvelle ville dans un autre lieu, dont il acheta le terrain aux Berbers qui le possédaient. On commença les travaux d'édification en l'année 192 de l'hégire (807). Cette ville reçut le nom de Fêz. Elle fut partagée en divers quartiers ou sections, séparés par des murailles, mais surtout en deux grands quartiers, nommés, l'un Adwat al Karawiin (le côté de Karawiis), et l'autre Adwat al Andalousiin (le côté des Andalous); dans celui d'El Karawiin fut construite la mosquée principale (djéma), dont une riche veuve, nommée Fathima, fit les frais; une autre femme illustre, nommée Maryem, fit ceux de la mosquée du quartier Andalousiin, toutes deux sur des biens dont elles pouvaient légalement disposer et qu'elles avaient hérités de leurs pères et de leurs frères. Depuis, dans des temps postérieurs, on rendit ces mosquées magnifiques. On raconte qu'un juif, creusant les fondemens d'une maison, trouva une statue de femme, sur la poitrine de laquelle se trouvait cette inscription : « En ce lieu étaient les bains qui avaient duré mille ans, et qui furent détruits pour y élever un temple dédié au service de Dieu[1]. » Abd el Halim, parlant de la fertilité du pays de Fêz, dit que les arbres fruitiers des vergers qui sont en dehors de la porte de Beny-Mossafyr et dans les campagnes que l'on nomme Merdj-Carcaf, donnent deux récoltes par an, en sorte que l'on mange des pommes et des poires nouvelles en été et en hiver, et que, dans le lieu nommé Hafs el Massara (des moulins), hors la porte appelée Bab al Scheria,

[1] Voyez Abou Mohammed el Saleh ben Abd el Halim el Garnati, c. 9. — Fas, dit Abou Obaïd Bekri de Cordoue (mss. arab. de la Bibl. roy., nº 580, p. 163, 174), se compose de deux villes bien distinctes dont chacune est entourée d'une enceinte de murs : elles sont séparées par plusieurs canaux d'eaux courantes sur les bords desquels sont des moulins et des ponts. Le côté appelé Adwat al Karawiin est à l'occident d'Adwat al Andalousiin.

l'une de celles du quartier d'El Karawiin, les récoltes de froment et de blé se font quarante jours après les semailles. « J'ai vu de mes yeux, dit Abd el Halim, des terres semées au quinze avril, et moissonnées à la fin de mai, en sorte que dans quarante-cinq jours elles avaient produit une bonne récolte, et ce fut en l'année 690 (du 3 janvier au 22 décembre 1291), qui fut appelée l'année de la sécheresse, parce qu'il ne tomba pas une goutte de pluie pendant quatre mois. On laboura la terre à tout hasard, et il plut à Dieu qu'en si peu de temps la récolte fût telle que je l'ai dit. »

Edris, après avoir bâti la ville de Fêz, étendit les limites de son empire par d'heureuses conquêtes, et mourut en l'année 213 (828), âgé de trente-trois ans, laissant douze enfans mâles, dont l'aîné, appelé Mohammed, fut son successeur. Il y eut, sous le règne de celui-ci, des discordes et des guerres domestiques qui affaiblirent la puissance de l'état; les enfans d'Edris continuèrent néanmoins à régner jusqu'en 365 (975—976), comme nous le verrons dans la suite. Sous le règne de Yayhah, fils de Mohammed, cinquième émir de la dynastie des Edrisites, fut agrandie la mosquée djéma de Fêz, qui devint une des plus brillantes de l'Occident. Enfin Yahyah ben Edris, huitième émir de cette dynastie, se vit assiégé dans sa capitale, en l'année 305 (917), par les troupes d'Obeïdallah, premier khalife des Fathimites, dont il convient de considérer maintenant l'élévation. Yahyah ne parvint à faire lever le siége qu'en payant une grande quantité d'argent et en s'obligeant à reconnaître Obeïdallah comme son souverain.

Aucun des émirs d'Espagne ne s'étant trouvé en rapport direct avec les Aglabites de Kaïrouan, nous n'avons rien dit jusqu'ici de leur élévation ni de leur histoire; mais, arrivé au moment où ils succombent pour faire place à la dynastie des Fathimites, avec lesquels l'Espagne a eu, dès l'origine de leur puissance, de si graves démêlés, nous croyons devoir la résumer en quelques mots. Ibrahim ben Aglab, ou plus cor-

rectement ben Aghlab[1], le fondateur et le chef de cette dynastie, était, ainsi que l'indique son nom arabe, fils d'Aghlab, guerrier distingué, qui était passé en Afrique à l'époque où Mohammed ben El Aschath El Ghazéï y fut envoyé à la tête d'une armée, en 761, par le khalife Abou Djafar El Mansour, à la fois pour contenir les Berbers, toujours remuans et prêts à se révolter, et pour surveiller l'odieuse dynastie des Ommyades qui venait de relever la tête en Espagne. Le fils d'Aghlab fit son chemin en Afrique, parvint à des grades élevés, et enfin le khalife Haroun el Raschid le nomma, sur sa bonne renommée, gouverneur de la province de Kaïrouan. A peine dans ce poste, Ibrahim ben Aghlab sentit une ambition plus haute encore s'éveiller en lui; il aspira secrètement à se créer une souveraineté indépendante dans le Magreb, et il y travailla avec tant de bonheur, qu'en juillet de l'année 800 il jeta le masque, fit substituer son nom dans la khothbah à celui du khalife, et se tint prêt, s'il était nécessaire, à soutenir sa révolte les armes à la main. Il eut, en effet, à les prendre bientôt contre Hamdys ben Abd el Rahman el Kendy, qui s'était élevé contre lui dans Tunis, et contre un de ses propres lieutenans qui, par un coup de main hardi, s'était rendu maître de Kaïrouan même; mais il les vainquit tous deux, et régna depuis sans opposition jusqu'en juin ou juillet 812 qu'il mourut à l'âge de cinquante-six ans.

Ses deux fils, Abdallah Abou el Abbas et Zyadetallah Abou Mohammed, se disputèrent sa succession. Abdallah l'emporta et ne régna que cinq ans. Zyadetallah, qui lui succéda, eut un règne agité de dix-neuf ans. Ce fut sous lui que la Sicile fut conquise. Zyadetallah en confia le gouvernement à son neveu Mohammed ben Abdallah, qui se rendit maître de Palerme en 835, et en fit le siége de son gouvernement, qu'il conserva jusqu'à sa mort (851). La Sicile de-

[1] Ce nom en effet s'écrit avec un *ghaïn*.

meura sous la domination des Aghlabites jusqu'en avril 909, qu'elle passa aux Fathimites.

Son frère Abou el Akkal el Aghlab, troisième fils d'Ibrahim, fondateur de la dynastie, fut proclamé le jour de la mort de son frère (11 juin 838). Il régna jusqu'à la fin de février 841, qu'il mourut. Abou el Abbas Mohammed, Abou Ibrahim Ahmed, Zyadetallah Abou Mohammed el Saghyr (dont le surnom signifie proprement le petit, le dernier en ordre, mais doit se prendre ici pour le jeune, le second), et Mohammed Abou Abdallah ben Ahmed, deuxième du nom, que son goût pour la chasse aux grues avait fait surnommer Abou el Ghoranyk (le père aux grues), gouvernèrent le Kaïrouan après lui jusqu'en 902. Vint ensuite Ibrahim II, surnommé Abou Ischak [1]; puis, Abdallah II (Abou el Abbas), et enfin Zyadetallah III, surnommé Abou Nassr, en la personne duquel se termina cette dynastie, et à qui par conséquent eût plus particulièrement convenu l'appellation d'El Saghyr, donnée à son prédécesseur Zyadetallah II. — Le dernier des Aghlabites était parvenu au pouvoir par un parricide (en 903); il en fut chassé par une révolution religieuse qui changea la face de l'Afrique, et alla périr misérablement à Ramlah de Palestine.

[1] Un Arabe parle de ce dernier d'un ton singulier propre aux écrivains de cette nation : « A la mort de Mohammed Abou el Ghoranyk, dit-il, les habitans de Kaïrouan élurent Ibrahim ben Ahmed. Dieu les en punit par les injustices et les vexations dont les accabla cet émir, et qui furent telles qu'on le surnomma le Mauvais, ou le Père du mal. Au commencement de son règne il fut bon et observa la justice, pendant environ sept ans. Bientôt après il se livra à ses passions et à ses ennemis, et répandit plus de sang que tous ceux de sa famille. Il commença par assassiner ses compagnons, ses secrétaires et ses propres parens; et il faisait mourir jusqu'aux femmes de sa famille : il était aussi vain que cruel et avare. Il disait de lui-même dans certains vers : « Nous sommes des astres, fils des étoiles; notre aïeul fut la lune du ciel; le soleil nous donna sa puissante influence. Quel autre s'élève à cette haute et céleste noblesse? » Plût à Dieu qu'il eût vécu aussi peu que la célébrité de ses vers, de même que sa descendance! Mais son règne fut long et mauvais comme une nuit d'hiver, puisqu'il régna vingt-neuf ans, cinq mois et dix-huit jours. Dieu en cela exécuta sa divine volonté. »

Ainsi les Édrisites et les Aghlabites avaient régné en Afrique, dans l'indépendance du khalifat, en toute souveraineté comme les Ommyades d'Espagne, depuis la fin du huitième siècle jusque dans les premières années du dixième. J'ai parlé d'une révolution qui vint changer, à cette époque, la face de l'Afrique: cette révolution mérite de notre part la plus sérieuse attention, car ce fut elle qui attira en Afrique les armes de l'Espagne musulmane; ce fut par elle que l'Espagne renouvela toutes ses alliances en Afrique, s'accoutuma à y envoyer et à en tirer des secours, et que l'Afrique s'acoutuma, à son tour, à se rendre nécessaire à l'Espagne, jusqu'à ce qu'elle put s'en rendre maîtresse. On sent que je veux parler de la révolution qui amena sur le trône cette dynastie de khalifes, qui jouèrent un rôle si important en Afrique, et que leurs prétentions à descendre de Mahomet par Fathima, sa fille, a fait surnommer les Fathimites.

« Le premier de la famille des Fathimites qui manifesta des prétentions à la dignité de khalife, dit Makrizi[1], fut Obeïdallah Abou Mohammed, surnommé Mahadi Billah, fils de Mohammed Habib, fils de Djafar el Mousaddak, fils de Mohammed el Maktoum (le Caché), fils de l'imam Ismaïl, fils de Djafar el Sâdek (le Véridique), fils de Mohammed el Baker, fils d'Ali Zeïn el Abédin, fils de Housséin el Sebt (le petit-fils du prophète), fils de l'imam, prince des croyans, Ali, fils d'Abou Taleb.

» Telle est, continue Makrizi, la généalogie que produisait Obeïdallah, et qui était reçue comme véritable par un grand nombre de ses partisans. Mais, d'un autre côté, elle a produit parmi les Musulmans une extrême divergence d'opinions. Les uns regardaient la généalogie comme authentique, et soutenaient que Mahadi était, sans aucun doute, le descen-

[1] Makrizi, Kitab el Moukaffa, mss. arab. de la Bibl. roy. 675, et dans sa description de l'Égypte, mss. arab. 797.

dant d'Ali; d'autres lui refusaient absolument cette qualité, et prétendaient que sa généalogie était le produit de l'imposture. Quelques-uns allèrent jusqu'à donner à Mahadi une origine juive. Au reste, ceux qui admettent comme ceux qui rejettent la prétention des Fathimites au titre de descendans d'Ali, diffèrent extrêmement d'opinion sur le nom et les ancêtres de Mahadi. Suivant la plupart, Obeïdallah était fils de Hosaïn, fils d'Ali, fils de Mohammed, fils d'Ali, fils de Mousa, fils de Djafar el Sâdek. »

Cette descendance a été vivement contestée par un grand nombre de docteurs musulmans. Abou Schamah, auteur d'une grande histoire de Noureddin et de Saladin[1], parle d'un livre qu'il avait écrit contre les prétentions des Fathimites à descendre de Fathima; l'ouvrage portait pour titre: « Traité où l'on dévoile l'infidélité, le mensonge, les ruses, la fourberie des enfans d'Obeïd. » Le cadi Abou Bekr Mohammed ben Taïeb, dans un ouvrage intitulé : « Révélation des secrets des Batyéniens ; » un autre cadi, Abd el Djebbar Basri, dans un autre ouvrage intitulé : « Le livre de l'authenticité de la prophétie, » et beaucoup d'autres ont écrit aussi des ouvrages contre la prétention de la famille d'Obeïd à descendre de Fathima.

Mahadi Obeïdallah, suivant l'opinion commune, était de la tribu de Ketama, l'une de celles qui habitaient les montagnes voisines de Fêz. Quelques-uns, cependant, prétendent que c'était un mage qui avait quitté l'Orient pour passer en Afrique où il était inconnu. Il s'y acquit quelque réputation d'abord; il fit ensuite le pélerinage de la Mekke, et plusieurs s'attachèrent à sa personne. Ses prédications, l'assurance avec laquelle il parlait de sa famille, rassemblèrent bientôt autour de lui une petite armée, avec laquelle il prit Kaïrouan et contraignit Zyadetallah à chercher une retraite en Orient (907). La puissance du Mahadi ne fit plus que

[1] Mss. arabe de la Bibl. roy. inscrit sous le numéro 707 a, fol. 177, recto.

s'accroître depuis, et, dès 908, il prit les titres d'imam et de prince des fidèles, et se déclara le chef et le restaurateur du khalifat légitime, du seul khalifat qui fût selon la justice et les vrais principes de l'islam.

Les premiers rapports du fondateur de la nouvelle dynastie avec les Espagnols remontent aux premiers temps du règne d'Abd el Rahman III. Après qu'Obeïdallah eut fait assassiner le vaillant Aboul Abdallah le Schyyte et son frère, qui lui avaient conquis la puissance, il écrivit aux scheiks des principales tribus du Magreb, pour les inviter à venir sous son obéissance. Ce fut alors aussi qu'il écrivit, avec beaucoup de hauteur, au wali Saïd ben Salhy, qui gouvernait la seule ville que les Andalous possédassent dans le Magreb, la ville de Nokôr. Il lui mandait de subir sa loi de bonne grâce, s'il ne voulait pas y être contraint par les armes; et il finissait par des vers dont le sens était :

« Si vous venez doucement à moi, j'irai vers vous avec douceur et clémence. Si vous voulez que nous mesurions nos armes, je vous vaincrai au combat. Mes épées victorieuses humilieront les vôtres[1]. »

C'a été toujours la manière des Arabes, même du temps de leurs *encontres* qui ont précédé l'islamisme, de se provoquer au combat en vers, de relever un défi en vers, d'écrire enfin en vers sur toutes choses et dans toutes les conditions sociales. Un poète espagnol, un Andalous, au rapport d'Abou Obeïd el Bekri[2], originaire de Tolède, appelé El Akhmis, fut chargé par Saïd ben Salhy de répondre à l'insolente provocation du Mahadi; ce qu'il fit par les vers suivans, composés sur les mêmes rimes :

« Par la sainte Kaaba, la vanité t'aveugle, Obeïd! Ton ambition t'a fait impie; car tu n'es qu'un barbare et un imposteur qui n'as aucune idée de Dieu ni de sa religion véri-

[1] Conde, c. 76. — [2] Ibid., l. c.

table. Nous suivons, quant à nous, le droit chemin du prophète, et nous saurons confondre ton orgueil, avec l'aide de Dieu ; car nous, Obeïd, nous ne croyons point en toi. »

Il ne paraît pas, cependant, qu'Obeïdallah ait exécuté ses menaces contre le wali de Nokôr. Malgré tout ce que cette réponse du poète andalou, si insultante pour lui, avait de provoquant, les choses en demeurèrent là d'abord ; le Mahadi avait fort à faire pour fonder sa puissance en Afrique, et son règne eut de laborieux commencemens ; ce ne fut guère qu'en 915, lorsqu'il eut bâti Almahadia, qu'il put se croire, avec raison, assez affermi en Afrique pour songer à étendre sa domination au dehors[1]. Après s'être essayé d'abord vainement contre l'Égypte, il se tourna contre le Magreb el Aksa, où ses armes furent tout d'abord plus heureuses.

Yahyah ben Edris, en effet, huitième émir de la dynastie des Edrisites, assiégé dans sa capitale en 305 (917), par les troupes d'Obeïdallah, n'obtint la levée du siége qu'en payant une forte contribution, et en contractant par écrit l'engagement de reconnaître Obeïdallah pour son souverain.

Quatre ans après, soit que Yahyah ben Edris eût réellement manqué à ses engagemens, soit sous prétexte qu'il y avait manqué, Obeïdallah envoya une armée dans le Magreb. Cette armée vainquit Yahyah, le fit prisonnier, et s'empara de Fêz, où l'émir édrisite dépossédé fut promené, enfermé dans une cage de bois, sur le dos d'un chameau.

Le général d'Obeïdallah qui commandait cette armée s'appelait Mossala; il était de la tribu des Beny Habouss, de

1 Ce n'est, à ce qu'il paraît, qu'à dater de la fondation de Mahadia qu'Obeïdallah semble compter lui-même sur sa fortune. « El Mahadi, disent les historiens arabes, passant par la côte d'Yfrikya, aperçut un endroit semblable à une péninsule unie au continent par un isthme étroit, comme la main est jointe au bras ; cet endroit lui plut, et il ordonna qu'on y bâtît une cité avec des murs fortifiés et flanqués de tours, et de grandes portes de bronze dont chacune pesait cent quintaux, et El Mahadi y établit son armée. Les travaux furent commencés le samedi, vingt-cinquième jour de djoulkada 303, et lorsqu'ils furent terminés, il dit : « Je puis maintenant vivre en sûreté en Afrique. »

Meknêsah. Parmi les officiers qui l'avaient le mieux secondé dans cette campagne, figurait un certain Mousa ben Abou el Lafiya, scheik distingué et puissant de la même contrée. Mossala ne crut pouvoir mieux faire que de nommer, avant de s'en retourner à Mahadia, ce Mousa ben Abou el Lafiya wali général du Magreb el Aksa pour le khalife fathimite.

La ville de Fêz fut, toutefois, placée sous le commandement particulier d'un certain Ryhhan, dévoué à la cause du Mahadi. Pendant quelque temps Ryhhan maintint Fêz dans l'obéissance du khalife qu'il servait; mais en 310 (922) El Hassan, fils de Mohammed, fils de Khasem, etc., fils d'Edris, entra secrètement dans Fêz, accompagné de quelques chefs illustres, et s'y fit reconnaître et proclamer; le wali Ryhhan n'eut que le temps de prendre la fuite. Maître de Fêz, El Hassan fut en peu de temps reconnu par les tribus berbères de Lewâtah, de Safar, de Madiouna, de Modaïn et de Bassera; il rassembla une armée avec laquelle il se porta contre Mousa ben Abou el Lafiya, qu'il rencontra non loin du Wad el Mothen. Un combat sanglant s'engagea entre eux, dans lequel Mousa perdit deux mille trois cents hommes et son jeune fils Sahal. Mais la trahison d'un wali qui s'empara de l'émir vainqueur, par surprise, dans la nuit même qui suivit son retour à Fêz et y appela incontinent Mousa ben Abou el Lafiya, livra la personne et l'empire d'El Hassan à celui-ci : El Hassan fut précipité du haut des murailles du quartier d'El Karawiin et mourut trois jours après dans le quartier Andalousiin, où il se réfugia à demi mort dans la maison d'un scheik, ami de sa famille. El Hassan avait régné à Fêz à peu près deux années. Mousa ben Abou el Lafiya, après s'être rendu maître de Fêz comme nous venons de le voir, s'empara de presque tout le Magreb el Aksa (313—926).

Ces mouvemens et les progrès des Fathimites dans le Magreb el Awsat furent vus avec inquiétude par Abd el Rahman et par le diwan de Cordoue. Le développement de la

marine du Mahadi dans la Méditerranée ne laissait pas non plus de leur causer quelque alarme. Ce fut sur ces entrefaites qu'arrivèrent à Cordoue des envoyés chargés de solliciter l'intervention des Espagnols en faveur des Edris. Abd el Rahman vit là l'occasion ou le prétexte qu'il cherchait d'intervenir en armes dans les affaires du Magreb, pour y contrebalancer les progrès dangereux pour sa puissance qu'y faisaient les Fathimites. Avant tout, il exigea qu'on lui livrât en toute souveraineté, et en quelque sorte comme indemnité préliminaire de la guerre, les villes de Ceuta et de Tanger, dans lesquelles il mit aussitôt de fortes garnisons; il donna ordre en même temps au wali de Maïorque Djafar ben Othman et à El Okaïly, émir de ses vaisseaux dans la Méditerranée, de passer en Afrique avec des forces suffisantes pour y tenir tête au besoin aux généraux du Mahadi. Quant à Mousa ben Abou el Lafiya, l'heureux occupant, ou si l'on veut, l'usurpateur du trône des Edris, Abd el Rahman jugea convenable de ne le point traiter en ennemi, et de s'en faire, au contraire, un allié intéressé contre les projets du Fathimite. Mousa promit tout ce qu'on voulut aux Espagnols, qu'il craignait et dont il avait besoin.

Les Edris, cependant, s'étaient réfugiés dans Hidjar-el-Nousour (le Rocher des Aigles) forteresse inaccessible bâtie par Mohammed ben Ibrahim ben Mohammed el Khasem ben Edris, et si élevée qu'elle se cachait dans les nuages. Mousa ben Abou el Lafiya les y assiégea, et, à ce qu'il semble, il eût pu les y réduire, s'il n'eût avoué que son dessein était de faire périr tous les Edrisites; ce à quoi s'opposèrent les scheiks mêmes et les principaux officiers de son armée. « Voudrais-tu, par hasard, anéantir jusqu'au dernier reste des descendans du prophète, et les faire tuer tous? Nous n'y consentirons point, lui dirent-ils, nous ne le permettrons point[1]. »

El Lafiya négligea dès-lors le siége d'Hidjar-el-Nousour,

[1] Abou Mohammed el Saleh, dans Moura, Hist. dos Soberanos Mahometanos que reinarão na Mauritania, escripta en arabe, etc.

et, laissant devant la place son lieutenant Aboul Fathah el Tésouly avec mille cavaliers pour empêcher les Edrisites d'en sortir, il se rendit à Fêz en l'année 317 (929—930). A Fêz Mousa ben Abou el Lafiya gouverna en maître, fit ôter la vie au wali du quartier des Andalous pour le khalife fathimite, et le donna à un scheik dévoué à sa cause, et il donna le gouvernement du quartier d'El Karawiin à son propre fils Modin; il partit ensuite pour la province de Tlemcen, et la conquit sur l'édrisite qui la possédait, nommé El Hassan ben Abou el Aïsch ben Edris el Hassani; El Hassan se retira dans la ville de Melylah, située sur la côte, près de l'entrée du wad Moulouya, et s'y fortifia en attendant que le sort eût décidé de la fortune de sa race. Mousa ben Abou el Lafiya s'empara successivement de tout le Magreb el Aksa jusqu'au détroit, au point, qu'effrayé lui-même de ses succès, et craignant de ne pouvoir soutenir seul le poids de tant de conquêtes, il les mit sous la protection du khalife de Cordoue, qu'il fit proclamer dans la khothbah, du haut de toutes les chaires des mosquées, à Fêz et dans les principales villes du Magreb. Mousa se détermina à reconnaître ainsi spontanément Abd el Rahman III pour son souverain dans la lune de schaban 320 (du 6 août au 3 septembre 32).

La nouvelle de ces événemens arriva à Mahadia, et Obéidallah le Schyyte en conçut un vif dépit; il envoya bientôt ses généraux avec une nombreuse armée dans le Magreb: Hamid ben Sobaïl, son lieutenant, combattit avec succès contre Mousa ben Abou el Lafiya qui, vaincu, se réfugia avec ses troupes dans la forteresse de Aïn-Ischak, au pays de Tésoul. Hamid marcha sur Fêz, et, avant qu'il y arrivât, Modin, fils de Mousa ben Abou el Lafiya, prit la fuite. Hamid entra à Fêz, en donna le gouvernement à Hamed ben Hamdani, et s'en retourna dans la province d'Afrique (321—932 ou 933). Mais le wali de Nokôr, Ahmed ben Abou Bekri ben Abd el Rahman ben Salhy, n'eut pas plutôt connaissance de son départ, qu'il marcha en diligence sur Fêz

avec ses Andalous, la prit d'assaut, et y fit passer au fil de l'épée sept mille soldats d'Obeïdallah le Schyyte; il fit ôter la vie à Hamed el Hambdani, lui fit couper la tête, l'envoya à Mousa ben Abou el Lafiya par son fils, qui, à son tour, l'envoya à Cordoue, pour qu'on la présentât au khalife comme un hommage à sa souveraineté, en même temps que comme un témoignage de ses succès dans le Magreb. Abd el Rahman envoya aussitôt la commission de gouverneur de Fêz à Ahmed ben Bekri, qui demeura dans cette ville sous la protection du khalife de Cordoue et de Mousa ben Abou el Lafiya, jusqu'à l'arrivée de Maysour el Féthy, général d'Aboul Khasem le Schyyte, fils et successeur d'Odéïdallah el Fathemi, plusieurs années après.

Les nouvelles de l'heureux succès des armes d'Abd el Rahman, dans le Magreb el Aksah, causèrent une grande joie en Espagne : mais elle fut bientôt troublée, à Cordoue, par les avis du wali de Mérida, annonçant la défection d'Ommyah ben Ischak Abou Yahyah, dont le khalife avait, on ne sait pour quelle cause, fait mettre à mort le frère, Mohammed ben Ischak, wasir de son conseil. Ommyah ben Ischak Abou Yahyah était caïd de Schantarin (Santarem)[1]. Pour venger son frère, il passa sous l'obéissance du roi Radmir de Galice, roi des chrétiens, entraînant avec lui un grand nombre de vaillans Musulmans des frontières, et livrant aux ennemis toutes les forteresses qui dépendaient de son gouvernement. C'est Masoudi, écrivain arabe contemporain, qui nous apprend ces

1 Tous les historiens espagnols, y compris Masdeu, font Ommyah ben Ischak Abou Yahyah, désigné dans la chronique de Sampirus par le nom d'Aboiahia, wali de Sarragosse, malgré le texte formel de Masoudi et des autres écrivains arabes. On lit en effet dans Sampirus, que le roi ayant assemblé une armée, se porta sur Cæsaraugusta, qui est bien Saragosse (Ranimirus, congregato exercitu, Cæsaraugustam perrexit); mais ce ne peut être là qu'une faute de copiste, qui aura lu *Cæsaraugustam* là où l'évêque historien avait mis *Emeritaaugustam*. Nous aurons lieu de nous convaincre plus bas qu'aucun texte ancien n'a été plus fâcheusement défiguré par des fautes de cette nature que celui de l'évêque Sampirus.

particularités. Masoudi est auteur d'un ouvrage important, intitulé : *Mouroudj el Dzahab iou Maaden el Djiouhar*, les prairies d'or et les mines de pierres précieuses, histoire universelle par Aboul Hassan Aly ben el Khaïr ben Aly ben Abd el Rahman ben Abdallah ben Masoud el Hadheli Saheb el Resoul el Masoudi, car tel est son nom en arabe ; il écrivait vers l'an 336 de l'hégire (947 de J.-C.), sous le khalifat de Mothii Billah, et habitait Fostat en Egypte. Suivant d'Herbelot, il mourut au Caire (l'année même de sa fondation ou de son achèvement), en 346 de l'hégire, de J.-C. 957, dix ans après avoir donné son ouvrage[1]. Masoudi était fort instruit, et s'était procuré jusqu'à des notions sur les rois du Frandjat. Il parle dans son livre de Cloudié (Clovis), de Tadri (Thierry), de Dakbeïrt (Dagobert), de Bousou (Bozon, roi d'Arles), de Bébyn (Pépin-le-Bref), de Khalra (Charles), de Lodoïk el Bagwir (Louis-le-Bègue), et termine (à l'an 332 de l'hégire — 943 de J.-C.) la liste et la chronique des rois franks par Lodoïk (Louis d'Outremer)[2]. C'est cet écrivain estimable que nous avons particulièrement consulté pour les faits de ce temps, et qui nous servira de guide dans la relation des

[1] On possède deux très bons manuscrits du Mouroudj el Dzahab de Masoudi à la Biblioth. roy., in-fol. n° 593 et 599, ancien fond.

[2] Masoudi avait puisé ses connaissances sur l'histoire de France dans un livre qui lui était tombé entre les mains à Fostat, en 949, et dont un personnage nommé Godmar, évêque d'une ville située sur la frontière des Franks, avait fait présent à El Hakem, fils d'Abd el Rahman, maître du pays des Andalous, à ce qu'il nous apprend lui-même. Nous trouvons effectivement dans l'histoire qu'il y avait vers cette époque un évêque du nom de Godmar ou plus exactement Godemar, qui pouvait, bien qu'il appartînt au pays des Franks, avoir eu des rapports avec Cordoue. « La province ecclésiastique de Narbonne, dit l'auteur de l'Histoire de Languedoc (t. II, p. 72), outre les dix diocèses dont elle était composée en-deçà des Pyrénées, en comprenait encore (en 937) quatre autres au-delà de ces montagnes, dans la Marche de l'Espagne, savoir ceux de Barcelone, de Gironne, d'Urgel et d'Ausone, sans compter celui de Pailhars ou de Ribagorça, qui dépendait en quelque manière de celui d'Urgel. Le premier de ces quatre siéges était alors rempli par Willeran, le second par Godemar, le troisième par Wisade, et le quatrième par Wadamir. » — Voyez aussi Marca Marc. Hisp., p. 387 et 851, et Mabill., ad ann. 938, n. 91.

guerres et des combats qui vont suivre. Conde, à ce qu'il semble, a puisé à d'autres sources, certainement moins sûres; nous l'avons néanmoins consulté aussi, et quelquefois suivi. Enfin nous n'avons rien admis des récits des Arabes qui ne pût s'accorder, au moins à la rigueur, avec ceux des chrétiens, ou plutôt avec celui de l'évêque Sampirus, qui seul ici les représente.

En 937, ou peut-être au commencement du printemps 938, Ommyah ben Ischak Abou Yahyah, par les motifs que nous venons de dire d'après Masoudi, avait donc fait alliance avec Ramire, et l'avait engagé à faire la guerre au khalife. Sur son invitation, Ramire était descendu de ses montagnes, avait franchi le Duero, était venu prendre possession du pays et des forts que lui livrait Abou Yahyah, et avait poussé ses courses dans les campagnes de la Lusitanie jusqu'à Mérida et à Badajoz. Au retour, il ravagea et pilla les campagnes de Lisbonne; après quoi, satisfait de son expédition, le roi chrétien avait regagné triomphant sa capitale [1]. C'était de ces faits que le wali de Mérida avait donné avis à Cordoue. El Modhaffer, dans ce premier moment, réunit les guerriers de quelques tribus, et se porta vers le Duero; mais ni les chrétiens ni le rebelle Ommyah ben Ischak ne se présentèrent contre lui, et il revint par Mérida à Cordoue, chargé de quelques dépouilles qui firent considérer comme heureuse une expédition qui n'avait été marquée par aucune rencontre avec un ennemi sérieux. Ommyah ben Ischak avait pourtant été laissé à Santarem par le roi Ramire, à la garde des for-

1 Post hæc vero Ranimirus, congregato exercitu, Cæsaraugustam (id est Emeritaaugustam) perrexit. Rex quidem Sarracenorum nomine Aboiahia Regi Magno Ranimiro colla submisit, et omnem terram ditioni Regis nostri subjugavit. Abderrachman Regi suo Cordubensi mentitus est, et Regi Catholico cum omnibus suis se tradidit. Rex ipse noster, ut erat fortis et potens, omnia Castella Aboiahia quæ habebat infesta edomuit, et illi tradidit, et reversus est Legionem cum magna victoria (Sampir. Chr., num. 22). — Comparez avec Conde, c. 78.

resses de sa province, la plupart situées sur le Tage, et El Modhaffer, au lieu de courir plus loin qu'il ne fallait et jusqu'aux bords du Duero, comme nous le dit la chronique de Conde[1], aurait pu l'attaquer sur le théâtre même de sa rébellion; mais il ne s'était pas senti assez en force, à ce qu'il paraît, pour le tenter, et il était revenu à Cordoue pour y concerter avec le khalife et le diwan les moyens de venger les déprédations commises par le roi chrétien jusque sous les murs de Mérida, et de punir le wali rebelle qui avait attiré ce redoutable ennemi sur les terres des Musulmans.

En l'année 326 (de novembre 937 à octobre 938), le khalife ordonna que les troupes d'Andalousie, de Mérida et de Tolède se réunissent sur la frontière de Galice. La terreur s'était emparée de la Lusitanie. Tous les peuples riverains du Duero retiraient leurs troupeaux des bords du fleuve, se réfugiaient dans les villes et dans les lieux fortifiés. Il fallait imposer aux chrétiens qui inspiraient des alarmes si vives. Sur l'ordre du khalife toute l'Espagne musulmane se mit en mouvement : de tous côtés les caïds assemblaient leurs soldats. La prédication de la guerre sainte fut mise à l'ordre du jour des mosquées; de tous côtés arrivaient sous les drapeaux des hommes en armes. Les chemins étaient couverts de troupes et de matériel de guerre, de mulets de bât et de charrois chargés de provisions. Le rendez-vous général de l'armée fut fixé à Salamanque, et en peu de mois la ville, les bords du Tormes et les campagnes d'alentour formèrent un vaste camp où figuraient des Musulmans de toutes les provinces d'Espagne. Au commencement de l'année 327 les bannières de toutes les capitainies étant réunies, les walis proclamèrent l'eldjihed, et l'on n'attendit plus que l'arrivée du khalife pour commencer l'invasion. Abd el Rahman partit alors de Cordoue avec sa garde, et l'élite de la ca-

1 Conde, c. 78.

valerie andalouse. Le prince El Modhaffer, son oncle, partit en même temps de Mérida à la tête d'un corps nombreux de cavaliers des Algarves. Au commencement du mois de safar, c'est-à-dire dans les premiers jours de décembre 938, le khalife arriva au camp de Salamanque avec le cortége de ses scheiks et accompagné du diwan de Cordoue. Il visita et reconnut, avec son oncle El Modhaffer, les nombreux campemens ou douwarah[1] établis aux environs de Salamanque et sur les bords du Tormes, et les encouragea lui-même à la guerre sainte. El Modhaffer et lui réglèrent l'ordre et la disposition des troupes pour la campagne qu'ils méditaient. L'ensemble de l'armée se composait de plus de cent mille hommes de toutes armes, que l'on forma en trois divisions. La première fut placée sous le commandement d'El Modhaffer; la seconde sous celui du wali de Badajoz, Obéïdallah ben Ahmed ben Ialy ben Waheb el Corthobi (de Cordoue); la troisième, enfin, fut commandée par le khalife Abd el Rahman lui-même assisté des walis de Tolède, de Valence et de Tadmir en qualité de lieutenans.

Il avait fallu quelques mois pour l'achèvement de tous ces préparatifs, et ces dispositions ne durent guère être prises qu'au printemps de l'année 939. On se rapprocha alors de la frontière. L'immense armée se mit en mouvement, et passa le Duero sans rencontrer de résistance, à ce qu'il semble, entre Toro et Tordesillas. Elle se répandit au-delà comme un torrent, faisant sur son passage le ravage des tempêtes. Plusieurs forteresses des chrétiens furent rasées ou brûlées, entre autres Rebat et Amaya; quelques-uns nom-

1 *Douwarah* ou *dowars*. Golius les définit : *Tentoriorum orbicularis vicus pagusque, quales Scenitæ habitare solent*, bourg ou village composé de tentes rangées en cercle, dont les Scénites ont coutume de faire leurs habitations; camps volans des Bedouins, dont les tentes, plantées en rond, s'ouvrent du côté de la Mekke (du kébla).

ment aussi Osma, Aranda et San-Estevan de Gormaz; et après ces courses heureuses, elles vinrent mettre le siége devant Zamora, et dressèrent leurs tentes le long du Düéro.

La cité était merveilleusement forte, enceinte de sept murailles, d'une solide et ancienne structure, ouvrage des rois précédens, avec de doubles fossés, larges, profonds, et remplis d'eau, et elle était défendue par les plus vaillans des chrétiens, nous disent les Arabes. Elle résista d'abord aux attaques d'Abdallah ben Gamri et du wali de Valence chargés particulièrement de diriger les opérations du siége. Les sorties des assiégeans pouvaient peu de chose, toutefois, contre la masse des tirailleurs et des archers arabes qui, au moindre signal, sortaient en foule de leurs tentes, la lance et l'arc à la main, et les poursuivaient montés sur des chevaux légers, jusqu'à l'entrée de la ville.

Le roi de Galice Radmir, cependant, avait assemblé aussi de son côté une armée considérable. Il avait réuni les hommes de guerre de toutes les régions sur lesquelles il exerçait quelque influence ou qu'il lui avait été donné de déterminer à le suivre. Le wali de Santarem Ommyah ben Ischak Abou Yahyah, cause première de cette guerre, faisait partie de l'armée de Ramire et commandait un corps de cavaliers musulmans qui l'avaient suivi dans sa défection. Garcia, roi de Navarre, et même, à ce qu'il parait, sa mère Teuda, le comte de Castille Ferdinandus Gundisalvi, tous ceux de Galice et d'Albaskande en un mot, pour parler comme les Arabes, s'étaient réunis vers Burgos, pour se porter, de concert, contre l'armée qui assiégeait Zamora [1].

Instruit de leur marche et de leurs projets, El Modhaffer, avec sa division forte de quarante mille hommes, s'avança à

[1] Les auteurs arabes nomment la mère de Garcie de Navarre (voy. Makkary, n° 704, fol. 90 verso) *Thoutheh*, *Touthah*. Et les grandes annales de Saint-Gall, qui la nomment *Regina Toïa*, vont jusqu'à lui attribuer la défaite d'Abd el Rahman (voyez Monumenta Historiæ Germanicæ, t. I, p. 78).

la rencontre des chrétiens, suivi par la division que commandait le khalife en personne, forte d'un égal nombre de combattans, parmi lesquels était l'élite des cavaliers de Cordoue. Abdallah ben Gamri et le wali de Valence furent laissés avec vingt mille hommes sous les murs de Zamora pour en continuer le siége.

Les éclaireurs des deux armées se rencontrèrent sur les bords d'une rivière qui coule vers le Duero (la Pisuerga), engagèrent une légère escarmouche, et se retirèrent chacun vers leur camp respectif. « Il y eut le jour suivant, disent les récits arabes, une éclipse effrayante qui couvrit la lumière du soleil d'une obscurité jaunâtre, en plein jour, et qui remplit d'horreur et d'effroi le cœur des jeunes gens de l'armée, qui, de leur vie, n'avaient rien vu de semblable [1]. » Les chrétiens ne sont pas moins explicites sur cette circonstance qui sert à fixer la date de la bataille, et Sampirus la mentionne expressément [2]. Nous ne dirons rien des prodiges extra-naturels que rapportent les chroniques espagnoles postérieures ; elles sont d'un temps où, sur les faits anciens, l'imagination des écrivains se donnait volontiers carrière sans scrupule [3].

[1] Conde, c. 80.

[2] Postea Abderrachman, rex Cordubensis, cum magno exercitu Septimancas properavit. Tunc ostendit Deus signum magnum in cœlo, et conversus est sol in tenebras in universo mundo per unam horam (Sampir. Chr., num. 22). — Les grandes Annales de Saint-Gall (ad. ann. 939) ont aussi consigné le fait de l'éclipse et de la bataille ; seulement elles se trompent en mettant l'une le même jour que l'autre, et en attribuant le succès de cette journée à la reine Toïa de Navarre : — Ecclypsis solis facta est circa horam tertiam diei 14 kal. aug. in 4 anno Ottonis regis in 6 feria, luna 29. Eodem die in regione Galliciæ innumerabilis exercitus Sarracenorum a quadam regina, nomine Toïa, penitus extinctus est, nisi rex illorum et quadraginta novem viri cum eo (Annal. Sangallenses Maiores, dans Pertz, t. I, p. 78). — Enfin Liutprand (Hist. Temp., l. V, c. 1) rapporte aussi les deux faits avec les mêmes circonstances et la même erreur, quant au jour de la bataille : — Hoc in tempore sol magnam et cunctis terribilem passus est eclipsin, sexta feria, hora diei tertia. Qua etiam die Abdaram Rex..... à Radamiro rege christianissimo Galitiæ in bello superatus est (Liutp. in Muratori, Script. Rer. Italic., t. II, p. 461).

[3] Era DCCCCLXXXVII (939), Kal. julii die Sabb. flamma exivit de mari et incen-

Deux jours se passèrent sans qu'il se fît aucun mouvement du côté des Musulmans ni de celui des chrétiens; mais, le troisième jour, impatiens, les vaillans généraux des Algarves rangèrent leurs bataillons. El Modhaffer parcourut les rangs et les anima à commencer la bataille. Il prit pour lui le commandement de l'avant-garde et du centre, et donna celui des ailes droite et gauche aux walis de Tolède et de Badajoz. Quant au khalife, il fit dresser ses tentes et ses pavillons sur une éminence d'où l'œil s'étendait au loin dans la plaine, et se tint là avec la réserve placée sous son commandement, prêt à se porter où il serait nécessaire pendant la bataille, au cas où les Musulmans viendraient à fléchir.

Le soleil était déjà haut, quand la bataille s'engagea, quoique dès le point du jour les deux camps eussent commencé à s'ébranler pour prendre leurs positions dans la plaine, et à remplir l'air du bruit des trompettes et des clairons, des cris et des clameurs des deux armées, dont les pas faisaient trembler et frémir la terre. L'immense multitude des chrétiens se précipita enfin en escadrons serrés; les deux armées se chargèrent. El Modhaffer, monté sur un cheval léger et vigoureux, parcourait toutes les positions, animant les Musulmans au combat, et lui-même, à la tête d'un corps de cavaliers comme lui armés de l'arc, de l'épée indienne, et de la lance, mais ne portant point de cuirasse, attaqua de front le centre de bataille que commandait en personne le roi de Léon. Les chrétiens soutinrent le choc de la cavalerie musulmane avec une admirable fermeté, dit l'écrivain arabe contemporain que nous avons déjà cité plus haut; et leur roi Radmir, avec ses cavaliers bardés de fer, enfonçait et culbutait tout ce qui se présentait devant lui; à ses côtés combattait

dit plurimas urbes et villas et homines et bestias et in ipso mari pinnas incendit: et in Zamora unum barrium, et in Carrion et in Castro Xeriz, et in Burgos c casas, et in Birbiesca, et in Calzada, et in Pontecorvo, et in Buradon et in alias plurimas combusit (Chr. Burgens., ad kal. julii).

le transfuge Ommyah ben Ischak avec un escadron de cavaliers musulmans, et il frappait ses coreligionnaires de sa lance et de son sabre indien comme le plus acharné de leurs ennemis. Les Musulmans pliaient déjà sous le choc de Ramire et d'Ebn Ischak, lorsque le khalife, voyant un grand nombre de bannières de l'aile droite mises en désordre, et le centre de l'armée cédant le terrain à l'ennemi, s'élança à la tête des cavaliers de Cordoue et des soldats de sa garde slave, armés de leurs longues épées, et dont le corps était protégé par de longs boucliers, sur le flanc de l'armée des chrétiens, qui, pressé vigoureusement par les escadrons que conduisait le khalife en personne, fut enfin rompu. L'effort de l'armée ennemie se porta alors tout entier de ce côté; de toutes parts la bataille reprit avec une nouvelle ardeur. La hache d'un montagnard abattit de son cheval, près du khalife, le vaillant Ebn Ahmed, wali de Mérida; le cadi de Valence Djéhaf ben Yémen et Ibrahim ben Dawd el Corthobi (Ibrahim, fils de David le Cordouan), qui avaient fait des prodiges de valeur dans la bataille, tombèrent aussi percés de coups aux côtés d'Abd el Rahman. La victoire, toutefois, semblait se déclarer en faveur des Musulmans, et les chrétiens cédaient le champ de bataille et se retiraient, bien que toujours en combattant, devant la vaillante troupe au milieu de laquelle marchait le khalife, à peine armé, monté sur un cheval blanc et revêtu d'une longue robe et d'un bonnet d'imam, tenant ouvert devant lui, sur la selle de son cheval, un exemplaire du livre de Dieu, dont il récitait les passages les plus propres à exalter le courage des combattans. Mais, tandis qu'entouré des plus braves officiers de sa maison, il rétablissait ainsi l'avantage par sa présence, la nuit vint interrompre la bataille. L'avantage de la journée demeura par là incertain, et chacun se l'attribua de son côté[1].

[1] C'est aussi ce qu'ont fait les écrivains des deux nations. Les Musulmans

Les Musulmans demeurèrent sur le champ même de bataille, couvert de cadavres et de blessés expirans : ils y dressèrent leurs tentes à la hâte et y passèrent la nuit : les vivans reposaient ainsi couchés au milieu des morts, attendant avec anxiété le retour du soleil, pour terminer la lutte engagée. Les pertes des Musulmans, toutefois, étaient plus considérables que celles des chrétiens, et si ceux-ci eussent recommencé le combat le jour suivant, la victoire se fût sans doute déclarée pour eux; c'est au moins ce que donnent à entendre assez clairement les Arabes eux-mêmes en attribuant le salut de l'armée musulmane au conseil qu'Ebn Ischak donna au roi Ramire, dans la nuit, de ne point tenter le lendemain la fortune des armes avec un ennemi fécond en ruses de guerre et supérieur en nombre aux chrétiens. Ramire le crut et se retira. « Ce mouvement, disent-ils, sauva les Musulmans des mains de Radmir, et Dieu le priva ainsi d'une victoire et de la possibilité de secourir les assiégés de Zamora [1]. »

Les Arabes font ensuite grand bruit de la prise de Zamora, au moins dans l'auteur accrédité qui a tiré des manuscrits de l'Escurial par pièces et morceaux, cousus bout à bout, malheureusement sans un suffisant esprit de critique, le livre qu'il nous a laissé sous le titre d'Histoire de la domination des Arabes en Espagne. Mais Conde, selon sa coutume, ne

remportèrent une victoire complète, disent les Arabes (dans Murphy, c. 3). — Rex noster Catholicus, dit à son tour Sampirus, hæc audiens, illuc (id est ad Septimancam) ire disposuit cum magno exercitu, et ibidem dimicantibus adinvicem, dedit Dominus victoriam Regi Catholico (Chr. Sampir., num. 22). — Le fait est qu'on se battit bien, et que les pertes des deux côtés furent considérables. Quant à la date de la bataille, nous savons par les Arabes, à n'en pas douter, qu'elle eut lieu dans le mois de schawal 327, le troisième jour après l'éclipse. Or, l'éclipse dont il s'agit, éclipse de soleil centrale et totale, visible en Europe, en Afrique et en Asie, et qui dura une heure entière, eut lieu, d'après les calculs astronomiques des Bénédictins (voyez, dans l'Art de Vérifier les Dates, la Chronologie des Éclipses, p. 70), le 19 juillet 939, à 8 heures et 1/2 du matin; donc la bataille doit être fixée au 21 juillet, qui se trouve être précisément le premier jour du mois indiqué par les Arabes.

[1] Conde, c. 80.

nous dit pas à qui appartient le récit qu'il nous donne ; il nous laisse ignorer s'il est d'un contemporain ou d'un moderne, en sorte que nous ne pouvons savoir sur quelle autorité repose ce récit, ni quel degré de crédit il mérite. C'est là malheureusement le défaut capital de l'ouvrage de Conde. Son récit, toutefois, contient trop de particularités curieuses pour être passé sous silence.

Les troupes d'Abd el Rahman, nous dit Conde, ayant vu partir les ennemis et reconnu qu'il n'était pas à propos de les suivre (nous voudrions savoir dans quelle direction), laissèrent quelques détachemens de cavalerie sur les bords de la rivière et retournèrent au camp devant Zamora. On donna de rudes assauts à ses murailles flanquées de tours; mais les assiégés se défendaient avec une valeur extraordinaire. On n'avançait ou l'on ne gagnait un pas qu'au prix du sang des plus braves Musulmans. La présence du khalife et de son oncle El Modhaffer animait les assaillans, et ils parvinrent à ouvrir une brèche et à renverser deux murailles; de nombreuses compagnies de Musulmans s'avancèrent alors et trouvèrent une enceinte étendue, coupée au milieu d'un fossé large et profond rempli d'eau, que les chrétiens défendaient avec un courage désespéré. Il y eut alors un nuage épais et un horrible tourbillon de traits et de flèches; les Musulmans perdirent dans ce combat plusieurs milliers de soldats, qui obtinrent en ce jour les précieuses récompenses de l'eldjihed[1]. Les bannières des guerriers des Algarves et de Tolède s'avancèrent, et, jetant dans le fossé les corps de leurs frères musulmans tués à l'assaut, ils en formèrent comme un

[1] Nous rappellerons ici, pour l'intelligence de ce passage, l'opinion des Musulmans sur les mérites de la guerre sacrée. Tous ceux qui y succombent sont des martyrs (*schoada*), et gagnent le paradis (*el djéna*), le jardin. — « Ne dis pas que ceux qui ont été tués pour la cause de Dieu sont morts, dit le Koran (sour. II, vers. 149); ils sont vivans, et reçoivent leur nourriture des mains du Tout-Puissant. »

pont sur lequel ils passèrent. Les chrétiens ne purent résister à tant d'efforts. Les murailles furent escaladées, les portes doublées de fer brisées, et sur toutes les tours de Zamora flottèrent bientôt les insignes triomphans de l'islam. En possession de la cité, on n'épargna que les femmes et les enfans. Ce fut là, selon ce récit, la célèbre bataille d'Alkhandik ou du Fossé de Zamora, aussi fatale aux vainqueurs qu'aux vaincus. Cette bataille (ajoute Conde ou l'auteur qu'il traduit, car tel est avec lui le doute où l'on est toujours, de savoir si c'est lui qui parle ou un écrivain arabe, et, dans ce dernier cas, quel est cet écrivain), ainsi que celle d'Abd el Rahman et de Radmir, eut lieu dans la lune de schawal 327, trois jours après l'éclipse qui effraya les deux armées (comme si les deux batailles pouvaient avoir eu lieu le même jour)[1]. Masoudi raconte que l'on disait de son temps à Fostat en Égypte, qu'il avait péri dans cette expédition de quarante à cinquante mille Musulmans.

C'est là certainement une relation qui ne mérite pas d'être entièrement rejetée. Elle contient plusieurs circonstances vraisemblables; mais d'autres aussi trop évidemment à l'honneur du khalife pour qu'on ne la soupçonne pas d'avoir eu pour objet de pallier la défaite d'Abd el Rahman. Il fallait que le plus illustre des Ommyades sortît avec tous les honneurs de la guerre d'une campagne entreprise avec des forces si considérables et avec tant d'appareil et de bruit. Et, je l'avoue, la relation de Conde me semble avoir été faite par lui d'après quelque auteur arabe assez moderne, du douzième ou du treizième siècle tout au moins, jaloux de l'honneur des anciens khalifes de Cordoue, et écrivant à

1 Et remarquez que, par erreur encore, Conde marque à la marge (t. I, p. 424) l'an 938 de J.-C. comme la date correspondante au mois de schawal 327. Or, le mois de schawal est le dixième mois de l'année arabe ou islamite : l'an 327 de l'hégire, commençant au 28 octobre 938, finissait le 16 octobre 939; par conséquent le mois de schawal 327 doit être indiqué du 21 juillet au 18 août 939.

leur gloire, un peu parfois aux dépens de la vérité. Ce qu'il ajoute du voyage et du séjour d'Abd el Rahman à Mérida, de la distribution d'armes et de chevaux qu'il fit aux scheiks et aux généraux qui s'étaient distingués dans cette campagne, et de la réception qu'on lui fit à Cordoue, semble écrit dans le même dessein, et détourne assez bien, en effet, l'attention des résultats désastreux de la journée d'Alkhandik.

C'est donc dans un auteur arabe d'une autorité douteuse que Conde a puisé les élémens de sa relation. Masoudi, au contraire, semble avoir été mal lu par lui. Masoudi attribue bien une victoire à Abd el Rahman, mais c'est à Simancas où il le tient pour victorieux. Après la bataille, les Zamoriens, dit-il, firent une sortie, et, étant ramenés dans la ville, les Musulmans essayèrent de l'emporter d'assaut; mais des milliers d'entre eux furent tués après avoir franchi le fossé. Le même auteur, dans un autre endroit, rapporte le fait que nous a déjà appris la relation de Conde, savoir: que Zamora était entourée par sept murailles très épaisses, et que, dans l'intervalle qui séparait ces murailles, se trouvaient des ouvrages avancés défendus par de larges fossés remplis d'eau. Les Musulmans s'étaient emparés des deux premiers remparts, lorsque les assiégés les attaquèrent et leur tuèrent vingt mille hommes. Le nombre des Musulmans qui périrent dans cette expédition s'éleva à quarante ou, suivant quelques-uns, à cinquante mille hommes. Mais on ne sait si Masoudi veut parler seulement de la perte éprouvée à la bataille d'Alkhandik, ou s'il compte dans ce chiffre les tués de Simancas et de toute cette campagne[1]. Masoudi donne ainsi comme positivement perdue par le khalife cette célèbre bataille d'Alkhandik (du Fossé)[2]. Tout ce qu'il ajoute ne peut laisser aucun doute à cet égard: — Si Radmir, dit-

[1] Murphy, c. 3.
[2] Al khandek, el khandik, le fossé, le retranchement en arabe (Voy. t. III, p. 405).

il, eût poursuivi les débris de l'armée du khalife, il l'eût pu détruire entièrement; mais Ebn Ischak l'en détourna en lui faisant craindre une embuscade ou quelque retour de fortune, et en lui faisant perdre un temps précieux à s'emparer des tentes et des armes des Musulmans [1]. La défaite du khalife à Zamora eut lieu la veille de la fête des saints Just et Pasteur (*imminente festo sanctorum Justi et Pastoris*), c'est-à-dire le lundi 5 août 839, dix-sept jours après l'éclipse, et quatorze après le combat de Simancas [2].

Comment accorder maintenant les deux récits? comment concilier cette perte prodigieuse et pourtant attestée par les Musulmans eux-mêmes, d'au moins quarante mille hommes, avec la prise de Zamora, avec les bannières de l'islam flottant victorieuses sur les tours de la cité? Dans le récit de Conde, on nous dit qu'Ebn Ischak détourna le roi Radmir de tenter de nouveau la fortune des armes, et que les chrétiens se retirèrent au crépuscule, passant la rivière par différens gués. Le mouvement du camp des Arabes, le bruit de

1 Ce récit est tout-à-fait conforme, au reste, à celui des chrétiens, sauf que dans ce dernier le chiffre des tués semble exagéré ou plutôt doublé, selon la coutume : — Qualiter die II feria, imminente festo Sanctorum Justi et Pastoris (ce qui nous donne le 5 août), deleta sunt ex eis LXXX millia Maurorum (Sampir. Chr., num. 22). — Le chroniqueur chrétien fait aussi s'échapper le khalife à demi-mort de la bataille; ce dont ne nous disent rien les Arabes :— Ipse vero Rex Abderrachman semivivus evasit (ibid., l. c.).

2 Masdeu suit pour toute cette affaire de très faux erremens, et, comme la plupart des historiens, il confond les deux batailles, dont l'une eut lieu le 21 juillet, et l'autre, à quatorze jours d'intervalle, le 5 août; ce qui tient à la fausse interprétation des quelques lignes de Sampiro consacrées à ces événemens. Sampiro en effet ne dit pas autre chose de la bataille de Simancas que ce que nous avons cité plus haut, page 170, dans la note. Pour qui connaît la manière de ce chroniqueur, et, en général, des chroniqueurs de cette époque, cela n'a rien de surprenant; presque jamais ils ne donnent la date des événemens qu'ils rapportent, le plus souvent avec une brièveté et une sécheresse désespérantes. Ce qu'il ajoute immédiatement, commençant par le mot *qualiter* (voyez la note précédente), se rapporte évidemment à un autre fait, à un fait subséquent (*qualiter* signifiant de même que, de la même manière que, de même), c'est-à-dire à la bataille de Zamora ou du Fossé; c'est donc celle-ci et non la bataille de Simancas qui eut lieu la veille de la fête des saints Just et Pasteur.

leurs trompettes qui, même avant qu'il fît jour, sonnaient le réveil, le nombre immense des tentes dressées le soir précédent parmi les mourans, et des bannières flottant à l'entrée, que les chrétiens découvraient de loin à la faveur de cette clarté douteuse qui accompagne le crépuscule et qui leur en faisait paraître le nombre plus grand encore, tout cela, nous dit-on, effraya les infidèles, qui hâtèrent leur retraite, et s'éloignèrent de ces campagnes funestes. Mais pour où aller? pour se dissoudre et se débander chacun de son côté, les Navarrais vers la Navarre, les Galiciens et les Asturiens vers leurs montagnes, les Léonais vers Léon? La relation de l'écrivain arabe semble vouloir le donner à penser; mais il est peu probable que, venu jusque-là avec une armée presque aussi considérable que celle des Arabes pour secourir Zamora qu'assiégeaient les Ismaélites, il n'eût point songé à se tenir au moins quelque temps avec cette armée ou partie de cette armée dans le voisinage de la place assiégée pour la secourir en effet, s'il s'en présentait quelque occasion favorable.

Tout porte donc à croire que tandis que de retour au camp après la bataille de Simancas, dont, après tout, le succès était demeuré incertain, le khalife et El Modhaffer pressaient vivement le siége de Zamora, Ramire les assiégea en quelque façon eux-mêmes dans leur camp, peut-être le jour même du grand et décisif assaut du fameux fossé qui donna son nom à la bataille, et que, dans cette position, ils furent à la fois vaincus et vainqueurs comme le veut la relation de Conde; en d'autres termes, qu'ils s'emparèrent en effet de Zamora et y arborèrent leurs étendards, mais au prix de l'immense perte mentionnée par Masoudi. Maîtres alors de la ville où ils étaient entrés en nombre immense, une partie des leurs put songer à la défendre à son tour, tandis que le gros de l'armée et que le khalife et El Modhaffer battraient en retraite vers Salamanque sans trop de honte et de déshonneur.

Dans cette relation que je crois le plus près de la vérité, trouvent place fort convenablement les conseils d'Ebn Ischak à Ramire, et son retour à Abd el Rahman mentionné par tous les historiens. Il avait pu être touché en effet de tout le sang musulman qu'il avait vu répandre, il avait pu en ressentir quelque remords en songeant que c'était là en partie son ouvrage, et ce sentiment avait pu déterminer la conduite qu'il tint depuis avec le khalife. Après cet événement, dit Masoudi, Ebn Ischak s'étant séparé de Radmir, demanda à se réconcilier avec El Nassr, qui lui fit l'accueil le plus bienveillant. Et il paraît même que le khalife le réintégra dans ses anciennes fonctions, et le laissa, dès-lors, à la défense de la frontière, à Zamora même. C'est par erreur que Conde ne le fait rentrer en grâce que plus tard [1]; le récit de Masoudi et un passage de la chronique de Sampiro lui sont en ceci formellement contraires.

Ramire cependant, dès qu'il eut appris la retraite du khalife au sud du Duero, reparut devant Zamora; il ne dut pas éprouver de grandes difficultés à s'en emparer, et tout fait présumer que Zamora ne fut que quelques jours aux mains des Arabes. La plupart de ses défenseurs tombèrent sous les coups des soldats de Ramire, et il est probable que ce fut là qu'il fit prisonnier Ommyah ben Ischak, dont les rusés conseils et la défection avaient sauvé une partie de l'armée du khalife, et couvert l'honneur des armes musulmanes. Ramire le fit, pour sa défection et pour sa félonie, transporter à Léon et emprisonner [2]. Les chroniques chrétiennes ne nous disent plus rien d'Ebn Ischak; mais il paraît qu'il sortit bientôt de sa prison, du consentement de Ramire, ou qu'il parvint à s'en échapper, et qu'il rentra

1 Conde, c. 82.

2 Etiam ipse Aboiahia rex Agarenorum ibidem a nostris comprehensus est, Legionem adductus, et ergastulo trusus; quia mentitus est Domino Ranimiro Regi, comprehensus est recto judicio Dei.

sous l'obéissance du khalife dans les mêmes fonctions qu'il exerçait auparavant. C'est sans doute à ce second retour que se rapporte le passage de Conde où il est question de lui[1].

Là ne se bornèrent pas les succès du roi chrétien. Deux mois après ces événemens et ces guerres plus grandes et plus importantes qu'aucunes de celles qui avaient précédé, en ce qu'elles s'étaient faites par masses et avec le concours et le vœu des deux populations d'une extrémité de l'Espagne à l'autre, dans le courant de l'automne 939, Ramire se remit de nouveau en campagne avec une armée (que Sampirus appelle une Azeipha, du nom arabe de l'épée, *saïf* ou *seïf*)[2]. Il se porta sur le Tormes qui, passant à Salamanque, va se jeter dans le Duero par la rive gauche, et peupla de ses soldats, dans cette expédition, un grand nombre de cités désertes par l'effet des guerres et des troubles précédens. De ce nombre furent Salamanque, Ledesma, Riba, Los Baños, Alhondiga, Peñaranda, et beaucoup d'autres bourgs et forteresses dont les histoires du temps ne nous ont pas conservé le nom[3]. Ce mouvement fut continué, et c'est de cette époque que datent plusieurs autres *poblaciones* ou *repoblaciones* importantes, telles que celles d'Amaia, de Roa, d'Osma, d'Oca, de Coruña del Conde, de San Estevan de Gormaz, de Sepulveda, et de cette partie des Asturies, dites alors de Sainte-Julienne (*Sanctæ Julianæ*), dont on a fait les Asturies de Santillane. La plupart de ces villes et de ces bourgs font partie de la Castille-Vieille, et c'est ainsi que nous la voyons naître et se former au milieu des inquiétudes et des agitations

1 Conde, c. 82.

2 Ferreras prend ce mot pour un nom d'homme et fait marcher Ramire contre le général Azeipha.

3 Deinde post duos menses Azeipham (id est exercitus : frequenter enim hic auctor *Azeipham* dicit aciem, aut exercitum) ad ripam Turmi ire disposuit, et civitates desertas ibidem populavit; hæ sunt Salmantica, sedes antiqua Castrorum, Letesma, Ripas, Balneos, Alhandega, Penna, et alia plurima Castella, quod longum est prænotare (Sampir. Chr., num. 23).

d'un état social dont la guerre, la guerre incessante, la guerre dans toutes ses faces et dans toutes ses acceptions, forme le premier élément. La restauration, ou, pour parler plus exactement, la *poblacion* (car je me servirai désormais fréquemment de ce mot dont l'équivalent manque dans notre langue) de ces différentes villes est attribuée, par un ancien monument, à divers personnages ou chefs de guerre illustres, dont quelques-uns seulement agissaient par mandat royal. La plupart existaient déjà, et ne furent que relevées et reconstruites: Roa, par Nuño Muñez, Osma par Gonçalo Tellez, Oca, Coruña del Conde et San Estevan de Gormaz par Gonçalo Fernandez; Sepulveda, enfin, par Ferdinand Gonçalez[1]. Telle fut l'origine de ces comtes de Castille, dont les démêlés furent dès-lors si fréquens avec les rois de Léon.

Les historiens modernes qui se sont si étrangement mépris en prenant le mot *Azeipha* pour un nom d'homme, pour celui d'un chef arabe qu'ils font envoyer par Abd el Rahman contre Ramire vers le Tormes, tandis qu'il faut entendre le passage de Sampiro dans un sens entièrement contraire; les mêmes historiens, disons-nous, ont lié sans aucun fondement cette prétendue expédition des Arabes à un mouvement suscité en Castille par le comte Ferdinandus Gundisalvi contre le roi de Léon, et ont gratuitement supposé que le comte castillan avait appelé à son aide les Arabes qu'il avait, quelque temps auparavant, combattus de concert avec le roi léonais. Ce n'est point assurément que de telles alliances et de tels changemens ne se produisent jamais dans le cours de l'histoire de ce pays; ils y sont au contraire très fréquens; mais il est impossible de citer un

1 Tunc temporis populavit Rodericus Comes Amajam et populavit Asturias in partibus Sanctæ Julianæ.... Populaverunt autem comes Nunnius Munionis Raudam, et Gundisalvus Tellis Oxomam, et Gundisalvus Ferdinandi Aucam, Cluniam et Sanctum Stephanum : populavit Ferdinandus Gundisalvi civitatem quæ dicitur Septempublica cum Dei auxilio (Sampir. Chr., num. 25).

texte tant soit peu valable à l'appui du fait allégué. Ce qu'il y a de certain seulement, c'est que, peu après les événemens que nous avons rapportés plus haut, Ferdinand Gonçalez et un autre personnage nommé Didacus Munio (Diego Nuñez ou Muñoz), qui devait avoir aussi en Castille son gouvernement ou son comté, se déclarèrent contre Ramire, et se préparèrent à lui faire la guerre par des motifs ou par des ressentimens personnels qu'aucun écrivain ancien n'a exprimés. Leurs mesures, à ce qu'il semble, étaient mal prises, ou le temps leur avait manqué pour faire partager leurs ressentimens aux autres comtes des châteaux, et les faire entrer dans leur ligue; si bien qu'avant qu'ils eussent assemblé une armée, le roi les fit surprendre et emprisonner, l'un à Léon, l'autre dans le château de Gordon, d'où ils ne sortirent qu'après avoir prêté serment au roi, sans doute de ne plus porter les armes contre lui. La paix se fit si bien entre Ramire et Ferdinand Gonçalez, que le fils de Ramire, qui régna après lui sous le nom d'Ordonius III, fut marié à la fille de Ferdinand nommée Urraca [1].

Les historiens modernes disent que Ramire eut deux femmes : Urraca, la première, qu'ils supposent être morte en 931, et la seconde, Teresa Florentina, sœur du roi de Navarre. Il paraît néanmoins certain qu'il ne fut marié qu'à la seule Urraca, qui, au rapport de Sampirus, était sœur de Garcia, roi de Navarre; au moins n'est-il fait mention de Teresa Florentina que dans des documens douteux [2]. Ramire avait, de sa femme Urraca, deux fils, Ordonius et Sancius, qui

1 Les deux comtes n'avaient pas laissé cependant d'être quelque temps en prison, et la liberté paraît leur avoir coûté non-seulement un serment de fidélité au roi, mais encore la renonciation à tous leurs biens : — Multo quidem tempore transacto, juramento regi dato, et omnia quæ habebant, exierunt de ergastulo. Tunc Ordonius filius Regis sortitus est filiam Ferdinandi Gundisalvi in conjugio, nomine Urracam (Sampir. Chr., num. 23).

2 Peut-être les noms de Teresa Florentina étaient-ils un surnom d'Urraca, ou *vice versa*. — Quant à tout ce qu'on a dit de cette Teresa, de la maison de Pam-

lui succédèrent au trône, et une fille, Elvira, qui prit l'habit de religieuse : à l'occasion de la cérémonie de cette prise d'habit, Ramire érigea un monastère à Léon, dédié au Sauveur, près du palais qu'habitaient les rois. Ramire fut, selon l'esprit du temps, un grand fondateur de monastères : outre celui de San Salvador de Léon, il fonda en divers lieux les monastères de San Andres, de San Christoval, de Santa Maria et de San Miguel. Les deux premiers étaient situés sur l'Ezla, celui de la Vierge près du Duero (c'est Aniago aujourd'hui), et celui de Saint Michel, appelé Destriana, dans le val de Ornia[1].

Je m'arrêterai un moment ici sur ce nom d'Urraca qui se produira dorénavant fort fréquemment dans cette histoire. Moralès veut que ce soit une corruption d'Aragonta ; mais il semble plus naturel d'en chercher l'origine dans le nom gothique d'Ulrica, qui a pu être facilement changé par une prononciation barbare en Urraca. C'est là, ce nous semble, l'étymologie la plus vraisemblable de ce singulier nom particulier à l'Espagne, à moins que nous ne la cherchions dans la langue arabe, où *Bouraka, Bourraka* (*Urraca,* par la sup-

pelune, en la considérant comme une autre personne qu'Urraca, ce doit être une invention du treizième siècle ; aucun écrivain en effet ne la nomme avant Roderich Ximenez ; car la mention qui en est faite dans quelques exemplaires de la chronique de Sampirus n'est qu'une évidente interpolation moderne et déplacée. Urraca survécut à son mari jusqu'au lundi 23 juin de l'année 956 qu'elle mourut dans un monastère où elle s'était retirée après la mort de Ramire. Elle fut enterrée à Oviédo, dans la chapelle d'Alfonse-le-Chaste ; tous faits attestés par son épitaphe conservée à San Vicente d'Oviédo, où nous l'avons nous-même exactement relevée :

> Hic requiescit famula Dei Urracca et conf. uxor Domini Ramini-ri Principis. Et obiit die II feria hora XI. VIIII kalend. julias in era DCCCCLX Ω IIII.

Le mot abrégé *conf.* signifie *confessa,* c'est-à-dire dédiée à Dieu, religieuse, ce qu'elle s'était faite depuis son veuvage.

1 Voyez Sampir. Chr., num. 24.

pression du *b*, et en écrivant à la latine et à l'espagnole où l'*u* se prononce toujours *ou*), signifie resplendissante, de diverses couleurs, mêlée de blanc et de noir; ce qui pourrait convenir assez bien à un nom de femme. Les Arabes donnent par la même raison ce nom à tout ce qui est blanc et noir, à l'œil, à la chèvre, au canard, à la pie (Urraca est encore aujourd'hui le nom de cette dernière en espagnol); et la monture sur laquelle Mahomet fut transporté au ciel est nommée dans le Koran, à cause de l'éclat dont elle était douée, *el Bourak*. Quoi qu'il en soit de cette origine, nous verrons en son lieu que la seconde fille d'Alfonse VIII de Castille et de Léonor d'Angleterre manqua de devenir reine de France, parce que les ambassadeurs français trouvèrent trop dur le nom d'Urraca qu'elle portait. Philippe-Auguste leur avait donné plein pouvoir de choisir pour son fils Louis celle des filles du roi de Castille qu'ils jugeraient la plus digne de son alliance, et bien qu'Urraca fût plus belle que sa sœur puinée Blanca, ils lui préférèrent celle-ci à cause de son nom; et c'est pourquoi elle épousa Louis, depuis Louis VIII, et fut la mère de saint Louis[1].

Ce fut sans doute dans le mouvement des deux peuples vers le Duero, et dans l'année qui suivit la bataille d'Alkhandik, qu'eut lieu la rencontre, dont parlent avec orgueil les Arabes, des troupes du gouverneur musulman de cette frontière, Abdallah el Koraïschi, avec les chrétiens, non loin de Sanestefan de Gormaz (San Estevan de Gormaz). Les troupes musulmanes étant réunies, disent-ils, le wali Abdallah el Koraïschi entra avec elles sur cette frontière; ceux de Galice se portèrent à leur rencontre, et les surprirent engagés dans un pas difficile et dans une situation telle, qu'ils étaient entourés d'un côté par le Duero, et de l'autre par une haute montagne et des rochers taillés à pic; le combat était inévitable, et il n'y avait

[1] Voyez la grande Chronique d'Alfonse.

d'espoir de salut pour les Musulmans que dans la victoire. Abdallah el Koraïschi était un de ces guerriers arabes qui, selon le génie de leur nation, chantent la guerre en même temps qu'ils la font. Il fit des vers exprimant cette idée et qu'il récita aux siens[1]. Après quoi s'engagea la bataille dans laquelle les Musulmans demeurèrent vainqueurs; le sang des chrétiens alla souiller les eaux du Duero, selon le vœu par lequel El Koraïschi terminait ses vers; il s'empara à la pointe de l'épée de la forteresse de Sanestefan de Gormaz, et Dieu sait le nombre des ennemis qu'il y tua. Cette victoire de Gormaz, continue le narrateur musulman, fut remportée en l'an 329, c'est-à-dire du 5 octobre 940 au 24 septembre 941; mais nous doutons fort qu'Abdallah el Koraïschi se soit porté ensuite sur Zamora, et surtout qu'il l'ait prise, comme le veut l'auteur que nous suivons ici; nous soupçonnons même de quelque exagération ce qu'il dit plus haut de la bataille de Gormaz; mais enfin il n'y a rien là d'impossible, et nous avons cru devoir le rapporter.

Que Ramire ait éprouvé vers ce temps quelque mauvais succès ou qu'il fût las de la guerre, cela paraît certain par la démarche même que nous lui voyons faire peu après. Les Arabes parlent formellement en effet de messagers envoyés par le roi de Léon Radmir à Cordoue, en 944, pour y traiter de la paix. Ces messagers y furent très bien reçus par Abd el Rahman, et l'on convint d'une trêve de cinq ans entre les deux peuples. Le khalife envoya saluer le roi Radmir en son nom, par son wasir Ahmed ben Saïd. Ahmed, d'après le

[1] Conde, c. 82, traduit les vers d'El Koraïschi comme il suit :

De un lado nos cerca Duero, Del otro peña tajada.
La salida está en vencer Y en el valor la esperanza :
La sangre de los infieles Enturbie de Duero el agua.

« [illegible] d'un côté nous entoure le Duero, de l'autre une roche escarpée. [illegible]sue possible que par la victoire et d'espoir que dans la valeur. Que [illegible] infidèles rougisse les eaux du Duero. »

même rapport, se rendit à Médina Leyonis, capitale de la Galice, dont les habitans sont chrétiens comme ceux d'El Frank, de la secte Melkita (c'est-à-dire orthodoxes), et s'en revint satisfait d'avoir vu le roi Radmir, dont les grandes qualités belliqueuses paraissent avoir frappé les Arabes [1].

Peu d'événemens marquèrent ces cinq années du côté des Arabes. En Afrique, Mousa ben Abou el Lafiya était mort fidèle à ses engagemens envers le khalife, et sa mort avait permis aux Edris de recouvrer une grande partie de leur ancien empire; désabusés des Espagnols, ils s'étaient mis sous la protection des Fathimites. Le khalife, cependant, habitait moins que jamais Cordoue. En 937 il avait fait élever à cinq milles de Cordoue, en descendant le Guadalquivir, en l'honneur de sa sultane favorite, suivant l'opinion commune, la ville, le palais et les jardins de Zahra. Il avait réuni là tout ce qui peut flatter les désirs de l'homme: quatre mille trois cents colonnes de marbre précieux ornaient son palais; tous les pavés de ses salles étaient en marbres de différentes couleurs artistement disposés. Les murs étaient pareillement revêtus de marbres différens, ou de ce stuc de couleur vive, dont l'Alhambrah de Grenade offre quelques merveilleux échantillons, mais dont le secret parait perdu. Les plafonds étaient peints d'or et d'azur, ornés d'arabesques en relief, et de ciselures du travail le plus délicat. A côté du palais s'étendait le généralife [2]. Au milieu des jardins et sur une hauteur qui les dominait, et d'où on les découvrait dans toute leur étendue, était le pavillon du khalife, où il se reposait au retour de la chasse; il était soutenu par des colonnes de marbre blanc surmontées de chapiteaux dorés. Les portes en étaient d'ébène et d'ivoire. Au milieu d'un

[1] Conde, c. 82.

[2] Generalife ou Gineralife, de l'arabe Djenat al Aryf, jardin de récréation, lieu de plaisance. C'est encore le nom qu'on donne à Grenade à un palais et à un jardin situés à l'orient de l'Alhambrah vers le Darro.

berceau attenant à ce pavillon était placée, dit-on, une conque de porphyre avec un jet de vif-argent qui retombait comme si c'eût été de l'eau, et qui jetait, aux rayons du soleil, un éclat éblouissant. Dans presque toutes les salles il y avait des fontaines de marbre, de porphyre ou de jaspe, de formes variées, et il y avait notamment, dans la salle dite du khalifat, une conque du plus beau jaspe, remplie d'eau, et au milieu de laquelle était un cygne d'or, d'un travail admirable, fait à Constantinople : au-dessus était suspendue une perle magnifique, dont l'empereur grec Léon VI avait fait présent à Abd el Rahman. Un hôtel des monnaies, des casernes, une mosquée complétaient l'ensemble d'édifices auquel on donnait le nom de Médina al Zahra.

Les annalistes arabes disent, comme nous l'avons vu, que ce fut pour plaire à une de ses esclaves, d'une beauté incomparable, appelée Zahra ou Fleur, qu'il fit bâtir cette ville, et que pour cela même il l'appela, de son nom, Médina al Zahra, ville de Zahra. Mais Médina al Zahra, ou, suivant l'orthographe espagnole, Médina Azzahra peut tout aussi bien signifier ville des Fleurs ou la Fleurie, que ville de Zahra; c'est ainsi que la mosquée du Caire où se trouve la bibliothèque s'appelle Mesdjid el Azhàr (la mosquée des Fleurs)[1]. El Schakiki rapporte dans ses annales que Médina Zahra fut fondée ou achevée de fonder en 325 (936—937). « En l'an 325, El Nassr Leddin Allah l'Ommyade, dit El Schakiki, fonda la ville de Zahra, et il y fit mettre quatre mille trois cents colonnes de marbre; chaque jour on employait à sa construction six mille pierres taillées, sans compter

[1] Le mot zahra signifie proprement fleur; c'est aussi un nom de femme. Les Espagnols appellent la fleur de l'oranger *azar*, comme qui dirait la fleur par excellence; ils ont ainsi fait passer le mot arabe du général au particulier; le mot générique espagnol *flor*, *flores*, est une corruption du latin *flos* (*flore* à l'ablatif) comme dans la plupart des langues de l'occident de l'Europe, provençal *flou*, italien *fiore*, anglais *flower*, etc., etc.

celles qu'on emploie telles quelles dans la maçonnerie; au milieu il fit élever un alcaçar royal (*kassr al melek*), au prix de si grands trésors, que le seul Dieu Très-Haut pourrait faire le compte de ce qu'il y dépensa. Et ce fut à Zahra qu'il transporta l'hôtel des monnaies (la Zékaht).» On a, en effet, et on conserve un grand nombre de monnaies, tant d'Abd el Rahman III que de ses successeurs, frappées à Zahra depuis cette époque. Nous en avons deux sous les yeux: la première porte, sur la face, au milieu, l'inscription ordinaire, ainsi disposée, avec le nom du hadjeb au bas :

Il n'y a pas d'autre Dieu
Que Dieu unique
Et sans compagnon.
Ahmed.

et sur l'orle : au nom de Dieu ce dirhem a été frappé à Médina al Zahra en l'an 328 (939 de J.-C.). De l'autre côté, au milieu, on lit :

L'iman el Nassr
Leddin Allah Abd el Rahman,
Émir des fidèles.

et sur l'orle la légende religieuse : Mohammed est l'envoyé de Dieu, etc. — La seconde ne diffère de la première que par la valeur, par le nom du hadjeb (au lieu de Ahmed il y a Khasem), placé de même sous la confession de l'unité de Dieu, et par la date : — Au nom de Dieu, ce dinar a été frappé à Médina Zahra en l'an 348 (959 de J.-C.).

Cette description peut donner une idée du goût des Arabes à cette époque : tout était délicat, brillant, mais, à ce qu'il semble, d'un éclat un peu fragile, dans la décoration du palais et de la ville de Zahra; et c'est là, peut-être, ce qui explique sa complète disparition. La place qu'elle occupait est on ne peut plus précisément indiquée par les Arabes :

elle était à cinq milles à l'ouest de Cordoue, sur le Guadalquivir. Le géographe El Edris la place dans le climat d'Al Cambania (de la campagne du Guadalkibir), après avoir mentionné le climat d'Al Scharf (de la hauteur de Séville), situé entre Eschbilia et Libla (Séville et Niébla), jusqu'à l'Océan, dans lequel sont Maakel-Hisn-al-Kassr (Castro-Marin, près d'Ayamonte), Médina Libla, l'Illipula des anciens (Niébla), Welba, l'antique Onoba (aujourd'hui Huelba), Djesirah-Schaltis ou l'île d'Huelba, située en face de la triple embouchure de l'Odiel, du rio Tinto, et du rio de Carteya, et enfin Djebal-Oyoun (Gibraléon). « A ce climat d'Al Scharf, dit-il, confine le climat d'Al Cambania, dans lequel se trouvent, entre autres cités, Corthobah, Al Zahra, Eschidja, Biana, Cabra et Alischana (Lucena), etc.»[1]. — Malgré tout, cependant, les ruines de Zahra ont échappé à toutes les recherches; on n'a pu en découvrir aucune trace, et l'on ignore même l'époque de sa destruction, tandis que la mosquée de Cordoue, l'Alcaçar de Séville, celui de Ségovie, qui sont ou antérieurs ou de la même époque, ont résisté au temps et aux révolutions des hommes, et subsistent encore aujourd'hui dans un admirable état de conservation.

On a, du reste, débité sur la ville de Zahra des choses fantastiques[2]. Si, comme on le dit, Abd el Rahman fit ériger une statue à la belle sultane, sa favorite, ce fait eût constitué une violation flagrante de l'esprit du mahométisme, et nous le croyons par conséquent peu probable. Ce n'est pas que, dans les premiers temps de l'islam, quelques personnages n'aient essayé de vaincre la répugnance des fidèles pour la reproduction de la figure humaine, reproduction

1 El Edris, IVme climat. — Roderich de Tolède parle aussi de Medina Alzahra, et dit qu'elle existait encore de son temps : — Hic (Abderrachman) præcepit ædificari castrum prope Cordubam, quod hodie adhuc extat (Hist. Arabum., c. 30).

2 Voyez Geschichte der Ommajiaden in Spanien, von Aschbach.

qui leur semblait entachée d'idolâtrie; mais ces essais ont toujours fort peu réussi parmi les vrais croyans, et Makrisi, dans son traité des monnaies, rapporte une anecdote qui ne peut laisser aucun doute à cet égard. Moawiah avait fait frapper des dinars sur lesquels il était représenté ceint d'une épée. Un de ces dinars étant tombé entre les mains d'un vieillard de l'armée, il apporta cette pièce à Moawiah et la lui jeta en disant: Moawiah, si nous trouvions ta monnaie une mauvaise monnaie?—Je te priverais de ta solde, répartit Moawiah, et je te ferais revêtir d'une robe de soie. —C'est-à-dire, suivant l'interprétation de M. de Sacy, je te punirais de ton insolence, et en même temps je te donnerais extérieurement un témoignage de reconnaissance pour cet avis [1].

C'était dans les casernes de Médina Zahra, situées le long du fleuve, qu'habitait la garde particulière du khalife, composée de 12,000 hommes, savoir: de quatre mille Slaves (Saklabis ou Seklebis), qui formaient la garde intérieure à pied; de quatre mille Africains zénètes, et de quatre mille Andalous; ces derniers huit mille hommes étaient de cavalerie, et commandés par les principaux scheiks de la famille d'Ommyah, par les parens, les fils, les frères et les neveux du khalife, et par les scheiks les plus puissans de Tahart. Cette garde était divisée en compagnies qui se partageaient le service; ce n'était que quand le khalife allait à la guerre sacrée, qu'elles servaient toutes à la fois. Dans les deux campagnes ordinaires d'été et d'automne, une partie seulement de sa garde l'accompagnait; mais il emmenait toujours à sa suite un certain nombre de ses femmes et de ses serviteurs; ses wasirs, ses secrétaires, des savans, des poètes, des astronomes, faisaient aussi ordinairement partie de ces tour-

[1] Voyez, sur l'horreur des Musulmans pour la représentation de la figure humaine, l'excellent ouvrage de M. Reinaud sur les Invasions des Sarrasins en-deçà des Pyrénées, p. 347.

nées, et il s'y faisait toujours suivre de ses chasseurs et de ses fauconniers; car, ainsi que ses pères, il aimait singulièrement la chasse, mais moins, à ce qu'il parait, la chasse au courre que la chasse aux oiseaux.

Les Slaves, dont il est fait une si fréquente mention dans les manuscrits arabes sous le nom de Saklabis, duquel paraît être dérivé le mot esclave[1], étaient originairement en effet des esclaves achetés, de race esclavonne; et, à cette époque, soit qu'ils se vendissent eux-mêmes, soit que leurs ennemis les vendissent comme prisonniers, il y avait des Slaves dans tous les pays musulmans, et quelques-uns s'y élevèrent par diverses causes à un degré de puissance extraordinaire; nous verrons même l'un d'entre eux devenir hadjeb sous le successeur d'Abd el Rahman. Tel était en effet l'esclavage sous les Arabes: chrétien ou idolâtre, possédé par achat (mamlouk), ou fait à la guerre, lié, garrotté, *vinctus* (assyr), l'esclave avait toujours, parmi eux, l'espoir d'arriver à la liberté et à la fortune, soit en se faisant Musulman, ce qui était le plus sûr moyen de franchir les distances, soit, même en demeurant chrétien, par quelque heureux hasard. Outre les Saklabis et les chrétiens faits prisonniers à la guerre, il y avait encore un autre genre d'esclaves, qui paraît avoir été l'objet d'un commerce considérable; c'étaient les eunuques. Il y en avait toujours eu un certain nombre affectés au service du harem des émirs de Cordoue depuis El Hakem[2]; mais le nombre s'en était de beaucoup accru dans ces derniers temps, et les princes et les riches, parmi les Musulmans espagnols, avaient adopté l'usage d'en avoir dans leurs maisons; c'est ce qui explique l'étrange commerce d'eunuques alors particulièrement exercé avec l'Espagne, au rapport de

[1] *Esclaou* (en langue provençale, *esclavo* en espagnol, *schiavo* en italien, *slave* en anglais, etc.

[2] Voyez ci-devant, tom. III, p. 398.

Liutprand, par des marchands de Verdun, qui en retiraient d'immenses bénéfices[1].

Tels étaient la situation de l'empire ommyade et l'état de la maison du khalife vers la trente-septième année de son règne. Le bruit de ses guerres en Espagne et en Afrique, la splendeur de sa cour l'avaient fait connaître aux souverains étrangers, et il entretenait avec plusieurs des relations amicales. Les historiens arabes nous ont conservé le récit de la réception qu'il fit à Zahra, en 949, aux envoyés de l'empereur grec Constantin, fils de Léon. Constantin Porphyrogénète (né dans la pourpre) écrivait au khalife d'Espagne; il lui demandait le renouvellement des anciens traités d'amitié et d'alliance qui avaient existé entre leurs ancêtres contre les khalifes de Bagdad. La lettre de l'empereur était écrite sur vélin, en caractères d'or et d'azur; elle en renfermait une autre sur un fond d'azur, mais dont les caractères étaient d'argent et qui contenait l'énumération des présens destinés au prince musulman. Les deux missives étaient écrites en grec; la première de la main même de Constantin, habile et renommé calligraphe. Un sceau d'or, du poids de quatre mithkals, représentant d'un côté la figure de Jésus, et de l'autre les têtes de Constantin et de son fils Romanus, la fermait, et elle était déposée dans une boîte d'argent ciselée, du plus fin travail, sur laquelle on voyait, dans un cadre d'or, le portrait de Constantin peint sur verre. Cette boîte était renfermée elle-même dans un carquois doré (apparemment dans une boîte ayant la forme d'un carquois), couvert d'une étoffe tissue d'or et d'argent. La lettre commençait ainsi: — « Constantin et Romanus, adorateurs du Messie, tous deux empereurs et souverains de Rome, au grand, au glo-

[1] Casarmatium Græci vocant amputatis virilibus et virga puerorum, quos Verdunenses mercatores ob immensum lucrum facere solent et in Hispaniam ducere (Liutpr., lib. IV, c. 3).

rieux, au noble Abd el Rahman, le khalife régnant sur les Arabes en Espagne. Puisse Dieu prolonger sa vie ! »

Dès qu'il fut informé de l'arrivée des ambassadeurs, El Nassr fit partir pour la frontière Yahyah ben Mohammed, accompagné d'une suite nombreuse pour leur faire cortège, et lorsqu'ils approchèrent de Cordoue, il envoya plusieurs corps de troupes, ayant à leur tête des chefs distingués, pour les escorter; puis, les deux grands eunuques chargés du gouvernement du palais et qui comptaient alors parmi les plus grands officiers de l'état, sortirent à leur rencontre afin de leur montrer toute la considération que le khalife voulait que l'on eût pour eux. Ils furent logés au palais Merwan, dans le faubourg de Cordoue, où ils demeurèrent sans communiquer avec personne. Puis, le samedi onzième jour du mois de rabyeh première (7 septembre 949), les portiques, le vestibule et l'entrée principale du palais étant ornés de riches draperies et les troupes sous les armes et dans la tenue la plus brillante, l'ambassade fut conduite au pied du trône du khalife. Ses fils étaient assis à sa droite, ses oncles à sa gauche, et ses ministres placés à droite et à gauche, selon leur rang; les enfans des wasyrs, avec les officiers inférieurs, occupaient le fond de la salle, revêtus de riches costumes. Les ambassadeurs parurent frappés de la splendeur et de la magnificence de cet appareil, et présentèrent au khalife la lettre de Constantin. Pour leur faire honneur, le khalife commanda alors aux poètes et aux lettrés de sa cour de célébrer la grandeur de l'islamisme et du khalifat, et de rendre à Dieu des actions de grâces de l'appui manifeste qu'il avait prêté à sa sainte religion en humiliant ses ennemis. Mais poètes et lettrés furent tellement troublés par l'éclat et la majesté de l'assemblée, qu'ils baissèrent les yeux et s'interrompirent en balbutiant dès les premières phrases de leur discours. Parmi eux se trouvait Abou Aly el Kaly de l'Irâk, hôte du khalife, savant et poète renommé : le fakih Mohammed ben Abd el Barr,

chargé par El Hakem, fils aîné d'Abd el Rahman, de prononcer un discours en cette occasion, s'étant trouvé mal au moment de parler, Abou Aly el Kaly fut invité à prendre la parole; mais ni lui ni personne ne put venir à bout de prononcer plus de quelques mots. Un jeune homme s'avança alors, qui n'avait auparavant aucune réputation de poète, et, sans s'être préparé, improvisa un long discours, ou plutôt un long poème, avec tant de facilité, de verve et d'éclat, qu'il surprit l'assemblée, et que les étrangers regardèrent ce poète jusque-là ignoré comme un homme supérieur et consommé dans ces matières. Ce jeune homme se nommait Mondhir ben Saïd, et le khalife fut si satisfait de lui en cette occasion, qu'il lui donna aussitôt une des principales dignités de la mosquée du palais de Zahra, et lui conféra peu après celle de cadi des cadis de la grande mosquée de Cordoue, devenue vacante par la mort de celui qui l'occupait; Mondhir ben Saïd remplit cette place avec éclat jusqu'à sa mort, et laissa une grande réputation de prédicateur, d'écrivain moraliste et de poète[1].

Après s'être arrêtés quelques jours à Cordoue et en avoir admiré les merveilles, les ambassadeurs grecs prirent congé d'Abd el Rahman, qui envoya avec eux à Constantinople le wasir Hescham ben Hadil, chargé de saluer l'empereur et de lui offrir quelques présens au nom du khalife des Andalous. Ces présens consistaient en chevaux andalous, ornés de brillans harnais, en armes de Tolède et de Cordoue richement façonnées, et en quelques productions particulières à l'Andalousie. Hescham résida près de deux ans à Constantinople où il resserra les liens d'amitié qui déjà unissaient les deux monarques, si bien qu'il en revint accompagné par de nouveaux ambassadeurs de Constantin, et il paraît que le khalife

[1] Les détails qu'on vient de lire sont traduits d'Ahmed el Makkari, suivi par Murphy, c. 5. Conde, à qui la connaissance de cet auteur a manqué, comme il nous l'apprend lui-même dans sa préface, est fort bref sur cette ambassade.

et l'empereur entretinrent toujours ainsi des relations amicales, malgré la distance qui les séparait[1].

La renommée d'Abd el Rahman était telle, à cette époque, que des ambassadeurs lui étaient envoyés de toutes les parties de l'Europe ; il reçut notamment, vers ce même temps, des ambassadeurs du roi des Esclavons qui, disent les Arabes, s'appelait Doukou, prenant ainsi son titre de duc pour son nom propre[2] ; de celle du roi d'Elfrank, derrière les Pyrénées, qui s'appelait Ouketh (Hugues, roi d'Italie et de Provence), et de celle enfin de la femme d'un autre roi d'Elfrank, nommé Kalra, dont les états étaient dans l'est de ce pays. Des envoyés du comte de Barcelone, qui était alors Suniaire, accompagnèrent à Cordoue les ambassadeurs de la reine, veuve de Charles-le-Simple, et mère de Louis IV (Louis d'Outremer), et tous revinrent émerveillés de la capitale des Musulmans d'Occident[3].

C'est parvenu à ce comble de gloire et de puissance qu'Abd el Rahman fit reconnaître son fils El Hakem pour wali el-ahdi par les corps réunis des grands officiers de l'état, les walis, les wasirs, les katebs. El Hakem était l'aîné des fils d'Abd el Rahman. Il avait été élevé avec un soin extrême, et son père avait prodigué l'or pour lui procurer les maîtres les meilleurs et les plus illustres. C'est ainsi qu'instruit vers 941 de la grande réputation d'érudition et de savoir dont jouissait en Orient Ismaël ben Khasem Abou Aly el Kaly, originaire de Menar-Djerd en Djarbekri, et qui à Bagdad, où il avait longtemps demeuré, avait obtenu toute la faveur des Abbassides, un des hommes enfin les plus savans et les

1 Conde, c. 84.

2 C'est ainsi que les écrivains orientaux du moyen âge, entendant appeler Louis IX, li rey de France en langue vulgaire, l'appellent dans leurs Chroniques *Redefrans*, comme si c'était son nom.

3 Cette relation se trouve quelque peu altérée dans Murphy; ainsi, c'est par erreur, par exemple, qu'il a lu dans l'arabe la reine Calda au lieu de la reine Kalra.

plus estimés des deux Iràks (l'arabe et le persan), il l'avait attiré à Cordoue et en avait fait le compagnon d'El Hakem. El Kaly habitait avec El Hakem le palais de Zahra, où se rassemblaient les lettrés et les savans les plus distingués[1].

L'éducation d'El Hakem, ses connaissances, son amour pour les lettres, non moins que l'affabilité et la bonté de son caractère, le rendaient digne du trône auquel il était appelé. Mais El Hakem avait un frère qui fut offensé de ce choix. Abdallah, c'était le nom de ce frère, le disputait à El Hakem en talens, en esprit, en adresse dans tous les exercices du corps non moins qu'en popularité. Il excellait dans la jurisprudence et la poésie, savait l'astronomie et la philosophie, et avait écrit une histoire des Abbassides. Entouré d'une sorte de cour et gâté par la flatterie, Abdallah n'eut pas de peine à se laisser entraîner aux conseils d'un ami qui, espérant s'élever avec lui et par lui, lui suggéra le dessein de faire changer par la violence les dispositions précédemment prises en faveur de son frère. Cet ami était ce même Ebn Abd el Barr que nous avons vu demeurer court en présence des ambassadeurs grecs; c'était un fakih, c'est-à-dire un homme en grande renommée de dévotion et de science; il rappela qu'Abd el Rahman Ier, le fondateur de la dynastie des Ommyades, n'avait pas hésité à préférer son fils Hescham à ses deux frères aînés Souléïman et Abdallah, à cause de ses qualités supérieures; qu'Abdallah était, comme Hescham, supérieur à son frère El Hakem et devait lui être préféré; il parvint à gagner quelques wasirs de la garde, et se fit fort de déterminer une acclamation populaire en faveur d'Abdallah, si unanime et si éclatante qu'elle obligerait le khalife à révoquer ce qu'il avait fait, ou à céder lui-même la place à son fils. Ébloui par les assurances d'Ebn Abd el Barr qui lui présentaient tout comme facile, et enfin poussé par la fatalité

[1] Condo, c. 82.

de son étoile plutôt que par le vice de son cœur, dit Abou Omar ben Afyf [1], il donna les mains à tout ce que voulut faire Ebn Abd el Barr, honora ses amis d'une faveur particulière, les fit nommer par son crédit aux plus hauts emplois du palais, leur procura des gouvernemens et des alcaïdies, et redoubla d'affabilité et de bienveillance pour tout le monde. Personne n'était surpris qu'il visitât les hommes instruits, que rendait recommandables la renommée de leur esprit et de leur érudition, et que ceux-ci fréquentassent le palais Merwan qu'il habitait : comme son frère, Abdallah s'était toujours entouré de littérateurs et de savans; il protégait surtout les poètes, dans l'art desquels il excellait; les nombreuses réunions du palais Merwan n'inspiraient donc aucun soupçon, et tout s'y préparait dans le plus grand secret. Mais Ebn Abd el Barr, moins prudent qu'il ne fallait, ou peut-être parce que rien ne réussit quand la fortune est contraire, dit encore en vrai Musulman l'historien Abou Omar ben Afyf, ayant confié son projet avec trop de facilité à quelqu'un qu'il voulait gagner à son parti, celui-ci, par crainte ou dans l'espoir de quelque grande récompense, courut tout révéler au khalife, et précipita la catastrophe. D'accord avec son oncle El Modhaffer, Abd el Rahman dépêcha aussitôt vers le palais Merwan un des wasirs de sa maison, à la tête d'un détachement de ses Slaves à cheval, pour arrêter et lui amener son fils rebelle; le wasir partit dans la nuit muni des instructions nécessaires, entra au nom du khalife dans le palais Merwan, qui était hors de la ville, surprit le jeune émir dans la compagnie du fakih Ebn Abd el Barr, et d'un autre personnage que l'écrivain arabe appelle, on ne sait pourquoi, le Seigneur ou le Maître de la Rose (Saheb al

[1] Dans Ebn Hayan (voy. Conde, c. 83). Et cela est tout-à-fait musulman : — « L'homme, dit le Koran, porte son sort attaché au cou. Nous lui montrerons, au jour de la résurrection, un livre ouvert (El Koran, sour. XVII, intitulée *Esra*, le Voyage Nocturne, 14me verset). »

Ward), et dont le nom était Ahmed ben Abdallah ben el Athar : il les arrêta, et les amena séparément prisonniers à Zahra, où ils furent enfermés sans communication entre eux. Abdallah, amené aux pieds de son père, et interrogé par lui s'il se regardait comme offensé parce qu'il ne régnait pas, se troubla et se prit à pleurer pour toute réponse. Questionné une seconde fois hors de la présence de son père par deux wasirs du conseil d'état, il avoua tout ce qu'il avait fait, et ce qu'avait fait Ebn Abd el Barr; il avoua qu'il s'était perdu pour avoir écouté les conseils de celui-ci, qui lui avait suggéré son funeste dessein pour se venger de n'avoir pu obtenir la charge de cadi des cadis des mosquées d'Espagne; mais il déclara en même temps ne connaître aucun de ses complices; il intercéda surtout vivement pour le personnage que l'on avait surnommé le Maître de la Rose, qu'il affirma n'avoir pris aucune part au complot. Mais ni ses pleurs ni sa franchise ne le sauvèrent, et il fut condamné à être mis à mort dans son appartement, le jour de la Pâque des Victimes, qu'il avait choisi pour l'exécution de son complot. Condamné à être décapité, Ebn Abd el Barr s'était ôté la vie dans sa prison. On dit qu'El Hakem demanda la grâce de son frère avec les plus vives instances. « Les prières et l'intercession sont convenables de ta part, lui dit le khalife, et je céderais à tes vœux et au penchant de mon cœur si j'étais né dans une condition privée; mais, imam, je ne dois voir que la justice; en sorte que ni tes larmes ni ta douleur, ni celle de toute notre maison ne peuvent soustraire mon malheureux fils à la peine due à son crime. » La dernière pensée d'Abdallah fut une pensée d'humanité en faveur d'El Saheb al Ward, et il écrivit à son père : « Seigneur, qu'un innocent ne souffre point de ma faute. » Le malheureux fut tué la nuit même dans son appartement, et enterré le jour suivant dans le cimetière de la Rusafah : sa pompe funèbre fut accompagnée par ses frères El Hakem, Abdelaziz Aboul Asbadj, Abd el Melek

Abou Mohammed et El Mondhir, et par les principaux Merwanides de Cordoue. Cette mort tragique eut lieu en djoulhedjah 337 (mai ou juin 949), onze ans avant la fin du règne d'Abd el Rahman III. En cette même année mourut El Modhaffer, oncle du khalife, au grand regret de celui-ci, qui l'aimait comme un père [1].

La trève de cinq ans entre les Musulmans et les chrétiens, fidèlement observée de part et d'autre, était expirée sur ces entrefaites, et Ramire était reparu en deçà du Duero. Les récits chrétiens disent qu'il prit son chemin vers Talavera, fondit sur cette forteresse, en maltraita les murailles, livra bataille à l'armée musulmane des frontières, lui tua 12,000 hommes, fit 7,000 prisonniers, et s'en retourna victorieux à Léon [2]. Les Arabes rapportent avec quelque différence les faits de cette campagne: Abd el Rahman, disent-ils, fit publier l'eldjihed contre les chrétiens : on assembla les bannières de toutes les provinces; on appela d'Afrique le gouverneur de Fêz, Mohammed ben el Khaïr ben Mohammed el Yafrouni le Zénète avec un corps d'auxiliaires de sa nation. Le khalife n'avait plus El Modhaffer pour conduire ses armées : il en chargea Ahmed ben Saïd Abou Ahmer, un de ses plus vaillans walis, qui depuis devint son hadjeb. Ahmed ben Saïd entra sur les terres des chrétiens, les chassa de Setmanica, et les poussa jusqu'aux montagnes; mais ce récit semble se rapporter à une campagne quelque peu postérieure

1 Nous avons raconté la mort tragique d'Abdallah d'après Ebn Hayan dans Conde, c. 85. — El Dhoby la raconte plus brièvement et moins à l'avantage des parties intéressées : « Abdallah, fils d'El Nassr, dit-il, jeune homme plein d'instruction et de vertu, fut mis à mort par ordre de son père, et cela parce qu'il était aimé et estimé de tout le monde pour ses excellentes qualités; comme si les rois devaient être mécontens de leurs enfans par cela seul qu'ils sont bons et bien élevés. »

2 Decimo nono anno regni sui consilio inito, exercitu aggregato perrexit Elboram civitatem Agarenorum, quæ nunc Talavera a populis vocitatur, et bello inito occidit ibidem ex Agarenis XII millia, et asportavit VII millia captivorum, et reversus est ad propria cum victoria (Sampir. Chr., num. 24).

à l'expédition de Ramire contre Talavera, et qui eut lieu, selon toute apparence, pendant que ce roi se mourait à Léon C'est ainsi que de part et d'autre on tait les défaites et ne parle que des succès.

Le butin fait par Ahmed ben Saïd et par son frère Abd el Melek dans cette campagne fut, dit-on, des plus considérables, et ce succès éleva très haut la renommée des deux frères, surtout de l'aîné, Ahmed, qui obtint dès ce moment toute la faveur d'Abd el Rahman.

Peu après, c'est-à-dire vers l'automne de la même année, soit par dévotion, soit par tout autre motif que nous ignorons, Ramire fit un voyage de Léon à Oviédo, d'où il ne tarda pas à revenir dans la capitale de son royaume, atteint d'une grave maladie. Le 5 de janvier de l'année suivante, sa maladie ayant pris un caractère plus sérieux, il se revêtit d'un habit de pénitent, et, en présence d'un grand nombre d'évêques et d'abbés, il renonça à la couronne en faveur de son fils Ordonius, troisième du nom. Bien qu'Alfonse IV, depuis sa sortie de son monastère, ait régné quelque temps à Léon, comme nous l'avons vu dans l'année 931, il n'en faut pas moins faire commencer le règne de Ramire II de l'époque de la cession de son prédécesseur, c'est-à-dire du 11 octobre 930; d'autant que par là seulement se trouve justifié ce que dit l'évêque d'Astorga Sampiro, savoir que Ramire avait régné dix-neuf ans, deux mois et vingt-cinq jours au moment où il abdiqua la royauté, le 5 janvier, veille de l'Épiphanie, de l'année 950. Il ne survécut, à ce qu'il paraît, que peu de jours à son abdication, et fut enterré dans le cimetière de l'église de San Salvador, fondé par lui pour sa fille, ainsi que nous l'avons dit plus haut[1].

[1] ..... Tunc Ovetum ire disposuit, et illuc graviter ille ægrotavit. Ad Legionem reversus, ab omnibus episcopis, abbatibus, valde exhortatus, confessionem accepit, et vespere apparitionis Domini ipse se ex proprio morbo Regno

Ordoño III, qui succéda à son père, était, comme nous l'avons vu, marié à Urraca, fille de Ferdinandus Gundisalvi; il était prudent et habile à la guerre; mais à peine était-il sur le trône, qu'un concurrent se leva pour le lui disputer. Ce concurrent était Sancius, son frère, depuis surnommé le Gras. Sancius était aussi un habile soldat, qui avait fait l'apprentissage de la guerre sous son belliqueux père Ramire II. Des monumens publiés par Berganza constatent qu'il avait, en 945, le gouvernement de Burgos, et qu'il le conserva jusqu'en 950[1]. Pendant qu'il exerçait ce gouvernement, selon toute apparence, il s'était créé un parti; et, bien que Ferdinandus Gundisalvi fût beau-père du roi régnant, il l'avait su mettre dans ses intérêts; il comptait aussi un auxiliaire puissant dans Garcia, roi de Navarre, son grand-oncle maternel[2]. Sancho et Ferdinand, chacun à la tête d'une armée, et par des chemins différens, se portèrent sur Léon en 953; mais ils en trouvèrent les chemins si bien gardés, et les difficultés leur parurent si grandes à surmonter, qu'ils renoncèrent à leur projet et revinrent sur leurs pas dans leurs domaines. On dit qu'irrité de la conduite de son beau-père, Ordoño répudia en cette occasion sa femme Urraca, la renvoya à son père Fernand Gonçalez, et se maria aussitôt avec une Galicienne nommée Geloïra; la répudiation d'Urraca par Ordoño III paraît constatée par l'épithète de *relicta* que lui donne Sampiro, au sujet de son second ma-

abstulit..... proprio morbo decessit, et sepultus fuit in sarcophago juxta ecclesiam sancti Salvatoris ad cœmeterium quod construxit filiæ suæ Dominæ Geloiræ. Regnavit autem annos XIX, menses II, dies XXV. Era DCCCCLXXXXVIII (Sampir. Chr., num. 24).

[1] Berganza, Antiguedades de España, t. II, p. 390 et seq.

[2] Quelques-uns pensent à tort que Sancho était fils d'une seconde femme de Ramire appelée Teresa Florentina, sœur de Garcia, roi de Navarre; nous avons démontré précédemment que Ramire II n'eut jamais qu'une seule femme nommée Urraca; mais cette femme, mère de Sancho, était de la maison de Navarre et tante de Garcia, qui par là était en effet grand-oncle de Sancho.

riage avec Ordoño IV, le Mauvais ou l'Intrus, dont nous parlerons tout à l'heure[1].

A peine l'entreprise de Sancho fut-elle réprimée, qu'une autre semblable fut tentée en Galice, par un chef et pour des motifs que nous ignorons. Ordoño accourut avec une armée et assujettit les insurgés qui se soumirent sans l'obliger à leur livrer aucune bataille. Se trouvant là en force, il ne voulut point retourner à Léon sans s'être signalé par quelques tentatives contre les Arabes ; il entra en Lusitanie, courut les terres musulmanes jusqu'à l'embouchure du Tage, prit et saccagea Lisbonne, et rentra à Léon victorieux et avec une longue suite de captifs. Cette expédition dut avoir lieu vers la fin du règne d'Ordoño III. Les Arabes marchèrent, à leur tour, contre la Castille, saccageant tout sur leur passage, depuis San Estevan de Gormaz jusqu'aux portes de Burgos. Léonais et Castillans se mirent en campagne sous le commandement de Fernand Gonçalez. La politique ou la nécessité avait ramené celui-ci au parti du roi de Léon. Les historiens modernes disent qu'il mit en fuite les Musulmans, les poursuivit jusqu'au Duero, les contraignit à une bataille où il les défit, s'empara de leurs tentes et de leurs chevaux, et leur fit un grand nombre de prisonniers; mais c'est de quoi nous ne trouvons aucune mention dans Sampiro, qui n'eût pas manqué de célébrer ce succès des chrétiens. Nous y trouvons bien qu'Ordoño sut en cette

1 Sampir. Chr., num 26. — Un passage de la même chronique (num. 28) le dit même expressément; mais on suppose que c'est une interpolation du moine de Silos, ainsi que le passage où il est question de Geloïre. Voici, au reste, en entier, le paragraphe de Sampirus consacré tant à l'entreprise de Sancho qu'aux diverses femmes d'Ordoño. Nous mettrons seulement entre parenthèse ce qui peut passer, quoique fort vraisemblable, pour avoir été ajouté au texte par de l'évêque d'Astorga : — Quo audito Rex Ordonius satis exercitatus stetit, suasque civitates defensavit, et regni sceptra vindicavit. (Uxorem propriam nomine Urracam, filiam jam dicti comitis Fredinandi, reliquit.) His supradictis remeantibus ad propria (aliam duxit uxorem nomine Geloiram, ex qua genuit Veremundum Regem, qui podragicus fuit).

occasion contraindre par la peur, bon gré, mal gré, le comte à son service [1]; mais pas un mot de la victoire remportée par Ferdinand sur les Arabes. Ceux-ci, au contraire, s'attribuent le succès de cette campagne; succès peu considérable, si l'on veut, mais démontré à mon avis par le silence même de l'évêque d'Astorga: — « Dans la lune de safar de l'année 343 (du 5 juin au 3 juillet 954), dit la chronique de Conde, le wali de Tolède Obéïdallah ben Ahmed ben Yali, qui s'était si fort distingué dans l'expédition en Al Gouf de Badalyoz et de ses dépendances, entra sur les terres des chrétiens qui l'appelaient le caïd Alaïna, à cause de sa valeur, retira de ce pays beaucoup de provisions et de dépouilles, et montra bien qu'il était le digne fils de son père Ahmed [2]. » — Ce fut dans cette campagne en Castille que périt l'émir édrisite Aboul Aïsch, venu exprès d'Afrique en Espagne pour faire la guerre aux chrétiens. Réduit en Mauritanie à n'exercer qu'un pouvoir nominal sous un maître absolu, il demanda à ce maître la permission de prendre part à la première eldjihed contre les infidèles. Ordoño venait précisément d'exercer les déprédations dont nous avons parlé plus haut sur les terres musulmanes, et une guerre de représailles était résolue. Aboul Aïsch passa en Espagne et y fut accueilli avec un de ces raffinemens d'hospitalité qui caractérisent le peuple arabe, et auxquels se plaisait surtout le khalife Abd el Rahman. D'Algésiras à la frontière des chrétiens, c'est-à-dire depuis le détroit jusqu'au Duero, Aboul Aïsch trouva, à chaque journée de marche, un château construit exprès pour lui servir de demeure à lui et à sa suite, et fourni de toutes les choses qui contribuent à la commodité et au bien-être des hommes. Mille sequins d'or lui furent comptés pour ses menues dépenses de cha-

[1] Fredinandus vero supradictus, qui socer ejus fuerat, volens, nolens, cum magno metu ad ejusdem servitium properavit.

[2] Conde, c. 84.

que jour. Les objets de consommation, les hardes de toutes sortes abondaient d'ailleurs dans chacune de ces stations. Les journées ou campemens d'Aboul Aïsch dans ce voyage depuis Algésiras furent au nombre de trente, et cet appareil fut observé jusqu'à ce qu'il eut rejoint sur le Duero l'armée dans les rangs de laquelle il devait succomber [1]. — « Lorsqu'Aboul Aïsch, fils de Kennoun, partit pour l'Espagne dans l'intention de faire la guerre aux chrétiens, dit Abd el Halim, il laissa pour son lieutenant dans son empire son frère El Hassan ben Kennoun, et il mourut dans cette guerre des chrétiens de l'an 343 (954), après avoir été reçu par Abd el Rahman ainsi qu'il vient d'être dit. Dieu lui fasse miséricorde! » — Ordoño mourut l'année suivante à Zamora vers le milieu d'août (955); il fut enterré à Léon dans l'église de San Salvador, près de son père Ramire. Il laissait un fils appelé Veremundus, qui régna dans la suite. Il avait régné cinq ans et trois mois [2].

La mort d'Ordoño ouvrit l'accès du trône à Sancho Ier, son frère, qui, comme nous venons de le voir, avait montré quelque impatience de l'occuper. Pendant un an il gouverna au gré des magnats de Léon; mais, dans la seconde année de son règne, une conjuration lui substitua un autre roi. Fernand Gonçalez, ce même comte de Castille qui, quelques années auparavant, avait secondé les prétentions de Sancho contre son frère Ordoño III, fut l'âme de ce mouvement. Il y avait parmi les grands de Léon un fils d'Alfonse IV (le Moine ou l'Aveugle), écarté par Ramire, et qui portait ce nom d'Ordoño, si commun à cette époque. Fernand Gonçalez s'en fit un ami, lui donna pour femme sa fille Urraca, veuve répudiée d'Ordoño III, et forma le projet

[1] El Kartasch, f° 78.

[2] Rex vero regnavit annos v et menses VII. Proprio morbo urbe Zemoræ decessit, et Legione sepultus fuit juxta aulam sancti Salvatoris secus Sarcophagum patris sui Ranimiri regis, era DCCCCLXXXXIII (993—955).

de l'introniser à Léon au lieu de Sancho. Il y réussit mieux qu'il n'avait fait lorsqu'il avait voulu y introniser celui-ci au lieu de son frère. Sancho fut contraint de s'enfuir de Léon. Maîtres du terrain, Gonçalez et les magnats réunis élurent au règne Ordonius, quatrième du nom, pendant que Sancho allait chercher un asile à Pampelune, près de son grand oncle Garcia [1]. Garcia le reçut bien, mais ne lui prêta point le secours de ses armes pour reconquérir Léon; la prudence lui faisait une loi, ce semble, de n'en point agir autrement dans les circonstances où l'on était. Sancho cependant mit à profit son exil, qui tourna mieux pour lui qu'il n'était fondé sans doute à l'espérer. Depuis plusieurs années il était sujet à une infirmité ou à un excès d'embonpoint qui, peut-être, n'avait pas été étranger à son expulsion du trône; une obésité pesante l'avait rendu inhabile aux exercices du corps, et elle était devenue telle, qu'il ne pouvait ni se mettre ni se tenir à cheval, même sur les plus petits chevaux de race asturienne. Cette incommodité, singulièrement désagréable pour un roi de ce temps, constamment obligé de payer de sa personne, lui avait valu le surnom de Crassus [2]. La renommée des médecins arabes était telle, à cette époque, que toute sa famille de Navarre lui conseilla d'aller se mettre entre leurs mains à Cordoue. Le voyage de Sancho dans la capitale du khalifat avait d'ailleurs un objet politique : celui de mettre dans ses intérêts le khalife, si faire se pouvait, et d'en

1 Anno uno Regni sui expleto, quadam arte, exercitus conjuratione facta, ex Legione egressus, Pampiloniam pervenit..... Omnes vero Magnates Regni ejus, consilio inito, una cum Fredinando comite Burgensi, Regem Ordonium Malum elegerunt in regno, Adelfonsi Regis filium, qui orbatus fuerat oculis cum fratribus suis. Fredinandus quidem comes dedit ei filiam suam, uxorem relictam ab Ordonio Ranimiri filio (Sampir. Chr., num. 26).

2 Ferreras, Hist. de España, part. IV, p. 340, qualifie d'hydropisie, on ne sait pourquoi, l'obésité de Sancho. Don Sancho, rey de Leon, dit-il, se hallaba en Navarra hinchadissimo de una hydropesia, que le tenia inutil para todo.—Garibay, plus judicieux, se contente de dire que la maladie de Sancho était d'être trop gras.

obtenir le secours d'une armée pour recouvrer son royaume perdu. Garcia dépêcha des ambassadeurs à Cordoue; le but avoué du voyage était la guérison de Sancho: il partit dans la compagnie d'envoyés chargés par le roi de Navarre de traiter avec le khalife de l'alliance et des secours projetés pour le réintégrer dans sa royauté à Léon : la propre mère du roi de Navarre, aïeule de Sancho, Teuda ou Theuda, selon quelques-uns, fut aussi de ce voyage[1]. Sancho fut reçu à Cordoue avec la courtoisie qui distinguait les Arabes; et Abd el Rahman le fit magnifiquement loger dans son palais et traiter par ses propres médecins, qui, au moyen d'un breuvage composé de sucs d'herbe, firent perdre à son corps l'extrême épaisseur d'où lui était venu ce surnom de Crassus, par la traduction ou l'équivalent duquel il est désigné dans toutes les histoires d'Espagne, où il n'est jamais nommé que Sancho el Craso ou el Gordo. Et non seulement les médecins du khalife lui ôtèrent ainsi la pesanteur qui l'empêchait de monter à cheval, mais ils lui rendirent encore son agilité et sa vivacité premières[2]. Cette cure, toutefois, dut exiger quelques années; et la suite des événemens prouve que Sancho fit un assez long séjour à Cordoue avant de concerter avec ses hôtes musulmans les moyens de regagner ses états[3].

Le wali de Fêz écrivit au khalife sur ces entrefaites pour lui apprendre le succès de ses armes dans le Magreb et pour lui demander la permission de construire le dôme de la mosquée principale du quartier d'El Karawiin à Fêz, ce que le khalife lui permit; il fit plus, il lui envoya, pour aider aux

[1] Makkari, mss. arab. de la Bibl. roy., n° 704, f° 90 v°.

[2] Jussus à suis amicis, ac missis nuntiis, una cum consensu avunculi sui Garseani Regis ad Regem Cordubensem Abderrachman ire jussus est..... Sancius quidem rex cum esset crassus nimis, ipsi Agareni herbam attulerunt, et crassitudinem ejus abstulerunt a ventre ejus, et ad pristinam levitatis astutiam reductus...... (Sampir. Chr., l. c.).

[3] Venu à Cordoue en 956, il n'en repartit en effet, comme nous le verrons tout à l'heure, à la tête d'une armée arabe, que trois ans environ après.

travaux, une forte somme prélevée sur le cinquième des dépouilles rapportées de l'expédition de Galice; on agrandit donc cette mosquée, on abattit l'ancien dôme et l'on plaça à la cime de la nouvelle coupole l'épée d'Édris, le fondateur de l'état de Fêz. Ces travaux furent achevés en 955. En cette même année les troupes d'Abd el Rahman occupèrent Tlemcen, et il y fut proclamé comme protecteur des Édris[1].

Le khalife d'Espagne se trouvait ainsi maître d'une grande portion de la Mauritanie; mais si quelques tribus, les tribus zénètes, par exemple, depuis l'origine de la conquête converties au mahométisme, lui étaient toutes dévouées, les tribus berbères proprement dites, juives ou idolâtres encore[2], et les tribus schiites qu'Obéïdallah avait rangées sous le drapeau des Fathimites et fanatisées pour la cause d'Ali, telles que celles de Sênhadja et de Kétamah, d'origine kaktanienne, refusaient l'obéissance, ou marquaient chaque année par quelque révolte leur répugnance à subir le joug. Les Berbers surtout passaient du khalife orthodoxe de Cordoue au khalife schismatique de Kaïrouan, selon leurs intérêts du moment, avec une facilité qui justifiait leur réputation de ne garder aucune parole. Dans cet état de choses, le conquérant, qui tenait obstinément à sa conquête, fit déployer la plus grande rigueur pour maintenir dans le devoir ces remuantes tribus nomades chez lesquelles nos soldats retrouvent en Afrique les mêmes qualités, les mêmes mœurs, le même costume, les mêmes vices et les mêmes vertus qui les distinguaient au temps dont nous écrivons. Aussi, le gouvernement d'Abd

1 Conde, c. 84.

2 On lit dans le géographe Obaïd Bekri de Cordoue, écrivain contemporain de très peu postérieur à cette époque : —« Du château de Ben-Maïmoun, dans l'espace de trois jours, on arrive à une idole de pierre appelée *Kerzah*, élevée sur le sommet d'une colline. De nos jours encore (c'est-à-dire dans le quatrième siècle de l'hégire, dans lequel Obaïd écrivait), toutes les tribus berbères qui habitent aux environs offrent à cette idole des sacrifices, lui adressent des prières pour obtenir la guérison de leurs maladies et lui attribuent l'accroissement de leurs richesses. »

el Rahman y était-il d'une sévérité inexorable, et souvent excessive, surtout en ce qui touchait aux matières de religion. Un trait suffira pour en faire juger. Un prophète s'était élevé dans les montagnes de Gomera, qui, comme Mahomet, se disait envoyé de Dieu; il avait su se faire, par ses prédications, un grand nombre de partisans parmi les tribus berbères qui vivaient dans ces montagnes. Sa religion, qui n'était que l'islamisme dépouillé de son trop de cérémonies religieuses et d'interdictions, s'était facilement introduite chez ces rudes et ignorans montagnards, que les prédications des plus éloquens docteurs musulmans n'avaient pu tirer jusque là de l'idolâtrie vague et mêlée de terreur qui a toujours fait le fond du sabéisme des Kabaïls africaines. Hamim, c'était le nom de ce prophète, n'exigeait de ses sectaires que deux prières par jour, l'une au lever du soleil et l'autre à son coucher, avec trois prosternations seulement à chaque prière. Il leur avait fait un Koran en langue berbère, et une prière fort courte, dans la même langue, qu'il leur imposa l'obligation d'apprendre par cœur, et de répéter avec une simple inclination toutes les fois qu'ils en éprouveraient le besoin. Cette prière était ainsi conçue: « Seigneur, délivre-nous du péché, toi qui nous as donné des yeux pour voir le monde; retire-nous du péché, toi qui as sauvé Jonas du ventre de la baleine, et Moïse du sein des eaux. » En se prosternant, le soir et le matin, ils devaient prier pour le salut de Hamim, de son compagnon Yaghlaf, et pour celui d'une femme nommée Téliat, qualifiée de magicienne par l'historien musulman, et qui suivait et prêchait la doctrine d'Hamim. Ils étaient dispensés, du reste, de cette foule de pratiques et d'observances dévotes qui surchargent l'islamisme: du pélerinage de la Mekke, des purifications par l'eau (alwado), et il leur permettait de manger de la chair de truie, sous prétexte que le Koran ne prohibe que celle de porc. Ce n'était là au fond qu'un islamisme réformé, et ramené à sa plus simple

expression, et Hamim n'était, après tout, qu'un hérésiarque, mais c'était un hérésiarque dont la puissance pouvait devenir inquiétante, qui ne s'était pas attiré seulement les hommages des populations de Gomera, mais à qui on payait déjà la dîme des fruits et de tous les produits de la terre, au détriment du khalife auquel elle revenait. Les généraux qui commandaient pour celui-ci dans le Magreb arrêtèrent Hamim, et l'on écrivit le détail de toute cette affaire à Abd el Rahman. Abd el Rahman ordonna aux fakihs africains de se réunir dans l'Alcaçar de Masmoudah pour examiner la doctrine du nouveau prophète; c'était leur ordonner de la condamner; les fakihs n'y manquèrent point, et déclarèrent Hamim un hypocrite charlatan; on rendit compte à Abd el Rahman de cette déclaration, et il donna l'ordre de mettre à mort le faux prophète; Hamim, crucifié comme Jésus, fut décapité, et sa tête envoyée à Cordoue[1].

Cet exercice violent de la souveraineté marquait assez, dans ceux qui se le permettaient, la volonté ferme de s'établir en Mauritanie, malgré les Fathimites. Le rapprochement des troupes de ces deux puissances ennemies ne pouvait manquer d'amener bientôt une collision entre elles. Le développement de la marine des Africains était aussi un sujet d'inquiétude pour Cordoue, et un événement imprévu fit vers ce temps éclater la guerre entreles deux khalifes. Voici, d'après les écrivains arabes, le récit des faits dans toute leur simplicité et avec tous leurs détails :

Un gros vaisseau espagnol, qu'Abd el Rahman avait fait construire à Séville pour transporter des marchandises d'Espagne en Égypte et en Syrie, rencontra dans sa navigation, auprès de la Sicile, un vaisseau d'Afrique, sur lequel

1 Voyez El Kartasch, f° 88, v°, et f° 89. —Voyez encore Dombay, Geschichte der Mauritanischen Kœnige, p. I, part. 114, etc. — Conde (c. 79) dit à tort que Hamim fut empalé.

était un envoyé de Moezz Leddin Allah, porteur de dépêches pour le wali de cette île. Le capitaine andalous[1] engagea un combat avec le navire africain, le vainquit, s'en empara, continua son voyage, vendit ses marchandises à Alexandrie, y prit un nouveau chargement, et revint en Espagne. Instruit de la prise de son vaisseau, Moezz fit sortir de ses ports et de ceux de Sicile des navires armés qui donnèrent la chasse à ceux d'Espagne. El Hassan ben Aly, wali de Sicile, commandait les vaisseaux de Moezz : ayant reconnu près de la côte d'Espagne le gros vaisseau de Séville, il le poursuivit avec ses navires, entra avec lui dans le port d'Almeria, s'en empara, ainsi que du chargement du gros vaisseau, brûla tous les petits navires marchands qui s'y trouvèrent après les avoir dépouillés de leurs cargaisons, et s'enfuit content de sa prise et de sa vengeance. Cette nouvelle causa un grand déplaisir au khalife de Cordoue, et il y avait lieu en effet d'être politiquement chagrin de cette hardie agres-

[1] Conde (c. 85) l'appelle *el arraez andaluz.* — En Portugal, ce mot s'est conservé dans cette acception particulière de patron (ou de capitaine) d'un navire marchand de peu d'importance. Il vient du verbe arabe *rassa*, être élu chef, choisi, et signifie proprement chef, surintendant ou gouverneur de quelque chose, d'un peuple, d'une maison, d'une tribu. Par une charte de Richard II, roi d'Angleterre, de 1386, que rapporte Rymer, t. VII, fol. 521, on apprend que l'*arrais* n'était pas un premier officier, ou du moins un très haut personnage dans la hiérarchie des galères royales portugaises, puisqu'il y est dit que le roi de Portugal : Mittet Domino Regi Angliæ decem galeas, ipsius Domini nostri Domini Regis Portugaliæ sumptibus et expensis, bene armatis : videlicet : de uno patrono, tribus alcaldibus, sex arraizis, duobus carpentariis, octo vel decem marinariis, triginta balestariis, centum et quater viginti remigibus, et duobus sectaneis, in qualibet galearum prædictarum. — En espagnol, *arrayaz*, *arraez*, *arrais*, signifie *caput*, *princeps*, *præses*, chef militaire, gouverneur, commandant, dans le sens propre de l'arabe; il est du plus fréquent usage en cette acception dans les Chroniques du douzième et du treizième siècle. On lit dans la Chronique d'Alfonse le Savant (c. 54) : — Salieron..... contra los *arrayaces*..... y el *arrayaz* de Malaga, que era contrario del rey de Granada, acogiólos...... y fueron vencidos el hermano del rey de Granada, y el *arrayaz* y los Moros que venian con ellos..... L'arrayaz de Malaga était le gouverneur, le président, le lieutenant de roi en quelque sorte de Malaga, et les arrayaces, les premiers chefs militaires de son département.

sion ; mais, selon la chronique arabe, le khalife n'en fut pas seulement contrarié par des raisons politiques : il regretta vivement la perte de la cargaison dont il vient d'être parlé parce qu'elle se composait d'un grand nombre de jeunes filles belles et instruites à chanter, achetées sur les plus renommés marchés de la Grèce et de l'Asie [1]. Abd el Rahman avait alors pour hadjeb cet Ahmed ben Saïd qui s'était si fort distingué dans sa dernière expédition contre les chrétiens de Galice ; il proposa au khalife de tirer une vengeance exemplaire de l'agression d'El Hassan ben Aly, et se chargea de la tirer en personne. Il rassembla les vaisseaux des côtes d'Espagne, et se rendit à Waran (Oran) avec un grand nombre de gens de guerre ; il rallia les troupes andalouses qui se trouvaient dans le Magreb, et, ayant réuni vingt-cinq mille chevaux, il entra dans la province d'Yfrikya. El Hassan ben Aly vint à sa rencontre et accepta sur-le-champ la bataille; mais les Andalous vainquirent et mirent en fuite les Kabaïls de Sênhadja et de Kétamah qui formaient le gros de l'armée d'El Hassan, poursuivirent les Africains, et coururent le pays, brûlant et dispersant partout les douwarah des Kabaïls dévouées aux Fathimites, jusqu'aux environs de Tunis. Dès-lors Tunis était une ville renommée pour son opulence, fruit de son commerce étendu avec l'Occident, et elle était surtout habitée par un grand nombre de riches négocians juifs. L'espoir du pillage anima les Espagnols et les Zénètes ; ils assiégèrent la place par terre et par mer ; car Ahmed ben Saïd avait eu soin de faire seconder ses mouvemens par une flotte, le long de la côte africaine. Les habitans, voyant le danger qui les menaçait d'être pris d'assaut, et n'ayant pas l'espoir d'être secourus, demandèrent à capituler, et offrirent une forte somme d'argent ; Ahmed ben Saïd en exigea une plus forte encore, et ils furent contraints

[1] Conde, c. 88

de se livrer à sa discrétion. Ahmed profita de sa bonne fortune; il prit d'eux des étoffes de tout genre, des bijoux, de l'or, des pierreries, des vêtemens de laine et de soie pour les deux sexes, des armes, des chevaux et des esclaves en nombre considérable : tous les vaisseaux qui se trouvèrent dans le port devinrent aussi sa proie avec leurs cargaisons; il les fit partir de conserve avec les siens, et ramena sa flotte plus que doublée à Séville, chargée de cet immense butin. Les richesses recueillies dans cette éclatante expédition de vengeance furent telles qu'après le prélèvement du cinquième appartenant au khalife, et l'équivalent du vaisseau de celui-ci, pris par El Hassan, la part qui resta au hadjeb fut à elle seule immense, sans compter tout ce qui fut distribué aux généraux, aux arraez et aux soldats qui avaient pris part à l'expédition : en sorte que tous furent satisfaits, Andalous et Zénètes; le khalife fit de grands honneurs à son hadjeb Ahmed ben Saïd, et il lui fixa un traitement de cent mille pièces d'or par an [1].

Ce fut probablement au retour de cette expédition qu'Ahmed fit au khalife ce présent prodigieux dont les écrivains arabes nous ont conservé le détail; selon Conde, ce présent fut offert à Abd el Rahman au retour de l'expédition d'Ahmed en Galice; mais il est plus vraisemblable qu'il fut prélevé, au moins en grande partie, sur les objets qui lui étaient échus en partage lors de la distribution du butin provenant du pillage de Tunis. Quoi qu'il en soit, les écrivains arabes énumèrent avec complaisance les objets que Saïd offrit au khalife, savoir : quatre cents livres d'or pur de Tibar; la valeur de quatre cent vingt mille sequins en lingots d'argent; quatre cents livres de bois d'aloès; cinq cents onces d'ambre gris; trois cents onces de camphre; trente robes de soie blanche brodées en or, cent dix vestes garnies de fourrures de mar-

[1] Conde, c. 88.

tre fine du Khorassan; quarante-huit caparaçons en or et en soie, fabriqués à Bagdad, et travaillés avec la plus rare perfection, pour parer les chevaux aux jours de processions et de cérémonies publiques; quatre milliers de soie en écheveaux; trente tapis de Perse ayant chacun vingt coudées de longueur; cent petits tapis pour la prière; quinze noukhas en soie, sorte de tapis travaillés également des deux côtés; huit cents armures en fer bruni pour chevaux de combat; mille boucliers et cent mille flèches; quinze chevaux arabes de la plus belle espèce pour servir de monture au khalife; cinq autres couverts de housses de parade en velours de l'Irâk, et quatre-vingts autres, équipés et dressés pour la guerre, pour les officiers de la suite du prince; vingt mules avec leurs selles et leurs housses traînantes; quarante esclaves mâles enfin et vingt jeunes filles revêtues d'habits somptueux. Une pièce de vers de celles que les Arabes appelaient Cassidah accompagnait ce don magnifique; qui peut donner une idée de l'opulence des chefs de l'Espagne musulmane à cette époque[1].

Pendant que ceci se passait en Afrique et à Cordoue, l'influence du khalife s'exerçait parmi les chrétiens d'une manière éclatante. Nous ne parlerons pas de ses démêlés avec les comtes de Barcelone et les montagnards de l'Aragonie. « Abd el Rahman ne négligeait point la défense des frontières de l'Espagne orientale, dit un auteur arabe[2]. Les chrétiens des montagnes faisaient d'impétueuses et rapides excursions qu'on ne pouvait empêcher, tant elles étaient courtes et inattendues; mais les walis de Saragosse, d'Huesca, de Fraga et de Tarazona entrèrent, par ordre du khalife, sur les terres

1 Cette énumération est traduite littéralement de l'arabe d'Ebn Khallekan; nous en avons confronté la relation avec le récit de Conde, auquel nous avons restitué seulement quelques traits qu'il avait cru devoir négliger et qui nous ont semblé caractéristiques.

2 Dans Conde, c. 86.

des chrétiens des montagnes et causèrent de grands dommages à ces infidèles.» Ce n'étaient là que d'heureuses escarmouches de frontière qui ne tiraient point à conséquence; nous voulons parler de l'influence réelle, diplomatique et guerrière, que les révolutions intérieures des états chrétiens du nord de la Péninsule l'appelèrent à exercer sur ces états.

On se souvient des motifs qui avaient amené Sancho le Gras à Cordoue en 956; il y avait recouvré la santé et son agilité première, comme nous l'avons vu, et il y était encore vers l'époque où le cours des événemens nous a conduits. Dans ce long séjour parmi les Arabes, il s'était instruit de leur langue et de leurs mœurs, il avait gagné l'amitié et les bonnes grâces d'Abd el Rahman, et, lorsqu'il eut entièrement repris force et vigueur, grâce aux médecins du khalife, il manifesta plus vivement le désir de recouvrer aussi son royaume usurpé et d'en chasser l'usurpateur, Ordoño, l'Intrus, qui régnait en sa place à Léon; il en écrivit à son grand-oncle Garcia de Navarre, et traita de cette affaire si bien avec le diwan de Cordoue, qu'il en obtint bientôt une armée. L'histoire n'a pas pris note, pas plus chez les Arabes que chez les chrétiens, des termes et des conditions du traité qui ne put manquer d'être conclu en cette occasion entre le roi chrétien détrôné et l'émir tout puissant. Mais il paraît certain, par divers indices, que ces conditions furent loin d'être onéreuses ou humiliantes en quoi que ce fût pour le premier, et n'impliquèrent de sa part qu'une alliance sincère avec le khalife. L'armée arabe, dont celui-ci confia la conduite au roi chrétien, partit pour Léon. Ordoño IV, l'Intrus ou le Mauvais, s'était, à ce que tout indique, rendu odieux aux populations sur lesquelles il régnait par les violences et les excès qui lui ont valu l'un des deux surnoms par lesquels il est connu dans l'histoire, et il joignait, à ce qu'il semble, la lâcheté à ses autres qualités mauvaises. Il n'attendit pas même les approches de l'armée arabe, et, au seul bruit de sa marche sur Léon, dans le but

avoué d'y rétablir Sancho, il en partit précipitamment, de nuit, en fugitif, et se réfugia dans les Asturies, où il s'établit en roi avec les partisans qui lui restaient encore. Sancho, cependant, à la tête de l'armée musulmane chargée de le réintégrer dans ses pouvoirs à Léon, s'avançait, assujettissant par les armes les villes qui refusaient de le recevoir, et traitant avec la plus grande mansuétude celles qui se livraient sans résistance. Nul excès, nulle violence ne marqua la marche des troupes arabes: les places fortes s'empressaient de se rendre, les villes et les bourgs ouverts accueillaient Sancho comme un libérateur: de ville en ville, et d'acclamations en acclamations, il eut bientôt gagné Léon, où un parti nombreux l'attendait, et de là le reste du royaume de ses pères[1]. Relancé jusque dans les Asturies par son heureux rival, Ordonius alla chercher un asile avec sa famille à Burgos où gouvernait son beau-père Fernand; il espérait y trouver faveur et appui, il n'y trouva pas même un refuge. Soit que Fernand Gonçalez fût alors absent, comme quelques-uns le croient, soit que ses dispositions fussent changées à l'égard de son gendre par des motifs que l'histoire nous laisse ignorer, Ordoño, très mal reçu à Burgos, se vit enlever sa femme et ses enfans, et fut contraint de se réfugier sur les terres musulmanes où il vécut encore quelque temps malheureux, et mourut ignoré on ne sait en quel lieu[2].

1 Concilium iniit cum Sarracenis, qualiter ad Regnum sibi ablatum perveniret, ex quo ejectus fuerat. Egressus Corduba cum innumerabili exercitu, pergit Legionem : at ubi terram Regni sui intravit, et ab Ordonio auditum fuit, ex Legione per noctem fugit, et Asturias intravit, et Regnum quo ille caruit Sancius suscepit. Ingressus Legionem edomuit omne Regnum patrum suorum (Sampir. Chr., num. 26).

2 Quelques historiens prétendent que Fernand Gonçalez était absent de Burgos lorsque Ordoño IV y chercha un asile. On lit du moins dans les Annales de Compostelle que le roi de Navarre étant en guerre avec Fernand le fit prisonnier à Cirueña en 960 avec ses fils, et les envoya tous prisonniers à Pampelune (voyez le Tumbo Negro ou Annal. Compotel., ad ann. 960).— Supradictus quippè Ordonius, dit Sampiro, ab Asturiis projectus, Burgos pervenit : ipsum tunc Burgenses, muliere ablata cum filiis duobus, à Castella expulerunt, et ad

Il est fait mention de ces événemens dans l'histoire d'Espagne d'Ahmed el Makkari [1]. « Sancho, dit-il, qui avait été trahi par les Galiciens, était petit-fils de Tuda, reine de Navarre. En 347 (958—959) celle-ci vint elle-même trouver El Nassr dans le but d'obtenir la paix pour elle et son fils, ainsi que pour implorer son appui en faveur de son petit-fils Sancho, afin de le mettre en état de vaincre ses ennemis, et de reconquérir son royaume. Les deux rois accompagnaient la reine et furent reçus par El Nassr avec les plus grands honneurs. La paix fut accordée à Garcia et à sa mère, et une nombreuse armée envoyée avec Sancho lui restitua son trône, les Galiciens ayant abjuré l'obéissance qu'ils avaient promise à Ordoño. Sancho fit témoigner au khalife toute sa reconnaissance par des ambassadeurs, et il adressa à ce sujet des lettres aux peuples voisins, dans lesquelles il se louait du khalife autant qu'il se plaignait de Ferdinand, auquel il reprochait sa trahison et ses mauvais procédés. El Nassr continua de protéger et de rendre de bons offices à Sancho, tant qu'il vécut [2]. »

Abd el Rahman devint par-là le médiateur des chrétiens, dont il avait été jusque-là l'ennemi, et se trouva, pour lors, en paix avec toute l'Espagne. Au dehors, il était également en paix avec les autres états infidèles, et il leur envoyait et en recevait des ambassades, dont il est fait mention plus d'une fois dans les chroniques de sa nation.

Parmi les ambassades qu'Abd el Rahman reçut des princes ses contemporains, il n'en est point peut-être de plus curieuse que celle qui lui fut envoyée, sur ces entrefaites, par

terram Sarracenorum illum direxerunt : ipsa quidem remanens Urraca nomine alio se sociavit viro, Ordonius adhuc viduus inter Sarracenos mansit et ejulando pœnas persolvit (Sampir. Chr., num. 26).

1 Mss. arabe de la Bibl. roy., n° 704.

2 Ce récit a été inséré par Murphy dans sa compilation; mais, comme à son ordinaire, il a travaillé sur un manuscrit altéré de Makkari; ce qui a introduit dans son récit la plus étrange confusion de noms.

Othon Ier, roi de Germanie, depuis empereur d'Allemagne, et surnommé le Grand[1].

Abd el Rahman avait été obligé, on ne sait pour quelle cause politique, de lui envoyer, quelques années auparavant, des messagers, porteurs d'une lettre adressée au grand chef de l'Alamanie[2]. Cette lettre contenait quelques-unes de ces expressions familières aux Moslems sur leur religion véritable, sur la grandeur du khalifat, fondé en Occident pour y exalter la gloire de Dieu, en humiliant ses ennemis et en renversant la croix du Christ sous ses pieds. Ces expressions, trop fortement figurées, avaient paru à Othon injurieuses au dieu des chrétiens, et il avait retenu pendant trois ans les envoyés du khalife en Allemagne, sans vouloir rien conclure avec eux[3].

Cet état de choses, cependant, exigeait une solution, et le roi résolut enfin d'envoyer une ambassade à Cordoue, moins, à ce qu'il semble, pour y traiter d'objets politiques, que pour répondre à cette partie de la lettre d'Abd el Rahman où il était mal parlé de la religion chrétienne. Le frère d'Othon, le savant Bruno, archevêque de Cologne, se chargea de cette réponse; il l'écrivit dans la langue même qu'avait employée le diwan de Cordoue en s'adressant au roi germain, c'est-à-dire en grec, langue intermédiaire entre le latin et l'arabe; ce qui donne à connaître qu'on entendait et écrivait le grec à peu près couramment parmi les lettrés du khalifat; et il y prodiguait les injures à Mahomet dans une proportion qui dépassait de beaucoup, ce semble, la mesure de celles qu'Abd

[1] Othon, fils de Henri l'Oiseleur, avait été élu roi de Germanie en 936.— Plusieurs auteurs, notamment les historiens ecclésiastiques, ne lui donnent le nom d'empereur qu'après qu'il eut été couronné par le pape Jean XII à Rome, en 962.

[2] Emir el Alamaniin.— Les Arabes désignaient souvent par le mot Alâmanya, à cette époque, les états occidentaux, y compris l'Italie. « La ville de Rome, dit Aboulfarage, fait partie de l'Alamanie. »

[3] Voyez, dans les Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti de Mabillon, t. v, p. 404, la relation du moine de Gorze où ces faits sont rapportés.

el Rahman avait adressées au Christ. Il fallait, pour porter cette lettre, un homme courageux, que n'effrayassent ni la longueur ni les périls du voyage, ni, surtout, la colère ou les représailles du khalife dont on avait si longtemps retenu les ambassadeurs. Jean, moine de Gorze, s'offrit de lui-même, dans l'espoir du martyre, dit énergiquement la relation de son ambassade, écrite par un disciple et un ami de ce moine[1]. On lui adjoignit un autre moine de la même abbaye appelé Garamannus[2]. Les deux moines ambassadeurs partirent dans l'appareil le plus modeste, mais munis cependant d'assez riches présens pour le khalife, présens achetés aux frais de leur abbaye; ce qui nous confirme dans l'idée que l'objet de l'ambassade était plutôt religieux que politique. De l'abbaye de Gorze à Vienne en Dauphiné ils firent leur route à pied. De là, s'embarquant sur le Rhône, ils gagnèrent la mer, et se rendirent par cette voie jusqu'à Barcelone. Toute la Catalogne en deçà de l'Èbre était alors du domaine des chrétiens, et la première ville donnant entrée dans les états du khalife par cette frontière était Tortose. Ils envoyèrent avertir le gouverneur de Tortose de leur arrivée et de l'objet de leur voyage. Le gouverneur leur donna la permission de passer outre, les fit traiter avec les plus grands égards, et conduire à Cordoue défrayés de tout. Arrivés enfin dans la ville royale, ils y furent reçus avec bienveillance et logés dans une maison éloignée de deux milles du palais du khalife; on ne sait s'il s'agit ici du palais de Zahra. Là, traités avec un luxe tout royal, et pouvant faire librement usage de tout ce qui s'offrait à eux, ils furent néanmoins retenus fort longtemps malgré eux dans une sorte de captivité somptueuse[3].

[1] Johannes sese offert spe martyrii.

[2] Legati duo, ambo Gorzienses monachi, eliguntur, Garamannus et Johannes.

[3] Barcinonam venientes, quindecim diebus morantur, donec nuntius Tortosæ missus est. Ea prima regni Sarracenorum erat. Dux continuo eos properare

S'étant informés pourquoi on tardait si longtemps à les admettre en la présence du roi, il leur fut répondu que les ambassadeurs de ce même roi, ayant été détenus trois ans en Germanie, ils le seraient à leur tour trois fois autant, c'est-à-dire neuf ans, avant d'être reçus par le khalife [1]. La vérité est que le khalife voulait effrayer les légats par cette perspective d'une détention de neuf années, en attendant qu'il eût pris un parti sur la façon dont il les traiterait. Il avait été instruit, dès avant l'arrivée de Jean, du contenu de la lettre d'Othon, en ce qui concernait le prophète. Or, une loi formelle, qui figure encore dans le Code des Ottomans, prescrivait la peine de mort contre tous ceux qui se permettaient d'insulter Mahomet dans leurs discours : « Quiconque, dit la loi musulmane, profère des blasphèmes contre Dieu, contre ses attributs, contre son saint prophète, contre le livre céleste, sera mis à mort sans rémission ni délai [2]. » La loi n'exceptait personne de sa rigueur, et le prince qui souffrait que l'on parlât devant lui de Mahomet en termes irrévérens était coupable, et devait être traité à l'égal du blasphémateur. L'auteur de la relation de l'ambassade insiste curieusement sur ce point, qui, en effet, était décisif, et justifie la conduite que tint le khalife en cette occasion [3].

resignat, atque ad omnem copiam procurat, donec velocius regi Cordubæ nuntiati de exceptione eorum per singulas civitates. Vel loca digne regia mandatum est honorificentia. Tandem Cordubam regiam urbem deducti, à palatio domus quædam duobus fere millibus distans eis est delegata : ubi regifico luxu, omnibus ætiam præter usum exhibitis per nonnullos dies coacti sunt remorari.

[1] ..... Dictum est quia prius missi a rege nostro, triennio erant detenti, se ter tantum, id est novem annos, condictum esse aspectu regio abstineri.

[2] Mouradgea d'Ohsson, Tabl. de l'Emp. Ott., t. VI, p. 244.

[3] Lex enim tam improvocabilis eos constringit, ut quod semel antiquitus omni ei genti præfixum est, nullo unquam liceat modo dissolvi ; parique modo rex populusque tenentur innoxi omnisque transgressi igladio feritur. Si quid ab inferioribus, Rex, si quid Rex ipse commiserit, cunctus in eum populus animadvertit. Eis in legibus primum dirumque est, ne quis in religionem eorum quid umquam audeat loqui : cujus, si sit extraneus, nulla intercedente

Cette conduite, au reste, parait avoir été déterminée autant par la crainte que par le zèle religieux. Le biographe de Jean de Gorze nous dit en effet que, sur le bruit qui se répandit que le khalife allait recevoir l'envoyé chrétien porteur de la lettre blasphématoire d'Othon, les grands, les primats de Cordoue s'émurent et contraignirent en quelque façon le souverain à suivre les antiques et les plus sévères lois de l'islamisme, dont il se serait sans cela peut-être philosophiquement dispensé, dont il ne se serait pas, tout au moins, préoccupé avec un zèle si extrême. L'ardeur de leur zèle fut telle, qu'ils se portèrent eux-mêmes au palais d'Abd el Rahman, et que leur visite prit jusqu'à un certain point le caractère d'un tumulte et presque d'une sédition. Retenus dans les premières cours du palais par les gardes, ils demandèrent à transmettre par écrit leurs doléances au khalife (car l'accès jusqu'à sa personne était très rare, nous dit l'écrivain bénédictin; toutes choses lui étaient communiquées par lettres qu'étaient chargés de lui porter des officiers spéciaux, nommés par le moine biographe *Sclavos cubicularios*); et, à ces doléances écrites des primats de Cordoue, dans lesquelles on faisait ressouvenir l'imam El Nassr Leddin Allah de son titre de défenseur de la loi de Dieu et de son devoir, devoir dont on craignait apparemment qu'il ne fût prêt à se relâcher, le khalife répondit, également par écrit, que rien de ce dont il lui était parlé n'était venu à sa connaissance; sinon, que des légats lui ayant été envoyés par un prince ami, son fils les avait reçus dans sa propre maison, sans qu'il fût instruit, quant à lui, du motif particulier pour lequel ces légats étaient venus. Par là fut apaisé le tumulte des primats de Cordoue accourus au palais. Mais, dans la vérité, dit naïvement le bénédictin, il était

redemptione capite plectitur. Si rex ipse audierit, et in crastinum gladium retinuerit, ipse morti addicitur; nec ulla intervenire potest clementia.

exige que nous tenions la conduite qu'on nous voit tenir, d'autant que nous nous abstenons de rien faire de dommageable à la religion. En tout le reste nous nous montrons obéissans et soumis[1]. C'est pourquoi il sera mieux, je crois, que tu retires et supprimes entièrement cette lettre qui peut soulever ici les passions contre toi et les tiens, sans nécessité aucune[2]. Jean fut un moment ébranlé par la réponse de l'évêque, mais il ne se démentit point. Comment, dit-il, peux-tu, toi qui te présentes comme un évêque, tenir de pareils propos? Car enfin n'es-tu pas confesseur de la foi, n'as-tu pas été élevé à ce haut rang pour la défendre?... Et cependant, par respect humain, tu t'écartes de la vérité; loin d'engager les autres à la prêcher, tu te soustrais toi-même à ce devoir; il eût été mieux assurément, et d'un homme plus véritablement chrétien, de souffrir les angoisses du besoin, que d'accepter d'un ennemi une nourriture préjudiciable au salut d'autrui[3].

Jean adressa ensuite des reproches à l'évêque mosarabe sur certaines pratiques de son église. Comment, lui dit Jean, pouvez-vous vivre comme vous faites? J'ai ouï dire que vous vous soumettez à ce qu'il y a de plus odieux à l'église catholique, à ce qu'elle réprouve et regarde comme la chose la plus

1 Ille ad hæc temp..... ait, sub qua conditione agamus, peccatis ad hæc devo.....ditioni. Resistere potestati verbo prohibemur, Apostoli tantum..... Solatii quod in tantæ calamitatis malo, viderint observatores colunt, et amplectuntur, simul ipsorum convictu delectantur, cum Judæos penitus exhorreant. Pro tempore igitur hoc videmur tenere consilii ut quia religionis nulla infertur jactura, cetera eis obsequamur.

2 Unde tibi multo satius nunc de his reticere, et epistolam illam omnino supprimere quam scandalum tibi tuisque, nulla instante necessitate, perniciosissimum concitare.

3 Johannes paululum commotior : Alium, inquit, quam te, qui videris episcopus, hæc proferre decuerat. Cum sis enim Fidei assertor, ejusque te gradus celsior posuerit etiam defensorem;..... timore humano a veritate, prædicanda nedum alios compescere, sed nec te ipsum opportebat subducere; et meliùs omnino fuerat hominem christianum famis grave ferre dispendium, quam cibis ad destructionem aliorum consociari gentilium.

criminelle; j'ai ouï dire que vous êtes circoncis, contrairement à la sentence de l'apôtre : Si vous êtes circoncis, le Christ ne viendra point au-devant de vous; et que vous vous abstenez de même de certaines viandes, parce que leurs docteurs les défendent[1]... Mais lui, c'est la nécessité, dit-il, qui nous contraint. Car il ne nous serait point loisible autrement d'habiter parmi eux. Et, après tout, ce que nous faisons a été fait par nos aïeux, et nous vient de loin par une tradition déjà vieille, et nous l'avons toujours ainsi pratiqué[2].

Jamais, dit Jean, je n'approuverai cela, que, par crainte ou par amour, on fasse autre chose que ce qui est ordonné[3]. Il ajouta, d'ailleurs, quelques mots aigres, et finit par persister dans sa résolution de ne point paraître devant le khalife sans les lettres de l'empereur. Quant à celles-ci, si quelqu'un, dit-il, objecte quelque chose à ce qu'elles contiennent de conforme à la véritable foi catholique, je soutiendrai le contraire publiquement; pour l'amour même de la vie, je ne manquerai point au témoignage de la vérité[4].

Cela fut rapporté secrètement au khalife. Il passait, suivant le narrateur chrétien, pour un homme fin et rusé, et ne négligeant aucun des moyens propres à agir sur l'esprit des hommes. Il laissa encore s'écouler quelque temps sans rien tenter auprès du moine, comme pour lasser, par la solitude et l'ennui, cette volonté qui se montrait si rebelle; et de même qu'on emploie diverses sortes de machines de guerre contre

1 Vita S. Johannis abb. Gorziens., p. 407.

2 At ille : Necessitas, inquit, nos constringit. Nam aliter eis cohabitandi nobis copia non esset. Quin et à majoribus, longèque antiquis traditum observatumque ita tenemus.

3 Nunquam, Johannes inquit, id approbaverim, ut metu, amore vel favore mortali transgrediantur statuta.....

4 Nam nec sine epistola imperatoria, nullus inde demptis vel commutatis usque ad unum apicem litteris, eum conveniam; et si quid contra ea quisquam oblatraverit, quæ sanæ et catholicæ fidei ferimus, et diversus ad hæc asserta obvenerit, palam resistam; nec ipsius amore vitæ, ab attestatione veritatis diffugiam.

une solide muraille (je me sers ici d'une comparaison employée par mon guide en ce récit), de même il voulut essayer de tous les moyens pour forcer cette fermeté de cœur qui l'étonnait[1]. Au bout d'un mois ou de six à sept semaines, de nouveaux messagers furent envoyés de la part du roi auprès de Jean, pour s'informer de ses dispositions présentes; mais ils le trouvèrent inébranlable dans ses volontés. Le khalife résolut alors d'avoir raison de cette obstinée constance par la terreur; non point par une terreur qui touchât personnellement à l'envoyé chrétien, au-dessus, comme sa conduite le démontrait, de toute faiblesse à cet égard; mais par une crainte généreuse, en lui montrant, comme imminente, une persécution générale des chrétiens du royaume d'Abd el Rahman, motivée sur ses refus, et dont lui, Jean, serait la cause, et il lui fit remettre en conséquence, un certain jour de dimanche, une lettre pleine de menaces[2]. Voici comment notre biographe raconte la chose : — Il était permis aux chrétiens, les jours du Seigneur seulement ou à certaines fêtes principales de notre religion, telles que la Nativité, l'Épiphanie, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, la Saint-Jean, la fête des apôtres et de quelques autres grands saints, de se rendre à une église située hors de la ville, sous l'invocation de Saint-Martin, et voisine du palais qu'habitaient les légats d'Othon, et de s'y rendre en quelque façon processionnellement, puisqu'on nous dit que douze gardiens, qu'ils appelaient *Sagiones*, les reconduisaient ensuite de l'église à la ville[3]. Jean avait obtenu depuis longtemps la permission d'accompagner ces chré-

[1] Et tanquam muro prævalido diversa arte impulsis machinis, ita firmitatem pectori ejus, si quo pacto daretur, certat concutere.

[2] Die quadam, quæ dominica erat, ei epistolam plenam minarum misit.

[3] His enim tantùm diebus Dominicis, aut si quæ festa nostræ religionis erant, maximè Natalis Domini, Epiphaniorum, Paschæ, Ascensionis, Pentecostes, sancti Johannis, Apostolorum, aut Nominatorum erant sanctorum, ad ecclesiam proximam, quæ erat in honore sancti Martini, permittebantur accedere : custodibus hinc inde duodecim, quos sagiones vocant, se deducentibus.

tiens à l'église de Saint-Martin hors des murs; or, comme il s'y rendait ce jour de dimanche, en la compagnie de ses coreligionnaires, dans le trajet même un messager lui remit une lettre, remarquable par sa grandeur (elle était écrite sur une peau de mouton de forme carrée), et contenant les menaces dont nous avons parlé. Le récit du moine biographe est ici tronqué comme on peut le voir dans la note, au bas de cette page, où nous le reproduisons avec toutes ses lacunes; et tout ce qu'on en peut comprendre, c'est que Jean ne se laissa toucher ni par ces craintes ni par ces menaces, et persista dans sa résolution de suivre en tout les ordres de son roi, quoi qu'il pût advenir[1].

Il fallait cependant sortir de ce pas difficile. Quelques chrétiens mosarabes demandèrent alors à délibérer avec Jean des moyens de se tirer de cet embarras; il pensa que le seul était d'envoyer un messager à Othon pour l'instruire de l'état de l'affaire, et lui demander de nouvelles instructions. Le khalife, à qui l'on fit part de cet expédient, l'approuva; mais il s'agissait de trouver quelqu'un qui ne s'effrayât point d'un si long voyage. Les concurrens, à ce qu'il paraît, ne furent pas nombreux, puisque le khalife fut obligé de faire publier que quiconque se présenterait pour aller en Germanie obtiendrait une faveur spéciale, et recevrait au retour toutes sortes de présens[2].

Il y avait au palais d'Abd el Rahman III un laïc appelé Recemundus; il était l'un des katebs (secrétaires du kalife)

1 Cum ergo ea Dominica ad ecclesiam processisset, in ipso itinere epistola ei porrecta est, et quia chartæ magnitudo (nam quadra pellis vervecis erat)..... ne sacrorum quo tendebat avocaretur, interim distulit..... ad diversorium remearent, ut revolvit, terrentia quædam..... possent invenit, nec umquam aliàs ita se ullis terroribus perietum.....

2 His regi nuntiatis, acceptoque consilio, ut à prudente suggesto, quæri jubetur quis iter tantum vellet assumere : cum rarus, aut fero nullus palam se proferret, propositumque esset, ut quisquis illuc iret, honore quovis petito, et cujuscumque generis muneribus, rediens potiretur.

très versé dans les langues latine et arabe, et d'ailleurs excellent chrétien [1]. Voyant là une occasion de s'élever, il demanda à conférer avec l'envoyé, afin d'apprendre de lui plusieurs choses qu'il lui importait de savoir avant de prendre aucune détermination, quel était, par exemple, le caractère personnel d'Othon, s'il était modéré et clément, facile ou non à la colère, et surtout s'il voudrait venger la détention de son ministre en faisant subir au nouvel envoyé pareille détention. Le moine l'assura qu'il serait bien reçu, et promptement congédié, et lui offrit des lettres pour son abbé; ce que Recemund accepta avec reconnaissance. Instruit de la sorte, il retourna au palais disposé à accepter l'ambassade; il y mit toutefois une condition : l'évêché d'Illibéris était pour lors vacant; il demanda qu'on l'en nommât évêque, et le khalife ne fit point difficulté d'accorder à Recemund sa demande; ce qui prouve deux choses; l'une que l'on pouvait arriver de plein saut dans l'église mosarabe de l'état de laïc à l'épiscopat sans passer par les ordres intermédiaires, et l'autre que les évêques eux-mêmes étaient nommés par les monarques musulmans.

La vie de saint Jean de Gorze ne nomme point l'église d'Illibéris, et nous dit seulement qu'il y avait, par hasard, en ce moment, une église chrétienne sans évêque, et que Recemund obtint d'y être nommé par le khalife [2]. Nous verrons, tout-à-l'heure, sur quelle autorité nous nous fondons pour désigner la ville dont Recemund obtint si facilement et si singulièrement l'évêché.

1 Tandem extitit inter officina palatina officia Recemundus quidam adprime catholicus, et litteris optime tam nostrorum, quam ipsius, inter quos versabatur, linguæ arabicæ instructus, qui tantum in regia habebat officii, ut diversorum pro necessitatibus, ad palatium concurrentium causis extra auditis (quia litteris omnes ibi querimoniæ vel causæ signantur et resignantur), hic notata inferret, itidemque responsa scripta referret; pluresque eidem alii erant officio delegati.

2 His ille allectus palatium repetens, se, si sibi quæ postulet dentur, itineri devovet. Ecclesia forte aliqua vacua recens erat episcopo : hanc munus ejus petit laboris. Facile obtentum : atque ex laïco episcopus repente processit.

Récémund consacré évêque et muni de ses instructions se mit en chemin, et en dix semaines arriva à Gorze, monastère situé sur un petit ruisseau de ce nom, non loin de la ville de Metz, où il fut très bien reçu, comme aussi par l'évêque de Metz, Adelbero, qui le retint près de lui. On était dans le mois d'août, et l'évêque s'arrangea pour qu'il demeurât là pendant l'automne et la saison d'hiver, afin de l'accompagner ensuite jusqu'à Frankfort où se tenait la cour. Ils s'y rendirent ensemble, et Récémund obtint facilement de l'empereur ce pour quoi il était venu; si bien qu'il était de retour à Gorze dans les premiers jours du carême. Il en partit pour retourner en Espagne vers le dimanche des Rameaux, accompagné du nouvel ambassadeur qu'Othon envoyait à Abd el Rahman. Ce nouvel ambassadeur était chargé d'un écrit de l'empereur par lequel Jean était autorisé à supprimer la première lettre, cause de tout ce débat, et à presser son retour par la conclusion d'un traité de paix et d'amitié qui mît fin aux incursions des brigands sarrasins sur les terres de l'empire[1]. Nous dirons tout à l'heure ce que c'étaient que ces brigands sarrasins dont l'empereur se plaignait à Abd el Rahman; et l'on verra que c'était demander à celui-ci plus peut-être qu'il ne pouvait lui-même.

Récémund avait été nommé à l'évêché d'Illiberis en 957, à la fin de l'année, ou au commencement de la suivante, dans laquelle il partit pour l'Allemagne. Dans le même temps florissait Liutprand, diacre de Pavie, qui avait été secrétaire de Bérenger, roi d'Italie, et qui vivait en exil à la cour d'Othon. Récémund et Liutprand vinrent à se connaître et se lièrent d'une vive amitié; ce fut Récémund qui engagea le premier Liutprand à écrire l'histoire des cho-

1 Johanni de prioribus supprimendis rescribitur, tantum cum donis procedat, amicitiam, pacemque de infestatione latrunculorum sarracenorum quoquo pacto conficiat, reditumque maturet edicitur.

ses faites en Europe par les empereurs et les rois ses contemporains. Liutprand se souvint qu'il devait à l'évêque d'Illiberis cette idée, et c'est cet ouvrage commencé à Frankfort à vingt milles de Mayence, sous les yeux de son ami, comme Liutprand nous le dit lui-même quelque part, qu'il lui dédia deux ou trois ans plus tard, quand il l'eut achevé d'écrire; c'est par ces rapports de noms, de lieux et de temps, que nous savons au juste le nom de l'église dont avait été nommé évêque l'ex-secrétaire d'Abd el Rahman.—L'identité, en effet, du Récémundus de la vie de saint Jean de Gorze et du Raimundus, évêque d'Illiberis, à qui Liutprand a dédié son *Historia Rerum ab Europæ imperatoribus et regibus gestarum*, ne saurait être douteuse; tout concourt à la démontrer, et l'on ne s'expliquerait point, sans la rencontre fortuite de ces deux personnages à la cour d'Othon par le concours de circonstances que je viens de dire, comment aurait pu naître l'amitié vive qui les lia, et qui respire dans la dédicace adressée avec tant d'effusion de cœur par le diacre italien à l'évêque andalous [1].

Le nouvel ambassadeur d'Othon était de Verdun et s'appelait Dudon. Chargé de son mandat et de nouveaux présens, il se mit en route avec Récémund, et tous deux arri-

1 Voilà deux ans, mon très cher père, dit Liutprand à Récémund, que mon peu de génie me fait différer de répondre à la demande par laquelle tu me pressais d'écrire ce que j'ai pu savoir, non avec doute pour l'avoir appris d'autrui, mais avec certitude pour l'avoir vu de mes propres yeux, de ce que les rois et les empereurs ont fait par toute l'Europe: (Biennio ingenii parvitate petitionem tuam, Pater carissime, distuli, qua totius Europæ me Imperatorum Regumque facta, sicut qui non auditu dubius, sed visione certus, ponere compellebas....) — Les premiers mots de la dédicace sont: — Au révérend seigneur Raimond, évêque de l'église d'Illiberis, plein de toute sainteté, Liutprand, diacre de l'église de Pavie, bien au-dessous de ses mérites, salut: (Reverendo totiusque sanctitatis pleno Domino Raimundo illiberitanæ Ecclesiæ episcopo Liutprandus ticinensis Ecclesiæ, suis non meritis, levites, salutem.)—L'ouvrage de Liutprand a été publié plusieurs fois, entre autres avec beaucoup de corrections et de soin par Muratori, dans son grand recueil des Scriptores Rerum Italicarum, (t. II, part. I, p. 425 et seq).

vèrent à Cordoue au commencement de juin 959. Le nouveau légat se présenta aussitôt au palais, demandant audience : — En aucune façon, s'écria le khalife. Que ceux qui, dans ces derniers temps, ont soutenu ce différent se présentent les premiers avec leurs offrandes et leurs mandats. Les autres se présenteront ensuite. Aucun d'eux ne verra certainement mon visage avant le moine résolu qui m'a tenu tête si longtemps [1].

Cela dit, il manda Jean en sa présence. Il y avait trois ans à peu près que celui-ci attendait ce moment. Peu s'en fallut qu'une nouvelle difficulté ne vînt encore le retarder. Les wasirs envoyés par le khalife auprès du moine lorrain le trouvèrent les cheveux et la barbe incultes, couvert d'un vêtement grossier, apparemment de la robe de son ordre, et, à ce qu'il paraît, assez mal en point. Lui ayant représenté qu'il ne pouvait paraître devant le khalife qu'il n'eût auparavant fait tondre et mettre en ordre sa chevelure, lavé son corps, et revêtu un habit plus convenable, il répondit qu'il n'avait point d'habits de rechange. Il fallut encore en référer au khalife. Croyant sans doute que le moine manquait d'argent pour s'en procurer, Abd el Rahman s'empressa de lui envoyer dix livres d'argent, somme assurément assez considérable pour qu'il pût s'acheter de beaux habits, tels qu'il les fallait pour paraître décemment aux yeux du roi; car ce n'est point l'usage de cette nation, dit le bénédictin biographe, de se présenter aux audiences royales sous des vêtemens grossiers. Jean prit la somme; mais il l'employa tout entière au soulagement des pauvres, pensant que ce serait mieux, ajoute naïvement son historien,

1 Cumque mox cum novo nuntio regiam vellent irrumpere, Rex, nequaquam, inquit, sed qui litem tanto tempore protraxerunt, cum prioribus primum procedant muneribus vel mandatis. Inde secundi ordine inferantur. Nec hi omnino faciem meam videbunt, nisi prius Monachum illum tanti temporis pertinaciam adeant.....

que de la dépenser en vêtemens inutiles. Il rendit toutefois mille grâces au roi de sa munificence, et de ce qu'il avait daigné s'occuper de lui à ce point. Je ne méprise point les dons royaux, dit-il, mais je ne saurais me présenter que dans les habits de mon ordre.... Cela fut rapporté au khalife, qui, cette fois, s'écria : — Qu'il vienne comme il voudra, couvert d'un sac si bon lui semble, je le verrai, et je ne l'en recevrai pas moins bien [1].

Au jour fixé pour la réception, la plus grande pompe fut déployée pour faire honneur à notre moine [2]. Sur toute la route, depuis la maison hospitalière jusqu'à la ville, et ensuite de la ville jusqu'au palais royal, se pressaient les différens ordres de l'état [3]. Ici étaient des hommes à pied avec de grandes piques plantées en terre devant eux; là, d'autres hommes à pied, agitant des javelots et des dards, les brandissant dans leurs mains, et faisant semblant de s'en porter des coups entre eux [4]. D'un côté marchaient des guerriers couverts d'armures légères, montés sur des mules; de l'autre, des cavaliers pressant leurs chevaux de l'éperon, et les faisant

1 Ita cunctis expletis, Johannes [trium] jam fere annorum claustris solutis, regiis mandatur apparere conspectibus. Cum à legatis ei diceretur, ut crine detonso, corpore loto, veste lautiore se appareret, uti regiis conspectibus præsentandum; illeque renueret : rati illi non ei vestium mutatoria subesse, Regi nuntiant. Ille mox decem libras ei mittit nummorum..... quibus decenter oculis regis indueretur, conquireret. Non enim fas esse gentis, ut vili habitu regiis aspectibus præsentaretur. Johannes primo cunctatus utrum susciperet, tandem cogitans usui pauperum id melius esse expendi, gratias munificentiæ regiæ reddit, quod sui tam sollicitus esse dignatus sit. Deinde responsum Monachi dignum subjungit : Regia, inquiens, dona non aspernor, vestes verò alias quam qu..... prorsus me..... coloris..... aliquatenus..... hoc regi relato..... Constantem animum cognosco. Sacco quoque indutus si veniat..... videbo, et amplius mihi placebit.

2 Post hoc die præfixa, qua præsentandus erat, apparatus omni genere exquisitus ad pompam regiam demonstrandam exseritur.

3 Viam totam ab hospitio ipsorum usque ad civitatem, et indè usque ad palatium regium, varii hinc indè ordines constipabant.

4 Hic pedites hastis humo stantes defixis, longe indè hastilia quædam et missilia vibrantes, manuque crispantes, ictusque mutuos simulantes.

caracoler et bondir de mille manières[1]. Dans cette marche ce qui étonna le plus l'ambassadeur chrétien et ses compagnons, ce furent des Maures qui, revêtus d'un accoutrement extraordinaire, se livraient à des jeux variés, et allaient faisant, le long du chemin, des sauts et des contorsions effroyables. C'étaient, selon toute apparence, des derwischs de l'un des quatre ordres qui existaient alors[2]: L'usage était dès ce temps qu'il y eût toujours quelques-uns de ces moines à dévotion exagérée à la suite des armées musulmanes, et ils étaient un des ornemens obligés de toutes les cérémonies publiques. Ils accompagnèrent les ambassadeurs jusqu'au palais au milieu de leurs danses et de leurs convulsions dévotes, en criant probablement, suivant l'usage des moines marokains actuels : *ya Allah* (ô Dieu!), *ya Hou* (ô celui qui es! Jehovah), *ya hakh* (ô juste!), *ya haï* (ô vivant!), *ya kayyoum* (ô existant!), *ya kahhar* (ô vengeur!). On était au temps du solstice d'été, la sécheresse était extrême, et de la ville au palais ces Maures ne cessèrent de soulever sous leurs pas une poussière incommode[3].

A l'approche du palais, les principaux dignitaires du khalifat vinrent au-devant de l'ambassadeur chrétien et de ses compagnons[4]. Jusque dans le parvis extérieurement,

1 Præter hos mulis quidam cum levi quadam armatura insidentes; deinde equites calcaribus equos in fremitu et subsultatione varia concitantes.

2 Il y a aujourd'hui trente-deux principaux ordres monastiques parmi les Musulmans des diverses sectes orthodoxes. Il n'y en avait que quatre au dixième siècle, savoir : 1° les Ewlwanys, fondés par le scheik Ewlwan, mort à Djidda en l'an de l'hégire 149 (766); 2° les Ed'Hémys, fondés par Ibrahim Ed'Hem, mort à Damas en 161 (777); 3° les Bestamys, fondés par Bayazid el Bestamy, de Djébal-Bestam en Syrie, mort dans cette ville en 261 (874); et 4° enfin les Sakatys, dont le fondateur fut Sirry Sakaty, mort à Bagdad en 295 (907), sous le khalifat de Moktafi B'Illah Abou Mohammed Aly ben Motahed.

3 Mauri præterea in forma insolita nostros exterrentes, ita variis proludiis, quæ nostris miraculo arbitrabantur, itinere nimium pulverulento, quem per se ipsa quoque temporis siccitas (nam solstitium erat æstivum) sola concitaret, ad palatium perducuntur.

4 Obvii proceres quique procedunt.

le pavé était couvert des tapis les plus précieux[1]. On conduisit Jean, à travers une longue suite de salles magnifiques, et on l'introduisit enfin dans l'appartement où, semblable à un dieu (*quasi numen quoddam*), le khalife se dérobait le plus qu'il pouvait aux regards de ses sujets. Des voiles et des tentures d'une richesse égale couvraient de toutes parts les plafonds, les murailles et le pavé de cet appartement. C'était au fond de cette sorte de sanctuaire que le khalife résidait, couché, les jambes croisées, à la manière orientale, sur un trône, ou plutôt sur un lit, que l'art et le luxe avaient rendu aussi magnifique qu'il leur avait été donné de le faire; car c'est un usage de ces peuples, dit notre auteur, contraire à celui des autres nations qui usent de siéges ou de chaises, soit qu'ils prennent leurs repas, soit qu'ils donnent des audiences, de demeurer accroupis sur des lits, les jambes croisées[2]. Lorsque Jean fut arrivé près de lui, il lui tendit la main et lui en présenta la partie intérieure (la paume) à baiser, honneur qu'il ne faisait que rarement et aux plus grands personnages, tant étrangers que de ses états[3]. Il lui montra ensuite de la main un siége qui avait été préparé pour lui, et lui fit signe de s'asseoir. Après un long silence observé des deux parts, le khalife prit la parole le premier. Il parla des causes qui l'avaient obligé à retarder si longtemps cette audience; Jean lui répondit; et ils eurent

1 In ipso limine exteriori, pavimentum omne tapetibus preciosissimis aut palliis stratum erat.

2 Ubi ad cubiculum, quo rex solitarius, quasi numen quoddam, nullis aut raris accessibus residebat, perventum est, undique insolitis cuncta velaminibus obtecta, æqua parietibus pavimenta reddebant. Rex ipso thoro, luxu quàm poterat magnifico, accumbebat. Neque enim more gentium ceterarum soliis aut sellis nituntur, sed lectis sive thoris colloquentes vel edentes, cruribus uno alteri impositis incumbunt.

3 Ut igitur Johannes coram advenit, manum interné osculandam protendit. Osculo nulli vel suorum vel extraneorum admisso, minoribus quibusque ac mediocribus nun..... foris summis, et quos præstantiori excipit pompa, palmam mediam aperit osculandam.

ensemble un entretien dans lequel le khalife se montra poli, agréable et bon au point de captiver son interlocuteur, malgré toutes ses préventions de chrétien et de moine. Comme celui-ci, après avoir remis les présens dont il était porteur, demanda une permission de départ, le khalife se récria fort là-dessus, et ne promit de lui accorder cette permission que lorsqu'ils se seraient vus plus souvent et auraient appris à se mieux connaître. C'était traiter Jean dignement, d'égal à égal, et lui faire honneur dans la véritable acception du mot; il y fut sensible, et s'inclina en signe d'assentiment. Les autres légats furent alors introduits, et Abd el Rahman reçut leurs présens; mais il continua à traiter Jean avec une faveur marquée; et le récit de son disciple respire en cet endroit un sentiment bienveillant pour le khalife des Musulmans andalous, qui témoigne assez de la grâce et du bon esprit qu'il déploya dans toute cette première entrevue[1].

Le monarque musulman gagnait, à ce qu'il paraît, à être vu de près, et, l'ambassade congédiée, Jean de Gorze rentra au palais qu'il habitait, un peu revenu du préjugé qui lui avait fait considérer jusque-là les Musulmans comme des barbares. Il eut, peu de temps après, un nouveau sujet de s'assurer qu'Abd el Rahman en particulier était loin de mériter cette épithète alors prodiguée aux Arabes. Conformément à ce que le khalife s'était promis, il fit rappeler près de lui le moine lorrain, et eut avec lui un second entretien, qui, pour être familier, n'en roula pas moins sur les plus grandes questions d'état. Le monarque arabe s'informa, par

[1] Rege his in multam gratiam delinito, pluribusque eum compellandi parante, munera imperatoria primum excipi postulavit. Quo facto, reditûs indulgentiam è vestigio obsecravit. Rex admirans : Quomodo, inquit, hæc tam repentina fieri possit divulsio, tanto temporis spatio alterutrum expectari? Modò vix visi, ita abrumpemur ignoti? Nunc interim mutuo semel conspectu potiti, parum quoddam cognitio mentium se utrumque aperuit, iterum visi jam amplius, tertio tota jam plenitudo notionis vel amicitiæ confirmabitur. Inde domino tuo remittendus, digno eo, teque deduceris honore. His Johanne assentiente......

exemple, avec un soin extrême, de la puissance d'Othon, de ses richesses, de la force et du nombre de ses soldats, de sa manière de faire la guerre et des succès qu'il y avait eus. Sur tout cela, le moine lui ayant répondu qu'il ne connaissait pas de souverain qui pût s'égaler à l'empereur, surtout en fait d'armes et de chevaux, le khalife ne s'en fâcha point, et loua Jean de sa franchise et de son courage. Il entra toutefois en discussion avec lui sur différens sujets, et blâma même formellement sur un point la politique et la conduite d'Othon qui, selon lui, n'avait pas su retenir dans ses mains l'autorité tout entière, et avait laissé impunie la révolte de son gendre et de son fils [1], lesquels, pour usurper l'empire, n'avaient pas craint d'y appeler les Hongrois qui le ravageaient [2].... A ce moment où sans doute il allait parler des autres peuples qui joignaient leurs dévastations à celles des Hongrois, parmi lesquels comptaient des Sarrasins venus d'Espagne, s'arrête malheureusement la relation de notre auteur, laquelle ne nous apprend point, par conséquent, ce qui fut décidé au sujet de ces Sarrasins, qui depuis tant d'années commettaient des déprédations sur les terres de l'empire.

C'était là, autant au moins que leur renommée personnelle, ce qui avait amené des relations entre l'empereur et le khalife; c'était aussi en partie, comme on l'a vu, l'objet de l'ambassade de Jean de Gorze près de ce dernier. Il était naturel, en effet, de regarder les courses des Sarrasins dont il s'agit dans l'intérieur des terres de l'empire comme autorisées sinon comme ordonnées par les khalifes, et de leur demander d'y mettre fin. Les habitans du bassin et de la rive gauche du Rhône, les peuplades alpines de la Provence, du Dauphiné et du Piémont, que fatiguaient les incursions

1 Conrad et Liedulf.

2 ..... Ut nunc in genero ipsius actum est, qui filio ei per perfidiam subducto, publicam tyrannidem contra eum exercuit, ad hoc ut gentem externam Ungrorum per media quæque regnorum suorum depopulandam transduxerit....

continuelles de ces bandes pillardes venues, à ce qu'on savait, du pays célèbre appelé l'Espagne, où régnait un puissant monarque de leur religion, considéraient, non sans apparence de raison, ce pays comme le foyer et le centre d'où partaient, avec l'agrément ou par l'ordre exprès de ce monarque, ces hardis et terribles agresseurs. Jamais cependant les khalifes n'avaient protégé ces colonies d'aventuriers dont l'Europe méridionale et centrale était infestée, depuis le golfe de Saint-Tropès jusqu'au lac de Constance, depuis le Rhône et le mont Jura jusqu'aux plaines du Montferrat et de la Lombardie. Or, c'est ici, je crois, le lieu d'en dire quelques mots, ou plutôt d'en retracer à grands traits et rapidement l'histoire particulière [1].

Leur premier établissement sur les côtes de Provence remonte au règne d'Abdallah, et, quoi qu'en aient pu penser quelques auteurs, il ne fut nullement encouragé par cet émir, à qui même il est douteux qu'il ait été d'abord connu.

C'était au temps où la guerre civile occupait de tous côtés l'aïeul d'El Nassr, au plus fort de la révolte des fils d'Hafsoun. Vingt Sarrasins partis d'Espagne sur un frêle navire furent poussés par la tempête au fond d'un golfe de la côte de Provence, vers laquelle ils s'étaient dirigés, à ce qu'il semble, dans des vues de piraterie [2]. Ce golfe, qui portait alors le nom de golfe de Sembracie, s'est appelé depuis le golfe de Grimaud ou de Saint-Tropès. Ils y débarquèrent sans obstacle et sans être vus. Le pays leur était entièrement inconnu; à tout hasard ils surprirent pendant la nuit le

1 Nous devons à M. Reinaud, déjà si souvent cité par nous, beaucoup de renseignemens précieux sur toute cette partie des invasions musulmanes. Nous avons recherché d'ailleurs personnellement, dans un récent voyage, les traces de nos Sarrasins, particulièrement dans les hautes et dans les basses Alpes, dans la vallée de Suse, le Montferrat et le comté de Nice, à Acqui, à Verceil, à Casal, et dans divers monastères de l'Italie subalpine.

2 Viginti tantum Saraceni lintre parva ex Hispania egressi, nolentes istuc vento delati sunt (Liutp., L. I, c. 1).

village le plus rapproché de la côte et en massacrèrent les habitans. Le jour venu, la première chose qui frappa leurs regards fut un bois épais et d'un aspect sombre, qui, commençant à peu de distance, sur le rivage même et autour du golfe, se répandait au loin sur les hauteurs qui, du côté du nord, le couronnent. De ce même côté ces hauteurs vont se prolongeant et s'élevant les unes au-dessus des autres pendant l'espace de plusieurs lieues, et forment comme un rempart entre la mer et les plaines de la Basse-Provence qu'elles dominent. Le voyageur qui, de Fréjus, se dirige sur Brignolles par le Muy, Vidauban et le Luc, les voit apparaître sur sa gauche, chargeant l'horizon de leur masse noirâtre. Ce fut là que, dès leurs premières courses de reconnaissance, nos vingt pirates musulmans songèrent à s'établir. Aucun lieu n'était plus favorable à un établissement commencé par un aussi petit nombre d'hommes, et avec de si petits moyens, dans des vues de pillage; et, du premier coup, à ce qu'il paraît, ils comprirent tout le parti qu'ils pourraient tirer de ces montagnes, du sommet desquelles on apercevait à la fois les Alpes, les plus fertiles campagnes de la Basse-Provence, et plusieurs îles de la Méditerranée[1]. Ils y élevèrent un camp provisoire où ils se retranchèrent pendant que quelques-uns d'entre eux allèrent chercher du secours et des renforts parmi leurs compatriotes.

Ces secours et ces renforts ne tardèrent pas à leur arriver. Le bruit de la position inexpugnable qu'on venait de découvrir et l'espoir d'y fonder une redoutable colonie de pirates de terre et de mer suffirent pour attirer près des premiers débarqués un grand nombre d'aventuriers de leur nation[2]. On se mit à l'ouvrage, et en peu d'années la colonie

[1] Qui piratæ noctu egressi, villamque clam ingressi, Christicolas (proh dolor!) jugulant, locumque sibi proprium vendicant, montemque Maurum villulæ cohærentem contra vicinas gentes refugium parant.... (Liutpr., l. c.)

[2] Liutprand ne parle d'abord que de cent hommes que leurs compatriotes

fut exclusivement maîtresse de ces montagnes qu'elle couvrit de châteaux et de retranchemens. Les historiens du temps donnent au principal de ces châteaux le nom romain de Fraxinetum, signifiant lieu planté de frênes : les Arabes l'appelèrent eux-mêmes el Fraschinat. Il ne croît plus de frênes dans le voisinage du golfe de Grimaud; mais il est probable qu'au fond du golfe il y en avait un bois d'où avait tiré son nom le hameau dont les Sarrasins avaient massacré les habitans la nuit même de leur arrivée. Ce Fraxinetum devait être plutôt une retraite de pêcheurs gallo-romains de Fréjus[1] qu'un village proprement dit. Quoi qu'il en soit, les Arabes s'en étant rendus maîtres par le massacre des habitans, et ayant appelé de son nom el Fraschinat le premier retranchement qu'ils y avaient élevé, transportèrent successivement, selon toute apparence, ce nom, de poste en poste, partout où ils élevèrent depuis des forteresses et des châteaux, et le donnèrent à la plupart d'entre eux, les distinguant sans doute les uns des autres par quelque épithète caractéristique selon le génie de leur langue [2].

Le village actuel de la Garde-Frainet, situé à l'entrée du massif de montagnes qui entourent le golfe de Grimaud du côté du nord, de telle sorte qu'il domine par sa position le seul chemin frayé par où l'on y puisse pénétrer de la plaine, répond, suivant l'opinion commune, à l'ancien Fraxinet; mais il est plus probable que ce n'était là que la tête de défense de cet ensemble de forteresses et de tours dont les Sarrasins avaient couvert ces montagnes, et que le véritable

leur envoyèrent pour s'informer de la vérité : — Accersitum complures in Hispaniam nuntios dirigunt, locum laudant, vicinasque gentes nihili se habere promittunt. Centum denique tantummodo Sarracenos secum mox reducunt, qui verum rei hujus caperent assertionem (Liutp., l. c.).

[1] Forum-Julii.

[2] Il existe en effet plusieurs lieux de ce nom, ou d'un nom plus ou moins approchant, en Dauphiné, en Savoie, en Piémont, qui tous paraissent avoir servi de place d'armes ou de forteresse aux Sarrasins.

Fraschinat était situé à une demi-lieue à peu près du rivage, là où s'aperçoivent encore des vestiges de larges fossés creusés dans le roc, sur la montagne appelée pittoresquement par les habitans du pays Nostra-Dama de Miramar[1].

Dès qu'ils se furent reconnus, et que leurs lignes de défense furent assurées, les Sarrasins commencèrent à faire des descentes et des courses dans les campagnes de la Basse-Provence; ils s'éloignaient peu, dans les premiers temps, de leur boulevart, se contentant de piller le plat pays, et se retirant dans leurs retranchemens dès qu'ils avaient rançonné les seigneurs, ou enlevé les femmes et les troupeaux des paysans du voisinage. Peu à peu leurs forces s'accrurent; des relations s'établirent entre eux et quelques seigneurs de la contrée; ils se mêlèrent aux querelles des maîtres féodaux du pays, prêtant leur alliance tantôt à l'un, tantôt à l'autre, si bien qu'ils devinrent en peu d'années les arbitres de cette portion de la Gaule qui faisait alors partie du royaume d'Arles, et où régnait à ses commencemens l'anarchie féodale la plus effrénée[2]. La brusquerie de leurs attaques, les scènes de pillage et de cruauté qu'ils renouvelaient incessamment, répandirent au loin la terreur de leur nom, et les choses en vinrent à ce point, dit Liutprand, que, suivant la parole de leur prophète, un seul homme en poursuivait mille, et que deux en mettaient en fuite dix mille[3]. La religion avait-elle quelque part à ces miracles de bravoure, ou bien le seul goût du pillage animait-il ces Musulmans? Pour si barbares qu'on les tienne, ils étaient avant tout dévots à Mahomet, et pour

1 Notre-Dame de Miremer.

2 Interea Provincialium, qui illic consederant, vicinorum invidia cœpit inter sese dissidere, alius alium jugulare, substantiam rapere, et quidquid mali excogitari poterat facere..... (Liutpr.)

3 Sæviunt itaque, exterminant, nil reliqui faciunt. Trepidare jam vicinæ ceteræ gentes, quoniam secundum Prophetam horum unus persequebatur mille, et duo fugantur decem millia.

eux non moins que pour les héros des croisades, la religion avait sanctifié les périls et les violences de la guerre. Et que ne pouvaient en effet des hommes pénétrés de ce verset fameux du Koran qu'avaient toujours à la bouche leurs chefs militaires :—« Si vous êtes vingt décidés à vaincre, vous vaincrez deux cents infidèles, et si vous êtes cent, vous en vaincrez mille [1] ! »

Louis, fils de Boson, aux mains de qui était le royaume d'Arles au commencement du dixième siècle, laissait au hasard le soin d'y entretenir l'ordre et la paix, tout occupé qu'il était, au-delà des Alpes, de sa querelle avec Bérenger pour la possession du royaume d'Italie. Le roi Louis était devenu si puissant en Italie, qu'il put se faire couronner empereur à Rome le 21 février 901 par le pape Benoit IV ; mais son ambition ne tarda pas à lui devenir fatale. Fait prisonnier quelques années plus tard par son compétiteur, Bérenger lui fit crever les yeux, et se fit à son tour couronner empereur par le pape Jean IX. Profitant de l'absence du roi et surtout des dissensions qui régnaient entre les seigneurs provençaux, les Sarrasins qui, par leurs propres forces, dit Liutprand, pouvaient peu de chose, joints à l'un des partis, défaisaient l'autre, et leurs forces s'accroissant par là chaque jour et aussi par les recrues qui leur venaient d'Espagne, ils finirent par tourner leurs armes avec avantage contre ceux-là mêmes qu'ils avaient d'abord défendus, et fondèrent leur puissance sur le commun désastre des uns et des autres [2]. Tels furent les commencemens de cette puissance singulière, qui,

[1] El Koran, sour. VIII, v. 66. — Liutprand n'avait pas bien présentes à la mémoire ces paroles du Koran, et il en a un peu exagéré le sens et surtout les chiffres dans le passage cité par nous à la note précédente. Mais l'énergique verset du prophète est d'un guerrier qui s'y connaît et d'un habile politique, qui sait ce que l'enthousiasme peut faire faire aux hommes.

[2] Quid igitur? Sarraceni quum hoc suis viribus minime possent, alteram alterius auxilio partis debellantes, suasque copias ex Hispania semper augentes, quos primò defendere videbantur, modis omnibus insequuntur.

pendant près d'un siècle, fut l'effroi de l'Italie, du Piémont, de la Savoie et de la Suisse.

Dès 906, ils franchissent les Alpes, et s'emparent de l'abbaye de Novalèse, située à la descente du petit Mont-Cenis, sur la Ginischia, qui, du pied de la chapelle des Transis, va se jeter dans la Doria à l'est de Suse. L'abbaye de Novalèse était riche et célèbre[1]; mais les moines, ayant été avertis de la marche des Sarrasins, avaient eu le temps de s'enfuir et de faire transporter leur trésor et leur bibliothèque à Turin; les envahisseurs musulmans ne trouvèrent au monastère que deux moines d'un grand âge, qui n'avaient pu suivre leurs compagnons; ils les accablèrent de coups, pillèrent l'abbaye et les métairies voisines, brûlèrent les églises des environs, massacrèrent une partie de la population, et poursuivirent l'autre, qui avait pris la fuite et s'était réfugiée dans les montagnes; ils l'atteignirent entre Suse et Briançon, non loin du monastère d'Oulx, et y firent de ces fugitifs un peuple de martyrs[2].

Dès ce moment les Alpes ne cessent d'être infestées par quelque corps de Sarrasins; ils en tiennent les passages; ils commencent à rançonner les voyageurs; ils agissent de tout point en Occident, au cœur de l'Europe de Charlemagne, comme leurs frères Bédouins aux confins de l'Idumée et dans les vallées voisines de la mer Morte. Le Piémont, le Montferrat sont en proie à leurs ravages. Ils prennent Acqui, ils rançonnent Casal; ils poussent leurs courses jusque dans le voisinage de Pavie. Ils font boire leurs chevaux, nés peut-être sous le ciel de l'Andalousie ou dans les campagnes de Barcelone, dans les eaux du Tanaro, de l'Adige et du Pô.

1 Celeberrimum olim fuit, dit Muratori (t. II, part. II, p. 697), Novaliciense Benedictorum Monasterium in valle segusina ad radices Montis Cinisii, nunc *la Novalesa*, in subalpina sive pedemontana regione situm.

2 Plebs martyrum. Voyez Rivantella, Ulciensis ecclesiæ Chartarium, Augusta Taurinorum, 1753, page x et p. 151. — Voyez surtout le Chronicon Monast. Noval., dans Muratori, t. II, part. II, où l'invasion de l'abbaye de Novalèse est racontée dans tous ses détails.

L'auteur de la chronique de l'abbaye de Novalèse raconte qu'un de ses oncles, voué au métier des armes, fut fait prisonnier avec sa suite par ces hardis agresseurs aux portes de Verceil, dans un bois de la juridiction de la ville. On l'avait averti de l'arrivée des barbares; mais il avait refusé d'y croire, tant il savait leur pays éloigné des frontières du Piémont[1].

La Suisse eut bientôt son tour. En 939 les Sarrasins pénètrent dans le Valais; ils renversent l'abbaye d'Agaune; ils se cantonnent en 940 au pied du mont de Jupiter, le Mons Jovis, dont on fait Montjoux, depuis le grand Saint-Bernard. Frodoard rapporte qu'en cette année des pélerins qui se rendaient à Rome par les Alpes ne purent passer outre, bien que réunis en caravane, à cause des Sarrasins qui occupaient le bourg et le monastère de Saint-Maurice[2]. C'est à ce sujet que Liutprand s'écrie et apostrophe en vers le mont Saint-Bernard:—« N'est-il pas étonnant que tu laisses périr les hommes pieux, et que tu prêtes un asile aux méchans qu'on appelle Maures, à ces hommes qui prennent plaisir à répandre le sang des hommes et qui ne vivent que de rapines? Malheur à toi! Puisses-tu être consumé par la foudre du ciel, ou fracassé en mille pièces et plongé dans le chaos éternel[3]! »

1 Quidam miles fuit meus patruelis, qui exiens ex finibus Mauricianæ, Vercellis properabat ad urbem; audierat namque adventum Barbarorum; sed distulit credere, quanti procul aberant à finibus nostris. Dum iret per nemus quoddam in jure ipsius civitatis, subitò insiliunt in eum infinitæ multitudines Sarracenorum. Venerant jam in finibus Liguriæ. Qui protinus confligunt et sauciantur ex utraque parte (Chr. Noval., l. v, c. 8).

2 Collecta transmarinorum, sed et Gallorum quæ Romam petebat, revertitur, occisis eorum nonnullis à Sarracenis; nec potuit Alpes transire propter Sarracenos, qui vicum S. Mauricii occupaverant (Frodoart. Chr., ad ann. 940).

3
Mons transire, Jovis mirum!
Haud metuis perdere Sanctos,
Et servare malos, vocitant
Heu! quos nomine Mauros.
Sanguine qui gaudent hominum
Juvat et vivere rapto.

Le souvenir de ces invasions est consacré par une inscription du commencement du onzième siècle (selon toute apparence de 1010), qui subsiste encore aujourd'hui dans l'église d'un petit village nommé Saint-Pierre, situé entre Martigny et Sion, à la descente du mont Saint-Bernard; l'inscription est en vers latins, probablement de la composition de l'évêque de Genève Hugo, aux soins duquel on devait l'érection de l'église de Saint-Pierre[1].

C'est ainsi que de leur place d'armes de Provence les Sarrasins se répandirent en tous sens, au long et au large, à la droite et à la gauche des Alpes, dans la Bourgogne transjurane, dans l'Italie subalpine et jusque dans la Rhétie[2]. Mais c'est principalement en Provence et dans les Alpes Cottiennes qu'ils exercent une domination véritable; ils y lèvent des tributs, ils les soumettent à une dépopulation périodique de leur jeunesse des deux sexes; ils épousent les femmes du pays et menacent de s'y établir à demeure fixe. Tout ce qui leur résiste est abattu; Fréjus est attaqué en 940, Toulon

Quid loquar? ecce Dei cupio
Te te fulmine aduri,
Conscissusque chaos cunctis
Flas tempore cuncto.
LIUTPR., l. v, c. 4.

1 Elle porte :

Ismaelita cohors Rhodami cum sparsa per agros,
Igne, fame et ferro sæviret tempore longo,
Vertit in hanc vallem pœninam mortio falcem;
Hugo præsul Genevæ Christi post ductus amore,
Struxerat hoc templum;

et nous en devons la connaissance à un administrateur français de ce temps de gloire, où la France comptait cent trente-trois départemens, au nombre desquels était le département du Simplon. Voyez Schiner, Description du département du Simplon, Sion, 1812, p. 154.

2 Morantibus interca eisdem Sarracenis in eadem arva, discurrebant hac illucque, deprædantes et vastantes cunctas provincias, quæ in circuitu suo fuerant, scilicet Burgundiam, Italiam, et ceteras, quæ proximiores videbantur (Chr. Monasterii Novaliciensis, l. IV, c. I). — Voyez, aussi Sprecher, Chronica Rhetiæ, p. 68 et 197; Muller, Histoire des Suisses, t. II, p. 117.

la même année; ils détruisent l'église cathédrale de Marseille; ils mettent Aix à feu et à sang[1]. Les voilà presque aux portes de la capitale du royaume d'Arles, et menaçant le Languedoc d'une attaque par ses frontières orientales.

Ces mouvemens affligeaient surtout la Provence depuis que Hugues, comte d'Arles, chargé du gouvernement du royaume d'Arles au nom de Louis, fils de Boson, à qui Bérenger avait fait crever les yeux, était passé en Italie, sur l'appel du pape et des princes du pays, pour y recevoir la couronne royale de Lombardie. C'était un homme de tête et de cœur, énergique et hardi, en qui les Lombards avaient mis toute leur confiance, et qu'ils avaient reçu et couronné à Milan au milieu des fêtes les plus brillantes[2]. Il régnait en Italie, non sans compétiteurs, mais avec assez de fermeté et d'intelligence, lorsque les déprédations de plus en plus audacieuses des Sarrasins le rappelèrent en-deçà des Alpes. Ayant résolu de les chasser du Fraxinet, il prit des mesures énergiques pour n'en point entreprendre vainement le siége; il fit demander à Constantinople, à son allié et à son beau-frère Romain, des vaisseaux et du feu grégeois, afin que, tandis qu'il assiégerait le Fraxinet par terre, une flotte l'investît du côté de la mer et empêchât tout secours d'y arriver d'Espagne, soit en hommes, soit en munitions[3]. On était en 944. La flotte grecque, entrant dans le golfe de Grimaud, fit jouer le feu grégeois contre les navires sarrasins, et les li-

1 Gallia Christiana, t. I, p. 696.

2 En raison de cette réception, on dit encore aujourd'hui proverbialement en Provence pour : être bien reçu, *estre reçu coumo lou rei Huguetz.*

3 Quamobrem Hugo Rex, consilio accepto, nuntios Constantinopolim dirigit, rogans imperatorem Romanum, ut naves sibi cum græco igne transmittat, quas chelandria patrio sermone Græci cognominant. Hoc autem eum fecit, ut dum terrestri itinere ipse ad destruendum tenderet Fraxinetum, eam partem, qua mari munitur, Græci obsiderent navigio, eorumque naves exurerent, ac ne ex Hispania victus eis, aut copiarum subsidia provenirent, diligentissimè providerat (Liutpr., l. V, c. 4).

vra tous aux flammes au grand effroi des défenseurs du Fraxinet; dans le même temps, Hugues avait commencé ses opérations contre la place[1]. Attaqués ainsi vigoureusement par terre et par mer, les Sarrasins abandonnèrent la défense du château, et se retirèrent sur les monts voisins, qui de leur séjour sont encore aujourd'hui nommés montagnes des Maures. Hugues les avait là à sa discrétion, et il eût pu aisément les y faire prisonniers ou les y achever, s'il n'eût pensé qu'il valait mieux s'en faire d'utiles alliés contre ses ennemis. Il était tout juste en ce moment menacé des attaques de Béranger, son compétiteur à la royauté d'Italie. Ce fut pourquoi, dit Liutprand, et par le plus mauvais conseil qu'il pût suivre, il traita avec eux, et les rétablit dans toutes leurs positions du Fraxinet, à la seule condition qu'ils se posteraient en grand nombre dans les montagnes qui séparent la Suisse de l'Italie, afin d'en défendre l'accès aux troupes de Béranger, au cas où elles tenteraient de s'y ouvrir un passage. Ce singulier traité ne saurait être mis en doute, et Liutprand le rapporte en termes exprès[2].

On peut penser si nos Sarrasins surent tirer avantage de cette nouvelle alliance et si leur puissance s'en accrut : ils prirent possession des principaux passages des Alpes; ils y élevèrent des tours et des atalayas; ils y établirent des camps entourés de murailles : leurs retranchemens de Ronda et de l'Alcaçar de Ségovie peuvent donner une idée de leur manière

1 Rex itaque Hugo, congregato exercitu, classibus per Tyrrhenum mare directis ad Fraxinetum, terrestri ipse eo itinere pergit. Quo dum Græci pervenirent igne projecto, Sarracenorum naves mox omnes exurunt.

2 Sed et rex Fraxinetus ingressus, Sarracenos omnes in montem Maurum fugere compulit : in quo eos circumsedendo capere posset, si res hæc, quam prompturus sum, non impediret. Rex Hugo Berengarium, ne collectis, et ex Suevia et ex Francia copiis super se irrueret, sibique regnum auferret, maximè timuit. Inde, non bono consilio accepto, ad propria mox remisit : ipseque cum Sarracenis hac ratione iniit fœdus, ut in montibus, qui Sueviam atque Italiam dividunt, starent : ut si fortè Berengarius exercitum per eos ducere vellet, transire eum omnimodo prohiberent.

de fortifier les lieux élevés. Ils imposèrent de là des tributs, exigèrent des rançons, s'allièrent avec quelques-uns des grands feudataires des vallées voisines, auxquels, comme en Provence, ils prêtèrent ou vendirent le secours de leurs armes[1], et redoublèrent enfin de hardiesse dans leurs expéditions sur les terres des chrétiens. Ils continuèrent surtout à rançonner les pélerins qui, de la France et de la Suisse, se rendaient à Rome par les Alpes. Frodoard, qui nous a déjà parlé d'une caravane de pélerins d'outre mer (c'est-à-dire de la Grande-Bretagne), gaulois et autres, arrêtée et maltraitée par les Sarrasins dans ces montagnes en 940, nous le dit formellement sous l'année 951[2]; et il donne à juger par là qu'ils étaient maîtres de toute la partie occidentale de la chaîne des Alpes, de la mer de Provence au lac de Genève, et jusqu'au grand Saint-Bernard. Du golfe de Grimaud au Léman, en effet, ils avaient établi de sommet en sommet de ces sortes de redoutes que nous avons nommées plus haut atalayas, d'un mot espagnol signifiant lieu élevé, tour, guérite, redoute ou poste situé sur quelque éminence, d'où des sentinelles peuvent voir au loin et dominer de l'œil, soit un vaste horizon, soit une gorge dans toute sa profondeur. Au moyen de feux disposés ou allumés d'une certaine manière pendant la nuit, et, pendant le jour, avec de la fumée, les Arabes faisaient de là des signaux donnant à connaître au loin le nombre, les manœuvres, la marche ou la retraite des ennemis; ils étaient très habiles dans ce genre de télégraphie, et c'est de leur mot attalaâ qu'est venu l'atalaya des Espagnols[3]. Une fois établis dans ces montagnes, dit

1 Voyez dans D. Bouquet, t. IX, p. 6.

2 Sarraceni meatum Alpium obsidentes, à viatoribus Romam petentibus tributum accipiunt; et sic eos transire permittunt (Frodoardi Chr., ann. 951).

3 Ce mot est aussi portugais, sans aucun changement d'orthographe. Voyez Fr. João de Sousa, Vestigios da lingoa arabiga, etc. — Attalaâ est un dérivé du verbe arabe taleа, de la huitième conjugaison, signifiant regarder au loin, découvrir à distance, etc.

Liutprand, ils répandirent le sang d'une si grande quantité de chrétiens qui allaient visiter les tombeaux des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, que celui-là seul en sait le nombre, qui a écrit leurs noms dans le livre de vie[1]. Liutprand, qui attribue leurs nouveaux succès au traité du Fraxinet, gourmande fort le roi Hugo d'avoir épargné ces ennemis qui n'épargnaient personne. Il apostrophe même à ce sujet ce roi en termes assez vifs, et lui reproche d'avoir défendu son royaume par des moyens entachés d'iniquité[2].

Vers ce temps ils franchissent eux-mêmes le Saint-Bernard et s'avancent jusqu'aux portes de la ville de Saint-Gall, près du lac de Constance. Il faut lire, dans la grande chronique de l'abbaye de Saint-Gall, le récit de cette curieuse agression[3]. Les Arabes avaent dressé un camp volant aux portes mêmes de la ville; ils en exploraient et dévastaient les environs. Accoutumés à la guerre de montagnes, ils les parcouraient avec la légèreté des chevreuils[4]. Ce qu'ils convoitaient surtout, c'étaient les trésors de la riche abbaye. Mais elle était *intrà muros*, et ils ne se sentaient pas assez en force pour en tenter l'attaque à main armée. Comme de dépit et par bravade, ils percèrent de leurs flèches plusieurs moines qui avaient eu l'imprudence de sortir du couvent. Il arriva cependant malheur cette fois à ce corps de Sarrasins. Un doyen de l'abbaye, Walton (c'est le nom que lui donne la chronique), résolut de venger les injures faites à ses frères, et la mort de ceux

1 Eo vero loco constituti quam multorum Christianorum ad Beatorum Apostolorum Petri et Pauli limina transeuntium sanguinem fuderint, ille scit solus numerum, qui eorum nomina tenet scripta in libro viventium (Liutp., l. v, c. 7).

2 Per quam inique tibi Rex Hugo regnum defendere conaris, etc. (Ibid., l. c.).

3 Sanct. Gall. Chr., dans Pertz, t. II, p. 137.

4 ..... Cum capris fugatiores montes percurrerint.

d'entre eux qu'avaient tués les barbares. Il se tint prêt et attendit une occasion favorable. Or, un jour, ayant surpris nos agresseurs endormis, il les chargea rudement à la tête de quelques hommes résolus, et en tua le plus grand nombre. Quelques-uns, ayant été faits prisonniers, furent amenés à l'abbaye, mais ils refusèrent de manger et de boire, et se laissèrent tous mourir de faim[1].

Telle était la situation des Sarrasins dans l'Europe centrale et méridionale lors de l'ambassade de Jean de Gorze à Cordoue. La colonie du Fraxinet était toujours leur arsenal, leur point d'appui, ou, comme parle un historien, leur repaire; mais, à partir de ce temps, leurs affaires allèrent en déclinant, en Suisse, en France et en Provence. Ils furent chassés en 960 du mont de Jupiter par Bernard de Menthone, depuis canonisé et dont ce mont prit le nom. Refoulés de poste en poste pendant l'espace de quinze ans, dépossédés successivement de leurs forteresses et de leurs châteaux de l'intérieur, il ne leur resta bientôt plus que le Fraxinet, qui succomba enfin à son tour sous les efforts de Guillaume, comte de Provence, en 975. De la conduite de Gibalin Grimaldi à ce siége prit son nom de Grimaud le golfe où avaient été jetés en 889 les vingt Sarrasins qui furent les fondateurs de cette colonie[2].

1 Qui tamen ipsi manducare nec bibere volentes, omnes perierant (Ekkeeardi IV casus S. Galli, c. 15).

2 M. Reinaud cite un curieux passage d'une charte du temps, publiée par Don Martenne (Amplissima Collectio, t. I, p. 549) au sujet du partage des terres devenues vacantes par l'entière expulsion des Sarrasins du golfe de Grimaud : il y s'agit d'une altercation relative à ce partage entre un seigneur de Marseille nommé Pons de Fos et Guillaume, vicomte de cette ville : — Cum gens pagana fuisset è finibus suis, videlicet de Fraxineto, expulsa, et terra tolonensis cœpisset vestiri et a cultoribus coli, unusquisque secundum propriam virtutem rapiebat terram, transgrediens terminos ad suam possessionem. Quapropter illi qui potentiores videbantur esse, altercatione facta, impingebant se ad invicem, rapientes terram ad posse, videlicet Willelmus vicecomes, et Pontius de Fossis. Qui Pontius pergens ad comitem, dixit ei : « Domne comes, ecce terra soluta est a vinculo paganæ gentis ; tradita est nunc tua donatione regis : ideo rogamus ut

C'est ainsi que les Sarrasins allèrent s'affaiblissant peu à peu, et disparurent tout-à-fait du sol français après la prise du Fraxinet, au moins comme bandes militantes, laissant toutefois dans la langue, dans les mœurs, et surtout dans les noms de lieux, des traces nombreuses de leur séjour ou de leur passage. Ces traces se retrouvent surtout dans nos Alpes françaises, en Dauphiné et en Provence, où la tradition du pays, d'accord avec l'histoire, les signale dans un très grand nombre de localités; nous citerons, entre autres, Mont-Morin, dans la vallée d'Oulx; Mont-Maur, où il reste des vestiges de leurs retranchemens; Puy-More, au-dessus de Gap; Puy-de-Maure, montagne voisine de cette ville; le torrent de Sarrasin, aussi dans le voisinage de la même ville; les fortifications de Rabou, les montagnes de Durbon, les châteaux de Théus, de Saint-Etienne d'Avançon, des Orres, le fort Queyras, la Bâtie-Mont-Saléon, les tours de Rosans, qui présentent le caractère des atalayas dont nous parlions tout à l'heure, la tour de Malmort, bâtie sur la pointe d'un rocher dans le Dévoluy, le vallon sarrasin, dans le diocèse d'Annecy; enfin, plusieurs Fraxinet plus ou moins modifiés en prononciation, le village de Freney, aux environs de Moetane, en Maurienne; Freissinières désigné dans des actes latins du douzième et du treizième siècle sous le nom de Fraxenaria; Frassineto, bourg situé à peu de distance de Casal dans le Montferrat, etc. Peut-être le nom de la forteresse de Fenestrelles n'est-il lui-même que la corruption du nom de Frascenedellum mentionné

pergas illuc et mittas terminos inter oppida et castra et terram sanctuariam; nam tuæ potestatis est terminare et unicuique distribuere quantum tibi placitum fuerit. Quod ille ut audivit, concessit; et continuo ascendens in suis equis perrexit. Cumque fuisset infra fines cathedræ villæ, cœpit inquirere nomina montium, et concava vallium et aquarum et fontium. — C'est là une image des scènes tumultueuses et des rivalités qui accompagneront de plus en plus en Espagne la *poblacion* des terres conquises sur l'ennemi.

par la chronique de l'abbaye de Novalèse[1]. Je n'oserais affirmer que le nom de quartier des Sarrasins donné par les habitans de la capitale du comté de Nice à un quartier de leur ville[2], soit un témoignage du séjour à main armée d'un corps d'Arabes dans Nice même; il y a plutôt lieu de croire que ce nom fut donné au quartier où furent placés les prisonniers sarrasins après la prise du Fraxinet.

Je ne dirai rien non plus des usages et des idiotismes orientaux de Boz et d'Arbigny, villages situés entre Bourg et Lyon, parce qu'il est douteux que leur fondation remonte à l'époque dont il s'agit ici[3]; mais je rappellerai un usage qui témoigne des anciens rapports de nos Sarrasins avec les peuplades alpines de la Gaule méridionale. Il s'agit du siége simulé d'un fort en planches et garni de feuillages, par la défense et la prise duquel la jeunesse de Riez, dans les Basses-Alpes, célèbre la fête de la Pentecôte. Les défenseurs du fort qu'on appelle les Sarrasins (*lous Sarraijns*) portent des étendards verts et des cocardes vertes; la couleur est à noter : c'est celle de Mahomet. Quant aux assiégeans, ils sont habillés en houssards ou en fantassins, et ils portent les couleurs nationales. Les Sarrasins défendent pendant deux jours leur fort contre les chrétiens qui s'en emparent le mardi, emmènent leurs prisonniers hors de la ville, et y rentrent avec eux pour faire un bon repas; le lendemain, vainqueurs et vaincus vont rendre grâce à saint Maximin[4].

1 Chr. Monast. Novaliciensis, dans Muratori, t. II, part. II, p. 756.

2 En langage du pays : *lou cantoun dei Sarraijn.*

3 Ces deux villages furent, selon toute apparence, peuplés sous Henri IV de Maurisques chassés d'Espagne par Philippe III.

4 Nous avons plus fréquemment employé le mot *sarrasin* dans le récit de ces invasions que partout ailleurs, parce que c'est celui qu'emploient continuellement les écrivains qui en parlent. Les Arabes ne se sont d'ailleurs jamais désignés eux-mêmes par ce nom ni par aucun de ceux que leur donnent les écrivains chrétiens qui les appellent tour à tour Agareni, Mauri, Fusci, Ismaelitæ, etc. — Nous avons dit déjà quelque chose de ce mot dont l'origine a beaucoup occupé les savans, et l'on a vu qu'il était en usage bien avant Maho-

Du récit de ces courses de nos Sarrasins à travers l'Europe, il nous faut maintenant passer aux événemens qui marquèrent, en Afrique, la fin du règne d'Abd el Rahman III, au terme duquel nous touchons. Nous en sommes restés des rapports de l'Espagne avec la Mauritanie à la prise de Tunis par le hadjeb Ahmed ben Saïd. L'audacieuse entreprise du hadjeb sur une ville aussi voisine de Kaïrouan que l'était Tunis appelait naturellement les représailles du khalife fathimite, et il résolut de se venger de cette agression en portant la guerre dans le Magreb el Aksa qui, comme nous l'avons vu, s'était mis, quelques années auparavant, sous la protection des khalifes sunnites de Cordoue. Moezz, fils d'Ismaïl, quatrième khalife de la dynastie des Fathimites, était alors souverain de Kaïrouan, émir d'Yfrikya. Il envoya contre le Magreb son général Djehwar el Roumy, le Romain, selon Abd el Halim, le Slave, selon Léon l'Africain[1], à la tête d'une

met, et dès les premiers siècles de notre ère (voyez ci-devant, t. III, p. 3). Les Grecs en effet caractérisaient particulièrement dès lors la partie de l'Arabie qui s'étend vers l'Orient, des limites du pays des Nabathéens jusqu'au golfe Persique, du nom de *Saraka* ou pays des Sarrasins. *Σὰρακα Χωρα Ἀραϐιας μετα τους Ναϐαταιους : οι οἰκουντες Σαρακενοι*, dit Étienne de Byzance. Or, pour les Nabathéens, les autres Arabes qui habitaient vers l'Est pouvaient être des *Scharakyoun* (pluriel de *Scharky*, oriental) et le pays de ceux-ci être désigné par le nom d'*El Scharkya*, signifiant l'Orient en arabe; d'où le *Σὰρακα* d'Etienne de Byzance. D'un autre côté, il ne me semble pas moins naturel de faire dériver ce mot de l'arabe *Sarâji* (ad campos desertumve pertinens) pluriel *Saharajini*, signifiant un peuple de pasteurs. Il est très facile de concevoir la corruption de *Sahrajini* en *Saraceni*. Quoi qu'il en soit, c'est par les Grecs que ce mot a été d'abord employé, par les Grecs qui avaient eu les premiers des rapports avec les tribus nomades de l'Arabie Pétrée et de l'Arabie Déserte, *in margine solitudinis*; c'est d'eux qu'il est passé aux Latins pour venir jusqu'à nous; et cela rend extrêmement probable l'une ou l'autre des étymologies que nous proposons. — Quant à l'opinion selon laquelle les Sarrasins auraient tiré leur nom de Sara, femme d'Abraham, opinion que, sur l'autorité de saint Jérôme, a reproduite un peu légèrement Ermoldus Nigellus (l. I, v. 159), et qui a eu quelque cours au moyen-âge (voyez le Glossaire de Ducange, au mot qui nous occupe), on ne saurait s'y arrêter, et elle implique contradiction avec la descendance d'Ismaël, fils d'Agar, généralement attribuée aux Arabes.

[1] Di nation schiava (Giovan Leone Africano, Descrittione dell' Africa., parte I,

grosse armée composée de vingt mille hommes de cavalerie, tirés principalement des kabaïls de Kétamah et de Senhadja. Il lui ordonna, dit l'historien spécial de ces guerres[1], de subjuguer tout le Magreb, de l'avilir et de l'abaisser, d'en déposer les scheiks et les princes, d'exercer enfin sur eux, dans son expédition, les plus grandes violences et les plus insignes cruautés. Et en effet Djehwar partit de Kaïrouan et prit la route du Magreb en l'an 347, bien résolu de remplir sa mission au gré de son maître. Yaaly ben Mohammed el Yafrouny, émir de la tribu des Bény Yafroun, et le lieutenant du khalife andalous en Mauritanie, ramassèrent tous les hommes en état de porter les armes de la tribu des Bény Yafroun et de celle des Zénètes, et marchèrent contre Djehwar. Les deux armées se rencontrèrent dans le voisinage de la ville de Tahart[2]. Avant le combat, le général Djehwar fit faire une distribution d'argent aux chefs de Kétamah, qui lui répondirent de la mort du chef des Zénètes, Yaaly ben Mohammed el Yafrouny. Une ardente rivalité de tribu existait entre les combattans. Le combat s'échauffait[3], ou commençait à s'échauffer, lorsque les chefs de Kétamah dont il vient d'être parlé semblèrent n'avoir plus qu'un but, et s'acharnèrent

c. 13). — Léon appelle le général du khalife schiite Gehoar, nom qui, prononcé à l'italienne, répond assez bien à la valeur euphonique de l'arabe Djehwar.

1 Abd el Halim, dans le Kartas, f° 58.

2 Il y a deux villes de ce nom en Afrique (Tahart ou Taharat), qui toutes deux appartiennent à la partie de l'Afrique septentrionale que les Arabes appellent El Magreb el Aoussath, l'Afrique du milieu ; la première, Tahart la Haute (Tahart Aliah), est située par 35 degrés 30 minutes de longitude, et 29 degrés de latitude nord ; la seconde, Tahart la Basse (Tahart Safalah), est à 36 degrés de longitude sous la même latitude que la première.

3 *Fêhêmiat el harb.* — L'expression *fêhêmiat el harb*, le combat s'échauffait, se rencontre à chaque pas dans les récits de batailles des Arabes. — Ils emploient aussi un grand nombre de métaphores pour exprimer les différentes phases d'un combat, si bien que nulle langue n'est plus riche que la leur en expressions propres à rendre tout ce qui concerne les choses de la guerre. J'ai déjà dit ailleurs que l'épée, *el saïf*, avait tant de synonymes dans leur langue, qu'un de leurs écrivains avait composé un livre tout exprès là-dessus, intitulé : *Esma el Saïf* (des Noms de l'Épée).

personnellement contre le chef des Zénètes. Yaaly soutint leur choc avec fermeté; mais ils le joignirent comme il n'avait qu'un petit nombre des siens autour de lui, le firent tomber de cheval, et l'accablèrent sous les coups de leurs lances. L'un d'eux mit aussitôt pied à terre, lui coupa la tête, et ils la portèrent à Djehwar qui, dans la joie que lui causa ce présent, fit donner une grosse somme d'argent à ces misérables tueurs mercenaires qu'Abd el Halim qualifie de scheiks et d'émirs les plus illustres (ou les plus nobles) de la tribu de Kétamah [1]. L'ex-esclave vainqueur, dont ce triomphe préparait l'éclatante fortune, s'empressa d'envoyer la tête d'Yaaly à son maître, Moezz ben Ismaïl, qui la fit promener par toute la ville de Kaïrouan au bout d'une pique. La tribu des Beny Yafroun avait pris la fuite aussitôt après avoir perdu son chef, quelque effort qu'eût fait pour la maintenir le fils d'Yaaly, Yarroun el Yafrouni ben Yaaly ben Mohammed. Djehwar vainqueur se dirigea sur Sedjelmessa où s'était élevé et établi l'usurpateur Mohammed ben el Fath, surnommé Wêschouk ben Maymoun ben Médérar el Dafari ou el Tybari, qui avait pris le titre de khalife, se faisait appeler émir al Moumenin, et même El Schakir Allah, et faisait battre monnaie. Ce Mohammed ben el Fath faisait voir un grand zèle pour la justice et pour le maintien de la sunnah; il était zélé partisan de la secte de Malek, qui est restée dominante en Afrique, comme elle le fut en Espagne pendant toute la durée de la domination des Arabes [2]. Djehwar se

[1] Abd el Halim., f° 59.

[2] Nous avons souvent parlé de cet imam sans en donner la biographie. Ce qu'on en sait, au reste, est peu de chose. — L'imam (ou chef de l'une des quatre sectes orthodoxes du musulmanisme) Malek Abou Abdallah ben Anas était natif de Médine. Il mourut dans l'année 179 de l'hégire (795). Aboulféda le fait mourir un an et Ebn Khallekan deux ans plus tôt. Il y a un égal dissentiment parmi les auteurs arabes sur l'année de sa naissance : quelques-uns le font naître l'an 90; d'autres l'an 93; d'autres enfin en 94 et en 95. Un beau manuscrit de son corps de jurisprudence, intitulé *Mowatta*, est conservé à la Bibliothèque

porta contre lui, et l'assiégea dans Sedjelmessa, sa capitale. Cette ville avait été fondée par Suétone Paulin qui, le premier des généraux romains, sous le règne de Claude, pénétra, vers l'an 41 de J.-C., au-delà de l'Atlas, et vainquit les tribus barbares (ou berbères) de la Mauritanie dans la plaine que traverse le fleuve Zyz[1]. Pour étendre et assurer la domination romaine sur cette région reculée, Suétone Paulin fit jeter, sur le champ même de sa victoire, les fondemens d'un camp romain dont il dit : *Sigillum mihi est*, c'est mon sceau, ou mon signe, lequel est devenu une ville, et s'est appelé tour à tour, par corruption, Sigillumest, Sigilmest, Sigilmesse, Sigilmessa, et enfin Sedjelmassa ou Sedjelmessa dans la bouche des Arabes. — La province ou belad de Sedjelmessa s'étendait, à l'époque de l'expédition de Djehwar, comme aujourd'hui, le long du fleuve Zyz, de la vallée voisine de Ghers el Ouyn, en courant vers le sud l'espace de cent milles italiens (d'après Léon l'Africain) jusqu'aux confins du désert de Lybie; elle était peuplée de Zénètes, de Sènhadjah et de Hawarah, et la capitale surtout en était riche et florissante, et comptait un grand nombre de marchands enrichis par le commerce de l'or, qu'ils tiraient de Tibar et du pays des nègres à travers le Sahara[2]. C'était plus qu'il

de l'Escurial, et Casiri l'a décrit, t. II, p. 464 de sa Bibliotheca Arabico-Hispanica Escurialensis.

[1] Voy. Dion Cassius, l. LX.

[2] Questa città, dit Léon l'Africain, è edificata in una pianura sopra il fiume Ziz d'intorno murata di belle et alte mura, come anchor se ne vede qualche parte (l'Arabe de Grenade, que les Italiens appelèrent, depuis sa conversion au christianisme, *Giovan Leone africano*, écrivait ceci au commencement du seizième siècle), e quando li Macomettani intrarono nell' Africa fu soggetta a certi signori del popolo di Zeneta, quali durarono fin che Iosef Re, figliuol de Tesfin de Luntuna, gli discacciò. Era civile, fatta con buone case, e gli habitatori ricchi per il traffico che havevano in terra de Negri..... al presente è tutta rovinata, e come habbiamo detto, il popolo si ridusse ad habitare per li castelli e territorio. Io vi son stato sette mesi di continuo, dit Léon en finissant, nel castello detto Memun, sans doute vers 1492, peu après avoir été obligé de quitter Grenade, sa patrie.

n'en fallait pour tenter Djehwar. Il pressa vivement le siége de la ville, s'en empara, fit main basse sur toutes les richesses qu'il put y trouver, se saisit du Schakir, et le fit mener devant lui, lié et garrotté, jusque devant Fêz, qu'il avait résolu d'assiéger et de prendre aussi (349—960). Djehwar attaqua Fêz de tous les côtés pendant treize jours, et finit par y entrer d'assaut le quatorzième. Là, comme partout, il exerça de cruelles violences : une partie des habitans de Fêz fut passée au fil de l'épée; il se saisit du gouverneur pour les Ommyades Ahmed ben Abou Bekr el Zeneti; la ville fut livrée au pillage, et un grand nombre de maisons en furent dévastées et abattues. Djehwar y entra à neuf heures du matin, le jeudi 20 de ramadhan 349 (13 novembre 960). Il poursuivit, sans perdre un seul jour, par toute la Mauritanie, les troupes des Merwanides, s'empara des villes et des châteaux, et les tribus et les familles des Zénètes s'enfuirent devant lui jusqu'en Espagne. Il ne respecta qu'un petit nombre de villes, formant les états de l'émir édrisite El Hassan ben Kennoun, que celui-ci s'empressa de mettre sous la protection de Moezz et de sauver en reconnaissant le Fathimite pour son souverain. Pendant tout le temps que Djehwar y demeura la terreur régna dans le Magreb, et il n'en partit pour retourner près de son maître Moezz el Obaydy, qu'après avoir soumis, subjugué et rempli de sang et de cruautés tous les pays du Magreb, en avoir tué les défenseurs, et avoir fait retrancher de la khothba le nom des princes ommyades de la maison de Merwan, et y avoir fait rétablir celui des Abydiens, au nom desquels on fit la prière dans toutes les chaires des mosquées de Mauritanie. Le général Djehwar arriva à Mahadia menant avec lui, captif et revêtu de l'habit des esclaves, Mohammed ben Abou Bekri el Yafrouni, émir de Fêz, et quinze des principaux scheiks de la ville. Mohammed ben el Fath de Sedjelmessa ornait aussi son triomphe. Il les faisait porter devant lui, sur des chameaux, dans des cages de bois, coiffés de grossiers chapeaux

de feutre, d'où sortaient des cornes pour exciter les risées de la multitude. Il les fit ainsi promener par les rues et les marchés de Kaïrouan; après quoi on les porta, toujours dans le même costume, à Mahadia, où ils furent emprisonnés, et périrent peu de jours après dans leur prison, non sans qu'on soupçonnât Djewhar de les y avoir fait étouffer[1].

Ces fâcheuses nouvelles ne laissèrent pas d'inquiéter vivement Abd el Rahman, et accrurent l'amertume de ses chagrins, car il pleurait encore la perte de son oncle El Modhaffer, celle de son fils et celle de son hadjeb Ebn Saïd, récemment éprouvée. Pour réparer ses désastres en Afrique et y tirer vengeance de ses ennemis, il fit préparer une nombreuse flotte, et y fit transporter des troupes qui ne tardèrent pas à y relever l'honneur du khalifat. Les généraux andalous ne trouvèrent presque point de résistance dans le Magreb, si ce n'est devant Fèz et devant un certain nombre de places fortes; ils recouvrèrent, à la pointe de l'épée, les villes et les forteresses perdues, s'emparèrent d'assaut de Fèz, où ils firent un grand carnage de ceux de Kétamah et de Senhadjah, et subjuguèrent tout le pays de Fèz jusqu'à l'Océan. Dans toutes les chaires des mosquées du Magreb on proclama l'imam de Cordoue Abd el Rahman III, émir el

1 Voyez le Kartas d'Abd el Halim, f° 80. — Voici comment Léon l'africain raconte la conquête du Magreb par le général de Moezz :—Nel tempo d'Elcain Califa e pontefice di quella casa, essi allargarono i loro regni, o crebbe la setta loro in tanto, che'l detto Califa mandò un suo schiavo e consigliere, il cui nome, fu Gehoar di nation schiava con grandissimo essercito verso ponente : il quale acquistò tutta la Barberia e la Numidia, e procedette per insino alla provincia di Sus, riscotendo i tributi, e l'utile de' detti regni. Il che fatto havendo, al suo signore ritornò, al quale ripose in mano, l'oro e tutto quello ch'egli di questi paesi haveva tratto (Leone Africano, dell' Africa, part. 1, c. 13).— Ce fut ce même Djewhar qui conquit l'Egypte pour les khalifes Fathimites, et fonda le Caire (El Kahera) en 968 pour la défense de la nouvelle conquête : — Fece adunque edificare una città tutta circondata di mura: alla quale pose nome Elchaira : la qualle poscia per l'Europa fu detta Chairo. Questa di giorno in giorno e di borghi e d'habitationi di dentro e d'intorno è ita accrescendo per sì fatto modo, che in tutte le parti del mondo un' altra simile non si trova.

Moumenyn, au grand contentement des peuples de Sous et des tribus zénètes. L'émir édrisite Hassan ben Kennoun avait, comme nous l'avons dit, échappé à l'orage, en s'empressant de se soumettre et de prêter serment aux Abydiens; mais sitôt après le départ de Djehwar pour l'Yfrikyah, il viola ce serment imposé par la force, et se remit sous l'obéissance du khalife ommyade; il fit rétablir le nom d'Abd el Rahman dans la prière, et y fit joindre celui de son fils, le wali el ahdi, ou successeur désigné, El Hakem el Mostanssir, quoique ce ne fût qu'avec douleur et à regret, dit Abd el Halim, et par la crainte qu'il avait d'eux[1]. Conséquence naturelle de sa position intermédiaire entre les deux khalifats rivaux.

Ces faits nous mènent jusqu'en l'année 961, dans laquelle Abd el Rahman III mourut, et complètent le récit des événemens de ce règne.

Que si nous jetons maintenant un coup d'œil général sur cette époque et sur le caractère particulier d'Abd el Rahman, nous serons surtout frappés du mélange de bien et de mal, de vices et de vertus, de cruauté et de mansuétude, d'élégance parfaite en certaines choses, et de grossière barbarie en certaines autres, qui se montre en tout ce qui s'y fit, et chez tous les hommes de ce temps, même chez les meilleurs et chez les plus cultivés, entre lesquels Abd el Rahman mérite peut-être la première place.

Au premier aspect, la débonnaireté semble avoir fait le fond du caractère d'Abd el Rahman; il était grand, généreux, magnifique; bon envers le peuple et les pauvres; facile et indulgent pour ses serviteurs. L'historiographe des cadis[2] rapporte, à ce sujet, une anecdote curieuse, qui prouve que

1 Abd el Halim, dans le Kartas, f° 80, verso; c. 18, p. 94 et seq. de la traduction portugaise de Moura.— Nous n'avons trouvé nulle part dans les sources le titre de seigneur de Médina Biserta, que Conde (c. 91) donne à El Hassan.

2 Dans Conde, c. 70.

le khalife était, comme la plupart des hommes, désarmé dès qu'il avait ri.

Au nombre des quatre cadis du conseil du grand cadi de Cordoue était un certain Sohaïb ben Mounia el Andalousi, selon toute apparence d'origine chrétienne ou gothique. Il était buveur de vin et de la secte de ceux de l'Irak. On connaît le goût des Musulmans pour les cachets. Sohaïb en avait un sur lequel étaient gravés ces mots : *Ya alimê koul gaïb koun woufê bi Sohaïb*, toi qui connais les choses cachées, sois propice à Sohaïb ! Or, un jour qu'il avait bu dans la maison du hadjeb Mousa ben Hodhéïra, dit tout simplement le narrateur arabe, quelques mauvais plaisans parmi les convives prirent son cachet et en effacèrent le haut de quelques caractères, de telle sorte qu'on y lisait : *Ya alimê koul aïb koun woufê bi Sohaïb*, toi qui connais les buveurs de vin, sois propice à Sohaïb ! Le cadi ne se douta de rien, et se servit, comme auparavant, de son cachet. Quelques dépêches ainsi scellées étant tombées entre les mains du khalife, il les remarqua, et dit à Sohaïb : « Sohaïb, tu bois du vin, et ton cachet lui-même en fait foi. » Le cadi changea de couleur, s'étonna de voir sur son cachet l'aveu de sa faute, et dit à El Nassr : « Seigneur, je ne sais comment cela s'est fait, mais j'espère que Dieu me pardonnera ma faute, et que tu la pardonneras toi-même à celui qui est ton esclave. Dieu est grand et miséricordieux. » Le khalife sourit, et ne destitua point Sohaïb de sa charge, dont il s'acquittait, du reste, avec zèle et justice, et où il s'était fait aimer de tous par son austère équité.

Le même homme, cependant, qui montrait cette charmante indulgence pour une faute réputée grave parmi les Musulmans[1], n'a pas laissé de marquer son règne par plusieurs

1 Nous aurons occasion d'établir dans le chapitre suivant, à propos d'une ordonnance d'El Hakem, les véritables principes de l'Islamisme au sujet du vin.

actes de cruelle rigueur, nécessaires ou non : nous avons vu comment il avait fait étouffer ou décapiter son fils Abdallah dans son propre palais; comment il avait fait crucifier sans pitié le prophète Hamim des montagnes de Gomera. Fréquemment des wasyrs de son conseil, des chefs de guerre éminens avaient été mis à mort par son ordre, sans autre forme de procès; témoin, entre autres, le supplice du wasyr, frère du caïd de Santarem, Ommyah ben Ischak, supplice qui détermina la défection de celui-ci et son alliance avec Ramire II. Il faut mentionner aussi le martyre de ce jeune enfant de Tuy, neveu d'Hermogius, moyennant la liberté duquel, son oncle, fait prisonnier à la bataille de Junquera, avait racheté la sienne[1]. Pélage entrait à peine dans son adolescence et il était, depuis près de trois ans, détenu à Cordoue, sans que ses parens eussent fait aucune démarche pour sa rédemption, lorsque, sur ce qui lui en fut dit par quelques officiers de sa maison, le khalife voulut le voir. Cette entrevue entraîna des conséquences fatales. Abd el Rahman traita l'enfant avec bonté, l'invita à se faire musulman, et lui fit là-dessus les offres les plus séduisantes; mais tout fut inutile, et Pélage s'emporta jusqu'à proférer des injures contre le khalife, et peut-être jusqu'à le frapper. Il faut lire le récit de ces faits dans l'écrit d'un ennemi, d'un chrétien contemporain, de Raguel, prêtre de Cordoue[2]. « Enfant, dit le khalife à Pélage, d'après cette relation, je t'éleverai aux plus grands honneurs de cet empire, si, reniant le Christ, tu veux recon-

1 Cet enfant portait le nom du fondateur de la liberté des Asturies, fort commun à cette époque, et qui s'écrivait Pelagius et se prononçait Pelagious, dont on a fait plus tard, par corruption et contraction, Pelayo et Payo, noms encore aujourd'hui fort usités en Espagne. Le dernier l'est particulièrement en Galice et en Portugal, où notre saint n'est pas autrement désigné que sous le nom de san Payo. On compte, dans la première de ces provinces seule, près de vingt-cinq églises ou bourgs de ce nom. Voyez Risco, Iglesia de Tuy, p. 125.

2 Voyez Raguel, Vita vel Passio S. Pelagii martyris, dans l'Hispania illustrata de Scott, t. IV, p. 348. — La relation de Raguel toutefois nous paraît avoir été arrangée, et interpolée même çà et là, par Moralès, son éditeur.

naître notre prophète pour le vrai prophète. Tu vois à quel degré de grandeur et d'opulence est parvenu ce royaume. Je te comblerai de richesses, je te couvrirai d'or et d'argent, de riches vêtemens et de bijoux précieux. Tu choisiras, pour te servir, parmi les esclaves de ma maison, ceux qui seront le plus à ton gré. Je t'offre des palais à habiter, des chevaux pour ton usage, et toutes les délices qu'on goûte ici. De plus, je tirerai de prison qui tu voudras, et s'il t'est agréable que tes parens viennent habiter cette contrée, je leur conférerai les plus éminentes dignités[1]. »

Pélage, à ce que nous dit Raguel, était d'une grande beauté. De cette beauté de l'enfant, et de l'empressement du khalife à vouloir se l'attacher, les chrétiens se sont trop hâtés, ce nous semble, d'inférer une accusation grave contre Abd el Rahman, accusation à laquelle ne sauraient donner un caractère de certitude historique les deux ou trois circonstances de la relation de Raguel si hardiment interprétées par quelques commentateurs. Dans les paroles du khalife, rapportées plus haut, paraît, en effet, un grand zèle pour la conversion de Pélage ; mais ce pouvait n'être là qu'une manifestation du prêtre ou de l'imam musulman. Pélage n'y répondit qu'avec hauteur et colère. Le khalife n'insista point, comme pour montrer qu'il n'entrait pas dans ses vues de forcer la conviction du jeune homme, et fit une démonstration comme pour jouer ; sur quoi Pélage le traita de chien, et se jeta en athlète dans la lice, dit l'historien de sa passion, aimant mieux mourir pour Jésus-

1 Puer, grandis te honoris fascibus sublimabo, si Christum negare, et nostrum volueris prophetam verum esse dicere. Nonne qualibus quantisve potiamur regnis vides ? insuper addam tibi numerosam auri vel argenti copiam, vestes optimas, ornamenta pretiosa. Sumes præterea tibi qualem ex his tyrunculis elegeris, qui tuis ad votum moribus famuletur : sed et cortes offeram ad habitandum, equos ad utendum, delicias ad fruendum. Porro et de carcere, quantos petieris, educam, et parentibus etiam tuis in hanc, si volueris, regionem advocatis immensas dignitates conferam.

Christ que de vivre dans les pompes et les œuvres du démon[1].

Le khalife le fit ramener; mais il parait que Pélage aggrava sa faute en blasphémant hautement et à plusieurs reprises contre Mahomet. On regrette le dénouement de ce drame, et il eût été bien, en raison de son âge, de ne point livrer cet enfant au fer du bourreau; mais Abd el Rahman n'eut point assez de bonté ou assez de courage pour cela, en présence de la loi terrible que le biographe de Jean de Gorze a si énergiquement formulée dans la relation de l'ambassade du saint, et le sang d'un enfant souilla son règne, et mit dans sa vie un souvenir qui parait lui être demeuré toujours importun.

Le martyre de saint Pélage avait eu lieu le 26 juin 963 de l'ère espagnole, 925 de J.-C., dans la treizième année du règne d'Abd el Rahman. Il fit grand bruit parmi les chrétiens, et fut célébré près de cinquante ans plus tard en Allemagne par la religieuse saxonne Hroswita, qui rendit son nom célèbre dans la dernière moitié du dixième siècle par ses poèmes et ses drames latins[2]. Le poème de Pélage, qui figure parmi les œuvres de Hroswita[3], a les qualités et

[1] Interea cum eum jocolariter Rex tangere vellet: Tolle, canis, inquit sanctus Pelagius; numquid me similem tuis effæminatum existimas ?..... Et fortem in palestram se athletam constituit, eligens digne pro Christo mori, quam turpiter cum diabolo vivere, et vitiis inquinari (Raguel, Vit. vel Pass., p. 249).

[2] Le martyre de l'enfant Pélage figure avec une erreur grave dans le martyrologe romain, réimprimé à Salamanque en 1584. Le lieu du martyre y est indiqué comme ayant été Léon: — Apud Legionem Hispaniæ civitatem sancti Pelagii adolescentuli, qui ob confessionem fidei (on a vu que ce ne fut pas uniquement pour cela, puisque la profession publique du christianisme était parfaitement permise chez les Arabes) jussu Abderameni Sarracenorum regis forcipibus ferreis membratim præcisus, martyrium suum gloriosè consummavit. — Néanmoins, dans le martyrologe de Galesinius, imprimé à Venise en 1578, on lit bien: Cordubæ S. Pelagii martyris, etc. — L'erreur n'existe pas dans Baronius: seulement il a eu tort de maintenir le *forcipibus ferreis membratim præcisus* qui renchérit sur le texte de Raguel.

[3] Imprimées à Nuremberg en 1501, et réimprimées à Wittemberg sous ce titre: Hroswithæ, illustris virginis natione germanicæ, gente Saxonica ortæ, in

les défauts de ses autres ouvrages, et n'a d'ailleurs aucune valeur historique. La première phrase de l'argument, à elle seule, implique une méconnaissance grossière des faits. Elle porte qu'Abdrahemen, c'est ainsi que Hroswita écrit le nom d'Abd el Rahman, tyran de Mauritanie, de la secte des Sarrasins, étant passé en Espagne, y fit livrer au supplice tous les chrétiens, à l'exception de ceux qui, par crainte, consentirent à entrer dans sa religion. Elle attribue des idoles aux Musulmans de Cordoue, fait un prince séculier de l'évêque Hermogius, oncle de Pélage, le prend pour le père de celui-ci, et accumule, en un mot, les erreurs et les circonstances miraculeuses. C'est ainsi qu'elle consacre plusieurs vers à la fable selon laquelle les chrétiens, ayant acheté à très haut prix à des pêcheurs du Guadalquivir une tête qu'ils présumaient être celle du saint, l'éprouvèrent par le feu, et, ne lui en voyant recevoir aucune atteinte, reconnurent à ce signe certain que c'était bien la tête sacrée. Néanmoins le poème de Hroswita est intéressant pour nous comme témoignage de ce que l'on pensait de l'Espagne et de nos Arabes andalousiens dans les pays germains, et historiquement, on peut en inférer la profonde ignorance où l'on était à leur égard vers la fin du dixième siècle, principalement en ce qui concernait leur religion. Nous y trouvons aussi quelques vers sur Cordoue, qui prouvent la haute idée qu'on en avait, à cette époque, dans l'Europe centrale, idée qu'on s'y en était faite probablement sur les récits de Jean de Gorze et de quelques rares voyageurs négocians, pour qui l'Espagne arabe devait être alors ce que le Thibet ou le Boutan sont aujourd'hui pour nous[1].

Monasterio Gandesheimensi quondam religiosæ sacerdotis, Opera, Wittenbergæ Saxonum 1717. — C'est par erreur que le titre porte 1707.

[1] Voici les vers de Hroswita sur Cordoue :

> Partibus occiduis fulsit clarum decus orbis
> Urbs Augusta nova, Martis feritate superba,
> Quam satis Hispani cultum tenuere coloni,

Quelles qu'aient pu être d'ailleurs les taches de ce règue, il en faut reconnaître la grandeur. Il faut reconnaître que la protection et les encouragemens accordés par Abd el Rahman aux lettres et aux sciences eurent la plus grande influence sur les progrès qu'elles firent alors en Espagne. La poésie surtout prit un essor remarquable, et elle était cultivée par les premiers dignitaires de l'état, par les cadis, par les généraux d'armée, par les conseillers du khalife, et par le khalife lui-même. Conde rapporte en effet des vers d'Abd el Rahman en réponse à une kassidé qui lui fut adressée par Ismaïl Abou Bekr ben Bedr ben Zyadi, à l'occasion de ses derniers succès en Afrique [1]. Cet Ismaïl ben Bedr avait un des principaux gouvernemens de province; il était wali de Séville. Mousa ben Mohammed ben Saïd de Cordoue qui composait des vers impromptus, rimés ou sans rimes, avec facilité et élégance, remplissait les plus hautes fonctions au palais de Zahra. Ahmed ben Abd el Melek Dilouz Ratyn, connu par des

Corduba, famosa locuples de nomine dicta,
Inclita delitiis, rebus quoque splendida cunctis......

Hroswitæ Passio S. Pelagii, etc.

La préface du poème ou de la passion de saint Pélage est une prière dans laquelle la Saxonne Hroswita a mis plusieurs traits qui ne le cèdent point en ascétisme amoureux aux plus tendres de l'Espagnole santa Teresa de Jesus.

Præfatio Hroswithæ in Pelagium.

Inclyte Pelagi, martyr fortissime Christi,
Et bone regnantis miles per secula regis
Respice Hroswitham miti pietate misellam,
Me, tibi subjectam devota mente famellam.
Quæ te mente colo, carmen quoque pectore promo,
Et fac, exigui supero de rore rigari
Pectoris obscurum jam mis clementius antrum
Quo possim laudum condigne mire tuarum
Famosumque tuum calamo signare triumphum,
Et quem nobiliter mundum cum morte cruentum
Vicisti, nitidam mercatus sanguine palmam.

Le poème entier se compose de quatre cent quatre hexamètres de forme léonine, comme les précédens.

[1] Conde, c. 87. — Les Arabes appellent kassidé un poème qui ne doit pas comprendre moins de trente vers ou distiques. Mohadlhal, poète antérieur à l'islamisme, passe pour être l'inventeur de cette forme de poésie.

épigrammes piquantes, était un vaillant général. Nous avons rapporté ailleurs des vers du général commandant la frontière du Duero, Abdallah el Koraïschi. — Djehwar Abou el Hazam ben Obéïdallah, aussi général d'armée; Abd el Rahman ben Bedr ben Ahmed, affranchi de l'émir Abdallah, grand-père d'El Nassr, capitaine d'une prudence consommée; Obéïdallah ben Ahmed ben Yaaly, guerrier renommé qui vainquit les chrétiens dans un des engagemens préliminaires de la grande expédition de 939, qui se termina par les sanglantes batailles de Simancas et de Zamora; Djâfar Aboul el Hassan ben Kassilat, scheik d'une des principales tribus de Séville, ont tous laissé des ouvrages poétiques qui témoignent de la supériorité de leur esprit.

Dans l'histoire on nomme Abd el Maadi ben Abbiba, et Abdallah Abou Mohammed, fils du khalife, dont nous avons raconté plus haut la fin tragique. Le premier est auteur d'une histoire extrêmement détaillée de la vie de ce même khalife, histoire dont il ne reste malheureusement rien; le second composa, outre divers opuscules et des poésies fort estimées, une histoire des khalifes abbassides successeurs des Ommyades en Orient. La grammaire, la langue furent aussi cultivées avec zèle et passion; et les divers écrits qui restent de ce temps sont d'une pureté de langage et d'une richesse de tours et d'expressions qui ne le cèdent qu'à celles du Koran lui-même. C'est à ce point que le savant Casiri, si versé dans la connaissance de la littérature arabe, ne trouvant aucun indice de la patrie d'Abou el Abbas Abou el Hassan, dont il existe à l'Escurial un livre important en dix volumes (c'est une sorte de bibliothèque universelle des lettrés musulmans), conjecture qu'il était espagnol sur l'exactitude et la propriété de son langage [1]. Abd el Rahman ne savait pas seulement apprécier le mérite littéraire; il faisait rechercher avec soin les savans et

[1] Voy. Casiri, Bibl. Arab.-Hisp.-Escur., t. I, l. c.

les lettrés pour les élever aux plus hautes dignités de l'empire. Ainsi, nous voyons sous son règne le grammairien Abd el Waheb Abou Waheb ben Mohammed de Tolède chargé du recouvrement général des revenus du Zékkat, charge qui revenait à celle d'un ministre des finances de nos jours. Abd el Waheb avait été gouverneur de différentes places importantes sous les trois prédécesseurs d'Abd el Rahman; il était très versé et très exact dans l'administration et l'économie des deniers publics; mais, quoique fort occupé, il n'en avait pas moins coutume de tenir chez lui des conférences où, comme dans les premières assemblées dont est sortie l'Académie française, on discutait les difficultés et les plus fines élégances du langage; il mérita par là d'être cité avec éloge dans la bibliothèque des grammairiens célèbres d'Abou Bekr el Zébeïd. Abd el Waheb mourut vers le milieu du règne d'Abd el Rahman. On cite après lui quatre grammairiens non moins distingués: le cordouan Isahiya ben Fraïghoun, très profond non-seulement dans sa langue, mais en toutes sortes de connaissances, comme le prouve son ingénieux et savant dictionnaire encyclopédique décrit par Casiri dans le tome 1er de sa Bibliothèque arabico-espagnole; Kemal Eddin Abou Yahyah, qui écrivit quatre volumes de commentaires sur la grammaire arabe; le savant Cordouan que nous avons nommé plus haut, Abou Bekr el Zébeïd ben el Hassan, auteur, comme nous l'avons dit, d'une Bibliothèque historique des grammairiens illustres, aussi décrite par Casiri, et d'un abrégé du célèbre dictionnaire intitulé *Aïn* (la fontaine ou la source); et enfin le laborieux et savant Abou el Hassan Aly ben Ismaïl, plus connu sous le nom de Aben Seyra, auteur d'un vocabulaire des plus érudits, divisé en vingt-quatre volumes ou parties[1].

[1] Voyez, pour tous ces faits et sur tous ces noms, particulièrement sur le mérite littéraire d'Abdallah abou Mohammed ben Abd el Rahman el Nasr, Abou Bekr el Kodaï, vestis serica, dans Casiri. t. II, p. 30, 36, 38, 40, 47, etc., et Conde, c. 81 et 82.

Dans la protection et les secours qu'Abd el Rahman accordait aux lettres, il était secondé avec un zèle extrême par son fils El Hakem, qui faisait rechercher à grands frais les meilleurs ouvrages composés non-seulement dans la Péninsule, mais dans tous les pays où l'on parlait et écrivait l'arabe. Les relations d'Abd el Rahman et d'El Hakem avec Aboulfarage méritent surtout une mention spéciale.

Aboulfaradj Ali ben Housseïn el Isfahani était lui-même de la race des maîtres de l'Espagne; il descendait de Merwan, quatrième khalife de Damas de la dynastie des Ommyades [1]. Né à Isfahan en l'an 284 de l'hégire (887 de J.-C.), il avait été transporté de bonne heure à Bagdad, s'y était fixé, et y avait cultivé les lettres avec un talent qui n'avait pas tardé à le placer au premier rang des docteurs et écrivains arabes. Par souvenir de son origine peut-être, Aboulfaradj avait recherché de bonne heure l'amitié de ses arrière-petits-cousins d'Espagne; il correspondait avec eux, et leur faisait passer secrètement tous ses ouvrages. El Makkari nous apprend, dans son histoire d'Espagne, qu'Aboulfaradj adressa à El Hakem un exemplaire du plus connu de ses livres (le Kitab el Aghâniy) avant même qu'il l'eût publié dans l'Irâk, et qu'El Hakem reconnaissant s'empressa de lui envoyer une somme de mille pièces d'or de la plus forte valeur, équivalant à peu près à mille quadruples d'Espagne d'aujourd'hui [2]. Aboulfaradj fit mieux encore : il composa tout exprès pour les Ommyades son Histoire générale de leur commune famille, intitulée : Traité de la généalogie des enfans d'Abd Schems [3].

1 Et non, comme le prétend Conde, de Merwan II dernier khalife de cette race. Ebn Sohna, dans ses Annales (Mss. de l'Escurial), donne les noms et la descendance de cet illustre écrivain, qu'il nomme Aboulfaradj el Isfahani ben Housseïn ben Mohammed ben Ahmed ben el Haïtam ben Abd el Rahman ben Merwan ben El Hakem ben Alas ben Ommyah. Alas était l'aîné des onze fils d'Ommyah, souches des onze branches de cette famille.

2 Makkari, Mss. arab. 704, t. I, f° 98, v°.

3 Abd Schems était le père d'Ommyah, qui, par la haute renommée, en quel-

Parmi les ouvrages qui furent ainsi successivement adressés par Aboulfaradj à Abd el Rahman et à El Hakem, il en est quelques-uns dont les titres ne laissent pas d'intéresser, en ce qu'ils donnent à connaître quels genres de sujets traitaient préférablement les écrivains arabes, et étaient en possession d'exciter l'intérêt ou la curiosité du public. Tels nous semblent être les suivans, savoir : Traité des jeunes filles esclaves qui ont cultivé la poésie ; — Traité des monastères ; —Traité des prétentions des marchands ; — Recueil composé uniquement de chansons ; —Vie de Djahadah le Barmécide ; — Relation de la mort tragique des Alides ; — Recueil d'airs ; — Traité des connaissances littéraires des étrangers ; — — Traité des combats des Arabes, renfermant le récit de dix-sept cents batailles ; — Traité où sont pesés avec justice et impartialité les vertus et les défauts des Arabes ; — Traité de la science généalogique ; — Traité de la généalogie des Beny Scheïban ; — Traité de la généalogie des enfans de Mohalleb ; — Traité de la généalogie des Benou Thaleb et des Benou Kilab ; — Traité des jeunes pages qui ont cultivé la musique, etc., etc. Mais c'est surtout son Kitab el Aghâniy (livre des chansons ou des chants) qui rendit Aboulfarage

que sorte patriarcale, qu'il s'était acquise parmi les Koraïschites, mérita de donner son nom à sa descendance, laquelle se divisa en onze branches issues de ses onze enfans, portant chacun un nom dérivé du nom d'un de ses frères, savoir : Alas, Abou-Alas, Alaïs, Abou-Alaïs, Amrou, Abou-Amrou, Harb, Abou-Harb, Sofyan, Abou-Sofyan, et Alawis. Moawiah, le premier khalife Ommyade de Damas, était fils d'Abou-Sofian fils de Harb. Sa généalogie s'écrit en arabe de la sorte : Moawiah ben Abou-Sofyan ben Harb ben Ommyah ben Abd Schems, c'est-à-dire Moawiah, fils d'Abou-Sofyan, fils de Harb, fils d'Ommyah, fils d'Abd Schems (serviteur du Soleil). Abou-Sofyan, gardien du drapeau sacré, généralissime des Koraïschites, et, comme parle M. de Sacy, l'un des décemvirs de la Mekke, d'abord ennemi acharné de Mahomet, embrassa l'islamisme lors de la prise de la Mekke, le vendredi 12 janvier 630.— Ommyah ben Abd Schems, par Abd Ménâf, Kosaï, Kélab, Mowrah, Kaab, Louwaï, Gaaleb, etc., remontait jusqu'à Ismaël et à Abraham. Abd Schems, fils d'Abd Ménâf et père d'Ommyah, était frère d'Haschem, souche de la famille de Mahomet et des Abbassides, Haschem étant père d'Abd el Mothaleb, lequel à son tour le fut d'Abdallah et d'Abbas, le premier, père, et le second oncle du prophète.

célèbre en Asie, en Afrique et en Europe.—« Le kadi Aboulfaradj Isfahani, dit un historien espagnol en parlant de ce livre [1], est auteur d'un ouvrage intitulé al Aghânyi, dans lequel il s'est attaché à réunir les histoires des Arabes, leurs vers, leurs généalogies, leurs combats, les événemens qui concernent leurs dynasties. Il a pris pour base de son travail le recueil de cent chansons fait par des musiciens pour le khalife Raschid. Sur chacune de ces pièces il a rassemblé des détails de tout genre, et a réellement épuisé la matière. Ce livre est vraiment, pour les Arabes, un livre essentiel, qui offre en un seul corps, sur tous les genres de poésie, d'histoire, de musique, et sur les autres sciences, tous les détails intéressans connus à cette époque, mais qui se trouvaient disséminés dans une foule d'ouvrages. Ce recueil, auquel, sous ce rapport, aucun autre ne saurait être comparé, est le modèle le plus parfait que puisse se proposer un amateur de littérature. » Aboulfaradj parle lui-même de son livre comme il suit : « Le kitab al Aghâniy a pour auteur Ali ben Houssaïn ben Mohammed Koraïschi, l'écrivain (el kateb), connu sous le nom d'Isfahani, qui a pris soin d'y réunir tout ce qu'il a pu trouver de chansons arabes, tant anciennes que modernes. Il s'est attaché, pour chacune de ces chansons, à désigner l'auteur des vers, celui de la musique, etc. » — Ce recueil devint le manuel des Arabes andalousiens, et El Hakem II, dit-on, en fit faire sous ses yeux plusieurs copies, dont il écrivit certaines parties de sa propre main [2].

Un poète, dont nous avons déjà parlé, Ismaïl ben Bedr ben Ismaïl ben Ziadi Abou Bekri, wali de Séville, affranchi

[1] Ebn Khaldoun, mss. arabe de la Bibl. roy., f° 227, recto.

[2] Abou'l Faradj Ali ben Housseïn Isfahani, c'est-à-dire natif d'Isfahan (on sait que les Arabes n'ont point de *p*, et que c'est tantôt l'*f* et tantôt le *b* qui y suppléent), fut élevé à Bagdad, s'y fixa et y mourut le mercredi 14me jour du mois de djoulhedjah 356 (19 novembre 967) âgé de près de quatre-vingts ans. A sa mort, Aboulfaradj légua tous ses livres à El Hakem. Voyez Conde, c. 90.

de grâce des Ommyades, suivant la chronique de Conde, fit, le jour de l'avénement d'El Mostanssir Billah, une pièce de vers en son honneur, qu'on trouve dans les Jardins d'Ahmed ben Faradj. Abou Bekri fut nommé en cette occasion rawi ou narrateur (nouvelliste en quelque façon) du khalife. Son emploi près d'El Hakem consistait à lui raconter en vers, et dans un style épique, des aventures de guerre ou d'amour, semées de circonstances chevaleresques [1]. Parmi les hommes célèbres qui illustrèrent la fin du règne d'Abd el Rahman III et le commencement de celui de son fils El Hakem, il faut compter au premier rang ce même Ebn Faradj que nous venons de nommer. Il s'appelait Ahmed ben Mohammed ben Faradj Abou Amrou el Djaheni (de Jaen) et il fut le premier d'entre les poètes arabes d'Espagne qui composa dans le goût oriental des poèmes épiques. Par le petit nombre de vers de lui que nous a conservés El Dhoby dans sa Bibliothèque arabe-espagnole, on peut juger qu'il se distinguait surtout par l'élévation du style et par l'élégance et le choix des mots. Il a composé, outre les Jardins dont nous avons si souvent parlé, beaucoup d'autres ouvrages, parmi lesquels on distingue les annales d'Espagne et les entreprises des Ommyades, divisées en quatre volumes. Il mourut à Cordoue d'une attaque de goutte, suite, dit-on, de son goût pour le vin, à la fin de l'année 360 de l'hégire (970) [2].

L'auteur d'un traité de géographie fort remarquable, intitulé: *Les Histoires des temps, les Routes et les Empires* [3], Obaïd Bekri de Cordoue, semble avoir aussi appartenu à ce règne, ou tout au moins avoir commencé à s'y faire connaître. Mais de tous les écrivains hispano-arabes de ce temps, celui qui réclame ici la mention la plus étendue, par la haute

1 Conde, c. 88.
2 Bibl. Arab.-Hisp. d'El Dhobi, in Casiri, t. II, p. 135.
3 Mss. arab. de la Bibl. roy., n° 808.

place qu'il tient dans la littérature orientale, est, sans contredit, Abou Omara Ahmed ben Mohammed, connu sous le nom d'Ebn abd Rabbihi. Ebn Khallekan lui a consacré un article dans sa biographie des hommes célèbres; mais son principal ouvrage, intitulé le *Collier Unique*, est son meilleur titre, et fait mieux juger de lui que tout ce qu'en ont pu dire les admirateurs de son talent. Un excellent exemplaire de cet ouvrage important a été récemment retrouvé au Caire par M. Fresnel, et a servi de base à un travail de cet orientaliste sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme [1]. — En l'année 328, dit Ebn Kallekan, douze jours avant la fin de la première lune de djoumada (1er mars 940), mourut le célèbre Cordouan Ahmed ben Mohammed ben Abd Rabbihi, élégant et docte poète de ce temps : il avait vécu sous quatre émirs de la race d'Ommyah, Mohammed, El Mondhir, Abd-Allah et Abd el Rahman el Nassr. Ses compositions faisaient les délices de Cordoue et l'honneur de l'Andalousie. El Hakem en fit un recueil choisi, divisé en vingt parties, ayant chacune un titre particulier, comme : le Ciel, les Étoiles, l'Aurore, le Jour, la Nuit, le Jardin, la Nue, l'Amour, le Repentir, la Chevrette, etc. Il était né le 10 de ramadhan, 246 (10 novembre 860), et il attendit la mort quatre-vingt un ans, huit mois et huit jours [2]. Yahyah ben Houdaïl, l'un des poètes distingués de cette époque, raconte qu'il s'adonna

1 Les morceaux d'Ebn Abd Rabbihi, dont M. Fresnel a publié la traduction, sont extraits de la dix-septième section, intitulée : *Seconde perle ; Journées et rencontres des Arabes.* « Le narrateur sur la foi duquel Ebn Abd Rabbihi raconte les faits contenus dans ce chapitre, dit M. Fresnel, est, en général, le savant et consciencieux Abou Obeïdah Mamar, fils de Mouthanna, né en l'année 110 de l'hégire (de J.-C. 728), qui tenait ses récits d'Abou Amr, fils d'Elala, né en 64 de l'hégire (de J.-C. 684), et d'autres érudits, lesquels les avaient eux-mêmes reçus de *rouah* ou narrateurs plus anciens. Le nom d'Abou Obeïdah prête assurément une grande autorité aux traditions rapportées par Ebn Abd Rabbihi. » Abou Obeïdah Mamar avait été avec Asmaï l'un des précepteurs chargés de donner des leçons d'histoire au khalife Hâaroun el Raschid.

2 Ebn Khallekan, dans Conde, c. 81.

lui-même à la poésie pour avoir été témoin des honneurs funèbres qu'on rendit à Ebn Abd Rabbihi[1]. L'école d'Ebn Abd Rabbihi avait été la maison du célèbre wazir et favori d'Abd el Rahman, Abou Ahmer Ahmed ben Saïd: les portes en étaient ouvertes à l'élite des poètes et des savans de Cordoue, et c'était le rendez-vous des plus illustres personnages de l'Andalousie. Une seule maison le disputait à celle d'Ahmed ben Saïd; c'était celle du cadi Ebn Zarb où se tenaient, à des jours fixes de la semaine, des conférences littéraires et poétiques fort fréquentées. Ebn Thaalaba, Ebn Asbadj, et beaucoup d'autres hommes de lettres alors célèbres étaient de ces réunions, auxquelles assistaient Mohammed ben Moawiah el Koraïschi, Ahmed ben el Motharef, le wazir Ebn Saïd, Mouslema ben Khasem, et les fils, les neveux et les frères du khalife. Les conférences des hommes appliqués aux sciences physiques, à l'astronomie, au calcul, se tenaient plus particulièrement chez le wazir Issa ben Ischak, et chez Schalaf ben Abês el Zahrawi, célèbres tous deux par leur savoir dans les sciences naturelles, dans la physique, dans la chimie, et par des traités de médecine mentionnés avec les plus grands éloges en divers ouvrages de leurs compatriotes; ils étaient tous deux médecins d'Abd el Rahman, et leur bienfaisance était telle, que leurs maisons étaient ouvertes, jour et nuit, aux pauvres qui venaient les consulter[2].

Telles étaient à cette époque la renommée littéraire de l'Espagne et la célébrité de ses poètes, qu'on recherchait en Orient les Jardins d'Ebn Faradj de Jaen, composés exclusivement de vers et de kassidés de poètes andalous, de préférence au recueil du même genre d'Abou Bekr ben Dawd el Isfahani intitulé les Fleurs, où étaient recueillis les meil-

1 Conde, c. 81.
2 Ibid., l. c.

leurs morceaux de poésie de l'Orient [1]. Un des habitués de la maison d'Ahmed ben Saïd, qui avait récemment visité l'Égypte, la Syrie et les Iraks, y racontait, au rapport du même auteur, qu'étant à Fostat, dans un cercle de poètes et d'érudits de divers pays, où l'on faisait des lectures et s'entretenait agréablement, l'un d'entre eux y lut et lui donna une kassidé à la louange de l'Espagne qui se terminait par les traits suivans: « Dis-nous donc quelques-uns des beaux vers de ton Andalousie. C'est par l'oreille que la poésie se communique à l'âme, et l'exalte ou l'émeut. Dis-nous donc quelques-uns de ces beaux vers que la renommée nous a vantés. Le fer dérobe son éclat dans le fourreau; l'étoile ne brille point au ciel sous le nuage; sous ses feuilles la rose ne charme ni les yeux ni l'odorat. Montre-nous le glaive nu; chasse le nuage qui nous dérobe au ciel l'éclat de l'étoile; écarte les feuilles de la rose, afin que nous puissions à la fois la respirer et la voir. » L'Espagnol avait la mémoire fort ornée, et il leur récita des vers de différens poètes de son pays, qui furent répétés et applaudis de tous les assistans. Quelques Égyptiens s'écrièrent cependant: « Où trouver entre les poètes andalous un homme comparable à El Hassan ben Heni? » Sans se déconcerter l'Espagnol poursuivit, et leur récita les plus beaux vers de la longue kassidé d'El Gazali Yahya ben El Hakem sur son voyage à Constantinople, si bien que tous les auditeurs transportés, sans en excepter nos Égyptiens, s'écrièrent tout d'une voix: « *Dorr El Hassan! Dorr El Gazali!* ils ne se le cèdent en rien l'un à l'autre. »

A tout prix Abd el Rahman voulait que Cordoue méritât et conservât son vieux renom de centre de la religion, de mère des savans, de lumière de l'Andalousie, et il y appelait les hommes illustres de tous les pays musulmans; di-

[1] Conde, c. l.

verses raisons particulières avaient empêché Aboulfaradj de se rendre près de ses arrière-petits-cousins; Bagdad le captivait, il y avait ses affections, et, à ce qu'il parait, il n'aurait pu vivre loin de ces bords fortunés

Où Zéphir règne et que le Tigre arrose.

Mais Abd el Rahman fut plus heureux près de quelques autres savans. Nous avons nommé déjà Ismaïl ben Khasem Abou Aly el Kali, né à Kala, hameau de Ménardjerd en Diarbekr. Bien qu'établi à Bagdad depuis 303, ce qui lui avait valu le surnom d'El Bagdadi, et fort aimé des khalifes abbassides, particulièrement de Radhy Billah, fils de Moktader, qui le consultait, dit la chronique musulmane, dès qu'une mouche volait sur lui [1], Abd el Rahman sut le séduire et l'attira en Espagne en 330, où il le combla d'honneurs et le chargea spécialement de l'éducation d'El Hakem son fils. Dans le même temps vivait le célèbre poète Yousouf ben Haaroun el Kendi, de Rameda en Algarbe, qui se lia d'une amitié particulière avec le savant Arménien. Il faut aussi rappeler ici ce jeune poète ignoré que nous avons vu tirer de leur embarras les lettrés assemblés, et Abou Aly el Kaly lui-même, lors de la réception des ambassadeurs grecs au palais de Zahra, et dont l'improvisation brillante fit aussitôt la fortune, El Mondhir ben Saïd el Bélouti, de Fohz el Bélout, près de Cordoue, et Abdallah ben Younès el Morédi, aussi d'un des hameaux voisins de la même ville. Les lettres et la poésie n'étaient pas cultivées avec moins de succès dans les provinces éloignées de l'action immédiate du khalifat, et l'on cite deux poètes fort distingués de l'amélie (o u gouvernement) de Ségovie, l'un nommé Edris ben Yémen, et surnommé El Sabini, du nom de sa patrie Cariat-Sabyn, ainsi appelée du grand nombre de sapins qui

[1] Dans Conde, c. 90.

y croissaient; Ebn Déradj de Cordoue pouvait seul égaler le mérite de ses poésies: l'autre était Abd el Rahman ben Othman el Oschami, de l'ancienne Oschama (Osma), qui se distinguait dans cette province par son esprit et son érudition. Tous deux moururent avant Abd el Rahman. En 340 (951), mourut à Cordoue Khasem ben Asbadj el Baëni (de Baëna), illustre aussi par son savoir, et qui laissa un grand nombre d'ouvrages lus et admirés dans toutes les académies d'Orient et d'Afrique. Il était fort méditatif, et on raconte qu'il ne prononça pas une seule parole pendant les deux dernières années de sa vie [1].

Il nous reste à dire un mot des monumens de l'architecture arabe sous ce règne.

Le temps ou la main des hommes, plus cruelle que la faux du temps, comme parle un historien, a détruit la ville de Zahra, le principal édifice dû au goût d'Abd el Rahman pour l'architecture. Mais là ne se bornèrent pas ses constructions; on lui doit aussi la fondation de l'arsenal (dar-el-sanat) de Tortose en 333 (944); la construction d'un grand canal d'arrosement et d'un magnifique abreuvoir à Ecija en 338 (949); celle d'une très belle mosquée-djéma à Tarragone, et d'un nombre infini d'alcaçars. Par son ordre enfin, en 346 (958) la principale cour de la grande mosquée de Cordoue fut ornée de fontaines, et l'on y plaça l'inscription suivante en treize lignes gravées en lettres d'azur sur une table de marbre noir: « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, Abdallah Abd el Rahman, émir des fidèles, soutien de la loi de Dieu (dont Dieu prolonge le règne!), fit construire ce bassin et pourvut à son entretien pour l'embellissement de ce lieu consacré à Dieu, mu par son zèle pour l'invocation de Dieu, afin que l'on y exalte et célèbre son nom, espérant mériter par là les précieuses

[1] Conde, c. 84.

rémunérations de la gloire éternelle. Cet ouvrage fut achevé, avec l'aide de Dieu, en la lune de djoulhedjah de l'année 346 (mars 958), par les mains de son serviteur, wazir et hadjeb de son palais Abdallah ben Bath, et de l'architecte Saïd ben Ayoub[1]. » Cette cour, appelée aujourd'hui Patio de los Naranjos, était alors plantée non-seulement d'orangers, mais de palmiers, mais de jasmins, mais de bosquets de myrtes, de buis et de roses, qui la remplissaient d'ombre et de fraîcheur; des eaux vives y serpentaient parmi les fleurs et les plantes grimpantes; image des délices du paradis de Mahomet.

Vers la fin de sa vie, Abd el Rahman ne sortait plus de son palais de Médina Zahra. Nous avons décrit les merveilles de ce Versailles des khalifes : les jardins en étaient surtout l'objet d'une culture particulière. Les arbres et les arbustes de toutes sortes et de plusieurs latitudes, le figuier, le palmier, la vigne, le platane, le peuplier, l'oranger, le citronnier, le cactus, le figuier d'Inde, l'agave et les fleurs les plus rares, y croissaient disposés avec art par les la Quintinie et les le Nôtre du temps. La chronique arabe nous parle des délices de ces jardins, de leurs ombrages frais, de leurs bosquets et de leurs berceaux où la vigne, mariée à l'oranger et au dattier, laissait pendre ses grappes noires ou jaunissantes parmi les oranges et les dattes[2]. C'était là qu'il passait la plus grande partie de ses journées avec ses femmes, ses fils, ses poètes et ses esclaves. Depuis la mort du hadjeb Saïd, il n'avait pas voulu prendre d'autre hadjeb que son fils El Hakem, sur lequel il se reposait des soins et des embarras du gouvernement. La chronique arabe nomme

1 Voyez le texte arabe de cette inscription dans Conde, tom. II, pl. de la 2me partie. — L'*idhan Allah* de ce texte signifie bien l'invocation de Dieu comme on le lit dans la traduction ci-dessus, mais plus proprement l'appel à Dieu, l'annonce qui se fait du haut des mosquées pour rappeler au peuple les heures de la prière. C'est l'*aliden* des anciens Morisques, traduit communément en espagnol par *el pergueno o pergon*, la publication ou le ban.

2 Conde, c. 87.

parmi les femmes avec lesquelles il aimait surtout à s'entretenir dans les derniers mois de sa vie, Mozna, qui chantait elle-même les kassidés qu'elle composait, et qui remplissait en ce temps près du khalife les fonctions de secrétaire; Aïescha, fille d'Ahmed ben Kadim de Cordoue, dont Ebn Hayan dit qu'elle fut la plus chaste femme, la plus belle et tout ensemble la plus instruite de son siècle; Safiya, fille d'Abdallah el Rayi (de Raya), extrêmement belle aussi, et poète; enfin, l'esclave Nouïrat-eddia, qui l'amusait par ses saillies et par la grâce de son esprit et de ses manières[1]. Il faisait aussi presque tous les jours appeler près de lui un homme avec lequel il s'était d'ailleurs souvent entretenu avec plaisir à diverses époques; cet homme s'appelait Souleïman ben Abd el Gafir el Fireschi, personnage d'un esprit singulier, qui avait été autrefois grand batailleur, mais qui, touché de l'esprit de Dieu, menait alors une vie ascétique et retirée; il était austère à l'excès, méprisant le monde, ne portant qu'un habit de laine grossière fixé à la ceinture par une corde de jonc; il marchait pieds nus, et habitait d'ordinaire les cimetières, où on le voyait pleurer souvent de longues heures, seul, la tête dans ses mains. La gravité de sa démarche, de son maintien et de sa conversation avait quelque chose d'effrayant, et on l'avait surnommé El Mououlim (le Triste). C'est ce personnage qui avait coutume de répondre à ceux qui lui demandaient comment il se portait : — « Comment peut se porter celui qui a le monde pour demeure, et Iblis (le diable) pour voisin, et dont toutes les actions, toutes les paroles et toutes les pensées sont écrites[2] ! »

[1] Conde, c. 87.

[2] Les Musulmans, voués à la vie ascétique et contemplative, comptent quatre ennemis de l'âme (voy. Conde, c. 87), savoir : Iblis, el Dounia, el Nefs et el Hewa, c'est-à-dire le Diable, le Monde, l'Appétit et l'Amour. Ils ont fait là-dessus quatre vers arabes que les marabouts de quelques contrées répètent encore aujourd'hui, et dont voici la traduction :

Quatre adroits archers m'attaquent
Avec les flèches que lancent leurs arcs :

Par esprit de pénitence et par ressouvenir d'une vieille amitié, Abd el Rahman passait chaque jour plusieurs heures avec lui. L'extrême dévotion du solitaire, d'ailleurs, n'était pas une dévotion stérile; il faisait le bien, et s'occupait sans cesse d'apporter des secours aux pauvres et de consoler les affligés. Bien qu'attaché au dernier point aux pratiques extérieures et aux choses de forme de la religion, il était pénétré fortement de ce passage du Koran :

« La religion ne consiste pas à regarder l'orient ou l'occident; mais les fidèles sont ceux qui croient en Dieu, au dernier jour, aux anges, aux écritures et aux prophètes, qui donnent leur bien, pour l'amour du Seigneur, aux orphelins, aux pauvres, aux voyageurs; qui tiennent leurs engagemens, qui supportent avec courage les afflictions de l'adversité. Ceux-là seuls connaissent la vérité, et sont vraiment pieux. » Abd el Rahman, qui connaissait sa charité, l'avait choisi pour l'agent de ses bonnes œuvres, et secourait un grand nombre de pauvres familles par son intermédiaire[1]. Dans l'automne 961, le khalife, bien qu'il ne parût que légèrement indisposé, tomba dans une mélancolie profonde, et ne parla plus que les larmes aux yeux à ceux qui lui prodiguaient leurs soins, et auxquels il témoignait toujours la même bienveillance. C'est dans un de ces momens que, suivant la chronique de Conde, il fit à Souleïman ben Abd el Gafir l'aveu célèbre qu'en recherchant bien tous les momens d'une pure et parfaite tranquillité d'esprit dont il avait joui pendant les cinquante années de son règne, à peine pouvait-il compter quatorze jours de parfait bonheur[2]. D'autres prétendent que cet aveu fut trouvé après sa mort dans les papiers du khalife, écrit de sa main dans les termes suivans : « J'ai régné cinquante ans, et

Iblis, le Monde, l'Amour et mon Appétit:
Seigneur, toi seul peux me sauver!

1 Conde, c. 87.
2 Ibid., l. c.

mon règne a été toujours paisible ou victorieux. Aimé de mes sujets, redouté de mes ennemis, respecté de mes alliés et des plus grands princes de la terre, la richesse et les honneurs, la puissance et le plaisir, j'avais tout à souhait : aucun bien terrestre ne me manquait. J'ai compté avec soin les jours où j'ai goûté un bonheur sans mélange; je n'en ai trouvé que quatorze[1]. » Ce fut dans ces dispositions d'esprit et de cet état de mélancolie plutôt que de souffrances que l'ange de la mort, dit la chronique musulmane, le transporta de ses riches pavillons de Medina al Zahra aux demeures éternelles, dans la nuit du mercredi 2me jour de la lune de ramadhau de l'année 350 (15 octobre 961), à l'âge de soixante-douze ans, après un règne de cinquante ans, six mois et trois jours[2]. Il avait commencé à régner à l'âge de vingt-deux ans. Son corps fut porté à Cordoue deux jours après, dit le même historien, accompagné d'une foule immense qui pleurait, en s'écriant : « Nous avons perdu notre père, l'épée de l'islamisme, l'effroi des superbes, le protecteur des pauvres et des malheureux ! »

El Nassr Leddin Allah mourut ainsi au plus haut degré de la gloire et de la puissance. On dit qu'il laissa dans son trésor cent mille millions d'espèces. Il avait réglé ses revenus de la manière suivante : un tiers était destiné à son armée, un autre à ses bâtimens, et le reste était tenu en réserve. Le revenu annuel de l'Espagne tant des villes que des villages, montait, dit-on, à cette époque, à cent millions quatre cent quatre-vingt-mille dinars; à quoi il fallait ajouter, dans les années

1 El Makkari, l. c.

2 Mariana place sa mort dans l'année 959, répondant, dit-il, à l'an 350 de l'hégire; mais Mariana s'est trompé comme il lui arrive plus d'une fois dans ses calculs relatifs à la correspondance de l'ère chrétienne et de l'ère musulmane. D'Herbelot lui donne à tort soixante-quatorze ans. Nous comptons nous-même, comme on sait, en années lunaires, de onze jours plus courtes que les années solaires, dont chaque somme de trente-deux égale approximativement trente-trois années islamites.

marquées par des campagnes contre les chrétiens, tantôt cinq cents, tantôt six cents, et quelquefois jusqu'à huit cent mille dinars provenant du butin enlevé sur l'ennemi, outre le cinquième de ce butin abandonné aux soldats, et qui n'était pas inscrit sur les registres de son trésor.

Le contraste de cette haute prospérité avec l'aveu qu'on a lu ci-dessus a inspiré à un historien arabe les réflexions suivantes : — « Homme sensé, vois combien est petite la portion de bonheur réel que le monde peut procurer, même dans les situations en apparence les plus heureuses. Le khalife El Nassr, le favori de la fortune, dont le rang éminent n'eut point d'égal comme la prospérité, n'a trouvé, dans le cours d'un règne de cinquante ans, sept mois et trois jours, que quatorze jours d'un bonheur sans nuages. Louange à celui qui possède la gloire et la puissance éternelles! Il n'y a de bon et de parfait que lui[1]. »

[1] El Makkari, l. c.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Avénement et caractère d'El Hakem. — Expédition en Castille. — Ordre du jour du khalife à cette occasion. — Prise de San Estevan de Gormaz, de Simancas, de Cauca, d'Osma, de Clunia et de Zamora. — Origine et commencemens du comté de Castille. — Succès des troupes musulmanes. — Prise de Calahorra et de Catubia. — Ambassades léonaises et castillanes à Cordoue. — Paix conclue entre les Chrétiens et les Musulmans. — Autres relations d'El Hakem avec les Chrétiens. — Fin du règne de Sancho le Gras; troubles en Galice; empoisonnement et mort de Sancho. — Avénement de son fils Ramire III. — Opinions des Musulmans en général et des Musulmans d'Espagne en particulier sur l'usage du vin. — Défense d'El Hakem à ce sujet. — Guerre d'Afrique. — Dynastie des Beny Zéïris. — Mort de Fernan Gonzalez à Burgos. — Situation intérieure de l'empire Ommyade; savans, poètes et écrivains sous le règne d'El Hakem II.

De 961 à 976.

Le lendemain de la mort d'El Nassr Leddin Allah Abd el Rahman, le troisième jour de la lune de ramadhan 350[1], fut proclamé émir el mouménуn son fils El Hakem, déjà âgé de quarante-sept ans; d'autres disent qu'il avait quarante-huit ans, deux mois et deux jours; le long règne de son père avait embrassé les plus belles années de sa jeunesse; aussi Abd el Rahman lui-même avait-il coutume de lui dire: — « Mon temps se prolonge et usurpe sur le tien. » Il était de petite stature, mais d'un extérieur noble et agréable, bien qu'il fût loin d'avoir la majesté et l'imposant maintien de son père. La cérémonie de son installation au palais de Zahra se fit avec une pompe extraordinaire, et il y reçut le serment de fidélité des officiers et du peuple assis sur un trône placé dans le centre de la cour dorée de l'Est. Ses frères et ses cousins entouraient le trône; venaient ensuite les capitaines des gardes tant slaves qu'andalous et africains; les wasyrs, les kadis et les khatebs étaient en face, revêtus d'habits blancs en signe de deuil. Les gardes slaves, rangés en

1. 16 novembre 961.

deux files, entouraient la grande salle, tenant d'une main leur épée nue, et de l'autre leur large bouclier; les esclaves noirs, vêtus de blanc, formaient deux autres files, portant la hache d'armes sur l'épaule : dans la cour extérieure étaient les gardes andalous et africains avec des habits magnifiques et couverts d'armes brillantes. Ses frères, les walis et les généraux lui jurèrent obéissance sans réserve ni conditions, et les astrologues et les poètes lui annoncèrent, dans leurs prédictions et leurs vers, la continuation des prospérités du règne de son père[1].

L'un des premiers actes de son gouvernement consista à choisir un hadjeb, et son choix tomba sur Djâfar el Sekleby, l'un des meilleurs hommes de guerre et des plus riches de ce temps, qui lui présenta le jour de sa nomination, parmi d'autres présens, cent mamlouks européens (du Frandjat) montés sur des chevaux d'une légèreté remarquable et armés de toutes pièces, c'est-à-dire d'épées, d'épieux, de boucliers, et coiffés à l'indienne. De plus, trois cent vingt cottes de mailles de différentes sortes; trois cents casques de même forme; cent casques indiens en fer; cinquante casques indiens faits en bois, quelques casques européens appelés attaschtana, trois cents javelots, cent boucliers de Sultanie, dix cottes de mailles d'argent doré, et cent cornes de buffles dorées, servant à sonner la trompette[2].

Suivant les traces de son père dans sa conduite privée et son gouvernement, El Hakem fit mettre sur les monnaies d'or et d'argent qu'on frappa dès son avènement son nom avec l'auguste titre d'imam et d'émir des fidèles, et au-dessous celui de son hadjeb, qui était aussi préfet des différens hôtels des monnaies de l'empire. On remarque seulement cette différence dans les monnaies de son père, que jamais le nom du

[1] Conde, c. 88.
[2] El Makkari, mss. arab. de la Bibl. roy., n° 704, f° 60.

hadjeb ne s'y trouve du même côté que celui de l'émir, tandis que dans celles d'El Hakem il est constamment placé au-dessous; et même, quand le nom du premier ministre était un nom composé comme Abd el Rahman, par exemple, on le divisait et l'on en plaçait la première partie au-dessus et la seconde partie au-dessous du nom et des qualités de l'imam régnant[1].

Nous connaissons déjà El Hakem; nous savons que les lettres furent sa passion dominante. Dès sa plus tendre jeunesse il n'avait pas de plus grand plaisir que de se procurer les livres les plus rares sur les arts et les sciences, les plus élégans recueils de poésie et d'éloquence, et toute espèce d'ouvrages et de mémoires relatifs à l'histoire et à la géographie. Il n'épargnait ni soins ni argent pour cela; il en faisait venir de tous les côtés, et il avait, dans toutes les villes principales de l'Afrique, de l'Égypte et de la Syrie, dans l'Irak Arabi, et dans le pays de Fars (la Perse), des émissaires expressément chargés de recueillir les ouvrages qui s'y publiaient; il en remplit le palais Merwan, tellement qu'on n'y voyait que des livres; aucun prince musulman ne mit autant d'ardeur que celui-ci à en rassembler; il avait toutes les généalogies des tribus arabes, d'Arabie et d'Afrique, avec leurs ramifications et leurs migrations; son palais était ouvert à tous les hommes

1 J'ai en ma possession une médaille sans date selon l'usage, portant le nom d'un hadjeb appelé Abd el Rahman disposé de la manière suivante :

ABD EL
L'IMAM EL HAKEM
EMIR EL MOUMENYN.
EL MOSTANSSIR B'ILLAH
RAHMAN.

Quelques autres monnaies portent :

LE HADJEB
L'IMAM EL HAKEM
EL MOSTANSSIR B'ILLAH
EMIR EL MOUMENYN
SAYD.

instruits et spirituels, et il chargeait les plus savans et les meilleurs critiques d'entre eux de lui procurer des productions nouvelles et choisies. C'est ainsi qu'il avait en Égypte Abou Ischak Mohammed ben Yousouf el Scheïbani, en Syrie Abou Omar Mohammed ben Yousouf ben Yakoub el Kendi, et à Bagdad Mohammed ben Thaaran. Il réunit aussi et logea dans son palais les meilleurs copistes et les hommes les plus habiles dans l'art de relier et d'orner les manuscrits de dessins et d'arabesques des plus vives couleurs, et il en forma la collection la plus précieuse qu'on eût encore vue dans les pays de domination musulmane, sans en excepter Bagdad, où, cependant, les descendans d'Haaroun el Raschid avaient amassé d'inestimables trésors intellectuels. Sa bibliothèque, qui se composait de près de 400,000 volumes, était classée dans un ordre spécial par sciences et connaissances. Les salles ou al maacens (magasins) en étaient désignées par des inscriptions indiquant le nombre de volumes qui s'y trouvaient, et de quelles sciences ou de quels arts ils traitaient. Le catalogue formait, suivant Ebn Haiyan, quarante-quatre volumes, et vingt feuilles de chacun de ces volumes étaient remplies seulement par des titres de poèmes. Il en fit entreprendre un autre dans lequel le titre des ouvrages, le nom des auteurs, leurs généalogies, le lieu et l'année de leur naissance et de leur mort, étaient notés avec beaucoup d'exactitude et de critique. La plupart de ces notices étaient l'ouvrage d'El Hakem lui-même, et avaient été relevées seulement par des copistes, car il était peu d'ouvrages importans, parmi les 400,000 volumes qu'il possédait, dont il ne connût le sujet et dont il n'eût écrit en tête la généalogie, la naissance et la mort de l'auteur[1]. Les longues lectures et les veilles avaient

[1] Ces livres restèrent dans le palais Merwan à Cordoue, jusqu'au siége de la ville par les Berbers : le hadjeb Wazih en fit alors enlever et vendre un grand nombre, et le reste fut pillé et dispersé à la prise de la place.

affaibli sa vue, et il dut renoncer à son occupation favorite, dans la crainte de devenir aveugle. Aussi était-il un des hommes les plus instruits de son temps. Ses connaissances en biographie, en histoire, en généalogie étaient surtout prodigieuses, et il avait écrit, avec beaucoup d'étendue et de soin, les généalogies des Arabes de toutes les tribus passées en Espagne depuis la conquête. Il avait pour aide dans ces utiles travaux et dans ces difficiles recherches, son secrétaire intime Ghaleb ben Mohammed ben Abd el Waheb, surnommé Abou Abd el Salem, qui dressa par son ordre, au rapport d'El Razi, le rôle de tous les peuples d'Espagne, et qui, selon l'usage des Arabes, était en même temps qu'un écrivain habile un général brave et expérimenté. Mais le savoir n'était pas la seule qualité qu'on pût louer en El Hakem; il était libéral dans ses manières, plein de douceur pour ceux qui l'approchaient, actif dans les affaires et plein de sincérité; zélé croyant d'ailleurs, et rigide observateur des préceptes du livre de Dieu; mais ami du bien, juste, droit, sensé, sage et soigneux de bons choix, comme le prouve celui de son premier hadjeb et de tous les généraux qu'il employa dans ses guerres, tant en Espagne qu'en Afrique.

Devenu émir ou plutôt imam, grand pontife à la fois et conducteur des fidèles, car telle était la prérogative des khalifes: ils réunissaient la royauté au souverain pontificat, et l'Imam Amir-al-Moumenyn était le pape tout ensemble et l'empereur des croyans; El Hakem ne fit plus des livres sa principale occupation, et ne leur consacra plus, ainsi qu'à la conversation des savans, que les momens qu'il pouvait dérober aux affaires graves de l'état. Il ne négligea point, néanmoins, sur le trône, d'encourager les gens de mérite, et d'inviter, comme avait fait son père, les savans les plus renommés d'Orient et d'Afrique à venir s'établir en Espagne. Obligé d'habiter Médina Zahra, il laissa à son frère Abdelaziz l'administration de sa bibliothèque, et chargea son

frère El Mondhir du soin spécial des savans et des académies. Il passa ainsi les premiers temps de son règne à Médina Zahra, jouissant avec plus de tranquillité que son père des délices de ces jardins. Il aimait alors la belle esclave Radiya (Paisible ou Placide), et il la nommait l'heureuse étoile. Il ne parait pas qu'il eût dès lors épousé cette Sohbéiya (Aurore), qui devint sa femme favorite et qui fut mère d'Hescham, son successeur. Il avait aussi dans son intimité et sa familiarité Mohammed ben Yousouf de Guadalhajara, qui écrivit pour lui l'histoire d'Espagne et d'Afrique, la vie des émirs et des héros musulmans, et plusieurs histoires particulières de villes importantes, telles que celles de Ouâran, de Tahârt, de Ténès, de Sedjelmessa et de Nakor. Son poète familier était alors Mohammed ben Yahyah surnommé El Kalafateh. Le persan Schabour qui, quoique jeune encore, était déjà merveilleusement instruit et jouissait d'une renommée méritée, vint s'établir à Cordoue sur ses instances, et le khalife le nomma officier de sa chambre, titre qui équivalait assez bien à celui de chambellan [1].

Jusqu'en 963 El Hakem vécut ainsi tout occupé de l'administration intérieure de son empire. Il était en paix avec le roi de Léon Sancho que son père avait contribué à rétablir roi dans sa capitale. Mais Sancho n'était pas roi de l'Espagne entière; il ne l'était pas même de tous les pays chrétiens au nord du Duero, et nous savons à quel degré de puissance s'était élevé, parmi les comtes des châteaux, celui qui s'appelait alors Ferdinandus Gundisalvi (Fernan Gonzalez). Il parait que depuis la mort d'El Nassr, Ferdinand avait tenté quelque mouvement sur les terres musulmanes, avait pillé les campemens et les douwarahs des tribus ara-

[1] Schabour ou Schapour en prononçant à la persane. C'est le Sapor de l'histoire ancienne. On sait que les Arabes n'ont point de *p*. C'est ainsi qu'El Edris, dans la sixième section de son premier Climat (f° 13, recto), appelle Bour el Endi le Porus, roi des Indes, dont il est tant question dans les histoires d'Alexandre.

bes riveraines du Duero, et menacé de porter de ce côté la domination chrétienne jusque sur le cours supérieur du Tage. Il y faisait des courses et des chevauchées continuelles, prenait le blé recueilli, les moutons élevés par les Arabes, en sorte que le pays était devenu insupportable à ceux qui l'habitaient. Ce fut pour mettre un terme à cet état de choses, qu'en 352 (963) El Hakem publia l'eldjihed ou la guerre sacrée contre les chrétiens de Castéylya, et que, pour hâter les préparatifs de l'expédition, le khalife se rendit lui-même à Tolède.

Et ce fut aussi à l'occasion de cet eldjihed qu'El Hakem déclara les devoirs des Musulmans qui vont à la guerre sainte, dans un ordre du jour qui est une bonne fortune pour l'historien, bien qu'il rappelle celui que lut à l'armée arabe assemblée dans les campagnes de la Mekke, et prête à partir pour la conquête de la Syrie, le premier successeur de Mahomet, le khalife Abou Bekr.

« C'est une dette de tout bon Musulman, dit El Hakem, que d'aller en eldjihed contre les ennemis de notre loi. Les ennemis seront requis d'embrasser l'islam, hors le cas où, comme maintenant, ce sont eux qui commencent l'invasion; en tout autre cas on leur proposera de se faire Musulmans ou de payer le tribut que doivent nous payer tous les infidèles de nos états. Si, dans les combats, les ennemis de la loi ne sont pas deux fois plus nombreux que les Musulmans, le Musulman qui fuit le combat est un infâme, et pèche contre la loi et contre notre honneur. Dans les invasions de pays, ne tuez ni les femmes, ni les enfans, ni les vieillards sans force, ni les moines qui mènent une vie retirée, à moins qu'ils ne nous fassent du mal. Ne tuez ni ne prenez ceux à qui vous aurez promis sûreté, et ne violez pas les conditions et arrangemens qu'ils auront obtenus. Si un général a accordé sûreté, que tous l'observent. Tout le butin, après le prélèvement du quint qui nous appartient, sera partagé sur le champ de

bataille même, ou emplacement du combat; le cavalier aura deux parts et le piéton une. Quant aux provisions de bouche, prenez-en suivant vos besoins. Le Musulman qui reconnaîtra dans le butin quelque chose qui lui appartient, jurera devant les cadis de l'armée que cette chose est à lui, et on la lui rendra s'il la réclame avant le partage, ou bien on lui en donnera la juste valeur si c'est après le partage. Les généraux auront tout pouvoir de récompenser ceux qui servent dans l'armée, lors même qu'ils ne seraient point gens de guerre, et qu'ils seraient d'une autre croyance; il en sera de même pour ceux qui feront, soit pendant le combat, soit hors du combat, quelque exploit remarquable et important. Ne pourront venir à la guerre sainte ni se porter à la garde des frontières, quel que soit le mérite de ces expéditions, ceux qui, ayant leur père et leur mère, n'auraient pas la permission de tous deux, sauf dans le cas de nécessité subite, car alors le principal devoir est d'accourir à la défense du pays, et d'obéir à l'appel des walis. » — Il fit publier cet ordre par les généraux, et en fit donner lecture dans les différens corps qui de toutes les provinces s'étaient réunis à Tolède pour l'eldjihed[1].

Dans la campagne qui suivit ces préparatifs, le fort de San Estevan de Gormaz tomba au pouvoir d'El Hakem, qui en fit raser les murailles jusqu'au sol. Il s'empara, avec l'aide de Dieu, dit toujours le dévot historien musulman, de Sedmanca, de Cauca, d'Oschama et de Clunia, et les détruisit; il marcha ensuite sur Zamora, y bloqua les chrétiens, leur livra de nombreux assauts, et y entra enfin de vive force; bien peu de ceux qui la défendaient parvinrent à s'échapper. El Hakem s'arrêta à Zamora avec toute son armée, et en abattit les murailles. Zamora devait appartenir dès lors à cette ligne des châteaux situés dans le voisinage du cours supérieur du Duéro et du Tage, dont Ferdinandus Gundisalvi était l'âme et le chef,

[1] Conde, c. 89.

la tête et le bras. El Hakem qui, sous son père, n'avait point cherché les occasions de se distinguer à la guerre, revint à Cordoue content d'avoir montré qu'il n'était pas seulement un émir sage et prudent, mais aussi un général expérimenté et courageux; et c'est aux acclamations de triomphe qui l'accueillirent à son retour, qu'il prit le nom d'El Mostanssir Billah (celui qui se confie au secours de Dieu, qui est fort par la confiance qu'il a au secours de Dieu)[1]. Une joie toute nationale attendait El Hakem à son retour à Cordoue. Pendant qu'il était occupé à son expédition sur le Duero, la tribu Schazaradj, l'une des plus nobles et des plus anciennes de Médine et l'une de celles qui avaient fourni le plus grand nombre d'Ansârs ou auxiliaires aux premières entreprises de Mahomet, était venue habiter l'Espagne, et s'était établie à Cordoue et dans les campagnes des environs[2].

Que le nouveau khalife ait battu le comte castillan dans cette expédition et pris les villes que nous avons nommées plus haut d'après les auteurs arabes, il ne paraît pas qu'on en puisse douter, malgré le silence de Sampiro, qui n'écrivait que l'histoire des rois de Léon et négligeait tout ce qui était ou paraissait étranger à cette histoire; mais Roderich de Tolède, mais Lucas de Tuy, confirment tout-à-fait le récit des Arabes, et nomment les mêmes villes que les chroniqueurs de Cordoue, y compris Zamora. Seulement ils donnent, pour allié ou pour conducteur aux Arabes, marchant contre la Castille, un comte castillan, nommé Vela, qui, blessé des prétentions souveraines qu'affectait Ferdinandus Gundisalvi sur ses pairs, à cause de ses richesses et du grand nombre d'hommes d'armes qu'il entretenait à son service, avait,

1 Aboulféda le nomme El Mountaser Billah (celui qui compte sur la protection de Dieu); Roderich de Tolède Almuztacar Bille (defendens se cum Deo). Enfin d'Herbelot dit qu'on lui donna le surnom d'El Mostaker Billah, signifiant bien établi de Dieu.

2 Conde, c. 89.

quelque temps auparavant, essayé de lui résister : vaincu dans la lutte et expulsé de la terre des Châteaux, Vela avait cherché un asile à Cordoue, et, une guerre ayant été résolue sur ces entrefaites contre la Castille, il avait saisi avec empressement l'occasion de cette guerre pour se venger de son ennemi; dans les divers combats livrés aux chrétiens par les Arabes durant leur expédition victorieuse, Vela, à ce qu'il paraît, s'était montré terrible à ses coreligionnaires, et en avait impitoyablement tué le plus qu'il avait pu[1].

Nous avons beaucoup parlé de Ferdinandus Gundisalvi et du comté de Castille sans bien fixer leur origine commune. Comme c'est celle aussi de la couronne de Castille, qui, par sa réunion avec la couronne de Léon et en prenant le pas sur elle[2], a formé la monarchie espagnole, nous allons succinctement rappeler les faits et établir sûrement notre point de départ pour l'appréciation et la meilleure intelligence des faits subséquens.

1 Voy. Roder. Tolet., de Reb. Hisp., l. v, c. 12. — Cum non posset dictus comes resistere, dit Lucas de Tuy (Hisp. illust., t. IV, p. 88) ceperunt Sarraceni Gormaz et Septimancas, et Septem Pulvienca et multas strages et horrendas perpetraverunt in terra christianorum. Erat cum Sarracenis..... Vela, nobilis Castellanus, qui propter vindictam expulsionis suæ a Castella, humanitatis immemor trucidabat crudelissime christianos. Eo tempore ceperunt Sarraceni Zemoram, et subverterunt eam. — Remarquons en passant que Lucas de Tuy dit « bien que Vela tuait très cruellement les chrétiens, on ne peut plus cruellement, si l'on veut, mais non plus cruellement que ne le faisaient les Musulmans eux-mêmes, » comme le traduit un récent historien. — Ce Vela (contraction de Vigila) devait être, selon toute apparence, le petit-fils du Vigila, comte d'Alava sous Alfonse III (de 866 à 910), dont il est fait plusieurs fois mention dans la Chronique Albeldense : « Vigila Semeniz erat tunc comes in Alava (num. 68) : » « Ipsisque diebus (vers 882) à comitibus Castellæ et Alavæ Didaco et Vigila multas persecutiones et pugnas idem Ababdella sustinuit (num. 75), etc. »

2 On a toujours nommé la Castille avant Léon, mais très probablement sans y attacher une idée formelle de suprématie. On lit dans les armoiries accordées à Christophe Colomb après la découverte de l'Amérique :

Por Castilla y por Leon
Nuevo Mundo halló Colon.

Les deux états ont des armes, comme on dit en termes de blason, *parlantes* : celles de Castille sont un château, celles de Léon un lion.

La province qui, du temps des Goths, s'appelait Cantabrie, et formait le duché de ce nom, embrassant tout le territoire qui, des Asturies de Santillane ou de Santander, s'étend vers le midi, entre le Pisuerga et les limites occidentales de la Navarre, de l'un et de l'autre côté de l'Èbre et des monts Idubèdes jusqu'au Duéro, et à laquelle les écrivains du huitième siècle donnèrent plus communément le nom de Bardulie, commença, dès les premières années du siècle suivant, à être appelée Castella, des nombreux châteaux (en latin *castella*) qu'y avaient élevés les chrétiens depuis les premières courses victorieuses d'Alfonse le catholique au loin et au large des Asturies. Ce fut là, comme nous l'avons dit déjà, l'origine certaine de ce glorieux nom de Castille qui depuis, s'étendant au sud des terres qui l'avaient porté d'abord, et franchissant la Sierra de Guadarrama, s'appliqua successivement aux territoires de Jadraque, de Guadalajara, d'Almonacid, de Mondejar et de Tolède jusqu'aux frontières de la Manche et de l'Estramadure, marchant du même pas que la conquête chrétienne et progressant comme elle avec les siècles[1]. — L'année 760, dans laquelle Alfonse commença à conquérir et à peupler les bourgs de la partie septentrionale de la Castille Vieille et à y cantonner ses soldats et ses prisonniers, est l'époque véritable non pas de la fondation du comté mais de l'établissement des comtes de Castille, c'est-à-dire de l'établissement de gouverneurs placés par le roi avec le titre de comtes, selon l'ancien usage gothique, dans les forteresses et les châteaux qu'il faisait élever sur cette frontière extrême, d'ailleurs désolée et en par-

1 L'ensemble des pays auxquels fut donné d'abord le nom de Castille comprenait l'Alava et les provinces actuelles de Burgos et de Soria. Il est désigné dans les vieilles chartes latines du onzième et du douzième siècle sous le nom d'*Alava et Castella Vetula*. Les Arabes l'appelaient dans le même temps *le pays d'Alaba et des châteaux* (Alaba wou Alkaalah). — Le nom de *Castella Vetus* (Castilla Vieja) est resté à la partie de cette première Castille située à l'ouest des monts Idubèdes.

tie déserte, dont Pétrus son père avait été duc dans les derniers temps de la monarchie des Goths, et que les Arabes désignèrent d'abord sous le nom de Djalékya, de même que la province de ce nom située à l'ouest de la Péninsule[1].

Des premiers comtes des châteaux de cette province pendant un siècle entier, il ne nous est parvenu aucune notice authentique; car on ne saurait s'arrêter à la mention que font quelques historiens de Sanche Mitarra ou Medarra, chevavalier castillan, qui, selon leur récit, serait passé de la Castille espagnole dans la Gascogne franke avec le titre de comte ou de gouverneur en 819. Un certain Roderich, dont nous ne connaissons d'ailleurs ni le père ni la famille, comme nous l'avons dit, mais probablement d'origine gothique, à en juger par son nom, est le premier personnage figurant avec le titre de comte dans les chroniques castillanes, sous le règne d'Ordonius Ier, fils de Ramire Ier. C'est à lui qu'est attribuée la conquête ou la population d'Amaya, en 860[2]. Nous disons la conquête ou la population d'Amaya, parce qu'Amaya, si l'on en juge par son nom, devait être de fondation arabe, et dut être conquise par le comte Rodericus. C'est aujourd'hui une très petite ville située à dix lieues et demie au nord-ouest de Burgos, au pied d'une haute colline, et divisée en deux quartiers, vers la naissance du rio Fresno, qui, coulant du nord au sud au travers de ces deux quartiers, va se jeter dans le Pisuerga, près d'un bourg ou pueblo, comme on dit en Es-

1 L'Alava parait avoir eu des comtes particuliers fort puissans et distincts de ceux de Castille, dès la fin du neuvième siècle et jusque dans la seconde moitié du dixième, que Fernan Gonzalez en expulsa Vela, et se soumit probablement les pays que celui-ci gouvernait.

2 In era DCCCCXCVIII populavit Rudericus comes Amaia, disent les Annales Complutenses (dans Florez, t. XXIII, p. 310). La Chronique de Burgos et les Annales de Compostelle disent aussi, la première : Era DCCCCXCVIII populavit Rodericus comes Amajam per mandatum regis Ordonii, et les secondes : Era DCCCCXCVIII populavit Rodericus comes Amajam mandato Ordonii Regis (Ibid., l. c., p. 307 et 318).

pagne, appelé Castrillo de rio Pisuerga. Le gouvernement de Roderich dura au moins six années, de 860, où nous le voyons assister à la prise de Talamanca par les troupes chrétiennes et peupler la ville d'Amaya, jusqu'à 866, qu'il réprima la rébellion suscitée dans les Asturies par le comte Fruela de Galice contre le nouveau roi Alfonse III, fils et successeur d'Ordoño Ier. Ce ne peut être d'ailleurs que par une faute ou transposition de copiste que l'auteur des Annales de Tolède fait peupler Amaya par Roderich en 882, et fonder Burgos, par une anticipation de dix ans, en 866, par celui-là même qui fut le successeur immédiat de Roderich[1]. Après Roderich, fut comte en Castille son fils Didacus Roderici (Diego Rodriguez)[2]; la plupart des historiens depuis le treizième siècle lui donnent le surnom ou le nom patronimique de Porcellos, soit qu'on le crût descendant de l'ancienne famille romaine de ce nom, soit qu'il fût natif de Porcelis, bourg de Castille, ce qui paraît le plus vraisemblable. La fondation et la population (poblacion) de Burgos, que tous les historiens lui attribuent, date suivant la chronique d'Albéïda et les Annales de Complutum de 882, et suivant le Chronicon Burgense et les Annales de Compostelle de 884[3]. Quelques écrivains assignent à tort une origine allemande à ce nom de Burgos qui est pure-

[1] Annales Toledanos I, dans Flores, t. XXIII, p. 382 : Pobló el Conde D. Diago á Burgos e Ovierna era DCCCC. — Pobló el Conde Rodrigo Amaya era DCCCCXX.

[2] Didacus, filius Roderici, erat comes in Castella, dit la Chronique Albeldense, c. 69, en parlant d'événemens voisins de l'année 920 de l'ère d'Espagne (882 de J.-C.). Elle nomme aussi Munio, fils de Munnius, qui, comme nous l'avons vu en son lieu, fit un désert du château de Sigerich (Castro Xeriz), vieux château gothique qu'il commandait, et l'abandonna aux envahisseurs sarrasins, parce qu'il manquait de moyens de défense : — Castrum quoque Sigerici ob adventum Sarracenorum Munio, filius Nunnii, eremum dimisit, quia non erat adhuc strenuè munitum (Ibid., l. c.). Mais elle semble le considérer comme subalterne à l'égard de Didacus Roderici.

[3] Sub era DCCCCXX populavit comes Didacus Burgos, et Ovirna (Ann. Complut., dans Florez, t. XXIII, p. 310). — Sub era DCCCCXXII populavit Burgos Didacus comes per mandatum regis Alfonsi (Chronicon Burgense, p. 307, et Annal. Compost., p. 318).

ment latin, et c'est sans l'appui d'aucune autorité qu'ils attribuent la fondation de cette ville à un pélerin allemand de race illustre, qu'ils nomment Nunnius Belchiadus, et qui se serait marié à Sula, fille du comte Didacus.

Cette fable, inventée, à ce que tout indique, vers le milieu du treizième siècle, est cependant passée dans l'histoire, et Mariana, Ferreras (suivis en cela par Florez[1]), n'ont pas manqué de donner pour successeur à Didacus son prétendu gendre Nunnius Belchides, et ensuite à celui-ci Nunnius Nunni Rasura et Gundisalvus Nunni, qu'ils supposent père de Ferdinandus Gundisalvi[2]. Ce qui étonne seulement à bon droit dans cet arrangement généalogique, c'est qu'on n'ait point remarqué qu'il n'y avait pour tout intervalle entre l'année 884, dans laquelle commandait en Castille Didacus Roderici, et l'année 933, dans laquelle était déjà certainement comte de ce pays Ferdinandus Gundisalvi, que quarante-neuf ans, et qu'il était au moins difficile qu'eussent pu vivre et gouverner l'un issu de l'autre en si peu de temps, Didacus Roderici, son gendre Nunnius Belchides, son petit-fils Nunnius Rasura, son deuxième petit-fils Gundisalvus Nunnii et son arrière petit-fils Ferdinandus Gundisalvi, formant ensemble pour le moins quatre générations. L'invraisemblance ou mieux l'impossibilité est plus grande encore si l'on considère que les patrons de ce système placent l'élévation de Nunnius Rasura (qu'ils donnent pour père à Gundisalvus Ferdinandi) en 924, pendant qu'il est prouvé, par divers documens, que ce Gundisalvus était déjà comte en Castille en 912, c'est-à-dire douze ans avant celui qu'ils appellent son père[3]. Ce qui est certain,

1 Florez, Españ. Sagr., t. XXVI, Genealogia de los Condes de Castilla, p. 65.

2 Dans la forme espagnole ces noms sont devenus Nuño Nuñez Rasura, Gonzalo ou Gonçalo Nuñez, et Fernan Gonçalez, c'est-à-dire Nunius, fils de Nunius Rasura (surnom), Gundisalvus, fils de Nunnius, et Ferdinandus, fils de Gundisalvus (Nunnius Nunnii, Gundisalvus Nunnii et Ferdinandus Gundisalvi, sous entendu filius).

3 Sub era DCCCCL (912) populavit Munio Nunniz Roda, et Gunsalvo Teliz

c'est que tous les monumens historiques, jusque vers le milieu du treizième siècle, non-seulement n'autorisent point à inférer la suite des premiers comtes de Castille donnée par Florez, mais ne contiennent pas même les noms de trois d'entre eux, Nunnius Belchides, Nunnius Rasura et Gundisalvus Nunnii. Il y est bien question de Nunnius Nunnii; mais, déjà comte en 912 d'après les Annales Complutenses, il ne saurait être identifié avec Nunnius Rasura, lequel ne fut élevé, suivant le propre dire des auteurs du système, à la dignité de comte-juge de Castille qu'en 924.

Quel fut donc le père du célèbre Fernan Gonzalez? Par le témoignagne exprès de divers diplômes et par son appellation même nous savons qu'il était Gundisalvi, c'est-à-dire que son père s'appelait Gundisalvus. Or, si nous nous rappelons les noms que la chronique de Sampirus et les Annales de Complutum donnent aux fondateurs ou aux restaurateurs d'Osma, d'Auca, de Clunia et de San Estevan de Gormaz [1], il ne peut y avoir doute qu'entre Gundisalvus Telliz et Gundisalvus Ferdinandi. Ce nom de Ferdinand toutefois, qui fut si fréquemment donné aux descendans de cette famille, est, ce nous semble, un indice fort propre à faire conjecturer que le père de Fernan Gonzalez fut Gonzalo Fernandez, plutôt que Gonzalo Telez. L'histoire nous dit, comme nous venons de le voir, que Gonzalo Fernandez, sous le règne de Garcia, fils d'Alfonse III et premier roi de Léon, peupla, en 912, Auca, Clunia (depuis Coruña del Conde), et San Estevan de Gormaz; un autre document, relatif au monastère de Silos, nous

Osma, et Gunzalvo Fernandez Coza (Aza dans la Chronique de Cardeña), et Clunia, et S. Stephanum secus fluvium Domium (Annal. Complut., l. c.). Voyez aussi la chronique de Sampiro (num. 25), qui mentionne leurs noms dans toute leur pureté latine primitive : Populaverunt comes Nunnius Munionis Raudam et Gundisalvus Tellis Oxomam, et Gundisalvus Ferdinandi Aucam, Cluniam, et Sanctum Stephanum......

[1] Voyez la note précédente.

le montre exerçant encore les fonctions de comte en 919[1]; or, ce sont là des dates d'après lesquelles on peut avec toute vraisemblance le tenir pour successeur de Didacus Roderici, et pour père de notre comte.

Le successeur immédiat du comte Gonzalo Fernandez ne fut point cependant son fils Fernan Gonzalez, bien que ce soit là ce qu'assurent généralement les historiens modernes, comme si le comitat eût été dès-lors héréditaire, mais bien un autre Fernandez, appelé Nunnius Ferdinandi (Nuño Fernandez), probablement frère de Gundisalvus, à ce que semble indiquer son nom patronimique. Il parait avoir été, comme ses deux prédécesseurs et ses successeurs, spécialement comte de Burgos ou des Burgosiens (*Burgensium comes*). Dans le même temps étaient comtes en Castille, de places dont l'histoire ne nous dit pas le nom, avec des prérogatives à peu près égales à ce qu'il semble, Abolmondar Albus, son fils Didacus, et Ferdinandus Ansurii, dont nous avons raconté la mort tragique en parlant du règne du roi de Léon Ordonius II, qui les fit mettre à mort[2]. La fin du gouvernement de Nunnius Ferdinandi doit être conséquemment placée vers la fin de l'année 922, ou au commencement de la suivante, qui fut la dernière du règne d'Ordoño II, dont l'emprisonnement et la mort des comtes castillans et la guerre qui s'en suivit contre Najera et Veguera furent les dernières actions. L'histoire est

[1] Yepes, Coronica. de San Benito, t. IV, escritura 38, f. 457.

[2] Voyez ci-devant p. 127, note 1, le passage de Sampiro d'après lequel nous avons écrit. Le moine de Silos, déjà plus moderne, raconte la chose et nomme les quatre comtes castillans comme il suit : — Equidem rex Ordonius, ut erat providus et perfectus, direxit Burgis pro comitibus, qui tunc eamdem terram regere videbantur. Hi sunt Nunius Fernandi Abolmondar, Albus et suus filius Didacus, et Fernandus Ansurii filius : venerunt ad junctam regis in rivo qui dicitur *Carrion* loco dicto *Tebulare*, et ut ait agiographa, *cor regis et cursus aquarum, in manu Domini;* nullo sciente, exceptis conciliariis propriis, cepit eos et catenatos ad sedem Regiam Legionensem secum adduxit, et ergastulo carceris trudi jussit (Monachi Silensis Chronicon, num. 56). — Les quatre comtes sont nommés en espagnol Nuño Fernandez, Abolmonder el Blanco, Diego Abolmonderez (fils d'Abolmonder) et Fernando Ansurez.

d'ailleurs muette sur ce que faisait alòrs Fernan Gonzalez et ne nous dit pas un mot qui puisse nous faire penser qu'il prit parti, soit en faveur, soit contre les comtes rebelles.

Qu'il vécut cependant en Castille à l'époque de la rébellion dont nous venons de parler et même dès auparavant, cela est démontré par un acte de donation en faveur du monastère de Silos, portant sa signature, celle de sa femme Domina Sanctia et celle de son frère Ranimirus [1], et il est extrêmement probable qu'il fut donné pour successeur à Nunnius Ferdinandi en 923 par Ordoño II lui-même. Cependant on ne voit point son nom mentionné avec le titre de comte avant l'année 932, qu'il envoya des messagers auprès de Ramire II, fils et successeur d'Ordoño II, à Léon, afin de le déterminer à prendre les armes contre une puissante armée musulmane qui marchait vers la Castille; et l'on ne saurait dès lors le placer avec certitude dans le catalogue des comtes castillans qu'à partir de cette année 932 [2]. Nous avons vu que sous le règne même de Ramire II, il fut déposé de son gouvernement et emprisonné à Gorson conjointement avec un autre comte castillan appelé Didacus Munio (Diego Muñoz), comte d'une ville dont le nom ne nous a pas été transmis par l'histoire; qu'il recouvra la liberté peu de temps après, devint beau-père du fils de Ramire, Ordonius III, qui succéda à son père, et sut si bien manœuvrer dans la lutte d'Ordoño et de Sancho, qu'il demeura dès lors à peu près indépendant entre la Navarre et Léon, fondant de la sorte et léguant à son fils et à sa posté-

1 Voyez Yepes, Coronica, ubi supra, et t. I, escrit. 50, f. 37.

2 Llorente, dans son livre intitulé : Noticias historicas de las tres provincias Vascongadas Alava, Guipuzcoa y Viscaya, parte III, Madrid 1807, a publié divers actes d'où il appert que dès 932, Fernan Gonzalez exerçait une souveraineté en quelque façon indépendante en Castille; l'un de ces actes (de 932) porte : Ranimiro rex in Legione et comite Ferdinando in Castella (p. 183); et un autre de 937 : Regnante Regimiro in Legione et comite Ferdinandi Gundisalvez in Castella et Alava (p. 187).

rité ce comté de Castille qui est devenu un royaume, et le plus prépondérant entre les royaumes chrétiens de la Péninsule, moins d'un siècle après lui.

Tels étaient l'origine, le chef et la situation de ce naissant état lorsque El Hakem II y porta la guerre. Précédemment Ferdinandus Gundisalvi avait eu quelques démêlés avec la Navarre. Il avait été battu et fait prisonnier avec son fils Garcia (Garsea Ferdinandi), par Garcia, roi de Navarre (Garsia Sanctii), et avait été amené captif à Pampelune [1]; mais sa captivité n'avait pas été de longue durée, et dans ces derniers temps, à ce qu'il semble, le danger commun les avait réunis.

La guerre entre la Castille et Cordoue ne se borna pas cependant aux mouvemens dont on a lu le détail plus haut. Au printemps de l'année 964 le wasir et secrétaire d'El Hakem, Ghaleb, fit par ses ordres une iruption dans la Castille, rencontra et mit en déroute l'ennemi : puis, l'armée de Ghaleb entra sur les terres de Ferdinand et les dévasta. Garcia, roi de Navarre, ayant enfreint les conditions du traité qu'il avait conclu avec El Hakem, nous dit la chronique arabe, celui-ci envoya contre lui Attadjiby, gouverneur de Saragosse, qui le battit, ainsi que l'émir de Castille son allié : les deux émirs chrétiens se réfugièrent à Coria, et les troupes musulmanes ravagèrent tout le pays et se retirèrent. El Hakem dirigea ensuite contre Barcelone, probablement dans l'automne de la même année, une armée commandée par Ebn Ahmed et Attadjiby. Tout le territoire d'alentour fut mis au pillage et dévasté; il en fut de même des états du comte de Castéylya où pénétrèrent Ebn Hescham et Ghaleb à la tête d'un autre corps de troupes. Mais parmi les avantages que remportèrent les généraux de frontières d'El

[1] Era DCCCCXCVIII (960) fuit captus comes F. Gonsalvi et filii ejus in Aconia a rege Garsia, et transmissit illos in Pampillis (Florez, t. XXIII, p. 518).

Hakem dans ces diverses campagnes, il faut surtout compter la prise de Calahorra en Navarre par Ghaleb, ville qu'El Hakem rebâtit et fortifia, et qui devint l'asile le plus avancé et le boulevart de l'islamisme sur le haut Èbre. Catunia (ou Catubia) située dans le voisinage d'Huesca, fut aussi prise et conservée par le gouverneur de cette place: c'était, à ce qu'il parait, un magasin et un dépôt d'armes et de munitions important, et l'on y trouva de l'argent monnayé et des provisions de tout genre, sans compter les chevaux, les bœufs, les moutons et les prisonniers qu'on y fit[1].

En 354 (965) aucun traité de paix encore n'avait suivi ces envahissemens successifs. Ghaleb entra de nouveau dans la province de Castéylya de concert avec Attadjiby et Khasem ben Dhilnoun; il y prit la forteresse de Gormaz, que les chrétiens venaient de relever, et subjugua tout le pays qui en dépendait. Dans la même année les vaisseaux des Normands reparurent sur l'Océan, et ils ravagèrent tout le pays autour de Lisbonne; mais le peuple étant sorti de la ville pour leur offrir la bataille, ils se rembarquèrent. El Hakem envoya des officiers pour mettre en défense les côtes de l'Andalousie et des Algarves menacées, et son amiral Abd el Rahman se disposait à sortir du Guadalquivir à la tête d'une flotte, quand arriva la nouvelle que les Normands avaient été repoussés par les tribus armées sur tous les points de la côte où ils s'étaient présentés[2].

Ferreras rapporte, avec doute, il est vrai, sous cette année 965, une bataille dans laquelle Ferdinand Gonzalez serait demeuré vainqueur des Musulmans après leur avoir tué quinze mille hommes au siége de Sépulvéda; mais, outre que, contre sa coutume, il ne cite là-dessus aucune autorité ni ancienne ni moderne, les circonstances mêmes dont il accompagne son

[1] El Makkari, dans Murphy, c. 3.
[2] Ibid., l. c.

récit, le rendent dès le début inadmissible. « Alhagib, dit-il, qui fut depuis surnommé Almanzor, suivant les histoires arabes d'après lesquelles Louis de Marmol en a fait mention dans son histoire d'Afrique, possédait la faveur d'Alhacan, roi de Cordoue. Voyant que le comte Fernan Gonçalez avait peuplé et fortifié Sépulvéda, qui était fort en deçà du Duéro, et servait de ce côté de limite aux états des chrétiens et des Musulmans, il forma le projet d'enlever cette place au comte de Castille, et se mit en campagne à la tête d'une puissante armée, afin de réduire par là la domination des chrétiens dans ses limites anciennes. Le comte Fernan Gonzalez, sitôt qu'il en fut instruit, se hâta de réunir tous les hommes d'armes de Castille pour s'opposer à l'ennemi, et les assiégés, s'étant défendus valeureusement pendant quelques jours, donnèrent le temps au comte d'arriver avec ses troupes avant la prise de la ville; il fondit tout-à-coup sur les Mahométans, en tua quinze mille, et contraignit le reste à lever le siége et à prendre honteusement la fuite, en abandonnant tous leurs bagages[1]. » Où Ferreras a pris cette relation, il ne le dit pas, contre sa coutume, ainsi que nous l'avons remarqué déjà; et en effet, il n'eût pu citer aucune autorité tant soit peu ancienne à l'appui de cette victoire de Fernan Gonzalez, qu'il ne lui fait sans doute remporter ainsi sur El Mansour, par un anachronisme de plus de dix ans, que pour flatter l'orgueil castillan, ou ne point rester en arrière de ses devanciers. C'est quelque chose cependant, et il faut en savoir gré à Ferreras, d'avoir rejeté malgré tout l'apparition renouvelée de la bataille de Clavijo de l'Apôtre saint Jacques Zebédéï aux Castillans, et les autres circonstances merveilleuses dont Marana assaisonne le récit de la fameuse bataille imaginaire que son beau style, comme on est

1 Ferreras, Hist. de España, (t. IV, p. 549). — ..... Diò de repente sobre los Mahometanos, degollando quince mil, haciendoles levantar el sitio, huir torpeménte, y dejar todo el vagage.

convenu d'en parler, a popularisée en Espagne sous le nom de bataille de Piedra-Hita.

Effrayé cependant du progrès des armes musulmanes et à la sollicitation peut-être du comte Fernan de Castille, Sancho envoya sur ces entrefaites une ambassade à Cordoue. Dans le courant de l'année 354 (du 6 janvier au 27 décembre 965), dit une chronique arabe[1], arrivèrent à Cordoue des envoyés du roi de Galice et des seigneurs de Castéylya, lesquels venaient prier El Hakem de vouloir bien faire la paix avec eux. Il était naturellement pacifique, et, satisfait de cette démarche, il leur accorda ce qu'ils désiraient, non sans les faire traiter magnifiquement à Médina Zahra, suivant les nobles traditions de son père. Ces envoyés demeurèrent émerveillés de la beauté de cette résidence, de la richesse et de la splendeur de l'Alcaçar royal, non moins que de l'affabilité avec laquelle le khalife les recevait et s'entretenait avec eux dans les jardins de son palais. Lorsqu'ils repartirent pour leur pays, El Hakem envoya avec eux un wasir de son conseil chargé de dépêches pour Sancho, et de lui présenter en son nom deux beaux chevaux arabes richement harnachés, deux épées, l'une de Cordoue et l'autre de Tolède, et deux faucons du plus haut vol[2]. Presque dans le même temps les comtes de Barcelone, de Tarragone et de quelques autres places de l'Espagne orientale, demandèrent le renouvellement de l'alliance qui avait existé entre eux et le père du khalife, et, selon l'usage du temps, accompagnèrent leur demande d'un présent composé de vingt jeunes Slavons eunuques, de dix cuirasses slavonnes, de deux cents épées du Frandjat, de vingt quintaux de martre zibeline, et de cinq quintaux d'étain[3]. El Hakem conclut avec eux un nouveau traité, dans lequel il sti-

1 Dans Conde, c. 89.
2 Ibid., l. c.
3 El Makkari, mss. arab. de la Bibl. roy. nº 704, fº 94, verso.

pula toutefois qu'ils détruiraient certaines forteresses bâties sur la frontière, et qui incommodaient les Musulmans, et de plus, qu'ils s'efforceraient d'empêcher les autres chrétiens de dépouiller et de traîner en captivité les Musulmans des frontières. D'autres ambassadeurs arrivèrent de la part de Sanche, roi de Navarre, avec plusieurs comtes et évêques pour solliciter la paix, qui lui fut accordée malgré les délais et la mauvaise foi dont il avait fait preuve[1]. La mère de Roderich, fils de Bilasch (Velasco), le comte le plus puissant dans l'ouest de la Galice, continue le même historien, vint aussi à la cour d'El Hakem, qui envoya à sa rencontre ses principaux officiers, et lui accorda la paix qu'elle sollicitait en faveur de son fils. La comtesse était montée sur une mule dont la bride et la selle étaient chargées d'or, et la housse faite de soie brodée en or. Quand elle prit congé, le khalife lui donna une seconde audience solennelle, et quoiqu'elle eût déjà reçu de riches présens à son arrivée, il lui en fit de nouveaux, non moins riches; à son départ[2].

Ici les historiens arabes nous donnent quelques détails de phénomènes physiques qui peuvent n'être pas sans intérêt pour la science. Dans la nuit du mardi 28 de la lune de redjeb (19 juillet 966), il parut sur la mer une flamme ou jet de lumière semblable à un vaste incendie (sans doute une aurore boréale) qui brilla pendant une partie de la nuit du plus vif éclat, et égalait presque la clarté du jour. Il y eut dans ce même mois éclipse de soleil et de lune; l'éclipse de lune eut lieu dans sa quatorzième nuit (la nuit du 4 au 5 juillet 966), et le soleil se leva éclipsé le vingt-huitième jour de la même lune (19 juillet 966)[3].

L'ambassade du roi de Léon à El Hakem, que nous venons

[1] El Makkari, ubi supra.
[2] Ibid., l. c.
[3] Conde, c. 90.

de voir agir de concert avec celle des comtes ou seigneurs de Castille (Dayfs al Castéylya), comme les appelle la chronique arabe, dans le but d'obtenir la cessation des hostilités entre les Musulmans et les chrétiens d'Espagne, et que cette même chronique place expressément en l'an 354 de l'hégire, c'est-à-dire dans l'année islamite qui se compte du 6 janvier au 27 décembre 965, paraît n'avoir rien demandé au khalife d'étranger à ce but politique. Cependant le succès même de cette ambassade, si gracieusement accueillie à Medina-Zahra, en provoqua une seconde dont l'objet, cette fois, fut plus religieux que politique [1].

Aussitôt après avoir été réintégré dans sa royauté de Léon, Sancho avait épousé Domina Teresa Ximena, fille du comte de Monzon Ansur Fernandez, et sœur des quatre comtes de Monzon Fernando, Gonzalo, Enrique et Nuño Ansurez. De ce mariage il avait eu, en 962, un fils qui reçut le nom de son belliqueux aïeul Ramire, et que nous verrons succéder, enfant encore, à son père, sous le nom de Ramire III. Sancho avait en outre une sœur, du nom de Geloïra, religieuse au monastère de San Salvador de Léon, fondé par son père. Durant son séjour à Cordoue, le roi de Léon dépossédé avait eu occasion d'apprendre dans tous ses détails le martyre de l'enfant Pélage, mis à mort par l'ordre d'Abd el Rahman trente-quatre ans auparavant. Il en avait parlé à sa femme Teresia et à sa sœur Geloïra, qui, voyant l'heureuse réussite de la dernière ambassade envoyée à El Hakem, et animées du désir d'avoir les reliques du saint enfant, conseillèrent à Sancho de les faire demander à Cordoue. Sampiro attribue formellement à la femme et à la sœur du roi l'idée de cette demande [2].

[1] Voir Moralès, l. XVI, c. 44.

[2] Rex vero Sancius salubre iniit consilium una cum sorore sua Geloira et Tarasia Regina, ut nuntios mitteret ad civitatem Cordubam; ut peterent corpus sancti Pelagii martyris qui martyrium acceperat in diebus Ordonii principis sub rege Arabum Abderrachman era DCCCCLXIII (Sampir. Chr., num. 26).

Ce conseil fut suivi par Sancho avec plaisir, la circonstance y prêtant d'ailleurs merveilleusement comme on vient de le voir, et il envoya de nouveaux légats à Cordoue dans la compagnie de l'évêque de Léon Velasco chargé expressément de la demande. Aucun texte n'autorise à croire, comme quelques-uns l'ont écrit mal à propos[1], que la même demande eût été faite antérieurement au père d'El Hakem, et que celui-ci l'ait refusée : c'est là une supposition gratuite que les historiens ont copiée les uns des autres, et que dément le texte de Sampiro qui place d'une manière précise le départ des ambassadeurs pour Cordoue dans la dernière année du règne de Sancho, et leur retour à Léon dans la première de celui de son fils et successeur Ramire III, qui répond à l'an 967 de J.-C.[2] : d'où il suit que cette dernière ambasssade ne saurait être rapportée convenablement avant l'année 966, et ne saurait l'être à plus forte raison sous le règne d'Abd el Rahman III, mort en 961. Sampiro dit effectivement que, tandis que les légats dans la compagnie de l'évêque de Léon Velasco allaient où ils étaient envoyés, le roi Sancius sortit de Léon, se rendit en Galice et la soumit tout entière jusqu'au fleuve Durius[3]. Or, c'est dans cette expédition de Galice, dont il nous faut maintenant parler, que Sancho perdit la vie en 967.

Quelques-uns des comtes, marquis ou ducs de la province de Galice (dans l'acception gothique de ces divers titres) s'étaient, à ce qu'il parait, ligués vers ce temps avec l'évêque

1 Mariana entre autres, et divers historiens modernes, voyez Anschbach, Geschichte der Ommaijadenin Spanien, etc.

2 Date confirmée par les Annales de Compostelle qui placent également la translation du corps de saint Pelage de Cordoue à Léon en 967 (p. 318) : — In era DCCCCLXIIII martyritatus est B. Pelagius in Cordoba, et in era MV translatum est corpus ejus de Cordoba per Blasium episcopum, et reconditum est honorifice apud Legionem.

3 Et dum legatos una cum Velascone Legionensi episcopo illuc pro pace, et ipsius corpore sancti Pelagii miserunt, egressus Rex Sancius Legione, venit Galleciam, et edomuit eam usque ad fluvium Dorii (Sampir. Chr., num. 27).

de Compostelle pour la soustraire à la domination de Léon. Les deux plus puissans d'entre ces seigneurs aspirant à l'indépendance, s'appelaient Rodericus Velasconi ou Velasci et Gundisalvus Sancii (Rodrigo Velasquez et Gonzalo Sanchez en espagnol). Quant à l'évêque de Compostelle, c'était pour lors un certain Sisenand, de noble race gothique, plus soldat qu'évêque, fils d'un comte de Galice illustre nommé Herménegild, qui venait de mourir léguant à ses héritiers des biens immenses. Ce Sisenand, au retour de Sancho à Léon, avait obtenu du roi la permission de faire fortifier Compostelle pour la mettre à l'abri des courses des Normands qui venaient de se remontrer sur les parages de la Galice, et il avait si bien fait que son siége épiscopal avait pris l'aspect d'une véritable forteresse; il l'avait fait entourer de murailles flanquées de tours, de larges circonvallations et de fossés profonds remplis d'eau. L'histoire l'accuse d'avoir opprimé le peuple pour ces travaux, d'avoir opprimé son église pour élever des palais à son usage et pour édifier des monastères, notamment ceux de Cinis, de Sobrado et de Caneta, d'avoir enfin détourné les rentes ecclésiastiques pour en faire des largesses aux siens immodérément et sans compter. Les faits subséquens démontrent aussi qu'il y avait alors en Galice un jeune enfant de roi pour lequel la faction à la tête de laquelle étaient les personnages que nous venons de nommer parait avoir travaillé en secret; nous voulons parler du fils d'Ordoño III, de Veremundus ou Vermude, qui n'avait point succédé à père, mais que nous verrons régner à Léon après le fils de Sancho sous le nom de Bermude II, et qui fut le père du chroniqueur Sampirus, évêque d'Astorga, une de nos principales sources pour l'histoire de ce temps jusqu'à la fin du règne de Ramire III, où s'arrête sa chronique. Veremundus, ainsi que les mêmes faits le démontrent encore, possédait de grands biens en Galice et il était d'un âge qui permet de

lui supposer dès lors un parti formé, ou commençant à intriguer en sa faveur, le même qui devait le porter à la royauté quelques années plus tard (en 982)[1]. Ces causes, et d'autres encore peut-être, qui échappent à notre appréciation à la distance où nous sommes des événemens, étaient ce qui appelait Sancho en Galice au moment du départ pour Cordoue de l'ambassade à la tête de laquelle était Velasco. Sancho passa les monts et soumit la Galice sans trop de peine, à ce qu'il semble, jusqu'au fleuve Durius, ainsi que nous l'a dit déjà Sampiro. Compostelle, malgré ses fortifications, ne résista point au roi et lui ouvrit ses portes. Cela s'explique par la haine qu'inspirait Sisenand au peuple qu'il avait chargé de travail et d'impôts. Les violences et l'insoumission de l'évêque obligèrent le roi à quelque sévérité, et il le déposa et mit à sa place Rosendus, saint personnage dont nous aurons occasion de parler dans la suite de cette histoire[2].

1 Véremundus devait avoir de dix-sept à vingt ans en 967, s'il est vrai qu'il soit né après la répudiation d'Urraca, fille de Fernan Gonzalez, par Ordoño III (de 950 à 955) d'une autre épouse nommée Geloïre : —Aliam duxit uxorem nomine Geloiram, ex qua genuit Veremundum Regem, qui podagricus fuit. Masdeu le croit cependant fils non d'Ordonius III, mais d'un autre Ordonius, fils de Froïla II ; ce qui expliquerait assez bien sa prépondérance en Galice, et comment il y avait des possessions considérables.

2 Voici le curieux et lumineux passage de la chronique de Compostelle où tous ces faits sont relatés. Quoi qu'en ait dit Florez, il n'y a rien là que de très plausible. — Post Hermigildum Sisnandus jam diaconatus ordine functus, Menendi comitis filius, in ordine in loco sancto VII consecratur episcopus. Hic nobilibus ortus natalibus cum parentum celsitudine divitiarumque opulentia eminentius extolleretur, sui ordinis immemor, et canonicæ censuræ expers cum Rege Sancio accepto consilio propter hostilitatis diram sævamque incursionem Normanorum, ac Frandensium prædarum dispendio Gallæciam sæpe afficientum, ne forte Beatissimi Jacobi Apostoli venerabile corpus ab illorum hostium occupatione subito caperetur, largita architectis munificentia, ac plebibus labori implicitis, circumquaque cum locum sanctum mœnium, turriumque munitione ac profundis vallorum fossis aqua circumfusa, ut locus sanctus tutus esset, summopere cingi præcipit. Sed cum nimium sæcularis et potens erat, familiæ Ecclesiæ suæ oppressione imposita, ut sua Palatia et Monasteria alia, Ciniensem ac Superatum Canetamque strenue conderent, ast opes ecclesiasticas male distrahendo parentibus incunctanter et immoderate largiretur, et cum cuncta Regi Sancio nota fie-

El Hakem voulut demeurer étranger à ces différends. Son caractère naturellement pacifique l'y portait[1]. C'est ainsi que, lorsque vint à Cordoue cette ambassade d'un caractère singulier dont parle Makkari, à la tête de laquelle était la mère de Roderich, fils de Bilasch (Velasco), El Hakem reçut parfaitement la comtesse, mais n'entra point dans les ressentimens fondés ou non de son fils, et surtout ne leur prêta aucun secours. De ce moment même toutes ses pensées semblèrent consacrées, autant que la dignité du khalifat le permettait, ou à renouveler les anciennes trèves, ou à vivre en paix avec ses voisins, et il entretint des relations d'amitié avec la plupart, sans jamais prendre parti pour les uns contre les autres. En ce temps-là (du 27 décembre 965 au 15 décembre 966), nous dit à ce sujet une chronique musulmane, vinrent à Cordoue beaucoup de puissans personnages de l'Espagne orientale et des montagnes d'El Frank, de Djalékya et de Castéylya, et tous étaient bien et honorablement accueillis, par suite de la justice, de la bonté et du noble caractère d'El Hakem : quelques-uns de ces chrétiens demandaient, dans l'intérêt de leurs factions, que le khalife déclarât la guerre aux autres chrétiens, et beaucoup de son conseil, ainsi que les walis des

rent, sæpe ab eo, et à Dominis loci Sancti monitus fuit ut resipisceret et se emendaret; sed quia superbus, et alti sanguinis erat, emendari contempsit. His regiæ clementiæ revelatis, illum cepit Sancius Rex, tenerique præcepit : cujus loco sanctissimus vir, et illustri cognatione progenitus, Rodesindus in sede Apostolica VIII levatur episcopus (Chron. Iriens., num. 9).

1 Le khalife El Monstanssir était fort ami de la paix, dit une chronique arabe, et il chercha à la conserver avec les chrétiens, malgré quelques-uns de ses walis de frontière. On raconte que les conseils qu'il avait coutume de donner à son fils Hescham finissaient toujours par cette recommandation : « Ne fais point la guerre sans nécessité. Maintiens la paix pour ton bonheur et celui de tes peuples, et ne tire ton épée que contre les injustes : quel plaisir y-t-il à envahir et à détruire des villes, à ruiner des états, et à porter le dégât et la mort aux extrémités de la terre ? Gouverne tes peuples en paix et avec justice, sans te laisser éblouir par les fausses maximes de la vanité : que ta justice soit comme une eau toujours claire et limpide; modère tes yeux; mets un frein à l'ardeur de tes désirs; confie-toi en Dieu, et tu arriveras avec sérénité au paisible terme de tes jours. »

frontières, désiraient des occasions de rupture, c'est-à-dire de mouvement et d'avancement; mais El Hakem leur répondait par ces paroles du livre de Dieu : « Soyez fidèles à garder vos traités, car Dieu vous en demandera compte [1]. »

Après la déposition de Sisenand à Compostelle, Sancho ne voyait plus d'ennemis ouvertement déclarés contre lui qu'au-delà du Duero, où Gundisalvus Sancii avait levé une armée, et semblait se préparer à résister; il passa le Minho, s'avançant vers Gonzalo [2]; ce mouvement parut assez redoutable au comte pour l'engager à faire mine de se soumettre, ou plutôt de vouloir traiter avec le roi; il lui envoya des légats et lui demanda une entrevue; au moins est-on fondé à l'inférer du passage de Sampiro relatif à cet événement; mais cette demande cachait un piége. L'entrevue eut lieu en effet, on ne nous dit pas où, et Gonzalo fit servir au roi un fruit empoisonné auquel celui-ci n'eut pas plutôt goûté qu'il se sentit défaillir et transir; l'effet du poison le saisit au cœur, mais sans le tuer à l'heure même. Moitié par gestes, moitié par des paroles entrecoupées, Sancho exprima le désir d'être sur-le-champ ramené à Léon; mais le troisième jour, il mourut en chemin, au monastère de Castrillo, en Riba de Minho [3].

1 Conde, c. 90.

2 Masdeu l'appelle très bien Gonzalo Sanchez, et non pas Gonzalez, comme l'ont fait quelques historiens modernes. (Voyez ci-devant p. 290, note 2.)

3 Castrum Minei, aujourd'hui S. Maria de Castrello, sur les rives du Minho, à quatre lieues environ au-dessous d'Orense (voyez le Chronicon Iriense, n. 10). — Le texte original de Sampiro porte : — Quo audito Gundisalvus qui cun erat ultra flumen illud, congregato magno exercitu, venit usque ad ripam ipsius fluminis, deindè missis nuntiis, et conjuratione facta ne exolveret tributum ex ipsa terra quam tenebat, callide adversus Regem cogitans, veneni pocula illi in pomo direxit : quod cum gustasset Rex, sensit cor suum immutatum; silenter mussitans, festinus cœpit remeare ad Legionem : in ipso itinere die tertio vitam finivit (Sampir. Chr., num. 27). — L'auteur du Chronicon Iriense ajoute quelques traits à ce récit qui en éclairent quelques circonstances : Sanctius vero rex.... cum Portugalensis regionis Comitibus sub juramenti vinculo firmæ pacis fœdus constituit, quidam Gundisalvus Consul inter cetera diversarum epularum fercula, pestiferi veneni poculo infecta, paravit insumendam escam et fraudulenter direxit, etc. (Chr. Iriens., num. 10, p. 605).

Cette dernière circonstance peut faire supposer que l'entrevue eut lieu plus près du Minho que du Douro, probablement dans la province actuelle d'Entre-Douro-e-Minho; sans cela, je veux dire si l'entrevue eût eu lieu même en-deçà du Douro, dans la province de Tras-os-Montes, par exemple, le plus court chemin de cette province à Léon n'eût pas été de remonter vers Orense, pour passer de là à Léon par les rives du Sil et Puente de Santo Domingo.—Ainsi finit Sancho le Gras. Son corps fut transporté à Léon, et fut placé près de celui de Ramire II, son père, dans les caveaux de l'église de San Salvador. Il avait régné douze ans et un mois, de la moitié d'août 955 à la moitié de septembre 967 (à part l'intervalle de l'usurpation d'Ordoño IV, l'Intrus ou le Mauvais, qui occupa Léon trois ans et demi à peu près, depuis les derniers mois de 956 jusque dans les premiers mois de 960).

Nous avons dit que l'année même de sa rentrée à Léon, Sancho avait épousé Domina Térésa Giména, sœur du comte de Monzon Ferdinand Ansurez, et fille par conséquent d'Ansur Ferdinandez, comte de la même ville [1]. Dans l'acte de fondation de l'église ou abbaye de Husillos, qui nous apprend quelle était la famille de la femme de Sancho, de même que dans un autre diplôme de l'église d'Oviédo, de l'ère 1014 (976), elle est nommée seulement Tarasia [2]; mais dans un autre acte de donation de la même église, de l'ère 1016 (978), son fils Ramire III dit qu'il fit la donation dont il y est question du consentement de sa mère Giména [3]; elle se nommait donc aussi Giména. Il semble d'après cela que ces noms de Giména et d'Urraca, si communs alors et depuis en Espagne, n'étaient pas de simples appellations, mais des surnoms donnés aux femmes, en raison de quelque circons-

[1] Voyez l'acte de fondation de l'église ou abbaye de Husillos, dans Moralès, l. XVI, c. 44.
[2] Tarasia genitrix Ranimiri Regis, lib. Goth. Ovet., f° 43 b.
[3] Ibid., l. c.

tance particulière de leur caractère ou de leur beauté ; et cela expliquerait assez bien pourquoi ils étaient si fréquemment donnés, dans le siècle surtout où vivait la mère de Ramire III, à des femmes ayant déjà un autre nom d'une forme latine ou germanique [1]. On trouve quelques autres notices de la reine Térésa, femme de Sancho, dans divers actes de fondation ou de dotation d'églises de ce temps, dans un, entre autres, rapporté par Berganza, où l'année de l'ère d'Espagne qui répond à 960 de J.-C., date de ce diplôme, est désignée comme celle aussi du retour de Sancho, de Cordoue à Léon [2]. Or, comme la reine y est nommée avec son mari, il suit de là que Sancho avait épousé Térésa l'année même de ce retour en 960. Ramire dut naître de leur union l'année suivante, ou au plus tard dans le courant de 962, Sampirus et le moine de Silos lui donnant cinq ans lors de la mort de son père en 967.

Le fils de ce roi traitreusement empoisonné en Galice, Ramire, bien qu'à peine âgé de cinq ans, comme nous venons de le dire, fut néanmoins donné pour successeur à son père, sous la tutelle de sa mère Térésa Giména et de sa tante Géloïra, religieuse du monastère de San Salvador de Léon ; ce fut dans les premiers mois de cette régence que revint de Cordoue l'évêque Velasco, et que se fit par ses soins, de cette ville à Léon, la translation du corps de saint Pélage, en vertu du dernier traité contracté avec El Hakem [3].

La même année, ou plus exactement sur les entrefaites

1 Voyez, pour le nom d'Urraca, ce que nous en avons dit précédemment, p. 180.

2 Berganza, t. I, p. 243.—Voyez aussi Sandoval, Cinco Obispos, p. 149, et Fundacio de Sahagun, f° 49 et 50.

3 Sancio defuncto filius ejus Ranimirus habens a nativitate annos v suscepit regnum patris sui, continens se cum consilio Reginæ, et amitæ suæ Dommæ Geloriæ, Deo devotæ, et prudentissimæ. Habuit pacem cum Sarracenis, et corpus sancti Pelagii martyris ex eis recepit, et cum religiosis episcopis in civitate Legionensi tumulavit (Sampir. Chr., num. 28).

mêmes de l'élection de l'enfant Ramire à Léon, l'évêque Sisnand, que Sancho avait banni de son évêché de Compostelle, en vint reprendre possession à main armée. A la mort du roi, dit la chronique d'Iria, Sisnand se mit en liberté (*solvitur*), et, dans la nuit de la nativité du Seigneur, entra chez le bienheureux Jacques, c'est-à-dire à Compostelle, en armes et revêtu d'une cuirasse [1]. Nous ne savons, ajoute l'auteur de la chronique, devant lequel des deux autels (celui de saint Jacques ou celui de notre Seigneur) il fit sa prière, ou même s'il la fit [2]. L'épée à la main cependant, il pénétra violemment dans le dortoir où l'évêque Rudesind était à dormir avec les autres seigneurs ses compagnons [3]. Sisnand s'approcha de son lit et en souleva la couverture à moitié avec la pointe de son épée; réveillé, l'évêque Rudesindus, homme saint, mais craintif et timide, reconnut son rival et comprit les motifs qui l'amenaient à pareille heure, à la vue de cette épée nue qui menaçait sa poitrine; il se leva sur son séant, non sans rappeler à son agresseur le mot du Christ prophétisant à qui se sert de l'épée qu'il périra par l'épée [4]; puis, sans disputer plus longtemps un siége épiscopal revendiqué de la sorte, le saint évêque prit ses habits et s'en alla dans son monastère de Cella-Nova, monastère qu'il avait fondé, dont il était moine et d'où l'avait tiré le roi Sancho pour le mettre à la place de Sisnand lors de la déposition de celui-ci, et il y vécut tranquille jusqu'à sa mort arrivée dix ans après [5]. Quant à Sisnand, il occupa

1 Ad obitum Regis Sisnandus solvitur, et in vespere Natalis Dñi ad B. Jacobum venit, indutus armis et thorace (Chr. Iriens., c. 11).

2 Et nescimus utrum ante altare orationem fecerit, an non..... (Ibid.).

3 Tracto ense violenter intravit dormitorium ubi Rudesindus episcopus cum aliis Dñis et senioribus dormiens jacebat..... (Ibid.)

4 Sed cum spiculo ensis coopertorium in parte levaret, Rudesindus episcopus vir sanctus expergefactus et timidus maledixit ei dicens : Qui gladio operabitur, gladio peribit.

5 Ibid., et dans les Bollandistes, act. vit. Sanct. Rudesind, etc.

quelque temps encore le siége où il s'était ainsi rétabli à la pointe de l'épée dans la nuit de Noël 967; mais il périt en effet par l'épée, comme le lui avait prédit Rudesind, au commencement de la deuxième année du règne de Ramire (969). « En cette année les Normands, nous dit Sampiro, ayant abordé en Galice avec une flotte de cent navires sous le commandement d'un de leurs rois nommé Gundered, et ayant porté le ravage et la mort autour de saint Jacques l'Apôtre, tuèrent l'évêque du lieu nommé Sisnand et ravagèrent toute la Galice jusques aux monts ou Alpes d'Ecebrarium[1]. » Les monts ou Alpes d'Ecebrarium sont les montagnes qui bornent au nord-est le district de la province actuelle de Lugo appelé El Cebrero, montagnes couvertes de neige comme les Alpes pendant quatre mois de l'année, dans une étendue de trois à quatre lieues de long sur une lieue à peu près de large, et auxquelles les premiers habitans du pays, les Galls, avaient donné sans doute ce nom celtique d'Alpes, qui subsistait encore dans le pays à la fin du dixième siècle, et que l'évêque d'Astorga leur a conservé.

La chronique d'Iria est plus explicite encore sur la mort de notre évêque batailleur Sisnand. Le jour de la Mi-Carême, nous dit-elle, voilà que se présentèrent à lui des messagers annonçant que les Normands et les Frisons et un grand nombre d'ennemis arrivant de Juncarium (le port de Junqueira), et se portant sur Iria, emmenaient en captivité tous ceux, hommes et femmes, qu'ils rencontraient sur leur chemin, dévastant et dépouillant la province. Ce qu'ayant entendu, l'évêque Sisnand, comme un furieux, et couvert de ses armes, courut après eux jusque dans Fornelos, où les ayant

1 Anno II regni sui (Ranimiri) C classes Nortmannorum cum rege suo nomine Gunderedo ingressæ sunt urbes Gallæciæ, et strages multas facientes in gyro sancti Jacobi Apostoli episcopum loci ipsius gladio peremerunt, nomine Sisnandum, ac totam Gallæciam devastaverunt, usquequo pervenerunt ad Alpes montes Ecebrarii (Ibid.).

rencontrés et s'étant jeté sur eux, il trouva la mort au milieu de leur armée [1].

Pendant une année encore ces Normands ravagèrent la Galice, y rançonnèrent les riches, chargèrent leurs vaisseaux de dépouilles et d'esclaves; et, des ports de cette province, les envoyèrent à plusieurs reprises, à ce qu'il semble, vers les points de la mer occidentale où dominaient des hommes de leur race. Il ne paraît pas toutefois qu'il entrât dans leurs plans de s'établir en Galice à demeure fixe, à l'exemple de cette troupe d'aventuriers de leur nation qui, sous leur chef Rolf ou Rollon, avaient, entre 895 et 912, fondé un état puissant dans la province des Gaules appelée autrefois Neustrie, et qui fut appelée Normandie de leur nom. Depuis qu'ils étaient devenus puissance territoriale et qu'ils s'étaient alliés par des mariages avec les derniers rois franks de la descendance de Charlemagne, les Normands de la Normandie avaient renoncé à leur ancien métier de pirates et commençaient à oublier leur langue pour ne parler que la langue romane ou française. Leurs propres compatriotes ne les appelaient plus guère que Français, Romans ou Walles, comme le reste des habitans de la Gaule [2]; mais le Danemarck, la Norwège, la Frise et les Flandres regorgeaient d'hommes que le goût des expéditions maritimes entraînait à chercher fortune de ce côté. Pendant toute la seconde moitié du dixième siècle, des pirates de race scandinave, danois ou norwégiens, renouvelèrent leurs pillages et leurs dévastations sur les côtes de la mer Atlantique, des rivages de l'Aquitaine aux rivages de l'Andalousie, et l'histoire nous montre encore, sous le

1 ..... Et cum ibi moraretur, die mediante XL Dñca, ecce ante eum venerunt nuntii dicentes quod Normani, et Frandenses, et gens multa inimicorum veniens de Juncariis volentes ire ad Iriam, quoscumque homines et mulieres in itinere veniebant, ducebant captos, et terram vastabant et prædabant. Quo audito episcopus Sisnandus, ut insanus armis indutus, cucurrit post eos in Fornelos, et intrans per medias acies cecidit.

2 Francigenæ, Romani, Walli.

règne du duc Guillaume IV d'Aquitaine, une troupe de ces loups de mer, en partie chrétiens, en partie païens, prenant terre sur la côte du Bas-Poitou, et la soumettant au vieux droit qu'ils nommaient *Strandhug* ou presse des vivres, prenant les troupeaux, tuant les hommes, et ne se rembarquant qu'après avoir livré aux flammes les villes, les châteaux et les bourgs, enlevé un grand nombre de prisonniers, et fait un désert des églises et des monastères [1]. La Galice était soumise aux mêmes ravages à l'époque où nous en sommes. Les déprédations des Normands autour de Saint-Jacques de Compostelle, (car ils n'osèrent pas en entreprendre le siège), et jusque sur les terres qui ont formé depuis l'Entre-Douro-e-Minho, appelèrent à la fin l'attention des anciens maîtres du pays; les principaux comtes de la région voisine du Duero s'émurent des progrès de cet ennemi, qui devenait chaque jour plus menaçant; ils levèrent leurs hommes, et mirent à leur tête le plus puissant d'entre leurs pairs, savoir ce même duc ou consul Gonzalo Sanchez que nous avons vu empoisonner le roi Sancho. « Le comte Gundisalvus Sancionis donc, nous dit Sampiro, au nom du Seigneur et en l'honneur de saint Jacques l'Apôtre, dont ils avaient dévasté la terre, alla au-devant d'eux avec une armée, et engagea aussitôt la bataille. Le Seigneur lui donna la victoire; il les fit tous périr sous le glaive ensemble avec leur roi, et brûla leur flotte, aidé de la clémence divine [2]. »

[1] Infinita multitudo Nortmannorum ex Danemarcha et Trescha regione..... armis confidentes..... appulerunt portum Aquitanicum, juxta Pictavorum terminos, et sicut antiqui parentes eorum Pagani Aquitanica rura depopulati sunt, ita et isti mixtim Christiani, mixtim Pagani, nostros vicos, castella, et civitates conati sunt flammis comburere, et populum christianum ferro diverberare et captivare, et Ecclesias Dei et monasteria desertare (Aquit. Hist., frag., p. 80).

[2] Comes itaque Gundisalvus Sancionis in nomine Domini et honore sancti Jacobi Apostoli, cujus terram devastaverunt, exivit cum exercitu magno obviam illis, et cœpit præliari cum illis. Dedit illi Dominus victoriam, et omnem gentem ipsam simul cum rege suo (Gunderedo) gladio interfecit, atque classes eorum igne cremavit divina adjutus clementia (Sampir. Chr., num. 28).

Cet événement se passait en 969. Deux ans auparavant, dans le même temps que le fils de Sancho, Ramire, était élevé à la royauté de Léon à l'âge de cinq ans, altération et dérogation notable à l'ancienne coutume et à la loi gothiques, Borrel, comte d'Urgel, succédait à son frère aîné Suniefred, mort sans enfans, aussi bien dans le comté de Barcelone que dans le marquisat de Gothie. Borrel gouverna le comté de Barcelone environ vingt-sept ans, de 967 à 993 [1]. Il s'était marié, étant comte d'Urgel, avec une Ledgarde ou Liedgarde, probablement de famille franke ou gallo-franke, et, depuis, en secondes noces, avec Aimerude, qui survécut à son mari. Il eut trois fils, tous trois, à ce qu'il semble, de son premier mariage : Raymond qui lui succéda dans le comté, Armengol ou Ermengaud, que les Arabes appellent Armingoud, à qui il céda les états d'Urgel, et Bonafilia, abbesse du monastère de Saint-Pierre de Barcelone, réédifié par les soins de Borrel [2].

Dans la troisième année du règne de Ramire III de Léon,

1 Ses prédécesseurs avaient été :

I. Bera, général goth au service des Franks, comte d'Ausone et de Manresa, le premier que Louis-le-Débonnaire établit comte à Barcelone après la prise de la place, de 801 à 820.

II. Bernhard, Frank, comte d'Ausone, de Manresa et de Roussillon, de 820 à 832.

II. Béranger I, fils de Hunrich, de 832 à 836 ;

III. Bernhard, pour la seconde fois, de 836 à 844 ;

IV. Aledran, de 844 à 858.

V. Wiffred ou Guifred I, goth de Conflent, comte d'Ausone et de Manresa, de 858 à 872.

VI. Salomon, Gallo-Frank, de 872 à 884.

VII. Guiffred II, fils de Guiffred I, comte de Gironne, d'Ausone, de Manresa, d'Urgel, de Berga, de Peralada, de Ribagorza, de Cerdagne, de Besalu, d'Ampurias et de Pallars, de 884 à 912.

VIII. Miron, fils de Guiffred II, comte de Gironne, d'Ausone, de Manresa, de Berga, de Peralada, de Cerdagne, de Besalu et d'Ampurias, de 912 à 929.

IX. Suniaire, fils de Guiffred II, comte d'Urgel, de Pallars, d'Ausone, de Manresa et de Ribagorza, de 929 à 950.

X. Seniofred, fils de Miron, comte d'Ausone, de Manresa et de Roussillon, de 950 à 967.

2 Voy. le Monach. Rivipul. Chron. Gesta Comit. Barcin.

par la mort de Garcia II, surnommé le Trembleur, s'éleva à la royauté navarraise de Pampelune le fils de Garcia, Sancho, deuxième aussi du nom, et quatrième roi authentique de Navarre[1]. C'est ce roi Sancho que les annales de Compostelle et les meilleurs documens historiques font régner soixante-quatre ans et huit mois, depuis le mois de juin 970 jusqu'au mois de février 1035, contrairement à ce qu'en rapportent les historiens espagnols modernes. Un si long règne permit à Sancho d'étendre ses possessions autour de lui, de l'un et de l'autre côté des Pyrénées, et d'aller, en quelque sorte, à la rencontre de la Castille, de la Galice et de l'Aragon, pour y créer des souverainetés à ses fils, par alliance ou conquête ; en sorte que, par la grandeur de ses actes et par l'étendue de ses domaines, il mérita le surnom de Grand, et, selon quelques-uns, le titre d'Empereur, que jusque-là aucun roi chrétien n'avait porté en Espagne. Il est probable que Sancho, lorsqu'il fut élevé à la royauté de Pampelune, n'était guère plus âgé que le roi de Léon. Au moins paraîtra-t-il encore dans toute la vigueur de l'âge au commencement du siècle suivant ; ce qui doit le faire supposer enfant à la mort de son père en 970. Antérieurement à la fin de ce siècle, Sancho épousa Urraca, mère légitime, selon toute apparence, de ce Ramire, premier roi d'Aragon, auquel le moine de Silos et tous les historiens postérieurs attribuent la qualité de bâtard. En secondes noces le roi Sancho de Navarre prit pour femme la fille du comte Sancho de Castille, fils de Garcia Ferdinandez, appelée par les uns Munnia, et par les autres Geloyra, mais plus communément la Mayor, parce que tel était le

[1] Nous plaçons la mort de Garcia, fils de Sancho I, et second roi de Navarre, en 970, parce que la Chronique Albeldense, d'une part, dit qu'il régna plus de quarante ans (num. 49, p. 450), et que les Annales de Compostelle, d'autre part, lui donnent formellement quarante-cinq ans de règne, et le font mourir dans l'ère MVIII (970) : — Post quem (Sancium Garciæ), filius ejus rex Garsias regnavit annis XXXXV et obiit era MVIII (Annal. Compost., p. 318).

surnom de son mari; de ce mariage naquirent deux fils qui tous deux furent rois, Garcia de Navarre, et Ferdinand de Castille et de Léon, auxquels quelques diplômes d'une authenticité douteuse ajoutent un autre fils, Gundisalvus, roi de Sobrarbe et de Ribagorza, et une fille appelée Giména. Nous parlerons, sous leurs dates respectives, des faits et gestes de ce roi, qui mérita le nom de Grand en effet, autant qu'aucun des fondateurs des royaumes chrétiens de la Péninsule. Nous n'avons voulu marquer ici que le point de départ, et en quelque sorte le tronc généalogique de cette puissante maison de Navarre destinée à réunir la Castille et Léon sous un seul roi sorti de son sein; à une époque où le principe de l'hérédité monarchique semble prendre faveur, et s'établir partout sans conteste. Ce roi porta, comme nous le verrons dans la suite, le titre de roi des Monts Pyrénées et de Toulouse[1].

Cette même année 970 mourut à Burgos le fameux comte de Castille Fernan Gonzalez, qui avait causé tant d'inquiétudes aux rois de Léon, et tant de fois troublé la paix de la Péninsule. Nous avons précédemment dit quelle était sa filiation probable, et raconté de lui ce qu'on en sait par les témoignages contemporains[2]. Suivant l'opinion commune des historiens espagnols, il naquit à Burgos, d'une famille de Goths et de Franks, fut marié à Sancha, fille du roi de Navarre Garcia le Trembleur, fut père de Garcia Ferdinandez, et fut enterré au monastère de Saint-Pierre d'Arlanza, dont il était le fondateur. On tient par tradition, à Burgos, que la maison qu'il habitait était au lieu où s'élève le monument triomphal qui subsiste encore en son honneur dans l'ancienne capitale du comté et du royaume de Castille, et

1 Rex Pyreneorum montium et Tolosæ (dans son épitaphe et dans celle de son fils Ferdinand, chez Yepes, Coronica de la Orden de San Benito, t. v, fol. 131 et seq.).

2 Voy. ci-dev., p. 288 et suiv.

sur lequel on lit une inscription latine, qui ne saurait être d'un siècle fort reculé. Cette inscription porte en effet : « A Fernan Gonzalez, au libérateur de la Castille, au duc (ou au général) le plus illustre de son siècle, père de grands rois, et son citoyen, pour l'éternelle mémoire de son nom et la gloire de la ville, a été élevé ce monument sur la place même qu'occupait sa maison[1]. » Or, il est évident que, pour qu'on parlât dans l'inscription des grands rois issus de Fernan, il fallait que ces grands rois eussent existé. L'inscription est donc moderne; mais elle ne dit rien de trop, et est, du reste, en un latin fort pur, mérite que n'ont point les deux épitaphes également latines du monastère de Saint-Pierre d'Arlanza, où il est dit de Fernan Gonzalez qu'il dompta l'Afrique et l'Espagne; que sa femme Doña Sancha le tira deux fois de prison; qu'il fut invaincu, etc. Les moines de Saint-Pierre d'Arlanza ont certainement composé ces deux épitaphes dans l'intérêt de leur couvent vers la fin du treizième siècle, ainsi qu'une autre en langue castillanne, d'une date plus moderne encore[2]. Il en a été de Fernan Gonzalez, héros très réel

[1] Voici l'inscription originale, telle qu'on la lit sur le socle qui soutient les neuf pyramides dont se compose le monument :

FERNANDO GONSALVI
CASTELLÆ ASSERTORI
SVÆ ÆTATIS PRÆSTANTISSIMO DVCI
MAGNORVM REGVM GENITORI
SVO CIVI
INTVS DOMVS AREA
SVMPTV PVBLICO
AD ILLIVS NOMINIS
ET VRBIS GLORIÆ
MEMORIAM SEMPITERNAM.

[2] Nous rapportons ici une de ces épitaphes qui peut donner une idée du ton auquel on était monté alors, et comment on concevait les anciens héros de l'époque où nous en sommes de cette histoire, quelques siècles à peine après eux. Cette épitaphe se lit à Saint-Pierre-d'Arlanza, près du maître-autel, sur un tombeau de marbre supporté par des lions :

VNICVS FORTISSIMVS
MAGNANIMVSQVE COMES

d'ailleurs, comme du fameux Cid, Rodrigue Ruy Diaz de Bivar, dont les écrivains contemporains font à peine mention, mais dont les historiens modernes racontent des prodiges, et d'une manière d'autant plus circonstanciée que l'auteur a vécu plus loin de son héros. On n'avait point, avant la fin du treizième siècle, inventé les hauts faits et les aventures que l'on a depuis attribués à Ferdinand Gonzalez, et qui remplissent les inscriptions dont nous venons de parler; et ses os n'avaient point encore, à cette époque, l'étrange faculté de s'agiter dans son tombeau et de rendre des bruits et des sons divers, à l'approche d'une guerre ou d'une bataille [1].

Si nous ne rapportons pas ici l'histoire fabuleuse de Fernan Gonzalez, ce n'est pas que nous l'ignorions. Nous savons tout ce qu'on en raconte, et ses exploits prodigieux contre les Maures, et son vœu de saint Millan, et sa captivité en Navarre, d'où le tira sa femme Sancha, et surtout le fondement ridicule sur lequel quelques historiens ont prétendu établir l'indépendance de la Castille, à savoir que le comte vendit un cheval et un faucon au roi Sancho (vers 965) à un prix très considérable, à condition que si le roi ne s'acquit-

VELLIGER INVICTVS
DVCTVS AD ASTRA FVIT.
LIBIAM SPANIAM DOMVIT
ANGELICIS CHORIS ADIVTVS.
VIRTVTE VI ET ARMIS
VINDICAVIT SIBI CASTELLAM.
ASTRORVM GALLIÆ ANGLIÆ
GOTHORVM SANGVINE VENIT
GENVS VNDE REDVNDAT
ISPERIÆ REGNVM.
OBIIT QVI VIVIT ERA M.

C'est-à-dire : « Unique, très fort, magnanime comte, guerrier invaincu, il fut élevé jusqu'aux astres. Il dompta la Libye et l'Espagne, aidé par les chœurs des anges. Par sa vertu, par la force et les armes, il affranchit et se soumit la Castille. De son sang issu des héros (des astres) de la Gaule, de l'Angleterre et des Goths vient la lignée illustre qui occupe le royaume d'Ispérie. Il mourut dans l'ère M (date fausse, qui répond à l'an 962 de J.-C.). »

1 Voyez Yepes, Coronica.

tait pas du paiement au temps porté par leur convention, la somme doublerait chaque jour; si bien que le roi n'ayant pas payé, la somme devint si grande qu'il aima mieux dispenser le comte de la foi et hommage auxquels il était tenu, que de le payer. C'est là évidemment une invention du temps des romanceros, qui, ne manquant point d'un certain attrait romanesque, a paru à quelques historiens propre à embellir leurs récits; mais que Moralès, Moret, Abarca, Don Luiz de Salazar, Masdeu et Mariana lui-même avec tous les écrivains doués de quelque critique ont rejetée d'un commun accord. Fernan Gonzalez toutefois passe à bon droit pour le fondateur du comté de Castille, en ce sens qu'il en réunit les comtes, à un titre ou à un autre, sous l'autorité qu'il s'attribua, égale à peu près à celle d'un roi, et fit de Burgos, relevé de sa dépendance de Léon, la ville prépondérante et à quelques égards dès ce temps la capitale du comté.

En paix avec les chrétiens, El Hakem put se livrer sur ces entrefaites à ses goûts d'ordre et d'organisation, et s'occupa de réformes intérieures, d'une réforme, entre autres, importante et difficile, au sujet du vin et des liqueurs fortes, dont l'usage et l'abus étaient alors fort communs parmi les Musulmans espagnols. Mais avant d'aller plus loin voyons quels sont les principes de l'islamisme à ce sujet.

Nous lisons dans le livre I, chapitre V de la IIIe section du code religieux des Musulmans[1] : (Des boissons prohibées. Eschribé), les dogmes suivans, et le récit des motifs religieux et politiques qui les firent établir :

« Le vin et en général toutes les liqueurs qui peuvent enivrer sont interdites au fidèle d'une manière absolue[2]. Cette défense est de précepte divin, comme le prouvent différens passage du sacré Koran.

1 Trad. de Mouradja d'Ohsson, Tabl. de l'Emp. Othom., t. II, p. 18.

2 En arabe : « Koull' we mousskir oun haram ounn. »

« Le goût qu'avaient pour le vin quelques-uns des disciples du prophète, dit le commentateur à propos de ce précepte de la loi, donna lieu à cette proscription. Un jour l'Apôtre céleste, pressé par le zèle d'Omar, que scandalisaient tous les jours les excès crapuleux de certains disciples, s'adressa à l'Éternel pour connaître sur ce point sa volonté divine; il reçut du ciel cet ayeth : « Si l'on t'interroge sur le vin comme sur le jeu, réponds que l'un et l'autre sont de grands péchés, nonobstant les avantages qu'en retire le public; mais que ces avantages ne sont rien en comparaison du péché [1]. » Cet oracle ne fit rentrer dans le devoir que quelques-uns des disciples. Comme tous les autres continuaient à vivre dans la débauche, Omar s'adressa alors au ciel, en le priant de manifester ses ordres d'une manière plus claire et plus précise. Peu de jours après, le prophète reçut ce second ayeth : « Ne faites pas la prière Namaz, lorsque vous êtes dans l'ivresse [2]. » Ce nouvel oracle n'ayant pas produit plus d'effet que le premier sur l'esprit de ceux qui étaient les plus passionnés pour le vin, Omar s'adressa encore à Dieu avec de nouvelles instances accompagnées de gémissemens et de larmes; et c'est alors que le ciel prononça cet ayeth terrible : « O vous, croyans, sachez en vérité que le vin, le jeu, les idoles, sont des abominations suggérées par les artifices du démon : abstenez-vous-en pour votre bien, pour votre salut. En vérité, c'est par le vin et par le jeu que l'esprit de ténèbres veut vous armer de haine et d'inimitié les uns contre les autres. C'est par là qu'il vous détourne de Dieu,

1 En arabe : « Iesslounek an el khamr w'el maïsser koul fihhouma assim kébir we ménafy el in-nass w' assim-ouhouma akbar min nefâhouma. » — Ou plus exactement peut-être que ci-dessus : « Ils t'interrogeront sur le vin et les jeux de hasard; réponds-leur que l'un et l'autre procurent beaucoup de mal, et quelque bien à l'humanité, plus de mal que de bien. »

2 « We la tekarrib, ous salath w' entoum soukeara. »

» de la prière, de la méditation. Que ne vous en abstenez-» vous[1] ! » Le dispositif de cet ayeth ne laissa plus aucun doute sur la nature du vin, qui dès lors fut relégué dans la classe des choses immondes, et aucun disciple n'osa plus en faire usage. Depuis cette époque le prophète ne cessa pas non plus de fulminer contre le vin et contre toute liqueur quelconque: « Celui qui boit du vin, dit-il un jour, est ab-» solument comme celui qui adore les idoles[2]. » — « Le vin, « disait-il encore, est la mère des abominations[3]. » — « Au » moment où l'homme prend en main un verre de cette li-» queur, il est frappé d'anathème par tous les anges du » ciel et de la terre[4]. »

Malgré ces prescriptions formelles et bien connues des pieux Musulmans de l'Andalousie, par suite de la mauvaise coutume et de la licence introduite en Espagne par les Persans (ceux de l'Irâk), l'usage du vin était devenu libre et comme permis. Le vulgaire et même les fakihs en buvaient. Dans les fêtes de famille, dans les festins de noces (walimas), il en était servi sans façon aux convives qui en usaient ouvertement avec une scandaleuse liberté, pour parler comme la chronique arabe de Conde. On cultivait particulièrement la vigne dans les provinces maritimes de l'Andalousie, sur le littoral, à Xérès, à Pajarète, à Malaga, mais plus particulièrement encore dans les campagnes de la Manche, terre friable et légère, merveilleusement propre à cette culture. Aujourd'hui encore, bien que justement renommée pour ses vins de liqueur, l'Andalousie est surtout fertile en huile, et c'est la Manche qui est en possession de lui fournir ses vins de table

1 Ya eyyouh' el leziné amenou innem el khamr w'el maïsser, w'el aoussab, w'el ezlam, etc.

2 Scharab' el khamr ke abid' el wessen.

3 El khamr u omm 'el khabaïss.

4 Iza vazi' el roudjeoul kadh'enn man khamr ala yedibh'i lanetibi mélaïketih' is-semewath w'el arz.

ordinaires. Le voyageur qui, de la Caroline, laissant à l'est les montagnes de Cazorla, où prend sa source le Guadalquivir, descend vers l'ouest dans la vallée du fleuve, s'étonne en arrivant à Baylen de ne voir qu'une immense campagne plantée d'oliviers; le vert sombre du feuillage de cet arbre donne un aspect lugubre à toute la contrée. Plus loin la vallée s'embellit et revêt un aspect enchanté; le ciel est clair et bleu, l'agave et plusieurs plantes des régions tropicales croissent en liberté sur le sol, l'aloès s'épanouit au bord des chemins; mais toujours l'olivier abonde. L'huile est la principale richesse du pays; nulle part la vigne n'est cultivée en grand; mais chaque année de longues files de mulets traversent la sierra pesamment chargés d'outres, et viennent apporter à Baylen, ainsi que dans une grande partie de l'Andalousie, les produits superflus des vignes de la Manche; ils rapportent en échange ceux de l'olivier, moins communs en-deçà des montagnes. Au temps des Arabes déjà, il en était ainsi. El Hakem, religieux observateur de l'abstinence, en zélé Musulman qui savait son Koran par cœur, s'inquiéta de voir les préceptes ou au moins les recommandations formelles du prophète et les explications approuvées du Koran méconnues en un point de cette importance, et il assembla ses hakems et ses fakihs pour tenir conseil avec eux sur les causes de l'abus qu'il voulait réformer. Depuis plus d'un siècle, depuis le règne de Mohammed I, cinquième émir de Cordoue de la race d'Ommyah [1], qui paraît avoir été lui-même grand buveur de vin, le relâchement des croyans sur ce chapitre était en quelque sorte passé en loi, et l'opinion s'était accréditée, par l'influence peut-être de l'émir Mohammed lui-même, que les Musulmans espagnols, vivant dans un pays

[1] Voyez ci-devant, chap. XIIIme. — Mohammed I, fils et successeur d'Abd el Rahman II, et père d'El Mondhir et d'Abdallah, qui remplirent l'émirat entre lui et Abd el Rahman III, régna, comme on l'a vu en son lieu, de 852 à 886.

de frontière et de guerre sainte, et se trouvant en lutte continuelle avec les ennemis de l'islam, pouvaient user du vin, parce que cette boisson augmente les forces et la valeur des gens de guerre, et les prédispose au combat. On a vu que, même chez un fonctionnaire d'un ordre élevé, le kadhi Schoaïb, dont les fonctions n'avaient rien de militaire, Abd el Rahman III avait excusé l'infraction de la loi à l'égard du vin. La plupart des docteurs consultés par El Hakem prétendirent que, par les motifs qu'on vient de dire, l'usage du vin était licite en Espagne, pays de frontière et de combats incessans, qu'on nommait la maison de la guerre sainte (dar el djihed), et que, par conséquent, il n'y avait lieu à rien changer à l'ancien état de choses; mais El Hakem improuva ces opinions, et, en haine de l'abus, dit l'auteur musulman qui nous a instruit de ces particularités, il défendit la vente publique du vin, et rendit un décret qui ordonnait d'arracher les vignes dans tous les pays d'Espagne soumis à son autorité, sauf le tiers des ceps, dont il permit la culture pour en recueillir le fruit en grappes dans leur saison, le faire sécher ou en composer divers sirops salutaires et permis, faits avec le moût exprimé [1].

Il faut que le lecteur se reporte maintenant et nous suive dans cette Afrique septentrionale, sur laquelle le dernier khalife de Cordoue avait sinon exercé une domination véritable, du moins établi sa suprématie spirituelle, ou, pour mieux parler, sa suzeraineté. Jusqu'en 973, la paix s'était maintenue parmi les tribus divisées d'intérêts, de race et de croyances qui

[1] Conde, c. 90. — L'auteur arabe nous apprend que les Musulmans d'Espagne buvaient non-seulement le khamr ou vin rouge, mais encore le sahbâ ou vin clair, le nébid ou vin de dattes, celui de figues, le scharab ou vin cuit, le scharab moubazar ou vin épicé, que les Espagnols appellent *vino con especias*, et plusieurs autres boissons enivrantes, toutes rentrant dans la catégorie des boissons prohibées, en tête desquelles était placé le vin, qualifié, comme nous l'avons vu, par le prophète, de mère des abominations ou des bassesses (*omm el kabaïss*).

habitaient les plus fertiles campagnes, soit à demeure fixe dans des villes, soit à la manière des Numides et des Bédouins par tribus et campemens, transportant leurs tentes et leurs pavillons d'un lieu à un autre. Mais, en cette année, quelques mouvemens survenus parmi les tribus de ce pays y rappelèrent les armes des Andalous, et c'est présentement ce dont je dois parler.

Un coup-d'œil jeté sur le théâtre de la guerre et sur les diverses dynasties qui se disputaient à cette époque la possession des deux Magrebs éclairera d'un jour nouveau les événemens qui vont se dérouler à nos yeux.

Nous avons marqué rapidement ailleurs la décadence de la maison d'Edris, et dit comment El Hassan ben Kennoun avait tour à tour cherché l'alliance des khalifes ommyades de Cordoue et des khalifes fathimites de Kaïrouan. Lorsque Fêz eut été remise sous l'autorité des Andalous, après l'expédition de Djehwar, El Hassan ben Kennoun avait fait restituer dans la khothba le nom du khalife andalou, et il s'était maintenu dans la dépendance d'El Hakem après la mort de son père, plutôt par crainte de sa puissance et de son voisinage que par affection ou confiance, parce que telles étaient les nécessités de sa situation. El Hassan, en effet, s'était formé une petite souveraineté à demi indépendante dans la vallée du fleuve Luccus qui, des montagnes de Goméra, coule vers le couchant à travers les provinces d'Azgar et de Hasbat, après avoir formé plusieurs grands lacs poissonneux, et va se jeter dans l'Océan près de Larrache (El Arayisch). Bassra ou Bassora, et non Biserta, comme le dit Conde, ville située à une très grande distance de celle qui nous occupe, était sa capitale. C'était une ville peu considérable, mais favorablement située dans une plaine entre deux montagnes, à quatre-vingts milles à peu près de Fêz, et à vingt de Kassr-el-Kibyr vers le midi. Bâtie par Mohammed, fils d'Edris ben Edris, fondateur de la ville et de l'empire de Fêz, elle fut nom-

mée Bassra, en mémoire de la Bassra de l'Arabie, où fut tué Ali, l'un des ancêtres d'Edris[1]. Ses campagnes, arrosées par le fleuve Luccus, étaient surtout fertiles en grains, et fournissaient amplement aux besoins des tribus réunies sous la domination d'El Hassan ben Kennoun. Bassra, à beaucoup près moins grande et moins célèbre que Fèz, moins riche aussi et moins peuplée, mais importante encore par sa situation, était d'ailleurs habitée alors par un peuple civilisé, et remplie de mosquées et d'écoles, de docteurs et de savans, comme toutes les villes où dominait le génie arabe proprement dit[2]. Cet état de choses cessa à la chûte d'El Hassan, le dernier de la dynastie des Edrisites qui exerça quelque souveraineté en Afrique, et, au temps de Léon l'Africain, il ne restait plus de Bassra, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, que des ruines, que quelques pans de murs debout, et quelques jardins conservant les traces d'une ancienne fertilité, mais abandonnés et improductifs, faute de culture et de soins[3]. C'est aujourd'hui un assez gros bourg de l'empire de Marok, exclusivement habité par des Arabes laboureurs.

Les États de l'édrisite El Hassan ben Kennoun se composaient ainsi à peu près de toute la vallée du fleuve Luccus, et d'un certain nombre de forteresses échelonnées sur la côte jusque vers Ceuta. Tout le reste du Magreb el Aksa et la plus grande partie du Magreb el Awsat jusque vers les frontières actuelles de la province de Constantine étaient occupés, comme aujourd'hui, par des Kabilehs de diverses races, les unes berbères, les autres arabes, dont les chefs avaient mon-

[1] E fu nominata Basra in memoria di Basra, città di Felice, dove fu ucciso Hali quarto pontifice doppo Mahumetto, che fu il bisauolo di Idris (Leone Afric., dell'Africa, p. 47).

[2] Fu ella molto bene habitata e fornita di tempii, e gli habitatori furono uomini di gentilissimo spirito (Ibid., l. c.).

[3] Ma col fine della famiglia d'Idris, i nemici guastarono e rovinarono la città. Hora vi rimangono in piè i muri, e qualche giardino, ma selvaggio e senza alcun frutto, perche i loro terreni piu non si lavorano (Ibid.).

tré toujours une grande versatilité, et, reconnaissant tantôt la souveraineté des Fathimites, tantôt celle des Ommyades, avaient attiré alternativement contre eux les armes de ces deux maisons. Au moment dont il est question ici, la prière se faisait dans les principaux centres habités du pays au nom du khalife de Cordoue El Hakem ben Abd el Rahman Abou Hescham el Mostanssir Billah.

Aboulféda appelle cette côte montueuse et non moins sinueuse, accidentée de golfes profonds, qui s'étend, en passant par Alger et Boudjéyah (Bougie) jusque vers Bone, ou, comme il dit non tout-à-fait exactement, ce semble, l'espace de ce continent des bords duquel on aperçoit de loin l'Andalos, El Adwah, la Terre-Haute, la Terre-Éminente. « Ce pays comprend, poursuit-il, le Magreb el Awsat et le Magreb el Aksa (il fallait dire : et partie du Magreb el Aksa). Plus loin est l'Afrikiah, vis-à-vis de laquelle sont l'île de Sicile et les grandes terres qu'on appelle la France et l'Italie; mais de là on ne peut pas voir l'Andalos[1]. »

C'est à cette limite aussi que s'arrêtait l'influence des Ommyades, et que commençait celle des Fathimites. Le maître de Kaïrouan, d'Almahadia et de Biserta, le seigneur de la place où fut Carthage, Moezz Leddin Allah Abou Témin Maad ben Ismayl, quatrième khalife de cette dynastie, avait élevé la fortune de sa maison au plus haut degré de la puissance[2]. A l'aide de son général Djehwar el Roumi, issu d'une race étrangère à la race arabe, comme l'indique son surnom, Moezz venait de conquérir l'Égypte, dont la capitale était alors Fostat. Djehwar avait élevé à côté de l'ancienne ville une ville

[1] Tractus ille continentis, à cujus portubus eminus prospicitur al Andalos, appellatur continens El Adwah, terra eminens, atque hic tractus comprehendit El Magreb el Awsat et El Magreb el Aksa : porro Afrikeah ex adverso opponitur insulæ Sikilea et terræ magnæ Franciæ scilicet et Italiæ; sed indè non eminus prospicitur Andalos (Aboulf., tr. de Gagnier).

[2] Moezz Leddin Allah avait succédé à son père Ismayl Mansour Billah en 341 (953).

nouvelle à la fois plus belle et plus vaste, à laquelle il avait donné le nom arabe d'Al Cahera (la Victorieuse). Il y avait cinq ans, en 972, que Djehwar en avait jeté les fondemens sous l'horoscope ou ascendant de Mars, à qui les astronomes arabes donnent l'épithète de Caher (vainqueur, conquérant), lorsque Moezz résolut d'y transférer sa résidence. Ce sera de là désormais que Moezz et ses descendans, les khalifes d'Égypte, gouverneront leur immense empire, et exerceront, entre les khalifes de Cordoue et les khalifes de Bagdad, cette puissance qui inquiètera les premiers et s'agrandira surtout aux dépens des seconds. De ces trois khalifats ennemis, celui des Abbassides prêtait plus que celui des Ommyades, en effet, le flanc aux attaques des Fathimites; depuis longtemps il était entré dans sa période de décadence. Les Turks le dominaient. Le Koran avait été prêché à ces barbares qui, des plateaux et des versans de l'Imaüs, s'étaient jetés sur les terres musulmanes comme sur une proie; ils l'avaient adopté, et ils avaient formé dès lors cette milice à la solde des khalifes d'Orient, qui présida à leur décadence, et par laquelle devait se consommer leur ruine, plusieurs siècles plus tard, il est vrai, mais à la suite d'un nombre presque infini de révolutions sanglantes et d'usurpations, à la prise de Bagdad par les Tartares sous lá conduite d'Houlagou[1]. Comme nous ne parlerons plus guère des Fathimites après Moezz, disons en deux mots que Moezz, qui mourut en 996, eut de sa descendance dix successeurs jusqu'à la mort de Adhed Leddin Allah Abdallah, dernier khalife de la maison d'Obéïdallah le Schyyte, mort le 10 de ramadhan 567 (1171). Les Abbassides subsistaient toujours sous la tutelle de leurs grands officiers du palais, qui régnaient en leur nom, et qui, à la faveur de leur faiblesse, s'étaient fait de leurs provinces des royaumes indépendans,

[1] En 1258. Le khalifat des Abbassides de la première branche eut une durée de 524 ans.

où le khalife n'était reconnu que comme chef de la religion. Noureddin, fils de Zenghi, si célèbre dans l'histoire des croisades, régnait en Syrie à cette époque, dans la dépendance nominale des Imams de la race d'Abbas qui siégeaient à Bagdad. Laissons ici parler les historiens arabes : « Sur la fin de la dynastie des Fathimites, dit Ebn el Athir [1], toute l'autorité était entre les mains des wasirs, qui prenaient le titre de sulthans, et le prince donnait cette charge à celui qui avait assez de force pour s'en emparer. Schaour, après avoir été ainsi chassé par Dargam, vint trouver Noureddin, fils de Zenghi, qui régnait en Syrie, et implora son secours. Noureddin envoya en Égypte Schirakouh, oncle de Saladin, et Schaour fut rétabli dans sa dignité. Les Franks étant ensuite entrés en Égypte à la sollicitation du wasir Schaour, Noureddin envoya de nouveau Schirakouh, qui les obligea de se retirer; mais ils y revinrent et assiégèrent le Caire; alors leur trop grande puissance obligea Noureddin, dont le khalife Adhed avait imploré le secours, d'envoyer son général Schirakouh en Égypte pour la troisième fois. Les Franks étaient décampés alors. Schirakouh fut reçu avec honneur par le khalife Adhed, mais Schaour fut tué par Saladin et par les autres émirs de l'armée de Syrie. Adhed donna la charge de Schaour à Schirakouh, qui mourut la même année. Saladin lui succéda dans la même charge. Enfin, l'an 567 de l'hégire, 1171 de J.-C., Saladin, par les ordres de Noureddin, fit rétablir la kothba pour les khalifes abbassides, ce qui était faire reconnaître leur autorité en Égypte. Le khalife Adhed, malade, ignorait sa déposition, et mourut quelque temps après. Saladin devint le maître de toute l'Égypte. Les Fathimites avaient régné pendant deux cent soixante-douze ans. »

Ayant de quitter l'Afrique pour passer au Caire près de son lieutenant Djehwar, Moezz voulut laisser assurée derrière lui

[1] Dans Deguignes, t. I, p. 368.

sa domination dans l'Yfrikya et le Magreb, et il investit du commandement de cette partie de son empire un certain Yousouf ben Zeïri et son fils Balkyn ben Yousouf el Zeïri. Yousouf avait, sous le père de Moezz, fondé la ville d'Aschir, dans l'intérieur des terres, au sud-ouest de Kaïrouan, et il exerçait là une grande influence sur les tribus qu'il avait réunies autour de lui.

Nous savons que l'Afrique septentrionale était alors habitée par cinq peuples principaux, les Masmoudes, les Sanhadjes, les Zénètes, les Hawârah et les Gomérah, subdivisés en six cents branches ou tribus, suivant la généalogie africaine d'Ebn Rakou, que Léon avait lue plusieurs fois durant son séjour en Afrique[1]. Les Masmoudes habitaient la partie occidentale et méridionale de l'Atlas, c'est-à-dire à peu près les plaines et les vallées qui forment les provinces de Sous (Sous-el-Aksa, Sous la lointaine) et le Marok proprement dit. Les Gomérah habitaient les montagnes de la Mauritanie qui avoisinent le détroit. Les Zénètes, les Hawârah et les Sanhadjah, habitaient plus avant dans les terres, surtout ces derniers dont on retrouvait des branches répandues à de grandes distances derrière les diverses chaînes de montagnes auxquelles on donne le nom d'Atlas.

Balkyn et son père, quoiqu'ils ne fussent pas de leur tribu, avaient acquis, par des causes que nous ignorons, un très grand crédit sur les Sanhadjah, véritables Numides, toujours prêts à combattre, et voleurs déterminés au besoin. On peut juger par ce que Léon l'Africain dit d'un reste de ce peuple qui habitait de son temps les montagnes de Ziz, dans le voisinage de Fêz, ce qu'il pouvait avoir été au temps dont nous parlons. « Les montagnes de Ziz, dit Léon, sont une chaîne de quinze froides et âpres montagnes, qui prennent leur nom de la rivière de Ziz qui en sort, et bornent la pro-

[1] Leone Afric., descrit. dell' Africa, p. 1, verso.

vince de Fèz du côté de l'orient. Elles commencent vers le couchant à la province de Tedla, du royaume de Marok, où la montagne de Dédis le sépare de celui de Fèz, et s'étendent jusqu'aux confins de Mésétalza. La province de Sedjelmessa les borne au midi, et au nord les plaines d'Edecsen et de Guregra; de sorte qu'elles ont cent milles (environ trente-cinq lieues) de longueur du levant au couchant, sur environ quarante milles ou quatorze lieues de large. Elles sont peuplées de Zanaga, vaillans et barbares, endurcis au froid et à la neige. Une tunique ou chemise de laine leur couvre le corps; au-dessus ils portent un manteau, et autour de leurs jambes des haillons entortillés, attachés avec des cordes. En toute saison ils vont la tête nue. Ils ont de nombreux troupeaux de brebis et beaucoup de mulets et d'ânes; mais ce sont les plus grands voleurs et les plus grands meurtriers du monde, toujours en guerre avec les Arabes, dont ils vont enlever la nuit les troupeaux dans la plaine. Une partie de ces montagnards va vendre de la laine et du beurre, dont ils ont en grande abondance, à Sedjelmessa, qui est, comme j'ai dit, une portion de la Numidie[1]; mais ils n'y vont que quand les Arabes de la campagne sont retirés dans les déserts; la plupart du temps ceux-ci les assaillent avec de gros corps de cavalerie et les battent et leur reprennent leurs larcins; ils sont toutefois pleins de courage et d'intrépidité, et jamais dans les combats ils ne consentent à se rendre vivans. Leurs armes sont des dards qu'ils ne lancent jamais en vain; quand ils n'atteignent pas l'homme ils atteignent le cheval, et toujours ils tuent l'un ou l'autre. Ils portent aussi l'épée et le poignard; ils combattent à pied et battent toujours les Arabes dans les montagnes, comme ils en sont battus dans la plaine à cause de leur cavalerie; mais le commerce les oblige

1 Léon écrit Segelmese, qui, prononcé à l'italienne, donne Sedjelmèsé.

quelquefois à faire des trèves. De nos jours ils prennent des sauf-conduits des Arabes et ceux-ci d'eux, et ils se livrent alors avec sûreté à leur commerce. Toutes les caravanes qui passent par ces montagnes leur paient tribut par chaque charge de chameau, et tout ce qui passe sans un sauf-conduit de leur part est détroussé [1]. » Les tribus qui habitent les mêmes lieux ne sont pas plus avancées qu'au temps de Léon : il y a deux de ces montagnes (Aden et Aroucanez), qui ont des mines d'argent dont on ne tire aucun profit, et l'on y voit encore les ruines d'une ville (Calaat ben Tabila), dont les murs sont de bois lié avec du plâtre et où il ne demeure plus que quelques pauvres gens.

Tels étaient les terribles auxiliaires de Yousouf ben Zeïri, les souteneurs barbares de la légitimité du fathimite El Moezz en Afrique. Un émir non moins puissant que Yousouf ben Zeïri, Djâfar ben Ali el Andalousi, exerçait dans le pays de Zâb une souveraineté analogue sur d'autres tribus, en qualité de wali pour les Ommyades d'Al Massyla et de Calaat Beni Hammad, les deux villes principales de la contrée. « Al Massyla est située dans une plaine, nous dit le géographe arabe El Edris, au milieu de champs cultivés dont les productions excèdent les besoins des habitans. Les Berbers qui habitent cette plaine sont : les Benou Berzal, les Randah, les Hawârah, les Sadrat et les Mezana. Al Massyla est commerçante, bien peuplée, et bâtie sur les bords d'une rivière peu profonde où se pêche une sorte de petit poisson couvert de raies rouges, d'une espèce particulière à cette contrée, et qu'on vend à Calaat Beni Hamad ; les deux villes d'Al Massyla et de Calaat Beni Hamad sont éloignées de douze milles l'une de l'autre. Calaat Beni Hamad est une des villes les plus considérables de la contrée ; elle est riche, populeuse, remplie de beaux édifices et d'habitations de toute espèce ; on y trouve de tout en

[1] Leone Afriç., p. 57.

abondance et à bas prix. Elle est située sur le penchant d'un monticule d'un accès difficile et entouré de murs. Ce monticule s'appelle Takarbest; au-dessous est une forteresse qui domine toute la plaine[1]. » C'était de ce côté, à ce qu'il semble, la limite des dernières possessions et des derniers points fortifiés relevant des khalifes de Cordoue.

L'itinéraire de Tlemcen, pour partir d'un point bien connu, à Al Messyla de Zab était alors, d'après El Edris, comme il suit:

De Tlemcen à Tahart, quatre journées, savoir :

De Tlemcen à Tadara, bourg situé au bas d'une montagne où se trouve une source d'eau, une journée.

De là à Nadaï, petit bourg situé dans une plaine où sont des puits peu profonds, une journée.

De là à Tahart, deux journées.

De Tahart à A'ber, petit bourg situé sur les bords d'un ruisseau, une journée.

De là à Darast, bourg petit, mais où se trouvent des champs cultivés et du bétail, une journée.

De là à Mama, petite ville entourée d'une muraille en briques et en terre et d'un fossé, deux journées.

De là on passe au bourg d'Ebn Modjbir, habité par des Zenata:

De là à Aschir Zyri ou Zeyri, une journée.

De là à Sétif, puis au bourg de Han, situé dans une plaine sablonneuse, une journée.

De là à Al Massyla, une journée.

On laissait ainsi Aldjézayr Beni Mesghanah (Alger) sur la gauche.

Les tribus qui habitaient entre Tlemcen et Tahart étaient, d'après le même, les Benou Medyn, les Wartaghyr, les Zeyri, les Wartid, les Mani, les Oumanwa, les Sendjasa, les Ghamda, les Ifalouman, les Warmaksiz, les Tadjyn, les Waschkan, les

[1] El Edris, IIIme Clim., 1re sect.

Maghrawa, les Benou Raschid, les Tamtalas, les Ménan, les Rakara et les Timani. « Toutes ces tribus, dit-il, sont issues de Zenata. Maîtres de ces plaines, ces peuples changent souvent leurs campemens; cependant ils possèdent des demeures fixes; ce sont d'ailleurs des cavaliers dangereux pour la sûreté des voyageurs.... Voici la généalogie des Zenata, telle qu'on la rapporte. Zenata était fils de Djana; celui-ci, fils de Dharis ou Djalout (Goliath), qui fut tué par Dawd (David), sur qui soit la paix! ; Dharis était fils de Lévi, fils de Nefha, père de tous les Nefzawa; Nefha et Ebn Leva aîné étaient fils de Ber, fils de Kaïs, fils d'Elyas, fils de Modhar. Les Zenata étaient originairement des Arabes de race pure; mais, par suite des alliances qu'ils ont contractées avec les Masmoudis leurs voisins, ils sont devenus eux-mêmes Berbers[1]. »

La ville d'Al Massyla avait été, au rapport d'El Edris[2], restaurée par les soins d'Ali ben Andalousi (aïeul très probablement de Djâfar ben Ali el Andalousi, son gouverneur au moment dont nous parlons), sous le règne d'Edris ben Edris, dans le même temps qu'Edris ben Edris fondait la ville et le royaume de Fêz. Aboulféda se trompe ou son traducteur Gagnier, car je n'ai pas en ce moment le texte arabe sous les yeux, en attribuant la fondation d'Al Massyla au grand père de Moezz, à El Kaïem Billah Mohammed le Fathimite, qui, dit-il, l'appela Al Mohammedia. El Kaïem Billah Mohammed le Fathimite ne fit qu'embellir Al Massyla, où il allait passer quelquefois la belle saison; et c'est aussi ce que je suis persuadé qu'a voulu dire Aboulféda; ce savant écrivain met entre Costina (Constantine) et Al Massyla dix-huit milles de distance occupées par une chaîne de montagnes (ou une montagne continue)[3]. Al Massyla était de beaucoup antérieure même à Ali ben el Andalousi son restaurateur

[1] El Edris, IIIme Climat, Ire sect.

[2] Ibid., l. c.

[3] Al Kaiim Billah Fathemita, dit Aboulféda dans la traduction de Gagnier,

sous Edris ben Edris. Bâtie par les Romains aux confins de la Numidie, les indigènes en prirent possession à la chûte de l'empire, et elle fut successivement conquise par les Vandales, par les Grecs et par les Arabes jusqu'à ce que l'Hispano-Arabe Ali ben el Andalousi y vint fonder, sans doute par l'ordre de l'émir El Hakem I[er], un de ces centres de prédications au moyen desquels la politique des Ommyades eut toujours soin d'agir sur les tribus arabes et berbères du nord de l'Afrique. Al Massyla devint par la suite fort pauvre, et les Arabes en soumirent les habitans à leur payer la moitié du produit de leurs terres. Léon l'Africain raconte que passant par cette ville il eut grand peine à y trouver assez d'avoine pour nourrir les douze chevaux qu'il montait avec sa suite [1].

Telles étaient les positions respectives des deux khalifats en Afrique, lorsque Balkyn ben Zeïri et son père résolurent de faire proclamer Moezz ben Ismayl Leddin Allah dans tout le Magréb, comme l'avait fait, à la fin du règne d'Abd el Rahman III, Djehwar el Roumi. Djâfar ben Ali el Andalousi qui commandait en Afrique pour les Merwans, comme nous l'avons dit, wali d'Al Massyla de Zâb [2], réunit quelques troupes, et, dans une escarmouche, tua le père de Balkyn, Yousouf ben Zeïri. Mais ce succès ne fit que relever la fortune du fils de Zeïri, Balkyn, et les walis zénètes, craignant que Balkyn ben Zeïri ne voulût venger sur eux la mort de son père, cherchèrent à s'emparer de Djâfar pour le lui livrer et par ce moyen l'apaiser et gagner ses bonnes grâces. Djâfar l'apprit et passa en Espagne où El

condidit Mesyla ann. Heg. 318 (927), appellavitque eam Al Mohammediah. Inter Costinam et Mesylam octodecim milliaria et mons continuus. — Il y a erreur évidente, et erreur considérable, dans ce passage d'Abulféda, quant à la distance marquée entre les deux villes.

1 Leone Afric., descrit., p. 63.

2 C'est par une erreur typographique sans doute qu'on lit dans Conde, en deux endroits différens (c. 91 et c. 95), Salé et Erâb, au lieu d'al Massylah de Zâb que portent tous nos manuscrits.

Hakem l'accueillit comme un ami, et dès lors les affaires d'Afrique appelèrent toute l'attention du diwan de Cordoue, accoutumé d'ailleurs, dit un écrivain arabe, à l'inconstance et à la perfidie des scheiks zénètes non moins qu'à celle des scheiks des autres tribus.

Un des premiers cependant à seconder Balkyn dans ses entreprises contre les Ommyades en faveur des Fathimites, fut l'émir de Bassra El Hassan ben Kennoun l'édrisite, et le premier acte qui suivit ce changement de parti fut, comme à l'ordinaire, la suppression du nom d'El Hakem dans la kothba. Une première armée envoyée contre El Hassan sous les ordres d'un général de la famille des Merwans nommé Mohammed ben el Khasem, et composée des troupes de Tadmir, d'Elbira, de Raya et des Algarves, s'embarqua et passa d'Algésiras à Ceuta en rabieh-el-awal 362 (décembre 972). — El Hassan avait réuni auprès de lui, à prix d'or, un nombre considérable de scheiks berbères des différentes tribus qui confinaient à ses états, dont la vénalité était, à ce qu'il semble, la passion et le mobile dominant. Il s'avança à la tête de cette armée confuse, dont le gros était composé de Berbers à cheval, contre les troupes d'Andalousie, et fut assez heureux pour les battre complètement en un lieu appelé el Fohos Beni Massradj, à peu de distance de Tanger. Mohammed ben el Khasem el Merwan périt en combattant, ainsi qu'un grand nombre de cavaliers de son armée, dont une partie se réfugia à Tanger et une autre partie alla se renfermer dans Ceuta. Les émirs réfugiés dans cette dernière place réclamèrent des secours à Cordoue, et El Hakem donna des ordres immédiats pour la réunion d'une nouvelle armée, qui ne tarda pas de se trouver rassemblée dans les campagnes de Cordoue. Le khalife chargea de cette expédition Ghaleb, qui avait été son maître (moula), surnommé Saheb Gharouba; c'était un vaillant homme de guerre en même temps qu'un homme d'état plein

de finesses et de ruses, savant d'ailleurs et poète comme l'étaient tous ces Arabes. El Hakem lui dit, en le congédiant au moment du départ : « Va, ô Ghaleb ; mais sache que je ne te permets de revenir que vainqueur ou mort; le but est de vaincre, tu connais les gens à qui tu as à faire ; n'épargne point l'or s'il le faut, pour mener à bien ton entreprise. » Il semblait lui dire par là : achète les chefs berbères, je t'ai donné beaucoup d'or pour cela.

Ghaleb n'eut garde d'oublier les conseils de l'imam, ainsi que nous l'allons voir tout à l'heure. Il partit avec un grand train d'armes et de chevaux, chargés de munitions et d'argent monnayé, à la fin du mois de schawal 362 (fin juillet 973). Le bruit du passage de ces troupes se répandit, et El Hassan ben Kennoun abandonna sur-le-champ Bassra sa capitale, en retira son harem et tous ses trésors et les fit transporter à Hissn Hidjar al Nosour (le Château du Rocher des Aigles), forteresse inaccessible située dans le voisinage de Ceuta. Ghaleb passa cependant la mer d'Alhadrâ à Al Kassar de Masmouda. Là il trouva El Hassan ben Kennoun campé avec une armée considérable composée de Berbers de toutes les tribus, et l'on combattit de part et d'autre pendant plusieurs jours avec des succès variés. Mais Ghaleb, conformément aux conseils de l'imam, ne se contenta point d'employer les armes contre El Hassan ; il savait un moyen tout puissant d'action sur les émirs berbers du Magreb qui faisaient la principale force de l'Édrisite : il y eut recours ; il gagna donc à force de présens, tranchons le mot, il acheta la plupart des émirs africains, dont beaucoup abandonnèrent le parti d'El Hassan et passèrent dans celui des Ommyades. Ceux qui quittèrent ainsi l'armée de l'émir de Bassra furent si nombreux, qu'en moins d'une nuit tous ses cavaliers étaient disparus, à l'exception d'une troupe fidèle composée des cavaliers de sa propre tribu, avec laquelle il jugea prudent de se réfugier aussitôt dans la forteresse du

Rocher des Aigles, asile ordinaire des Édrisites quand ils étaient trop vivement poursuivis. Ghaleb l'y poursuivit et l'y bloqua étroitement; plus le rocher était inaccessible, moins il était facile d'y introduire des munitions et des vivres, et en peu de jours ceux d'El Hassan se trouvèrent épuisés. L'eau vint à manquer avant tout le reste. Réduit aux abois, El Hassan ben Kennoun demanda quartier au général d'El Hakem pour sa personne, sa famille, ses biens et ses domestiques; promettant à ces conditions de se remettre entre ses mains et de l'accompagner à Cordoue où il irait faire sa résidence. Ghaleb lui ayant juré ce sauf-conduit, El Hassan descendit de son rocher avec sa famille et sa suite, et livra la place à Ghaleb qui en prit possession au nom de son maître (moharrem 363 — octobre 973) [1].

Ghaleb rendit compte au khalife de ce succès, qui fut fort célébré à Cordoue; il continua ensuite la réduction du Magreb, s'empara de toutes les forteresses, et chassa du pays tous les partisans des Alaouyyins (des Alides ou descendans d'Ali); ce nom appartenait aux Édrisites à meilleur titre assurément qu'aux descendans du fourbe Obeïdallah, qui régnaient maintenant sur la plus grande partie de l'Afrique musulmane, du Magreb el Awsat aux frontières de la Syrie. Dans sa tournée victorieuse, Ghaleb fit exécuter tous les Alcaydes de la tribu de Sanhadja, dont il put s'emparer. Il s'arrêta quelques jours à Fêz, où il laissa pour gouverneur dans le quartier des Al-Karawiyyns, Mohammed ben Ali ben Fêssous, et dans celui des Andalous, Abd el Kérym ben Thaalah [2]. Il quitta Fêz pour

1 El Kartas., fol. 82 — Conde raconte la prise d'El Hassan et du fort de Hidjar El Nosour par Ghaleb avec quelque différence : — D'après les suggestions de gens qui croyaient aux augures et à l'astrologie, dit-il (c. 91), on persuada à Ghaleb que si, dans un certain délai, il ne prenait pas le Rocher des Aigles, il périrait ainsi que toute son armée. Le terme approchait, et Ghaleb proposa à l'émir El Hassan un arrangement que celui-ci accepta, parce qu'il se trouvait réduit à la dernière extrémité, etc. Mais nous croyons qu'il faut s'en tenir au texte original de l'auteur arabe, tel que l'ont d'ailleurs suivi Moura et Dombay.

2 El Kartas, fol. 82, verso.

retourner en Espagne avec ses prisonniers, qui se composaient d'El Hassan ben Kennoun, et de plus de sept cents membres de sa famille, le dernier jour du mois de ramadhan 363 (23 juin 974), et se rendit d'abord à Ceuta, puis à Aldjésirah Alhadra, où il séjourna quelque temps pour attendre les ordres du khalife, qui accorda à El Hassan et aux siens la permission de venir s'établir à Cordoue, et ordonna qu'on fît à Ghaleb une réception triomphale. Il alla lui-même à cheval au-devant de son général et de son hôte prisonnier, que recommandaient son infortune et son nom. El Hassan, dès qu'il aperçut le khalife El Hakem s'avançant avec sa suite, descendit de cheval, et, à son exemple, tous les scheiks de la famille d'Édris, et s'humilia aux pieds du khalife, qui lui tendit la main, et l'invita à remonter à cheval; après quoi ils entrèrent ensemble à Cordoue, et marchèrent escortés de la multitude qui se pressait sur leurs pas jusqu'au palais Moughéïth, que le khalife lui fit donner pour demeure. Les scheiks et les cavaliers des Benis Edris furent logés dans d'autres maisons principales. El Hakem fit inscrire El Hassan et les siens sur le rôle de ses pensionnaires, après leur avoir fait distribuer de magnifiques habits et de grosses sommes pour frais de premier établissement, et l'on raconte qu'il dépensait pour sept cents cavaliers ce que l'on donnait d'ordinaire à sept mille [1].

El Hassan et les Edrisites demeurèrent à Cordoue jusqu'en 365 (975); mais un différend qui survint à cette époque entre l'émir déchu et le khalife amena le départ du premier de la manière que je vais dire. On verra que ce n'est pas d'hier que les petites causes produisent de grands effets.

L'ex-émir avait dans son trésor un morceau d'ambre d'une beauté et d'une grosseur extraordinaires, qui avait été trouvé sur les bords de l'Océan, entre Larrache et le détroit, du temps

1 Abd el Halim dans Conde, c. 92.

qu'il exerçait son empire sur cette côte. El Hakem, en ayant entendu parler, voulut le voir, et le demanda à El Hassan, non sans lui offrir d'ailleurs une indemnité préalable, équivalente à la valeur de l'objet. Mais El Hassan s'excusa et ne voulut point céder son morceau d'ambre, d'une grosseur en effet bien remarquable, s'il est vrai que son propriétaire s'en servit en guise de traversin [1]. Le khalife s'offensa de ce refus, et s'en vengea plus sans doute qu'il ne convenait à la magnanimité d'un khalife. Il fit dépouiller El Hassan de tous ses biens, y compris le précieux morceau d'ambre ; il saisit même avec empressement cette occasion de rompre avec le reste des Alides, pour se délivrer, dit formellement l'auteur de l'histoire de Fêz, des dépenses qu'il s'était imposé de faire pour eux, et il les expulsa de Cordoue avec leur chef, et les exila en Orient, où des vaisseaux partis d'Alméria les transportèrent vers la fin de l'année 975. Les Alides exilés se rendirent de Tunis en Égypte près de Moezz, qui promit à El Hassan de le rétablir dans ses droits et de le venger; ce qui n'eut lieu que beaucoup plus tard, et lorsque déjà El Hakem était mort depuis longtemps, parce que sans doute ses forces lui étaient nécessaires en Égypte. Moezz écrivit cependant à l'Émir el Mouménym d'Espagne une lettre hautaine, où il le menaçait de toute sa puissance, et le traitait d'usurpateur des états du Magreb; mais les choses en demeurèrent là entre les deux khalifes, et l'Afrique septentrionale se maintint jusqu'à la mort d'El Mostanssir dans la dépendance de l'Espagne, dans cette dépendance un peu vague et incertaine qui a toujours caractérisé la soumission des peuples de ce pays.

Nous avons dit déjà que le livre d'après lequel nous venons de raconter la chûte du dernier émir du Magreb de la race d'Edris, était l'histoire de Fêz et de Marok, connue sous le

[1] Conde a passé sous silence cette circonstance, que n'a point négligée Moura. Voyez le manuscrit arabe de la Bibl. roy., fol. 83.

nom de petit Kartas. Le nom de son auteur est Abou Mohammed el Saleh ben Abd el Halim el Garnati[1]. C'est de lui aussi que nous tirerons l'histoire des Almoravides et celle des Almohades[2]. Le titre de l'ouvrage est, suivant Dombay : *Alanis al motrib al kartas fi akhbari molouk il magrib vetarikh medinati fas*. C'est le véritable, si ce n'est qu'il y manque le mot *rouadh*, qu'il faut rétablir conformément à un fragment de Fétis de la Croix, qui existe à la Bibliothèque de Paris. Ce titre se divise en quatre incises bien proportionnées, et marquées par la rime ainsi qu'il suit :

Alanis al motreb
Rouadh al kartas
Fi akhbar molouk el Magreb
We tarikh medinati fas.

Ce titre signifie à la lettre : Le camarade qui donne un concert dans les jardins du papier : de l'histoire des rois du Magreb et annales de la ville de Fèz.

Les derniers événemens qui marquèrent le règne d'El Hakem II furent tous d'ordre et de prévoyance intérieure. Il nomma, en cette année, capitaine de sa garde andalouse Djafar, fils d'Othman Abou el Hassan, son hadjeb, qui l'année précédente était revenu du gouvernement de Ma-

1 C'est ainsi que le nomme, au surnom d'El Saleh et d'El Garnati près, le manuscrit de la bibliothèque de l'Escurial (Bibl.-Arab.-Hisp.-Escur., s. II, p. 159). Il a été successivement nommé à tort Aboulhassan Ali ben Abdallah ben Ali Zéraa (Dombay, Geschichte der Mauritanischen Kœnige, etc.); Aboulhassan Ali ben Serib, dans le catalogue de la bibliothèque Bodléienne, au rapport de M. Ol. G. Tychsen (Almakrizi Historia Monetæ Arabum, p. 149); Aboul Hassân Ali ben Zéra (catal. de la bibl. de Leyde, n. 1796), etc. Hadji Khalfa lui donne en un endroit le nom d'Ali ben Mohammed ben Ahmed ben Omar ben Abi Zéraa, et dans un autre (à propos d'un ouvrage du même auteur intitulé *Zayrat al bostan fi akbar aïzéman*) celui d'Ali ben Mohammed ben Ahmed ben Abi Zouraa. Les recherches de Moura (Hist. dos Soberanos mahometanos que reinarão na Mauritania) ne peuvent laisser aucun doute sur le nom véritable; et c'est aussi celui que porte notre manuscrit de la bibliothèque nationale.

2 Al Morabits, al Moawahhids, ou mieux al Morabithyn (les Ermites ou les Religieux), al Mouwahhidyn (les Unitaires).

jorka, et cadhi de la mosquée Djéma de Cordoue, le docte Sévillan Ahmed ben Abd el Melek hen Hescham, connu dans la littérature orientale sous le nom d'El Mokouy; il avait déjà été présenté deux fois pour cette charge, et n'avait point été admis; il était du conseil d'état, et y jouissait de toute l'estime du khalife, auquel il avait présenté un ouvrage profond traitant de la politique des princes et des maximes d'un bon gouvernement, divisé en cent livres, et qu'il avait composé en compagnie du savant Obeïdallah el Moaïti; cet ouvrage fut si agréable à El Hakem, qu'il les nomma tous deux membres du Meschouar, et ce furent de dignes collègues du savant cadhi Ebn Zarbi, qui les présidait. Il donna, à Zahra, une belle maison au célèbre historien Ahmed ben Saïd el Hamdàni, qui s'occupait d'écrire l'histoire d'Espagne. Le khalife donna également une maison près du palais à Yousouf ben Haaroun el Ramédi, appelé Abou Ahmar, l'un des poëtes les plus distingués de ce temps. Il avait fait pour El Hakem deux poëmes remarquables; l'un sur la chasse et l'autre sur la chevalerie.

Conde rapporte, au sujet de ce poëte, un récit que nous conserverons tout entier[1].

Abou el Walid ben el Fardi rapporte, dit-il, qu'El Ramédi racontait lui-même ce qui suit: je sortis un jour après la sala du djouma (prière du vendredi), et je passai le fleuve de Cordoue; je me promenais dans les jardins des Beni Merwàn, où je rencontrai une jeune esclave : de ma vie je n'en avais vu aucune douée d'autant d'éclat et de beauté qu'elle; je la saluai et elle me répondit avec beaucoup de grâce, car elle n'était pas seulement affable, mais aussi pleine de mérite; le son de sa voix avait tant de douceur, qu'il charmait l'oreille et s'insinuait par là jusqu'à l'âme, en sorte que sa grâce, sa voix et ses discours subjuguèrent

1 Conde, c. 93.

mon cœur. Je lui dis : pour Allah! pourrai-je t'appeler sœur ou mère? Elle me répondit mère, si tu veux ; je lui dis alors : de grâce pourrai-je savoir comment on te nomme? elle me répondit : on me nomme Halewa : ce fut dans une heureuse *fadah*[1], lui dis-je, que l'on te donna un nom si doux. Comme l'heure d'Alazar approchait, elle retourna à la cité; je suivis ses pas et à l'entrée du pont elle me dit : pour Allah! marche devant ou derrière, car cela sera mieux et plus convenable ; je lui dis alors : et sera-ce là pour ma courte félicité ma dernière conversation avec toi? et elle répondit : non certainement si tu le veux : eh bien! quand, lui dis-je, aurai-je le bonheur de te rencontrer? chaque djouma, dit-elle, dans le même lieu et à la même heure; et là-dessus elle s'en alla. Ebn Ahmar continuait :

On n'a pas besoin de me demander si je fus exact le djouma suivant, qui me parut tarder un an à arriver. Je me rendis par le pont aux jardins de Merwan où je la rencontrai; elle me parut plus belle que la première fois. Nous nous saluâmes et notre confiance s'accrut. Nous retournâmes à la ville et en me séparant d'elle je lui demandai : quel prix demanderait pour toi ton maître si la cupidité le portait à te vendre? elle me répondit : trois cents mitkals d'or : ce n'est pas beaucoup, me dis-je à moi-même. Sur ces entrefaites je fus obligé d'aller à Saragosse; je visitai le gouverneur Abd el Rahman ben Mohammed; je lui présentai une kassida de vers bien connue, où je décrivais les charmes de la belle Halewa; je racontai au wali mes aventures,

[1] La *Fadah* était chez les Musulmans d'Espagne une fête domestique le 8e jour de la naissance d'un enfant mâle ou femelle pour lui donner son nom : on tuait une pièce de bétail à l'heure d'Adohar du jour précédent; la famille s'assemblait et l'aïeul ou le père de l'enfant, invoquant le nom d'Allah, lui disait à l'oreille le nom qu'il devait porter; tous mangeaient de la bête tuée et en donnaient aux pauvres ; les riches en pesaient en outre le poil, et en donnaient le poids en or ou en argent par amour de Dieu.

et il me fit présent des trois cents mitkals d'or, sur lesquels je ne dépensai que les frais de route : je volais en retournant à ma chère Cordoue, à mes tant désirés jardins de Merwan; mais, ô tristesse! je ne trouvai plus de traces de ce que je cherchais. Voyant mes espérances déçues je me disposai à partir pour ma patrie; mais comme je prenais congé d'un ami sur sa porte (on verra par la suite du récit que cet ami n'était autre que le célèbre savant Abou Aly el Kali dont nous avons si souvent parlé), il me fit entrer dans sa maison, me conduisit dans son appartement et me fit asseoir sur son estrade : il se leva bientôt pour vaquer à ses affaires; pour moi, je n'avais pas osé regarder avec curiosité une femme qui se trouvait là, couverte de son voile; mais elle-même se leva à la hâte et levant son voile dit : Est-il possible que tu ne me connaisses déjà plus? et je fus alors ébloui de la beauté de cette même Halewa. Je m'écriai tremblant : ciel! que vois-je et qu'est-ce que j'entends? Ne disais-tu point que tu étais esclave d'un tel? — Il est vrai, répondit-elle d'une voix troublée; et elle allait poursuivre, mais son maître arriva ; elle se tut et moi-même je restai muet; et afin que ma pâleur ne trahît point l'état de mon âme, je demandai à Dieu de raffermir mon cœur, et sous prétexte d'une indisposition subite que j'éprouvais, je pris congé et je sortis de la maison. C'est en cette occasion que je composai une kassida de sept chansons à cette belle esclave. Autant elle plut à mes amis, autant elle indisposa le maître d'Halewa, et ce fut la cause de mon malheur et du sien. El Hakem désira voir cette femme tant célébrée; sachant qu'elle était dans la maison d'Abou Aly el Kali, il parvint à la visiter pendant la sala du djouma, le jour même qui avait été fixé pour la réception de l'envoyé du roi des chrétiens. Ce jour-là prêchait dans la mosquée Djéma de Cordoue le cadhi Mondhir ben Saïd el Bélouti, ainsi appelé d'un hameau voisin de Cordoue que l'on nom-

mait Fotos el Bélout, homme éloquent et doué d'une voix sonore; le khalife invita le cadhi à prolonger son sermon pendant l'entrée de l'envoyé des chrétiens, sachant que Abou Aly, maître de la belle esclave, ne manquerait pas de demeurer dans la mosquée jusqu'à la fin comme à l'ordinaire. Le cadhi le fit ainsi, et ce fut peut-être avec malice qu'il dit à la fin de son sermon : mon discours a été long aujourd'hui, parce que je n'ai point parmi mes auditeurs la jeunesse ennemie des longs sermons, que l'imam émir el Mouménin retient comme reléguée dans une seule partie de la ville; et si ce n'eût été à cause du khalife (dont Dieu prolonge le bonheur et le règne!), moi aussi, qui suis curieux des choses nouvelles et extraordinaires, je ne serais point demeuré en ce lieu où il ne reste presque plus personne. — De cette visite résultèrent des ressentimens et de la jalousie : le poète El Ramédi tomba dans la disgrâce du khalife, et l'esclave dans celle de son maître, dont El Ramédi perdit l'amitié. Abou Ahmar el Ramédi fut-il mis en prison pour le crime qu'on vient de voir? on ne sait; mais Homaïdi rapporte qu'il écrivit, étant en prison, l'éloge d'El Hakem, ainsi que le livre des oiseaux, où il traite de leur nature en vers élégans et qui est terminé par des supplications au prince Hescham, afin qu'il voulût bien intercéder près de son père en faveur du pauvre poète prisonnier; et quelques expressions obscures de cette prière peuvent donner à penser, en effet, qu'il y fut mis pour ce singulier sujet [1].

Vers ce temps, pour complaire à sa femme favorite Sohbéya, mère d'Hescham, on célébra avec beaucoup de magnificence à Cordoue la reconnaissance et la proclamation d'Hescham, en qualité de wali el ahdi, quoiqu'il fût encore très jeune. On convoqua les walis des principales capitainies, les

[1] Conde, c. 95.

wasirs, les khatebs, et tous les fonctionnaires d'un ordre élevé, et il y eut à cette occasion des fêtes et des réjouissances dans toutes les villes de l'empire. Les poètes surtout célébrèrent à l'envi le khalife lettré et poète lui-même qui les protégeait. Conde contient à ce sujet une longue énumération de ceux qui vinrent à Cordoue en cette circonstance; il nomme Abou Ahmar el Ramédi qui obtint sa grâce et sortit de prison le jour même de la cérémonie, et parle de plusieurs écrivains non moins distingués, bien qu'ils habitassent les provinces. De ce nombre était Ebn Walid Yoonas ben Abdallah, cadhi de Badajoz; sur la renommée de sa vertu et de ses talens, le khalife le fit venir à Cordoue; mais bientôt fatigué du bruit et des vanités de la capitale, il demanda la permission de se retirer dans une solitude de l'Algarbe; c'est là qu'il écrivit ses ouvrages ascétiques et du mépris des choses humaines.

L'Elbirani Ebn Issa el Gasani, qui arrivait d'Égypte et d'autres pays de l'Orient où il avait voyagé par ordre d'El Hakem, montra aussi dans cette circonstance son mérite et sa gratitude envers le khalife; il lui présenta sa géographie et une description en vers des environs d'Elbira. En cette même occasion se distinguèrent deux illustres érudits de Guadalhajara, Ahmed ben Schalaf ben Mohammed ben Fortoun el Madyouni, et Ahmed ben Mousa ben Yanki, lesquels, après avoir étudié dans leur patrie avec le fameux Waheb ben Masséra, et à Tolède avec Abd el Rahman ben Issa ben Modaredj, étaient allés en Orient, avaient été en Égypte et à Mekka, et venaient d'arriver à Cordoue avec El Sadek ben Schalaf ben Babyl de Tolède, habitant de Bargas, qui venait de visiter le temple d'Alaksâ. On applaudit les vers d'Ibrahim ben Schaïra Abou-Ishak, surnommé Abou el Asbadj, de Séville, déjà célèbre par ses poésies descriptives, et ceux de Souleïman ben Batal de Badajoz, connu sous le nom de Aïen Goudi, parce que beaucoup de ses productions commençaient par ces mots, signifiant: yeux fortunés! On vit aussi se distinguer par des preuves écla-

tantes de leur esprit Souleïman ben Schalaf ben Ahmer, surnommé Ebn Gamrou de Cordoue, qui avait été cadhi d'Ezija, et vivait actuellement à Cordoue dans le Khandek ou fossé du faubourg de Aradjedjila, et que le khalife fit wasir de son conseil; et Yahya ben Hescham el Merwâni, et le docte poète de Cordoue, Yahya ben Houdhéil, et Youonas ben Mesoud de la Rusafa de Cordoue, auteur de la Description des Jardins, et Yaïsch ben Saïd de Baena, qui transcrivait avec une merveilleuse élégance les poésies qui obtenaient la préférence et la flatteuse approbation d'El Hakem. L'érudition et la poésie jouissaient en ce temps d'une telle estime en Espagne, que les femmes mêmes s'y adonnaient. Les biographes arabes nomment avec complaisance plusieurs de ces femmes distinguées, et font une mention toute spéciale de Maryem, fille d'Abou Yakoub el Faïsoli de Xilbe, qui donnait des leçons d'érudition et de poésie aux jeunes filles des plus illustres familles, et jouissait d'une grande célébrité à Séville. De son école, dit un de ses biographes, sortirent quelques-unes de ces grâces qui faisaient les délices des palais des princes et des grands; Radhyia, l'une d'elles qu'El Hakem avait surnommée l'heureuse étoile, affranchie d'Abd el Rahman el Nassr, qui la céda à son fils, faisait l'admiration de ce temps par ses vers et ses élégantes histoires; après la mort d'El Hakem, elle voyagea en Orient et s'attira partout les applaudissemens des connaisseurs et des gens instruits.

A l'exemple du khalife les walis, les wasirs et les scheikhs principaux de la capitale et des provinces protégeaient les savans, honoraient les lettrés, et ne laissaient échapper aucune occasion de leur montrer le prix et l'estime qu'ils faisaient de leurs talens. Tel était le goût de ce temps pour les choses littéraires qu'on faisait réciter une soura ou un morceau de poésie inédit devant les personnes qu'on voulait bien recevoir, comme on leur présente aujourd'hui le café ou le sorbet. Le cadhi de Cordoue Mohammed ben Ischak ben Sélim

était un homme austère, mais docte et affable; El Khasem ben Asbadj el Baéni raconte que le cadhi Youonas rapportait de lui le trait suivant : Ebn Safaran el Schéïbani demeurait à Cordoue sur les bords du fleuve dans le quartier des fontaines (Adwat el Aïoun) : il arriva que le cadhi Ebn Sélim, étant sorti à cheval, fut surpris par la pluie, qui l'obligea à entrer avec son cheval dans le dihliz (le vestibule ou la cour) d'El Scheïbani; celui-ci sortit, le pria de descendre, et le fit entrer dans sa maison ; après les complimens d'usage, et l'avoir fait asseoir sur son estrade, El Scheïbani donna quelques ordres et une jeune fille entra, un Koran à la main. El Scheïbani lui ordonna d'en lire une soura. Les Musulmans divisent le Koran en 114 souras ou chapitres fort inégaux, chaque soura en diverses hizbés ou sections, et celles-ci en un certain nombre de scharas ou petites divisions de dix vers ; le vers alcoranique se nomme aléya : au commencement de chaque soura se trouvent le titre, le nombre de vers qu'elle contient et la mention si elle a été publiée à la Mekke ou à Médine ; le Koran est la lecture par excellence, et c'est encore un emploi distingué que celui de mokri ou lecteur du Koran dans les mosquées; on y lit d'une voix élevée et selon de certains principes, et l'on appelle cette manière de lire *tala*. La jeune fille dit une schara, elle chanta ensuite quelques vers, d'une voix douce et avec tant d'intelligence et de grâce que le cadhi en demeura charmé; sans être aperçu il tira une bourse et la glissa sous son siége. La pluie ayant cessé il remercia son hôte, prit congé et remonta à cheval. El Scheïbani l'ayant reconduit rentra aussitôt et trouva, sous l'estrade, une bourse contenant vingt doblas d'or [1].

Un autre passage rapporté également par Conde [2] peut donner une idée de ce qu'était une réunion de savans à cette

[1] El Khasem ben Asbadj el Baeni, dans Conde, c. 95.
[2] Ibid., l. c.

époque, et comment on y employait le temps. Je laisserai parler l'auteur arabe.

Ahmed ben Saïd ben Kauthir el Ansari de Tolède, docte fakih de cette ville et fort riche, y jouissait, dans ce temps, d'une grande considération. On raconte de lui qu'il avait coutume de réunir chez lui jusqu'à quarante amis affectionnés aux belles-lettres, tant de Tolède que de Calatrava et d'autres villes. On se réunissait pendant les mois de novembre, de décembre et de janvier, dans une grande salle dont le parquet était couvert de tapis de laine et de soie et de coussins magnifiques; les murs étaient tendus de tapis et de draps ouvrés. Il y avait, au milieu de cette salle, un gros cylindre, de la hauteur d'un homme, plein de charbon allumé, autour duquel on se rangeait à la distance qui convenait à chacun. On ouvrait la séance par la lecture d'une hizbé ou section du Koran, ou bien par celle de quelques vers, que l'on commentait ensuite. Les lectures continuaient, et chacun apportait là son tribut d'idées. De temps en temps cependant on suspendait la conférence, et les domestiques de la maison apportaient des parfums que l'on brûlait ou distribuait aux membres de l'assemblée, et de l'eau de roses pour leurs ablutions. Peu après, vers le milieu du jour, on servait un repas assez simple consistant en viandes de chevreau et de mouton, et en quelques autres mets apprêtés à l'huile, auxquels on joignait du lait caillé, du beurre, des olives, des gâteaux et des bonbons variés, quelques fruits secs, des oranges et des dattes. Pendant les plus courtes journées de l'hiver, ils passaient la plus grande partie du jour à table, tout en causant et en dissertant. Ces conférences duraient jusqu'à la fin de janvier, et avaient lieu tous les ans. Aucun habitant de Tolède n'égalait en générosité le fakih Ahmed ben Saïd, bien qu'il s'y trouvât des gens très riches, et tel était son dévouement à la science et aux lettres, qu'il logeait dans sa maison et pensionnait plusieurs hommes livrés à la culture de l'es-

prit, dont quelques-uns sont devenus célèbres dans la littérature orientale. Le khalife, juste appréciateur du mérite, le nomma préfet de la juridiction de Tolède; mais Yaïsch ben Mohammed, cadhi de la même juridiction, le fit assassiner par envie de sa renommée et de sa popularité. Le meurtrier entra chez lui un jour qu'il était seul; Ahmed ben Saïd était occupé à lire dans son Koran; il devina pourquoi cet homme venait, et il lui dit: Je sais ce qui t'amène; remplis ta commission: Dieu est au ciel, qui voit tout et pèse tout. L'assassin l'étouffa, et l'on répandit le bruit qu'il était mort d'un accident naturel. Ebn Hayyan dit qu'il fut ainsi assassiné dans un voyage qu'il fit à Santarem, en 403 (1012)[1]. Il laissa un fils nommé Saïd ben Ahmed, qui fut cadhi de Tolède, et qui mourut en 1069. C'est en parlant de Saïd ben Ahmed et de ceux qui lui ressemblaient qu'Aboulfarage, l'auteur des Dynasties, a dit: « Ils n'ignoraient pas que ceux qui travaillent au progrès de la raison sont les élus de Dieu, et les meilleurs et les plus utiles serviteurs de l'Être Suprême: la vile ambition des Chinois et des Turks peut se vanter de l'industrie de leurs mains ou de leurs jouissances sensuelles. Ces habiles ouvriers doivent rougir cependant en voyant les hexagones et les pyramides des cellules d'une ruche d'abeilles. La férocité des tigres et des lions doit épouvanter ces hommes braves..... Mais les maîtres de la sagesse sont les flambeaux et les législateurs du monde, et sans eux le genre humain retomberait dans l'ignorance et la barbarie[2]. »

El Mostanssir mit tous ses soins à donner à son fils unique (c'est ainsi que tous les documens arabes qualifient le fils de Sohbéya, Hescham), les plus doctes précepteurs que l'on put trouver en Orient et en Occident; il rechercha entre autres pour cet objet l'un des savans dont nous avons

[1] Conde, c. 93.
[2] Aboulf. Dynast., p. 160, cité par Gibbon, c. 52.

parlé dans notre chapitre précédent, Abou Bekr el Hassan el Zébeïd[1], originaire de Séville et habitant de Cordoue, disciple de Kkasem ben Asbadj, de Saïd ben Fahloun et d'Ahmed ben Saïd pour la langue, et d'Abou Aly el Bagdadi pour la poésie : ce Zébeïd était l'homme le plus docte que l'on connût alors dans la langue arabe et sa grammaire; il fut spécialement chargé de l'enseigner à Hescham. Il composa divers ouvrages très curieux, et, comme nous l'avons dit déjà, l'abrégé du célèbre dictionnaire intitulé : Aïn (la Fontaine ou la Source). Il fut aidé dans ce travail, d'après les ordres du khalife, par le capitaine de la garde Mohammed ben Aly Housseïn et par Abou Aly el Bagdadi. El Zébeïd fut préfet de la juridiction de Cordoue et occupa divers postes importans sous le successeur d'El Hakem. El Kkasem ben Asbadj de Baena enseignait au futur khalife les histoires traditionnelles; Mohammed ben Khateb el Lezdi, l'histoire littéraire et la versification; et enfin El Thobni de Zâb (de Thobnah, ville africaine, située à l'est d'Al Massylah, dans la direction des monts Aouras), était chargé de lui faire comprendre les poésies les plus célèbres de la littérature orientale[2].

Aucun monarque musulman, si l'on en excepte Haaroun el Raschid et Abd el Rahman III, ne fit plus de cas et ne prit plus de soin qu'El Hakem des hommes qui cultivaient les lettres et les sciences[3]. C'est ainsi que ceux que nous venons de nommer occupaient presque tous des postes éminens

[1] Son nom entier s'écrit : Abou Bekr Mohammed ben el Hassan ben Abdallah ben Mézhadj el Zébéïdi.

[2] Conde, c. 93.

[3] Viros omni scientiarum genere excellentes undequaque accitos in primis caros habuit; præmiis, honoribus amplissimis cumulavit : quorum alios rerum Hispanicarum annalibus, alios historicæ aut naturali aut litterariæ conscribendæ deligebat; id quo accuratius fieret urbium præfectis cæterorumque locorum rectoribus negotium dabat et certiores quasque notitias cum ad antiquitatum monumenta, tum ad familiarum origines et stemmata pertinentes diligenter ex incolis exquirerent mittendasque curarent (Ebn el Abar, dans Casiri, p. 202).

dans l'état; le persan Schabour entre autres était gouverneur de Badajoz; Mohammed ben Abd el Wahed, de Jaen; Ebn Djehwar était baït-el-maal ou préfet de la trésorerie; Ahmed ben Saïd, préfet ou grand juge de la juridiction de Tolède; Abdallah ben el Hakem el Koraïschi, général d'armée[1]. El Hakem ne s'occupait pas avec moins de zèle de tout ce qui pouvait contribuer à la prospérité générale. Il fit réparer aux frais de son trésor particulier les mosquées et les menzils ou hôtelleries publiques, entre autres l'ancienne et célèbre hôtellerie de Libla, nommée Menzil Haschémia; il fit construire des fontaines dans les villages et sur les grandes routes, et rétablir partout les ponts et les aqueducs endommagés[2].

Tous les genres de travaux utiles étaient encouragés sous son règne. Il fit immatriculer les peuples de ses états, et il y avait en Espagne, dans la seule Espagne musulmane s'entend, six grandes villes capitales des capitainies, quatre-vingts villes très peuplées, trois cents villes de troisième classe, et des hameaux, des villages, des châteaux et des fermes en quantité innombrable : il y en avait jusqu'à douze mille dans les seules terres qu'arrose le Guadalquivir. Quelques auteurs disent que l'on comptait à Cordoue deux cent mille maisons, six cents mosquées, cinquante hospices, quatre-vingts écoles publiques pour le haut enseignement, et neuf cents bains pour le peuple. Les revenus annuels de l'état montaient à douze millions de mitkals d'or, sans compter les redevances du zékat qui se payaient en fruits. On exploitait beaucoup de mines d'or, d'argent et d'autres métaux pour le compte du khalife, et quelques-unes pour le compte des particuliers dans leurs propriétés : celles des montagnes de Jaen, de Bulche et d'Aroche, et les mines des montagnes du Tage, dans les Algarves (l'Algarbia d'Espagne), étaient fort ri-

1 Conde, c. 93 et 94.
2 Ibid., l. c.

ches. Il y avait des mines de pierres précieuses, deux de Yakout ahmar ou diamant rouge, c'est le nom que les Arabes donnaient au rubis, du côté de Béja et de Malaga. On pêchait le corail sur les côtes de l'Andalousie, et des perles sur celles de Tarragone. Pendant la longue paix que sut conserver El Hakem, l'agriculture fut encouragée dans toutes les provinces d'Espagne; on construisit des canaux d'irrigation dans les plaines de Grenade, de Murcie, de Valence et dans l'Aragon; on établit des bassins ou réservoirs pour l'arrosement (albuheras), et l'on fit diverses plantations d'espèces exotiques, suivant qu'il convenait au sol et au climat des provinces. Sous le khalifat pacifique d'El Hakem en un mot, pour parler comme un de ses historiens, les lances et les épées furent converties en houes et en socs de charrue, et des Musulmans inquiets et avides de combats il fit de paisibles laboureurs ou des bergers. Les plus illustres se faisaient honneur de cultiver leurs jardins de leurs propres mains, les cadhis et les fakihs étaient devenus campagnards.

La vallée et l'eau, que le seul mot *wad* ou *gouad* (*guad* écrit à l'espagnole) exprime pour les Arabes [1], la vallée et l'eau, en possession de tout temps d'éveiller en eux des idées agréables, les attirèrent plus vivement que jamais. C'est de cette époque que date la grande culture de la haute Andalousie et des vallons reculés de la Sierra Moréna; ils portent partout des traces des travaux des Arabes; la plupart des usages et des procédés d'agriculture employés dans cette province sont encore tout arabes; le cheval est partout le compagnon du libre aldéano andalou. Partout où il y

1 *Wad*, *ouad* ou *Guad* s'écrit en arabe avec un *waw*, un *alef* et un *dad*. Guad ou wad, qu'on prononce quelquefois oued, se prend pour une vallée, le lit d'une rivière, la rivière même (voyez Golius). Le *w* arabe initial est ordinairement changé en *gu* par les Espagnols; ainsi, pour *al wadou* (l'ablution), ils disent *alguado*; pour *wadaf*, pl. *wedafioun* (entraves, fers ou liens qu'on met aux pieds des chevaux pour empêcher qu'ils ne s'enfuient), *Guadafiones*; etc.

avait de l'eau et quelque végétation, l'Arabe s'établissait et tirait de la terre le meilleur parti possible. Dans les plus étroits vallons, là même où ne se trouvait que le lit d'un torrent, il élevait des ponts; il faisait jaillir du sol l'eau vive qu'il recelait; il en formait des ruisseaux; mais il était surtout à l'aise pour peu que le torrent conservât toute l'année quelque courant d'eau. C'est ainsi que, non loin de Baylen, en marchant vers l'ouest, le voyageur trouve un pays très pittoresque, où tous les lieux portent des noms arabes. La route serpente entre des rochers sauvages et bientôt on descend dans une petite vallée où coule, au milieu de gros cailloux, un torrent nommé l'Herrumblar. Il fait tourner, auprès d'un beau pont, portant encore l'empreinte de son origine arabe, un moulin, qui se trouve là pour animer le paysage le plus agreste, le plus silencieux, le plus triste qu'on puisse voir.

Dans plusieurs parties de la Sierra Moréna se retrouvent des sites et des vestiges semblables. Sur des hauteurs solitaires où à peine aujourd'hui on rencontre quelque sauvage gardien de troupeau, vêtu des pieds à la tête de peaux de mouton, et veillant sur ses ouailles l'escopette au côté, dans les plus profondes anfractuosités de la sierra, quand on s'aventure à y pénétrer en quittant les sentiers battus, on est agréablement étonné de trouver par intervalle quelque ouvrage de la main des hommes. On est étonné surtout de voir ces restes persistans de berges écroulées depuis des siècles, que l'industrie des Arabes avait élevées sur les flancs de pentes formidables, où le temps n'a pu entièrement les effacer encore. Des milliers de lieux, maintenant incultes et déserts, conservent dans ces montagnes des traces d'une ancienne culture et de l'emploi des procédés agricoles des Arabes, que l'on peut péremptoirement rapporter, ce nous semble, à l'époque d'El Hakem. Ce fut aussi sous El Hakem que les transmigrations bis-annuelles d'une province à l'autre des tribus qui con-

servaient l'ancienne manière de vivre des Bedawis et qui se livraient particulièrement au soin des troupeaux, se régularisèrent et reçurent une espèce d'institution publique. C'était un usage immémorial, parmi les Arabes, originairement nomades et pasteurs, de changer ainsi de pâturages et de campemens avec les saisons; ils portaient au printemps leurs tentes à plus ou moins de distance des lieux où ils s'étaient établis en automne pour donner aux herbages le temps de se renouveler, et habiter pendant la *mésaïfa* ou saison d'été les contrées fraîches du nord et de l'est, et pendant la *mesta* ou quartiers d'hiver les campagnes tempérées du midi et de l'ouest, imitant ainsi les grues, pour emprunter la comparaison du rawi arabe Damir, lesquelles font leur mésaïfa dans l'Irâk ou la Chaldée, et leur mesta en Égypte et dans les pays du couchant. La plupart des usages que les tribus arabes, vouées à ce genre de vie pastorale, avaient introduits en Espagne, et des privilèges dont elles jouissaient pour leurs troupeaux se sont conservés dans ce pays presque dans toute leur intégrité primitive : c'est ainsi qu'alors comme aujourd'hui d'immenses troupeaux de brebis passaient au mois d'avril des pâturages de l'Estramadure et de l'Andalousie aux pâturages de Molina de Aragon, et revenaient au mois d'octobre dans l'Andalousie et l'Estramadure. C'est l'origine de la mesta. Ces troupeaux, ainsi que leurs pasteurs, se nommaient moedinos, errans et transmigrans, et Conde conjecture que c'est de ce nom altéré qu'est venu celui de mérinos, donné aux troupeaux qui changent deux fois par an de pâturages[1].

On trouve des détails intéressans sur les troupeaux qui ont conservé cette manière de vivre à l'arabe, pour parler comme le docteur Conde, dans l'introduction à l'histoire naturelle et à la géographie physique de l'Espagne de Guil-

[1] Conde, c. 94.

laume Bowles[1]. « Il y a en Espagne deux espèces de brebis, dit Bowles; celles de la première espèce, dont la laine est commune, passent leur vie où elles naissent, ne changent point de pâturages et reviennent tous les soirs à la bergerie; les autres, dont la laine est fine, voyagent deux fois tous les ans, et, après avoir passé l'été sur des montagnes, descendent dans les parties méridionales du royaume, telles que la Manche, l'Estramadoure et l'Andalousie. On appelle cette seconde espèce brebis ambulantes: suivant le calcul qu'on en a fait, elles peuvent monter au nombre de cinq millions..... Pour l'ordinaire un troupeau est composé de dix mille brebis, dont le soin est confié à un maître berger. Ce maître berger doit être un homme actif, connaisseur en pâturages et au fait des maladies d'un troupeau. Il a sous ses ordres cinquante bergers qui ont des gages proportionnés et cinquante chiens qui veillent à la garde du troupeau. Le maître a quinze cents livres par an et un cheval. Quant aux bergers subalternes, les premiers ont trente-sept livres dix sous de gages, les seconds vingt-cinq livres, les troisièmes quinze livres et les derniers dix livres. On leur donne en outre à chacun deux livres de pain par jour : on en donne autant pour chaque chien; mais d'un pain d'une qualité inférieure. On permet à ces bergers d'avoir quelques chèvres et quelques brebis en propre; mais la laine en appartient au maître du troupeau, et ces bergers n'en peuvent vendre que la viande et les agneaux; ils peuvent également disposer du lait; mais ils ne savent pas en tirer parti. En avril et en octobre on donne trois livres à chaque berger pour son voyage à titre de gratification..... Quoique ces troupeaux ambulans se dispersent dans différentes provinces, il est inutile de parler de ce qui se passe dans chaque trou-

[1] Introduccion á la Historia natural y à la geografia fisica de España; por D. Guill. Bowles, Madrid, 1776, in-8°.

peau en particulier, parce qu'ils suivent tous le même régime. Quant à moi, c'est sur la montagne et à Molina de Aragon, en été, et en Estramadoure, en hiver, que j'ai le plus observé ces troupeaux, parce que ce sont là les cantons où ils se trouvent en plus grande quantité. Molina est à l'orient de l'Estramadoure et de la Manche. La montagne qui est située au nord de cet endroit est le point le plus élevé de l'Espagne. Molina abonde en plantes aromatiques, et on n'en trouve pas une seule sur la montagne.—Les bergers, en arrivant à l'endroit où ils doivent passer l'été, commencent par donner aux brebis autant de sel qu'elles en veulent. Pour cet effet les maîtres des troupeaux leur donnent vingt-cinq quintaux de sel par mille têtes de brebis. Ce sel est consommé en moins de cinq mois, parce qu'on ne leur en donne ni lorsqu'elles sont en route ni pendant l'hiver. Pour donner le sel aux brebis on nettoie cinquante ou soixante pierres plates; on y étend le sel; on y fait passer les brebis petit à petit, et chacune en lèche la quantité que bon lui semble. On répète souvent cette opération et on a soin de ne point les laisser paître ces jours-là dans un terrain de pierres calcaires. Après que ces brebis ont mangé leur sel, on les conduit dans un terrain argileux, et comme ce sel leur ouvre l'appétit, elles dévorent tout ce qu'elles rencontrent et retournent au sel avec encore plus de voracité. Lorsque leur pâturage est calcaire ou mêlé de chaux, elles mangent moins de sel à proportion de la chaux qui s'y trouve... A la fin de septembre les brebis ambulantes se mettent en marche pour aller dans des climats plus chauds. Leur route est réglée par les lois de temps immémorial. Elles passent librement par les communes des villages; mais comme il est indispensable qu'elles traversent des terres cultivées, les propriétaires sont obligés de leur réserver un passage de quatre-vingt-dix pieds de large, où ces pauvres animaux sont forcés d'aller très vite; ils font quelquefois six à sept

lieues par jour pour arriver dans des endroits moins étroits où ils trouvent à paître ; après quoi ils ralentissent leur marche et ils se reposent. Dans les cantons incultes les brebis font ordinairement deux lieues par jour, suivant toujours le berger et broutant le plus qu'elles peuvent sans s'arrêter. Leur voyage depuis la montagne jusqu'à l'intérieur de l'Estramadoure est d'environ cent cinquante lieues, qu'elles font à peu près en quarante jours. — Le premier soin du berger est de conduire les brebis dans le pâturage où elles ont brouté l'hiver précédent, et qui en a vu naître la majeure partie. C'est une précaution qui ne donne pas grand'peine au pasteur, puisque, quand bien même il ne conduirait pas les brebis dans cet endroit, elles s'y rendraient d'elles-mêmes par la grande sensibilité de leur odorat, à l'aide duquel elles reconnaissent leur terrain, quoiqu'il n'y ait rien à l'extérieur qui le distingue des terres d'alentour; et, en supposant même que le berger voulût les faire aller plus loin, cela ne lui serait pas facile. Arrivé à sa destination, ce berger commence par pratiquer des parcs où les brebis passent la nuit. Pour cet effet, il plante plusieurs pieux en terre, et fixe et lie ces pieux entre eux avec de grosses cordes d'esparte, qui vont d'une extrémité à l'autre, afin que les brebis ne puissent ni s'écarter ni être dévorées par les loups : les chiens veillent au dehors. Les bergers se construisent aussi une cabane avec des branches d'arbres liées avec un peu de terre; en conséquence, et pour qu'ils puissent faire le feu dont ils ont besoin, la loi leur permet de couper une branche de chaque arbre..... Peu après leur arrivée aux quartiers d'hiver, les brebis commencent à mettre bas; c'est le temps où elles demandent le plus de soin, et c'est aussi alors que les bergers ont le plus de peine : on sépare les brebis qui sont stériles, et on les conduit à l'endroit où l'herbe est la plus mauvaise, réservant la meilleure pour celles qui sont pleines; et à mesure qu'elles mettent bas, on les conduit dans un autre

canton encore meilleur, qu'on réserve à cet effet. Les agneaux qui naissent les derniers sont également conduits dans un canton séparé où l'herbe est plus délicate, afin qu'ils y croissent plus vite, et que devenus aussi forts que ceux qui sont nés avant eux, ils puissent également entreprendre le voyage, et gagner les pâturages d'été..... Au mois d'avril, qui est le temps où elles se mettent en marche pour regagner la montagne, les brebis témoignent, par divers mouvemens, le désir qu'elles ont de partir, et il faut que les bergers aient grand soin qu'elles ne leur échappent; car on en a vu des troupeaux entiers s'écarter à deux ou trois lieues, tandis que le berger dormait. Ces brebis prennent toujours le chemin qui les conduit le plus directement vers leurs pâturages d'été[1]. »

Je reviens à El Hakem, dont cette digression nous a trop écartés, et j'y reviens pour terminer l'histoire de son règne comme je l'ai commencée, par l'éloge des qualités privées et du goût littéraire de ce khalife, l'un des plus instruits et des meilleurs de cette dynastie. Pendant un règne de près de quinze ans, El Hakem gouverna l'empire avec sagesse et bonté, et légua à ses peuples le souvenir d'un prince religieux et bienfaisant, ami de la paix et des lettres. Nous avons parlé en commençant ce chapitre de l'amour d'El Hakem pour les livres. La bibliothèque fondée par ses soins dans le palais Merwan du vivant de son père s'accrut encore sous son règne et s'éleva, selon quelques auteurs, au chiffre énorme de six cent mille volumes[2]. Il n'était point alors, dans tout l'Occident chré-

1 Voyez d'ailleurs, sur les usages et les abus de la Mesta, ce qu'en ont écrit Jovellános (Informe de la Sociedad económica de Madrid al real y supremo Consejo de Castilla en el espediente de lei Agraria, Madrid, 1820), et Cabarrus (Cartas sobre los obstáculos que la naturaleza, la opinion y las leyes oponen á la felicidad pùblica, escritas al señor Don Gaspar de Jovellános, Madrid, 1820).

2 Quorum (Codicum) tanta confluxerat copia, ut si scriptoribus fides, bibliotheca regia illo ævo ad sexcenta voluminum millia accreverit, quæ non nisi quadraginta quatuor ingenti mole catalogis recensebantur (Casiri, t. II, p. 38; conf. par Ebn Alabarus, p. 202).

tien, une seule bibliothèque, soit monastique, soit royale, qui comptât un nombre approchant de volumes, et les plus considérables ne s'élevaient guère au-dessus de trente à quarante mille. Richard de Buri, évêque de Durham, chancelier et grand trésorier d'Angleterre sous Édouard III, au commencement du quatorzième siècle, c'est-à-dire plus de trois siècles postérieurement, en possédait incomparablement moins dans la bibliothèque célèbre qu'il amassa avec tant de peine et de soin, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans son traité de l'amour des livres, intitulé : *Philobiblion*[1]. L'évêque anglo-normand y définit les livres en termes qui eussent charmé El Hakem : — « Ce sont, dit-il, des maîtres qui nous instruisent sans verges et sans férules, sans colère et sans intérêt. Si vous les allez trouver, ils ne dorment point ; si vous les cherchez, ils ne se cachent point. Ils ne murmurent point de vos fautes, et ne ricanent point si vous restez court[2]. » D'excellentes copies des traductions des auteurs grecs faites à Bagdad par l'ordre d'El Mamoun et sous le khalifat d'Haaroun el Raschid, se trouvaient dans la bibliothèque merwanienne, et les philosophes arabes se formaient alors à Cordoue sur les ouvrages d'Aristote, les médecins, sur ceux d'Hippocrate et de Galien, et les géographes sur les écrits de Ptolémée. On y avait Euclide, Archimède, Appollonius Pergaeus et Aristarque de Samos traduits. Mais Aristote surtout jouissait du plus grand crédit parmi nos Arabes andalousiens, et c'est par eux qu'on en connut d'abord quelque chose de ce côté-ci des Pyrénées. L'Almageste de Ptolémée a été traduit sur une version arabe tirée d'Espagne avant que le texte grec fût connu en Europe. Les ouvrages sur les mathématiques et sur la physique abondaient aussi dans la bibliothèque merwa-

1 Imprimé pour la première fois à Spire en 1483.

2 Hi sunt magistri qui nos instruunt sine virgis et ferulis, sine cholera, sine pecunia. Si accedis, non dormiunt ; si inquiris, non se abscondunt. Non obmurmurant, si oberres ; cachinnos nesciunt, si ignores.

nienne ; mais les recueils de vers paraissent avoir été l'objet de la prédilection particulière du khalife. La poésie en effet l'occupa jusqu'à ses derniers momens, et il n'était pas seulement juste appréciateur du mérite des gens d'esprit, il était lui-même très bon poète, et il reste de lui des vers qu'il adressa, au rapport d'Ebn Hayian, à sa femme favorite Sohbeya, mère d'Hescham, à l'occasion de son départ pour la campagne de San Estevan de Gormaz. Abou Aly el Hassan ben Ayoub et Mouhayer el Dylémi les rapportent, à quelques variantes près, dans leurs grands répertoires poétiques[1]. La poésie, ainsi que nous avons eu plus d'une fois occasion de le remarquer déjà, était un goût inné chez les Arabes, et que l'éducation ne fit que fortifier et étendre parmi eux. Elle datait en Arabie de bien avant l'islamisme, et elle y fut cultivée depuis avec encore plus de passion et de zèle. — « Apprenez la poésie à vos enfans, dit le prophète ; elle ouvre l'esprit, elle embellit la sagesse, elle rend héréditaires les vertus héroïques[2]. » La poésie devint dès lors la base de l'éducation ; elle se trouva mêlée à tout, et devint l'auxiliaire de tous les autres progrès.

Ce fut vers le commencement du règne d'El Hakem et la première année du comitat ou du marquisat de Borrel, que Gerbert, moine d'Aurillac, vint étudier en Espagne près d'un évêque d'Ausone nommé Hatton, auquel étaient connus les livres de mathématiques des Arabes, et qui, par l'étude de ces livres, était devenu le premier mathématicien de l'Occident. Gerbert, qui fut pape dans la suite sous le nom de Sylvestre II, fit de tels progrès sous ce maître dans les mathématiques et la physique expérimentale qu'on le traita de sorcier à son retour. C'est à lui qu'on attribue généralement

1 Voyez Conde, c. 94.

2 M. Jos. de Hammer, Encyklopædische Uebersicht der Wissenschaften der Orients, Leipzig, 1804, th. 1, s. 32.

l'introduction en France des chiffres arabes et des horloges à balancier. Pendant son séjour en Catalogne, Gerbert montra beaucoup de cette activité d'esprit qui devait le porter aux postes éminens qu'il occupa depuis ; il accompagna Borrel à Rome en 972, et prit part aux démarches que Hatton son maître, qui était du voyage, fit auprès du pape Jean XIII pour en obtenir l'érection de son siége épiscopal d'Ausone en église métropolitaine indépendante de Narbonne. Jean XIII rendit une bulle à cet effet, mais à laquelle l'évêque de Narbonne résista si bien, que les choses en demeurèrent là, sans que jamais Hatton ait porté d'autre titre que celui d'évêque [1].

Hugues Capet, roi des Français, et l'impératrice Théophanie, femme de Nicéphore Phocas, élu par l'armée empereur des Grecs en 963, s'attachèrent successivement Gerbert à son retour d'Espagne; le premier le chargea de l'éducation de son fils Robert, et la seconde le choisit pour son conseiller intime et pour compagnon de ses voyages. Ce fut étant devenu archevêque de Reims par la faveur d'Hugues Capet, que Gerbert établit la première horloge, dont le mouvement fût réglé par un balancier, qu'on eût encore vue en Europe, autre importation due aux Arabes d'Espagne. Ce genre d'horloge fut le seul en usage en Europe jusqu'en 1650 que Huyghens inventa le pendule. Dans ces hautes dignités Gerbert n'oublia point l'Espagne où il avait passé les plus belles années de sa vie dans l'intimité de Borrel et d'Hatton. Dans une lettre à l'abbé de son ancien monastère d'Aurillac, et dans une autre à Bonafilius, évêque de Girone, il parle d'un ouvrage sur l'arithmétique publié par un Espagnol nommé Joseph [2]. Dans une autre lettre à Lupitus de Barcelone, il le supplie en

[1] Voy. Marca, Hispan., ad ann. supradictum.

[2] Geraldo abbati aurillacensi, epist. 17 : — De multiplicatione et divisione numerorum libellum a Joseph hispano editum abbas Guarnerius penes vos reliquit, ejus exemplar in commune sit rogamus (Gerberti epistolæ, epist. 17. Geraldo abbati auriliacensi). — De multiplicatione et divisione numerorum

peu de mots, mais avec les plus vives instances, de lui communiquer un traité d'astrologie, que celui-ci avait traduit de l'arabe[1]. Dans deux autres lettres il témoigne à deux reprises et à deux personnes différentes le désir qu'il a de retourner en Espagne. « Je te dirai en confidence, écrit-il dans l'une à l'abbé Nithard, que j'ai hâte de partir d'ici, soit pour me retirer au palais impérial d'Othon, soit pour retourner dans l'Ibérie que depuis si longtemps j'ai quittée[2]. » — « L'Italie, dit-il enfin dans une autre, où maintenant je vis, est pleine de guerres et de tyrans. Je ne vois de remède pour moi que dans la philosophie, et pour la pouvoir goûter, il est nécessaire que je retourne à ce que je quittai, et reprenne le chemin de l'Espagne, suivant ce que me conseille mon ami l'abbé Guarinus; là je me consolerai par les lettres de ma souveraine l'impératrice Théophanie (*Domina mea Theophania*) digne de tout amour et de tout respect. Là ne viendront pas me troubler les inquiétudes dont les Français remplissent l'Italie[3]. »

El Hakem mourut le 2 de safar 366 (29 sept. 976). En comptant son règne depuis la mort de son père, il dura en années lunaires arabes, non seize ans et deux mois comme le dit Roderich de Tolède, mais quinze ans, cinq mois et trois jours, et en années solaires quatorze ans, onze mois et quatorze jours.

Il serait nécessaire de s'étendre beaucoup pour rapporter les vertus et la grandeur d'âme de ce savant prince et la prospérité de l'Espagne sous son règne (dit Conde en finissant l'histoire de ce khalife, ou plus certainement l'auteur arabe qu'il traduit); sa vie s'écoula comme les songes agréables qui

Joseph sapiens sententias quasdam edidit, eas pater meus Adalbero Remorum Archiepiscopus vestro studio habere cupit (epist. 25, Bonafilio Gerundensi episcopo).

1 Ibid., epist. 24. Lupito Barchinonensi : — Licet apud te nulla mea sint merita, nobilitas tamen ac affabilitas tua me adducit in te confidere, de te præsumere. Itaque librum de Astrologia translatum a te, mihi petenti dirige, et si quid mei voles in recompensationem indubitate reposce.

2 Ibid., epist. 75.

3 Epist., p. 792 et seq.

ne laissent que d'imparfaits souvenirs de leurs illusions; il mourut à Zahra le 2 du mois de safar de l'année 366, âgé de soixante-trois ans, dont il avait régné quinze ans, cinq mois et trois jours. Son corps fut accompagné d'une multitude infinie accourue de tous les villages voisins pour assister à ses funérailles, et il fut enterré dans le cimetière de la Rousafa où depuis longtemps il avait fait élever le caveau funéraire destiné à recevoir ses restes mortels. Son fils Hescham fit la prière pour lui, descendit dans le tombeau, et en sortit sans pouvoir contenir ses larmes [1].—Il avait raison de pleurer, cet enfant; car avec son père était descendu dans cette tombe tout l'avenir de la race d'Ommyah, et une prison splendide allait recevoir comme une proie, pour ne le plus lâcher, le fils d'El Hakem II, vainement surnommé comme par antiphrase El Mouwayiad Billah (le protégé de Dieu).

1 Conde, c. 97.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Avénement d'Hescham. — Élévation, gouvernement et expéditions du premier ministre ou hadjeb suprême El Mansour. — Sa politique. — Ses campagnes. — Élévation de Bermude II à la royauté par les comtes galiciens. — Guerre civile entre les Galiciens et les Léonais. — Siége et prise de Léon et d'Astorga par El Mansour. — Mort de Ramire III. — Suite de succès du général musulman. — Courses en Castille et dans l'Espagne orientale. — Prise de Barcelone. — Autres courses du hadjeb ; son entrée en Galice. — Prise et pillage de Saint-Jacques de Compostelle. — Nouvelles expéditions en Castille. — Bataille de Calatañazor. — Défaite et mort d'El Mansour. — Aperçus généraux. — Situation respective des Musulmans et des chrétiens à l'entrée du onzième siècle.

De 976 à 1002.

La pompe funèbre d'El Hakem étant terminée, on proclama son fils Hescham, alors âgé de dix ans et quelques mois ; il était fils unique d'El Hakem : sa mère se nommait Sohbeya, et il fut surnommé El Mouwayiad Billah, l'aidé ou le protégé de Dieu : sa reconnaissance solennelle fut célébrée en présence d'un grand nombre de walis, de kadhis, de wazirs et autres principaux ministres de l'état, le lundi cinquième jour de la lune de safar 366 [1]. La lecture de l'acte d'inauguration fut faite par le hadjeb Djâfar ben Othman el Mouschafy, surnommé Abou el Hassan el Berberi, qui avait été wali de Mayorque sous le règne d'El Nassr, puis wazir du conseil d'El Hakem, et enfin hadjeb du même prince. Les faits subséquens donnent à connaître qu'il y avait en ce temps plusieurs hadjebs comme il y avait plusieurs wazirs.

Parmi ces derniers se trouvait un homme que je dois main-

1 2 octobre 976.

tenant faire connaître, et qui va occuper la scène tout entier: cet homme, qu'El Hakem avait élevé du poste de kadhi à celui de wazir, s'appelait Mohammed ben Abi Ahmer el Moaferi; il était natif de Torasch, près d'Algésiras, ce qui l'a fait surnommer par quelques historiens El Toraschi. Il était né dans ce hameau voisin du détroit l'année même (939) de la grande défaite des Musulmans à Simancas, comme si Dieu en avait voulu faire naître le futur vengeur dans le temps même que les Musulmans la souffrirent[1]. Il avait par conséquent trente-sept ans lors de l'avénement d'Hescham au khalifat en 976[2]. Il était de plus secrétaire intime de Sohbeya, que nous ne croyons pas devoir nommer avec Conde la sultane Sohbeya, ce titre n'étant point de l'époque, et il était en grande faveur auprès d'elle. Par quelles vertus ou par quels vices Mohammed ben Abdallah ben Abi Ahmer el Moaferi avait gagné si fort les bonnes grâces de la femme favorite d'El Hakem II, l'histoire ne nous l'apprend point, et elle se contente de nous dire qu'il s'était attiré l'estime d'El Hakem et de Sohbeya par sa bonne mine et son mérite. La haute faveur seule dont il jouit est un fait certain. Quelques circonstances de famille avaient contribué aussi à le mettre en crédit : il descendait d'Abd el Melek de Wasith, compagnon de Thâreq. Sa mère nommée Boriha (Clara, Claire) appartenait à une des plus illustres familles de la Péninsule : elle était fille de Yahya ben Zakariya el Thémimi, surnommé Ebn Bartal[3]. Son père Abdallah ben Mohammed ben Abdallah ben Abi Ahmer Mohammed ben el Walid ben Yésid ben Abd

1 Conde, c. 98.

2 C'est à tort que l'auteur de l'article Almanzor, de l'Encyclopédie Nouvelle, donne à Mohammed ben Abi Ahmer vingt-cinq ans à l'avénement d'Hescham. Ce n'est pas la seule erreur qu'on remarque dans cet article, dont il eût été bien à désirer que se fût chargé M. d'Avezac, dans un recueil si important et si bien fait.

3 Ebn Hayian, dans Conde, c. 98.

el Melek[1], surnommé Abou Hafs, fakih distingué, avait été particulièrement honoré par le khalife El Nassr Leddin Allah ; il avait fait le saint pélérinage de la Mekke (El Hadj); c'était un homme instruit, disciple de Mohammed ben Omar ben Loubyba, de Ahmed ben Djaled, de Mohammed ben Fothéis el Elbirani (d'Elbira), et du célèbre Mohammed el Bedji (de Béja). Comme il retournait de la Mekke en Espagne, il tomba malade à Tharabolos (Tripoli de Barbarie), et mourut à Roukéda vers la fin du règne d'El Nassr[2]. Étant fort jeune, Mohammed ben Abdallah vint étudier à Cordoue, où il se distingua surtout dans la poésie, cet indispensable complément de l'éducation arabe. À la mort de son père, Mohammed était parmi les jeunes serviteurs du khalife; nous avons dit qu'El Hakem le distingua, et le fit successivement kadhi et wazir du conseil. Sohbeya, à ce qu'il paraît, le distingua plus encore, et le fit son secrétaire, et ensuite son majordôme (moukédem); ce fut l'origine de sa haute fortune. La mère d'Hescham, considérant l'extrême jeunesse de son fils à son avénement, chargea de la direction des affaires de l'état, avec le titre de premier hadjeb, ce Mohammed ben Abi Ahmer, devenu si célèbre sous le nom d'Almanzor, qui n'est que la forme espagnole, non sans quelque altération d'orthographe et d'euphonie, du surnom arabe d'El Mansour (le Victorieux, le Défenseur), qu'il ne tarda pas à mériter.

Nous voici arrivé à une des plus grandes en même temps que des plus curieuses époques de la domination musulmane en Espagne. D'un côté un khalife, un imam, qui n'est imam, qui n'est khalife que de nom, qu'on ne connaît, qui ne se

1 Les historiens arabes espagnols ne produisent du héros que cette généalogie qui s'arrête, comme on voit, à celui de ses aïeux qui passa et s'établit en Espagne lors de la conquête. Tous les autres étaient Hispano-Arabes, et Abi Ahmer, si l'on en juge par le surnom d'Ahmérites donné dès lors aux membres de la famille d'El Mansour, en fut le plus illustre.

2 Ebn Hayian, Ebn Hafyf et Ebn Fayad dans Conde, l. c.

manifeste que par certains actes officiels de la puissance souveraine, par l'inscription de son nom sur les monnaies, par la mention de son titre dans la prière et les actes publics, menant une existence mystérieuse dans la solitaire captivité de son palais de Zahra, où sa mère et son premier ministre le font vieillir, suivant l'expression du poète, « dans une longue enfance. » De l'autre un hadjeb tout puissant, faisant tout, dirigeant tout, gouvernant tout d'une manière absolue, à ce point que c'est lui qui semble le souverain et non le ministre. Grand homme de guerre qui soutint et mena tout par la guerre, El Mansour fit en vingt-six ans cinquante-deux expéditions contre les chrétiens; et, comme dit un auteur arabe, dans aucune son drapeau ne fut abattu ni son armée ne tourna le dos [1]. C'est ce tableau du gouvernement et des expéditions de Mohammed ben Abi Ahmer El Mansour que je dois ici retracer, et pour lequel les documens heureusement ne font pas défaut.

Voyons d'abord ce que nous en dit le moins mal informé des historiens généraux d'Espagne, d'après les documens publiés par Casiri dans le tome second de sa Bibliothèque Arabe-Espagnole [2].

« Le régent suprême, chargé par la reine Alsoba de la tutelle du nouveau prince, fut son insigne majordôme, cavalier de la descendance de Ahmer et natif d'Algesiras, appelé avant sa fortune Mohamad Almuaferi, et plus connu depuis sous le titre d'Alhagib, comme qui dirait vice-roi, et par le surnom d'Almanzor, c'est-à-dire en castillan le défenseur. C'était un homme instruit, politique habile et plein de sagacité en même temps que vaillant homme de guerre; mais sujet aux faiblesses de l'ambition, qui est l'ombre dont s'obscurcissent les plus grandes vertus, et l'écueil où échouent les hommes

1 El Makkari, mss. arab. de la Bibl. roy., n° 704.

2 Masdeu, t. XII, p. 215 et seq.

les plus forts. Pour couvrir autant qu'il était en lui la passion qui le dominait, il donna à la monarchie une apparence de république, formant une junte de sénateurs qui, dépendant uniquement de lui seul, paraissaient prendre part au gouvernement en qualité de ses compagnons. Il apaisa au commencement les troubles de l'empire, et eut soin de gagner les cœurs de toutes les classes du peuple, satisfaisant chacun selon ses passions ou ses besoins, exemptant les pauvres des taxes et des tributs, traitant les grands et les riches en égaux. Voyant en quel honneur les lettres étaient tenues parmi les Arabes, il les encourageait, visitait les écoles, assistait aux leçons, écoutait les professeurs, et leur accordait aide et protection dans leurs projets. Deux fois par an il allait en campagne contre les chrétiens, et presque chaque fois il s'en revenait vainqueur, tantôt leur gagnant des batailles et tantôt leur prenant des villes et des forts. Une fois en Castille, voyant que les nôtres, retranchés sur un mont couvert de neige, s'y fortifiaient pour empêcher son retour à Cordoue, il fit dresser ses tentes dans la plaine avec la plus grande sérénité d'âme, décidé à y passer tout l'hiver; puis il se mit à faire de là des excursions continuelles et de grands dégâts dans les parties accessibles des contrées voisines, si bien que les Castillans eux-mêmes, pour qu'il s'en fût, sentirent la nécessité de lui ouvrir le passage, et même eurent à lui payer (dit Rodcrich Ximenez) la valeur des semailles qu'il avait fait faire sur leurs terres. Il fut supérieur à presque tous les illustres hommes de guerre par la réunion de la sévérité et de la clémence, deux qualités si nécessaires à tout général, et qu'on rencontre si rarement réunies. Il ruinait par le fer et le feu les villes qui lui résistaient; mais jamais il ne permit qu'on fît la moindre offense à qui se rendait volontairement à lui. De toute prise ou butin il faisait toujours deux parts, dont il cédait l'une aux soldats, et employait l'autre en dépenses d'utilité publique, ne prenant pour sa part que la gloire. Sa dernière campagne

fut contre les chrétiens qui tenaient Tolède assiégée, etc.» Masdeu dit en gros d'El Mansour ce qu'on en vient de lire d'après Abou Bekr El Kodaïj, Abou Abdallah, El Homaïdi, Ebn El Abar et Roderich de Tolède [1].

Cette rapide esquisse nous montre Mohammed sous un jour, comme on voit, assez favorable. Aucun historien chrétien ne manque à louer plus ou moins le héros. Conde lui-même, dans la compilation de qui les faits parlent souvent contre le hadjeb, réfutant avec raison une erreur chronologique de Déguignes [2], qui fait déposer Hescham par son premier ministre en l'an 399 de l'hégire (1008), c'est-à-dire plus de six ans après la mort de celui-ci, loue surtout beaucoup El Mansour de sa fidélité à Hescham, comme si elle n'eût pas été une nécessité de sa situation [3]. Or, nous allons voir ce qu'il faut penser de cette fidélité par ce que Conde lui-même nous dit des premiers temps d'El Mansour.

Hescham, nous dit-il, tant à cause de son jeune âge que par suite de son penchant naturel, ne songeait qu'à ses jeux et à ses innocens plaisirs, ne sortait point de son palais et de ses délicieux jardins, et ne désirait point d'autres distractions et d'autres divertissemens qui lui étaient inconnus ; il était dans sa retraite toujours entouré de jeunes esclaves de son âge, qui étaient enfermés avec lui et ne communiquaient avec personne. Schabour le Persan, qui avait été chambellan d'El Hakem, et qui était venu de Mérida pour la proclamation d'Hescham, voulut lui parler avant son départ ; mais Sohbeya le dispensa de sa visite, d'accord avec le hadjeb Mohammed, et il partit aussitôt pour l'Algarbe, et les autres walis pour leurs provinces. Le favori sut dès le commencement gagner la

1 Abou Bekr el Kodaï, vestis serica, in Casiri, p. 49 et 50; —Abou Abdallah, El Homaïdi et Ebn el Abar, in ibid., p. 202 et 203 ; — Roder. Tolet., Hist. Arabum, c. 31, p. 26.

2 Hist. des Huns, t. I, p. 358.

3 Conde, Historia de la dominacion, etc., en el prologo.

bienveillance des hommes puissans, tant à Cordoue que dans les provinces, en leur rendant de grands honneurs et en les traitant avec beaucoup de courtoisie et d'affabilité, il montrait aux savans une estime particulière, et admettait dans sa maison ceux qui se distinguaient par leur esprit et leur érudition; il cherchait à rendre ses obligés et à forcer à la reconnaissance les gens en crédit, de quelque classe qu'ils fussent, et jusqu'aux infidèles et aux ennemis. Dès la première année de son gouvernement il voulut se signaler par d'illustres entreprises, et il prévint les walis et les généraux des frontières qu'il songeait à rompre la trève qu'il avait avec les chrétiens. Cette nouvelle fut très agréable au vulgaire des Musulmans, et on n'entendait que des louanges du hadjeb Mohammed et des annonces anticipées de ses futures victoires.

Une des premières mesures que prit le hadjeb Mohammed ben Abi Ahmer, ce fut de conclure un arrangement et la paix avec l'émir de Zanhaga Balkyn ben Zeïri, qui courait les pays du Magreb, et avait mis le siége devant Médina Cebta pour venger la mort de son père Zeïri ben Ménâd, qui avait été tué dans un combat par Djâfar ben Ali, émir d'El Massilah de Zâb pour El Hakem : ils conclurent leur arrangement en cette année 366, et Balkyn, levant le siége de Cebta, se retira aussitôt dans l'Yfrikia. Il paraît que, par cet arrangement, Balkyn s'engagea à fournir annuellement à El Mansour un certain nombre de chevaux et de soldats berbers, moyennant certaines conditions et à un certain prix, et que ces troupes étrangères, à la solde du hadjeb, servirent efficacement à fonder dès lors sa grandeur naissante. Le hadjeb Abou el Hassan Djâfar ben Othman el Mouschafy, Abou Bekr el Louloui et quelqnes autres de leur parti, se récriaient et murmuraient, non sans sujet ni sans de bonnes raisons, de ce que Mohammed ben Abi Ahmer faisait la paix avec les ennemis les plus acharnés d'El Hakem et déclarait la guerre à

ceux de Galice et d'Elfrank, qui avaient pendant tant d'années été fidèles au traité conclu avec le khalife. Dans le même temps Djâfar ben Aly el Andalousi, émir d'El Massyla, était assiégé dans El Kassar el Ocâb par les Berbers et il écrivit à Mohammed ben Abi Ahmer pour lui demander des secours, en le prévenant que si, dans un certain délai, il n'était pas secouru ainsi qu'il le demandait, il serait forcé de livrer cette forteresse. Il envoya ses dépêches par son wazir Abd el Walid ben Djehwar, qui était dans les bonnes grâces du hadjeb Mohammed ben Abi Ahmer : lorsque Mohammed reçut ces lettres il avait déjà fait son arrangement avec Balkyn ; il ne prit aucun souci du sort de Djâfar ben Aly, et la reddition d'El Kassar el Ocâb servit de prétexte pour perdre ce wali, dans la disgrâce duquel fut enveloppée toute sa famille [1].

Au commencement de l'année 367 (979) cependant, le hadjeb Mohammed ben Abi Ahmer partit pour visiter les frontières de l'Espagne orientale, donnant l'ordre aux walis et alcaydes de ce pays de tenir leurs troupes disposées pour faire chaque année deux incursions sur les terres des chrétiens, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre : il alla ensuite à Saragosse et visita les frontières des montagnes d'Elfrank, donnant les mêmes ordres aux soldats de cette province. Remontant l'Èbre ensuite, il passa à la frontière du Duero, où il fit avec les troupes de Mérida et de Lusitanie une incursion de reconnaissance en Galice, ravageant les campagnes et brûlant quelques villages, sans trouver de résistance nulle part : il prit quelques captifs et des troupeaux, et retourna à Cordoue content de la visite qu'il avait faite et des heureux succès de ces premières algarades, qui, ayant été aussi imprévues que rapides, n'avaient pu être empêchées et n'avaient amené aucune collision sanglante entre les Musulmans et les

1 Conde, c. 95.

chrétiens. En cette même année, on acheva à Ezija un aqueduc que l'on y construisait par ordre de la mère d'Hescham, et l'on grava sur la pierre une inscription ainsi conçue : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, la princesse « (amiraï oumara), que Dieu rende puissante! mère de l'émir » des Fidèles, le favorisé de Dieu Hescham (dont Dieu pro- » longe le règne!), a fait construire ce canal (azequia), espé- » rant mériter ainsi les grandes et précieuses récompenses » de Dieu ; il fut achevé avec l'aide et le secours de Dieu, par » les soins de son serviteur et préfet (amyl saheb el scharta), » cadhi des peuples de la cora (ou contrée) d'Ezija, de Car- » mona et des dépendances de ce gouvernement, Ahmed ben » Abdallah ben Mousa, en la dernière lune de rabieh de » l'année 367 (nov. ou déc. 977). »

A la fin de cette année débarquèrent à Aldjézira Alhadrâ les troupes de cavalerie que Balkyn ben Zeïri, conformément au traité conclu à Ceuta, envoyait pour les guerres contre les chrétiens ; Djâfar ben Aly, étant arrivé avec ces troupes, fut mis en prison, et le hadjeb Mohammed ben Abi Ahmer lui fit bientôt après couper la tête, qu'il envoya à son ami Balkyn, lequel la reçut comme le plus précieux cadeau. Les parens et amis de Djâfar regardèrent cette justice précipitée comme le signal d'une attaque contre eux, et comme le commencement des vengeances et des rivalités du hadjeb Mohammed[1]. Il s'attribuait, au reste, sur toute chose, dès ce temps, une autorité absolue. Ziad ben Aflagh, qui avait été affranchi d'El Nassr et était maintenant Saheb al Médina de Cordoue, rendit une sentence de mort contre Abd el Melek ben Mondhir, convaincu de graves délits en fait de dérèglemens de jeunesse ; la sentence ayant été soumise avant son exécution au hadjeb Mohammed ben Abi Ahmer, il la révoqua

1 Conde, c. 96.

en cette année 367, et Ziad mourut au commencement de l'année suivante [1].

Tels furent les commencemens d'El Mansour d'après la chronique de Conde. Ahmed el Makkari les raconte à son tour comme il suit [2]:

A El Hakem, dit El Makkari, succéda son fils Hescham, surnommé El Mouwayiad, alors âgé de dix ans. Mais Mohammed ben Abi Ahmer, qu'El Hakem avait élevé du poste de kadhi à celui de wazir, profita de sa position pour usurper le pouvoir au préjudice du jeune Hescham. Aidé d'abord de Djâfar el Mouschafy, l'un des hadjebs du jeune khalife, de Ghaleb, gouverneur de Médina Sélim, et des eunuques du palais, il commença par faire tuer El Moughira, frère d'El Hakem, et le dépositaire de l'autorité d'Hescham. L'historien Ebn el Athir dit qu'El Moughira fut mis à mort pour avoir aspiré au trône : il fallait bien un prétexte; puis El Mansour mit la discorde entre les grands officiers de l'état qui prirent les armes et se détruisirent mutuellement. Quelques Yéméniens rappelèrent à propos l'entrée en Espagne avec Târeq d'Abd el Melek, ancêtre d'Ebn Abi Ahmer, l'un des personnages les plus distingués de sa tribu, et qui prit une grande part à la première conquête de la Péninsule. Ebn Abi Ahmer prit soin de relever cette circonstance, et, ayant forcé Hescham de se placer sous sa tutèle, il défendit aux wazirs d'approcher de la personne du prince, si ce n'est à de certains jours, où il leur était permis de saluer le khalife, à la condition

[1] Conde, l. c.

[2] Nous avons fréquemment cité Ahmed el Makkari. L'Histoire d'Espagne de cet auteur (Mss. arabe de la Bibl. roy., num. 704) est en effet une des plus précieuses sources où il soit possible de puiser. El Makkari a écrit au commencement du dix-septième siècle. C'est dire assez qu'il ne peut faire vraiment autorité pour les temps anciens. Cependant, comme c'était un bon esprit, et qu'il a fait usage pour son travail d'un grand nombre de documens ignorés en Occident, il mérite d'être sérieusement consulté. C'est aussi ce que nous avons fait, et ce que n'a pu faire Conde (voyez sa préface, in fine).

de se retirer sur-le-champ sans lui parler. Il gagna les soldats par des largesses, les savans par des places, et étouffa les séditions par la force. Bientôt, sans l'autorisation du khalife, ou plutôt à son insu, il envoya des troupes contre certains officiers de l'état qui conspiraient contre lui et voulaient s'opposer aux progrès de son ambition, et il les dépouilla de leurs charges. Puis il les arma les uns contre les autres, jusqu'à ce qu'il les eût détruits entièrement. Il excita ensuite le hadjeb El Mouschafy Djâfar ben Othman contre les eunuques slavons, et celui-ci les fit expulser du palais au nombre de huit cents. Bientôt après il contracta alliance avec Ghaleb, général du dernier khalife, en épousant sa fille : jamais on n'avait déployé en Espagne plus de pompe que dans cette cérémonie. Il séduisit par ses flatteries et ses artifices, fit mettre à mort ou se soumit par la violence tous les personnages dont il pouvait craindre quelque chose ou qui marquaient parmi les chefs des Arabes. Ainsi débarrassé de tous ceux qui auraient pu s'opposer à sa toute puissance dans le gouvernement, il tourna ses vues sur l'armée, et y plaça ses créatures en foule, presque toutes tirées des Berbers et autres peuples du continent de l'Afrique. Quand toutes ces mesures eurent été prises, il dépouilla par le fait Hescham de toute participation au gouvernement; le khalifat continua de subsister de nom, mais pour la plus grande gloire et la grandeur personnelles du premier ministre. Alors il renouvela la guerre contre les infidèles, ôta aux Arabes les postes les plus élevés, en gratifia les Berbers qu'il avait fait venir d'Afrique, et agit en tout comme s'il eût été en possession de la souveraineté. Il bâtit pour lui-même une ville qu'il nomma Azzahira, y renferma ses trésors et en fit un arsenal; puis il prit le titre de Hadjeb el Mansour, et ne s'exprima plus que dans le style d'un monarque. Décrets, proclamations, ordonnances, tout fut promulgué en son nom; on pria pour lui dans les mosquées en même temps que pour le khalife; et son nom, inscrit sur les monnaies, fut

gravé sur le sceau de l'état. Il créa des ministres, remplit l'armée de Berbers et de Mamlouks, et s'entoura d'une multitude d'esclaves et de gardes pour assurer son pouvoir, et écraser tout compétiteur qui oserait le lui disputer. En un mot, il ne laissa à Hescham d'autre prérogative que celle d'être nommé dans les prières publiques et sur les monnaies, avec les vains titres qu'il lui abandonnait [1].

Reprenons cependant le récit circonstancié des choses et des guerres de cette intéressante époque avec les tranquilles développemens qui conviennent à la narration historique. « De toutes les manières d'écrire l'histoire, a dit notre maître à tous, la plus utile est de raconter les faits [2]. »

Parvenu à la suprême puissance par les moyens qu'on vient de voir El Mansour organisa toute chose pour porter deux fois chaque année la terreur et le ravage sur les terres chrétiennes au nord du Duero, mais surtout dans ce coin de terre qui s'avance entre les monts Idubèdes et la chaîne centrale du Guadarrama, et qui formait l'extrémité orientale de la Castella. Dans l'état de faiblesse où se trouvaient les royaumes et les comtés chrétiens de la Péninsule, par suite des dissensions qui les travaillaient, lorsque chacun tirait à soi, il était facile à El Mansour de trouver des alliés parmi les chrétiens eux-mêmes, et il n'eut garde d'y manquer. Un chroniqueur chrétien nous a révélé ce secret de la politique du hadjeb si conforme au génie du temps en général et au génie des Arabes en particulier : — « Ce qui le servit beaucoup en cela, dit le moine de Silos, ce furent ses largesses et sa libéralité, par lesquelles il s'attacha un grand nombre d'hommes d'armes chrétiens, et sa manière de rendre la justice, qu'il avait toujours plus chère, ainsi que nous l'avons appris de la bouche de notre père, et qu'il rendait avant tout, si l'on peut ainsi dire, quand elle intéressait

[1] El Makkari, Mss. arab. de la Bibl. roy. n° 704.
[2] Polybe, l. IX, fragm. 1.

les chrétiens. D'ordinaire, lorsque, dans ses quartiers d'hiver, quelque sédition s'élevait, pour apaiser le tumulte, il ordonnait plutôt le supplice d'un barbare que le supplice d'un chrétien[1]. »

Les guerres que fit El Mansour aux chrétiens pendant qu'ils étaient ainsi divisés entre eux et en proie aux dissensions intestines furent nombreuses et très sanglantes ; mais nous ignorons les particularités de la plupart. En gros cependant, d'après les chroniques et annales chrétiennes écrites le plus près de son temps, il s'empara, en 984, de Léon, d'Astorga et de Gormaz ; il se rendit maître de Simancas en 984 ; en 986, quelques-uns disent auparavant, il entra dans Sépulvéda ; en 987, à la fin de juin, il détruisit Coïmbre, que les Arabes réédifièrent sept ans plus tard (en 994) ; en 989, le 8 de février, il prit Atienza ; en août, Osma ; en septembre, Alcoba ; en 990, le 2 de décembre, Montémayor ; en 994, le 17 de juin, un jour de samedi, San Estevan et Coruña del Conde (Clunia) ; en 995, Aguilar. Dans toutes ces courses et ces algarades, El Mansour répandit le sang chrétien à flots, fit d'innombrables prisonniers et des dégâts infinis parmi les populations et sur les terres par où il passait[2].

Voyons, quant à nous, le détail de ces guerres et de ces expéditions d'après les écrivains arabes. Ils suppléeront heureusement aux lacunes des chroniques et annales chrétiennes sur beaucoup de faits, et notamment sur deux faits importans, dont la mémoire a été conservée (sans date précise) dans

1 Adjuvabat in hoc facto barbarorum et largitas census, quâ non modicos christianorum milites sibi illexerat, et justitia ad judicium faciendum, quam semper, ut paterno relatu didicimus, præ omnibus, si fas est dicere, etiam christianis caram habuerit. Ad hoc, si in hibernis aliqua seditio oriretur, ad sedandum tumultum potius de barbaro quam de christiano supplicium sumebatur (Monach. Silens. Chr., num. 70).

2 Voyez Monach. Silens. Chr., num. 70 et 71 ; — Chr. de Coïmbre, p. 329 et 336 ; — Annales Complut., p. 311 et 312 ; — Chr. Complut., p. 315 et 316 ; — Chronicon de Cardeña, p. 371 ; — Annal. Toled., p. 382 et 383 ; — et Chr. Lusitanum, p. 17.

quelques documens d'une authenticité non douteuse [1]; je veux parler de la prise de Léon et de Saint-Jacques de Compostelle par El Mansour. Ces deux évènemens sont rapportés par les historiens modernes; mais, comme ils manquaient de base chronologique, ils les ont placés à peu près au hasard sous des dates que rien ne saurait autoriser. On les retrouvera dans la suite de ce récit mis en leur lieu sur le témoignage des Arabes, et éclairant l'histoire des chrétiens au lieu de l'obscurcir, comme chez les historiens qui n'ont point consulté les sources musulmanes.

Nous venons de voir que Mohammed ben Abi Ahmer employa la fin de 976 et toute l'année 977, c'est-à-dire un peu plus d'un an, à raffermir sa puissance, à écarter ses compétiteurs, et à préparer toute chose pour les projets qu'il méditait. Ses expéditions contre les chrétiens dans cet intervalle se bornèrent à sa tournée de reconnaissance aux frontières au printemps de 977, et à son agression en Galice dans l'automne de la même année; mais cela même faisait pressentir que le hadjeb suprême chercherait dans la guerre une base à sa grandeur. Il ne commença cependant ses expéditions sérieuses que l'année suivante.

Au commencement de l'année islamite 368, c'est-à-dire dans l'automne de 978, Mohammed partit avec la cavalerie africaine, celle d'Andalousie et les troupes de Mérida, et il entra en Galice; il vainquit les chrétiens qui vinrent à sa rencontre, en fit un affreux carnage, enleva beaucoup de dépouilles, prit une très florissante jeunesse des deux sexes, et retourna vainqueur à Cordoue où il fut reçu avec de grandes démonstrations d'allégresse. Ce fut à cette occasion qu'il fut surnommé El Mansour, illustre vainqueur, protecteur du peuple musulman, défenseur aidé de Dieu, etc. Il répartit le butin de son expédition entre les soldats, sans

[1] Voy. Yepes, Coronica, t. III, fol. 234.

autre réserve que le cinquième (le khoum) ou lot de Dieu qui revenait au khalife, et l'*estafa* ou droit de choix qui appartenait aux généraux, tant sur les prisonniers, hommes et femmes, que sur les troupeaux de toute espèce; il renouvela l'ancienne coutume de donner un banquet aux troupes après la victoire; il parcourait lui-même les chambrées des compagnies, et sa mémoire était telle qu'il connaissait par leurs noms tous ses soldats; il retenait la généalogie de ceux qui se distinguaient, les invitait à sa table, et leur faisait un honneur particulier. Ce fut par cette adroite conduite qu'il devint l'idole des soldats, et qu'il s'entoura, non d'une armée dévouée à l'islamisme et obéissant à un chef parce qu'il en était le représentant, mais d'une armée dévouée à un homme, chose inouïe encore parmi les Arabes. Depuis ces premières incursions contre les chrétiens, Mohammed el Mansour prit l'habitude de faire secouer avec beaucoup de soin, chaque fois qu'il revenait du champ de bataille à sa tente, la poussière qui se trouvait sur ses habits, et il la gardait dans une cassette faite exprès; il voulait que, quand l'heure de sa mort serait sonnée, on le couvrît dans son tombeau de cette poussière; dans toutes ses expéditions, il faisait porter cette caisse avec beaucoup de précaution parmi les choses les plus précieuses de son équipage[1]. A son exemple, deux des plus illustres souverains de l'islamisme, Noureddin et Timour, et un des sultans les plus célèbres de la maison d'Othman, sultan Bayezid, au rapport de M. de Hammer, firent de même soigneusement recueillir la poussière qui, dans leurs campagnes, s'était attachée à leurs vêtemens, « afin, dit Seadeddin en parlant du dernier, qu'il pût embaumer son tombeau comme avec du musc, par la bonne odeur de la guerre sainte, et détourner ainsi de lui, suivant la tradition, le feu éternel. » Seadeddin fait allusion là au célèbre

1 Conde, c. 96.

verset du Koran : « Celui dont les pieds se couvrent de poussière dans le chemin de Dieu, Dieu le préserve du feu[1]. »

En cette même année 368, sur la fin répondant au printemps de 979, au retour d'une expédition sur la frontière de l'Espagne orientale où il avait été aussi heureux que dans les précédentes, la libéralité d'El Mansour envers les hommes de guerre qui l'avaient suivi fut excessive, et beaucoup plus grande que les autres fois, en sorte que le wazir chargé de percevoir ce qui revenait au khalife pour son cinquième ou lot de Dieu, ne reçut que fort peu de chose. Le hadjeb Abou el Hassan Djâfar ben Othman el Mouschafy l'ayant appris comme préfet de la trésorerie, il dit à ses wazirs : — « Il me paraît que les excursions du hadjeb Mohammed, bien qu'elles soient, comme disent ses amis, fort glorieuses, sont en réalité bien peu utiles et bien peu profitables à l'état, puisqu'il ne lui revient, de l'inquiétude où elles le jettent, que des pertes de troupes et de cavalerie ; notre bon émir El Hakem s'y entendait mieux. » Le propos fut rapporté au premier ministre. Il était dangereux et peu sûr en ce temps-là, dit le chroniqueur musulman, de n'être point l'ami d'El Mansour. Abou el Hassan Djâfar l'apprit à ses dépens. El Mansour lui fit signifier l'ordre de se rendre en prison, et le destitua de tous ses emplois au nom du khalife ; renfermé dans une tour des murailles, ses biens furent confisqués au profit du fisc, et il ne tarda pas à mourir obscurément en prison, sans qu'on ait jamais bien su par quel genre de mort. Le bruit courut cependant qu'El Mouschafy était mort de la fièvre et du chagrin que lui avait causé sa destitution qu'on colora des plus graves motifs[2].

Conde rapporte ici un fait, qui, bien que ne se rattachant qu'indirectement à l'histoire d'El Mansour, jette quelque lumière sur les mœurs et la manière de vivre de cette époque.

[1] El Koran, sourate IX.
[2] Conde, c. 95 et 97.

Je laisserai parler le chroniqueur : — En ce temps-là, dit-il [1], Maron (il faut sans aucun doute lire ici Merwan), Merwan donc, arrière-petit-fils du khalife Abd el Rahman el Nassr, connu sous le nom d'El Tholéik, jeune homme de seize ans fort instruit, et d'un grand talent en poésie, blessa mortellement son père pour la cause que voici : Ce jeune homme avait été élevé dans son enfance avec une jeune enfant, fille d'une captive chrétienne esclave de son père ; ils s'aimaient d'abord comme des enfans, mais en grandissant leur amour s'accrut au point qu'ils ne pouvaient vivre l'un sans l'autre ; Abd el Rahman, le père de Merwan, n'en savait rien, et quand il crut la chose convenable, il sépara la jeune fille de la compagnie de son fils. Cette séparation augmenta la passion mutuelle des deux amans ; Merwan parvint à s'introduire furtivement un soir dans les jardins où avaient coutume de se divertir les esclaves de son père à l'entrée de la nuit ; il décida la jeune fille à s'expatrier avec lui ; et ils fuyaient ensemble, lorsque, par malheur, au moment où ils allaient franchir les portes du jardin, Abd el Rahman les rencontra et s'opposa à leur passage. La nuit était close : le hardi et fol amant, sans considérer que celui qui s'opposait à sa sortie ne pouvait être que son père, lui passa son épée au travers du corps : aux cris d'Abd el Rahman ses esclaves accoururent, la jeune fille s'évanouit, et Merwan fut pris et désarmé. Le préfet de la justice urgente ou des flagrans délits le fit mettre dans une tour, et le kadhi des kadhis, après avoir éclairci ce tragique événement et pris connaissance des faits, n'osa prendre sur lui de porter contre Merwan la peine des parricides ; Merwan était de la maison d'Ommyah et cousin du khalife. Le kadhi des kadhis, en l'absence d'El Mansour, consulta la mère d'Hescham et le jeune khalife, et, en considération de la jeunesse de Merwan et de sa méprise, ils le condamnèrent à une déten-

[1] Dans Conde, c. 95.

tion d'autant d'années que son âge en marquait[1]. Lorsque El Mansour fut revenu de Galice, il témoigna à Hescham, dit la même chronique en terminant, qu'il avait jugé en jeune homme et en amant, et non en père. Merwan demeura enfermé jusqu'en 384, et composa, pendant sa détention, un grand nombre d'élégies et de chansons d'amour qui lui valurent une grande célébrité parmi les poètes andalous[2].

Quelques événemens particuliers ou chevaleresques marquèrent encore ces commencemens de l'administration despotique d'El Mansour. A la fin de cette année 368 (juin ou juillet 979) Abd el Melek ben Ahmed ben Sayd Abou Merwan, gouverneur de Tolède, tua en duel Ghaleb, beau-père d'El Mansour et alcayde de Médina Sélim[2]; Ghaleb, dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises, était un homme brave et rusé, de race slavone, qui du rang d'affranchi était monté sous Hescham aux postes les plus éminens de l'état. Abd el Melek fut destitué de son gouvernement et El Mansour mit à sa place Abdallah ben Abd el Aziz ben Mohammed ben Abd el Aziz ben Ommyah surnommé Abou Bekr; c'était un cavalier, dit la chronique arabe, jouissant de toute la faveur de la mère d'Hescham, et extrêmement riche; il avait dans le pays de Tadmir de grandes propriétés et beaucoup de hameaux; on dit qu'il possédait plus de mille fermes: il fut appelé par les chrétiens dans leur langue Pierre Sèche (Petra Sicca), à cause de sa dureté et de son naturel avare. Ce fut aussi un de leurs plus rudes ennemis, et un des gouverneurs de capitales qui secondèrent le plus efficacement El Mansour dans ses guerres bis-annuelles contre les chrétiens.

Ces guerres au reste étaient tout le secret de la puissance d'El Mansour. Sa politique fut dès lors de combler de richesses ses soldats, et surtout les Berbers, de les récompenser de

[1] Conde, c. 96.
[2] Ibid., l. c.

toutes manières, en même temps qu'il les contenait par une sorte de terreur dans la plus rigoureuse discipline. Les hommes de pied et les chevaux qu'il tirait de l'Afrique faisaient la principale force de ses armées. Le bruit de la haute faveur et des avantages dont jouissaient en Espagne ceux de leurs compatriotes qui s'attachaient à la fortune d'El Mansour en déterminait annuellement un grand nombre à porter leurs armes et leurs chevaux de ce côté. Plusieurs s'y fixaient après avoir pris part à quelques unes de ses campagnes de printemps et d'automne, et il en avait formé une sorte d'armée permanente et soldée, toute dévouée à ses intérêts, dont une partie le suivait dans toutes ses guerres, et aux chefs de laquelle il prodiguait les richesses et les propriétés. A une revue qu'il passa à Cordoue dans les premières années de son gouvernement, on dit qu'il réunit deux cent mille cavaliers et six cent mille hommes de pied; mais c'était là une revue générale des forces musulmanes en Espagne, une revue de tous les hommes de guerre des tribus, et non d'une armée disciplinée et permanente comme nos armées modernes. Chaque printemps et chaque automne une partie seulement de ces hommes, ceux qui habitaient du côté où il avait résolu de porter la guerre le suivaient, et grossissaient les quelques milliers de cavaliers berbers ou andalous qui étaient à sa solde et avec lesquels il était parti, se dirigeant tantôt sur un point, tantôt sur un autre, au nord, à l'ouest et à l'est. Le territoire de la Castille au nord du Duero et la Galice toutefois étaient plus fréquemment que l'Espagne orientale l'objet de ses attaques, bien qu'il eût résolu, dit-on, de faire une guerre éternelle aux chrétiens, et qu'il ne pensât pas à moins qu'à subjuguer tous ceux qui portaient ce nom dans les limites de la Péninsule des deux mers aux Pyrénées [1]. Tout adoré de ses soldats qu'il était et

[1] Conde, c. 98.

bien qu'il fût appelé l'ami des braves et des vaillans, il n'en était pas moins d'une sévérité excessive en tout ce qui concernait la discipline militaire. On raconte plusieurs anecdotes sur la rigidité avec laquelle il faisait observer l'obéissance rigoureuse qu'il avait introduite dans son armée. Suivant El Makkari, non-seulement ses soldats se montraient immobiles et soumis dans les rangs, lorsqu'ils étaient passés en revue, mais encore c'est à peine si l'on entendait un cheval hennir. Un jour, ayant vu briller à contre-temps une épée à l'extrémité de la ligne, il fit amener le coupable devant lui. Interrogé sur la cause de cet acte d'inattention, celui-ci chercha à s'excuser en disant : qu'ayant montré son épée à son camarade, elle était sortie du fourreau par hasard. El Mansour déclara que l'affaire était d'une telle nature qu'elle ne pouvait admettre d'excuse ; il ordonna de décapiter cet homme et que sa tête fût portée devant tous les rangs, et il publia en même temps une proclamation à ce sujet [1].

Lui et son fils aîné Abd el Melek payaient d'ailleurs bravement de leur personne dans ces guerres singulières si souvent renouvelées. Abd el Melek était, au commencement de ce règne, parmi les jeunes serviteurs, parmi les pages en quelque sorte (*donceles*) du khalife ; mais son père lui confia successivement divers emplois dans l'armée, et il l'emmenait avec lui dans ses expéditions et ses incursions sur les terres des chrétiens, afin de l'accoutumer de bonne heure aux exercices et aux fatigues de la guerre. Abd el Melek donna en diverses occasions, comme nous le verrons par la suite, des preuves signalées de sa valeur et de son adresse dans les armes, et s'acquit parmi les Musulmans andalous la réputation d'un habile et valeureux cavalier [2].

On ne connait point les détails et l'objet particulier de

[1] El Makkari, l. c.
[2] Conde, c. 97.

chacune des expéditions d'El Mansour contre les chrétiens; les auteurs arabes cependant nous ont conservé a mémoire de quelques-unes des particularités qui les marquèrent, dignes en effet d'échapper à l'oubli.

Ils racontent, par exemple, qu'une fois, en Catille, tandis que les armées musulmane et chrétienne campées en face l'une de l'autre s'observaient, hésitant à commencer le combat, El Mansour se prit à rêver.—« Combien crois-tu que nous ayons de vaillans cavaliers dans notre armée? » dit-ilà un de ses plus braves chefs nommé Moschafa. Moschafa lui répondit : « Tu le sais bien, toi. » El Mansour ajouta : « Penses-tu que nous en ayons mille? » Moschafa répondit : « Pas autant. » « Y en a-t-il cinq cents? » dit El Mansour. Moschafa répéta : « Pas autant. » El Mansour lui dit alors : « Yen a-t-il cent ou même cinquante? » Moschafa lui dit : « Je n'ai de confiance qu'en trois. » En ce moment sortit du camp des chrétiens un cavalier bien armé monté sur un beau cheval. Il s'avança vers les Musulmans et leur cria : « Y a-t-il quelqu'un de vous qui veuille se mesurer avec moi? » Un cavalier musulman se présenta aussitôt contre lui. En moins d'une heure le chrétien le tua, et s'écria : « Y en a-t-il quelque autre qui se présente contre moi? » Il vint un autre Musulman; ils combattirent moins d'une heure, et le chrétien le tua de même. Le chrétien s'écria : « Y en a-t-il quelque autre qui vienne contre moi, ou même deux ou trois ensemble? » Et aussitôt parut un brave Musulman que le chrétien renversa aussi d'un coup de lance. Les chrétiens applaudirent par de grands cris et de vives acclamations. Le chrétien retourna à son camp, changea de cheval, et reparut monté sur un cheval non moins beau que le premier, couvert d'une grande peau de bête féroce, dont les pattes, nouées sur le poitrail du cheval, laissaient voir leurs ongles, qui semblaient être d'or (sans doute parce qu'ils étaient dorés). El Mansour défendit que personne s'avançât contre lui. Il appela Mos-

chafa et lui dit : « N'as-tu point vu ce qu'a fait ce chrétien toute la journée ? » — « Je l'ai vu de mes yeux, répondit Moschafa, e il n'y a eu dans tout ceci aucune magie. Mais, par Dieu ! linfidèle est un très bon cavalier, tandis que nos Musulmans sont intimidés. » — « Dis plutôt couverts de honte, s'écria El Mansour. » Là-dessus le cavalier monté sur son vigoureux cheval couvert de la riche peau de bête, s'avança et dit : « Y a-t-il quelqu'un qui vienne contre moi ? » Alors El Mansour dit : « Je vois bien, Moschafa, la vérité de ce que tu me disais, que j'ai à peine trois vaillans cavaliers dans toute mon armée : si tu n'y vas pas, mon fils ira, ou bien j'irai moi-même, car je ne puis plus souffrir cela. » Alors Moschafa lui dit : « Tu verras promptement sa tête à tes pieds, ainsi que cette belle peau riche et hérissée qui sert de housse à son cheval. » — « Je l'espère, dit El Mansour, et dès ce moment je te la cède, afin que tu t'en fasses par la suite un pompeux ornement pour aller au combat. » Aussitôt Moschafa alla contre le chrétien et celui-ci lui demanda : « Qui es-tu ? Quel rang tiens-tu parmi les nobles Musulmans ? » Moschafa, brandissant sa lance et marchant sur lui, lui répondit : — « Voici ma noblesse, voici ma lignée[1] ! » Les deux cavaliers combattirent avec beaucoup de valeur et d'adresse, se frappant de rudes coups de lance, faisant tourner leurs chevaux, avançant l'un contre l'autre ou reculant avec une admirable dextérité ; mais Moschafa qui était plus jeune et plus léger, et en même temps mieux reposé, maniait son cheval avec plus de prestesse, et porta dans le côté de son adversaire un coup violent de sa lance, dont celui-ci tomba mort de son cheval. Moschafa sauta à bas du sien, coupa la tête de son ennemi, dépouilla le cheval de la peau qui le couvrait, et retourna vers El Mansour, qui l'embrassa et fit proclamer son nom par les mouezzins de l'armée. Le

[1] En arabe « Hadsa Djinsi, Hadsa Nasbi ! »

signal ayant été donné là-dessus les deux armées engagèrent une sanglante bataille, qu'interrompit bientôt l'arrivée de la nuit. Le lendemain les chrétiens ne voulurent pas retourner au combat; ils opérèrent leur retraite au point du jour, et El Mansour revint triomphant à Cordoue [1].

C'était un usage immémorial parmi les Arabes de commencer ainsi les grandes batailles par des combats singuliers. Le combat de Bedr, qui fonda la puissance de Mahomet, bien qu'il n'eût de son côté qu'un peu plus de trois cents hommes, tant ansârs que mohadjirs [2], fut marqué par trois combats de ce genre: Otba, un des chefs de l'armée mekkoise, accompagné de son frère Schéïba et de son fils Walid, sortirent des rangs et défièrent les Musulmans au combat singulier. Trois jeunes guerriers se présentèrent: « Qui êtes-vous? » leur demandèrent les tenans. — « Nous sommes des Ansârs. » — « Ce n'est pas à vous que nous voulons avoir affaire. » Puis l'un des Koraïschites cria: « Mahomet, envoie contre nous des hommes de notre tribu. » A cet appel, Mahomet dit: « Va, Obéïda, fils de Hârith; va, Hamza, fils d'Abd el Mottaleb; va, Ali, fils d'Abou Tâleb. » Les trois Musulmans désignés s'offrirent à l'instant aux champions ennemis. Ceux-ci renouvelèrent leur question: « Qui êtes-vous? » Hamza répondit: « Je suis Hamza. » Ali dit: « Je suis Ali. » Obeïda: « Je suis Obeïda. — « A la bonne heure, dirent les Koraïschites, vous êtes dignes de vous mesurer avec nous; vous êtes nos pairs; c'est vous que nous voulions. » Obeïda, qui était le plus âgé des trois Musulmans, se plaça en face d'Otba; Hamza devant Scheïba, Ali devant Walid, et le combat commença. Dès le premier choc, Hamza et Ali tuèrent chacun leur ad-

1 Conde, c. 97.

2 Ansârs, auxiliaires, Mohadjirs, compagnons, non de la fuite mais de l'émigration (hedjira), émigrans de la compagnie de Mahomet, émigrans par excellence, sous-entendu de la Mekke. — En pur arabe le pluriel d'ansar est ansaryioun, et celui de mohadjir mohadjiroun.

versaire. Otba fut grièvement blessé par Obeïda; mais celui-ci eut la jambe coupée, et resta étendu par terre. Hamza et Ali, s'élançant sur Otba, l'achevèrent à coups de sabre et emportèrent leur compagnon Obeïda. Alors la masse des Koraïschites se mit en mouvement et fit une attaque générale[1]. » — Les dépouilles qui provenaient de ces sortes de combats, au moins depuis l'islamisme, avaient une destination autre que celles qu'on recueillait sur le champ de bataille: elles appartenaient au général des Musulmans et il avait le droit d'en faire ce que bon lui semblait, soit de les garder, soit de les donner au vainqueur, soit de les joindre au butin commun[2].

Le trait que nous venons de rapporter est placé par les historiens arabes en l'an 370 de l'hégire (du 16 juillet 980 au 5 juillet 981). El Mansour se trouvait au pays de Galice en vue d'une puissante armée de chrétiens de Galice et de Castille en l'année 370, nous disent ces historiens en commençant le récit de la rencontre marquée par le chevaleresque incident que Moschafa fit tourner en l'honneur des armes musulmanes; elle peut donc être placée dans l'automne de 980, ou au printemps 981. Nous pensons qu'elle dut avoir lieu plutôt dans cette dernière saison, et que c'est au commencement de l'hiver précoce de l'année précédente que doit être placé un incident non moins curieux dont Masdeu nous a dit un mot précédemment, d'après Roderich de Tolède. Comme il a négligé plusieurs traits du récit de Roderich, qui nous paraissent caractéristiques et intéressans, je crois devoir reproduire ici, aussi littéralement que je le pourrai, le récit même de Roderich Ximenez :— « Une fois, dit-il, comme il (El Mansour) venait de dévaster les terres de la Castille, et qu'il se disposait à s'en retourner à cause de l'hiver, les chrétiens s'établirent dans le passage des montagnes (par où il devait

1 Combat de Bedr, p. 26 et 27.
2 Conde, c. 97.

passer pour s'en retourner), aidés dans leurs projets par l'épaisseur des neiges; et lui-même, comprenant que le passage lui était fermé, planta son camp dans la plaine, et avec les bœufs pris dans les courses précédentes, ayant fait remonter ses charrues, fit labourer et semer la terre autour du camp. Puis, tant par des courses que par des tueries sur les terres des chrétiens, il les désola de telle sorte qu'ils résolurent de demander grâce, et de délivrer le passage qu'ils occupaient, afin que l'armée d'El Mansour pût le traverser, et ils lui offrirent de plus un dédommagement pour leur labourage et leurs semailles perdues; ce qu'El Mansour, non par nécessité mais par un effet de sa clémence, accepta, et il s'en revint de la sorte à Cordoue[1]. »

Dans son séjour à Cordoue, pendant l'intervalle de ses campagnes, El Mansour ne négligeait rien de ce qui pouvait lui gagner la faveur populaire. Comme tous les chefs de génie qui comprennent la portée des lettres, il recherchait la société

1 Je mets ici pour dix raisons le texte de Roderich tout entier : — Cum quadam vice Castellæ terminos devastasset, et hyemali instantia proponeret remeare, Christiani in montium transitu restiterunt, quos asperitas nivium adjuvabat; et ipse intelligens transitum præpeditum, in planitie castra fixit, et cum bobus prædæ, aratra instauravit, semina terræ mandans. Interim autem tot incursibus, et tot cædibus christianorum patrias devastavit, ut cogerent hostibus supplicare, et impeditum transitum expedire, ut Almanzor exercitus pertransiret, et etiam pro agricultura et semine pretium obtulerunt; quod Almanzor non necessitate, sed pietatis clementia acceptavit, et sic Cordubam est reversus (Roder. Tolet., Hist. Arabum, c. 31, p. 26 et seq.). — Rien de plus simple assurément et de plus clair que ce récit. Un écrivain s'est rencontré cependant qui, de ce fonds, après avoir, il est vrai, changé, de son autorité et pour sa commodité particulières, *cogerent* en *cogerentur*, a tiré la conclusion formelle, dogmatiquement exprimée, que « les chrétiens » étaient obligés (au temps des guerres d'El Mansour) de livrer aux Arabes » les défilés de leurs montagnes, pour acheter à ce prix, et souvent même à » prix d'argent, le droit de cultiver leurs terres et de recueillir leurs récoltes. » Et l'on ne saurait se tromper sur l'intention de l'écrivain auteur de cette phrase, puisque sur le mot récoltes qui la termine est un signe de note appuyé de la citation suivante (en trois endroits altérée) de Roderich Ximenez : « Tot incursibus et tot cædibus christianorum patrias devastavit, ut cogerentur hostibus supplicare et impeditum transitum expedire, ut Almanzoris exercitus transiret, et etiam pro agricultura et semine pretium obtulerunt. »

des hommes dont le talent pouvait servir ses vastes projets. Il continuait en cela la politique des précédens khalifes dont il avait usurpé les prérogatives. Peu avant sa mort, El Hakem, sur la recommandation d'un de ses wazirs, gouverneur de Ceuta, avait appelé à Cordoue un savant nommé Abdallah ben Ibrahim el Ommyah, originaire de Sidonia, mais établi depuis fort longtemps en Egypte. Abdallah ben Ibrahim arriva sur les entrefaites mêmes de la mort du khalife; il n'osa se présenter au palais, et par suite fut errant et pauvre quelque temps. El Mansour, averti de sa situation, l'en tira aussitôt, le nomma membre du meschouar, et peu de temps après lui donna la charge de kadhi de Saragosse. C'était un des hommes les plus doctes de ce siècle, mais de la secte de ceux de l'Irâk, et on le surnomma dans son gouvernement *Outre de l'Èbre*. On se raillait aussi de son avarice et de sa ténacité[1]. Sohbeya dans le même temps sentait la nécessité de s'attirer les respects du peuple par des constructions et des travaux d'utilité générale, et elle fit élever à Cordoue une magnifique mosquée qui fut appelée de son nom Mesdjid el Sohbeya, et plus communément mosquée de la mère d'Hescham (Mesdjid el Omm el Hescham). Elle préposa à cette construction Abdallah ben Sayd ben Mohammed ben Bathri, qui était saheb el kharta de la ville, et avait la charge spéciale des réparations de la grande mosquée[2].

Rien cependant n'interrompait le cours des expéditions bisannuelles d'El Mansour. En 371 (de juillet 981 à juin 982), il fit une incursion sur les terres de Galice avec des troupes de pied et de cheval, nombreuses et choisies; le wali de Tolède Abdallah ben Abd el Aziz, successeur du meurtrier de Ghaleb, accompagna El Mansour dans cette expédition; ils ravagèrent les campagnes des chrétiens, assiégèrent Zamora

1 Conde, c. 97.
2 Ibid., l. c.

et la prirent d'assaut, occupèrent d'autres forteresses, et plus de cent villages, et enlevèrent des troupeaux et des prisonniers des deux sexes : El Mansour fit démanteler toutes les villes fortifiées qui tombèrent en son pouvoir. Le butin fait dans cette campagne fut si considérable que les chariots, les mulets et les chameaux manquèrent pour le transporter à Cordoue, et que chaque soldat en revint chargé. El Mansour fit sa rentrée dans la capitale du khalifat d'Occident précédé de plus de neuf mille prisonniers attachés avec des cordes par groupes de cinquante. Abdallah ben Abd el Aziz rentra de son côté à Tolède avec quatre mille captifs, et l'auteur arabe que nous suivons en ceci nous dit qu'il avait pendant la route fait couper la tête à un égal nombre d'infidèles sans exprimer le motif de cette sanglante exécution [1].

Nous savons quelles causes facilitèrent d'abord les succès d'El Mansour parmi les chrétiens; une révolution intérieure, sur laquelle je dois ici m'arrêter un moment, vint livrer, vers ce temps, le royaume de Léon tout entier aux envahissemens du hadjeb.

Les comtes de Galice n'avaient jamais reconnu sincèrement le pouvoir de Léon; nous les avons vus résister à Sancho Ier; la minorité de son fils fut pour eux une époque presque d'absolue indépendance. On en peut dire autant des autres comtes des provinces: tous profitèrent de la minorité du jeune roi, pour se dérober plus ou moins à son autorité [2]. Jusque vers 982 cependant aucun ne lui refusa ouvertement l'obéissance; mais, en cette année, les choses changèrent de face. Ramire venait d'atteindre sa vingtième année; il voulut faire, à ce qu'il semble, acte de souveraineté; il se montra, il parla,

[1] Conde, l. c.

[2] Post mortem istius (Sancii Regis), ut in tali negotio evenire solet, comites qui provinciis præerant, alii regum imperium plus justo perpessum ad memoriam revocantes, alii ambitione imperitandi absque jugo, munitiones contraponentes, Ramiro Sancii Regis filio, adhuc teneris annis deteno, parere recusabant (Monach. Silens. Chr., num. 70).

il menaça peut-être; il était plein d'emphase, menteur, et doué d'une habileté médiocre, au dire d'un chroniqueur ennemi, et il en vint à contrister par paroles et par actions les comtes de Galice, de Léon et de Castille; si bien que les premiers conspirèrent contre lui, et élurent un roi du nom de Veremundus; nous avons parlé ailleurs des causes qui avaient donné un parti à ce Veremund, qui fut sacré dans l'église de Saint-Jacques-l'Apôtre dans les ides d'octobre de l'ère MXX (15 octobre 982)[1]. Sur le bruit de ce qui se passait en Galice, Ramire assembla une armée, et se porta contre son compétiteur; les deux rivaux se rencontrèrent sur les limites de Léon et de la Galice, en un lieu dit Portella de Arenas, dans le district actuel de Monterroso. Ils combattirent avec acharnement depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, avec de grandes pertes et sans avantage marqué de part et d'autre; en sorte que chacun prit le parti de s'en retourner chez soi, Ramire à Léon et Bermude à Compostelle [2]. El Mansour courait alors sans but bien marqué les terres chrétiennes des bords du Duero, et Bermude, à s'en rapporter à un passage de la chronique d'Iria, ne fut pas sans rechercher l'appui du général musulman, et sans l'engager lui-même à tourner ses armes contre Léon [3]. Cette chronique d'Iria est la seule à exprimer le fait formellement; mais ces sortes d'alliances sont si fort dans le génie de cette époque, et celle-ci concorde si

1 Rex vero Ranimirus cum esset elatus et falsiloquus et in modica scientia positus, cœpit comites Gallæciæ et Legionis et Castellæ factis acriter ac verbis contristari. Ipsi quidem comites talia ægrè ferentes callidè adversus eum cogitaverunt, et Regem alium nomine Veremundum super se erexerunt, qui fuit ordinatus in sede Sancti Jacobi Apostoli idibus octobris era MXX (Sampir. Chr., num. 29).

2 Sampir. Chr., l. c.

3 Veremundus vero profectus est antea ad Almezor Regem magnum Ismaelitarum.... vocavit et petivit ei ut si suo adjutorio posset recuperare Regnum suum, quod daret ei aliquod servitium et concessa innumera paganorum multitudine restituit cum regno suo (Chronic. Iriens., num. 12).

bien avec les faits subséquens, que nous croyons pouvoir l'admettre sans aucune difficulté, d'autant plus que l'évêque de Compostelle était pour lors un certain Pelage, fils de ce comte Roderich Velasquez dont nous avons vu la mère venir solliciter à Cordoue l'appui d'El Hakem contre le roi Sancho[1].

Tout porte donc à croire que Bermude contracta alliance en cette occasion avec El Mansour, et que celui-ci n'entreprit sa première expédition contre Léon que dans l'intérêt apparent de Bermude. Le jeune Ramire se porta à la rencontre du général arabe. Les historiens musulmans sont d'accord avec les chrétiens sur presque tous les points de cette algarade. El Mansour, disent-ils, lorsque l'automne fut de retour, passa de nouveau le Duero avec Abdallah; ils coururent les frontières du royaume de Léon sans que les chrétiens s'opposassent à leur passage ni se présentassent pour les combattre. Ils s'étaient cependant rassemblés en grand nombre sous les ordres de Ramire, et ils suivaient de loin et observaient les Musulmans du haut des montagnes qu'ils occupaient. L'expérience prouva en cette occasion aux Musulmans, dit la chronique arabe de Conde, qu'ils ne devaient pas mépriser le peu de force des chrétiens, qui, quoique peu nombreux, étaient vaillans et aguerris.

El Mansour avait divisé son armée en deux corps campés dans une vallée riche en pâturages sur les bords d'une rivière (l'Ezla), le long de laquelle s'élevaient des avenues de peupliers où les Arabes laissaient négligemment paître leurs chevaux, comme s'ils eussent été hors de la portée de leurs ennemis. Les chrétiens profitèrent de cette occasion, et, descendant tout à coup de leurs positions, tombèrent impétueusement sur les Musulmans en poussant leur cri de guerre. Tout le camp fut rempli d'épouvante et de confusion; les plus courageux coururent aux armes et se mirent en défense. Mais la multi-

[1] Voyez ci-dev., p. 305.

tude se mit à fuir inconsidéremment sans savoir où, se pressant et se culbutant elle-même dans sa fuite. Les chrétiens s'emparèrent de la sorte du premier camp; les fuyards de ce camp portèrent la terreur dans le second; c'était dans celui-ci qu'El Mansour avait sa tente. Il en sortit aussitôt, monta à cheval, et courut à travers le camp dans la direction des chrétiens, appelant par leur nom ses plus vaillans officiers. C'est ici que se placent et que manquent dans le récit des Arabes le mouvement et le beau désespoir dont parle le moine de Silos. Voyant la honte des siens, il jeta de dépit à terre, en signe de honte et de désespoir, dit le moine de Silos, le turban ou le casque d'or qui couvrait ordinairement sa tête, que ses soldats ne purent voir ainsi chauve et nue sans émotion et sans se presser autour de lui; et il les entraîna de la sorte tout frémissans contre les chrétiens qu'il mit en fuite, leur enlevant ainsi une victoire qu'ils regardaient comme assurée. L'ardeur dont le grand général enflamma ses soldats fut telle qu'ils s'emportèrent à sa suite à la poursuite des chrétiens jusque sous les murs de Léon (Médina Léyonis); et ils y seraient entrés, au rapport des chrétiens comme à celui des Arabes, si une bourrasque qui survint tout à coup, mêlée de neige et de grêle, ne les eût obligés à suspendre le combat et à songer à la retraite par la crainte de l'hiver[1]. La plupart des historiens espagnols, trouvant la mention de ceci dans Roderich Ximenez et Lucas de Tuy, sous la rubrique du roi Bermude, mettent cette action après la mort de Ramire; mais le témoignage formel du moine de Silos l'emporte naturellement ici sur tout autre témoignage postérieur, outre qu'on peut assez bien s'ex-

1 Fertur enim Almanzor hoc signum calumniæ, dum malè pugnavissent, suis militibus ostendere quod deposito aureo galero, quo assiduè caput tegebat humi cum calumnia resideret, quem decalvatum videntes milites barbari, alteros alteri cohortantes, nostros undique magno cum fremitu circumveniunt, atque versa vice eos à tergo perurgentes per medias civitatis portas intermixti irruerunt, nisi ingens nix cum turbine hanc dirimeret litem (Monach. Silens. Chr., nun. 71). Cf. par les Arabes dans Conde, c. 97.

pliquer comment, faisant immédiatement dater le règne de Bermude de son intronisation à Santiago, le 15 octobre 982, les deux historiens mentionnés ont pu raconter comme appartenant à ce règne des faits qui réellement appartiennent à la fin de celui du roi contre lequel Bermude s'était élevé.

L'intervalle des campagnes d'El Mansour était toujours marqué par quelques soins donnés aux choses d'utilité générale. Il fit, dans l'hiver de cette même année, réparer les murailles et les fortifications de Makéda et de Wakasch[1] par l'architecte Fath ben Ibrahim el Ommyah, surnommé Ebn el Kaschéri de Tolède, célèbre par les connaissances qu'il avait acquises en Orient : il avait, peu auparavant, élevé à Tolède deux grandes mosquées, celle de Djébal-Bérida, et celle d'Al-Dabédjyn. A la fin de cette année partit pour l'Orient Khalaf ben Merwan el Ommyah el Sahari, ainsi appelé de Sahara Haïwath, village de l'Algarbe d'Espagne, l'un des hommes les plus doctes de sa famille, qui n'était autre que celle même qui était en possession de fournir des émirs à l'Espagne musulmane depuis Abd el Rahman Ier[2].

On ignore ou du moins on ne nous dit pas expressément ce qu'El Mansour fit l'année suivante 983 ; mais il est probable qu'il l'employa tout entière à prendre du pays, à établir des colonies à la fois militaires et pastorales, suivant l'usage des Arabes, sur la frontière du Duero, à s'avancer, à s'impatroniser au-delà, au nord du fleuve, dans la direction de Léon, comme il avait fait en 982, lorsqu'il avait porté les armes de ce côté dans la même vue[3]. C'est dans cet intervalle qu'eurent lieu sans doute les rapports d'El Man-

1 Maqueda, ville de la province de Tolède, à 6 lieues de Tolède, 7 de Talavera et 12 de Madrid; Wakasch, aujourd'hui Huecas, ville de la même province, à 4 lieues environ de Tolède.

2 Conde, l. c.

3 Quidquid infra provinciam interjacet ferro et igne devastans, animosus super ripam fluminis Estulæ ad bellandam Legionem urbem castra fixit (Monach. Silens. Chr., p. 310).

sour avec Bermude dont parle la chronique d'Iria[1], et la guerre civile de deux années entre les Léonais et les Galiciens dont il est fait mention dans Lucas de Tuy, et qui ne laissa point, d'après cet historien, d'être sanglante et fatale aux deux partis[2].

Toute cette année 983 (comprenant la fin de l'année 372 et le commencement de l'année 373 de l'hégire[3]) se passa ainsi en préliminaires de campagne et à multiplier les postes et les douwarahs arabes sur le Duéro, l'Ezla et le Pisuerga, dans le but avoué d'agir contre Léon : la destruction de cette capitale fut dès lors la pensée fixe d'El Mansour, et, sur le bruit de ces préparatifs formidables, les chrétiens, dit la chronique musulmane, enlevèrent toutes leurs richesses des villes d'Astorica et de Léyonis, ainsi que de beaucoup d'autres, et se retirèrent dans les montagnes avec leurs familles et leurs troupeaux; c'est ce que nous apprennent aussi les chroniques chrétiennes[4]; au printemps suivant enfin (de l'année islamite 373 —printemps de 984)[5], El Mansour mit tous ses camps en mouvement et vint assiéger Léon avec des forces considérables et un grand nombre de machines de siége construites tout exprès à Cordoue sur le modèle de celles des Romains. Les historiens arabes insistent beaucoup ici sur la force et l'élévation des murailles de Léon, flanquées de tours et défendues par des portes de bronze et de fer dont chacune semblait être une forteresse[6].

[1] Voyez ci-devant, p. 388, note 3.

[2] Per duos annos continuos inter Legionenses et Gallæcos intestinum bellum fuit, quo ex his et illis innumerabiles corruerunt (Luc. Tudens., p. 86).

[3] 372, commençant le 25 juin 982, finissait le 13 juin 983, et 373, commençant le 14 juin 983, finissait le 2 juin 984.

[4] Monach. Silens. Chr., l. c.

[5] L'année islamite 373 embrassait, comme nous venons de le voir dans la note précédente, l'intervalle du 14 juin 983 au 2 juin 984; le printemps de cette année, mentionné par les Arabes comme ayant vu la destruction de Léon, répond par conséquent au printemps de 984, véritable date de la prise de la capitale du royaume de Léon par El Mansour.

[6] Conde, c. 97.

El Mansour disposa le siége, et livra pendant cinq jours de rudes et continuels assauts aux remparts qu'il faisait battre par les machines et engins à la romaine dont il avait eu soin de se munir; le cinquième jour quelques-unes des portes commencèrent à s'ébranler, et des brèches furent ouvertes en divers endroits des murailles. Pendant trois autres jours il fit donner des assauts simulés du côté de l'occident, tandis qu'il préparait une attaque réelle au midi. Ce fut par là qu'El Mansour, fatigué de la résistance de ces vaillans chrétiens (c'est l'historien arabe qui parle), entra le premier dans Léon, l'épée à la main, à la tête d'une compagnie d'élite, renversant tout ce qu'il rencontra sur son passage; il tua de sa main le brave alcayde des chrétiens, qui tous, à son exemple, moururent en combattant. On acheva d'emporter la ville à la nuit tombante, et les Musulmans veillèrent les armes à la main durant toute cette nuit; le jour suivant la ville fut mise au saccage; les chrétiens qui s'obstinèrent à se défendre furent massacrés; ceux qui se rendirent furent faits prisonniers. El Mansour fit commencer la destruction des murs de la ville; mais comme cette démolition était difficile et fatiguait outre mesure ses soldats, il en laissa à demi ruinées les tours et les portes. La ville d'Astorica (Astorga) éprouva le même sort. Elle fut défendue avec opiniâtreté; mais ses défenseurs firent de vains efforts : Dieu, dit le chroniqueur musulman, brisa de son bras tout puissant les fortes murailles et les grosses tours auxquelles ils se confiaient. El Mansour détruisit aussi en passant la ville de Sedmanca, et, satisfait de ses avantages, reprit le chemin de Cordoue, accueilli par des acclamations de triomphe dans toutes les villes par lesquelles il passa[1].

Tel est le récit des Arabes. Les chrétiens, non moins explicites, méritent aussi d'être écoutés.

Le moine de Silos se présente le premier par ordre de dates;

[1] Conde, l. c.

il ne donne point de détails sur la prise de Léon et se contente de dire qu'après la tentative vaine de l'automne de 982 la vengeance ou la colère divine permit que, pendant douze années consécutives, El Mansour envahît les terres des chrétiens, prît Léon et quantité d'autres villes, détruisît l'église de Saint-Jacques et celle des Saints Martyrs Facund et Primitivus avec une foule d'autres qu'il serait trop long de nommer; qu'elle lui permit enfin de profaner audacieusement les lieux saints, et de rendre le royaume entier subjugué son tributaire[1]. Mais Lucas de Tuy, écrivain postérieur, il est vrai, ajoute à cette brève mention quelques circonstances qui s'accordent assez bien avec le récit précédent; il commence par écarter du théâtre de la guerre le roi Veremundus, qui, dit-il, accablé de sa goutte et ne pouvant s'opposer aux progrès du barbare, s'était retiré à Oviédo[2]; puis il raconte le siège et la prise de Léon avec des particularités qu'on a tout lieu de croire vraies et dont l'histoire doit prendre note. Bermude toutefois, ainsi que je l'ai marqué précédemment d'après la chronique de Compostelle, goutteux ou non, et il est probable qu'il ne l'était pas encore au point de ne pouvoir tenir sur un cheval, loin d'être opposé à El Mansour, ne fût-ce que de cœur, comme on pourrait l'inférer des quelques mots que Lucas lui consacre, faisait certainement tout au moins des vœux pour le succès des armes du hadjeb tournées contre son rival, et l'on peut être en doute si, au lieu d'être alors retiré à Oviédo, regrettant de ne pouvoir combattre le barbare, empêché qu'il

1 Cui (Almanzori) tamen divina ultio in posterum tantam licentiam dedit, ut per XII continuos annos Christianorum fines totidem vicibus aggrediens, et Legionem et cæteras civitates caperet, Ecclesiam Sancti Jacobi, ac Sanctorum Martyrum Facundi et Primitivi, ut superius prælibavi, cum aliis compluribus, quas longum est exprimere, destrueret, quæque sacra ausu temerario pollueret, postremo omne regnum sibi subactum tributarium faceret (Monach. Silens. Chr., num. 71).

2 Rex autem Veremundus podragica ægritudine nimium gravatus, cum non posset barbaro obviare, se recepit Ovetum.

en était par sa maladie (*podragica ægritudine*), il ne figurait point en personne dans le camp de celui-ci; ce qui n'est pas douteux au moins, c'est qu'il y avait dans le camp d'El Mansour marchant contre Léon un certain nombre de comtes chrétiens, à ce que tout porte à croire, du parti de Bermude[1]. Il semble conséquemment que c'était, non Veremund, mais Ramire III qui s'était retiré à Oviédo, ou peut-être à Sahagun, avec les reliques des saints et tout ce qui avait pu être emporté des richesses accumulées par les rois précédens à Astorga et à Léon[2]. Quant au défenseur de Léon, Lucas de Tuy le nomme Guillelmus Gundisalvi, et lui attribue la qualité de Galicien, ce qui semble en faire naturellement un comte du parti de Bermude. Mais il était après tout possible qu'un Galicien fût au service de Ramire, d'autant plus qu'il s'agissait ici surtout de la défense de la chrétienté espagnole. Ce défenseur, qu'il se nommât Guillaume ou non, était un vaillant homme de guerre, de l'aveu même des Arabes; gravement malade, il se fit couvrir de ses armes et porter en litière sur la première brèche ouverte du côté de l'occident; il fut combattu là, sous ses ordres, pendant trois jours, et les Arabes perdirent un grand nombre d'hommes dans les divers assauts qu'ils livrèrent par cette brèche; le quatrième jour enfin les Barbares donnèrent l'assaut près de la porte méridionale : jusque là tous leurs efforts avaient paru porter sur le point occidental des murailles

[1] Rex agarenus cui nomen erat Almanzor, una cum filio suo Adamelchet et cum christianis comitibus exulatis, disposuerunt venire et destruere et depopulare Legionense regnum (Pelagii Ovet. Chr., p. 468).

[2] Cum vero audivissent et cognovissent Legionenses et Astoricenses cives illam plagam venturam super eos, ceperunt ossa regum, quæ erant sepulta in Legione et Astorica, una cum corpore S. Pelagii martyris et intraverunt Asturias, et in Oveto in eccles. S. Mariæ dignissime sepelierunt ea (Pelagii Ovet. Chr., p. 468). — Lucas de Tuy met cette translation après la destruction de Léon et d'Astorga : — Venientes autem Astures Legionem tulerunt corpus sancti Pelagii, et corpora regum, quæ erant in Astorica, transtulerunt Ovetum. Multa etiam sanctorum corpora ex destructis Christianorum civitatibus Ovetum delata sunt et sepulta (Luc. Tud. Chr., p. 87).

qu'ils avaient réussi à entamer. Cet assaut, habilement préparé, fut heureux, et les Barbares se précipitèrent dans la ville dont ils prirent aussitôt possession; le comte Guillelmus Gundisalvi fut tué sous les armes sur la brèche où il s'était fait porter dans sa litière, par les Sarrasins suivant Lucas de Tuy, de la propre main d'El Mansour suivant la chronique arabe de Conde, qui ne le nomme point par son nom d'ailleurs, et ne fait que le désigner, en l'appelant le brave alcayde des chrétiens[1].

Tout ce récit de Lucas de Tuy est, comme on voit, tout-à-fait conforme à celui des Arabes, et il parle de la destruction de Léon à peu près dans les mêmes termes que leurs historiens; la circonstance de l'attaque simulée de la porte occidentale, tandis qu'El Mansour songeait à diriger tous ses efforts contre la porte du sud, prête surtout un grand crédit à la narration de Lucas de Tuy, et peut donner à penser qu'il a décrit son siége de Léon d'après des mémoires arabes[2].

Le reste de la relation nous montre El Mansour présidant à la destruction de la ville, faisant abattre jusqu'en leurs fondemens les portes massives, ouvrage des Romains, et ruiner les tours des murailles. La citadelle, située près de la porte orientale et munie de très-hautes et très fortes tours construites en pierre de taille, fut aussi détruite de fond en comble. Il ne

[1] Comes Guillelmus Gundisalvi Gallæcus, qui ad defensionem Christianitatis eidem se contulerat civitati cum gravissime ægrotaret et audiisset quod erat facta irruptio (scilicet murorum irruptio juxta portam occidentalem), fecit se armis indui, et in lecto ad locum, ubi murus erat suffossus, deferri : ubi per tres dies adeo fuit fortiter dimicatum, ut multa millia Sarracenorum occumberent in eodem loco. Quarta autem die fortiter pugnantibus barbaris alia irruptio facta est juxta portam meridionalem. Deindè irruentibus barbaris civitas capta est. Comes autem Guillelmus Gundisalvi in eo loco, ubi jacebat, armatus à Sarracenis occisus est (Luc. Tudens. Chr., p. 89). — Conde, c. 97.

[2] Roderich de Tolède, qui avait puisé aux mêmes sources, mentionne aussi la circonstance dont il vient d'être parlé : — In porta occidentali prima irruptio facta fuit, quarta die post hoc secunda irruptio juxta portam meridionalem (Rodor. Tolet., l. v, c. 15).

voulut laisser debout qu'une seule tour de la porte septentrionale (qui encore aujourd'hui subsiste), afin d'apprendre aux siècles futurs, suivant l'expression de l'historien, quelle ville c'était que Léon, et la gloire d'El Mansour à qui n'avait pu résister une place aussi forte[1]. Tous ces détails sont d'ailleurs confirmés par deux documens authentiques, l'un d'Alfonse V, dans lequel il est parlé des biens de deux chrétiens faits prisonniers en cette occasion, Salvator et Julianus, fils de Nunnius, et l'autre d'une abbesse appelée Flora, qui raconte comment les Maures détruisirent la ville sans y laisser pierre sur pierre, et emmenèrent en captivité les vierges consacrées à Dieu de son couvent[2]. La destruction de Léon fut suivie de celle d'Eslonza, de Sahagun, de Coyanca, aujourd'hui Valencia de Don Juan, et enfin de celle d'Astorga, la seconde ville du royaume; mais il ne paraît pas que cette dernière ait eu à souffrir d'aussi cruelles atteintes que Léon, et El Mansour n'en fit qu'à peine endommager les tours[3].

« En ce qui concerne l'époque de la chûte de Léon, dit Masdeu, le moine de Silos et Pélage d'Oviédo insinuent qu'elle arriva deux ans avant la mort de Bermude, dans l'ère 1035, et je pense qu'il faut adopter cette date, pensant qu'il n'en est point d'autre qu'on puisse admettre avec plus de fondement[1]. » Mais il n'est pas exact de dire que les deux historiens mentionnés placent la prise de Léon dans l'ère 1035: sans doute

1 Tunc Rex Almanzor jussit portas ipsius civitatis, quæ opere marmoreo erant constructæ, à fundamentis destrui, et turres murorum diruere præcepit. Fecit etiam destrui arcem à fundamentis juxta portam orientalem, quæ altissimis et fortissimis turribus lapideis erat munita. Mandavit tamen ad portam septentrionalem unam relinquere turrem, ut secula futura cognoscerent quantam ipse destruxerit civitatem, cum omnes aliæ murorum turres fere illius fuerint altitudinis (Luc. Tud. Chr., p. 87).

2 Risco, Españ. Sagr., t. XXXVI, instrumenta insigniora, instr. 10 et 14, p. 20 et 29.

3 Post hæc barbarus cepit Astoricam, et turres illius aliquantulum præcipitavit (ibid., l. c.). — Les Arabes, comme on a pu le voir, se sont laissés quelque peu aller à exagérer cette dernière destruction.

4 Masdeu, t. XII, p. 272.

il a bien fallu que le passage du moine de Silos, qui surtout importe, ait paru insinuer ce que dit Masdeu, puisque, pour l'avoir entendu de la sorte une première fois, tous les historiens ont invariablement placé la prise de Léon dans les dernières années du dixième siècle[1]; ce n'est point toutefois à la prise de Léon, mais bien à celle de Compostelle que se rapporte la date du moine de Silos; pour quiconque le lira attentivement il ne saurait y avoir doute; et il est étonnant que Masdeu ne l'ait point entendu ainsi. Quant à Pélage d'Oviédo, outre que sa chronique est postérieure à celle du moine de Silos, et que par cela seul elle mériterait moins de créance, elle ne renferme rien d'ailleurs qui autorise l'assertion de Masdeu, et je ne sais comment il a pu en invoquer le témoignage. Le récit de Pélage d'Oviédo, en effet, est en termes tout-à-fait généraux, et la date qui le termine porte évidemment sur ce dont il vient d'y être immédiatement parlé, et non sur la mention antérieure de la prise de Léon, mention qui se trouve mêlée à celle de beaucoup d'autres faits de dates certainement fort diverses.

Je ne rappellerai point en note le passage, trop long d'ailleurs, de Pélage d'Oviédo à ce sujet : on peut le lire dans le XIVme tome de l'España Sagrada de Florez, p. 468 et suiv. Mais je ne saurais m'empêcher de rapporter le passage tout entier du moine de Silos, d'après lequel Masdeu a cru pouvoir si hardiment placer la prise de Léon en 997. On y verra que la prise de Léon n'y est pas même exprimée, qu'il n'y est question que de l'envahissement du royaume de Léon nommé à propos des calamités que les chrétiens eurent à souffrir au temps d'El Mansour, et que l'ère 1035 y est appliquée formellement à la destruction de l'église et du tombeau du bienheureux Jacques l'Apôtre. Je suis fâché d'être obligé d'entrer si souvent en discussion avec mes devanciers; mais dans une

[1] En 995, en 996, en 997, etc.

histoire où tout est à rétablir et à refaire, ma conscience me dit que je ne saurais trop invoquer l'autorité et l'appui des textes, surtout quand il en a été abusé, ou qu'ils ont été mal interprétés et cités à faux comme en cette occasion-ci[1].

Tout s'explique et s'enchaîne dans cette donnée. Après le combat de Portella de Arenas entre Bermude et Ramire, combat qui ne saurait être plus vraisemblablement placé qu'au printemps de 983, Ramire revint à Léon, d'où la crainte d'une attaque de la part des Arabes établis sur la frontière méridionale de son royaume lui fit transporter le trésor royal et les reliques des rois et des saints dans les Asturies : sa crainte ne se réalisa point dans l'automne de cette année; mais les douwarahs et les campemens arabes s'étaient tellement rapprochés de Léon, que l'on put dès lors considérer la place comme bloquée; et c'est ce qui explique la durée de presque une année que Roderich de Tolède et Lucas de Tuy donnent au siége de Léon[2]. Le général arabe vint lui-même enfin au printemps suivant assiéger et prendre la ville ainsi que nous l'avons vu. Une seule difficulté se présente contre cette restauration chronologique; c'est le chiffre de seize ans attribué par le moine de Silos à la durée du règne de Ramire III; ce chiffre, à partir de 967, ne saurait nous mener au-delà de 982; il existe toutefois dans le chartulaire du mo-

1 Voici le passage du moine de Silos dans toute son intégrité : — ..... Rex eorum (Sarracenorum) nomen qui falsum sibi imposuit *Almanzor*, qualis non antea fuit, nec futurus erit, consilio inito cum Sarracenis transmarinis, et cum omni gente Ismaelitarum, intravit fines Christianorum, et cœpit devastare multa regnorum eorum, atque gladio trucidare. Hæc sunt regna Francorum, regnum Pampilonense, regnum etiam Legionense. Devastavit quidem civitates, castella, omnemque terram depopulavit, usquequo pervenit ad partes maritimas occidentalis Hispaniæ, et Gallæciæ civitatem in qua corpus Beati Jacobi Apostoli tumulatum est, destruxit. Ad sepulchrum vero Apostoli, ut illud frangeret, ire disposuerat; sed territus rediit : Ecclesias, monasteria, palatia, fregit, atque igne cremavit, era MXXXV (Monach. Silens. Chr., num. 68).

2 Almanzor captioni Legionis ferventer insistens dum *fere per anni circulum* impugnasset, etc. (Roder. Tolet., l. v, c. 15). — De même Lucas de Tuy, p. 87.

nastère de Sahagun, aujourd'hui au pouvoir de la municipalité de cette ville, trois diplômes authentiques où l'on trouve la preuve que Ramire III vivait encore et prenait le titre de roi de Léon vers la fin de 984[1]; d'où il est permis d'inférer que Ramire, exilé de sa capitale ruinée par El Mansour, chercha un refuge à Sahagun, où il continua de prendre les titres de sa royauté, même après la perte de son royaume, et deux ans encore après le couronnement de son compétiteur Bermude à Santiago. La plupart des historiens, négligeant l'intervalle qui sépare l'intronisation de Bermude de la mort de Ramire, ont fait dater la fin du règne de l'un et le commencement du règne de l'autre, du jour de la consécration de celui-ci dans l'église de l'apôtre Jacques, le dimanche 15 octobre 982[2]; et c'est ce qui explique pourquoi le moine de Silos, tout en nommant Ramire à propos des dernières attaques d'El Mansour, ne donne que seize ans de durée à son règne, et comment Pélage d'Oviédo, Roderich Ximenez et Lucas de Tuy ont été conduits à placer la prise de Léon sous le règne de Bermude, qu'ils considèrent comme régnant depuis la mi-octobre de cette année 982. Ramire III mourut donc, non à Léon en 982, comme on l'écrit communément, mais, à ce que tout indique, à Sahagun, à la fin de l'année 984 ou au commencement de la suivante, après la destruction de Léon, qui fut telle, que Veremundus ne put s'y venir installer, et que la restauration n'en fut faite par son fils et successeur Alfonse V que plus de vingt ans plus tard. On ignore si Ramire laissa des enfans après lui : on sait seulement qu'il avait pris pour femme, quelques années auparavant, à l'âge de dix-huit ans, une Sancha nommée aussi Urraca, dont on ne connaît point la famille; on ne peut douter, dit Ferreras,

1 Voyez Historia de Sahagun, p. 44 et 48. — Le premier de ces actes est du 15 mai, le second du 24 juin et le troisième du 8 septembre 984.

2 Voy. Sampir. Chr., num. 29; Monach. Silens. Chr., num. 67, et ci-dev. p. 388.

puisqu'on la choisit pour femme du roi, qu'elle ne fût d'une des principales maisons royales d'Espagne[1]; la conséquence paraît un peu forcée; il est vraisemblable toutefois que Sancha, ainsi que son nom semble l'indiquer, était de la maison de Navarre. Quoi qu'il en soit, Ramire III, fils de Sancho Ier, mourut à l'âge de vingt-deux ans, et eut pour successeur Bermude le Galicien, surnommé le Podagre, qui, selon toute apparence, d'abord protégé par El Mansour, ne tarda pas à se brouiller avec lui, et à s'attirer, comme nous le verrons par la suite, la colère du terrible hadjeb. Ramire fut enterré, suivant Roderich Ximenez, dans le monastère de Destriana, dédié à saint Michel[2].

El Mansour chercha vainement, après la prise de Léon et d'Astorga, à étendre ses conquêtes du côté des Asturies et du Bierzo[3]; il y trouva des châteaux imprenables ou qui lui eussent coûté d'innombrables efforts; on nomme entre autres les châteaux d'Alva, de Luna et de Gordon[4]. Mariana dit tout le contraire, à savoir que ces châteaux furent pris et brûlés par El Mansour[5]; mais il y a long-temps que nous savons que Mariana a le privilége de faire l'histoire à son gré; il lui fallait cela peut-être pour arrondir sa phrase, et les poètes de son pays sont tout disposés, ce semble, à continuer d'apprendre l'histoire d'Espagne dans l'ouvrage du théologien d'Alcala, sans doute parce que la poésie vit de fictions[6].

1 Ferreras, Hist. de Españ., t. IV, p. 389.

2 Roder. Tolet., Rerum in Hisp. Gest., l. V, c. 12.

3 Et Asturias, Gallæciam, et Berizum non intravit (Pelagii Ovetensi Chr., num. 5).

4 Castella quædam, scilicet Lunam, Alvam, Gordonem capere non potuit (Ibid., l. c.). — Lucas de Tuy ajoute Arbolium (Lucæ Tudensis Chronicon Mundi, p. 87).

5 Mariana, Historia general de España, l. VIII, c. 9, p. 382 et 383.

6 Voyez, dans la Gaceta de Madrid du 26 novembre 1839, un article intitulé « El Padre Juan de Mariana » signé A. L., dans lequel M. Lista, je crois, nous a fait l'honneur de s'occuper de nous à propos de la traduction espagnole de notre histoire que publie M. A. Bergnes à Barcelone; M. Lista y professe publiquement une admiration sans bornes pour le jésuite historien.

D'ordinaire les expéditions d'El Mansour étaient rapides et heureuses, et ne l'occupaient qu'une partie des mois du printemps et de l'automne. Le reste de l'année sa maison était à Cordoue comme une académie où les poètes et les savans étaient reçus avec la plus grande bienveillance. De ce nombre étaient en ce temps Obeïda ben Abdallah ben Massêmaï Abou Bekr, de Malaga, auteur d'une histoire de la poésie et des poètes arabes de l'Andalousie, ainsi que de plusieurs autres ouvrages importans; il fit, pour obtenir une audience du wazir d'El Mansour, Ahmed ben Soaïd ben Hézam, des vers impromptus pour lesquels le wazir lui donna cent dinars d'or et la libre entrée de sa maison à toute heure. On voyait aussi dans la maison d'El Mansour Abd el Wàriz ben Sofyian, poète illustre, et chef en ce moment de l'école poétique de Cordoue. El Mansour établit une académie pour le haut enseignement, une sorte d'université ou d'école normale, où ne siégeaient que des hommes déjà connus par des ouvrages utiles, par des travaux d'érudition ou des poésies d'un caractère élevé. Il visitait souvent en personne les médrésehs (écoles supérieures) et les colléges; il s'asseyait parmi les élèves sans permettre que les cours fussent interrompus à son entrée ou à sa sortie, et il récompensait les maîtres et les élèves les plus distingués, soit par des dons, soit en les appelant aux emplois de mokris et de khatebs (lecteurs et prédicateurs du Koran dans les mosquées)[1].

Tout cela assurait d'autant la prépondérance et l'autorité du hadjeb. Hescham, toujours renfermé dans le palais et les jardins de Zahra, n'apportait aucun obstacle à l'exercice de l'autorité absolue de son premier ministre. Personne, comme nous l'avons dit, ne pouvait le visiter sans la permission de sa mère ou du hadjeb Mohammed. On peut se faire une idée de

[1] Conde, c. 96.

son esclavage par le cérémonial observé à son égard lorsqu'il se rendait à la grande mosquée pour la célébration de la Pâque et des autres fêtes principales du musulmanisme. Il ne sortait de la maksoura (c'est ainsi qu'on nommait une tribune construite un peu au-dessus du parquet, dans la partie principale de la mosquée, et entourée de grilles dorées, place réservée aux émirs), que lorsque tout le peuple avait quitté la mosquée. Il en sortait alors entouré de sa suite et de sa garde et rentrait dans son palais sans pouvoir être abordé ni presque vu[1].

L'administration de l'état, le soin de sa fortune et ses guerres contre les chrétiens, avaient jusque-là occupé presque exclusivement El Mansour; mais l'année même où le royaume de Léon avait été réduit à rien, il reçut de l'Afrique des nouvelles qui appelèrent vivement son attention de ce côté.

Depuis l'an 365 comme nous le savons, El Hassan ben Kennoun l'Édrisite vivait en Égypte près du khalife fathimite El Moezz Nazar ben Mâad. En 373, Nazar ordonna à son lieutenant Balkyn, qui commandait en Afrique en son nom, de favoriser El Hassan dans la revendication du royaume de ses pères. El Hassan arriva à Tunis, où Balkyn le reçut avec de grands honneurs, et le mit, conformément aux ordres de son maître, à la tête de trois mille cavaliers. Quelques kabilehs de Berbers le suivirent aussi volontairement. Il entra avec elles dans le Magreb et fut proclamé dans plusieurs villes. El Mansour ne pouvait voir ce mouvement de sang-froid : il envoya aussitôt en Afrique son frère Abou el Hakem Omar ben Abdallah ben Abi Ahmer, wazir du diwan de Cordoue, auquel il donna le gouvernement du Magreb et de ses dépendances.

Les armes andalou-musulmanes furent moins heureuses

1 Conde, l. c.

au-delà qu'en deçà du détroit. Dès qu'El Hassan fut instruit de l'envoi de ces troupes, il vint à leur rencontre et les attaqua au moment de leur débarquement. Les deux partis se livrèrent une sanglante bataille sur les côtes mêmes de la mer; mais les Andalous furent défaits par El Hassan, et se réfugièrent dans la ville de Ceuta, où l'émir édrisite les bloqua étroitement. Omar fit savoir son échec à Cordoue, et le hadjeb s'empressa d'envoyer son propre fils Abd el Melek, déjà fort renommé malgré sa jeunesse pour ses talens militaires, au secours de son oncle Omar[1]. Nous verrons tout à l'heure que le fils d'El Mansour fut plus heureux que son oncle en Afrique, et y consomma la chûte définitive de la maison d'Édris.

Ces guerres de Musulmans à Musulmans n'interrompaient point le cours des expéditions bis-annuelles du hadjeb ni de ses ravages périodiques sur les terres des chrétiens. En 374 (automne de 984), il acheva de ruiner le royaume de Léon: ce fut alors sans doute qu'il prit les villes de Gormaz, de Coyanca et de Zamora[2]; et le printemps suivant (985) lui vit entreprendre une expédition qui assura la suprématie guerrière des Musulmans dans la presqu'île des Pyrénées; il tourna ses armes contre l'Espagne orientale. Il partit, disent les chroniques arabes, avec l'élite de la cavalerie de Cordoue, et prit son chemin par Elbira, Baza, Lorca et Tadmir; il s'arrêta dans cette dernière ville pour y attendre l'arrivée des troupes et des vaisseaux des Algarves appelés à le seconder dans les opérations militaires qu'il méditait contre la Catalogne. Les écrivains arabes nous parlent avec complaisance et détail du séjour d'El Mansour à Tadmir. Il y fut logé, nous disent-ils, dans la maison de l'amil ou amel, c'est-à-dire du gouverneur ou capitaine

[1] El Kartas, l. c.
[2] Lucas Tudensis, et multi alii.

général de la province, Ahmed ben el Khateb ben Dadjim[1], qui, pendant vingt-trois jours (je me sers des propres expressions de l'écrivain arabe) donna splendidement à manger à tous les cavaliers et généraux qui accompagnaient le hadjeb, ainsi qu'à toute la cavalerie et à toutes les troupes qu'il conduisait; il fit donner à tous des logemens et un coucher commodes, et aux principaux des lits richement couverts d'étoffes précieuses d'or et de soie : tous les matins le bain d'El Mansour et de ses principaux wazirs était apprêté avec de l'eau de roses, et les mets les plus délicats, les fruits les plus rares et les arômes les plus estimés de l'Orient leur étaient prodigués. Quand El Mansour fut sur son départ, et qu'il demanda le compte des dépenses, il apprit par les wazirs chargés de ce soin que tout s'était fait aux frais d'Ahmed ben el Khateb. Il l'en remercia au nom de l'armée et du khalife, et dit, au rapport d'Ebn Hayian, en présence de ses généraux et de ses cavaliers prêts à se mettre en marche : — « En vérité, Ahmed ne sait point traiter les gens de guerre, et je me garderai bien d'envoyer par ici des troupes d'eldjihed, qui ne doivent avoir d'autres bagages que leurs armes ni d'autre repos que les combats. Un homme d'un caractère aussi généreux toutefois n'est point fait pour n'être qu'un contribuable vulgaire; et aussi, au nom de notre seigneur l'émir Hescham, je l'affranchis de tout impôt pour toute la durée de sa vie. » Ommyah ben Ghaleb el Morori, ainsi appelé de Moror sa patrie, un des poètes qu'El Mansour, en conquérant lettré, menait d'ordinaire à sa suite, célébra en vers la générosité d'Ahmed el Tadmiri,

[1] Un autre écrivain ajoute à ces noms ceux d'Abou Omar el Hazin, et dit que cette expédition était la vingt-troisième d'El Mansour contre les chrétiens. Tous s'accordent à donner à Ahmed le titre d'amel. Le amel était le gouverneur général (*gubernator*) d'une province ou d'une juridiction, désignée en arabe par le nom d'améliya.

à qui restèrent les surnoms d'El Moudâyyf et d'El Sakyy (l'Hospitalier et le Libéral)[1]. — Conde accumule les textes relatifs à cet épisode des guerres d'El Mansour ; il en donne jusqu'à quatre versions différentes, savoir, celles des deux historiens que nous avons suivis, et celles de deux auteurs anonymes qui paraissent assez modernes, versions qu'il place à la suite les unes des autres, traduites purement et simplement sur ses extraits originaux des manuscrits arabes de l'Escurial. La plupart de ces extraits font partie de la bibliothèque de notre Société Asiatique de Paris ; nous possédons nous-même la copie d'une partie, et nous nous sommes convaincu que Conde n'a fait que traduire et coudre bout à bout les quatre versions dont il s'agit, que, d'après le titre de son livre, il se réservait sans doute de fondre historiquement en un seul récit. Trois de ces versions sont à peu près conformes. Une seule est d'un caractère particulier qui nous engage à la reproduire ici : — « On rapporte, dit-elle, que dans cette campagne de Mohammed ben Abdallah ben Abi Ahmer el Mansour, Abou Omar Ahmed ben Khateb, surnommé el Hazin, partit avec lui de Cordoue, et l'hébergea dans sa maison à Murcie, lorsqu'El Mansour se rendait à l'expédition de Barcelone avec sa suite et son armée, et qu'El Hazin reçut chez lui tous ses principaux officiers et Ebn Sohaïd, préfet d'el Sadaka. Le fils d'Ahmed, nommé Abou el Asbadj Mousa, hébergea le fils d'El Mansour ainsi que ses cavaliers dans leur voyage; aussi eurent-ils, à cause de cela, la franchise des droits aux portes de Cordoue, que leur accordèrent les Merwans; aujourd'hui, cette illustre famille est peut-être méprisée

1 D'après Ebn Hayian, dans son Histoire des Alahmeris, et Abou Bekr Ahmed ben Sayd el Fayiadh dans son Kitab el Ibâr (livre des événemens remarquables); il existe de ce dernier ouvrage une traduction en hébreu dont une copie est entre nos mains.

et vit dans l'obscurité et la pauvreté comme de misérables Alarabes; Dieu le sait[1]. »

El Mansour réunit chemin faisant toutes les troupes et la cavalerie de Valence, de Tortose et de Tarragone, et arriva bientôt dans les campagnes de Barcelone. Borrel, comte de Barcelone, roi d'Elfrank, comme l'appelle l'historien arabe, vint, à ce qu'il paraît, au-devant de lui avec des troupes dont le nombre était double de celui des Musulmans. Mais la valeur de ceux-ci, dit leur historien, aidée de l'expérience d'El Mansour et du secours de Dieu, l'emporta, et ils mirent en déroute ce ramas de montagnards et de gens grossiers qui ne se battent jamais bien quand ils sont à portée de quelque refuge, et qui, selon leur coutume, se renfermèrent en désordre dans Barcelone; les Musulmans les y assiégèrent avec tant de résolution et d'ardeur que Borrel, n'espérant aucun secours de Lothaire dont il relevait féodalement, s'enfuit par mer pendant la nuit, à la faveur de l'obscurité qui empêcha les vaisseaux des Algarves qui gardaient la côte de l'apercevoir. Deux jours après la ville se rendit par capitulation, sous la condition que les habitans auraient la vie sauve en payant le tribut de sang par tête (6 juillet 985). El Mansour pourvut à la sûreté de la frontière et s'en retourna à Cordoue par l'intérieur de l'Espagne[2]. Les chroniqueurs catalans et les Franks sont là-dessus d'accord avec les Arabes, et ne font par conséquent que confirmer la relation de ceux-ci[3].

1 Conde, c. 98.—El Fayiadh fixe le départ d'El Mansour de Cordoue 5 mai 985.

2 Ibid., l. c.

3 Hujus vero temporibus (Borelli), peccatis exigentibus, Barchinona nobilissima civitas, heu proh dolor! a Sarracenis devastata est atque capta. Facta fuit haec dira pestilentia anno incarnationis dominicæ DCCCCLXXXV (Monach. Rivipull. Gesta Comitum Barcinonensium, c. 7). — Voyez aussi Chronicon Barcinonensium primum, p. 323, et Chronicon secundum, p. 328. — Quelques autres documens chrétiens placent la prise de Barcelone un an plus tard, en juillet 986 (voyez dans Dom Bouquet, t. IX. p. 2); mais la date donnée par les Arabes répondant exactement à celle qu'on trouve marquée dans les Gesta

El Mansour conduisait toujours en personne ses guerres contre les chrétiens; il agissait par ses lieutenans ou par ses fils en Afrique. Nous avons laissé dans ce dernier pays le frère d'El Mansour, Omar ben Abdallah ben Abi Ahmer, assiégé dans Ceuta par l'édrisite El Hassan ben Kennoun. Mais El Hassan apprit bientôt qu'Abd el Melek, fils aîné du hadjeb, venait contre lui avec des troupes d'élite, et il se regarda dès lors comme perdu : entraîné par de mauvais conseils, suivant Abd el Halim, il résolut de se mettre au pouvoir de ses ennemis. Il envoya en conséquence un messager à Ceuta pour demander un arrangement et une sauvegarde pour lui et sa famille, promettant à Omar qu'il irait, sa demande accordée, se mettre de lui-même à la merci du khalife Hescham. Omar lui accorda sa demande, lui envoya un sauf-conduit, et écrivit aussitôt à son frère El Mansour[1] pour l'informer de ce qu'il venait de faire. Celui-ci, sans s'expliquer davantage, enjoignit à Omar de faire incontinent partir El Hassan pour Cordoue; El Hassan passa en Espagne; mais El Mansour ne tint point la parole de son frère, et envoya à la rencontre de l'édrisite déchu un émissaire chargé de le tuer en chemin, ce qui fut fait; l'émissaire lui coupa la tête, et ensevelit le corps, puis s'en revint à Cordoue avec cette tête coupée, comme pour témoigner qu'il avait fidèlement exécuté sa commission. Le meurtre d'El Hassan eut lieu dans le mois de djoumadah el awal (sept. ou oct. 985)[2]. Il avait régné en Mauritanie seize ans la première fois, de 347 (958)

Comitum Barcinonensium du moine de Rippoll ne saurait laisser aucun doute à cet égard.

[1] Moura le fait cousin (*primo*) et non frère d'El Mansour; mais puisque Omar Abou el Hakem était fils d'Abdallah ben Abi Ahmer, il était frère et non cousin d'El Mansour.

[2] Voyez le petit Kartas, fol. 84, v°. — Dombay, part. 1re, p. 102, traduit fidèlement ce récit, ainsi qu'Antonio Moura, p. 100. — Nous ignorons où Conde (c. 98) a pris que l'exécution eut lieu à Alkassar el Ocâb près de Tarifa.

à 364 (974), et, la seconde, un an et neuf mois. De ce moment cessa le pouvoir des Alides dans le Magreb, et ils se dispersèrent. Quelques uns se fixèrent dès lors à Cordoue et furent membres du diwan comme représentant du Magreb. De ces Alides sortira plus tard un Ali ben Hammoud el Andalousi, que nous verrons arriver à l'émirat en Espagne, et y relever sa maison.

On raconte qu'à l'instant où fut tué El Hassan, il s'éleva un vent violent qui emporta son bournous de dessus ses épaules, si bien qu'on ne le retrouva jamais plus depuis [1]. L'historien de Fèz, Abd el Halim el Gharnati, fait d'ailleurs du dernier des Édrisites un portrait peu flatté : El Hassan, fils de Kennoun, était, dit-il, selon ce qu'en rapporte Ebn el Bayiâd, inhumain, cruel, téméraire, endurci de cœur et peu compatissant. Quand il s'emparait d'un ennemi ou de quelque voleur, il le faisait étrangler ou précipiter du haut de la forteresse du Rocher des Aigles, qui était si haute et bâtie sur un rocher si escarpé, que le patient était mort longtemps avant d'avoir atteint le niveau du sol [2]. Par la mort d'Ebn Kennoun, fut terminée dans le Magreb la dynastie des Édris, qui avait commencé le jour de la proclamation d'Édris ben Abdallah ben el Hassan à Walili, le jeudi 7 de la première lune de rabieh (rabi-el-awal) 172 [3]. Leur règne, de cette proclamation à la mort d'El Hassan ben Kennoun dans le djoumadah 375, fut de deux cent deux ans et cinq mois lunaires. Leurs états s'étaient étendus dans les premiers temps de Sous-el-Aksa à Wâran, et, dans ce temps-là, la capitale des Édrisites était Fèz; mais, placés entre les deux puissantes dynasties rivales des Obeïdys d'Yfrikya et des Merwans de Cordoue, ils tombèrent vers la fin sous la domination de ceux-ci, et ils leur cé-

[1] El Kartas, fol. 63.
[2] Ibid., l. c.
[3] C'est par erreur qu'on lit dans Conde 162.

dèrent Fêz et la majeure partie de l'ancien territoire du royaume. En dernier lieu, comme nous l'avons vu, El Hassan, le dernier des rois du Magreb de cette maison, ne possédait plus, des anciens états de ses pères, que quelques vallées, entre autres la vallée où était située sa capitale Bassra, et quelques forteresses, telles que Arzil sur la côte, et Hidjar-el-Nossour, dont nous avons si souvent parlé, près du détroit[1]. « C'est ainsi que leur règne fut retranché, dit Abd el Halim en terminant son chapitre consacré à l'émir El Hassan ben Kennoun : la perpétuité du règne et l'immortalité appartiennent à Dieu seul; il n'y a que lui de véritable maître et seigneur, et il n'y a que lui d'adorable[2]. »

Maître à peu près de tout le Magreb el Aksa, El Mansour nomma son fils Abd el Melek, qui prit, à l'occasion de sa campagne d'Afrique, le surnom d'El Moudhafer (l'heureux vainqueur), gouverneur-général pour les Merwans, avec le titre de hadjeb, de toutes leurs possessions en Afrique. Abd el Melek fit construire en arrivant, pour l'embellissement de la grande mosquée, une Alcoba ou chapelle avec une coupole soutenue par des colonnes au milieu de la grande cour où était l'almenara ou l'almeinareh (le phare, la lanterne, ou la petite tour, au haut de laquelle on hisse la lanterne)[3]. L'alcoba était d'ordinaire une chapelle basse, voûtée ou cintrée, bâtie dans les grandes cours des mosquées, et ainsi nommée de l'arabe *koba*, voûte, cintre, grotte, caverne, ouvrage fait en arcade, chapelle, etc., d'où l'espagnol *coba*, *cova*, et *cueba* ou *cueva*; il s'entend aussi de cette espèce de bâtimens cintrés et bas sous lesquels s'enterrent en Afrique les mara-

[1] El Kartas, fol. 63.

[2] Ibid., l. c.

[3] D'où le mot minaret. — Almenara (almnar, almnara), site ou lieu de la lumière; signaux dans les chemins, principalement pour marquer les limites. Menara, lanterne, phare, du verbe arabe *nar*, il brilla, il resplendit; il signifie aussi un chandelier, un veilloir, *lychnuchus*, *candelabrum*.

bouts, et auxquels il y a ordinairement un oratoire (mihrab) annexé. C'est aussi la portion de la tente qui renferme un lit à coucher, d'où notre mot alcôve[1].

« Les Orientaux, dit M. Reinaud, sont presque tous infatués de la magie, de la sorcellerie, de l'astrologie, de la cabale et des autres sciences occultes. Ceux mêmes qui n'y croient pas n'osent heurter le préjugé général, et agissent le plus souvent comme les autres[2]. » Abd el Melek, sans doute pour se conformer à l'esprit de son temps et de sa nation, fit placer sur la cîme, ou plutôt sur la voûte extérieure de la nouvelle alcoba, divers talismans semblables à ceux qui étaient autrefois sur la coupole de la chapelle du mihrab. On sait que le mihrab est, dans les mosquées, le lieu destiné à indiquer la direction de la Kaaba de la Mekke, vers laquelle les Musulmans doivent se tourner pour faire leurs prières. Ces talismans furent placés sur une barre de fer au-dessus de la coupole, et l'historien de Fêz les décrit comme il suit : l'un était, nous dit-il, le préservatif du rat (el harz el fâr), au moyen duquel jamais rat ne se montra dans la mosquée, ou s'il en entrait quelqu'un, il ne pouvait manquer d'être aussitôt découvert et tué ; l'autre était celui du scorpion (de l'acrâb); et, par son influence, s'il entrait quelque scorpion dans la mosquée, il demeurait comme gelé, et périssait ; et il y a de ceci des témoins dignes de foi, tels que le fakih Ebn Hâaroun, qui en vit un tomber d'entre les vêtemens d'un croyant

1 Le mot *kouba* ou *koba* est également hébreu sous la forme *kakabah*, de *kab*, voûter. On ne le rencontre cependant qu'une seule fois dans l'Écriture (dans les Nombres, chap. 25, v. 8) : « Et l'homme d'Israël vint derrière la cellule (de la tente), etc.; » il est traduit dans la version grecque des Septante par *εἰς τὴν κάμινον*, dans la chambre, ou plutôt près du foyer ou de l'âtre, près de la cheminée (*κάμινος*). Du mot arabe *koba* viennent aussi probablement les mots coupe *copa, vaso capax, de forma redonda, para beber*, en latin *calix, patera*, et le mot espagnol *copa* pour la tête, la forme d'un chapeau. — Tectum cameratum, dit Schultens, quo lectus circumdatur, voce apud Europæos etiam recepta ab Hispanis.

2 Reinaud, monumens arabes, persans et turcs, t. I, p. 60.

auxquels il s'était attaché et demeurer sans mouvement par terre, jusqu'à ce qu'on l'eût tué; le talisman du scorpion avait la figure d'un oiseau tenant en son bec la figure de la queue d'un scorpion. Le talisman de la colonne de métal jaune avait la figure d'un haya ou serpent, et l'on ne vit jamais aucun serpent dans la mosquée. C'était là la science des génies. L'opinion qu'il existe une espèce de démons et de mauvais esprits occupés sans cesse à tourmenter les hommes est très commune encore aujourd'hui en Orient; ces esprits ou génies peuplent l'eau, la terre, le feu, l'air, les astres; ils visitent les habitations des hommes pour leur nuire, soit invisibles, soit sous la forme de certains animaux malfaisans; et c'est précisément pour se garantir de leurs atteintes et pour conjurer leurs malignes influences qu'on emploie les amulettes et les talismans[1]. Abd el Melek fit aussi construire un hospice dans le quartier le plus sain de Fêz, et le fournit d'eau au moyen d'un canal alimenté par le Wad el Hassan, qui coule hors de la ville près de la porte de fer (Bab el Hadid). Il fit faire aussi, pour la mosquée-djéma, une minbar ou chaire en bois d'ébène (onâb), richement sculptée, et portant cette inscription: « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, que Dieu bénisse Mohammed et les siens et leur donne une félicité parfaite! Le khalife victorieux, épée de l'islam, serviteur de Dieu, Henscham el Mouwayiad Billah[2] (dont Dieu prolonge le règne!), a fait faire ceci par les mains de son hadjeb Abd el Melek el Moudhafer, fils de Mohammed el Mansour ben Abi Ahmer (que Dieu répande ses grâces sur lui!), et cela dans la

1 Voy. le mot amulette dans la Bibl. Orient. de d'Herbelot. — Les amulettes arabes ont pénétré jusque chez les nègres du Sénégal (Reinaud, t. I, p. 66). — M. Reinaud en a vu un venu de ce pays portant le mot arabe *herz*, préservatif. Les Noirs ont donné le nom de *gris-gris* à ces sortes d'amulettes, dont l'usage s'est répandu en Amérique et dans tous les pays où les nègres ont été transplantés.

2 En arabe « el Iman el Mansour Seïf el Islam Abd Allah Heschaм el Mouwayiad Billah. »

dernière lune de djoumadah (djoumadah-el-akher) de l'an 375 (octobre ou novembre 985)[1].

Après avoir apaisé ainsi par son fils les troubles du Magreb, en la même année 375, El Mansour fit une incursion aux frontières de Galice, courut le pays, assiégea et prit d'assaut Médina Coyanca, ou la reprit, s'il est vrai qu'il s'en fût emparé déjà l'année précédente, comme nous l'avons dit d'après les chroniques chrétiennes; il détruisit les murailles de cette place, et, à l'aide de quelques principaux chrétiens qui étaient auprès de lui comme réfugiés par suite de leurs querelles intestines, il fomenta leurs discordes, entra sur leurs terres jusqu'aux rivages maritimes de la Galice, et pilla l'église de Zakoum, d'où il emporta de grandes richesses[2]. Quelle était cette église de Zakoum, c'est ce que je ne saurais dire, à moins que Conde ne se soit trompé sur la lettre finale de ce mot, et n'ait pris un *sin* mal formé pour un *mim*, auquel cas ce pourrait être Sacos, petit village de Galice situé dans la juridiction de Santiago; car nous ne saurions admettre que ce puisse être Santiago même, les Arabes le désignant fort clairement ainsi que tout ce qui s'y rattache par Schant Yak ou Schant Yakoub, Kenisat Schant Yakoub el Atiya, etc.[3]. — El Mansour courut et ravagea dans l'automne de cette même année les terres de Nabarra et les montagnes albaskuenses; à son retour il châtia les habitans d'Oschma, d'Alcoba et d'Atincia qui s'étaient révoltés, et s'en revint à Cordoue chargé de dépouilles. Ce fut à cette occasion que l'érudit poète Zeydetallah ben Aly lui présenta son kitab el Hemâm ou livre de la mort. El Mansour nomma dans cette expédition

1 Cette inscription, ainsi que les détails précédens sur les constructions d'Abd el Melek ben el Mansour à Fêz, sont une traduction pure et simple du petit Kartas, p. 35 et 36 du texte original de notre Bibliothèque nationale.

2 Conde, c. 98.

3 Voyez El Edris, vme climat. — La rivière Ulla, qui passe à deux lieues au sud de Santiago, est appelée par El Edris nahr schant Yakoub.

cadhi de Tolède le wali-schôuri de Cordoue Ahmed ben el Hakem ben Mohammed el Ahmeri, connu sous le nom de Ebn Lébâna, de Cordoue, homme instruit et d'une grande célébrité, et mit à sa place Ahmed ben Abd el Aziz ben Faradj ben Abi el Houbêb, Cordouan très érudit, qui avait été précepteur de son fils Abd el Melek[1].

Abd el Melek était de retour en Andalousie à l'arrivée de son père, et les fêtes de victoire de l'un se confondirent presque avec les fêtes nuptiales de l'autre. Peu après la campagne victorieuse d'El Mansour en Galice et en Vasconie en effet, au printemps de 986, les noces de son fils Abd el Melek avec la jeune Habibé, sa petite-fille[2], furent célébrées à Cordoue avec une pompe inaccoutumée : il y eut à cette occasion des réjouissances publiques auxquelles toutes les classes de la population, y compris les chrétiens, furent conviées; El Mansour distribua à ses gardes des armes et de riches vêtemens, et fit faire des aumônes aux pauvres des Zaouwiyas : c'étaient des hospices pour les pauvres de profession, placés chacun sous le gouvernement d'un wakel ou majordome, qui prenait soin de son entretien et de sa police aux frais de l'état. Le hadjeb poussa la munificence jusqu'à marier et à doter de ses deniers un grand nombre d'orphelines pauvres, et les récompenses furent prodiguées aux poètes qui célébrèrent en vers les mérites et les vertus des époux : Abou Hafs ben El Scaledja, Ebn Abi el Hèbab et Abou Taher el Astourkoni, furent ceux qui se distinguèrent le plus, et qu'El Mansour récompensa aussi le plus magnifiquement. La cérémonie du mariage eut lieu dans le palais et dans les jardins de l'Almunia, contigus aux palais de la Zahriya, et dont le khalife fit présent à El Mansour, quand celui-ci lui demanda la

[1] Conde, c. 98.

[2] Habibé était fille d'Abdallah ben Yahyah ben Abi Ahmer, et de Boriha fille d'El Mansour; elle était nièce par conséquent et à la fois petite cousine d'Abd el Melek.

permission d'y célébrer les noces de son fils. L'Almunia fut depuis appelée l'Alaméria, du nom de ses nouveaux propriétaires. La fête fut splendide, et telle qu'on n'en avait encore vu de pareille à Cordoue; tous les jardins étaient illuminés; dans les bosquets d'orangers et de myrtes, près des fontaines, sur les bateaux ornés de banderolles qui couvraient les bassins remplis d'eau limpide, des chœurs de musiciens et de voix chantaient les louanges des nouveaux mariés; des jeunes filles, armées de bâtons d'ivoire et d'or, gardaient le pavillon de la belle épousée; mais l'époux parvint à pénétrer, quand la nuit fut venue, à l'aide des épées dorées de ses amis, malgré la courageuse opposition des jeunes filles. La fête dura toute la nuit et tout le jour suivant, qui fut sanctifié comme la veille par les aumônes et les bonnes œuvres[1].

C'est vers le temps même où ceci se passait, en 986, que Mariana place l'histoire ou plutôt le roman des sept Infans de Lara ou de Salas, car les deux noms leur sont attribués, et il y a en Castille une ville appelée Salas de los Infantes où, selon la tradition, existe encore la maison qu'ils habitaient. Ils étaient, suivant l'inventeur de cette histoire lamentable, de la lignée même des comtes de Castille comme neveux de Gustius Gonzalez, frère de Nunnius Rasura. Le comte qui gouvernait alors la Castille était Garcia Fernandez, fils du fameux Fernan Gonzalez. L'aventure des Infans, quoi qu'il en soit de leur origine, est racontée comme il suit par la plupart des historiens : ils disent que les sept frères se trouvant présens à Burgos aux noces de leur oncle maternel Ruy Velasquez, seigneur de Villaran, avec doña Lambra, d'une des principales maisons de Briviesca, celle-ci, se tenant pour offensée d'un différent qui survint entre Alvaro Sanchez, un de ses parens, et Gonzalo, le cadet des sept Infans, lui fit jeter par un esclave, en signe de mépris, un morceau de concombre qui

[1] Conde, c. 90.

se trouvait là par hasard tout trempé et souillé de sang. C'était en ce temps-là, dit Mariana, le plus grand affront et l'injure la plus atroce que l'on pût faire à un Espagnol. Mariana généralise comme on voit, et se met à son aise; il n'oublie qu'une chose, à savoir de nous dire où il a pris ce qu'il nous débite là. Cet affront, l'offensé le vengea sur le champ en donnant la mort à l'esclave dans les bras mêmes de doña Lambra où il s'était réfugié. L'épousée, bien qu'elle n'eût de raison de se plaindre que d'elle-même, demanda vengeance à son époux, non-seulement contre l'auteur de ce meurtre, mais aussi contre le père et contre les frères de Gonzalo, comme si d'être de la même famille les avait faits tous coupables de la même faute. Pour contenter sa femme, Ruy Velasquez attendit une occasion favorable: il commença par intéresser les Maures établis dans le voisinage de ses terres à ses projets de vengeance, et, de concert avec eux, il dressa une embuscade aux sept Infans ses cousins, assez loin de Lara et de Salas, s'il est vrai que ce fût dans la campagne d'Araviana, près d'Almenara, à la descente du Mont Cayo (le Caunus des anciens); embuscade dans laquelle il réussit à les attirer, et où tous les sept succombèrent avec Nunnius Salidus leur gouverneur. Avant ceci, Ruy Velasquez s'était déjà vengé de leur père appelé Gonzalo Gustios en l'envoyant au roi de Cordoue, sous prétexte d'une ambassade. Mariana, qui cherche la vraisemblance, nous dit qu'on pria très instamment ce roi « par des lettres écrites en arabe » de vouloir bien faire tuer Gonzalo, mais que le prince musulman, respectant les cheveux blancs et la vieillesse d'un homme si considérable, ou touché intérieurement d'un sentiment d'humanité, ne voulut point tremper ses mains dans son sang, et crut que c'était assez de le faire mettre en prison, ce qui fut exécuté. Les têtes des sept frères, apportées à Cordoue, furent mises sous les yeux de leur père, qui les reconnut à peine, tant elles étaient altérées et défigurées par la mort.— La captivité de Gonzalo Gustios cependant

ne parait pas lui avoir été fort pesante : on ne gardait pas fort étroitement, à ce qu'il semble, à Cordoue, ni avec beaucoup d'exactitude le prisonnier dans sa prison. L'entrée en était ouverte, à certaines heures du moins, à la sœur du roi (du roi de Cordoue); si bien que notre bon vieillard, dont les cheveux blancs avaient paru mériter grâce, en eut un fils appelé Mudarra. Peu après, Gonzalo Gustius obtint sa liberté, et l'on ne nous dit pas bien positivement ce qu'il devint. L'enfant dont il vient d'être parlé grandit cependant, et, à l'âge de quatorze ans, par le conseil et à la persuasion de sa mère (sœur du roi de Cordoue), il alla en Castille, où, à l'aide de quelques amis et partisans de sa famille, il vengea la mort de ses frères en ôtant la vie à Ruy Velasquez et à doña Lambra qui fut lapidée et brûlée ensuite ; toutes choses qui parurent si méritoires au comte de Castille, qu'après avoir fait baptiser Mudarra, il l'arma chevalier, et que sa marâtre doña Sancha Velasquez, mère des sept Infans, le déclara héritier de la seigneurie de Lara, et l'adopta pour fils, avec la cérémonie la plus ridicule du monde, cérémonie que Mariana déclare toutefois être bien mémorable, encore qu'un peu grossière : — « Sa marâtre, dit-il, ayant résolu de le prendre pour fils, usa de cette cérémonie : elle le fit entrer dans la manche d'une chemise fort ample, qu'elle tira à soi de façon à ce que la tête sortît par le collet; elle le baisa ensuite au visage, au moyen de quoi elle l'agrégea à sa famille et l'admit pour son fils [1]. » Ce Maure baptisé, armé chevalier, et adopté comme nous venons de le voir, renouvela en Castille la famille des infortunés Infans, et fut la souche, suivant la tradition, d'une des plus illustres familles d'Espagne, celle des Manriques de Lara, dont quelques uns furent en effet assez

1 Su madrasta resuelta de tomalle por hijo usó desta ceremonia : metióle por la manga de una muy ancha camisa, y sacóle la cabeza por el cabezon ; dióle paz en el rostro, con que le pasó á su familia y recibió por su hijo (Mariana, l. VIII, c. 9).

illustres pour pouvoir se passer de cette origine chevaleresque. La grande chronique castillane publiée à Valladolid par Florian d'Ocampo est le document le plus ancien où il soit parlé des sept Infans de Lara [1]. Ce n'est pas malheureusement la seule aventure romanesque ou fabuleuse à laquelle ait prêté crédit cette chronique; malgré le nom qu'elle porte, elle est remplie de fables et de traditions populaires placées chronologiquement au hasard ou au gré de ses auteurs, et ne fait pas plus autorité, pour les temps anciens de l'histoire d'Espagne, que ne le font chez nous pour les temps de l'histoire de France antérieurs à Charles le Chauve, ou même à Hugues Capet, nos grandes chroniques royales de Saint-Denis en langue vulgaire. C'est dans la grande chronique castillane qu'on trouve aussi la fable de la tour d'Hercule à Tolède, et les amours de la Cava et du roi Roderich: quant à Mariana il n'a eu garde de contrôler le moins du monde le récit de la mort des sept Infans, et il y a ajouté au contraire tout ce qu'il a pu imaginer de mieux pour la rendre plus vraisemblable [2].

1 Crónica general de España, Valladolid, 1604, du f° 74 au f ° 84.

2 Il existe plusieurs récits, dans les romanceros, de la tragique aventure des sept Infans, et il en est un, entre autres, dans lequel le roi de Cordoue dont la sœur fut séduite par Gonzalo Gustius pendant sa captivité est nommé Almanzor; ce qui accuse dans le chroniqueur une ignorance complète des choses de ce temps. — Les meilleurs écrivains et les meilleurs critiques espagnols rejettent d'ailleurs comme nous l'aventure des Infans de Lara. Les éditeurs de la grande édition de Mariana, publiée à Valence en 1787, accompagnent le récit du jésuite historien de la note suivante (t. III, p. 236): — « Nuestros escritores mas estimables tienen por aventuras caballerescas la desgraciada muerte de los Infantes de Lara, los amores de D. Gonzalo Gustio con la infanta de Córdova, la adopcion de Mudarra Gonzalez hijo de estos hurtos amores, y que este heroe imaginario haya sido tronco nobilisimo del linage de los Manriques. Seria detenernos demasiado hacer demostracion de tal fábula, y mucho mas producir los argumentos con que se desvanece, que pueden ver los lectores en los cap. 11 y 12 del libro II de la Historia de la casa de Lara, del erudito Salazar, aunque por respeto á la antigüedad no se atreve este escelente genealogista á negar el suceso de los siete Infantes de Lara. D. Juan de Ferreras trató tanbien separadamente de este asunto en el tom. XVI, cap. XIV, p. 99 de su Hist. de España. »

Balkyn ben Zeïri cependant, sitôt qu'il eut appris la mort d'El Hassan ben Kennoun et le départ d'Abd el Melek du Magreb el Aksa, y était rentré au nom du khalife fathimite, et s'était emparé de Fèz et des principales forteresses du pays. El Mansour s'était empressé d'y envoyer des troupes qui étaient rentrées dans Fèz, ou du moins dans le quartier des Andalous, d'assaut et de vive force : l'autre moitié de la ville, placée sous le commandement de Mohammed ben Omar de Mekinez, avait tenu bon quelque temps pour les Obeydys, malgré les efforts du général El Scaledja, chargé par El Mansour de diriger cette campagne, qui ne put s'en emparer que l'année suivante en réunissant ses troupes à celles du scheik berber Abou Beyiasch de Maghrawa. Réunis, les Berbers et les Andalous entrèrent d'assaut dans le quartier des Karawiyns et s'en emparèrent ; le gouverneur Mohammed ben Omar de Mekinez périt en combattant aux portes, et la khotbah fut dite de nouveau au nom de l'imam El Mansour Abdallah Herscham el Mouwayiad Billah l'Ommyade de Cordoue.

La politique andalouse, dans l'impuissance où étaient les khalifes d'Espagne d'exercer une domination absolue en Afrique, consistait à conserver sur le pays une souveraineté nominale, ou, plus exactement, spirituelle, une sorte de demi-suzeraineté qui n'était pas sans rapports avec ce qu'on entendait par ce mot dans les pays où existait alors la féodalité. Un chef du pays paraît constamment, dans l'histoire du Magreb, investi de la souveraineté temporelle, moyennant l'hommage et le tribut rendus à l'un ou à l'autre des deux khalifes rivaux : c'est ainsi qu'en 377 (987) un certain Zeïri ben Atiya, de la tribu de Maghrawa, qui avait été nommé émir des Zénètes en 368 (978), et qui s'était empressé de témoigner un grand zèle pour les intérêts du khalife Heschan et de son hadjeb El Mansour, se rendit à Fèz pour y fixer sa résidence, et pour y exercer la souveraineté sous le haut protectorat du

badjeb des Andalous. Dans cette position Zeïri ben Atiya étendit sa domination sur tout le Magreb, agrandit et raffermit son empire sur les tribus nomades, non moins que sur celles qui habitaient des villes ; il profita des discordes qui divisaient les scheiks des différentes tribus dont se composait, alors comme aujourd'hui, la population de l'Afrique septentrionale; il les fomenta au besoin. La rivalité de deux membres d'une même famille contribua surtout vers ce temps à l'extension des pouvoirs de Zeïri ben Atiya sur les deux Magrebs, toujours au nom et dans l'intérêt apparent du khalife ommyade de Cordoue. Abou el Bêhâr ben Zeïri ben Ménâd de Sanhadja ayant pris les armes contre son neveu Mansour ben Balkyn ben Zeïri ben Ménâd, qui avait succédé à son père dans le gouvernement de l'Yfrikya pour les Obeydys, avait fait proclamer dans la khotbah le nom d'Hescham el Mouwayiad et de son hadjeb El Mansour, et leur avait envoyé son serment d'obéissance. Dans ses lettres de soumission il annonçait qu'il venait d'enlever aux scheiks dévoués ou assermentés aux fathimites les villes de Tlemcen, de Wâran, de Tounis, de Scahlfah, de Schaltal et de Mahadyah, ainsi que les montagnes de Ladniz, et une grande partie du pays de Zâb. A peine ces nouvelles furent-elles arrivées à Cordoue, qu'El Mansour envoya un messager à Aboul Bêhâr, chargé de lui remettre un diplôme de wali du pays qu'il venait de conquérir, et un présent consistant en une veste d'honneur et en quarante mille ducats. Aboul Bêhâr resta deux mois sous la dépendance que lui-même avait cherchée; après quoi, changeant tout à coup de bannière, il retourna aux fathimites qu'il avait quittés. Informé de cette inconcevable inconstance, El Mansour s'en indigna et écrivit à Zeïri ben Atiya qu'il lui transmettait le gouvernement des états d'Abou el Bêhâr, et qu'il eût en conséquence à les faire rentrer sous son obéissance. Zeïri ben Atiya partit de Fez à la tête d'une nombreuse armée de Zénètes et d'autres Berbers; il entra dans

les provinces d'Abou el Bêhâr, qui s'enfuit devant lui et alla joindre son neveu Mansour, fils de Balkyn, abandonnant à Zeïri ses terres et ses domaines, sans même essayer de les défendre. Zeïri prit possession de Tlemcen et de tout ce que possédait Abou el Bêhâr; il étendit de tout côté sa domination, et, s'étant rendu maître de la Mauritanie presque entière, depuis Soûs el Aksa jusqu'à Zâb, il fit part à El Mansour de ses succès, et lui envoya de riches présens pris sur le butin qu'il avait fait dans cette campagne, savoir: deux cents chevaux de race, cinquante grands chameaux de charge et de course, mille boucliers de cuir de Lamta (Lamta était, suivant l'interprétation de Moura, le nom de la tribu qui se livra la première dans le Magreb à la fabrication des boucliers de cuir [1]); plusieurs charges d'arcs et de flèches d'Ezzân, des chats civettes de Lamta, des girafes, une grande variété d'animaux et d'oiseaux rares du désert, mille charges de fruits de toute espèce et plusieurs ballots d'étoffes précieuses tissues de la plus fine laine du pays [2]. El Mansour, charmé de ces présens, en témoigna sa gratitude à Zeïri en le confirmant dans le gouvernement du Magreb, tant en son nom qu'en celui de l'émir des croyans Hescham ben el Hakem. C'est ainsi qu'à la dynastie des Edrisis succéda celle des Zeïris dans le Magreb, ainsi nommée de ce Zeïri ben Atiya, qui en fonda la puissance. « Le premier émir des Zénètes en Mauritanie, dit Abd el Halim, fut Zeïri, fils d'Atiya, fils d'Abdallah, fils de Tyadla, fils de Mohammed, fils de Khezar el Zenaty el Maghrawy el Khezari. Il fut émir de Zenata l'an 368 (978); il fut établi et demeura de cette sorte en Mauritanie faisant la prière au nom de Hescham El Mouwayiad et du grand maître de sa maison El Mansour jusqu'à ce qu'il se fût rendu maître de toutes les terres, tant des lan-

[1] Moura, Hist. dos Soberanos que reinarão na Mauritania, p. 109.
[2] El Kartas, p. 68.

des que des grandes campagnes cultivées du Magreb. Il prit possession des deux villes de Fez, et ses généraux El Scaledja et Abou Beyiasch y entrèrent, puis il y vint après eux, et s'y établit en 377 (987)[1]. » Les princes de cette dynastie furent distingués dans la suite en Maghrawis et Yafrounis, selon qu'ils appartenaient à la famille des Maghrawa ou à celle des Benou Yafroun. Maghrawa et Yafroun, auteurs de ces deux familles, étaient frères germains, et tous deux fils de Yaslyn, sixième descendant de Zenata. Elles formaient donc deux branches d'un même tronc, et c'est pourquoi on donne aussi aux Zeïris le nom de Zénètes. Nous verrons tout à l'heure que, bien que sœurs, les deux tribus furent ennemies, et que le chef des Benou Yafroun, Yali ben Yadwah el Yafrouni qui, dans le même temps que Zeïri ben Atiya avait été proclamé émir d'une portion des Zenètes en 978, l'avait été de son côté des tribus qui habitaient la ville et les campagnes de Lewatah dont il s'était emparé[2], nous verrons, dis-je, que ce Yali enleva Fêz à Zeïri pendant un voyage que celui-ci fit en Espagne en 992, et fut le plus dangereux compétiteur de sa domination dans le Magreb.

Nous passerons rapidement sur les campagnes d'El Mansour contre les chrétiens dans les années qui suivirent la prise de Barcelone, sur celles au moins qui n'offrent aucunes particularités remarquables. Nous consignerons ici toutefois la mention ou le relevé des faits immédiatement subséquens d'après lès sources tant arabes que chétiennes. La Castille occupa d'abord de nouveau, après cette campagne, les armes du hadjeb, probablement au commencement de 986; il prit et pilla, sans avoir à livrer de bataille sérieuse, Sepulveda et Zamora[3];

1 El Kartas, p. 68.

2 Ibid., p. 67 et seq.

3 In era MXXIV (986) prendiderunt (Mauri) Sedpublica (Annal. Complut., p. 311). — In era MXXIV prendiderunt Zamoram (ibid., l. c.) — Prisieron Moros á Sepulvega era MXXIV (Annales Toledanos I, p. 383). — In era MXXIV prendiderunt Zamoram VI idibus..... (cætera desiderantur).

le bruit d'un mouvement des peuples qui habitaient les vallées orientales des Pyrénées pour recouvrer Barcelone, occupée depuis le milieu de l'année précédente par des tribus musulmanes insuffisantes pour la peupler et presque pour la défendre, lui fit tourner, selon toute apparence, sans désemparer, ses pas vers la Catalogne, où, malgré sa renommée d'invincible, il éprouva l'ennui de se voir enlever par les Franks la ville dont il avait fait la conquête sur eux moins d'une année auparavant. Il retourna en 376 aux frontières de l'Espagne orientale, disent les chroniques musulmanes, et combattit contre ceux d'El Frank qui étaient descendus en grand nombre de leurs montagnes (les montagnards d'El Frank, c'est-à-dire des Pyrénées, sont mentionnés, malgré tout, avec une sorte de haine et de terreur par les écrivains arabes); il les vainquit, pourvut à la sûreté de la frontière, et revint à Cordoue chargé de dépouilles; il était accompagné dans cette expédition par Mohammed ben Abi Houssam el Tadmiri, homme vertueux et austère qui avait longtemps voyagé en Asie et en Afrique; mais ce qui n'en demeure pas moins constaté, c'est qu'El Mansour ni Mohammed ben Abi Houssam el Tadmiri, malgré les succès que l'historien musulman attribue à leurs armes, ne purent sauver Barcelone que reconquit Borrel en cette même année, et à qui elle demeura désormais [1]. La prise de Barcelone par El Mansour avait eu lieu sous Lothaire, avant-dernier roi de la race de Charlemagne, dans la vingt-unième année de son règne; peu après, Lothaire était mort (le 2 mars 986), et avait eu pour successeur son fils Louis qui mourut le 22 juin 987. Dans l'intervalle Borrel s'était adressé à Louis pour lui demander du secours [2].

1 Borrellus itaque comes, collecta nobilium militum maxima multitudine, Agarenos a Barchinona ac ab aliis suis finibus potentissimè penitùs devastavit (Gest. Comit. Barcin., apud Marca, p. 542).

2 C'est ce que nous apprend une lettre de Gerbert à Geraldus, abbé d'Aurillac, où il est dit, en ce langage singulier particulier à notre moine auvergnat:

Louis mort, s'accomplit en France la révolution mémorable qui fit passer la royauté de la maison de Charlemagne à la maison d'Hugues-le-Grand. Les seigneurs et les ducs d'outre Loire, et, à plus forte raison, d'outre Pyrénées, se montrèrent peu empressés à reconnaitre la souveraineté de l'ex-duc de France, Hugues Capet; Borrel néanmoins, toujours tourmenté par le voisinage des Sarrasins, toujours appréhendant El Mansour, paraît lui avoir aussi envoyé une ambassade vers le commencement de son règne pour en requérir des secours, mais, à ce qu'il paraît, sans le reconnaître pour roi, au moins si l'on en juge par la lettre assez obscure que Capet fit écrire à Borrel en son nom par Gerbert. Cette lettre nous montre les affaires de la marche d'Espagne sous un jour assez curieux, et semble indiquer que Borrel n'était pas sans quelque velléité, en ces temps de troubles et d'anarchie féodale, d'ériger son comté en souveraineté indépendante[1].

Hugues Capet, fils de Hugues-le-Grand, fut sacré à Reims le 3 juillet 987. Les seigneurs du Languedoc et Borrel lui-même hésitèrent quelque temps encore entre le prétendant Charles, duc de la Basse-Lorraine, oncle du précédent roi, et Hugues Capet; il existe des actes de quelques seigneurs de la province de Narbonne où les mots *regnante Hugone* sont

— De rege Ludovico quis habeatur consulitis, et an exercitus auxilium Borrello laturus sit (Gerbert. epist. 71).



[1] Quoi qu'il en soit, voici cette lettre, à plus d'un titre remarquable; c'est la 112e des épitres de Gerbert : — Quia misericordia Domini præveniens regnum Francorum quietissimum nobis contulit, vestræ inquietudini quamprimum subvenire statuimus consilio et auxilio nostrorum omnium fidelium. Si ergo fidem totiens nobis nostrisque antecessoribus per internuntios oblatam conservare vultis, ne fortè vestras partes adeuntes vana spe nostri solatii deludamur, mox ut exercitum nostrum per Aquitaniam diffusum cognoveritis, cum paucis ad nos usque properate, ut et fidem promissam confirmetis et vias exercitui necessarias doceatis. Qua in parte si fore mavultis nobisque potius obedire delegistis quam Ismaëlitis, legatos ad nos usque in Pascha dirigite, qui et nos de vestra fidelitate lætificent, et vos de nostro adventu certissimos reddant (Script. Rer. Francic., t. II de la collection de Duchesne).

accompagnés de *sperante Carolo*. Borrel, à tout prendre, parait s'être montré moins récalcitrant, bien qu'encore avec restriction. Il existe dans le chartulaire de l'église de Barcelone un vieux diplôme donné le 16 des calendes de novembre *anno primo regnante Vgo magnus vel rex*. On remarque au reste, ainsi que Marca en a fait l'observation, la plus grande variété dans les notes chronologiques de ce temps. La formule la plus fréquente est *regnante Hugone rege*, ou *regnante Hugone magno rege*. On lit dans plusieurs toutefois *regnante Vgo duce vel rege*, et dans quelques-unes *Vgone rege qui dudum fuerat dux*. Tels furent les premiers rapports de la portion de la Péninsule qui avait jusque là relevé des descendans de Charlemagne avec le chef de la troisième race ou des Capétiens, dont la descendance s'est perpétuée jusqu'à nous [1].

El Mansour fut plus heureux (377—987) en Galice qu'il ne l'avait été l'année précédente dans l'Espagne orientale; il ravagea la contrée, occupa Médina Colimria, arriva jusqu'à Santyak, c'est-à-dire jusqu'à une des églises ou à un des bourgs de ce nom, si nombreux en Espagne, enleva force dépouilles et force captifs, et s'en retourna victorieux à Cordoue par Talavera et Tolède [2]. La prise de Coïmbre est indiquée par les chrétiens sous la même date que par les Arabes; mais ils ajoutent à ce que ceux-ci nous en disent qu'elle demeura sept ans déserte et abandonnée; après quoi les Ismaélites la repeuplèrent et l'habitèrent jusqu'à ce que la prit le roi don Fernand en 1064, comme nous le verrons en son lieu [3].

1 On lit dans Ferreras à ce sujet, sous l'année 987, c. 3 (t. IV, p. 369); le passage suivant, d'un ton de bonhomie courtisanesque remarquable surtout vers la fin : — Por muerte de Luis IV, rey de Francia, ultimo de la linea Carolina, fué electo para aquella corona Hugo Capeto, que fué ungido en Rhemns por el mes de Julio, de quien desciende por continuada succesion nuestro Catholico monarça don Felipe Quinto, quo Dios guarde y prospere (l'édition est de 1716).

2 Conde, c. 99.

3 In era MXXV (987) accepit Almanzor Colimbriam III kalendas julii (Chro-

On ignore ce qu'El Mansour fit en 988; ni les Arabes ni les chrétiens ne nous en instruisent; mais, en révanche, les uns et les autres mentionnent sous l'année 989 la prise de trois villes sur la frontière de Castille. El Mansour, nous disent les Arabes, courut en cette année les frontières de Castille et de Galice, brûla et détruisit Oschma et Alcoba, et revint par Atincia, dont il abattit les murailles[1]. Ces trois villes, placées sur la limite des deux dominations, reviennent fréquemment dans le récit des Arabes, et paraissent avoir été plusieurs fois prises et reprises, démantelées et restaurées durant ces vingt-cinq ans de guerres incessantes, dont la Castille eut à soutenir sa bonne part, et ne fut pas la dernière à souffrir cruellement, surtout dans le voisinage de la frontière des Musulmans où étaient précisément situées Alcoba (aujourd'hui Alcubillas), Osma et Atienza dans la province actuelle de Soria.

Près de la borne où chaque état commence
Aucun épi n'est pur de sang humain.

a dit le grand chansonnier. Mais jamais limite de deux dominations ne fut le théâtre de combats plus acharnés et de plus terribles dévastations que ne le fut alors cet angle de terre, en figure de coin, que forment en se joignant les monts Idubèdes et le Guadarrama. Car, à quelques éternels ravages

nicon Conimbricense I, dans Florez, t. XXIII, p. 329). — Tertio kal. julii Almanzor Benamet cepit Colimbriam et sicut a multis senibus audivimus deserta fuit VII annis, postea reædificaverunt eam Ismaelitæ et tenuerunt eam (Chr. Lusit., p. 404). — Era MXXV cepit Almanzor Abennamer Colimbriam sicut quidam dicunt : fuit derelicta annis VII. Postea cœperunt ædificare illam Hesmaelitæ, et habitaverunt in illa annis LXX. Deinde cepit illam Rex Domñs Fernandus VIII, kalendas Augusti era MCII (1064) (Chr. Conimb. IIII, ibid., p. 336).

1 Conde, c. 99. — Era MXXVII (989) prendiderunt Mauri Atenza..... In mense Augusti prendiderunt Mauri Osma, et Alcoba in mense octobri (Ann. Compl. p. 311). — Confirmé par les Annales Toledanos (p. 383), et par les annalistes postérieurs.

qu'elle semblât dévouée, la Castille était cependant en progrès, et en était arrivée du moins pour lors à s'appuyer au sud sur les contreforts de la grande chaîne dont le Somosierra est le point culminant. Ce n'était plus un tout petit recoin de terre que la Castille, comme au temps, dont parle une vieille chanson espagnole, qu'Amaya était sa capitale et Fitero sa limite.

Harto era Castilla
Pequeño rincon
Quando Amaya era la cabeza
Y Fitero el mojon [1].

Suivant sa coutume, le hadjeb était accompagné dans cette expédition par deux célèbres poètes hispano-arabes, Abou Ahmer Ahmed ben Déradj el Castali ou de Castalla (Cazorla), notaire ou greffier (khateb) du diwan al Ata, ou caisse des gens de guerre, et Abou Merwan Abd el Melek ben Édris, plus connu dans la littérature orientale sous le nom de Ebn Harizi [2]. Remarquons en passant le titre de la fonction administrative qu'exerçait le premier de ces poètes, Ebn Déradj el Castali : nous savons que le mot diwan exprimait, par excellence, ce que, dans le langage politique et diplomatique moderne, on appelle cabinet, dans l'acception de cabinet des Tuileries, par exemple ; il signifiait aussi un conseil, un comité, un bureau, comme nous disons le bureau de la guerre ou le bureau des finances, et s'appliquait à tous ceux de l'administration publique, y compris les bureaux de perception où l'on recueillait les taxes ou impôts mis sur les marchandi-

[1] Voyez Benito Montejo, Memorias de la Academia de la Historia, t. III. — Nous avons parlé d'Amaya, p. 288.—Fitero, ou, selon l'orthographe moderne (*aspiratione dempta*), Itero, Itero del Castillo, villa segular de España, d'après Miñano, provincia de Burgos, partido de Castrojeriz.

[2] Conde, c. 99.

ses[1]. Le diwan de l'ata était le bureau de la solde ou du don; car telle était, dans les premiers temps de l'islamisme, la signification propre de ce mot *ata;* il s'entendait de la paie des troupes en campagne ou en pays ennemi, et signifiait littéralement le don. Aboulféda s'en sert en parlant de l'établissement de la solde par Omar[2]. Makrisi, dans sa description de l'Égypte, dit que l'usage des khalifes ommyades et abbassides, usage qui remontait à Omar, était de faire faire la perception des revenus provenant des impôts, et de les faire ensuite répartir entre les émirs, les gouverneurs et les soldats, en proportion de leurs grades, ce qui, dans les premiers temps, s'appelait *ata*, le don[3]. L'ata se faisait au nom du khalife, et l'usage d'appeler ainsi la paie des soldats s'était conservé en Espagne sous les khalifes andalous, comme le prouve le titre de khateb al diwan al ata, donné plus haut par le chroniqueur musulman au poète Ebn Dhéradj el Castali.

Les Arabes ne nous parlent point des expéditions d'El Mansour dans la Péninsule pendant les années 990, 991 et 992, et les chrétiens ne mentionnent sous ces années aucune prise de ville. Si donc El Mansour fit, dans le printemps et dans l'automne de chacune de ces années, ses expéditions accoutumées contre les chrétiens, en voilà six sur lesquelles nous n'avons aucune notice. La rébellion de Sancho Garcez contre son père Garcia Fernandez, comte de Castille, marqua en Castille l'année 990, et en Galice Gundisalvus Menendici se souleva contre Bermude, à peu près dans le même temps. Ces deux rébellions étaient-elles suscitées par El Mansour? rien ne le prouve historiquement;

1 D'où le mot douane, al diwan, al diguan, selon l'orthographe espagnole, aldoucan, aldoucana, *dogana* en italien.

2 Abulfeda, Annales Moslemici, t. I, p. 228.

3 Makrisi, descript. de l'Egypte, l. c.

mais cela est après tout vraisemblable. On n'a sur la première que deux courtes notices, tirées des petites chroniques que Florez a placées à la fin de son vingt-troisième volume (*chronicones pequeños*)[1]. Sur la seconde un meilleur document nous éclaire, c'est l'acte de donation de la Puerto-Marin et du lieu dit Recellus faite par Bermude à l'église de Saint-Jacques, dans l'ère 1031 (993)[2]; ce précieux document nous apprend toutes les particularités de cette révolte sur laquelle on ne trouve rien dans les autres sources historiques : comment des esclaves ou des serfs du roi, au nombre de trois, dont l'un s'appelait Hatita, probablement arabes et influens près de quelque tribu établie dans le voisinage du théâtre de la révolte, s'étant enfuis près du rebelle Gundisalvus Menendici, celui-ci s'était fait leur roi, et, persévérant dans sa superbe, avait refusé de les faire rentrer au service de son seigneur; comment, tandis qu'il se rendait en Galice, Bermude fit arrêter et mettre en lieu sûr le fils de ce même Gundisalvus, appelé Rudesindus, qui lui-même et de la même manière lui était rebelle, afin d'obtenir par lui le retour de ces esclaves fugitifs; comment, lorsque Rudesindus fut en prison, il envoya des supplians au roi pour en obtenir sa liberté, avec promesse qu'il se rendrait aussitôt près de son père, et ramènerait lui-même les esclaves au roi, à condition que s'il faisait cela il serait délivré et que sinon il rentrerait lui-même dans sa prison. Ces promesses furent d'ailleurs cautionnées par trois notables d'entre les hommes qui reconnaissaient la royauté de Veremundus, savoir Didacus Romanz, Pelagius Menendici et Cidi Didaci, qui s'engagèrent à payer au roi deux cents sous d'or au cas où Rudesindus ne ramènerait pas les

1 Era MXXVIII (990) rebellavitque Sancius Garsia ad patrem suum comitem Garsia Fernandez die II feria VII idus junii (Annal. Complut., p. 311).— Reveló Sancho con la tierra á su padre el Conde Garci Fernandez era MXXVIII (Annales Toledanos, p. 383).

2 Voyez Florez, España Sagrada, t. XIX, p. 382.

esclaves au jour fixé et demeurerait près de son père : Rudesindus ratifia lui-même la convention de ses garans; il fit plus, il s'engagea, au cas qu'il se dédierait et ne ramènerait point les esclaves ou ne rentrerait point lui-même dans sa prison, à perdre sa ville de Portumarinus, située au bord du Minho, avec toutes ses richesses, apanages et revenus. Il put se rendre en conséquence près de son père; mais il ne tarda pas à faire savoir qu'on pouvait faire de sa ville ce qu'on voudrait, attendu qu'il ne rendrait point les esclaves ni ne rentrerait dans sa prison. Les garans acceptés se présentèrent cependant au jour marqué, mais sans les esclaves et sans Rudesind, et le roi ajourna jusqu'à trois fois l'assemblée pour leur donner le temps de tenir leur promesse, qu'ils ne purent remplir. Contraints de s'exécuter, ils rassemblèrent enfin les deux cents sous d'or, ou plutôt en apportèrent au roi la valeur représentative en vases d'argent, en brides, sans doute du même métal et d'un travail précieux, en chevaux et en manteaux de laine ou de soie. Toutes ces choses ayant été mises à la disposition du roi, les dits garans le firent prier par les comtes, par les premiers magistrats et les guerriers du royaume, de leur rendre ces objets, et de recevoir d'eux en échange la ville de Portumarinus qui leur avait été laissée à eux-mêmes par Rudesind pour couvrir leur caution. Ce que le roi, mu par un sentiment d'équité, leur accorda, et ils dressèrent par écrit l'acte de cette cession de la ville de Portumarinus au roi, qu'ils confirmèrent en plein concile, en présence de tous. C'est cette ville, en la possession de laquelle il était depuis une année, dont, par l'inspiration de la grâce divine et pour le salut de son âme, Bermude fit cession à Dieu, qui la lui avait donnée, et à saint Jacques l'Apôtre, par l'acte dont ce qui précède est traduit la plupart du temps littéralement. Il ajouta à la donation de Puerto-Marin celle d'une autre ville qu'il tenait de ses aïeux, appelée Recelli, aujourd'hui San Pedro Recelle, située sur une colline dans

une campagne fertile, sur la rive droite du Ferrarius (rio Ferreira) qui forme là un coude, et l'entoure au nord et au sud en coulant vers le Minho où il débouche. Bermude offrit Recelli à Dieu et à son saint apôtre avec tout le territoire renfermé dans ses anciennes limites, avec les hommes qui l'habitaient, avec tous les services et revenus qu'il en retirait précédemment, ordonnant par le même acte que toutes ces choses fussent et demeurassent désormais à saint Jacques. Il apposa de plus à cette donation la formule d'anathème des rois goths : Si quelqu'un s'élevait contre cet acte de nous, et tentait de le détruire, qui que ce puisse être, qu'il soit excommunié et damné dans l'enfer. Fait le deuxième jour des ides d'avril de l'ère 1031 (12 avril 993)[1]. — Sur cette époque obscure et de transition, c'est là, ce nous semble, un document tout-à-fait notable, et qui nous en apprend plus que les plus longs récits de Mariana.

C'est ainsi que l'église de Saint-Jacques allait s'enrichissant et étendant sa juridiction sur les terres du voisinage. Déjà quelques années auparavant (en 986), Bermude l'avait dotée de tous les biens d'un certain Sarracenus qui, à son baptême, fut appelé Dominicus (*in baptismo Dominicus vocitatus est*), lequel, fait prisonnier à la prise de Simancas en 983, souffrit peu après le martyre à Cordoue, apparemment comme renégat, selon la loi musulmane, et dont Bermude nous raconte l'histoire, avec quantité de détails curieux et de particularités qui font revivre l'époque sous nos yeux, dans le privilége de donation de ses biens à l'église de Saint-Jacques[1].

Le Puerto-Marin dont il s'agit dans le diplôme de Bermude, de l'an 993, se compose aujourd'hui de deux bourgs

1 Comparez avec le texte original dans l'appendice, à la fin du volume. — Le lecteur le jugera, je crois, comme nous, digne d'une particulière attention.

1 On trouvera également ce privilége ci-après dans les appendices.

situés sur les deux rives opposées du Minho : un assez beau pont de dix arches, d'une solide architecture, bien qu'un peu détérioré, sert de communication aux habitans. La partie située sur la rive droite appartenait naguère aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, à qui elle fut concédée lors de l'abolition de l'ordre des Templiers, ses premiers propriétaires ; c'était le chef-lieu de la commanderie de Puerto-Marin, et les commandeurs de Saint-Jean y possédaient un fort beau palais, où étaient les archives de la commanderie, mais qui malheureusement tombe tous les jours en ruines. L'autre partie de la ville, appelée de Saint-Pierre (San-Pedro de Puerto-Marin), est située sur la rive gauche du fleuve, et étend sa juridiction sur six paroisses, savoir : San Martin y San Mamed de Castro, San Salvador de las Cortes, Santa-Maria de Francos, Santiago de Laje et San Juan de Loyo. C'est de cette partie qu'il est question dans le diplôme de Bermude. Le chapitre de Santiago y exerce encore la plupart des droits conférés par ce diplôme, et il y possède une caja-tulla où s'établirent, lors de leur institution, les chevaliers réguliers de Saint-Jacques du couvent de Loyo, dont les ruines subsistent encore non loin de l'église de las Cortes.

Dans le même temps El Mansour s'efforçait de rattacher de plus en plus l'Afrique à l'Espagne. Zeïri ben Atyia, tout en continuant de faire faire la prière au nom de l'émir Hescham et de son hadjeb dans l'ancien royaume des édrisites, y consolidait chaque jour sa puissance et préparait ainsi l'avenir de sa dynastie. Ses parens, ses amis et ses serviteurs, remplissaient tous les emplois, commandaient dans toutes les forteresses ; les tribus alliées de sa famille ou qui s'étaient dévouées à sa fortune, avaient élevé leurs tentes et leurs pavillons autour de Fêz, et campaient dans les vastes et fertiles campagnes qui l'environnent. La puissance du nouvel émir était devenue telle en un mot, qu'El Mansour en conçut quel-

que ombrage, et voulut lui faire sentir sa dépendance; sous prétexte de l'honorer il lui conféra au nom du khalife Hescham le titre de wali de Cordoue et l'appela en Espagne (382—992). Zeïri ne se douta de rien, et se rendit aussitôt en Andalousie aux ordres d'El Mansour, laissant le gouvernement du Maghreb à son fils Moezz, auquel il ordonna de résider à Tlemcen. Il désigna d'ailleurs pour saheb du quartier ou de la ville des Andalous de Fèz, Abd el Rahman ben Abd el Kérym ben Thaalaba, et pour saheb de la ville des Karawiyns, Aly ben Mohammed Kasem ben Aly ben Kassous, et nomma kadhi des deux villes le docte fakih Abou Mohammed Kasem ben Ahmer el Lezdi. Il partit ensuite pour l'Andalousie accompagné de trois cents cavaliers des plus illustres de sa tribu, et d'autant d'écuyers à sa solde, formant sa suite et son domestique, et muni de nouveaux présens qui surpassaient en magnificence tous ceux qu'il avait faits jusque là, savoir: de bijoux précieux, d'oiseaux rares, dont un, entre autres, parlait alberberi, de civettes musquées, de chameaux et de cavales sauvages, de belles panthères et de grands lions de l'Atlas et du Bélèd-el-Djérid renfermés dans des cages de fer, sans compter un grand nombre de mulets de bàt, chargés de dattes choisies d'El Zarfàn et de noix grosses comme des tasses [1]. El Mansour, averti de son arrivée, lui fit faire une magnifique réception, le fit loger avec sa famille et sa suite dans le château de Djàfar le hadjeb, qui avait été confisqué au profit de l'état, et dans d'autres dépendances royales, et le fit traiter avec les plus grands honneurs. Zeïri et Mansour cependant, au milieu de ces politesses et de ces cérémonies, ne tardèrent pas à se prendre en haine l'un l'autre. Ils en vinrent à s'offenser et à se brouiller, dit l'historien de Fèz, parce que naturellement deux génies puissans et superbes comme ceux-ci s'accordent mal et ne peuvent vivre ensemble [2]. L'appareil terrible

[1] El Kartas, p. 68.
[2] Ibid., p. 67.

qu'El Mansour employait comme le meilleur moyen de gouvernement, la façon dont Hescham était traité par lui, tout indisposa Zeïri, et il conçut dès lors une aversion profonde pour le hadjeb andalous. Celui-ci eut beau à son tour combler Zeïri de présens, il eut beau lui conférer le titre et la qualité de wazir-kibir, ou de lieutenant-général dans le Maghreb, Zeïri sentit avec colère la main de fer du despote, et se trouva plus humilié et plus effrayé que flatté des honneurs dont il était l'objet. Aussi ne quitta-t-il pas l'Espagne sans plaisir et se hâta-t-il de gagner l'Afrique pour y respirer en liberté, dès qu'un événement, grave d'ailleurs, lui en eut fourni le prétexte. Nous avons parlé du chef de la tribu des Benou Yafroun, de Yali Yadwah el Yafrouni; nous avons dit qu'il était émir des Lewâtah et des Benou Yafroun comme Zeïri l'était des Zénètes de Maghrawah et des tribus que ceux-ci lui avaient assujetties par les armes. Fêz était depuis longtemps l'objet secret des vœux ambitieux de Yadwah el Yafrouni, et il n'avait pas tardé, en l'absence de Zeïri, à s'en rendre maître. Remarquons la manière dont se déplace la puissance chez les peuples nomades organisés en tribus : El Moezz ben Zeïri était passé à Tlemcen sur l'ordre de son père; il avait été suivi par les tribus, vivant sous la tente, qui faisaient la principale force des Zeïris, et qui naguère s'étaient groupées autour de Fêz, lorsque Zeïri, choisissant cette ville pour sa capitale, était venu planter sous ses murs la tente royale, continuant la vie du Bédouin aux portes mêmes de la cité dont ses lieutenans occupaient les palais; et cela avait suffi pour mettre Yadwah ben Yaly en état d'enlever Fêz aux deux commandans que Zeïri y avait laissés. Cette révolution s'était accomplie peu après l'arrivée de Zeïri à Cordoue. Instruit de ce qui se passait dans ses états, il demanda aussitôt la permission de se porter à leur défense; et El Mansour et Zeïri se quittèrent avec toutes les apparences d'une inaltérable amitié; mais ce dernier ne fut pas plutôt débarqué à Tanger que, portant la main à sa tête, il dit:

« Maintenant je sais que tu es à moi. » Il témoignait ouvertement le peu de cas qu'il faisait du titre de wazir-kibir que lui avait conféré El Mansour, et quelqu'un l'ayant appelé ainsi : « Dieu te confonde, s'écria Zeïri, wazir ! non, par Dieu, mais émir, fils d'émir. » Il ne cachait point non plus combien il était mécontent d'El Mansour, et combien il l'avait trouvé au-dessous de sa renommée, jusque là qu'il s'étonnait qu'on le souffrît au poste où il s'était placé. « S'il y avait un homme en Espagne, disait-il, El Mansour ne serait pas longtemps ce qu'il est. »

Zeïri toutefois ne manifesta point autrement d'abord la haine qu'il portait à El Mansour. La politique lui conseillait de dissimuler, alors surtout qu'un ennemi s'était ouvertement emparé de sa capitale, et il se porta contre Yadwah, avec lequel il en vint aussitôt aux mains. Yadwah était un très brave guerrier; les kabilehs de Yafroun étaient aussi très vaillantes; mais Zeïri ben Atyia eut le dessus. Il vainquit Yadwah, défit ses troupes près de Fèz et le tua en combattant : selon l'usage il lui coupa la tête et l'envoya à El Mansour; car il jugea prudent d'agir toujours sous la sauvegarde de Cordoue, et, bien que redevenu maître du Maghreb comme auparavant, et plus solidement peut-être, il fit maintenir dans la khothba le nom d'El Mansour avec celui d'Hescham jusqu'à une meilleure occasion.

C'est alors qu'il se bâtit une nouvelle capitale plus au centre de ses états, Ouedjdah, à deux journées au sud-ouest de Tlemcen. Il l'entoura de murailles, la fit flanquer de tours et de portes fortifiées, et y fit construire une Kassbah, semblable à une citadelle, où il déposa toutes ses richesses et ses trésors; il la peupla de tribus dévouées et en fit sa demeure royale La construction d'Ouedjdah ne fut achevée que dans le mois de redjeb 384 (du 10 août au 8 septembre 994); et l'on conçoit que, pendant qu'il était occupé de ces travaux, il ait soigneusement dissimulé ses sentimens secrets à l'égard d'El

Mansour, sentimens qu'il laissera bientôt éclater avec toute la violence qui caractérise la race dont il était issu [1]. Ouedjdah existe encore; elle fait partie des villes de la régence d'Alger soumises à la domination française entre la Tafna et le Oued-Malouya, et est connue de nos soldats sous le nom d'Ouchda. C'est la Guagida de Léon l'Africain dont il dit : « Guagida est une très ancienne ville, bâtie par les Africains dans une vaste plaine; elle est à quarante milles à peu près de la Méditerranée vers le midi, et presque à la même distance de Tlemcen. Vers l'occident et vers le midi elle est bornée par le désert d'Angad; ses campagnes sont très fertiles, et la ville même est partagée en deux par une rivière qui y passe [2]. » Léon nous apprend encore que, de son temps, après avoir été très riche, Ouèdjdah ne comptait plus que mille cinq cents maisons habitées, que la langue des habitans était une langue africaine antique, et qu'à peine un petit nombre savait parler l'arabe corrompu en usage dans les villes de cette partie du Maghreb [3]; indication qui peut nous faire comprendre de quelle race étaient les compagnons de Zeïri et ce qu'il était lui-même.

Les évènemens du Maghreb et ses doubles gazwas annuelles du printemps et de l'automne occupèrent El Mansour jusqu'en 955 sans trop d'éclat; il avait pris toutefois en 994 Avila, Clunia et San-Estevan, forteresses prises et reprises des milliers de fois durant cette période critique [4]; mais c'est à tort, et contrairement à la véritable chronologie, comme nous le verrons tout à l'heure, que Conde place au printemps de 384 (994) la prise de Saint-Jacques de Compostelle. La Cas-

[1] El Kartas, f. 94 v°.

[2] Leone Africano, IVa parte, cap. 5.

[3] La lingua loro è africana antica, e pochi sono che sappino parlare l'arabico corrotto all' usanza de' cittadini (Ibid., l. c.).

[4] Voyez pour Avila Roderich de Tolède (de Reb. Hisp., l. v, c. 16), et pour les deux autres la chronique de Complutum (pag. 316) : — In era MXXXII (994) prendiderunt Mauri S. Stephanum, et Cluniam die sabbati XV kal. julii (17 juin 994).

tille parait avoir attiré particulièrement les armes du hadjeb dans ces derniers temps. En l'année 385 (995) El Mansour partit de Cordoue pour aller courir les terres des chrétiens sur la frontière d'El Schark (la frontière orientale), nous disent les chroniques arabes : il était acompagné dans cette expédition par le wazir Abd el Melek Abou Merwan, homme de bon conseil et fort expérimenté, par Aboul' Ola de Mossoul et par d'autres illustres généraux. El Mansour se rendit aux frontières avec tant de célérité qu'avant que les chrétiens eussent appris son départ de Cordoue, il était déjà sur leurs terres. Sur le bruit des ravages qu'il y exerçait, le digne fils de Fernan Gonzalez, Garcia Fernandez, comte de Castille, appela à son aide le roi de Navarre son parent. Il ne parait pas que Bermude soit intervenu dans cette expédition. Les chrétiens des monts Albaskenses et ceux de Galice (lisez de Castille) avaient réuni leurs forces, disent les Arabes, et avaient rassemblé leurs hommes de tous les côtés ; ils étaient commandés par Garschya Abou Schandja ben Farnand, brave guerrier et roi de cette partie des montagnes de la presqu'île. Le fils de Garcia, Sancho, qui s'était révolté contre son père comme nous l'avons vu, était-il rentré sous son obéissance et lui amena-t-il ses hommes en cette occasion ? C'est de quoi un passage de Roderich de Tolède pourrait faire douter [1]. Quoique l'intention des chrétiens ne fût, à ce qu'il paraissait, que d'empêcher les marches des Musulmans, et de gagner du temps pour réunir toutes les troupes qu'ils attendaient, ils furent attaqués par la cavalerie musulmane, et un combat s'engagea qui fut soutenu jusqu'au soir avec la même vigueur de part et d'autre. La nuit sépara les combattans ; mais l'ardeur avec laquelle la lutte s'était engagée annonçait qu'elle

1 Cumque comes Garsia Ferdinandi talia percepisset (devastationes Sarracenorum in Castella), magnanimitate pulsatus, licet gens sua in eum et filium esset divisa, eligens pro patria mori, cum Arabibus decertavit (Roder. Tolet., de Reb. Hisp., l. v, c. 16).

serait reprise plus terrible le lendemain. El Mansour indiqua l'ordre de bataille pour le jour suivant. Les chrétiens s'appuyaient sur des hauteurs où ils avaient l'avantage : le hadjeb commanda à la cavalerie d'élite et aux archers qui devaient, dès l'aube du lendemain, commencer la bataille, de combattre en se retirant, afin d'attirer les chrétiens dans la plaine. Le soir de ce même jour fut marqué par un incident poétique, tout-à-fait selon le génie du temps : un des lettrés qui suivaient l'armée, Saëd ben el Hassan, se présenta à l'entrée de la tente royale du hadjeb, avec un cerf attaché par une corde, auquel il avait donné le nom de Garcia, et récitant des vers où il prédisait la victoire pour le lendemain et la prise du chef des chrétiens.

« Ton esclave (disait le poète voulant parler de lui-même), que ton bras a soulevé de terre, et que tu as fait croître sous la pluie de tes bienfaits, t'amène ce cerf.

» Je l'ai nommé Garcia, et je te l'amène avec une corde au cou, afin qu'il te soit un présage de ce qui arrivera en effet suivant mon pronostic.

» Que si tu reçois ce présent d'un front serein, je regarderai cela comme la plus insigne faveur qu'il soit donné à un homme bienfaisant et libéral de me faire [1]. »

El Mansour accepta le cerf et les vers avec joie, et s'entre-

[1] Saed, filius Hasani, Mansuro cervum, cui Garsiæ nomen imposuerat, fune de collo revinctum, dono (misit) cum longo carmine encomiastico, e quo dereptum hoc solummodo apponemus :

« Servus (se ipsum innuens) quem brachium velut apprehensum humo sublevasti, et quem garasta (seu plantasti), tua beneficentia, mittit tibi cervum.

» Quem nominavi Garsiam, et mitto quidem eum cum fune suo, quo scilicet in eo (rege, vel comite Garsia) in effectum eat ominatio mea.

» Munus hoc si fronte serena acceperis, reputabo id splendidissimum beneficium, quod largiri queat (hoc est queas) vir beneficus et liberalis (Abulfeda, t. II, p. 533). » — Il y a dans le latin de la traduction d'Aboulfédha une espèce de jeu de mots entre *Servus* et *Cervus* que quelques personnes ont cru à tort exister dans l'arabe. Il n'y a dans cette langue aucun calembour possible entre qualité que s'attribue Saëd ben el Hassan d'esclave ou de serviteur (abd) Mansour, et le nom de l'animal dont il s'agit (àyl).

tint une partie de la nuit avec ses émirs des dispositions à prendre pour le combat du lendemain, afin de rendre facile l'accomplissement de la prédiction du poète. Dès le point du jour il fit sa prière, appelant le secours de Dieu sur les armes musulmanes; il parcourut les divers corps de l'armée, et fit sonner la charge : les Musulmans engagèrent la bataille au bruit des trompettes et des clairons. L'air fut obscurci par des tourbillons de flèches et par les flots de poussière que soulevaient les pas des chevaux arabes et berbers marchant à l'ennemi : les conducteurs de l'avant-garde (al mokadems), ainsi que cela était convenu, opérèrent leur retraite comme cédant malgré eux le terrain aux ennemis : ceux-ci, animés par cet apparent avantage, descendirent de leurs hauteurs en poussant d'effroyables cris, qui, au rapport d'un Arabe qui paraît avoir pris part à la bataille, retentissaient dans les vallées environnantes; mais tandis que l'avant-garde des Musulmans semblait être dans un entier désordre, et le centre de bataille sur le point de prendre confusément la fuite, la cavalerie de l'arrière-garde et des ailes de l'armée musulmane attaqua les chrétiens sur les deux flancs, et quoique leurs généraux et leurs cavaliers combattissent avec la plus grande valeur, l'ardeur du plus grand nombre des soldats à pied fut abattue par cette attaque imprévue; dans leur trouble ils se débandèrent et s'enfuirent de tous côtés poursuivis par la cavalerie : le carnage fut grand et le nombre des prisonniers immense, mais important surtout par la qualité des personnes. Garcia Fernandez en faisait partie, suivant la prédiction poétique qu'en avait faite la veille Saëd ben el Hassan, comme s'il eût été admis (dit l'écrivain ismaélite) à lire dans les tables célestes ce que le Dieu haut et tout puissant avait décidé avant le temps dans les décrets éternels de sa providence[1]. Parmi donc les principaux cavaliers chrétiens captifs, arriva prison-

1 Conde, c. 100.

nier le roi des chrétiens Garcia, continue le même écrivain, mais si gravement blessé, qu'il mourut peu de jours après (le cinquième jour, suivant les annalistes chrétiens), malgré les soins empressés qu'El Mansour lui fit donner par ses médecins. Cette bataille mémorable eut lieu dans le mois de rabi-el-akher 385 (du 4 mai au 1er juin 995) selon les Arabes[1]. Les Annales de Complutum, il est vrai, placent la mort de Garcia au lundi 29 juillet 995, et par conséquent la bataille, si elle eut lieu cinq jours avant la mort du comte, au 25 du même mois[2]. Mais les annales de Compostelle et la chronique de Burgos paraissent préférables en ce que le mois qu'elles indiquent correspond au mois de rabi-el-akher donné par les Arabes. D'après elles, nous trouvons pour la date de la bataille le 25, et pour celle de la mort du comte, le 30 mai 995 ; elles nous apprennent de plus que le théâtre du combat fut entre Alcocer et Langa[3]. Le corps de Garcia, à ce qu'il paraît, fut transporté à Cordoue, et provisoirement déposé dans l'église appelée des Trois-Saints : les Arabes nous disent qu'El Mansour le fit

1 Abulfeda, Annales Moslemici, t. II, p. 553 ; Conde, c. 100, etc.

2 In era MXXXIII preserunt Mauri Conde Garsi Fernandez, et fuit obitus ejus die II feriæ IV kal. Augusti. — Ces dates sont exactes et confirmées par les mémoires arabes, dit Conde, chapitre 100. Conde n'a pas la main heureuse en fait de chronologie. Où a-t-il vu que « ces dates soient exactes et confirmées par les mémoires arabes ? » Pour l'année, oui, mais non pour le mois. Le *die* II *feriæ* IV *kal. Aug.* correspond, en effet, au lundi 29 du mois de juillet ; or, Conde lui-même donne, d'après les Arabes, le mois de redjeb seconde comme ayant vu la bataille où fut pris Garcia, et ce mois islamite se compte, pour l'année 385 de l'hégire, comme nous l'avons marqué plus haut, du 4 mai au 1er juin inclusivement. Il faudrait, dans son propre récit, djoumadha el akher (se comptant en cette année du 2 au 30 juillet) pour que ce qu'il dit fût pertinent.

3 Era MXXXIII, noto die VIII kalend. januarii (lege junii) captus et lanceatus comes Garsea Ferdinandi in ripa de Dorio, et V die mortuus fuit, et ductus fuit ad Cordobam, et inde adductus ad Caradignam (Chr. Burgens., p. 308). — Era MXXXVII (lege MXXXIII), VIII kalendas januarii (lege junii) captus et lanceatus fuit comes Garsias Ferdinandi à Sarracenis inter Alcocer et Langa, in riba de Dorio : et quinta die mortuus fuit, et ductus ad Cordobam, et sepultus in sanctos tres, et inde ductus fuit ad Caradignam (Annal. Compostel., p. 319). — Nous ne dirons rien d'un récent historien qui prend le 8 des kalendes de juin pour le 8 juin.

mettre avec des parfums dans un coffre bien travaillé et envelopper d'un riche drap écarlate et or, afin de l'envoyer à ses chrétiens, et que lorsque ceux-ci vinrent le chercher, apportant de riches présens pour le racheter, El Mansour ne voulut rien accepter, et le fit conduire jusqu'à la frontière avec une escorte pour lui faire honneur [1].

Cette courtoisie chevaleresque n'empêchait pas El Mansour de poursuivre ses expéditions, et de mener l'empire comme il l'avait monté, par la guerre et par la surexcitation des arts et de la religion. Dans le mois de schawal de la même année que fut défait et tué Garcia Fernandez (du 28 octobre au 25 novembre 995), il vainquit de nouveau les chrétiens, nous disent les chroniques arabes [2]; mais ce fut cette fois sur les terres de Léon, contre lesquelles il n'avait point directement armé depuis plusieurs années. Après sa défaite, le roi Bermond de Galice envoya des ambassadeurs près d'El Mansour pour concerter avec lui un arrangement, qui ne put être immédiatement conclu, à ce qu'il semble, puisqu'un des wazirs du divan de Cordoue, Ayoub ben Ahmer de Djésirah-Schaltis, dut accompagner les envoyés chrétiens, afin de traiter avec le roi Bermond. Les pluies commencèrent et empêchèrent El Mansour de poursuivre son expédition, et il revint à Cordoue, où il fut reçu avec de grands témoignages d'allégresse. Ayoub ben Ahmer ne tarda pas à revenir de son ambassade auprès du roi de Galice, mais El Mansour ne goûta point le traité qu'il avait fait avec les infidèles, et, ayant conçu des soupçons contre lui, il le fit incarcérer; le hadjeb ne lui rendit point la liberté tant qu'il vécut; ce ne fut qu'après la mort d'El Mansour que son fils Abd el Melek tira de prison Ayoub el Djésirah-Schaltisi [3].

1 Aboulfédha, l. c.; Conde, ubi supra.
2 Conde, l. c.
3 Conde, c. 100.—Ce wazir était de la famille même d'El Mansour.

Garcia Fernandez était beau-père de Bermude ; car nous voyons constamment ces familles privilégiées de la fortune s'allier entre elles jusqu'à ce qu'elles se soient toutes absorbées en une seule. Il résulte de divers documens que la femme de Garcia Fernandez s'appelait Ava, et qu'il en eut trois enfans, savoir : Sancho, dont nous venons de parler, et qui lui succéda dans le comté ; Geloïra, qui fut femme de Bermude, et Urraca, qui prit l'habit religieux dans le monastère de Saint-Côsme et Saint-Damien de Covarrubias [1]. Quelques historiens retardent jusqu'en 794 la rébellion de Sancho Garcez contre son père, auquel cas elle se lierait encore mieux avec la venue d'El Mansour en Castille : il n'est guère probable toutefois que Sancho ait livré aux Musulmans les places que les chroniques castillanes nous disent qu'ils prirent, telles qu'Avila « qui commençait à se peupler », Clunia et San Estevan [2]. Ce que disent la plupart des historiens espagnols que Garcia Fernandez se trouva dans la dernière bataille d'El Mansour, dont il sera parlé tout-à-l'heure, est argué de faux, par les faits mêmes que nous venons de constater.

Deux ans avant la mort du comte Garcia Fernandez de Castille, en 993, était mort en Catalogne le comte Borrel, auquel succédèrent ses deux fils Raymond et Ermengaud, le premier dans le comté de Barcelone, et le second dans celui d'Urgel. Nous verrons que le comte de Barcelone exerça la souveraineté à peu près vingt-cinq ans, qu'il fut marié avec Ermesenda, de la maison des comtes de Carcassonne, qu'il acheva de restaurer la capitale du comté ravagée par les

[1] Voy. Yepes, Coronica de San Benito, t. I, escrit. 8, fol. 21, etc., et Risco España Sagrada, t. XXXVI, instr. 6.

[2] Cumque inter patrem et filium esset discordia concitata, Sarraceni fomentum impetus habuerunt, et Castellæ terminos invadentes, Abulam, quæ populari ceperat, destruxerunt, Cluniam et sanctum Stephanum occuparunt, cædes et incendia in patria exercentes (Roder. Tolet., de Reb. Hisp., l. c.).—Annal. Complut., ubi supra.

Arabes sous son prédédesseur, et y mourut en 1017, laissant un seul fils appelé Béranger. Le comte d'Urgel Ermengaud, appellé le Cordouan, parce qu'il mourut près de Cordoue, nous verrons comment par la suite, gouverna son comté pendant dix-huit ans, de 993 à 1010, année de sa mort, et eut pour fils et successeur Ermengaud II. Au temps de ces deux comtes, en 990, mourut Oliva Cabreta, comte de Besalu et de Cerdagne, dans la soixante-deuxième année de son gouvernement. Il laissa trois fils, nés d'Ermengarde sa femme, qui lui survécut, Bernhard, Oliva et Guifred. Bernard, appelé Taillefer, et par contraction Tainfer *(scindens ferrum)*, succéda à son père dans le comté de Besalu, et l'occupa l'espace de trente ans accomplis[1]. Raymond et Ermengaud, non plus que Bernhard Taillefer, n'eurent aucune occasion de se mesurer avec les Arabes jusqu'après la mort d'El Mansour, et la Catalogne se remit sous leur gouvernement des secousses et des dévastations précédemment souffertes.

Les documens sont muets sur les gazwas d'El Mansour en 996; mais en 997 eut lieu la plus célèbre de toutes celles du hadjeb; nous voulons parler de celle qu'il dirigea contre Saint-Jacques de Compostelle, à l'instigation des comtes chrétiens de la Galice méridionale. Nous trouvons toutefois dans Conde, tout au commencement de cette année, la mention d'une autre expédition qui précéda celle de Saint-Jacques, expédition d'un caractère singulier, et faite dans un pays et dans une saison qui indiquent qu'un grand intérêt l'avait motivée. Dans le mois de safar 387 (du 12 février au 12 mars 997) El Mansour, dit l'historien arabe, courut et ravagea les terres d'Alaba, et distribua à ses troupes tout le butin qu'il fit, y compris la part qui revenait au khalife, sur l'autorisation expresse que l'imam Hescham lui en avait donnée pour cette

1 Voyez Monach. Rivipull., Gest. Comit. Barcinonens., c. 7, 8, 9 et 10; Baluze, Collect. Veter. Monumentorum, dipl. 120, 127, etc., p. 912 et suiv.

expédition, en considération de ce qu'elle avait lieu pendant la saison du froid et des pluies [1]. Contre qui était-elle dirigée et pour quelle cause entreprise, dans des circonstances si fort en dehors des habitudes du badjeb et de ses hommes de guerre? c'est de quoi les rares monumens qui nous restent sur l'histoire de la Navarre et de la Vasconie à cette époque ne nous instruisent point. Nous savons en revanche parfaitement que la grande expédition connue dans les fastes militaires des Arabes sous le nom de gazwat de Schant Yakoub fut provoquée par les comtes de Galice rebelles à Bermude comme ils l'avaient été aux rois précédens, et à la tête desquels était ce Roderich, fils de Vélasco, dont la mère était venue solliciter les secours d'El Hakem contre Sancho le Gras. La même cause continuait d'employer les mêmes moyens. Bermude avait, quelque temps auparavant, remplacé le turbulent évêque de Compostelle, Pélage, successeur du turbulent Sisnand, par Pierre de Mosonce, moine vénérable et plein des vertus de son état; il n'en avait pas fallu davantage pour mettre le père de Pélage à la tête de la coalition, et pour le décider à appeler El Mansour en Galice [2]. Mais je laisserai raconter cette campagne tout entière par l'historien musulman El Makkari, dont le récit n'a jusqu'ici été ni traduit ni même consulté par personne, et qui donne sur cette expédition célèbre les détails les plus circonstanciés [3]:

« Gaswat d'El Mansour contre la ville de Schant-Yakoub, le point le plus reculé de la Galice, et le principal sanctuaire des chrétiens de l'Andalous et de la portion de la grande terre qui y est contiguë. Son église était, dans leur opinion,

1 Conde, c. 101.

2 Interea Rudericus Velasqui et pater præfati episcopi cum cæteris consulibus terræ hujus Sarracenorum cum duce eorum Almezor in partes istas duxit (Hist. Compost., l. I, c. 2, num. 8).

3 Je crois devoir m'autoriser en cet endroit du nom de M. Reinaud; c'est à la gracieuse obligeance de ce savant orientaliste que je dois de pouvoir donner une traduction de la relation d'El Makkari fidèle jusqu'au scrupule.

ce qu'est la Kaaba pour nous. Ils jurent par elle et ils s'y rendent en pélerinage des contrées de Rome et des pays au-delà. Le tombeau qu'ils y visitent est, dans leur opinion, le tombeau de Yakoub l'apôtre, l'un des douze, et celui d'entre eux qui était le plus aimé d'Issa[1] (sur notre prophète et sur lui soit le salut et la paix !) : ils l'appellent même le frère d'Issa parce qu'il était toujours avec lui; Jacob dans leur langue est la même chose que Yakoub; il était évêque de Jérusalem. Il se mit à parcourir la terre appelant les hommes à la religion jusqu'à ce qu'il arriva dans ces contrées éloignées; ensuite il retourna en Syrie, et il y mourut âgé de cent vingt ans solaires. Ses disciples enlevèrent son corps, et l'enterrèrent dans cette église qui était le lieu le plus reculé où il eût pénétré[2].

» Aucun des princes de l'islamisme (Molouk el Islam) n'avait osé se diriger vers ce pays ni y pénétrer, à cause de son abord difficile, de l'aspérité de son sol et de son éloignement. El Mansour choisit ce point pour son expédition sacrée (gazwat) de la saison d'été, en l'année 387, et partit de Cordoue le 23 de djoumada-el-akher (3 juillet 997); c'était sa quarante-huitième gazwat. Il prit son chemin par Coria. Quand il fut arrivé dans la ville de Ghalycia (probablement Gallegos, bourg royal situé à mi-chemin du fort de la Conception à Almeida, campo de Argañan, à trois lieues à peu près de Ciudad Rodrigo), il fut rejoint par un grand nombre de comtes ('kouamès, plur. arabe du mot latin *comes*) soumis à son autorité, avec leurs hommes, et dans le plus bel équipement. L'armée passa outre, et ils se mirent en route pour participer à son incursion (il y a proprement dans l'arabe pour faire leur *moghawara*). Or, El Mansour avait fait construire une

1 Jésus.

2 El Makkari adopte ici, comme on voit, ou du moins accepte la tradition populaire en Espagne du voyage de Jacques Zébédéi dans la Péninsule. Voy. ci-dev. t. II, appendice XII, p. 314.

flotte dans le lieu appelé le chateau d'Aboudanès (Kassr Aboudanès), port des Algarves (al gharb al Andalous). Il en avait fait garnir les vaisseaux d'un grand nombre de gens de mer et de plusieurs corps d'infanterie. De plus ils étaient chargés de provisions de bouche, de munitions et d'armes. La flotte arriva à Bortkal sur le fleuve appelé Dweira; elle entra dans le fleuve jusqu'à l'endroit qu'El Mansour avait fixé pour le passage. Là, El Mansour fit construire à l'aide de cette flotte un pont, près de la forteresse qui se trouve en cet endroit. On débarqua les approvisionnemens du côté de l'armée, qui par là put vivre dans l'abondance jusqu'au moment qu'elle entra sur le sol ennemi. Ensuite El Mansour se remit en marche, se dirigeant vers Santiago; il traversa des régions à une grande distance les unes des autres. Il traversa un grand nombre de rivières considérables et de canaux (khalîdj) où remontait l'eau de la mer Verte (al Bahr al Akhdhar). Ensuite l'armée pénétra dans de magnifiques plaines du pays de Farthas et sur le territoire voisin; puis elle arriva devant une montagne très élevée et d'un accès très difficile où les guides ne pouvaient être d'aucun secours. El Mansour ordonna de recourir au fer pour creuser des chemins et pour aplanir la voie, et l'armée se fraya un passage. Après cela on traversa la rivière de Minia (Wadi-Myniat), et les Musulmans se déployèrent dans de vastes plaines; leur armée s'avança jusqu'au monastère de San-Cosme (Deyr Kosman) et à la plaine de Belbenou sur la mer environnante; ils prirent la forteresse de Schant Bélayeh (San Payo près de la ria de Vigo) qu'ils pillèrent, et s'avancèrent jusqu'à une île de la mer environnante où s'étaient réfugiés un grand nombre d'habitans de la contrée; ces habitans furent faits captifs. L'armée parvint jusqu'à la montagne de Mérasyah (presqu'île de Morazzo) qui touche par la plupart de ses côtés à la mer environnante. Ils chassèrent de la montagne les personnes qui s'y étaient réfugiés, et s'enrichirent de butin.

Ensuite les Musulmans traversèrent un canal dans des endroits qui leur étaient indiqués par les guides (sans doute la ria de Pontevedra); ils franchirent le nahr Ayalah (rio Ulla), et entrèrent dans des plaines vastes et très bien cultivées; puis ils arrivèrent dans un lieu d'entre les lieux saints de Yakoub, un des endroits pour lesquels les chrétiens avaient une grande dévotion (probablement El Padron). Les gens pieux d'entre eux s'y rendaient des contrées les plus éloignées, telles que le pays des Kophtes et le pays des Nubiens. Les Musulmans rasèrent ce sanctuaire, puis ils arrivèrent devant la ville de Saint-Jacques. On était alors au mercredi 2 de schaaban (10 août 997); les Musulmans trouvèrent la ville vide d'habitans. Ils s'emparèrent des richesses qui s'y trouvaient, détruisirent ses édifices, ses remparts et son église, et en effacèrent les traces; mais El Mansour plaça auprès du tombeau des hommes chargés de le garder et de le préserver de toute atteinte. L'église formait un édifice solide et il fut rasé au point qu'on n'aurait pas soupçonné qu'il avait existé la veille. Après que le pays eut été dévasté, l'armée arriva à l'île de Schant-Mankas sur les bords de la mer environnante (San Cosme de Mayanca, donnant son nom à la presqu'île formée par les deux rias de la Coruña et de Betanzos); c'est un lieu où aucun Musulman n'était arrivé jusque là, et qu'aucun pas n'avait foulé si ce n'est celui des gens du pays. A partir de là, les chevaux n'eurent plus la faculté de se mouvoir. El Mansour ordonna donc la retraite en se dirigeant vers la contrée occupée par Bermond, fils de Ordon, (par Lugo sans doute), qu'il livra au pillage, jusqu'à ce qu'il eut atteint les provinces des comtes alliés qui étaient dans son armée (kouamès al moahydyn), dont il fit respecter le territoire. Il arriva dans sa marche devant le château (kassr) de Balyka; (nous avons quelque raison de croire que c'est Vallecos, à peu de distance de Ciudad Rodrigo); là il se fit présenter tous les comtes, chacun suivant son rang; il les habilla ainsi que leurs

hommes, et les renvoya dans leur pays. En même temps il écrivit de Balyka une relation de ses victoires. Il fit distribuer dans cette campagne soit aux princes chrétiens (molouk al roum) soit aux Musulmans auxquels il voulait témoigner sa satisfaction, 2285 pièces d'étoffe de soie ordinaire de toute espèce; vingt-un vêtemens de laine de la mer (peut-être d'outre-mer), deux vêtemens d'ambre, onze siklatouns, quinze marschats, sept némats ou sémats de soie, deux habits de soie grecque (roumi, de Constantinople) et une fourrure de fenek (de belette, *mustella fenaria, vulgò fauvinia*).

» L'armée entière arriva à Cordoue chargée de butin, et après avoir couvert l'islamisme de gloire. On n'avait trouvé à Schant Yakoub qu'un scheik d'entre les moines rahbâns qui était assis sur le tombeau. On lui demanda ce qu'il faisait là; il répondit: Je vis avec Jacques. El Mansour ordonna de le respecter [1]. »

Murphy abrège évidemment, en l'altérant, le récit d'El Makkari : « Dans sa quarante-huitième expédition contre les infidèles, dit-il, il prit la ville de Saint-Jacques, à l'extrémité de la Galice, où aucun prince musulman n'avait encore pénétré avant lui. Les Européens professent pour l'église de cette ville une vénération égale à celle des Musulmans pour la Caaba, parce qu'ils croient que le corps de saint Jacques, frère de Jésus-Christ et évêque de Jérusalem, a été inhumé dans ce lieu. Almansur partit de Cordoue pour cette expédition le samedi 23 du mois de jumadi, en 387, et ayant équipé une flotte et rassemblé des provisions à Oporto, il se dirigea sur cette place par Coria, et arriva devant Saint-Jacques le mercredi second jour du mois de shaaban (10 août). Il trouva la ville abandonnée par tous les habitans, à l'exception d'un vieux moine, qui était assis sur le tombeau de saint Jacques. Les Musulmans s'occupèrent à ras-

1 El Makkari, mss. arab. de la Bibl. royale, n° 704, fol. 101 et suiv.

sembler du butin; puis ils abattirent les murs, les maisons et l'église, mais ils respectèrent le tombeau, qui était d'un travail achevé, et le vieux moine, qui furent épargnés l'un et l'autre et sauvés par la volonté d'Almansur. De là, il s'avança avec son armée vers l'île de Saint-Mabalas (sic), le point le plus éloigné atteint jusqu'à ce jour par les Musulmans. Almansur parcourut alors le territoire de Bomond, fils d'Ordoño, et le dévasta, jusqu'à ce qu'il atteignît les terres des comtes confédérés qui suivaient ses enseignes. Il fit respecter leurs possessions, et, à son arrivée à la forteresse de Balkia, leur distribua des récompenses, ainsi qu'à ses officiers, et les renvoya chez eux [1]. »

Dans un autre endroit, El Makkari nous dit qu'El Mansour voulut que les captifs chrétiens portassent les cloches de Saint-Jacques sur leurs épaules jusqu'à Cordoue, pendant un espace de près de deux cents lieues ; il y entra en triomphe précédé de quatre mille prisonniers, filles et garçons, et de nombreuses charrettes chargées de l'or, de l'argent monnayé, et de tous les objets précieux pris sur l'ennemi durant la campagne : les cloches furent suspendues dans la grande mosquée pour y servir de lampes; elles y demeurèrent jusqu'à la prise de Cordoue par saint Ferdinand qui, à son tour, les fit reporter en Galice sur les épaules des captifs musulmans [2].

Conde place la prise de l'église de Saint-Jacques trois ans plus tôt, sans indiquer d'ailleurs ni le mois ni le jour; mais son récit sec, écourté, et fort évidemment d'un annaliste mal informé, ne saurait conclure contre celui d'El Makkari

1 Murphy, c. 5. — Les noms sont surtout altérés dans cette analyse, et n'offrent plus aucune analogie euphonique avec les noms modernes auxquels ils se rapportent.

2 El Makkari, mss. arabe, n° 705, fol. 81.—Confirmé par Roderich de Tolède : Campanas minores in signum victoriæ secum tulit et in Mezquita Cordubensi pro lampadibus collocavit, quæ longo tempore ibi fuerunt (Roder. Tolet., de Reb. Hisp., l. v, c. 16).

qui porte tous les caractères d'une relation militaire écrite d'après les mémoires de quelque officier de l'expédition, si ce n'est sur la relation qu'El Mansour en rédigea lui-même dans la forteresse de Balyka[1].

Ainsi donc on peut suivre sur la carte avec El Makkari, pour ainsi dire étape par étape, la marche d'El Mansour vers Compostelle. De Cordoue, le premier noyau de l'armée, les cavaliers d'élite se portent sur Coria, et se grossissent sur la route de tous les hommes en état de porter les armes des provinces de Mérida et de Tolède. Une flotte part simultanément du château d'Aboudanès, port des Algarves[2], pourvue de tout ce qui peut rendre la vie du soldat plus douce en campagne, chargée de troupes et d'approvisionnemens, avec l'ordre de faire voile vers l'embouchure du Duero. Elle entre dans le fleuve jusqu'à un lieu fixé d'avance pour le rendez-vous général de tous les contingens. Là, elle trouve El Mansour et son armée grossie à Gallegos des troupes des comtes chrétiens qui l'ont appelée; on passe le Duero : du Duero au Minho, et du Minho à l'Ulla, l'armée suit le littoral, et si près de la mer qu'elle a souvent à traverser, pour faire plus prompte route, les canaux où remontent ses eaux, et qui marquent d'anses profondes toute cette côte maritime de la Galice; enfin, Santiago pris et saccagé, on s'avance jusqu'à la presqu'île de Mayanca, formée par les deux rias de la Coruña et de Betanzos y Sada qui l'environnent. C'est là que les chevaux ne purent plus tenir pied, et c'est de là que s'effectua la retraite vers Cordoue par les terres du roi Bérémond, selon toute apparence,

1 Nous avons rapporté ailleurs le passage du moine de Silos qui met formellement la prise de Compostelle en 997, d'accord en cela avec El Makkari, et par conséquent avec Murphy, relevé à tort sur ce point par M. Aschbach (Gechichte der Ommajaden von Spanien). — Voyez ci-devant, p. 398, in fine, et p. 399, note 1.

2 Aboulfedha parle dans sa géographie du château d'Aboudanès (nous devons ce renseignement à M. Reinaud) et le place dans une situation qui répond à l'entrée du rio Sado, qui se jette dans la baie de Sétubal.

comme nous l'avons dit, à travers la province de Lugo. La presqu'île de Mayanca est certainement le point le plus éloigné atteint par El Mansour dans le nord-ouest de la Péninsule, et c'est à tort qu'un historien, confondant le nom de Bortkal, qui est l'ancien nom latin-gaulois d'Oporto (Portus-Calle) arabisé, avec le nom du cap Ortegal, a cru pouvoir le faire aller jusque-là, à cette véritable fin de la terre d'Europe.

D'après les historiens espagnols modernes, El Mansour se porta sur Santiago, entra dans la ville, la livra au pillage, fit abattre une partie de l'église du saint apôtre, et il eût détruit jusqu'à son tombeau si, par l'œuvre et la volonté du Tout-Puissant, il ne se fût lui-même apaisé et contenu dans sa fureur. Le saint toutefois ne laissa pas de châtier l'insulte faite à son temple : les infidèles, en s'en retournant chargés de dépouilles et traînant à leur suite de nombreux prisonniers, eurent à souffrir d'une dyssenterie qui les fit mourir en chemin par centaines et milliers, en sorte qu'un petit nombre seulement put rentrer à Cordoue. Lucas de Tuy ne parle point de cette fameuse dyssenterie qui fait les délices de Mariana; mais il dit, ce qui après tout paraît vraisemblable, que le roi Bermude envoya des piétons agiles et en grand nombre qui, aidés du secours du bienheureux Jacques-l'Apôtre, poursuivaient et tuaient les Sarrasins par les montagnes de la Galice, à la manière des troupeaux[1].

Par un anachronisme singulier, presque tous les historiens d'Espagne (je veux parler des modernes qui ont suivi les erremens de Mariana), placent en cette année ou dans la suivante la fameuse bataille où fut défait et à la suite de laquelle mourut El Mansour, et attribuent l'honneur de sa défaite au roi Ber-

1 Rex autem Veremundus misit pedites agiles, et expeditos plurimos, qui, adjuti auxilio Beati Jacobi Apostoli per montana Gallecie Sarracenos more pecudum trucidabant (Luc. Tud. Chr., p. 88.)

mude le Goutteux, événement qui n'arriva que cinq ans plus tard et après la mort du roi podagre, sous le règne de son fils Alfonse V. Bermude ne put que faiblement contenir la toute-puissance du hadjeb, et se contenta, comme nous venons de le voir, de le harceler, ne pouvant le combattre à force ouverte. Il fit de son mieux, d'ailleurs, pour réparer les désastres causés par l'ennemi, et, aussitôt qu'il le put, avec l'aide de Dieu, il fit réédifier l'église de Saint-Jacques, et, à ce qu'il paraît, avec plus de luxe qu'auparavant [1]. Plusieurs monumens témoignent de sa sollicitude pour l'amélioration matérielle des villes de ses domaines. On ne saurait nier cependant que le règne de Bermude n'ait été des plus malheureux. La ruine de Léon en marqua les commencemens, et le reste ne fut qu'une suite de revers et de défaites. Ce fut de son temps que furent détruites les meilleures forteresses et pillés les plus riches monastères de l'Espagne chrétienne. Cordoue s'enrichit de leurs dépouilles et de leurs trésors, qu'il avait fallu tant d'années pour amasser; mais ce n'est point une raison pour prendre à la lettre les invectives de Pélage d'Oviédo contre ce roi malheureux, qu'il appelle à plusieurs reprises indiscret et tyran, et charge de crimes et de vices, jusque-là qu'il considère comme un châtiment justement mérité de ses péchés la goutte dont il fut affligé vers le milieu de sa vie, et qui lui a valu son surnom de Podagre [2]. Le moine de Silos, qui a écrit bien avant Pélage et avec plus de sincérité, nous le peint sous de tout autres couleurs. C'était, d'après lui, un homme fort prudent. Il rappela de l'oubli les lois de Wamba, et ordonna qu'on en remît en vigueur les dispositions ; il aima la justice et la miséricorde, et s'étudia à réprouver le mal et à suivre le

1 Rex verò Veremundus, à Domino adjutus, cœpit restaurare ipsum locum Sancti Jacobi in melius (Monach. Silens. Chr., num. 68).

2 Præfatus rex (Veremundus) indiscretus et tyrannus per omnia fuit. Præfatum etiam Veremundum Regem, pro tantis sceleribus, quæ gessit, percussit eum Dominus podagrica infirmitate (Pelag. Ovet. Chr., num. 5).

bien[1]. Il y a loin de là à ce que nous disent les historiens qui ont suivi Pélage d'Oviédo. L'honnête évêque descendait, à ce que tout porte à croire, de quelque famille anciennement ennemie de Bermude, et il en a poursuivi la mémoire, ne pouvant faire mieux, ne pouvant, par exemple, faire comme son homonyme de Compostelle, et appeler les Sarrasins contre lui. Ou bien Pélage a-t-il en ceci obéi seulement à quelque haine ecclésiastique ou mieux épiscopale contre un roi réformateur? à une haine semblable à celle dont a été poursuivie la mémoire de Witiza? C'est ce qu'il n'est pas aisé de pénétrer. Pélage d'Oviédo est d'ailleurs tellement coutumier de ces falsifications de l'histoire, qu'il peut bien avoir, naturellement et pour le seul amour du mensonge, inventé les crimes dont il charge la mémoire de Bermude. Les accusations de Pélage portent sur divers points; mais il insiste surtout sur deux persécutions d'évêques; l'une (il s'agit de l'évêque de Saint-Jacques, Ataulfe, calomnié par trois serviteurs infidèles et livré à un taureau) est un anachronisme grossier, puisque le fait appartient au règne d'Ordoño I; quant à l'autre, on peut attribuer, au moins en grande partie, dit Masdeu, au génie satirique de Pélage ce qu'il nous raconte dans sa chronique de Gudesteus, évêque d'Oviédo, qu'il nous dit avoir été tenu en prison pendant trois ans par l'ordre du roi Bermude, jusqu'à ce que, touché des calamités publiques, et par une vision qu'eurent quelques saints personnages, le roi se fût enfin laissé persuader que c'était pour le châtiment d'une si grave faute (celle d'avoir emprisonné l'évêque) que Dieu avait affligé le royaume par la sécheresse et la famine; et en effet, du moment qu'il eut fait rendre la liberté au prisonnier, et qu'il lui eut restitué l'église d'Oviédo, dont le gouvernement avait été confié à Xemenus, évêque d'Astorga,

[1] Leges a Bambano Principe conditas firmavit; Canones aperire jussit: dilexit misericordiam et judicium, reprobare malum studuit et eligere bonum (Monach. Silens. Chr., num. 68).

Jésus-Christ, dit Pélage, fit pleuvoir (comme pour témoigner son contentement), et la terre donna son fruit, et la faim fut chassée du royaume[1].

Les divers mariages de Bermude ont été aussi l'objet de nombreuses controverses. La mauvaise foi de Pélage d'Oviédo n'a pas peu contribué à obscurcir ce point de l'histoire d'Espagne. Ce qui paraît certain, c'est qu'il n'eut pas plus de deux femmes, savoir : Velasquita et Elvira. La première, suivant le témoignage d'une inscription tumulaire de S. Salvador de Deva, relevée par Risco dans son histoire de la ville de Léon[2], était fille d'un Ramire qui, s'il fut un des rois de ce nom, ne put être que Ramire II ; et, dans cette supposition, Bermude et Vélasquita étaient cousins germains au second degré, tous deux étant petits-neveux d'Alfonse III. Soit en raison de cette parenté, soit par tout autre motif que nous ignorons, du vivant de cette même Velasquita, le roi se maria avec Domna Geloira, fille, non de Garcia Sanchez le Trembleur, roi de Navarre, comme le prétendent quelques historiens, mais de Garcia Fernandez, ainsi que l'atteste une charte de donation souscrite par cette reine en faveur de l'église de Léon[3]. De son premier mariage, on ignore si Bermude eut des enfans : il en eut deux du second, Alfonse V et Teresa. Pélage d'Oviédo, dont la mauvaise foi est proverbiale en Espagne, et

[1] Ab illa igitur die Dominus Jesus-Christus super faciem terræ pluviam dedit, et terra dedit fructum suum, et expulsa fuit fames a regno suo.

[2] IN NOMINE DNI IESVCHRISTI PRO CVIVS A
MORE VELASQVITA REGINA PROLIS RANIMIRI, etc.

Voyez Risco, Hist. de la ciudad de Leon, p. 232.

[3] España Sagrada, t. 36, scripturæ, script. 14, p. 482; Risco, España Sagrada, t. 34, instrumenta insigniora, instr. 24, p. 477, t. XXXVI, id., instr. 1, p. 1, instr. 5, p. 9. — Il existe aussi, dans le chartulaire de l'église d'Oviédo, une charte de donation de l'an 996, confirmée par elle comme il suit : *Geloira Regina prolis Garseani* (nous en avons vu nous-même l'original), et non comme le prétend Moralès (l. XVII, c. 19, p. 298) : *Geloira filia regis D. Garciæ*. C'est l'erreur, sans doute involontaire, de Moralès, qui a induit Moret (l. X, c. 3, num. 16) à dire que cette Elvire était fille de Garcia le Trembleur, roi de Navarre.

que cependant la plupart des historiens du pays, avant ces derniers temps, ont suivi en ceci comme en tout, assure qu'il eut trois concubines : une de basse naissance, appelée Velasquita, que quelques historiens ont confondue avec la première épouse du roi, qui portait le même nom, et deux autres qui étaient sœurs, non du roi, mais sœurs l'une de l'autre, lesquelles, selon un privilége des moines de San Vicente de Pombeyro, qui, sans aucun doute, est apocryphe, s'appelaient Elvira et Teresa. De Velasquita, la première, on dit qu'il eut l'infante domna Christina, aïeule des infans de Carrion; d'Elvire, l'infant don Ordoño, aïeul du comte Rodrigue Muñoz, et de Thérèse, une autre infante appelée Elvire, qui se fit religieuse dans le monastère de Santa Marta de Tera; mais ce sont là des notices peu certaines, et selon toute apparence des généalogies fabriquées[1].

Le règne de Bermude, en le comptant de son couronnement à Santiago, fut de dix-sept ans accomplis; l'année de sa mort fut 999, et le mois, suivant les meilleurs calculs, dut être un des trois derniers de cette année, octobre, novembre ou décembre. Il mourut de sa goutte qui, pendant de longues années, ne lui permit point de se servir de ses pieds, et qui devint si douloureuse sur la fin de sa vie, qu'il ne pouvait plus monter dans aucune espèce de voiture, et se faisait transporter à dos d'homme d'un lieu à un autre[2]. On ignore le lieu de sa mort; on sait seulement qu'il mourut dans le Bierzo après dix-sept ans de règne, et qu'il fut enterré à Valbuena, d'où son fils Alfonse le fit transporter depuis dans la cathédrale de Léon, où se conserve son épitaphe, comme aussi celle de sa femme, qui lui survécut quelques années[3].

1 Voyez là dessus Yepes, Coronica de San-Benito, t. v, Roderich de Tolède et Lucas de Tuy.

2 Itaque deinceps nullum vehiculum ascendere potuit; sed in humeris humilium hominum de loco ad locum gestabatur, dum vixit.

3 Et secundo anno post azeipham (sancti Jacobi), terra Bericensi proprio

Le fils de Bermude, Alfonse, cinquième du nom, n'était âgé que de cinq ans lorsqu'il fut appelé à succéder à son père; il fut mis, à cause de son âge, sous la tutelle de Menendo Gonzalez, comte de Galice, et de sa femme domna Mayor[1], qui plus tard le marièrent à Geloyra, dont il eut Bermude III, successeur de son père au trône de Léon, et en qui finit la ligne des anciens rois d'Oviédo et de Léon issus de la fille de Pélage et d'Alfonse Ier de Cantabrie, et Sancha, qui fut mariée à Fernand de Navarre, fils de Sanche le Grand. Nous verrons plus tard les conséquences de ce mariage. Alfonse fut aussi dirigé, dans les premières années de son règne, par son oncle Sancius de Castille, frère de sa mère, et par celle-ci, femme, à ce qu'il semble, d'expérience et de caractère[2].

morbo in confessione Domini emisit spiritum. Regnavit annos XVII. Quo defuncto, Aldefonsus filius ejus, habens a nativitate annos V, adeptus est regnum, era MXXXVII (Monach. Silens. Chr., p. 309). — In Berizo vitam finivit, et in Villabona sepultus fuit, et post aliquantos annos translatus est Legionem. Regnavit autem annos XVII (Pelag. Ovet. Chr., num. 4).

Voici son épitaphe telle que la rapporte Moralès (Coronica, l. 17, c. 29) :

H. R.
REX VEREMVNDVS ORDONII,
ISTE IN FINE VITAE SVAE
DIGNAM DEO
POENITENTIAM OBTVLIT.
ERA MXXXVII.

Celle de sa femme est beaucoup plus simple :

H. R. REGINA
DOMNA GELOYRA
VXOR
REGIS VEREMVNDI.

[1] Adefonsus filius ejus (Veremundi), habens a nativitate sua annos V, successit et adeptus est regnum era MXXXVII, et nutritus est a comite Menendo Gundisalvi et ejus uxore comitissa Domna Majore in Gallæcia (Pel. Ovet. Chr., p. 470).

[2] Multis est scitum et quod fui successus in regno avorum et parentum meorum... in sedis Legione, ubi constituti fuerunt omnem togam palatii, episcopi et comites Castellæ, seu Galleciæ, nec non et asturiense Menendus dux Galleciæ qui vigarius meus et nutrix meus erat, et etiam tius et adjutor meus Sancius comes et genitrix mea Dña Geluira regina (diplôme d'Alfonse V, du 19 sept. 1012, Risco, Españ. Sagr., t. 36, p. 18).

El Mansour, après sa campagne contre Santiago, parait avoir laissé les chrétiens quelque temps en repos; au moins aucun document ne nous apprend-il qu'il ait armé contre eux dans les deux années qui suivirent. Une guerre sérieuse en Afrique, à laquelle il ne prit point part toutefois personnellement, l'occupa fortement dans cet intervalle et dès l'année même de sa grande expédition. Nous savons dans quels rapports étaient El Mansour et Zeïri depuis le voyage de celui-ci en Espagne. Tout le temps qu'il avait été occupé de la construction d'Ouedjdah, Zeïri ben Atiya avait dissimulé; mais vers l'an 997 sa haine l'emporta, et il fit supprimer le nom d'El Mansour de la khotbah, dans laquelle toutefois il fit maintenir fidèlement celui d'Hescham. El Mansour l'apprit au moment de ses préparatifs pour l'expédition de Santiago et lorsque déjà il l'avait fait publier du haut de toutes les chaires des mosquées; l'irrévérence de Zeïri envers lui ne pouvait l'en détourner. Mais il envoya le général Wadha el Fâthi contre Zeïri avec un corps de cavalerie et assez d'argent pour lever aisément une armée nombreuse dans le Maghreb parmi les tribus ennemies de Zeïri ben el Atiya el Maghrawi. Wadha passa à Tanger où se rassemblèrent les tribus de Ghomérah et de Sanhadja ainsi que quelques autres tribus barbaresques d'entre les Zénètes. Le général slave leur distribua des armes, des vêtemens et de l'argent, et se trouva bientôt à la tête de nombreux soldats, avec lesquels il marcha vers Fèz, où était en ce moment Zeïri. Celui-ci sortit de la ville, et vint au devant de l'ennemi; les deux armées se rencontrèrent à Wadi Radat, et se livrèrent un premier combat sanglant, qui fut suivi de plusieurs autres, non moins acharnés: elles combattirent de la sorte pendant trois mois avec des succès variés jusqu'à ce que l'armée de Wadha, qui ne pouvait réparer ses pertes, réduite et affaiblie, céda au nombre et fut enfin forcée de se réfugier à Tanger, avec de grandes pertes. De là, Wadha fit savoir au hadjeb sa situation et il

attendit les secours nécessaires pour recommencer ses attaques contre Zeïri. El Mansour reçut cette nouvelle à son retour de la glorieuse gazwath de Schant Yakoub, et comme à peine venaient de s'achever les fêtes de victoire ordonnées pour la célébrer. Infatigable, il partit aussitôt de Cordoue et se rendit à Algésiras; il y donna rendez-vous aux guerriers des capitainies voisines, et confia le commandement des troupes, qui en peu de temps s'y trouvèrent rassemblées, à son propre fils Abd el Melek el Modhafer, auquel il ordonna de marcher contre Zeïri. El Mansour demeura quelque temps à Algésiras afin de pourvoir à ce qui serait nécesssaire; et d'envoyer des renforts à son fils en cas de besoin. Lorsque la nouvelle du passage d'El Modhafer arriva à l'émir Zeïri ben Atiya, il eut des craintes, et il envoya aussitôt des émissaires pour demander du secours à toutes les tribus issues de Zénata; il lui arriva des troupes de Beled Zàb, de Tlemcen, de Sedjelmessa, de Malouyya, et de tous les pays occupés par les Zénètes, et avec ces renforts il se porta résolument à la rencontre d'El Modhafer pour le combattre; les deux armées se rencontrèrent à Wadi Mounan non loin de Tanger, et il s'engagea entre elles une bataille dans laquelle on combattit des deux parts avec un égal acharnement: le combat dura un jour entier, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Vers le soir, au plus fort de la mêlée, s'avança contre Zeïri un jeune noir nommé Salem, dont Zeïri avait fait périr le frère; voyant là une occasion favorable de se venger, Salem se jeta sur Zeïri, et le frappa de trois coups de yataghan à la gorge, dans l'intention de lui faire sauter la tête; on accourut, mais on ne put arrêter Salem, qui s'enfuit, et fut trouver Abd el Melek, à qui il apprit qu'il venait de blesser Zeïri, selon toute apparence mortellement; sur quoi Abd el Melek anima les siens, et ils chargèrent leurs adversaires avec une nouvelle ardeur; ceux-ci, privés de la présence de leur général, et le croyant mort, se débandèrent et prirent la fuite, et les Andalous en firent un grand carnage.

La confusion et le désordre des Zénètes s'étendit jusqu'au quartier où l'on pansait les blessures de Zeïri, qui se vit forcé de fuir avec ses principaux cavaliers, laissant son camp au pouvoir des ennemis, lesquels s'emparèrent de ses richesses, tentes, pavillons, armes, chevaux, chameaux, et troupeaux innombrables. Zeïri s'en alla toujours fuyant jusqu'à ce qu'il arriva au lieu nommé le défilé du serpent (mâdiak el hayya), non loin de la ville de Meknêsah; là il s'arrêta et fut rejoint par les notables de son armée et par une grande partie des troupes fugitives. Il y demeura, attendant qu'il se fût refait, pour retourner contre Abd el Melek fils d'El Mansour; mais celui-ci, informé de sa résolution, envoya en grande diligence Wadha el Fâthi avec cinq mille chevaux choisis de son armée, avec lesquels Wadhah attaqua de nuit les campemens de Zeïri, au lieu indiqué, et le mit en déroute; ceci se passait vers le milieu du mois de ramadhân de l'année 387 (19 ou 20 septembre 997). Plusieurs combats eurent lieu encore entre les partisans de Zeïri et les troupes de Wadha, mais dont tout l'avantage demeura aux Andalous, et Wadha fit prisonniers environ deux mille cavaliers principaux de la tribu de Maghrava; ce fut un renfort tout trouvé pour Wadha: la plupart de ces prisonniers, séduits par les promesses et les dons du général d'El Mansour, consentirent à être incorporés dans son armée, et se tournèrent contre Zeïri. Parmi eux se trouvait sans doute ce chrétien nommé Raymond originaire d'Alby, dont il est parlé dans les actes des Bollandistes, qui, fait esclave comme il se rendait en pélerinage à Jérusalem, plut à ses maîtres musulmans par son air martial, et, admis à combattre dans leurs rangs, servit tour à tour les divers partis qui le firent prisonnier, avec la même vaillance, jusqu'à ce que, étant passé au service des Andalous, il fut délivré près de Cordoue, comme nous le verrons bientôt, par le comte de Castille Sancho Garcia et rentra dans son pays [1]. Zeïri battit en re-

[1] Interea veró inter hos atque Barbarinos acto prælio, Barbarini superiores

traite jusque devant Fèz avec un petit nombre des siens, dans l'intention de s'y défendre encore; mais les habitans lui fermèrent leurs portes, et il se vit contraint de les prier de lui rendre ses richesses et ses fils, ce à quoi ils consentirent; ils lui fournirent de plus des provisions et des bêtes de charge pour les transporter où bon leur semblerait. Zeïri s'enfuit vers le Sahara à l'approche d'El Modhafer, et s'établit dans le pays de Sanhadja, tandis qu'El Modhafer arrivait à Fèz et y faisait son entrée au milieu des acclamations de triomphe des Andalous et même des Karawyyns, le samedi, dernier jour de la lune de schawal de l'année 387 (3 novembre 997). La nouvelle de ces succès qui couronnaient une année déjà si glorieuse pour l'islamisme combla El Mansour de joie, et il voulut que la lettre de victoire de son fils qui les lui annonçait fût lue dans les chaires des grandes mosquées de Cordoue et de Zahra, et dans celles de toutes les principales villes de l'Espagne, tant du côté oriental que du côté occidental, dit Ebn Abd el Halim. Ce jour-là El Mansour fit briser, en actions de grâces, les fers de dix-huit cents prisonniers chrétiens des deux sexes, distribuer des aumônes, et payer les dettes des pauvres et des nécessiteux [1]. On ignore si le pont de Tolède fut rebâti en l'honneur de cette victoire, et comme pour en consacrer le souvenir; au moins voyons-nous dans Conde un passage qui semble l'indiquer, savoir, qu'en cette même année 887 fut reconstruit le pont de Tolède par les ordres de Mohammed ben Abdallah ben Abi Ahmer El Mansour, hadjeb du prince des croyans Hescham el Mouwayad Billah, et par les soins de son serviteur et wazir Schalaf ben Mohammed el Ahméri [1]. Il écrivit en même temps à son fils et lui envoya son diplôme d'amel du Maghreb, lui

Raimundum, exteris interfectis, sparsisque, dupliciter captivum abigunt; deia inquisitiones et ipsi quoque honorabiliter eum habere cœperunt, sæpiusque in particula descere; ad postremum, à Sarracenis Cordubæ victi, ipsum rursus amiserunt (Act. sanct. Bolland., mense oct.).

[1] Conde, c. 101.

recommandant d'exercer le pouvoir en toute occasion avec justice et bonté; et sa lettre fut lue dans la chaire de la grande mosquée des El Karawyyns, le dernier vendredi de la lune de djoul-kaada (3 décembre 997)[1].

Wadha el Fâthi étant rentré en Espagne[2], le Maghreb fut gouverné six mois par El Modhafer avec justice et prudence. Issa ben Saïd le remplaça, et fut saheb-el-kharta de Fèz jusqu'en safar 389 (janvier ou février 999) qu'il fut remplacé de nouveau par Wadhà. Ce fut sous le gouvernement du fils d'El Mansour qu'on construisit les murailles de Djébal-al-Mèna, sur la montagne de ce nom située à l'orient de Ceuta; ces fortifications s'exécutaient par ordre d'El Mansour qui, dans une courte excursion qu'il avait faite en Afrique à l'occasion de ces guerres, avait trouvé très convènable le plateau qui est sur la montagne, et ordonné que l'on transportât la cité sur cette hauteur; mais sa mort arriva avant que la population y fût transférée; elle demeura dans l'ancienne enceinte, et la nouvelle, qui devait s'appeler Almena, tomba en ruines[3].

Pendant ce temps, Zeïri ben Atiya était arrivé au pays de Sanhadja, qu'il trouva révolté contre l'émir Baddys ben Mansour ben Balkyn, par suite des discordes qui s'étaient élevées après la mort de son père. Zeïri envoya chercher des troupes chez les Zénètes et, profitant de l'occasion, il envahit le pays des Sanhadja, le subjugua, en chassa les troupes de Baddys, s'empara de Tahart et de tout le pays de Zâb, ainsi

1 Tout ce qu'on vient de lire est en grande partie et presque littéralement traduit des pages 95, 96 et suivantes du manuscrit arabe du petit Kartas, dont nous avons si souvent parlé, et auxquelles je crois devoir renvoyer ici en gros.

2 Conde ajoute : « Afin de faire la guerre aux chrétiens. » Il n'y a point cela dans l'arabe; il y a seulement : Wadha s'étant retiré en Espagne, etc.

3 Almena, site inaccessible, *difficilis aditu*, lieu fort, propre à repousser, empêcher ou contenir les attaques ou agressions de l'ennemi. — Perez de Chinchon, Antialcoran, serm. 12, dit : Al otro (de los dos Santiagos) mataron los Judios despeñandole de una *almena* del templo : y cayó vivo y sano.

que de Tlemcen, de Schalaf et d'Al Massyla, faisant partout proclamer Hescham el Mouwayad de Cordoue; il alla mettre ensuite le siége devant Aschyr, capitale des tribus de Sanhadja, et ce fut devant cette ville qu'il trouva la mort: ayant combattu tout un jour, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil autour de la place, l'agitation du combat envenima les blessures que lui avait faites le noir Salem, et il en mourut en 1001. Son fils Moezz lui succéda, et ne tarda pas à rentrer dans la domination à peu près entière du Maghreb qu'avait perdue son père par suite de ses différens avec El Mansour[1].

De ce côté-ci du détroit, à peu près dans le même temps, El Mansour avait repris les hostilités contre les chrétiens. En l'année 390 (du 12 décembre 999 au 29 novembre 1000) Conde nous le montre faisant une incursion dans l'Espagne orientale (sic) : — Les chrétiens, dit-il, marchèrent contre lui avec de nombreuses troupes; mais il les combattit, vainquit leurs généraux, et leur laissa un funeste souvenir de la bataille de Hisn-Dhervera : il ravagea le pays, détruisit les forteresses, brûla les villages; et cette terre, naguère très peuplée, demeura déserte; car les infidèles eux-mêmes incendiaient leurs granges et tout ce qu'ils avaient, afin que les nôtres ne pussent en profiter[2]. Conde, selon son habitude, ne cite point l'historien arabe dont ce récit est traduit, en sorte que nous ne savons si c'est un contemporain qui parle ou un auteur postérieur, et qu'il nous a été impossible, dans un court séjour à l'Escurial, d'en retrouver le texte dans les manuscrits originaux de cette bibliothèque. Quoi qu'il en soit, il faut évidemment ici Cervera au lieu de Dhervera. Quelque point diacritique malencontreux aura sans doute trompé Conde, qui aura pris, à l'initiale de ce nom, un *sad* pour un *dhad*. La Cervera dont il est ici question n'est point d'ailleurs la

1 Pag. 96 et suiv. du petit Kartas. Voyez la notre précédente.
2 Conde, c. 102.

Cervera de Catalogne, comme le croit un récent historien : cela est rendu évident par la courte notice des annales de Complutum où il est dit que cette défaite fut subie par les comtes castillans Sancho Garcia et Garcia Gomez. Or, il existe présisément en Castille une Cervera, située dans la province de Soria, à six heures et demie de marche d'Agreda, et à dix lieues à peu près de la capitale de la province, laquelle répond on ne peut mieux à la double indication des chroniqueurs arabes et des chrétiens [1].

La guerre continua, et El Mansour prit, cette même année, Aguilar, dans la province de Portus-Calle, sur le rio Sousa, (peut-être Arrifaña ou Peñafiel), et une ville de Montemayor probablement du même côté, dont il s'empara dans la saison d'hiver, le 2 décembre [2]. L'année suivante (1001) ne fut marquée par aucun fait de guerre notable, ou du moins jugé tel par les chroniqueurs des deux nations, puisqu'on ne trouve chez eux rien sous cette date. Mais il n'en fut pas de même en 1002. L'Afrique pacifiée par la mort de Zeïri, Abd el Melek ben El Mansour s'était attaché par des traités avantageux

1 In era MXXXVIII (1000), disent les Annales de Complutum', fuit arrancada de Cervera super Conde Sancium Garsia et Garsia Gomez (Annal. Compl., p. 312). Ce que les Annales de Tolède reproduisent en castillan comme il suit : Fué (in era supradicta MXXXVIII) la arrancada de Cervera sobre el Conde D. Sancho Garcia é Garcia Gomez (Annales Toledanos, p. 383). — Les Annales de Complutum sont du douzième siècle, et écrites dans une langue demi-barbare et de transition, qui n'est déjà plus du latin, et n'est pas encore de l'Espagnol. — Arrancada (voyez Ducange) *expeditio militaris*, vel *raptus*, *direptio*. Le Dictionnaire de l'Académie espagnole au mot *Arrancata* la définit *impulso violento*, arrachement, déracinement, enlèvement, *avulsio*, *evulsio*, etc. — Dans les vieux documens qui nous occupent ce mot exprime particulièrement une attaque violente, l'action de se précipiter, de tomber rudement sur l'ennemi, de le battre à plate couture. On lit dans les mêmes Annales de Complutum (p. 313; sous l'année 1068) *fuit arrancatus rex Aldefonsus cum suo exercitu* (le roi Alfonse fut défait avec son armée), et incontinent : era MCVI *fuit illa arrancada super Legionensium*. — Quelquefois on lit dans les chroniques castillanes : *la de Roda*, *la de Uclez*, sous entendu *arrancada* ou *derrota* de Roda ou d'Uclez; et en latin *illum de Ocles* pour *prælium de Ocles* (*illum* mal accordé d'ailleurs pour *illud*)

2 Era MXXXVIII (1000) cepit Almanzor Castellum Aquilar quod est in ripa de Sousa Provincia Portugalensi (Chr. Conimb. III, p. 387). — Era MXXXVIII (1000) cepit Almanzor Montem-Majorem IIII nonas Decembris (ibid., l. c.).

Moezz ben Zeïri, de telle sorte qu'El Mansour put, en cette année, faire venir du Maghreb de nombreuses troupes de Berbers à cheval destinées à faire partie de l'armée qu'il rassemblait pour marcher contre les chrétiens: la plupart débarquèrent à Algésiras; quelques-uns, venant de derrière l'Atlas, s'étaient, à ce qu'il semble, embarqués à Arsile, et vinrent prendre terre à Santa-Maria dOksonoba. De leur côté, le gouverneur de Santarem (Schantayren) en Algarve, les walis de Mérida et de Badajoz, rassemblèrent tous les cavaliers de leurs gouvernemens respectifs. Les bannières se réunirent à Tolède, et le hadjeb disposa toutes choses pour attaquer puissamment les chrétiens sur leurs domaines de Castille. El Mansour avait toujours eu une singulière propension vers ce pays, et il faut dire aussi que c'est de ce côté qu'il avait toujours trouvé le plus de résistance et la victoire le moins facile. La résistance des Castillans, s'appuyant d'ordinaire sur la Navarre, l'avait fatigué; ils avaient tenu bon souvent devant ses armées, et il les attaquait maintenant avec la résolution de les vaincre une fois pour toutes, et d'annexer définitivement la Castille aux possessions musulmanes riveraines du Duero, comme un complément indispensable.

Le bruit des préparatifs d'El Mansour et des renforts formidables qui lui étaient venus d'Afrique se répandit et émut vivement les chrétiens. Le roi de Léon, Alfonse V, fils de Bermude, quoique dans la troisième année de son règne, n'était encore âgé que de huit ans; mais il avait pour tuteurs et pour conseils des hommes d'expérience et de courage, et, entre autres, Garcia Sanchez de Castille, frère de Geloyra, mère d'Alfonse. Sancho de Navarre, Sancho le Grand, fils de Garcia le Trembleur, celui dont le règne se prolongea durant soixante-cinq ans, et qui, pour sa bravoure et son intrépidité militaire, fut surnommé Quatre-Mains [1], était gendre de ce

[1] Garsias Rex cognomento Tremellonis genuit Regem Sancium qui pro mili-

même Sancho Garcez de Castille dont El Mansour menaçait les états d'une ruine totale[1]. Sancho Garcez n'eut pas de peine à faire entrer son neveu Alfonse V et son gendre Sancho le Grand dans son alliance, et les forces de Léon, de Castille et de Navarre, se réunirent pour s'opposer en commun aux entreprises d'El Mansour. Il y avait longtemps que les trois peuples n'avaient marché de concert. Le rendez-vous général fut marqué non loin des ruines de Numance, vers les sources du Duero, dans les campagnes situées au-dessous de Soria, entre cette ville et l'ancienne Clunia (Coruña del Conde), dans ce qu'on appelle las Navas de Clunia y Osma. C'est là que les Léonais, les Castillans et les Navarrais joignirent d'abord leurs drapeaux. On ne pouvait réunir trop de forces contre le redoutable El Mansour. Par ses liaisons avec les comtes d'outre Pyrénées, Sancho de Navarre était en mesure de les appeler à cette espèce de croisade, et il les y appela. Mais il nous faut dire ici un mot des rapports du roi de Navarre avec la Gaule méridionale, dont il tira, à ce qu'il semble, d'importans secours en cette occasion. Le pouvoir de Sancho était grand, et s'étendait fort avant à cette époque de ce côté-ci des Pyrénées, au

tie strenuitate Quatrimanus vocabatur (Ordo numerum Reg. Pampil., num. 19). —Son père Garsias avait eu le surnom de *Tremellonis* ou de *Tremulosus* : Quod quando rumores periculi audiebat, vel debebat in prælio experiri, a principio totus tremulabat; sed postea constantissimus persistebat (Roder. Tolet., de Reb. Hisp., l. v, c. 23).

1 Sancius Rex... accepit uxorem legitimam Reginam Urracam filiam comitis Sanzio de Castella (Ordo Reg. Pampil., num. 20). —Le fondateur de la dynastie, Sancius Garseanis, avait régné de 905 à 925; Garsea Sanctionis, son fils, le Trembleur, dans le principe *cum matre sua Tota*, de 925 à 970; enfin nous verrons Sancho le Grand, intronisé enfant en 970, régner jusqu'en 1035. Quelque extraordinaire que paraisse un si long règne il est attesté par les plus anciens monumens, et ce n'est guère que depuis le treizième siècle qu'on a mis deux Sancho là où il n'en fallait qu'un. — Rex Garsias, disent les annales de Compostelle (pag. 318), regnavit annis XXXXV et obiit era MVIII. Post eum regnavit Sancius filius ejus annos LXV. Iste fuit gener comitis Sancii, et obiit era MLXXIII (1035). Confirmé par l'Ordo Regum Pampilonensium : Regnavit annis LXV, et obiit era MLXXII, num. 20.

moins dans cette partie du pays que les Romains avaient appelée Novempopulanie et seconde Aquitaine, jusque-là que son fils Fernand, qui devint depuis roi de Castille et de Léon, le qualifie dans son épitaphe de roi des monts Pyrénées et de Toulouse.

L'épitaphe est ainsi conçue : — « Ici est déposé Sancius, roi » des monts Pyrénées et de Toulouse, homme de tout point » catholique, et grand défenseur de l'Église. Il a été transféré ici par son fils le roi Ferdinand le Grand. Il mourut » dans l'ère 1073 (1035)[1]. » Sancho est qualifié de même dans l'épitaphe particulière de Ferdinand le Grand : — « Ici » est enterré Ferdinand le Grand, roi de toute l'Espagne, fils » de Sanctius, roi des Pyrénées et de Toulouse, etc.[2]. » Or, il semble incontestable que Ferdinand ne donne ici à son père Sanche le Grand le titre de roi des monts Pyrénées et de Toulouse, que parce qu'il avait possédé les Pyrénées de la Navarre et de l'Aragon et, au-delà, une partie des Gaules jusqu'à Toulouse, la ville prépondérante alors de la Gaule méridionale, dont était comte en ce temps Guillaume Taillefer,

1 HIC SITVS EST SANCIVS
REX PYRENEORVM MONTIVM
ET TOLOSAE
VIR PER OMNIA CATHOLICVS
ET PRO ECCLESIA.
TRANSLATVS EST HIC
A FILIO SVO REGE
MAGNO FERNANDO.
OBIIT ERA MLXXIII.

Cette épitaphe existe à Saint Isidore de Léon. Voy. dans Moralès, Coronica, lib. 17, c. 46, p. 325; et Yepes, Coronica general de la Orden de San Benito, t. v, p. 131.

2 H. EST TVMVLATVS
FERNANDVS MAGNVS
REX TOTIVS HISPANIAE
FILIVS SANCTII
REGIS PYRENEORVM ET TOLOSAE.

Dans Yepes, l. c., p. 131, et dans Sandoval, Hist. del rey D. Fernando el Magno, p. 16.

allié de sa famille [1]. Il y a plus : Guillaume, comte de Toulouse, et Raymond II, comte de Rouergue, qui dominaient sur presque tout le Languedoc, ne s'étaient pas pressés de se soumettre à Hugues Capet, suivant l'auteur de l'histoire de Languedoc; et il est possible que Guillaume Taillefer, dans les premiers momens de l'usurpation, ou, plus philosophiquement, de l'avénement de Hugues Capet, ait préféré relever du roi de Navarre, son parent, que de l'ex-duc des Parisiens, naguère son égal, et ait reconnu Sancho pour son suzerain. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, il pouvait, à titre de roi ou à titre d'allié, tirer des secours de cette partie de la Gaule. Sancho de Navarre avait de plus un autre allié encore plus intime au nord des Pyrénées, dans la personne de Guillaume Sancius, dont il en tira certainement. Briz Martinez produit une charte de donation de Sanche le Grand, en date du 14 juillet 1014, signée du comte *Sancius Guillelmus comes de Guasconia*; Sandoval en rapporte une autre du 22 avril 1022, pareillement signée de ce Guillaume Sanche, desquelles il appert nettement, pour parler comme Pierre de Marca, que de son temps il y avait un comte particulier de Gascogne, nommé Sanctius Willelmus, fort affectionné aux intérêts du roi navarrais, puisqu'il se trouve si souvent à sa cour, et qu'il confirme ses actes publics par sa présence et par sa signature. De plus, ce Guillaume Sanche était marié avec Urraca, fille de Garcia le Trembleur, roi de Navarre (laquelle, suivant la conjecture d'Oienhart, lui avait apporté en dot la Vasconie), et était, par conséquent, beau-frère de Sancius le

1 Guillaume de Toulouse avait épousé en premières ou secondes noces une fille de la maison de Navarre. (Voyez Catel, Hist. des comtes de Tolose, p. 184 et suiv.)—Que Guillaume Taillefer fût comte de Toulouse dans les dernières années du dixieme siècle et dans les premières du onzième, cela est hors de doute. Voyez les diverses chroniques de l'Appendice de Catel, entr'autres la chronique romane avec portraits (p. 11). On y lit : « Guilhem conte VIII de Toloza, valent et amat de son pophle, commenset à seinhoregar l'an de nostre Seinhor DCCCCLXXXXII. Visquet conte XLIII ans. »

Grand et son tenancier, soit pour tout, soit pour partie seulement des états qu'il gouvernait; car il était comte de Bordeaux en même temps que duc de toute la Vasconie, sans doute de la Vasconie gauloise, que Glaber désigne par le nom de Navarre[1]; c'est de ce Guillaume que parlent Adhémar et Glaber dans leurs chroniques, et Glaber notamment, de manière à ne pas faire douter qu'il ait pris part à la bataille dont il va être question[2]. Il amena en effet en Espagne, de la partie de la Gaule Aquitaine qu'il commandait, tout ce qu'il put lever d'hommes en état de porter les armes. Les prêtres eux-mêmes ceignirent le baudrier et endossèrent le carquois, à cause de la rareté des soldats, dit Glaber[3]; et une armée chrétienne plus considérable qu'aucune de celles qui, jusque là, avaient tenté de résister à El Mansour, se réunit sur les frontières de la Vieille-Castille. Les trois peuplades vascones elles-mêmes, à l'appel de Sancho, portèrent jusque dans les plaines castillanes leur étendard où dès-lors se voyaient trois mains sanglantes avec ces mots : les trois n'en font qu'une (Irrurakbat), uni aux étendards de Navarre, de Castille et de Léon.

Telle était l'armée des chrétiens. Écoutons maintenant le récit des Arabes :

Les Musulmans partirent (probablement de Tolède) divisés en deux corps de bataille; dans le premier était la cavalerie d'Andalousie, et dans le second celle d'Afrique; ils coururent les terres que borde le Duéro, sans trouver de résistance nulle part, et ils remontèrent le fleuve jusqu'à sa source. Là, vers un lieu appelé en castillan Calatañazor (Kalaat al Nos-

[1] Nous trouvons dans Aimoin, Pars vitæ S. Abbonis Floriacensis : — Id Guillelmus Sanctionis filius Burdegalensium Comes, ac totius Guasconiæ dux (Bouquet, t. x, p. 336).

[2] Iniit cum eis (Sarracenis) prælia Willelmus Dux Navarræ cognomento Sancius (Rodol. Glaber, l. II, c. 9).

[3] Tunc etiam ob exercitus raritatem compulsi sunt regionis illius monachi sumere arma bellica (Ibid., l. c.).

sour en arabe, la hauteur du vautour ou de l'aigle [1]), ils trouvèrent les chrétiens campés. Leur armée était partagée en trois almafallas ou grandes divisions, qui couvraient les campagnes de leur multitude, semblables à trois immenses essaims épars de sauterelles. Lorsque les éclaireurs musulmans aperçurent le camp des infidèles si étendu, ils furent terrifiés de leur multitude, et ils en donnèrent avis au hadjeb, qui, avec ces mêmes éclaireurs, reconnut la position des ennemis, et donna ses ordres pour la bataille : il y eut ce jour-là, entre les éclaireurs des deux armées, quelques escarmouches que suspendit l'arrivée de la nuit. Pendant la courte trève qu'elle leur accorda, les walis musulmans ne goûtèrent point les douceurs du sommeil : inquiets, et balançant entre la crainte et l'espoir, ils regardaient les étoiles et le ciel du côté de l'aurore, et l'arrivée de cette clarté rougeâtre de l'aube, qui réjouit d'ordinaire les hommes, obscurcit alors le cœur des guerriers timides, pendant que le bruit des trompettes et des clairons fit trembler les plus courageux et les plus aguerris. Le hadjeb fit sa prière de l'aube; les généraux se rendirent à leurs postes, et rejoignirent leurs bannières. Les chrétiens s'ébranlèrent et leurs escadrons s'avancèrent en bon ordre : la terre tremblait sous leurs pas. Le cri de guerre des Musulmans : Dieu est grand! Dieu est grand! (Allah hou Akbar!) et celui de l'autre camp se confondirent; le bruit des tambours et des trompettes, le hennissement des chevaux, résonnaient dans les montagnes environnantes, et le ciel semblait s'écrouler : la bataille s'engagea avec une ardeur et une bravoure égales, et fut soutenue par les deux armées avec une admirable fermeté : les chrétiens, sur leurs chevaux couverts de fer, combattirent comme des loups affamés, et l'on voyait de toutes parts leurs généraux exciter leurs soldats. El Mansour retour-

[1] In loco quodam qui arabicè dicitur Calatanazor, latinè autem dicitur Vulturum altitudo (Rod. Tolet., de Reb. Hisp., l. v, c. 16).

nait de tous côtés son généreux cheval de bataille, pareil à un féroce léopard; il enfonça avec ses cavaliers andalous ces guerriers couverts d'armes sanglantes, et, s'avançant au plus fort de la mêlée, il s'indignait de cette résistance inaccoutumée et de la farouche valeur des infidèles : ses généraux faisaient des prodiges de valeur : plusieurs fois les cavaliers africains enfoncèrent les escadrons pressés des chrétiens ; et la poussière qui s'éleva sur toute l'étendue du champ de bataille obscurcit le soleil avant l'heure : la nuit vint enfin, et sépara les combattans sans que ni l'un ni l'autre eût cédé un pouce de terrain. Nul ne savait au juste quelles pertes il avait faites, ni n'osait s'attribuer la victoire. Retiré dans sa tente, El Mansour attendait que les généraux de son armée s'y réunissent suivant leur coutume : voyant qu'ils tardaient et qu'il n'en arrivait que quelques-uns, et ayant appris que la plupart d'entre eux avaient péri en combattant, et que les autres étaient blessés, il reconnut toute l'étendue de la perte qu'avaient éprouvée les siens, et donna l'ordre de lever le camp avant le point du jour, et de regagner la rive gauche du Duero par les ponts d'Andalous, l'armée marchant en ordre de bataille pour le cas où les ennemis viendraient à la poursuivre. Les chrétiens, voyant les mouvemens des Musulmans, et croyant que c'était pour recommencer la lutte, se mirent en ordre de bataille de leur côté ; mais, quoique bientôt certains de la retraite des Musulmans, ils renoncèrent à les poursuivre, accablés qu'ils étaient des fatigues du jour précédent, et à cause des grandes pertes qu'ils avaient eux-mêmes éprouvées. « Après un carnage considérable de part et d'autre, la victoire resta enfin aux chrétiens, dit Rodolphus Glaber, mais elle leur coûta cher. Les Sarrasins qui survécurent à leur défaite cherchèrent un refuge vers l'Afrique. Mais il est prouvé que les chrétiens perdirent, dans ces combats journaliers, un grand nombre de religieux qui avaient été entraînés sur le champ de bataille, plutôt par un senti-

ment de charité et d'amour pour leurs frères, que par l'attrait des vaines gloires de ce monde[1]. »

El Mansour se sentit si abattu et si chagrin de sa défaite, la première qu'il eût subie, qu'il ne prit aucun soin de ses blessures; l'agitation et la tristesse de son esprit les envenimèrent, et il reconnut que son heure était venue : ne pouvant se tenir à cheval, on le mit sur un brancard, et il fit quatorze lieues porté sur les épaules de ses soldats jusqu'à Walcorari, sur les frontières de Castille, aux environs de Medina Sélim; il rencontra là son fils Abd el Melek qui accourait, envoyé par le khalife Hescham, probablement avec quelque renfort, pour avoir des nouvelles de son père; c'est en ce lieu qu'il mourut le lundi trois jours avant la fin de la lune de ramadhan de l'année 392 (9 août 1002), à l'âge de soixante-cinq ans lunaires[2]. La nouvelle de sa mort répandue parmi les soldats les frappa de consternation : tous pleurèrent le glorieux général qui les avait si souvent conduits à la victoire, et qu'ils regardaient comme leur père et leur défenseur. Son fils Abd el Melek el Modhafer prit le commandement de l'armée. On transporta le corps d'El Mansour à Médina Sélim, où on l'enterra avec ses propres vêtemens, comme étant mort au service de Dieu[3], et on le couvrit de la poussière parfumée qu'il avait recueillie en plus de cinquante batailles heureuses gagnées contre les infidèles. Toute l'armée accompagna son cercueil, et son fils El Modhafer

1 Sed in illis diutinis conflictibus præliorum constat christianorum religiosos plures occubuisse, qui potius ob fraternæ charitatis amorem cupiebant decertare, quam propter aliquam gloriam laudis pompaticæ (Rodolph. Glaber, l. c.).

2 El Homaïdi et Abour Bekr el Kodaij (dans Casiri, p. 203 et 49) disent qu'il mourut en l'an 392 de l'hégire; Abou Bekr fixe de plus le jour de sa mort au 28 de ramadhan (7 août 1002).—68 ans lunaires équivalent à peu de chose près à 65 de nos années.

3 El Makkari (suivi par Murphy, c. 3) dit qu'il faisait toujours porter dans ses bagages le drap destiné à l'ensevelir, tissu d'un chanvre cueilli et roui dans un champ qui lui venait de l'héritage paternel, et filé par les propres mains de ses filles.

(que Dieu l'ait en sa miséricorde!) dit pour lui la prière des morts. Ainsi fut enseveli El Mansour dans la glorieuse poussière de ses batailles. « Inhumez les martyrs comme ils sont morts, dit le Koran, avec leur habit, leurs blessures et leur sang. Ne les lavez pas ; car leurs blessures, au jour du jugement, auront l'odeur du musc. » Sur son tombeau furent gravés quatre vers arabes, du mètre kamil, dont voici la traduction :

Ses actions te feront connaître son histoire
Et ce qu'il fut, comme si tu le voyais de tes yeux.
Par Allah! le temps n'en amènera jamais un semblable,
Ni personne qui, comme lui, défende nos frontières [1].

Telle fut la fin de Mohammed ben Abdallah ben Abi Ahmer El Mansour, dans un âge qui pouvait lui permettre encore « les longs espoirs et les vastes pensées, » et lorsque son pou-

[1] En arabe :

Atsaroh tonbyk an akhbarih.
Hatta kaannak bylayan tarah
T'Allah la Yâty alzeman bimitslih
Abadan oua la yahmy altsogour seouah.

Plusieurs auteurs rapportent l'épitaphe d'El Mansour, entr'autres Abou Téïb ben Scharaf el Rondi dans son traité de versification conservé à l'Escurial. Elle a été traduite par Casiri comme il suit :

Qualis ille fuit, gesta docent, non secus ac si ipsum in eis cerneres. Alter Hispaniæ defensor similis, crede mihi, nunquam extiterit.

Dans son histoire, Conde donne de cette épitaphe simple et digne une paraphrase en vers qui n'a pas moins de huit vers castillans pour les quatre vers arabes de l'original, composée, à ce qu'il nous apprend, par son ami D. Leandro Fernandez Moratin, et qui n'en vaut pas mieux pour cela (voyez Conde, c. 100). Les vers suivans nous semblent préférables en ce qu'ils rendent du moins le sens et le caractère de l'original, à quelques redondances près :

De sus hazanas la memoria insigne
Te annunciará qual fué, qual si presente
Ante tus propios ojos le miráras:
Gualá, que nunca el tiempo venidero
Su igual producirá, ni quien ampare
Como Almanzor del reyno las fronteras.

Ce sont d'ailleurs toujours encore six vers castillans pour quatre arabes.

voir était affermi et ses affaires au plus haut point de prospérité. Les mémoires arabes sont pleins de ses louanges et d'anecdotes dont il est le principal sujet. « Le hadjeb Ebn Abdallah ben Abi Ahmer el Mansour, disent-ils, avait gouverné l'état avec gloire et avec de grands avantages pour l'islam, pendant vingt-cinq ans. La reine Sohbeya, mère de l'imam Hescham, l'avait chargé de toutes les affaires de paix où de guerre, et rien dans l'état ne se faisait sans son consentement, en sorte qu'il ne lui manquait que le titre de khalife; mais en vérité l'on dut à sa prudence, à sa valeur et à sa fortune de grandes prospérités et de grandes conquêtes. Il fut toujours vainqueur de ses ennemis; il ne vit aucune armée d'infidèles ou d'ennemis qu'il ne l'enfonçât; il n'assiégea aucune ville ou forteresse qu'il ne la prît, et il étendit les frontières des Musulmans jusqu'aux extrémités de l'Espagne, d'une mer à l'autre. Pendant tout le temps de son gouvernement, la félicité de l'état n'éprouva aucune interruption; car, par la crainte que tout le monde avait de lui, personne n'osa susciter la plus légère étincelle de sédition ou de désobéissance. Aussi, de son temps, l'état fut-il si florissant que jamais il n'avait atteint un si haut degré de grandeur et de puissance. Les campagnes victorieuses qu'il fit contre les chrétiens dépassèrent le nombre de cinquante, si bien que leurs rois intimidés l'envoyaient prier de leur donner la paix et de ne les point achever. Il était né l'an 327, année de la sanglante bataille d'Al Khandik de Zamora, et le Seigneur choisit le bras d'El Mansour pour venger l'Islam : sa mort eut lieu à la fin du ramadhan de l'année 392, sur les frontières de Castille. Lorsqu'on apprit à Cordoue la funeste nouvelle de sa mort, ce fut un jour de deuil et d'affliction générale, tant dans cette cité que dans les autres de l'empire, et de longtemps on ne put se consoler d'une aussi grande perte [1]. »

[1] Conde, c. 102.

Ainsi qu'on peut le penser, les chrétiens parlent en de tout autres termes de la mort du hadjeb, et s'en réjouissent comme de la chûte du plus redoutable de leurs ennemis. « Après avoir fait des chrétiens, pendant de longues années, le plus effroyable massacre, dit le moine de Silos, Almanzor fut enlevé près de la grande ville de Métina-Cœlim, par le diable qui l'avait possédé vivant et plongé dans l'enfer [1]. »

Les Annales de Compostelle nous disent plus brièvement :

Era MXL (1002) mortuus est Almozor [2].

Et les Annales de Burgos :

Era MXL mortuus est Almanzor, et sepultus est in inferno [3].

On ne saurait, comme on voit, concevoir le moindre doute sur la date de la bataille de Calatañazor. Les anciens documens chrétiens concordent là-dessus avec ceux des Arabes. C'est donc une erreur notable en histoire et en chronologie que celle des historiens espagnols qui, depuis Lucas de Tuy et Roderich Ximenez jusqu'à ces derniers temps, ont tous placé l'époque de la bataille de Calatañazor en 998, et, pour être conséquens dans leur erreur, ont changé les noms des princes chrétiens qui gagnèrent la bataille, nommant Bermude au lieu d'Alfonse V; Garcia le Trembleur, de Navarre, au lieu de Sanche le Grand, et Garcia Fernandez de Castille, au lieu de Sancho Garcez, son fils. Vainement a-t-on essayé de justifier ce grossier anachronisme en supposant un intervalle de quatre ans entre la déroute et la mort d'El Mansour; en supposant, en d'autres termes, qu'il fut vaincu en 998,

1 Siquidem XIII (plus vraisemblablement XXIII), regni anno post multas christianorum horriferas strages Almansor a dæmonio, quod eum viventem possiderat, interceptus, apud Metinam Cœlim maximam civitatem, et in inferno sepultus est (Monach. Silens. Chr., num. 71).

2 Esp. Sagr., t. 23, p. 319.

3 Ibid, p. 309.

et mourut de dépit quatre ans après, en 1002 : les histoires des Arabes nous disent toutes que sa maladie d'esprit fut violente et courte ; ce qui effectivement dut être ainsi puisqu'il n'eut pas le temps de se faire transporter à Cordoue. Il serait, d'ailleurs, impossible de justifier la présence de Garcia Fernandez à cette bataille, même en admettant la date de 998, puisqu'il était mort dès 995, et encore moins celle de Garcia le Trembleur, mort vingt-huit ans auparavant. Ce qu'ajoute Lucas de Tuy, que le jour même de la victoire des chrétiens, un diable, sous la figure d'un pêcheur, chantait sur les bords du Guadalquivir, d'une voix douloureuse et lamentable, alternativement en chaldéen et en espagnol : à Calatañazor El Mansour a perdu son tambour, est un conte populaire, il est vrai, mais qui témoigne de la singulière et mystérieuse idée que les chrétiens se faisaient d'El Mansour. Suivant le commentaire de l'évêque de Tuy, les mots que chantait ainsi le prétendu pêcheur voulaient dire : à Calatañazor Almansor a perdu sa timbale ou son sistre, c'est-à-dire sa joie (ou son bonheur). « Les barbares de Cordoue venaient vers lui, continue Lucas ; mais dès qu'ils s'en approchaient, il s'évanouissait à leurs yeux, et, réapparaissant aussitôt dans un autre endroit, il répétait la même plainte. Nous croyons, pour nous, que c'était le diable qui pleurait ainsi la défaite des Sarrasins [1]. » Les grands caractères et les grands événemens ont eu de tout temps ce privilège de monter l'imagination des hommes au ton des prodiges : l'histoire des peuples de l'antiquité est pleine de ces fables poéti-

1 Mirabile est dictu ipsa die qua in Canatanazor succubuit Almanzor quidam quasi piscator in ripa fluminis de Guadalquivir quasi plangens modo Chaldaico sermone, modo hispanico clamabat dicens : *En Canatanazor perdió Almanzor el tambor* : id est, in Canatanazor perdidit Almanzor tymbalum sive sistrum, hoc est, lætitiam suam. Veniebant ad eum barbari Cordubenses, et cum appropinquarent ei, evanescebat ab oculis eorum, et iterum in alio loco apparens eadem plangens repetebat. Hunc credimus diabolum fuisse, qui Sarracenorum plangebat dejectionem (Luc. Tud. Chr., p. 88).

ques, et l'on en pourrait citer mille de cette source féconde nées et répandues, à commencer par l'histoire mythologique des héros et des dieux. C'est du reste à Lucas de Tuy que nous devons la connaissance de ce fait que, depuis sa défaite, El Mansour ne voulut ni boire ni manger ; ce qui, joint à ses blessures et au chagrin mortel où il était de se voir vaincu, précipita sa fin de telle sorte qu'il mourut, comme nous l'avons vu plus haut, avant même d'être arrivé à Médina-Cœli[1].

Comme la plupart des Ommyades jusqu'à Hescham, El Mansour ne fut pas seulement un général cinquante fois victorieux, c'était encore un poète distingué, érudit et savant, et, par goût autant que par politique, un protecteur éclairé des lettres et de ceux qui les cultivaient. Nous avons vu qu'il avait coutume d'emmener toujours avec lui dans ses expéditions deux ou trois poètes, avec lesquels il se plaisait à s'entretenir. C'est ainsi qu'il avait avec lui à son expédition de Galice pour la conquête de Santiago Abd el Melek el Harizi et Eben Déradj el Kaschtali (de Castalla); ils décrivaient en vers, à l'ombre des tentes, dit l'écrivain arabe, les batailles et les mouvemens de la conquête, luttant entre eux de facilité, de fécondité et d'élégance. Dans une occasion El Harizi, le soir même d'un jour marqué par un combat qu'il avait fallu livrer à un gros de paysans galiciens qui s'étaient portés contre les Arabes, présenta sa composition terminée, et El Mansour, ayant dit à Ebn Déradj : « Et toi, en feras-tu autant? » dans la nuit même, avant le point du jour, celui-ci lui présenta un poème où les marches, la description du pays, tous les incidens de l'expédition et le dernier combat étaient minutieusement bien que poétiquement décrits. A Cordoue la maison du hadjeb était comme une académie : celui qui y tenait le premier rang et proposait les sujets que l'on devait traiter était le docte

[1] Almanzor autem ab hac die qua succubuit, noluit comedere, neque bibere, et veniens in civitatem, quæ dicitur Medinacelem, mortuus est, et ibidem sepultus (Ibid., l. c.).

Ibrahim ben Nazar el Sarakousti ou de Saragosse, que l'on appelait le Malek ben Anas de son siècle, un des plus savans moufti de la mosquée-djéma de Cordoue. On peut juger de la libéralité du hadjeb envers les gens de lettres par le trait suivant : Saïd ben Othman ben Merwan el Koraïschi, connu sous le nom d'Ebn Bélota, lui présenta un jour (les écrivains arabes en ont conservé la date précise comme d'un événement : c'était le samedi 12me jour de la lune de ramadhan 381) une kassidé à sa louange; c'était un récit de ses expéditions et de ses heureuses victoires; le poète lut sa pièce chez le hadjeb aux grands applaudissemens de tous les assistans : elle contenait cent vers; le lendemain El Mansour envoya au poète trois cents dinars d'or (trois pièces d'or pour chaque vers).

Attirés par la renommée des savans d'Espagne et surtout de ceux de Cordoue, on y voyait arriver des gens de tous les pays, tant d'Afrique, d'Égypte, de Syrie, des Iraks et de Perse, que des terres de Roum, d'Elfrank et de Galice. C'était par suite de ce mouvement qu'était passé en Espagne en 380 un poète que nous connaissons déjà, Saïd ben el Hassan el Rébay connu sous le nom d'Aboul'Ola, et originaire de Diar Mossoul. Il avait étudié à Bagdad et on le regardait comme le meilleur poète de son temps; il était doux, affable et très prévenant : El Mansour le combla d'honneurs et de bienfaits, et lui assigna une pension pour son entretien sur les fonds destinés aux gens de lettres, fonds qui souvent étaient insuffisans dans ses mains libérales, et auxquels il ajoutait alors de ses propres deniers. Cet Aboul'Ola était fort adroit et très délié pour obtenir des faveurs et des récompenses, au moyen de ses louanges et de ses vers, et il n'en laissait pas échapper l'occasion. Il entra un jour dans la maghlisa d'El Mansour avec une soubreveste très usée et trouée, à travers laquelle on voyait les vêtemens de dessous; c'était un jour extraordinaire où les assistans étaient nombreux, et en l'apercevant en cet état, El Mansour lui dit : « Qu'est cela, Aboul'Ola? » Et celui-

ci répondit, d'un ton humble et lamentable : « C'est un présent de notre souverain (que Dieu le conserve, et veuille le lui rendre!) : je n'ai point de parure que j'aime autant, et c'est pour cela que je m'en suis vêtu aujourd'hui. » El Mansour lui dit : « Tu fais bien, El Rébay, et pour que tu la conserves nous t'enverrons demain d'autres vêtemens pour la remplacer; nous voulons que tu puisses l'épargner et la garder comme elle le mérite. » Saëd ben el Hassan dédia au hadjeb plusieurs ouvrages; de ce nombre étaient le Kitab Fossoul ou le livre des topazes, le Nouêdyr Owa'l Ghasib, ou explication de l'ouvrage de Abou Aly el Kali, un livre de proverbes et de fables, un traité des profondeurs, un autre des escadrons, qui plaisait beaucoup à El Mansour, et d'autres encore, dont les titres mêmes se sont perdus.

Les écrivains, les savans, et les poètes qui fleurirent sous le gouvernement d'El Mansour furent trop nombreux pour que nous en donnions ici la nomenclature. Nous nommerons cependant quelques-uns des principaux, et, en premier lieu, le célèbre médecin connu sous le nom vulgaire d'Abulcasis, dont Conde parle sous le règne d'Abd el Rahman el Nassr[1], qui fut le médecin d'El Mansour, au rapport de Léon l'Africain, et l'auteur d'un ouvrage de médecine pratique semblable au Canon d'Avicenne, plein de science et d'observation, que les médecins arabes consultent encore aujourd'hui, comme nos médecins consultent Hippocrate et Galien. Le nom entier de cet illustre médecin était Khalaf Abou'l Kasem ben Abbas el Zahrawi, c'est-à-dire de Zahra. Il est était né à Cordoue en 912, l'année même de l'avénement d'Abd el Rahman III, sous le règne duquel il commença à fonder sa réputation, et sut prolonger sa vie jusqu'à l'époque de la guerre de Cordoue, en 1013, qu'il mourut âgé

[1] Conde, c. 81. — Conde le mentionne surtout pour sa maison ouverte aux pauvres et pour les soins qu'il leur prodiguait.

de cent et un ans. Le surnom de Zahrawi lui vint de ce qu'étant médecin des khalifes et ensuite des hadjebs qui en exercèrent la puissance, il faisait son séjour habituel dans la résidence royale de Zahra. Il y a donc identité certaine entre l'Aboulcasis dont on parle communément, et le Khalaf ben Abbas el Zahrawi de Conde (chap. 81), qui n'est autre lui-même que l'Ezaharagui de Léon l'Africain[1].

Nous avons dit que les ouvrages d'El Zahrawi étaient encore aujourd'hui consultés avec fruit par les médecins musulmans : nous aurions dû dire qu'ils sont dignes de l'être par les médecins de toutes les écoles et de toutes les facultés. El Zahrawi (ou, si l'on veut, Abulcasis) est notamment auteur d'un traité sur la médecine théorique et d'un traité de chirurgie où l'on trouve la source ou l'indication de plus d'une découverte heureuse, et un grand nombre de procédés utiles ou ingénieux de nature à être employés avantageusement de tout temps dans l'art de guérir. C'est ainsi que de deux passages de ces ouvrages semble résulter que la lithotritie, que nous tenons pour d'invention toute moderne, était connue à Cordoue dès la seconde moitié du dixième siècle. Il existe du traité sur la médecine théorique une traduction latine qui a eu plusieurs éditions (la première est de 1519 : c'est celle que j'ai sous les yeux[2]); on y lit, sur la lithotritie, ou sur une méthode tellement analogue qu'on peut sans hésiter lui

[1] Ezaharagui, nous dit ce dernier, fuit medicus Mansoris, Cordubæ consiliarii, et proximus Rasis, qui composuit librum, sicut Canon Avicennæ in arte medicinæ utilissimum quidem, quo etiam adhuc Maumedani medici utuntur. Vixit autem annos centum unum qui obiit anno *Belli Cordubæ*, de Elhegira verò anno quadringentesimo quarto (ex Leon. Afric. Mss., de Scriptoribus Arabicis, in Hottingerio bibliothecario quadripartito, p. 256). — C'est d'ailleurs par erreur que Hottinger met en marge : *Mortuus* A. H. 404, *an. Chr.* 1026 : il a oublié que les années islamites sont lunaires. L'erreur est plus grande encore dans la biographie du général Beauvais où l'on fait mourir Aboulcasis en 1107, je ne sais pourquoi.

[2] Le titre en est : Abulcasis, liber theoriæ nec non praticæ, in-4°. — Ce n'est pas la traduction exacte du titre arabe qui est figuré, selon la coutume.

donner ce nom : « Accipiatur instrumentum quod nominant *moshabarebilia* et suaviter introducatur in virgam, et volve lapidem in medio vesicæ, et si fuerit mollis frangitur et exit. Si verò non exiverit cum eis qui diximus, oportet incidi ut in chirurgia determinatur [1] ».

Dans le traité de chirurgie, Abou el Kasem est plus explicite encore : — « Si par hasard, dit-il, la pierre était d'un petit volume, et engagée dans le canal de l'urètre, où elle empêcherait l'écoulement de l'urine, il faut, avant de recourir à l'opération de la taille, employer le procédé que j'ai décrit, qui souvent dispense d'y recourir, et dont moi-même j'ai fait l'expérience. Voici en quoi consiste ce procédé : il faut prendre un instrument perforant en acier qui ait cette forme (ici se trouve dans le manuscrit arabe le dessin de l'instrument) : qu'il soit triangulaire, terminé en pointe et emmanché dans du bois. On prend ensuite du fil avec lequel on fait une ligature au dessous du calcul pour empêcher qu'il ne rentre dans la vessie. On introduit ensuite le fer de l'instrument avec précaution jusqu'à ce qu'on arrive à la pierre; on fait alors mouvoir l'instrument en tournant et tâchant de percer la pierre peu à peu, jusqu'à ce qu'on l'ait traversée de part en part. Les urines s'échappent aussitôt, et avec la main on aide la sortie de ce qui reste de la pierre, car elle est brisée (ou elle a été brisée), et les fragmens s'écoulant par les urines, l'organe souffrant est soulagé, s'il plaît à Dieu tout-puissant [2]. »

Il est facile de juger par ce fragment du degré d'élévation et de sagace culture auquel était parvenue la médecine chez nos Arabes de Cordoue dès la seconde moitié du dixième

1 Abulcasis, liber theoricæ nec non praticæ, p. 94.

2 Mss. arabe n° 544, fond Asselin, IIe partie, c. 60. —Il y a une traduction anglaise de cet ouvrage, par le docteur Channing, publiée sous ce titre : Abulcasis, de Chirurgia, arabicè et latinè, curâ J. Channing. Oxonii, 1778, 2 vol. in-4°, avec des figures sur bois.

siècle[1]. Les autres sciences positives n'étaient pas cultivées avec moins de bonheur : c'est ainsi que l'on a de ce temps un excellent traité de médecine vétérinaire de Gharyb ben Saïd de Cordoue ; un traité de botanique et un traité de physiologie pathologique par Talyf Abou Zakaryya ben Mohammed el Moudy (Almodæus); divers ouvrages sur l'astronomie et les mathématiques et un traité de chimie, science dont le nom même est arabe, par Mosléma ben Ahmed Abou el Kasem el Marouf el Maghrythy (de Madrid), qui mourut en l'an 398 de l'hégire (1007), sans compter un nombre infini d'ouvrages d'utilité générale, tels que le Traité de la culture des jardins de Mabroman ben Boreïd, au sujet duquel Conde rapporte une anecdote assez obscure[1]. Parlant de la patrie de Mosléma, Ebn el Kateb nous apprend que Madrid n'était pour lors qu'un bourg à peu de distance d'Alcala[2] : il est bon de se reporter de la sorte à l'origine des grandes choses.

Quæ fuerit nostri si quæris regia nati,
Aspice de cannâ straminibusque domum.
Ovid. Fast., l. III, v. 17.

Vers la fin d'une carrière commencée, comme nous l'avons vu, par les proscriptions et le meurtre, El Mansour vieillissant s'adoucit comme Auguste et exerça le pouvoir avec modération dès qu'il put l'exercer sans obstacle, et qu'il eut abattu ou forcé au silence tous ses rivaux ; non qu'il ait régné sans souci et sans travaux : son histoire fait foi, au contraire, des infatigables efforts qu'il lui fallut faire pour se maintenir en quelque façon à sa propre hauteur, et une anec-

1 Conde, c. 99.
2 Maghrit undè originem duxit autor noster Matritensis dictus, Matritum esse non levis est conjectura ; siquidem Ebn Elkatib ait Maghrit urbeculam esse ab Alcala non longè dissitam. Huc accedit ipsius vocabuli consonantis ratio (vide Casiri, t. I, p. 378, cod. 942).

dote non traduite que je trouve dans El Makkari atteste l'obstination de ses veilles et de ses labeurs glorieux. Au nombre des savans et des poètes dont il faisait sa société habituelle était un nommé Schallah : « Voici ce que raconte Schallah, nous dit El Makkari : Je dis à El Mansour, une nuit que ses veilles se prolongeaient outre mesure : Notre maître veille depuis trop longtemps, et son corps a besoin de plus de sommeil, et il sait les inconvéniens qu'amène le manque de sommeil.

» El Mansour répondit : O Schallah ! le prince (al malek) ne doit pas dormir lorsque les sujets dorment. Si je voulais dormir tout mon saoul, il ne resterait pas dans cette grande ville un seul œil qui pût dormir [1]. »

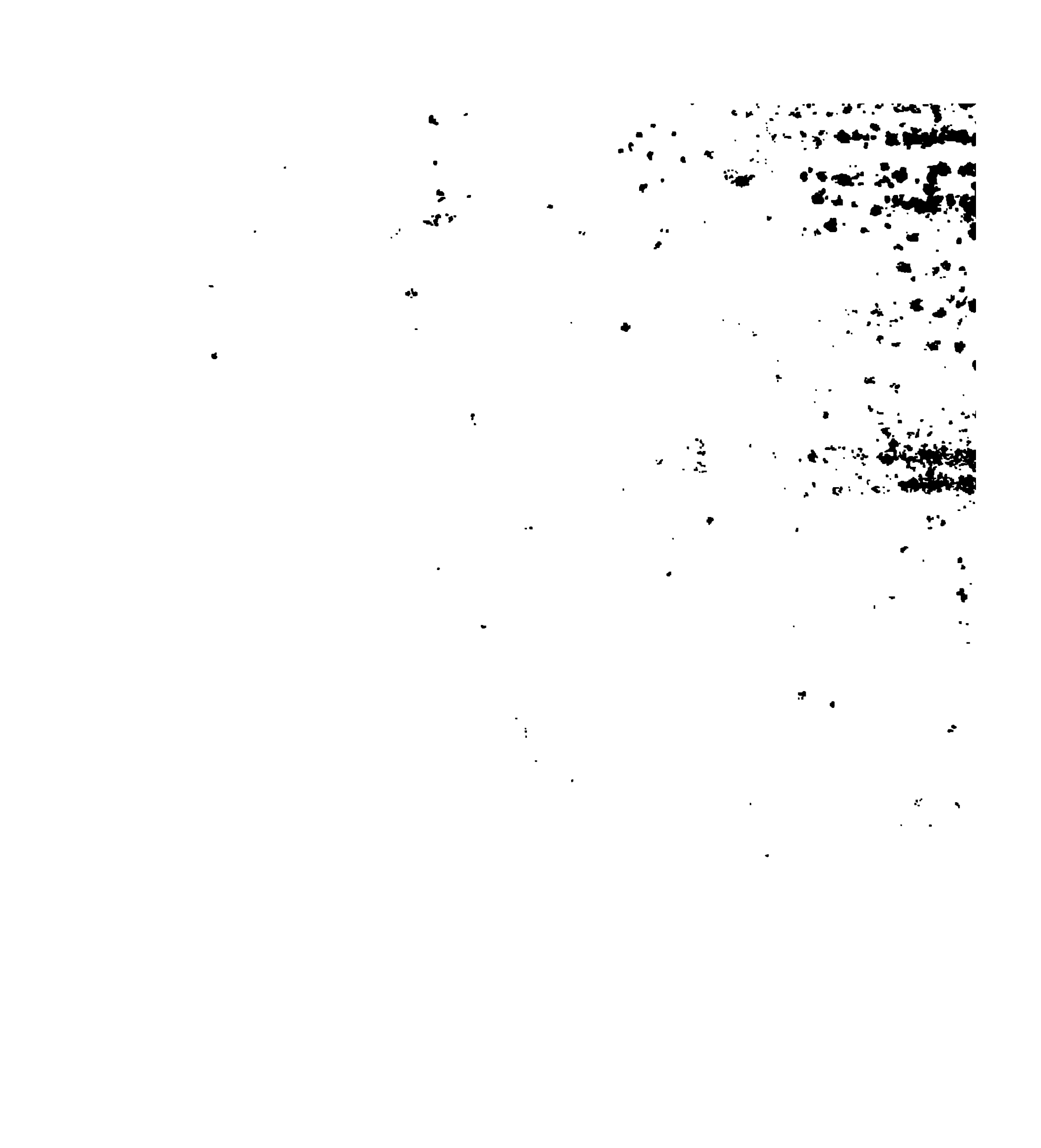
1 El Makkari, mss. arab. de la Bibl. roy., n° 707, p. 102.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

APPENDICES

AUX

TOMES III ET IV.



APPENDICE I.

COURTE INSTRUCTION SUR L'ANNÉE MUSULMANE ET LE CALENDRIER DES ARABES.

On sait que l'année des Arabes est lunaire, embrassant partie de la fin et partie du commencement de nos années communes; elle est de trois cent cinquante-quatre jours avec une année intercalaire tous les onze ans de trois cent cinquante-cinq jours. De là vient que le commencement en est variable, et rétrograde chaque année de onze jours. Lorsque concourent l'année commune arabe et notre année bissextile, ce commencement rétrograde de douze jours; en sorte que, dans une période de trente-quatre ans, le commencement de l'année arabe parcourt tous nos mois. Aussi convient-il de savoir quel jour de quel mois commence en chaque année le premier mois des Arabes. Chaque mois se prend depuis l'apparition d'une nouvelle lune jusqu'à l'apparition d'une autre nouvelle lune. Cet intervalle n'est jamais plus long que trente jours ni moindre de vingt-neuf; ils les comptent ainsi alternativement. Mais le dernier mois djoulhedjah a toujours trente jours dans les années intercalaires.

Les Arabes avant Mahomet suivaient l'année lunaire de leurs aïeux; mais ils y avaient ajouté des jours supplémentaires qui les tenaient au courant des autres peuples. La réforme du calendrier arabe par Mahomet (savoir l'abolition de ces jours supplémentaires) fut très malheureuse[1]. Leurs

[1] Voyez, sur les motifs qui déterminèrent le prophète à cette réforme, M. Reinaud, Monumens arabes, persans et turcs, t. I, p. 263 et suiv., et Mouradja d'Ohsson, t. III, p. 249.

mois, rétablis sur l'ancien pied et ne cessant de courir sans intercalation, tombèrent successivement dans l'hiver et au printemps comme dans l'été et l'automne, et ne répondirent plus, suivant la remarque de Deguignes, aux travaux qui se faisaient ni aux expéditions militaires qui s'entreprenaient dans certains temps, et qui étaient en quelque façon annoncées par le nom du mois. Les anciens noms conservés perdirent leur signification primitive. Leur troisième mois, par exemple (rabi-el-awal), qui signifie *celui du printemps*, tombe à présent tantôt au cœur de l'hiver, tantôt au milieu de l'été, si ce n'est en automne. Il en est de même du mois du pélerinage (djoulhedjah), fixé dans l'origine aux approches du printemps, et maintenu invariable par les jours intercalaires, et qui maintenant tombe tantôt dans une saison tantôt dans une autre.

Les douze mois de l'année arabe se produisent dans l'ordre et sous les noms suivans :

1er (de 30 jours). Moharrem.	7e (de 30 jours). Redjeb.
2e (de 29 jours). Safâr.	8e (de 29 jours). Schâban.
3e (de 30 jours). Rabi-el-Awal.	9e (de 30 jours). Ramadhan.
4e (de 29 jours). Rabi-el-Akher.	10e (de 29 jours). Schawal.
5e (de 30 jours). Djoumada-el-Awal.	11e (de 30 jours). Djoulkaadah.
6e (de 29 jours). Djoumada-el-Akher.	12e (de 29 jours). Djoulhedjah.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, ces mois parcourent tour à tour l'échelle de nos mois, en rétrogradant chaque année d'un nombre de jours déterminé. L'année lunaire arabique dans laquelle eut lieu l'hégire ou la fuite de Mahomet de la Mekke à Médine prit commencement dans la nuit du 15 au 16 juillet 622. C'est de cette date que part l'ère islamite. Ainsi le premier mois des Arabes (moharrem) tombe,

pour la première année de l'hégire, du 15 juillet au 13 août 622; pour la seconde, du 4 juillet au 2 août 623; pour la troisième, du 23 juin au 22 juillet 624; pour la quatrième, du 12 juin au 11 juillet 625, et ainsi de suite, en reculant toujours de onze jours par année, de telle sorte qu'en l'an 11 il se compte du 28 mars au 26 avril 632; en l'an 17, du 22 janvier au 20 février 638; en l'an 20, du 20 décembre 640 au 18 janvier 641, etc., et en l'an 34, du 21 juillet au 19 août 654; ce qui nous donne trente-deux années solaires pour les trente-trois années lunaires plus six jours qui se sont écoulées du 15 juillet 622 au 21 juillet 654, c'est-à-dire du 1er moharrem de l'an 1 de l'hégire au 1er moharrem de l'an 34 du même comput.

« Si l'année des Musulmans était la même que la nôtre, dit M. Reinaud (Monumens arabes, persans et turcs, tome 1er, page 84), il suffirait, quand on veut combiner une époque musulmane avec l'année chrétienne correspondante, d'ajouter au premier nombre celui de six cent vingt-deux ans. Mais l'année musulmane est lunaire, c'est-à-dire qu'elle se règle sur le cours de la lune et qu'elle se compose de trois cent cinquante-quatre jours. La nôtre, au contraire, est solaire et en a environ trois cent soixante-cinq. Il résulte de là que l'année musulmane est plus courte que la nôtre de onze jours, et que, chaque fois qu'elle recommence, elle se trouve à une époque différente par rapport à nous. — Si, dans le calcul qu'on a à faire, on se contente d'une simple approximation, il faudra supprimer une année sur chaque somme de trente-trois années musulmanes. En effet, les années lunaires étant de onze jours plus courtes que les années solaires, il s'ensuit que là où nous comptons trente-deux ans, les Musulmans en comptent trente-trois ($11 \times 33 = 363$). En compte plus rond, on retranche trois années par siècle ($33 \times 3 = 99$); un exemple va rendre la chose sensible. Supposons qu'on trouve sur un cachet la date 1201 de l'hé-

gire. D'après ce qui a été dit, on retranchera trois ans par siècle, et les 1201 années lunaires se trouveront réduites à 1165 années solaires. Si l'on ajoute à ce dernier nombre celui de 622, espace qui s'est écoulé depuis la naissance de J-C. jusqu'à la fuite de Mahomet, on aura 1787; c'est précisément l'année chrétienne qui répond à l'an 1201 de l'hégire. »

« Les dates musulmanes se marquent en chiffres. Les chiffres, à la différence de l'écriture, qui se lit de droite à gauche, se lisent comme les nôtres, c'est-à-dire de gauche à droite. Nous les appelons chiffres arabes ; les Arabes les appellent chiffres indiens. Comme le système de ces chiffres est absolument semblable au nôtre, il est facile d'en reconnaître la marche. » (M. Reinaud en donne le tableau avec l'équivalent (page 86) que nous ne pouvons reproduire ici : le zéro se marque par un point.)

« La seule difficulté à laquelle donne lieu l'usage des chiffres, dit encore M. Reinaud, et qui caractérise la négligence orientale, c'est que quelquefois, au lieu d'exprimer la date en entier, on se contente de marquer les derniers chiffres. Ainsi, au lieu d'écrire 1243, année actuelle (1828) de l'hégire, on dira 243, ou même simplement 43. Tant qu'il n'y a que le millénaire d'omis, il est facile d'y suppléer. En effet, comme ce n'est que postérieurement au sixième siècle de l'hégire (douzième de notre ère) qu'on a introduit l'usage des chiffres, il est évident qu'il y manque quelque chose (la plus ancienne médaille musulmane portant une date en chiffres, est une monnaie des princes ortokides, de Hisn-Kaifa, en Mésopotamie; elle est de l'an 615 de l'hégire — 1218 de J.-C.). Mais si le siècle est aussi omis, et qu'au lieu de 1243 on lise 43, on ne sait si c'est pour 1243, 1143, 1043, et la difficulté ira toujours en croissant[1]. »

[1] Reinaud, t. I, p. 86 et 87.

M. Reinaud renvoie d'ailleurs, dans les cas ordinaires, pour la réduction des mois et des jours de l'hégire en mois et en jours selon le calendrier des chrétiens, aux tableaux qui ont été imaginés pour faire concorder les deux ères. « On trouve de ces tableaux, dit-il, dans l'*Art de vérifier les dates* et dans d'autres ouvrages imprimés. »

Nous avons, quant à nous, suivi le conseil de M. Reinaud; nous avons fait plus : les tableaux de l'*Art de vérifier les dates* nous ayant paru insuffisans et les tables de Masdeu trop compliquées, sans cependant être assez complètes, nous avons dressé nous-même pour notre usage, d'après un système qui nous est particulier, un tableau complet de la réduction des années, des mois et des jours de l'hégire en années, mois et jours de l'ère du Christ, au moyen duquel nous avons converti constamment et avec certitude les dates arabes en dates selon le calendrier grégorien, comme nous continuerons de le faire dans toute la partie de cette histoire tirée des annales et chroniques musulmanes.

APPENDICE II.

CHRONOLOGIE DES ÉMIRS ARABES ET DES ROIS CHRÉTIENS DURANT LES PREMIERS SIÈCLES DE LA CONQUÊTE (VIIIme, IXme ET Xme SIÈCLES).

I.

KHALIFES DE DAMAS DE QUI DÉPENDIT L'ESPAGNE DE 711 A 756.

OMMYADES.

Walid ben Abd el Melek ben Merwan (Walid I),	de juill. 711 à fév. 715.
Souleïman ben Abd el Melek,	de fév. 715 à oct. 717.
Omar ben Abd el Aziz (Omar II),	de fév. 717 à fév. 720.
Yésid ben Abd el Melek (Yésid II),	de fév. 720 à janv. 724.
Heschaam ben Abd el Melek,	de janv. 724 à fév. 743.
Walid ben Yésid (Walid II),	de fév. 743 à avril 744.
Yésid ben Walid (Yésid III),	d'avril 744 à sept. 744.
Ibrahim ben Walid,	de sept. 744 à nov. 744.
Merwan ben Mohammed ben Merwan (Merwan II),	de nov. 744 à août 750.

ABBASSIDES.

Abou'l Abbas Abdallah ben Mohammed el Saffah,	d'août 750 à juin 754.
Abou el Djâfar el Mansour ben Mohammed, frère du précédent,	de juin 754 à mai 756.
Il régna en Orient,	de juin 754 à oct. 775.

II.

ÉMIRS OU GOUVERNEURS DE L'ESPAGNE POUR LES KHALIFES D'ASIE, DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA CONQUÊTE JUSQU'A L'AN 138 DE L'HÉGIRE, 10me DU GOUVERNEMENT DE YOUSSOUF EL FEHRI.

Un fragment de Rasis, analysé plutôt que traduit par Casiri, contient ce qui suit sur les premiers émirs d'Espagne :

« L'Espagne avait été gouvernée (pendant les quarante-

cinq années qui s'étaient écoulées depuis la conquête, dit Ahmed [1], ainsi que le racontent nos anciens, par vingt émirs ou principaux généraux dont j'ai déjà rapporté les noms, mais sur l'époque et sur la durée du gouvernement desquels on trouve entre les historiens quelques différences. Le temps que nous leur avons attribué est de quarante-quatre ans et sept mois; encore y a-t-il à cet égard quelque légère discordance dans nos mémoires. Thâreq ben Zeyad el Saadfy entra en Espagne et commanda seul pendant une année; Mousa ben Nosseir el Bekri arriva et commanda avec son fils Abdelaziz environ trois ans, et l'Espagne demeura sans émir pendant près de deux ans, jusqu'à ce que les troupes choisirent pour leur chef ou général Ayoub ben Habib el Lakhmy, fils d'une sœur de Mousa ben Nosseir, lequel commanda pendant six mois; El Hhorr ben Abd el Rahman el Thakéfy entra en Espagne et commanda pendant un an et sept mois; El Samah ben Malek el Khoulany arriva et gouverna, par ordre du khalife Omar ben Abdelaziz, pendant deux ans et sept mois; Ambessa ben Schohim el Kelby arriva, et eut le commandement pendant quatre ans et près de cinq mois; vint ensuite Yahyah ben Salemah qui commanda en Espagne pendant un an et près de six mois; Hodheyfah ben el Hhaouss eut bientôt le gouvernement et le conserva environ six mois; Othman ben Abi Nessah el Djémy eut après lui le gouvernement et commanda un an et près de six mois; El Hhaïtam ben Obeïd el Kénany eut ensuite le gouvernement et commanda environ quatre mois; après lui, Abd el Rahman ben Abdallah el Ghaféky eut le commandement et gouverna deux ans et près de sept mois; Abd el Melek ben Khotan el Fehri gouverna bientôt après et conserva le commandement trois ans et deux mois; ensuite vint Okbah ben el Hedjadj el Sélouly, qui gouverna cinq ans et deux mois; bientôt après lui Abd el Melek ben Khotan el Fehri s'éleva contre Okbah, le déposa,

[1] Dans Casiri, p. 325, et dans Conde.

et gouverna un an et près d'un mois ; bientôt arriva Baledji ben Baschr el Kaïsi, qui commanda environ six mois ; Thaalaba ben Salémah el Aamély eut ensuite le commandement et gouverna près de cinq mois ; bientôt fut émir Abou'l Khathar Houssam ben Dhérâr el Kelbi, qui commanda deux ans et huit mois ; Thouéba ben Salémah el Djézami eut ensuite le commandement et gouverna un an et quelques mois, en même temps qu'un autre chef qui commanda neuf ans et onze mois. On dit qu'il y eut encore un autre chef dans le gouvernement ; mais je ne connais en réalité que l'histoire et la succession de ces vingt : Dieu le sait, et il n'y a de gloire et de pouvoir qu'en Dieu tout puissant et glorieux. »

Rasis, comme on voit, ne nomme point Yousouf ben Abd el Rahman el Fehri, le chef qui commanda, selon lui, neuf ans et onze mois, et selon Ebn Hayyan et Abou Bekr ben el Kouthyya, neuf ans et neuf mois seulement ; l'autre chef désigné dans le fragment peut être Samaïl ben Hatim, qui eut le commandement concurremment avec Yousouf el Fehri, ou quelqu'un des deux walis provisoires qui se trouvent omis par Rasis.

Voici de quelle manière la chronique Abdeldense partage leur gouvernement bien plus inexactement.

HII SUNT DUCES ARABUM QUI REGNAVERUNT IN SPANIA.

Supradictus quoque Muza iben Muzeir ingressus Spaniam reg. an. I. mens. III.
Abdelaziz iben Muz reg. ans. II, mens. VI.
Aiub reg. mens. I.
Alhor reg. an. II, mens. X.
Zama reg. an. III.
Abderrahaman reg. an. I.
Hodera reg. an. I.
Iahia reg. an. I, mens. VI.
Hodiffa reg. mens. VI.
Autuman reg. mens. IIII.
Geleitam mens. X.
Abdelmelic reg. an. II.

Aucuba reg. an. iiii, mens. v.
Abdelmelic iterum reg. an. i, mens. i.
Abulhatar Ibendimari reg. an. ii.
Tauba reg. an. i, mens. ii. Sub anno xxvii mens. xii.
Hii duces breve principatus sui agebant tempus, quia succedebant alii aliis, prout destinatum erat ab Amiralmauminin. Nonnullos verò vitæ finis terminavit, quousque Venihumeia in Spaniam venerunt.

La chronique semble ensuite considérer Yousouf comme un Ommyade. Elle le place sous la rubrique ITEM HI SUNT QUI REGNAVERUNT IN CORDOBA REGES DE ORIGINE VENIHUMEIA, en tête de la liste des Ommyades, et le fait règner onze ans :

Iuzef reg. an. xi.
Abderrahaman iben Mavia reg. anos xxxiii.
Eiscam reg. an. vii, mens. vi.
Alhacam reg. an. xxvi, mens. vi.
Abderrahaman reg. an. xxxii, mens. vi, etc.

Voici, d'après nos autorités, la liste chronologique des émirs de cette période, rectifiée par nous et conforme au récit que nous avons fait des actes de leur administration dans le volume précédent.

Thâreq ben Zeyâd el Saadfy,	d'avril	711	à	avril	[illegible]
Moussa ben Nosseir el Bekri el Lakhmy,	d'avril	712	à	sept.	714.
Abdelaziz ben Mousa,	de sept.	714	à	août	715.
Ayoub ben Habib el Lakhmy,	d'août	715	à	avril	717.
El Hhorr ben Abd el Rahman el Thakefy,	d'avril	717	à	nov.	718.
El Samah ben Malek el Khoulany,	de nov.	718	à	mai	721.
Abd el Rahman ben Abdallah el Ghafeky,	de mai	[illegible]	à	nov.	721.
Ambessa ben Schohim el Kelby,	de nov.	721	à	mai	725.
Hodheyra ben Abdallah el Fehri,	de mai	725	à	avril	726.
Yahyah ben Salemah,	d'avril	726	à	oct.	727.
Hodheyfa ben El Hhâous el Kaïsi,	d'oct.	727	à	avril	728.
Othman ben Abou Nessa el Djohany,	d'avril	728	à	oct.	730.
El Haïtam ben Obeid el Kenani,	d'oct.	729	à	janv.	729.
Mahommed ben Abdallah,	de janv.	730	à	avril	730.
Abd el Rahman el Ghafeky (pour la 2me fois),	d'avril	730	à	oct.	732.
Abd el Melek ben Khotan el Fehri,	d'oct.	732	à	janv.	736.
Okbah ben El Hedjadj el Selouli,	de janv.	736	à	fév.	741.

Abd el Melek ben Khotan (pour la 2e fois),	de janv. 741 à avril 742.
Baledji ben Baschr el Kaïsi,	d'avril 742 à oct. 742.
Thaalaba ben Salemah el Aamély el Djézamy,	d'oct. 742 à mars 743.
Aboul Kathar Housam ben Dhérar el Kelbi,	de mars 743 à sept. 745.
Thouéba ben Salemah el Djézamy,	de sept. 745 à sept. 746.
Youssouf ben Abd el Rahman el Fehri,	de sept. 746 à mai 756.

III.

ÉMIRS ET KHALIFES OMMYADES DE CORDOUE.

De Merwan Ier, quatrième khalife de Damas de la dynastie des Ommyades, mort en ramadhan 684, étaient issues trois branches illustres d'Ommyades, dont deux passèrent en Espagne: la première en la personne d'Abd el Rahman ben Moawiah, premier émir indépendant de Cordoue, qui intronisa cette dynastie en Occident; la seconde, en celle du brave général Abd el Melek qui vint y rejoindre, avec ses dix enfans, son cousin issu de germain Abd el Rahman Ier, en l'an 140 de l'hégire. La troisième, qui resta en Orient, produisit le célèbre écrivain auteur du Kitab al Aghany, Abou el Faradj, dont nous avons parlé sous le règne d'Abd el Rahman III et de son fils El Hakem [1].

[1] On peut figurer leur commune généalogie comme il suit, depuis Abd Schems l'idolâtre :

Abd Schems
Ommyah
Abou'l Ass
El Hakem:
Merwan I.

Abd el Melek (khalife de Damas).	Ahmer (non appelé au khalifat).	Abd el Rahman (id.).
Hescham (non appelé au khalifat).		
Moawiah (id.).		El Haïtam.
Abd el Rahman I (fondateur de la dynastie de Cordoue).	Abd el Melek.	Ahmed.
Sa descendance.		Mohammed.
		Houssein.
El Hakem II (mort en 976).	(Descendance inconnue).	Abou el Faradji el Isfahani.

Les émirs et khalifes de Cordoue de la dynastie des Ommyades furent :

Abd el Rahman I,	du 14 mai	756 au 30 sept. 788.
Hescham I (ben Abd el Rahman),	du 30 sept.	788 au 25 avril 796.
El Hakem I (ben Hescham),	du 25 avril	796 au 22 mai 822.
Abd el Rahman II (ben El Hakem),	du 22 mai	822 au 19 août 852.
Mohammed I (ben Abd el Rahman),	du 19 août	852 au 4 août 886.
El Mondhir (ben Mohammed),	du 4 août	886 au 12 juill. 888.
Abdallah (ben Mohammed, frère du précédent),	du 12 juill.	888 au 20 oct. 912.
Abd el Rahman III (petit-fils d'Abdallah, premier khalife),	du 20 oct.	912 au 15 oct. 961.
El Hakem II (ben Abd el Rahman),	du 15 oct.	961 au 29 sept. 976.
Heschâm II (ben el Hakem) deux fois,	du 29 sept.	976 au 24 fév. 1009.
	et du 21 juill.	1010 au 20 avril 1013.

IV.

ROIS DES ASTURIES OU D'OVIEDO.

Pélage (Pelagius, en espagnol Pelayo),	de	718	à	737.
Favila son fils,	de	737	à	739.
Alfonse I (le Catholique) gendre de Pélage,	de	739	à	757.
Froïla I, fils d'Alfonse le Catholique,	de	757	à	768.
Aurélio, neveu d'Alfonse,	de	768	à	774.
Silo, gendre d'Alfonse,	de	774	à	783.
Mauregat, fils naturel d'Alfonse,	de	783	à	789.
Veremund I ou Bermude (le Diacre), frère d'Aurélio,	de	789	à	791.
Alfonse II (le Chaste), fils de Froïla I,	de	791	à	842.
Ramire I, fils de Bermude le Diacre,	de	842	à	850.
Ordonius I (Ordoño), fils de Ramire,	de	850	à	866.
Alfonse III (le Grand), fils d'Ordoño,	de	866	à	909.

ROIS DE LÉON.

Garsia, fils d'Alfonse III,	de	909	à	914.
Ordoño II, autre fils d'Alfonse,	de	914	à	924.
Froïla II (idem),	de	924	à	925.

Alfonse IV (le Moine ou l'Aveugle),	de	925	à	930.
Ramire II,	de	930	à	950.
Ordoño III,	de	950	à	955.
Sancho I (le Gras),	de	955	à	956.
Ordoño IV (le Mauvais),	de	956	à	960.
Sancho le Gras (pour la deuxième fois),	de	960	à	967.
Ramire III,	de	967	à	982.
Veremund ou Bermude II (le Podagre, el Gotoso),	de	982	à	999.
Alfonse V,	de	999	à	1027.
Veremund ou Bermude III, en qui finit la ligne des rois de la descendance d'Alfonse le Catholique,	de	1027	à	1037.

COMTES DE CASTILLE.

Fernan Gonzalez (Ferdinandus Gundisalvi, id est filius),	de	932	à	970.
Garsia Fernandez (Garsea Ferdinandi),	de	970	à	995.
Sancho Garsez (Sancius Garseani),	de	995	à	1021.
Garsia Sanchez (Garsea Sancii),	de	1021	à	1026.

COMTES DE BARCELONE.

Borrel, fils de Suniaire (ixme comte de Barcelone : pour ceux qui précèdent, voir ci-dev. p. 311, note 1).	de	964	à	993.
Raymond fils de Borrel,	de	993	à	1017.
Béranger fils de Raymond,	de	1017	à	1035.

ROIS DE NAVARRE.

Sancho I (Abarca),	de	905	à	924.
Garsia le Trembleur (el Tembloso),	de	924	à	970.
Sancho le Grand (el Mayor),	de	970	à	1035.

APPENDICE III.

INFLUENCE DE LA LANGUE ARABE SUR LA FORMATION DE L'ESPAGNOL; — DE LA LANGUE DES BERBERS; — EXPLICATION DE QUELQUES MOTS ARABES EMPLOYÉS DANS CETTE HISTOIRE.

I.

« Les étymologistes, dit Mayans, trouveront plus d'étymologies sur le territoire espagnol, dans la langue latine que dans l'arabe; plus dans l'arabe que dans la langue grecque; plus dans la grecque que dans l'hébraïque; plus dans l'hébraïque que dans la celtique; plus dans la celtique que dans la gothique; plus dans la gothique que dans la punique, et plus dans la punique que dans la biscayenne [1]. » Le fond de la langue espagnole est, en effet, le latin, ainsi que vient de le dire Mayans, faisant, comme on voit, la plus mince part aux origines biscayennes, dont on a fait tant de bruit dans ces derniers temps; mais sur ce riche fonds s'est superposé l'arabe, de telle sorte, que, suivant l'expression de Scaliger, on pourrait faire un lexique des mots purement arabes qui se retrouvent dans l'espagnol [2]. C'est ainsi que tous les mots du dictionnaire espagnol qui commencent par *al* sont arabes, à un petit nombre d'exceptions près, de même que les dénominations géographiques si nombreuses commençant par les mots *Guad*, *Medina*, *Ben*, *Beni*, *Aldea*, et qu'un très grand nombre de mots et de noms divers, tels que *bellota*, gland, *azofar*, laiton, *botija*, vase de capacité, *candil*, chandelier, *barrio*, quartier, *bodas*, noces, *daifa*, maîtresse, *zahori*, sorcier, *zaquizami*, grenier (*horreum*),

1 Mayans y Siscar, Origines de la lengua española, t. II, p. 67.

2 Tot puræ arabicæ voces in Hispania reperiuntur, ut ex illis justum lexicon confici possit (Jos. Scaligerius, Epistolæ, epist. 228, ad Isaacum Fontanum).

zarracatin, brocanteur, regrattier, etc., etc. — Casiri[1] donne un catalogue de plantes extrait des œuvres d'Abou Zakaryya, où se trouve l'origine arabe d'un grand nombre de noms castillans d'arbres, de fruits et de fleurs dont quelques-uns sont aussi français; tels que *algarrobo*, le carroubier, *alfonsigo*, le pistachier, *jazmin*, le jasmin, *albaricoque*, l'abricot, *algodon*, le coton, *azafran*, le safran, *alheli*, la giroflée, *açucena*, le lis, *almoradux*, la marjolaine, *albahaca* ou *alfabega*, le basilic, *almez* ou *almezo*, l'alisier, *llanten*, le plantain, herbe médicinale, *azumaque*, le sumach, etc.

C'est dans cette large mesure que l'arabe est entré dans la formation de l'espagnol moderne, et cela se conçoit. Les Espagnols qui habitaient les villes au pouvoir des Arabes s'accoutumèrent peu à peu, comme il était naturel, à la langue arabe, qui était la dominante; aussi, vers le milieu du neuvième siècle, comme l'assure Alvarus de Cordoue en parlant de son pays, sur mille chrétiens, à peine en trouvait-on un qui sût écrire une lettre en latin[2]; de sorte que, lorsqu'ils devaient écrire ou parler à quelqu'un, ils tombaient ordinairement dans deux erreurs, celle de changer la signification des mots et celle de changer les terminaisons, défauts dans lesquels étaient tombés les Gaulois et les Italiens dès le temps même des Goths et des Lombards; erreurs toutes naturelles à celui qui, trouvant une difficulté dans le latin, cherche à la surmonter. De là ce qu'on a appelé les barbarismes. Alvarus nous apprend en revanche que ses compatriotes étaient tous fort versés dans l'arabe et dans la connaissance des livres chaldéens, et qu'il ne s'en trouvait guère qui ne sussent écrire et composer des vers en arabe avec la même délicatesse et le même choix de mots que les Arabes eux-

1 Casiri, t. I, p. 328 et seq.

2 Ita ut omni Christi collegio vix inveniatur unus in milleno hominum numero, qui salutatorias fratri possit rationabiliter dirigere litteras (Alvarus Cordubensis, Indiculus luminosus, in Florez, Españ. Sagr., t. XI, p. 274).

mêmes[1]. Les Espagnols qui, en s'habituant à l'arabe, avaient oublié le latin, firent comme les autres peuples quant aux terminaisons qui rendent la langue latine si difficile pour ceux qui sont accoutumés à une langue dont les terminaisons sont invariables; ils rendirent les mots latins indéclinables, n'adoptant qu'un seul cas, le plus souvent l'ablatif singulier, *poeta, clero, duro, breve*; et quelquefois le nominatif *sal, clamor, atrox, senior*, que l'on écrit aujourd'hui *atroz, señor*. Au pluriel ce fut toujours l'accusatif : *poetas, cleros, duros, breves, atroces, señores*. Et comme il devait résulter quelque confusion de cette uniformité de son, pour rendre clair le sens de ces mots on adopta des prépositions latines qui, en suppléant aux cas latins, marquèrent le rapport des mots entre eux. C'est ainsi que la préposition *de* marqua le génitif, la préposition *ad*, dont on a fait *à*, le datif et l'accusatif, la préposition *per*, dont on a fait *por*, l'ablatif. De même pour le relatif, dans tous les cas et tous les nombres, on prit le *que* des Latins tel qu'il s'écrivait alors; et des pronoms *ille, illa, illos, illas*, on fit les articles *el, la, los, las*. Élipand, évêque de Tolède, quoique fort instruit et très pur dans son langage, fournit des exemples de cette corruption de latinité dans la lettre qu'il écrivit vers la fin du huitième siècle à Félix d'Urgel; s'adressant à un ami, il laissa naturellement échapper un grand nombre de ces fautes qui lui étaient devenues familières par son séjour à Tolède, ville soumise aux Arabes. On trouve dans cette lettre, par exemple, *domino Felice*, au lieu du vocatif *domine Felix; sciente vos reddo* pour *scientem* ou *scientes; quia vestro scripto*

1 Et reperitur absque numero multiplices turbas, qui erudite chaldaicas verborum explicet pompas, ita ut metricè eruditiori ab ipsis gentibus carmine, et sublimiore pulchritudine finales clausulas unius litteræ coarctatione decorent : et juxta quod linguæ ipsius requirit idioma, quæ omnes vocales apices commata claudit, et cola, rithmicè, imò ut ipsius competit metricè universi alphabeti litteræ per varias dictiones plurimas variantes uno fine constringuntur, vel simili apice (Ibid., l. c.).

accepi au lieu de l'accusatif *vestrum scriptum direxi vobis; scriptum parvum de fratre militane* pour le génitif *fratris militanis; ego verò direxi epistolam tuam ad Cordoba*, au lieu de *ad Cordubam*.

La même influence se fit sentir de bonne heure même dans la partie de l'Espagne qui demeura en dehors de la domination des Arabes. On a vu combien, dès le siècle même de la conquête, les conquérans et les conquis s'étaient mêlés, non seulement dans la portion de la Péninsule entièrement soumise, mais encore dans celles de ses parties qui se maintinrent indépendantes sous les premiers rois asturiens. Il suffira au lecteur, pour en être convaincu, de se rappeler ces nombreux captifs que le second de ces rois, Alfonse le Catholique, ramenait dans ses états à chaque course victorieuse qu'il faisait au-dehors; c'étaient principalement des femmes et des enfans, auxquels ils faisaient donner une éducation chrétienne. Parmi les prisonniers étaient des hommes d'une foi encore incertaine; les Berbers n'étaient pas tous musulmans; les conversions étaient faciles; des motifs d'intérêt en durent déterminer plusieurs, qu'acheva le zèle des prêtres chrétiens. Il y a plus : quelque exagérés que puissent paraître en général les faits attribués aux saints espagnols de cette période, plusieurs ne sortent point de la vraisemblance et paraissent, malgré tout, dignes de considération : telles sont les conversions qu'on attribue au prosélytisme de saint Victor, martyr, qui, fait prisonnier par une armée musulmane, convertit par ses prédications un grand nombre d'infidèles à la foi chrétienne, de telle sorte que les émirs de l'armée lui fermèrent violemment la bouche pour arrêter la contagion [1]. Ces convertis, d'après ce que nous savons des prescriptions de la loi musulmane à l'égard des renégats, ne pouvaient demeurer parmi les Arabes sans souffrir le martyre, et la plupart, quelle

[1] España Sagrada, t. XXVII, Appendice III, num. 5.

que fût la constance de leur foi, durent passer sur les terres des chrétiens pour éviter l'inévitable châtiment qui eût suivi leur abjuration. Il est donc certain qu'il y avait dès ces premiers temps, parmi les chrétiens les plus éloignés des frontières musulmanes, des musulmans convertis et que les rois asturiens faisaient élever dans les principes de la religion du Christ. De ces étrangers devenus chrétiens par conviction ou par nécessité, les uns étaient libres, les autres esclaves : les libres étaient ceux qui s'étaient convertis sans être captifs; les esclaves, ceux qui s'étaient faits chrétiens après être tombés dans la captivité.

Les esclaves convertis étaient distingués en séculiers et en ecclésiastiques. Alfonse le Chaste, comme nous l'avons vu, donna à l'église cathedrale d'Oviédo des *mancipia, id est clericos seu cantores*, achetés par lui de leurs divers maîtres, et qui ne pouvaient être que des enfans ou petits enfans d'esclaves musulmans.

Nous avons parlé des Marecatos ou Mauregatos des Asturies, qui, encore aujourd'hui, présentent tous les caractères d'une origine africaine ou arabe. Plusieurs rois asturiens eurent eux-mêmes une origine mixte.

Mauregat, fils d'Alfonse le Catholique, *de serva tamen natus*, avait pour mère une esclave arabe ou berbère, qu'elle fût ou non convertie à la foi du Christ. Silo, qui régna après lui, était né pareillement d'une mère étrangère; mais, à ce qu'il semble, d'une plus haute naissance parmi les conquérans que la mère de Mauregat, puisque la chronique Albeldense attribue à son influence la paix qu'il eut avec l'Espagne, savoir avec les Musulmans : *cum Spania, ob causam matris, pacem habuit.*

Ces hommes, ces femmes, ces enfans, parlant pour la plupart la langue de l'Yémen, durent exercer certainement dès lors une influence considérable sur la langue des chrétiens qui se régénéraient. Tout concourut à accroître cette in-

fluence, et on la retrouve partout dans les monumens, dès la seconde moitié du siècle même de la conquête. Les noms propres surtout en portent d'évidentes empreintes. Berganza[1] signale dans les diplômes de ce siècle et du siècle suivant plusieurs signataires d'actes de donation et de diplômes de toute nature, parmi lesquels plusieurs étaient revêtus du sacerdoce, dont le nom était purement arabe; et il cite entre autres Ayub, Marguan, Abeza et Zuleiman. Ces hommes inspiraient une confiance telle qu'Ayoub et Souleïman furent nommés juges par le roi Alfonse, et chargés de faire l'inventaire des anciennes possessions du monastère de Cardeña. Mais, avec ou sans noms arabes, il est certain que les musulmans convertis abondaient alors jusque dans les Asturies. Ainsi, le même Berganza, dans le diplôme n° VI, rapporte la signature de *Laïn converso testis.*

Dans le diplôme de Genadius en faveur des ermites du mont Bergidense, on trouve les signatures suivantes :

Fredisclus conversus;
Valdemarus conversus;
Daniel conversus;
Aspitius conversus;
Recimirus conversus;
Hiton conversus[2].

En 954, la charte de donation qu'Oveco, évêque de Léon, fit en faveur du monastère de San Juan de la Vega[3], fut confirmée par deux prêtres arabes chrétiens dont le premier signa : *Meliki presbyter* et le second *Zesanus presbyter*. La donation que fit Fronimius à Saint-Christophe, en 917[4], est souscrite par *Maruanus* (Merwan) *presbyter*, et par *Zalama*

1 Berganza, Antigüedades de España, t. I, p. 196.
2 Españ. Sagr. t. XVI, p. 430.
3 Ibid., t. XXXIV, escrit. 15, p. 453 et suiv.
4 Ibid., p. 445 et 450.

(Salemah) *diaconus*. Ce même Salemah souscrit, en 955, un acte d'Ordonius III : *Zalama presbyter qui et notarius*. *Zaut* ou *Zauti* (c'est-à-dire David—Dawd) en souscrit un autre en 954[1]. Nous trouvons successivement les signatures *Abolhaxa* (Abou el Aysch) *presbyter*, *Alaytre* (El Yatreby) *presbyter*, *Hanni* (Henni) *presbyter*; *Kazzem* (Kasem) *presbyter*; *Ayub diaconus*, *Marguan diaconus*, *Mahmudi diaconus*, etc.

Ces noms suffisent, je crois, pour attester qu'il y avait parmi les membres du clergé chrétien, dans les neuvième et dixième siècles, beaucoup d'Arabes convertis, lesquels durent exercer la plus grande influence sur la formation de la langue castillane. La plupart de ces convertis donnaient à leurs fils des noms latins, comme on le voit par les signatures de *Pelagius presbyter iben Zaute*, de *Odoario iben Gamar*, qui ailleurs signe *Odoarius Gamarit*, de *Castellino iben Abdila*, d'*Adaulfus iben Davi*, et de beaucoup d'autres. Quelques-uns, ayant pris au baptême des noms latins ou germains, donnaient à leurs fils des noms arabes comme *Assuadi Fredinandi*, c'est-à-dire *Aswad, fils de Ferdinand*. Il n'est pas jusqu'aux sceaux des diplômes de ce temps qui ne témoignent des rapports étroits et fréquens des Arabes et des Espagnols : Berganza donne la figure d'un très grand nombre dans l'appendice dont il a fait suivre ses documens originaux : le plus ordinairement employé était le chiffre arabe cabalistique (aldjiffr), dans lequel se lisent les mots *âali Allah* (*Deus excelsus*); dans quelques-uns paraissent quelques lettres latines entre les arabes, et très souvent une ou plusieurs croix, seul signe qui fasse connaître que ces sceaux appartenaient à des chrétiens[3]. On employait aussi fréquemment le sceau de Salomon et quelques-uns des signes alcoraniques qui, dans certains exem-

1 Españ. Sagr. t. XXXIV, p. 437.
2 Ibid., p. 464.
3 Berganza, l. c. t. II, p. 946 et seq.

plaires du Koran, figurent au lieu de points. Un de ces signes accompagne la suscription : *Petrus notavit et hoc signum fecit.*

L'intervention et la large influence de l'arabe dans la formation du castillan au nord même du Duero est donc incontestable. Elle se fit sentir d'abord dans le latin, peu de temps après la conquête. On n'a qu'à lire les chroniques des VIIIe, IXe et Xe siècles pour en être convaincu : partout se manifestent des traces de l'influence de la langue des Arabes et du génie oriental. Quelques exemples feront mieux comprendre la chose.

Dans le numéro 34 de sa chronique, Isidore de Beja dit : *Eoque prœlio fugato omni Gothorum exercitu, qui cum eo emulanter fraudulenterque advenerant, cecidit.* C'est là une façon de parler, ou plutôt une façon d'employer le verbe qui se rencontre très fréquemment chez les auteurs orientaux, comme le savent ceux à qui ces auteurs sont familiers. Quand Isidore dit *mittitur ad principalia jussa*, il use d'une expression équivalente à l'expression arabe *wali al amer.* Les formes orientales abondent à ce point dans Isidore de Beja, qu'il nous paraît impossible de le comprendre et de le traduire exactement sans être versé dans l'étude de la langue et dans les habitudes de style des chroniqueurs orientaux.

Les locutions arabisées ne se rencontrent pas moins dans la chronique d'Albeïda. Souvent les préoccupations du chroniqueur sont telles qu'il oublie qu'il est chrétien et espagnol : *contra eos sumpsit rebellionem in Asturias*, dit-il en parlant de Pélage (num. 50); *super Astures procurante Monnuza*, dit-il même numéro. Num. 53, la sécheresse des paroles : *Victorias egit*, équivaut à la phrase usuelle des Arabes : *il fut vainqueur.*

Les formes, les tours et les locutions arabes vont se multipliant de plus en plus dans les chroniques subséquentes.

On sait, par exemple, que les Arabes prodiguent leur conjonction *w* qui se prononce *wyy*. Le même abus se remarque dans les chroniques espagnoles, soit latines, soit en langue vulgaire. Ainsi, on lit dans la chronique Burgense : *Captus et lanceatus comes Garsea Ferdinandi in ripa de Dorio, et V die mortuus fuit et ductus fuit ad Cordobam, et indè adductus ad Caradignam.* Cette répétition de la particule *et* est tout arabe, comme dans la notice suivante : *Dederunt comiti Sanctum Stephanum, et Cluniam, et Osmam, et Gormaz, et dederunt ei quinquaginta obsides pro Castrobo et Meconia et Berlanga.*—Les locutions *in era MCCCCLXXVIII sic fuit illo anno iniquo* (Chr. Complut.); *in era MXXI prendiderunt Sedmancas ; Fuit arrancada; Fuit la de Badajoz; Fuit la de Roda*, sont toutes du même caractère. Un exemple suffira pour montrer que ce caractère est passé des chroniques latines ou quasi latines aux chroniques castillanes. *Salió flama del mar*, dit la chronique de Cardeña, *é incendio muchas villas é cibdades, é homes, é bestias, é este mismo mar incendió peñas, é en Zamora un barrio, é en Carrion, é en Castro Xeriz, é en Burgos, é en Pancorvo, é en Beldorado, etc.* Tous ces *é* sont d'un écrivain formé dès l'enfance au style des Arabes.

Et remarquons en passant que le *w* des Arabes, soit l'*et*, l'*é* ou l'*y* des Espagnols, prête quelquefois une grande force au discours; qu'il est tantôt conjonctif, tantôt disjonctif et tantôt purement redondant, et que, souvent, on n'a point démêlé le vrai sens des chroniques, uniquement faute de le bien entendre.

Il nous reste à dire un mot de la langue des Berbers. Le premier écrivain qui en fait mention est un savant Anglais nommé Jezreel Jones, dans une épître latine publiée à la fin de l'*oraison dominicale* de Chamberlayne, édition de 1715. « La langue des Shilah ou des Tamazeght, dit-il, outre les plaines de Messa, de Hahha et la province de Dara ou Drâ, est en usage dans plus de vingt provinces du royaume

de Soûs dans la Barbarie méridionale. Il existe dans la Barbarie divers dialectes de cette langue, qui était, avant l'arabe, la langue primitive de la Mauritanie tingitane et césarienne, et que parlent exclusivement aujourd'hui les habitans des monts atlantiques de Soûs, de Dara et de Ryfân[1]. »

« Cette langue, dit à son tour le premier Français qui l'ait approfondie[2], se parle depuis les montagnes de Soùs qui bornent la mer océane, jusqu'à celle des Ollelétys, qui dominent sur les plaines de Kaïrouan dans le royaume de Tunis. Cette langue, à quelque petite différence près, est aussi celle que l'on parle dans l'île de Girbeh, à Monâstyr, et dans la plupart des bourgades répandues dans le Ssahhrâ, entre autres dans celles de la tribu des Beny Mozâb. Les peuples qui parlent cette langue ont divers noms; ceux des montagnes qui appartiennent à Marok se nomment Choullouhhs (pluriel de Chîllah); ceux qui habitent dans les plaines de cet empire sous des tentes, à la manière des Arabes, se nomment Berbers, et ceux qui sont dans les montagnes appartenant au royaume d'Alger et de Tunis se nomment Kabaylys (c'est-à-dire des tribus), et Djebâlys (des montagnes ou montagnards).

» Le fond de la langue berbère n'est que le jargon d'un peuple sauvage. Elle n'a point de termes pour exprimer les idées abstraites, et elle est obligée de les emprunter de l'arabe. Pour eux, l'homme n'est point sujet à la paresse, à la mort, il est paresseux, il meurt. Le pain n'a pas de rondeur, il est rond. Leur langue ne leur fournit que des termes con-

1 Lingua shilhensis vel tamazeght, præter planities Messæ, Halthæ et provinciam Daræ vel Drâ, in plus viginti viget provinciis regni Sûs in Barbariâ meridionali. Diversæ linguæ hujus dantur dialecti in Barbariâ, quæ ante arabicam, primariam Mauritaniæ Tingitanæ et Cæsariensis provinciarum linguam ibi obtinuêre, et hodiernum inter atlanticorum Sûs, Dara et Reefan montium incolas solum exercentur (Jezreel Jones, oraison dominicale de Chamberlayne, édit. de 1715).

2 Venture, dans la préface de son vocabulaire berbère resté inédit.

crets pour exprimer des qualités unies à leurs sujets; et c'est autant qu'il en faut à des hommes que la dévastation des plaines oblige à vivre isolés dans leurs montagnes, et que la jalousie et l'intérêt mettent toujours en guerre avec les montagnes voisines.

» Les Berbers n'ont aucune conjonction qui réponde à notre *et*, et leurs parties d'oraison ne sont point liées; pour dire *il boit et il mange*, ils disent *il boit*, *il mange*. L'habitude leur apprend à faire des phrases courtes pour exprimer leurs sensations, bornées presque aux seuls besoins des animaux. Ils ont cependant le *qui* et le *que*, *wëin*, et la particule *ï*, répondant à notre *il*, qui aident leurs narrations et les empêchent d'être obscures.

» Tous les mots relatifs aux arts et à la religion sont empruntés de l'arabe. Ils leur donnent une terminaison berbère, en retranchant l'article *al* et en mettant au commencement un *t*, et un autre *t* ou *nit* à la fin. Par exemple, *el mukhal* en langue barbaresque signifie fusil. Les Berbers en feront *te mukhalt* ou *te mukhalnit*. *Makas*, en arabe, signifie oiseau; ils diront *temakast* ou *temakasnit*.

» Ils empruntent aussi de l'arabe les épithètes qui leur manquent, et ils les habillent à la berbère, en les faisant précéder de la syllabe *da*. Par exemple *qadym* en arabe signifie ancien; on dit *da qadym* en berber; *raqyq*, maigre en arabe; *daraqaq* en berber, etc.

» Ils n'ont point maintenant d'autres caractères pour écrire leur langue que ceux des Arabes, auxquels ils ajoutent trois lettres persanes qui manquent à l'alphabet arabe, le *tchym*, le *jâ* et le *guêf*.... Quoique la religion de ces montagnards soit l'islamisme, il y en a très peu parmi eux qui sachent l'arabe. Les marabouths leur expliquent le Koran dans leur langue; et les prières du peuple, comme parmi les nègres musulmans, se bornent en général à la profession de foi, la seule chose nécessaire, dans leur croyance, pour être sauvé. L'avantage

qu'ont leurs marabouths de savoir un peu lire et écrire, et de parler l'arabe, leur donne le plus grand crédit, et ce sont eux qui commandent dans la plupart de ces montagnes. »

C'est une chose bien remarquable que cette langue parlée dans toute l'Afrique septentrionale, où elle est connue sous le nom de schillah, le soit à l'autre extrémité de ce continent au pays de Syouah, l'ancienne oasis d'Ammon d'Hérodote, c'est-à-dire dans deux pays éloignés l'un de l'autre de toute la largeur de l'Afrique. Cela a été constaté par divers voyageurs, et notamment par le rapprochement qu'a fait Marsden d'un grand nombre de mots des deux langues entièrement semblables, ou qui ne diffèrent que par une légère altération euphonique, comme *akhfé*, tête, en langue de Syouah, *ekhf* en langue de Schillah; main, *fous*, dans la première, *efous* dans la seconde, etc.

On sait que les Berbers nomment l'Atlas la montagne par excellence, *Athraïr*, *Adhraes*, *Adrer*, *Adras*, *Edrarin*, *Aderim*, suivant les diverses prononciations. De là, peut-être, le mot même d'Atlas, altéré de la forme *Adras*, par exemple, et très certainement le Dyrin de Strabon. Le nom d'Ammon ne me paraît être lui-même qu'une prononciation particulière à quelques tribus du mot eau, *amman*, en berbère.

Il est facile de se rendre compte de la différence radicale de l'arabe et du berbère par le rapprochement des mots suivans, recueillis au hasard :

Abeille, berb. *Isen;* arab. Nahhla.
Agneau, B. *Ismer;* Ar. Kabsch.
Ane, B. *Aghioul;* Ar. Himar.
Chameau, B. *Lgoum;* Ar. Djàmal.
Cœur, B. *Oul, ouroul;* Ar. Câlb.
Côteau, B. *Thimmery;* A. Akbah.
Homme, B. *Argaz;* A. Radjol.
Huile, B. *Tsemour;* A. Zeyt.
Olives, B. *Azimour;* A. Zeythoun.
Olivier, B. *Tazemour;* A. Schadjar el Zeythoun, etc.

Le berbère n'a certainement exercé qu'une influence très

faible sur la formation de la langue espagnole; on en retrouve cependant quelques traces incontestables dans plusieurs mots castillans, tels que *chico*, enfant, de *atchiq*, petit garçon, *encina*, espèce particulière de chêne, de *zên*, *zaïn*, *zin*, chêne en berbère[1], mots encore aujourd'hui en usage chez les Berbers d'Afrique. Comme d'ailleurs il est hors de doute que cette langue a été parlée pendant huit siècles dans plusieurs cantons de la presqu'île espagnole, j'ai tâché d'en donner une idée sommaire, et de montrer surtout à quel point elle diffère de l'arabe, avec lequel elle est bien loin d'avoir les affinités qu'on lui suppose[2].

II.

EXPLICATION DE QUELQUES MOTS ARABES EMPLOYÉS DANS LE COURS DE CETTE HISTOIRE.

Abou, père, *abi*, génitif. Les noms commençant par ce mot abondent, comme on l'a vu, dans l'histoire d'Espagne sous la domination des Arabes.

Omm, *imma*, *amma*, mère.

Ebn, fils, se prononce aussi *ben*, *ibn*, *aben*. *Aben* est la forme espagnole, d'où Aben Sina, dont on a fait Avicenne, et Aben Roschd, Averroès; plur. *Benou* et *Beny*.

Allah, Dieu; *Allah akbar*, Dieu grand, *Allah tâalah*, Dieu très haut.

[1] D'où peut-être notre propre mot chêne.

[2] Ceux qui désireraient s'instruire suffisamment de cette langue peuvent consulter, à défaut d'ouvrages français, l'excellent *Grammatical sketch and specimens of the berber language; preceeded by four letters on berbers etymologies adressed to the president of the philosophical society* (P. Duponceau, esq.), publié à Philadelphie par M. William B. Hodgson, ancien consul d'Amérique à Alger, essai plein de science, dont M. Aristide Guilbert, connu par un travail important sur la colonisation du nord de l'Afrique, prépare, dit-on, une traduction française.

Islam, l'islamisme, la religion de Mahomet, signifie proprement résignation, résignation à Dieu ; s'écrit dans l'orthographe espagnole avec l'article, *alislam*.

B'esm Ellah el Rahman el Rahym, formule par laquelle commencent tous les ouvrages musulmans depuis le Koran, et qui signifie à la lettre : Au nom de Dieu le miséricordieux et le clément. La plupart des sourah ou chapitres du Koran commencent ainsi. Par exemple la 112me : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, dis : Dieu est unique, Dieu est éternel ; il n'engendre pas, et n'est pas engendré, et personne ne peut lui être comparé. »

Ma schaa Allah, à la volonté de Dieu ; *en schaa Allah*, si c'est la volonté de Dieu.

Sourah, pas, degré, échelon, marche. La première sourah ou sourate du Koran, intitulée : « Celle qui ouvre et qui soumet les cœurs » commence par les mots : *Alhamd l'illah rabby al alemina*. Louange à Dieu, maître (ou constructeur, auteur) de l'univers !

Koran, prononcez *Kour'ann*, avec l'article *Alcoran*, la lecture.

Mesdjed-al-djéma ou simplement *al djéma* (orth. espagnole *aljama*), mosquée principale, conseil de ville, municipalité, lieu d'assemblée des principaux membres du clergé musulman. *Mezquita* en espagnol.

Mimbar, chaire, tribune de la mosquée, *almimbare* dans Conde.

Imam, prince, celui qui marche le premier, chef de la prière dans les mosquées (*alimam*).

Fakih, *alfaqui*, docteur, docteur de la loi, membre du clergé musulman.

Al cadhi, *cadhi*, *alcadi*, juge attaché aux mosquées principales. *Cadhi al codhâh*, cadi des cadis, ou *cadhi al kébir*, grand juge. Les Espagnols ont fait d'*al cadhi* leur *alcalde*.

Alcadia, alcaldie, territoire et juridiction d'un alcade.

Mokri, *al mokri* ou *el mokri*, lecteur du Koran attaché aux mosquées.

Moula, docteur de la loi, seigneur.

Rabby, maître, nom de la divinité chez les Berbers.

Mouezzin (*almueden*), sacristain, moniteur de la mosquée ou bedeau, celui qui crie et appelle à la prière du haut de l'almeinara (minaret), tour ou phare de la mosquée.

Kateb (*alcatib*), prédicateur de la mosquée, écrivain, secrétaire.

Hafit, *alhafit*, catéchiste.

Sid, *cid* écrit à l'espagnole, seigneur; *cidi*, *sayydi*, mon seigneur; *sidna*, *seidouna*, et, dans la prononciation actuelle d'Alger, *saïedna*, *seïedena*, notre seigneur.

Sayda, *zaida*, señora.

Xarifé, noble, illustre en espagnol; de l'arabe *schérif* ou mieux *scharyf*, homme haut, élevé, grand, noble, du mot *scharaf*, hauteur, élévation.

Scheik, vieillard, chef de tribu, seigneur dans l'acception du mot latin *senior*.

Amir, *emir*, chef, prince ou roi d'une portion plus ou moins considérable du peuple arabe; il répond au mot *princeps*, *dux* ou *consul* des Latins. *Amir al mouminyn*, émir ou prince des fidèles.

Wali, préfet, dépositaire supérieur du pouvoir central, *præpositus*.

Alcaïde, *cayd*, *alcayd*, plus correctement *al cayed*, conducteur, capitaine, commandant de forteresse ou de frontière.

Amel ou *amil*, gouverneur général d'une province ou mieux d'une juridiction, d'un district, *gubernator*.

Amelyya, juridiction de l'amel.

Khalyfah, khalife, vicaire, lieutenant général de l'empire dont Dieu et Mahomet sont les maîtres.

Al seiffah (*acepha*, *aceipha*, *azeifa* sous la forme espagnole), assemblage d'épées, armée, *exercitus*, proprement *les épées*, de *saïf* ou *seïf*, épée. *Saïf Allah*, l'épée de Dieu, μάχαιρα τȣ Θεοῦ, surnom de Khaled.

Faras avec un *sad*, ou *farath* avec un *tha*, cheval rapide; *alfaraz* en espagnol, *caballo veloz*; *alfaraces* au pl., genêts, chevaux légers, l'espèce particulière que montait la cavalerie légère des Maures, *Levis armaturæ equi apud Mauros*. D'où *alferez*, cavalier.

Mokadam, *mokadem*, *al mokadem*, chef de l'avant-garde, commandant de frontière. En espagnol *almocaden*, *almocaten*, *almoacen* : — « el que fué gran *almocaten* de à caballo y de à pié, » dit Cascales (Linage de Aliága), proprement celui qui marche devant, en avant, *adelantado*, de *kadam*, pied, pas: *Cadama præcessit*, *prævivit*, *valdè animosus fuit*. Alfonse le Savant a employé ce mot dans la signification d'*adelantado* dans son traité *Del cuento de las estrellas del ochavo cielo* : Et dicen, à la quarenta y dos difdah *el mocaden*, que quiere decir el lagarto adelantero.

Al mokadema, l'avant-garde.

Sakah, proprement l'arrière-garde, *postrema acies exercitus*. Sous la forme *zaga*, anciennement *çaga*, ce mot signifie en espagnol la par-

tie de derrière d'un objet quelconque, *tergum*, *pars posterior*.—Il se prend aussi adverbialement pour derrière, arrière, *retrò*, *retrorsum*. De *sakah* doit venir le verbe *sacar*, tirer, par la raison, ce nous semble, que ce qui est en avant tire à soi et entraîne ce qui est derrière, et le substantif *saca*, signifiant l'action de tirer une chose d'un lieu pour la transporter dans un autre, traite, transport de marchandises, extraction, *exportatio*, *extractio*, *evectio*. M. Dubeux (Chronique de Tabari, 1re partie, pag. 359), pense qu'on doit également faire venir de *sakah* le mot portugais *ressaca* qui signifie « l'espèce de cylindre ou de rou- » leau que forme la lame en se retirant après avoir déferlé sur le rivage, » et l'action de la lame qui se retire. » D'où notre mot *ressac*.

Ghaswat, *ghaswah*, expédition de guerre sacrée, *gazua*, *gasua*, *gaçua*, *gacia* sous la forme espagnole.

El djihad, *al djéhâd*, la guerre sacrée.

Almafalla, réunion, corps, assemblage, par extension division d'une armée, orthographe et prononciation espagnoles du mot arabe *moâfil*, pluriel *maahâfil* ou *moahâfail*, avec l'article et la terminaison castillane *al mahafaila*, *al maahafala*, consensus, conventus, chorus.

Mentzil (*mentsal*), pluriel *mendzil*, d'après Golius, *locus ubi quis divertit aut substitit*, *mansio*, *domus*; *veredarium statio*, *vulgo posta*, *albergo*, *luogo dove si trattengono i viandanti*, *allogio*, *osteria*, *domicilio*, *giornata di camino*, *posta* (vid. Gol. et Meninski, voce *menzil*). — Hotellerie, endroit où l'on attache les chevaux, *posada*, *parador*.

Kharadj, tribut, impôt; en latin corrompu *carrachium*, contributions publiques.

Alcabala, *alcavala*, impôt, droit sur les denrées, *vectigal pro venditionibus*; de *kabala*, *al kabala*, d'où notre mot gabelle.

Azequia, *acequia*, de *sekia*, *al sekia*, canal pour conduire les eaux, puits à roues, machine à arrosement, d'où probablement le mot italien *secchia*, *vaso di legno o di rame per cavar acqua*.

Acequiado, entouré d'eau.

Al Baylda (*albaïda*), la blanche.

Al Abyad, le blanc.

Fohs, *fosch*, *fuś*, lieu, endroit, *locus omnis habitatus*. *Fohs el bellout*, le hameau des chênes.

Dyn, *din*, *al* ou *el din*, *eddin*, la foi que l'on a pour ce que Dieu a révélé, la religion en général. D'où les noms *Noureddin*, lumière de la religion, *Nassreddin*, défenseur de la religion, etc.

Djebal, montagne, *Djebal Thâreq*, *Gibraltaric* dans les très vieux auteurs espagnols, montagne de Thâreq, Gibraltar.

Aïn, fontaine, pluriel *aïoun*.

Kithran, goudron, d'où évidemment le mot provençal *quitran*, et, à ce qu'il semble, notre mot goudron; l'espagnol a adopté le mot tel quel avec l'article *alquitran*, et on le retrouve dans le portugais sous la forme *alcatrão*. *Aïn al kithran*, la fontaine ou la source de goudron.

Alfana, *alfane*, *alfaïna*, *al-faïnan*, de *faïn*, fort, robuste, avec l'article *al* le puissant, le généreux, nom de cheval fort en usage dans le moyen âge et devenu célèbre dans un des poèmes de chevalerie les plus renommés. Les véritables descendans d'Alfane sont les chevaux qui lui ressemblent,

> *Car* la postérité d'Alfane et de Bayard,
> Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard.

Proprement cheval orné d'une queue longue et flottante; en général, fort et beau cheval.

Djébanat, cimetière, *al djebanat*, le cimetière, *aldjebanat al kassr*, le cimetière du palais.

Kassidah, *kassideh*, en espagnol *casida*, poème qui ne doit pas comprendre moins de trente vers ou distiques. Mohadlhal, poète antérieur à l'islamisme, passe pour être l'inventeur de cette forme.

Al Sarradj, le sellier, le fabricant, le faiseur de cuirasses, quelquefois sous la forme de *Zerrad*, d'où *Abenserradj*, Abencerrages.

Sahab, *saheb*, *sahib*, officier, soldat, domestique, serviteur.

Mohariz, custos, præfectus, *muharizi hisn*, præfectus arcis, *il commandante del Castello*.

Mouhasib, *muhasib*, *mohaseb*, exactor, redditor rationum.

Almoçabel, *almotacel*, en portugais, moderador dos pezos e preços e medidas dos mantenimientos. Il correspond à l'*ædilis* des Romains et à leur *præfectus annonæ*. L'*Almotacel môr* (c'est-à-dire *mayor*) portugais a pour mission de pourvoir la capitale de tous les approvisionnemens nécessaires, de veiller à la propreté des rues, etc. Yepes (t. VII) rapporte une charte d'Alfonse VI, de 1081, où il est dit : « Et vestras tendas nullus alvacil, neque almuserifus neque *almocabel* violenter intret. »

Alvazil, *alvazir*, *alvasir*, *aluasil*, *aluacir*, *aluacil*, formes diverses du mot arabe *wazir*. Ce mot, chez les Arabes d'Espagne, signifiait

ministre d'état ou conseiller du prince (wazyr, wézir, vizir), celui qui est à ses côtés ou qui reçoit de lui quelque grâce ou faveur. Selon les monumens de la monarchie portugaise, c'était aussi le gouverneur d'une ou de plusieurs villes, le président ou chef d'une province ou territoire. Dans un acte de donation de l'église de Mollellos faite au monastère de Lorvâo, en 1101, il conste que cette église fut prise aux Maures : *in temporibus Rex Alfonsi et alvasir Domno Sesnandi, imperatore nostro* (Elucid., Test. de Lorvâo). Le titre d'alvasir est employé ici évidemment comme synonyme de gouverneur, *gubernator, imperator* de Coïmbre, et on le retrouve appliqué au même personnage dans plusieurs actes subséquens fort curieux : dans un acte de donation d'Arouca, de 1070, il est dit qu'en ce temps gouvernait *in Colimria Sesnandus alvazir;* dans un autre qu'en 1085 était *dux in Colimria Sesnandus alvazir;* dans un autre (Livro Preto da Sé de Coimbra, f. 89), de 1086, on lui donne le titre de *consul* de Coïmbre, et à *Domnus Martinus*, son gendre, celui de *proconsul;* dans une charte de Pedroso, conservée à l'université de Coïmbre, il est dit qu'elle fut faite en 1087, étant D. Sesnandus *alvazir* de Coïmbre. Enfin une contestation que les moines de san Pedro de Arouca eurent avec les héritiers de l'église de Saint-Etienne de Moldes fut portée *ante alvazir Domno Sisnando, qui Dominus erat de ipsa terra ipsis temporibus.* Et sur les plaidoiries des parties invoquant sa justice : *jussit alvazir per manu de suo Vigario Cidi Fredariz, quod dedissent ipsos fratres juramentum, sicut Lex Gothorum docet*, etc.... *Deinde venit de Colimbria et de Monte Majore de illo senore alvazir cum isto recapito*, à savoir qu'à un jour fixé justice serait rendue aux disputans; ce dont furent chargés Recemundus, *qui est vigario de alvazir*, et *cidi Fredariz* (Document de Arouca de 1091). Il existe deux autres monumens de Pedroso : l'un de 1074 et l'autre de 1087, dans lesquels Sisnandus s'intitule *alvacir* et seigneur (*dominus*) de Coïmbre et de toute la terre de Santa Maria. Nul doute d'après cela que le mot alvazir n'eût alors la haute signification de gouverneur ou président d'une ville ou territoire, de capitaine-général, chef de la justice et magistrat suprême, ne relevant du roi que pour un très petit nombre de cas : et tel était l'*alvazir imperator consul et comes domnus Sesnandus regnante in Colimria.*

Hadjeb, hadjib, alhagibe et *alhagib* dans Conde, huissier, portier, principal officier du palais, premier ministre à Cordoue, fonction qui répondait à celle de maire du palais des rois franks.

Kabileh, tribu, plur. *kabaïl*. En transportant ce mot dans notre langue, disait M. Sylvestre de Sacy, je pense qu'il faut dire au pluriel les *kabilehs* et non les *kabaïl*, comme on dit les *sultans*, et non, à la manière arabe, les *salathyn*; mais, sans savoir l'arabe, il nous semble qu'il est facile de reconnaître l'identité des mots *kabileh* et *kabaïl*, surtout depuis nos récens rapports avec l'Algérie.

Bednat, partie d'une tribu habitant un canton particulier, les tribus arabes.

Bend, bannière, plur. *Benoud*, en esp. *bandera*.

Aïn yakout, la Fontaine du diamant, proprement du rubis blanc, et, par métaphore, la Fontaine transparente. *Zakoukit* en hébreu (Job, LXXVIII, v. 17).

Aswad, açouad, noir, *abou el aswad*, père du noir.

Abyâdh, abiad, blanc, *abou el abyâdh*, père du blanc; *wad el abyadh, Guadalabiad*, la Rivière blanche. *Roum el abiad*, baie dont le sable est blanc en Afrique.

Kymia, chimie, *al kymia*, la chimie.

Beled, *belad*, *veled* ou *velez*, sous la forme espagnole, terre, pays, territoire d'un peuple.

Médina, ville, cité.

Karia, coria, alcaria, village de peu de population.

Aldea, de *al* et *deiat* ou *dhyah, aldhyah*, petit endroit, bourg, hameau, *pagus*, *vicus*. Il existe en Espagne près de cent bourgs, villes et villages dont le nom commence par le mot *Aldea*, sans compter les *Aldehuelas*, au nombre de plus de vingt-cinq.

Dar, habitation, plur. *douwars* ou *dowar*, *aduar* dans Conde.

Guad, ou *Wad* (voyez ci-devant, p. 349), note 1, formé par les Arabes d'Espagne, selon Tollius[1], du latin *vadus*, ayant à peu près la même signification, gué, batture, bas-fond. Ce mot, toutefois, n'est point particulier aux Andalous; c'est ainsi qu'on trouve à la descente du Sinaï *el Ouadi Moussa*, la vallée de Moïse, et non loin de Petra (l'Hidjarat des Arabes) *el Ouadi Mokatteb* (la vallée écrite). On sait aussi combien ce mot se produit fréquemment chez les Moghrebyns, particulièrement dans les dénominations des rivières du pays; nous citerons le Oued el Roummel qui coule à Constantine, le Oued al Hammam (rivière des bains), le Oued Zeytoun (rivière des Oliviers); le Oued al Ham (rivière du Carnage ou du Meurtre). Ce nom toutefois est plus commun en Espagne que partout ailleurs. Nous y avons compté

1 J. Tollii Animadversiones in Ausonii Burdigalensis Opera, p. 244.

plus de cinquante rivières commençant par le mot *Wad*, orthographié *Guad* à l'espagnole, dont la plupart appartiennent à l'Espagne méridionale et occidentale. Je nommerai ici le Guadahortuna, dans la province de Grenade; le Guadabarbo, en Andalousie; le Guadaira, dans la province de Cordoue; le Guadajira, en Estramadoure; le Guadajoz, province de Séville; le Guadalaviar, en Aragon et province de Valence; le Guadalefra, un des affluens du Zujar en Estramadoure; le Guadalemar, même province; le Guadalen, un des affluens de l'Almudiel; le Guadalentin, en Andalousie; le Guadalete, dans la province de Cadiz; le Guadalix, archevêché de Tolède; le Guadaljorce, dans la Serrania de Ronda; le Guadalmez, province de Cordoue; le Guadalope, en Aragon, l'un des affluens de l'Èbre; le Guadalquivir, qu'il suffit de nommer, ayant pour affluens le Guadayra, le Guadajoz, le Guadalbullon, le Guadalimar, le Guadarmena, le Guadiana menor, le Guadatin, le Guadiel, le Guadix, le Guadalmellato, le Guadialto, le Guadalen, etc.; le Guadalupejo, l'un des affluens du Guadiana; le Guadamenid, affluent de l'Huete; le Guadamez, en Estramadoure, affluent du Guadiana; le Guadaporcon, dans la province de Grenade; le Guadarizar (Guarrizos), affluent de l'Almudiel; le Guadarrama, dans la province de Ségovie, un des affluens du Tage; le Guadarramilla, dans la province de Cordoue; le Guadiaro, non loin de Gibraltar; le Guadiana; le Guadiana menor, affluent du Guadalquivir; le Guadiela, un des affluens du Tage; etc., etc., sans compter quantité de villes et de bourgs situés dans des vallées et sur des cours d'eau de moindre importance, tels que Guajar Fondon, Gualavisa, Gualba, Guajar Alto, Guadalcanal, Guadramiro, Guadix, Guadilla de Villamar, Guadiervas (Altas y Bajas), Guadiamar, Guadazequies, Guadasuar, El Guada-Pero, Guadamur, Guadalest, Guadalerzo, Guadalcazar, etc., etc.

Bahr, mer, *bahr*, la mer; *Bahr al Roum*, mer des Romains, la Méditerranée.

Djesirah, *al djesirah*, île, presqu'île, d'où Algesiras, en face de Gibraltar, et Alcira, ville de la province de Valence, située dans une île formée par le fleuve Xucar. L'Espagne est appelée dans les écrivains arabes *Djesirah-Andalous*, presqu'île d'Andalous, ou simplement *al Andalos*, *el Andalous*.

Albuhira ou *Albufera*, marine, côte maritime.

Nahr, rivière, *rio*. C'est le véritable mot arabe pour exprimer un fleuve. On lit dans El Edris *Nahr-Yana*, au lieu de *Wadyana* ou *Guadyana*.

Gantara, pont, *al-cantara*, le pont, d'où *Alcantara* et *Alcantarilla*,

Kassr, *Kassar*, château, palais, *al kassr*, le château, le palais, d'où *alcazar*, *alcaçar*, *alcazarillo*, *alcocer*, etc.

Calaat, *Calah*, *Cala*, *Alcala*, forteresse, élévation; *Calaat Rebath*, la forteresse de l'ermitage, d'où *Calatrava*, *Alcolea*, petit château.

Ma, eau, *alma*, l'eau.

Scharra, *scharrat*, *alscharrat*, sierra, chaîne de montagnes, sierra de Guadarrama, corruption de *scharrat al Wad al Ramla*, de *wad arramla*, rivière ou vallée de sable.

Ramla, sable, en espagnol *rambla*, terrain sablonneux.

Hamar, rouge au masc., au féminin *hamrah*, *al hamrah*, la Rouge, en esp. *Alhambra*.

Zamra, musique et bal, *zambra*, dans les vieux auteurs espagnols.

Kassabah, *kassbah*, *alcaçaba*, citadelle, enceinte fortifiée.

Bab, porte, *al Bab al Zokak*, la porte des défilés, le détroit; *Bab al abouab*, la porte des portes.

Bab el Nassr, porte de la Victoire (ou de la Défense, synonyme de victoire en arabe).

Bab el Hadid, la porte de Fer.

Bab el Keblah, la porte du Midi.

Bab el Scharkyah, la porte de l'Est.

Salam, le salut (qui se prononce chez quelques peuples *salem* et *selim*). *Salam alayk* signifie salut à toi (d'où le mot Salamalec), à quoi l'interlocuteur répond : *alayk el salam*, sur toi le salut.

Faras, cheval, *al faras*, le cheval.

Alfawârès, le cavalier, d'où *alferez*.

Al Arab al Ariba, les vrais Arabes; *al Arab al Mostareba*, les Arabes naturalisés, d'où Mostarabes. Quelques-uns font venir ce dernier mot de *mixti Arabibus*, *mistarabes*, *mostarabes*, *musarabes*.

Nahib (alnahib), capitaine de cavalerie.

Alferez, celui qui porte la bannière.

Alfaraz, cavalier portant la lance et l'épée.

Al Hidj (alhige dans Conde*)*, le pélerinage.

Akbah, *akabah*, descente, colline.

Alfaque, en arabe *al fâq*, banc de sable que la mer fait sur ses bords, *syrtis*, d'où le Port des Alfaques à l'embouchure de l'Èbre.

Alfanje, ou *alfange* en esp., de l'arabe *alkhandjar*, sabre, coutelas, cimeterre.

Hadjr, pierre, *hadjara*, pierres; *wad-al-hadjara*, ou *guad al hadjara* (Guadalajara), la vallée des pierres. Le *ghaïn* a prévalu sur le *djim* dans la prononciation espagnole de ce mot.

Mers, port, *mers el kibir*, le grand port, *mers el saghyr*, le petit port. Les Espagnols appellent *Mersalquibir*, *Marz-al-quivir*, et quelquefois *Mersalcabir*, et Léon l'Africain (l. V, c. 2) *Merscalcabir*, le port de la côte d'Afrique nommé par les Arabes *Mers al Kibir*, *Mers el Zeytoun*, le port des olives.

Atalaya (voyez ci-devant p. 243). On appelait aussi *atalayas* les hommes qui veillaient sur le camp, les forteresses, les places d'armes, les châteaux (les vigies, les gardes, les sentinelles de jour). — Les Romains (voyez Végèce, de Art. milit., l. I, c. 25) nommaient *scultatores* ce que nous appelons aujourd'hui sentinelles, d'où les Espagnols ont fait leurs *exculcas*; ils appelaient aussi leurs atalayas *speculas*, et leurs vigies, gardes ou sentinelles, *excubias*, *quasi homines ex cubili surgentes*. — Hum resto das antigas atalayas, dit Santa Rosa de Viterbo, se conserva presentemente nos Fachos de que usamos, e de que os Republicanos Francezes (Joaquim de Santa Rosa de Viterbo écrivait en 1798), tirarão a nova maquina do Telegrafo, pela qual se pose vir nos conhocimientos mais importantes à conservação da Patria.

Azogue, *azoque*, que Conde écrit *zoco*, se trouve employé dans le vieux castillan pour exprimer la place du marché, le marché, de l'arabe *souk*, *sok*, *al sok*, *assok*, avec l'article. On lit dans « los ordonamientos echos por el concejo de Oviedo, era 1283 (1245 de J.-C.) : « Establecieront que todol pescado tambien de rio como de mar, que todo venga al azogue posar; ye vacese, vaciese sin duda, quiere decir todo en azogue. » — Ce mot se trouve sous la forme d'*azoche* dans un document plus curieux encore : on lit dans le Fuero de Madrid : « Toto omme que mesare vel firiere con puno aut coces à vecino.... in taberna, vel in azoche, aut in carrera, etc. ». Cervantes a employé ce mot sous une forme plus voisine de celle adoptée par Conde : *de zoca en colodra*. En portugais on appelait anciennement *açougui*, *açougues*, les lieux où se vendaient et s'achetaient toutes ou quelques marchandises, et *açougagem* le droit qui se payait pour vendre ou acheter quelque chose dans ces marchés.

Azogue, mercure, *argentum vivum*, de l'arabe *azowk*.

Xamar, terme de l'ancien espagnol, aujourd'hui *llamar* appeler, en italien *chiamar*, de *schama*, vocavit, appellavit, nominavit, nomen imposuit, mot syro-chaldéen.

Xaque, terme du jeu des échecs (en espaguol *el juego del ajedrez* ou *axedrez*); *xaque y mate*, *schah mat*, el rey murió.

Generalif, *Generalife*, de *Djenath al Aryf*, *Djenet el Aryf*, jardin de récréation, jardin de plaisance,

Majo, *maja*, de *madja*, *mahha*, corpus huc illuc eleganter movit incessu; *mahh*, *mahhah*, brillantez, resplandor, hermosura, integridad de alguna cosa, *mahha*.

Zabata, ce mot se trouve écrit ainsi dans quelques actes anciens : de *sabat* ou *sabt*, le cuir de bœuf tanné et coupé pour servir à faire des chaussures de tout genre ; de là *sabatyya*, chaussure faite de cette sorte de cuir appelé *sabat* ; d'où les mots espagnols *zapato*, *zapatilla*, *zapatero*, soulier, petit soulier, cordonnier ; le mot *sabattié* pour cordonnier (*lou sabattié*) dans tous les patois du midi, et enfin les mots français *savate* et *savetier*.

Zamarra, de *schamarra*, simarre.

Zaraguelles, *sarawyl* en arabe ; nom des larges braies à la mauresque que portent les paysans du royaume de Valence.

Al Scharkya, le côté, la partie orientale, la terre située à l'orient, en espagnol *Axarquia*, *el scharkiat*, *sol oriens*.

Al Kebla, le midi.

Al Gouf, le nord.

Al Gharb, l'occident, le côté occidental, *Al Gharbyya*, la partie occidentale d'un pays. Algaravia, dit l'Elucidario de Santa Rosa de Viterbo, cousa de occidente, à que os Arabes chamâo Algarbia. E porque a antigua Turdetania ficava ao Occidente, lhe chamarâo *Algarb*, que nos corruptamente dizemos *Algarve*.

APPENDICE IV.

CHARTE D'ALBOACEM.

« Un auteur arabe, dit un écrivain moderne, a conservé une de ces compositions (entre les vainqueurs et les vaincus); c'est celle qu'un officier arabe nommé Alboacem Ibn Mohammed Alhamar fit avec la ville de Coïmbre. » Mais il n'existe rien de semblable, ni dans les historiens nationaux de la conquête, ni dans aucun recueil de diplomatique arabe. Ce n'est pas un auteur arabe, en effet, qui a conservé l'ordonnance de Coïmbre : elle faisait partie jadis des archives de l'abbaye de Lorbâo, en Portugal, et a été publiée d'abord dans la *Monarchia Lusytana*, Lisbonne, 1609, in-4°, part. II, p. 288—289; ensuite, avec quelques incorrections, par Sandoval, *Historia de los cinco Obispos*, Pamplona, 1615, p. 88 et suivantes. M. Raynouard enfin l'a reproduite d'après Sandoval dans son *Choix de poésies originales des Troubadours*, Paris, 1816, t. I, p. 11. C'est un monument d'une assez grande importance philologique sinon historique, et qui, à ce titre, mérite d'occuper une place ici, bien que tout semble indiquer qu'il n'est pas à beaucoup près aussi ancien que la fausse date qu'il porte l'a fait croire à M. Raynouard (voyez ce que nous en avons dit, t. III, p. 123 de cette histoire).

TRADUCTION DE LA CHARTE D'ALBOACEM.

« Alboacem Ibn Mahomet Alhamar Ibn Tarif, guerrier puissant, vainqueur des Espagnes, dompteur de la cavalerie des Goths et de la grande ligne de Rodrigue. Allah m'ayant

mis à la tête de la nation Nazarat, et m'ayant fait gouverneur de Colimb et de tout le territoire entre Goadalva, Mondecum et Goadatha, sur lequel s'étend mon commandement, j'ai ordonné ce qui suit : les chrétiens de mes terres paieront le double du tribut des Maures. Les églises paieront vingt-cinq pièces de bon argent pour une église ordinaire, cinquante pour un monastère, et cent pour une cathédrale. Les chrétiens auront à Colimb un comte de leur nation et un autre à Goadatha, qui les gouverneront conformément aux lois et coutumes chrétiennes, et qui jugeront les différends qui s'élèveront entre eux : mais ils ne feront mourir personne sans l'ordre de l'alcaïde ou de l'alvacir sarrasin, devant lequel ils traduiront le coupable, en montrant leurs lois : l'alcaïde dira c'est bien, et on tuera le coupable. Dans les lieux peu considérables, les chrétiens auront leurs juges qui les gouverneront bien et sans dispute. S'il arrive qu'un chrétien tue ou insulte un Maure, l'alvazil ou l'alcaïde agira selon les lois des Maures. Si un chrétien fait violence à une vierge sarrasine, il se fera maure ou il l'épousera, sinon il sera tué; si la femme est mariée on tuera le coupable. Si un chrétien entre dans une mosquée, ou s'il parle mal soit d'Allah soit de Mahomet, il se fera maure ou il sera tué. Les évêques des chrétiens ne diront point de mal des rois maures, et s'ils le font ils périront. Les prêtres ne diront la messe qu'à portes closes; s'ils font le contraire, ils paieront dix pièces d'argent. Les monastères qui sont sous ma juridiction posséderont en paix leurs propriétés, en payant les cinquante pièces susdites. Le monastère des montagnes, appelé Laurbâo, ne paiera rien, parce que les moines m'indiquent de bonne volonté les lieux de leur chasse, qu'ils font bon accueil aux Sarrasins, et que je n'ai jamais trouvé de la fausseté ni de la méchanceté dans ceux qui demeurent dans ce couvent. Aussi conserveront-ils leurs propriétés sans éprouver la moindre vexation ni aucune violence de la part des Maures : ils pourront

venir à Colimb de jour et de nuit et s'en aller quand bon leur semblera : ils auront aussi la liberté de vendre ou d'acheter sans aucune rétribution, pourvu qu'ils ne sortent pas de notre territoire sans notre consentement. Et parce que telle est notre volonté, et afin que tous la connaissent, je fais le présent sauf-conduit que je donne aux chrétiens afin qu'ils le regardent comme une de leurs lois, et qu'ils le montrent toutes les fois que les Maures l'exigeront ; et si quelqu'un d'entre les Sarrasins refuse de s'y conformer, il sera jugé jusqu'au sang et à la vie comme un chrétien. Cette charte de justice a été faite l'an 772 de l'ère des chrétiens, et, suivant les années des Arabes, le 13 de la lune de djoulhedja 147. Moi, Alboacem iben Mahomet Alhamar iben Tarif, sur la demande des chrétiens, j'ai signé selon la coutume ·O· et ils m'ont donné, pour la ratification, deux beaux chevaux, et j'ai confirmé le tout.

TEXTE ORIGINAL.

Alboacem Iben Mahumet Alhamar Iben Tarif, bellator fortis, vincitor Hispaniarum, dominator CABALLARIÆ Gothorum, et magnæ litis Roderici. Quoniam nos constituit Alla-Illelah super gentem Nazarat, et fecit me dominatorem Colimb, et omni terræ inter Goadaluam, et Mondecum, et Goadatha, per ubi ESPARTE meum mandum. Ego ordinavi, quod christiani de meas terras PECTEN dupliciter quam Mauri, et de ecclesiis per singulas XXV pesantes de bono argento, et per monasteria PEITEN L pesantes et vispesantes PECTEN CENT santes : et christiani habeant in Colimb suum comitem, et in Goadatha alium comitem de suâ gente, qui manteneat eos in bono juzgo, secundum solent homines christiani, et isti component rixas inter illos, et non matabunt hominem sine jussu de alcaide, seu aluacile sarraceno. Sed ponent illum APRES de alcaide, et mostrabunt suos juzgos, et ille dicebit : bene est, et matabunt culpatum. In populationibus parvis ponent suos judices, qui regant eos benè, et sine RIXAS. Si autem contingat homo christianus quod matet, vel injuriet hominem Maurum, aluacir seu alcaide faciat de illo secundum juzgo de Mauris ; si christianus esforciaverit sarracenam virginem sit Maurus et recepiat illam, sin matent eum ; si fuerit de marito matent eum ; si christianus fuerit ad mesquidam vel dixerit male de Allah, vel

Mahamet, fiant Maurus, sin matent eum. Bispi de christianis non maledicant reges Maurorum, sin moriantur. Presbyteri non faciat suas missas, nisi portis cerratis, sin PIETEN X pesantes argenti : monasteria quæ sunt in meo mando habeant sua bona in pace, et PECHEN prædictos L pesantes. Monasterium de Montanis, qui dicitur Laurbano non PECHE nullo pesante, quoniam bona intentione monstrant mihi loca de suis venatis, E faciunt Sarracenis bona ACOLHENZA, et nunquam invenit falsum, neque malum animum in illis, qui morant ibi; et totas suas hæreditates possideant cum pace, et bona quiete, sine rixa et sine vexatione, neque FORCIA de Mauris, et veniant et vadant ad Colimbriam cum libertate per diem, et per noctem, quando melius velint aut nolint, emant et vendant sine PECHO, tali pacto quod non vadant foras de nostras terras sine nostro aparazmo, et benè velle; et quia sic volumus, et ut omnes sciant, facio kartam salvo conducto, et do christianis ut habeant illam pro suo juzgo, et mostrent cum Mauri requisiverint ab illis. Et si quis de Sarracenis non sibi observaverit nostrum juzgo in quo fecerit damnum, componant pro suo avere, vel pro sua vita, et sit juzgo de illo sicut de christiano usque ad sanguinem et vitam. Fuit facta karta de juzgo æra de christianis DCCLXXII, secundum vero annos Arabum CXXXXVII, Luna XIII, Dulhija. Alboacem iben Mahomet Alhamar iben Tarif rogatu christianorum firmavi pro more ·O· et dederunt pro robore duos equos optimos, et ego confirmavi totum.

Extrait de la *Monarchia Lusitana* de Brito, II, part. fol., 288 et seq.

La principale différence entre Brito et Sandoval consiste en ce que l'un porte au commencement *dominator caballariæ Gothorum*, et l'autre *dominator Cantabriæ Gothorum*; mais cette dernière version est évidemment fautive, puisque Sandoval traduisant dit lui-même (p. 89) *domador de la cavalleria de los Godos*.

Nous avons, à l'exemple de M. Raynouard, souligné les mots du texte original qui appartiennent directement à la langue romane, tels que *e*, *et*, conjonction; *esparte*, s'étend; *pecten, peiten*, paient; *peche*, paie; *cent*, cent; *apres*, auprès; *acolhenza*, accueil, etc. Nous y avons ajouté *caballaria, forcia*, *esforciaverit*. — On remarquera la manière dont le *Wad* des Arabes est rendu dans ce latin barbare, manière

tout à fait conforme à celle adoptée par les Castillans qui rendent le *waw* arabe, comme nous l'avons vu, par les lettres *gu* (prononçez *gou*) formant un son équivalent à peu près à celui du *waw*, qui se prononce quelquefois en arabe comme une espèce de double *w* guttural ou aspiré. Ainsi *Goadalva* est l'Alva, *Goadatha*, l'Agueda, qui se jettent, le premier dans le Mondego, et le second dans le Duero, au nord-est et au nord de Coïmbre. Quant à la date de cet acte, nous ferons remarquer, ce dont personne n'a eu l'air de s'apercevoir, que l'année 147 de l'hégire s'est écoulée entre le 9 mars 764 et le 25 février 765, et ne saurait répondre par conséquent, comme le marque ce diplôme, à l'année 772, soit de l'ère de Jésus-Christ, soit de celle d'Espagne, qui donne l'an de Jésus-Christ 734. — Ajoutez trois siècles à cette date, et vous aurez peut-être la date véritable de cet acte, authentique, à ce qu'il semble, en quelques parties, altéré évidemment et falsifié en d'autres : on sera peu surpris, en effet, qu'un wali arabe ait accordé en 447 de l'hégire (1055) une charte de protection aux habitans de la province de Coïmbre, si l'on se rappelle les vicissitudes de cette ville, prise sur les Arabes par Alfonse le Catholique, reprise par El Mansour en 987, inhabitée ensuite pendant sept ans, puis réédifiée et repeuplée par les Ismaélites, qui l'habitèrent soixante-dix ans, jusqu'à ce que Ferdinand I, fils de Sancho le Grand, la prit le VIII des kalendes d'août de l'année 1064. (Voyez ci-devant, p. 425, *in fine*, note 3.)

APPENDICE V.

DIPLOMES ET CHARTES DE DONATION AUXQUELS IL A ÉTÉ RENVOYÉ DANS LE COURANT DE CETTE HISTOIRE; EXTRAITS ET SPECIMENS DE CHRONIQUES.

I.

VILLÆ PORTUMARINI ET RECELLI DICTÆ, A REGE VERMUNDO II ECCLESIÆ S. JACOBI DONANTUR, ERA 1031 (993).

In nomine patris et filii et spiritus sancti, à plurimis quidem est notum, et non paucis manet declaratum, eo quod fugierunt servi principis domini Veremudi quorum unus nomine Hatita, et alii duo, et contulerunt se illius rebelli Gundisalvo Menendici, et misit ipse rex pro eis, et ipse perstitit in superbia sua, et noluit eos reddere in servitio domini sui. Dum autem venisset in terram Galletiæ præfatus princeps, mandavit in custodiam mittere filium ipsius Gundisalvi nomine Rudesindum, qui et ipse sic erat rebellis, et sic fecerunt, ut per ipsum ipsos servos fugitivos recuperassent. Cumque sederet in custodia Rudesindus, misit rogatores qui rogarent pro eo, quod pergeret ad patrem suum, et duceret ipsos servos, et si posset facere esset solutus, et si non, intraret in custodia unde exierat. Tali namque modo fidiaverunt eum Didacus Romanz, Pelagius Menendici, et Cidi Didaci, erat tunc II feria post introitum, ut de ipso die usque in mediante duxisset ipsos servos et si remansisset cum eis pariarent isti supradicti ducentos solidos, et ipse Rudesindus roboravit placitum fidejussoribus suis, ut si renuisset, et non duxisset ipsos servos, aut per se non venisset, intraret in ipsa custodia, perderet villam suam Portumarini, quæ est in ripa Minei, cum cunctis opibus et adjunctionibus atque præstationibus suis. Perrexit ipse ad patrem suum, et remisit nuntium quod facerent de ipsa villa quid vellent, quia nec ipsos servos reddebat, nec ad custodiam veniret : cumque venissent ad diem aptum placiti in præsentia regis, et nec servos dederunt nec Rudesindum, mutavit eis rex placitum bis et ter, et non compleverunt. Constricti sunt ipsi fidejussores, et dederunt illos solidos

in vasis argenteis, in frenis, in equis, in palliis, et impleverunt numerum D C^{m} solidorum. Hæc omnia dum in jure regis fuissent suscepta, rogaverunt ipsi fidejussores per comites, per potestates, et milites, quod redderet eis Rex suas opes et reciperet ab eis ipsam villam Portumarini, quam ipsi in placito roboratam tenebant. Tunc rex misericordia motus reddidit eis suum censum, et fecerunt ei cartulam concessionis ipsius villæ Portumarini, et roboraverunt in concilio cunctis videntibus: cumque jam ipsa villa esset in jure regis possessa per annum, divina gratia inspirante, pro remedio suæ animæ concessit ipsam villam Deo, qui ei eam dederat, et S. Jacobo apostolo: simul etiam et aliam villam avorum nostrorum, quam dicunt Recelli, quæ est in ripa Ferrariæ, per omnes suos terminos antiquos cum omnibus hominibus in ea habitantibus, et nobis rationem reddentibus. Sic eam cum ista alia villa offerimus Deo et sanctis apostolis ejus, ut sint cum omnibus adjunctionibus suis seu hominibus, qui soliti sunt eis servire, quos per manus nostri majorini Pinioli Tructini et Gundesindi de nostro dato obtinuerunt, et nobis servierunt, ab omni integritate sint cum ipsis villis qui eas laborent, et procurent, et semper ædificent, et sint omnia ista jam dicta ipsius ecclesiæ S. Jacobi. Si quis contra hoc factum nostrum ad irrumpendum venire temptaverit, quisquis fuerit, sit excommunicatus, et in inferno damnatus. Facta Carta Testamenti die II. Idus Aprilis era millena XXXI^{a}.

II.

PRIVILEGIUM VEREMUNDI REGIS II

In gratiam ecclesiæ Compostellanæ (ex Ambrosio Morali, f. 117, operum divi Eulogii).

« In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis. Dicendum est, quod cunctis notum manet, quomodo Domino permittente, et peccatis exigentibus, mucro hostilis et crudelitas iniquorum, sæviens scilicet Hismaelitica gens, promovit se ex Hispaniæ partibus adversus christianos. Et pergens armata venit usque ad Septimacensem civitatem, et catervatim eam circumvallans, atque in arcu et sagitta eam obsidens, diruptis muris, et aperta janua, irruit in ipsam civitatem. Et sicut scriptum est, qui conterit multos et innumerabiles et facit stare alios pro eis, et nec alio loco, nec alio modo moritur homo, præter quod positum est; gladio vindice, et hominum scelere prævalente quos ibi christianos invenit, in ore gladii inte-

remit. Et diruta civitate pauci qui remanserunt ad Spaniam in Cordubensem urbem ducti in captivitatem onere catenarum onusti, atque ferro vincti, et carcere trusi, duos annos et dimidium ibi peregerunt, laudantes et benedicentes Deum unum et Trinum, semper vivum et verum. Et quoniam Deo cura est de omnibus, maxime de eis qui positi in tribulatione cum spe et fiducia Deo animas suas simul et corpora in benefactis commendant, voluit pietas divina, quomodo jam prædestinatione ordinaverat, illorum ærumnis et laboribus, et etiam temporalibus malis finem imponere. Et ut ad eum cui famulatum exhibuerant cum palma martyrii tripudiantes venirent, permisit ipsum tyrannum, qui eos captivos duxerat, de squalore carceris ipsos ejicere, et gladio interfectos, sanguine proprio laureatos, ad regna cœlorum et premia, atque æterna munera à Deo illis præparata coronandos et remunerandos dirigere. Inter quos fuit vir felicissimus nomine Sarracenus, proles Joannis vocitatus, qui dimisit hereditatem et cortes in civitate Numantia, quæ modo Zamora nuncupatur, cum nullum superstitem, vel hereditarium, aut propinquum relinqueret, qui ipsam hereditatem possideret, sed remanserit sine herede et sine alicujus serie testamenti. Dum starent hæc omnia intestata, accepit ea sævissimus princeps Domnus Ranemirus indecenter, et tenuit usque ad obitum suum. His expletis ego Deo meo trino et uno humillimus princeps Veremundus, in regno parentum et avorum meorum nutu divino pie electus, et solio regni collocatus, antequam ipsi sancti et electi Dei martyrium acciperent, et adhuc trusi in carcere essent, visum mihi fuit moto pietate in redemptionem animæ meæ eos inde redimere. Et jam nuncii mei in via erant, quos pro illis miseram, quando ipsum martyrium consumatum est. Quando tale nuncium ad aures meas pervenit, quod ipsi sancti jam in regno cœlorum essent, placuit serenitati nostræ, ut hereditates ipsius supradicti martyris Sarraceni, qui in baptismo Dominicus vocitatus est, ecclesiam facere heredem, quia inutile et inconveniens erat, ut ille esset in regno cœlorum, et hereditatem ejus possideret rustica et laicalis conventio. Ob hoc ego jam sæpedictus princeps Veremundus propter bonum testimonium in amore Dei, et in memoria ipsius supradicti martyris Dominici, partem aliquam donare decerno, atque in perpetuum ad habendum concedere mihi visum, et conveniens est loco apostolico in veneratione ipsius Patroni nostri apostoli Jacobi, ubi nunc dilectus Dei Petrus episcopus præsulatum tenebat. Sic do et concedo cortem intus in civitate nova prope ecclesiam sanctæ Leocadiæ in omni gyro, sicut eam ipse sanctus Dominicus obtinuit cum omnibus utensilibus, cupis, torcularibus,

et tendis in Mercatello, et vineis quæ servierunt ipsi corti, ubicumque sunt, ab integro eas concedimus. Et azeniam integram in vado, quem dicunt Domini Garsiæ, et medietatem in alia in Teliares. Et ibi in Teliares quartam portionem in alia azenia. Et omnes suos hortos, unum in Aruale et alium in ripa fluminis Durii et suos ferraginales ubicumque illos habuit. Et alium hortum in Perales. Et etiam cuncta, quæ ipsi domui deservierunt, tam ex illa parte fluminis Durii terras et vineas, et omne suum debitum, quam quæ ipsi corti deserviunt. Adhuc dando atque donando adjicimus, quod ipsi corti pertinuit, villam quam vocitant Alcopam in ripa rivuli Arotoy cum omnibus suis præstationibus, quæ intus et foris sunt, cupis et torcularibus, terris, vineis per suos certissimos terminos. Et omnia quæ ad ipsam villam pertinent, sicut ille eam obtinuit, cum suis jugariis et porcariis, qui ibi servierunt, et modo ibi sunt : sive et peculiare de ovibus, ubicumque sunt, quæ ipsi corti deservierunt. Omnia supra taxata, quæ resonant jam scripta, jam supradicto apostolico loco donare, atque concedere curavimus in memoria et veneratione sancti illius jam dicti Dominici, ut habeant inde habitantes et Deo servientes, atque per singulos dies et annos memoriam illius facientes, et sacrificia et orationes Deo offerentes temporale subsidium : et illi cum sancto Dei apostolo Jacobo etiam in perpetua remuneratione à Deo recipiant conlatum premium inconvulsum. Si quis tamen (quod esse non potest, nec oportet, et fieri minime credimus) adversus hanc testamenti seriem ad irrumpendum vel diruendum venire temptaverit, sive ex progenie vel stirpe nostra, sive etiam quilibet comes vel pontifex, aut quælibet potestas, hanc factionem infringere temptaverit, quisquis fuerit, in primis a corpore Christi sit extraneus, et amborum careat lumine oculorum, et cum Juda Domini traditore in inferno sit damnatus. Facta à serenissimo et pio principe Domino Veremundo serie testamenti IIII Idus Februarii, era post millenam tertia scilicet et decima. Veremundus Rex confirmat. Sebastianus episcopus conf. Gundisalvus episcopus conf. Savaricus episcopus conf. Armentarius episcopus conf. Pelagius episcopus conf. Petrus episcopus conf. Fredenandus testis. Savaricus testis. Gudesteus testis. Felix testis. Vimara testis. Munius testis.

III.

CODEX GÉNÉALOGIQUE INÉDIT SUR LA MAISON DE NAVARRE, DE LA FIN DU Xe SIÈCLE CONSERVÉ AUX ARCHIVES DU PRIEURÉ DE SANTA MARIA DE MEYA.

1 Ordo numerum Regum Pampilonensium... :::: nneco cognomento Aresta genuit Garsea Enneconis, et domina Assona qui fuit uxor de Domingo Muza qui tenuit Boria et Terrero domina.... Onam qui fuit uxor de Garsea Malo.

2 Garsea Enneconis accepit uxor domina..... filia de... et genuit Fortunio Garseanis et Sarcia (sic) Garseanis et domina Onneca qui fuit uxor de Aznari Galindones de Aragone.

3 Fortunio Garseanis accepit uxor domina Oria filiam de... et genuit Enneco Fortunionis et Asenari Fortunionis, et Belasco Fortunionis, et Lope Fortunionis et domina Enneca qui fuit uxor de Asenari Sanzones de Larron.

4 Sancio Garseanis accepit uxor, et genuit Asnari Sancionis qui et Larron. Aznari Sanzionis accepit uxor domina Onneca, Fortuni Garseanis filia, et genuit Sanzion Aznari et domina Tota regina et domina Sanzia. Ista Enneca postea accepit regi Abdella, et genuit Mahomat Iben Abdella.

5 Enneco Fortuniones accepit uxor domina Sanzia filia de Garsea Scemonis, et genuit Fortunio Enneconis.... et domina Auria, qui fuit uxor de Munio Garseanis, et domina Lupa uxor Sanzio Lupi de Arequil.

6 Ista domina Sanzia postea accepit virum domino Galindo comes de Aragone, et genuit ex eo domina Andregoto regina domina de Belasquita. Ista Belasquita Habuit virum Enneco Lupiz de Estigi et de Zillegita.

7 Asnari Fortunionis accepit uxor.... et genuit Fortuni Asnari qui et cognomento Orbita : pater fuit de Garsea Fortuniones de Capanas.

8 Belasco Fortunioni accepit uxor et genuit domina Scemona qui fuit uxor de rege Enneco Garseanis et domina Tota uxor de Enneco Manzones de Lucentes, et domina Sanzia uxor Galindo Scemenonis de Pinitano Fortunio Enneconis accepit uxor.... et genuit Garsea Fortunionis, et Enneco Fortunionis et domina Sanzia.

9 Item alia parte regum I ::::arsea Scemenonis et Enneco Sceme-

nonis fratres fuerunt. Iste Garsea accepit uxor Onneca Revelle de Sancosa, et genuit Enneco Garseanis et domina Sanzia.

10 Postea accepit uxor domina Dadildis de Paliares soror Regimundi comitis, et genuit Sanzio Garseanis et Scemeno Garseanis.

11 Enneco Garseanis accepit uxor domina Scemena, et genuit Garsea Enneconis qui fuit occisus in Ledena, et Scemene Enneconis, et Fortunio Enneconis, et Sanzio Enneconis. Isti tres ad Cordubam fugierunt. Eorum soror fuit Garsea Enneconis de Olza nomine domina Tota.

12 Scemeno Garseanis accepit uxor domina Sanzia Aznari Santionis filia; genuit Garsea Scemenonis, et Sanzio Scemenonis qui habuit uxor dominam Quisilo filia de domino Garsea comitis Bagiliensis, et alia filia domina Dadildis uxor de domino Muza Aznari.

13 Iste Garsea Scemenonis occidit sua mater in Galias in villa qui dicitur Laco, et occiderunt eum in Saleraro Jhoannes Belescones et Cordelle. Iste Scemeno Garseanis habuit ex ancilla filium Garseanus qui est mortuus in Cordoba.

14 Sanzio Garseanes obtime imperator accepit uxor Tota Asnari, et genuit Garsea rex, et domina Onneca, et domina Sanzia, et domina Urraca, hac domina Belasquita, nec non domina Orbita, et ex ancilla habuit alia filia domina Lopa, qui fuit mater de Regemundo de Bigorra.

15 Domina Onneca fuit uxor Aldefonsi regis Legionensis, et genuit filium Ordonii qui est mortuus in Cordoba.

16 Domina Sanzia fuit uxor Ordonii imperatoris. Postea habuit virum Alvaro Arrumelliz de Alaba. Demumque fuit uxor Fredenando comitis.

17 Domina Urraca fuit uxor domini Ranimiri regis, frater Adefonsi regis, et Froila, et habuit filios domino Sanzio rex, et domina Giloira Deo vota.

18 Iste Ranimirus ex alia uxore Galliciensis nomine.... habuit filium Ordoni regis.

19 Domina Belasquita uxor fuit domini Momi comitis Bischaiensis. genuit filios Acenari Momiz, et Lupe Momiz, et domina Belasquita. Postea uxor fuit domini Galindo filium Bernardi comitis et domine Tute. Demumque habuit virum Fortunio Galindonis. Garsias rex cognomento Tremellonis genuit regem Sanctium qui pro militie strenuitate Quatrimanus vocabatur.

20 Sanctius rex ex ancilla quadam nobilissima et pulcherrima, que fuit de Aybari, genuit Ranimirum regem cognomento Curvum, quem regni particule id est Aragoni perfecit. Deinde accepit uxorem legitimam reginam Urracam filiam comitis Sanzio de Castella, ex qua genuit Ferra-

dum prius comitem Castelle, postea regem Legionis, et ex ea genuit regem Garsiam Navarre. Iste Santius regnum suum dilatavit usque ad fluvium Pisorga, et caminum S. Jacobi, quod peregrini per devia Alabe declinabant timore Maurorum, per locum ubi hodiè est, sine obstaculo currere fecit et securum. Regnavit annis LXV et obit era MLXXII.

IV.

EXTRAIT DE LA CHRONIQUE ALBELDENSE, ÉCRITE EN 883.

[Chronicon Albaildense, editum ab incerto auctore era DCCCCXXI, additum à Vigila monacho Albaildensi era MXIIII extat in Codice conciliorum Gothico, qui fuit monasterii S. Martini Albaildensis, nunc translato in Bibliothecam S. Laurentii Regii.

Chronicon hoc scriptum est anno 18 Adefonsi magni, Regis Oventensium, era 921 (id est anno Christi 883) anno 32 Mahomat Cordubensis Sarraceni.

Fortè scriptum à Dulcidio, Salmanticensi episcopo, qui interfuit consecrationi Compostellanæ era 917, qui chronicorum studiosus investigator apparet ex epistola Adefonsi tertii ad Sebastianum. Itaque potuit continuare historiam Sebastiani Salmanticensis sui præcessoris.

Vigila vero monachus Albaildensis monasterii (nunc Alvelda prope Logronium) isti Chronico, quod desinebat era 921, anno 18 Adefonsi Magni, et 32 Mahomat cordubensis, addidit usque ad eram MXIIII præsertim ea, quæ pertinent ad Reges Pampelonenses, et catalogum regum Ovetensium usque ad Ranimirum tertium.

Itaque additio Vigilæ desinit era 1014 (id est anno Christi 976) anno 6 Sancionis Regis Pampelonensis, filii Garseæ et anno 10 Ranimiri tertii Ovetensium Regis.

Itaque 4 folio istius libri (Alveldensis) dicitur, tunc esse eram 1014, et ab incarnatione 976 et sextum annum Sancionis Regis : et idem hic finis transcribitur ex codice Alveldensi in libro S. Æmiliani conciliorum in I, fol. libri.

Etiam in codice Æmiliano fol. 394 erat hoc chronicon : sed inde discerptum est, relicto tantum uno folio extremo.]

ITEM NOMINA REGUM CATHOLICORUM LEGIONENSIUM.

47 Pelagius (desunt aliqua apud Faz, vid. p. 37), filius Veremundi, nepos Ruderici Regis Toletani. Ipse primus ingressus est in Asturibus montibus sub rupe in antrum de Auseba.

Deinde filius ejus Fabila.

Deinde Adefonsus gener Pelagii.

Post illum frater ejus Froila.
Deinde Aurelius (*post Aurelium* Silo, Maurecatus et Veremundus *desiderantur, de quibus post præviam hanc in genere mentionem statim agit auctor in individuo*).
Post illum Adefonsus Castus, qui fundavit Oveto.
Deinde Nepotianus cognatus regis Adefonsi.
Post Nepotianum Ranimirus.
Post illum filius ejus Ordonius, qui allisit Albailda.
Deinde filius ejus Adefonsus, qui allisit Ebrellos.
48 Post illum filius ejus Garsea.
Deinde Ordonius.
Deinde frater ejus Froila.
Post filius ejus Adefonsus.
Deinde Sancius filius Ordonii. } (duo hic versus redundant).
Deinde Adefonsus, qui dedit regnum suum et convertit ad Deum.
Post frater ejus Ranemirus.
Deinde filius ejus Ordonius.
Deinde filius Sancionis Ranemirus,

Vacare hic ait Johannes Vasquez del Marmol spatium quasi octo aut novem linearum.

ITEM NOMINA PAMPILONENSIUM REGUM.

Animadvertit hic iterum Johannes Vazquez, vacare spatium, ad oramque codicis scriptum: Hic à prædictis Regis ignoro quales fuisse.

49 Sancio Rex filius Garseanis Regis regnavit annos XX (*hic in margine notatum* : era DCCCCXLIIII inquoavit).
Garsea filius Sancionis Regis reg. an. XL et amplius.

. . . .

ITEM EXORDIUM SARRACENORUM SICUT ILLI EXISTIMANT.

82 Sarraceni perversi se putant esse ex Sarra : verius Agareni ab Agar, et Ismaelitæ ab Ismaele.
Abraham genuit Ismaelem ex Agar. Ismael genuit Kaldar. Kaldar genuit Nepti. Nepti genuit Alhumesca. Alhumesca genuit Eldano. Eldano genuit Muneher. Muneher genuit Excib. Excib genuit Iaman. Iaman genuit Autith. Autith genuit Atinan.

Atinan genuit Mahat. Mahat genuit Nizar. Nizar genuit Muldar. Muldar genuit Hindaf. Hindaf genuit Mutirik. Mutirik genuit Humeïa. Humeïa genuit Kinana. Kinana genuit Melik. Melik genuit Fehir. Fehir genuit Galib. Galib genuit Juhei. Juhei genuit Murra. Murra genuit Kelib. Kelib genuit Cuztei. Cuztei genuit Abdilmelef. Abdilmelef genuit duos filios, Escim et Abdiscemiz. Abdiscemiz et Escim fratres fuerunt. Escim genuit Abdelmutalib. Abdelmutalib genuit Abdella. Abdella genuit Mahomat, qui putatur à suis profetam esse.

Abdiscemiz frater de Escim genuit Humeia. Humeia genuit Abilaz. Abilaz genuit Accam. Accam genuit Maroan. Maroan genuit Abdelmelic. Abdelmelic genuit Iscem. Iscem genuit Mavia. Mavia genuit Abderrahaman. Abderrahaman genuit Iscem. Iscem genuit Haccam. Haccam genuit Abderrahaman. Abderrahaman genuit Mahomat. Mahomat genuit Almundar.

83 Iste Mahomat regnavit in era prædicta DCCCCI atque præliavit cum rege Ovetense nomine Adefonso. Dehinc prætermittendo et nunquam adjiciendò nomina Ismaelitarum; divina clementia indiferenter (id est *absque dilatione*) à nostris provinciis prædictos trans maria expellat : et regnum eorum a fidelibus Christi possidendum perpetin concedat. Amen.

ADDITIO VIGILÆ MONACHI IN ERA MXIV DE REGIBUS PAMPILONENSIBUS.

Absque titulo, spatio tamen intermedio vacante, sequitur in Codice Albeldensi :

87 In era DCCCCXLIII surrexit in Pampilona Rex nomine Sancio Garseanis. Fidei Christi inseparabiliterque venerantissimus fuit, pius in omnibus fidelibus, misericorsque oppressis Catholicis. Quid multa? In omnibus operibus optimus perstitit. Belligerator adversus gentes Ismaelitarum : multipliciter strages gessit super terras Sarracenorum. Idem cepit per Cantabriam à Nagerense urbe usque ad Tutelam omnia castra. Terram quidem Degensem cum oppidis cunctam possedivit. Urbem namque Pampilonensem suo juri subdidit : nec non cum castris omne territorium Aragonense capit. Dehinc expulsis omnibus Biotenatis XX regni sui anno migravit è sæculo. Sepultus Sancti Stephani portico regnat cum Christo in Polo.

Item filius ejus Garsea Rex reg. an. XL (lege, ut supra in

num. 49, p. 532, et amplius). Benignus fuit, et occisiones multas egit contra Sarracenos : et sic decessit. Tumulatus est in castro Sancti Stephani.

Supersunt ejus filii in patria ipsius : videlicet Sancio et frater ejus Ranimirus : quos salvet Deus Omnipotens per multa curricula annorum. Amen.

DISCURRENTE PRESENTI ERA TXIIII (976).

V.

EXTRAIT DES *Annales Toledanos II*, ÉCRITS EN 1244.

Esta es la cuenta de los Moros desde Adan hata Alexandre, v mil CLXXXI años. Los unos dicen esta cuenta ; los otros dicen esta otra cuenta, v mil CCLIX años. Desde que finó Noe hata Alexandre, II mil DCCXXV años. Desde Abrahan hata Alexandre, mil DCCCLIII. E des quando los Judios exieron de Miecre (Egipto) hata Alexandre, mil CCCXLVI años. Desde David hata Alexandre DCCXL años. E de Nabucodonosor, quando destruyó los Judios, hata Alexandre, CCLXIII. E desde Alexandre hata que fué puesto I. C. en Cruz, CCCXLII años. Avie Alexandre, quando se ayuntaron los Moros, é ficieron esta cuenta los que eran estrelleros, MCCLXVIII. E de la romeria del perro de Mafomat hasta que estos estrelleros ficieron esta cuenta, CCCXLV años. E desde esta cuenta hata aca, son CCLXXVI años. Suma de esta cuenta es VI mil DCCCIII. El comenzamiento de la Era de los Moros fué en Jueves en XV dias de Julio : è en esta sazon la era del Arambre avie DCLX años.

Años. Esta es la generacion de Mafomat, como viene de fillo en padre hata Adan.

Mafomat nació en Meca, è quando ovo XL años, comenzó à predicar en tierra de Arabia, è convirtio muchas gientes de las Idolas al Criador, mas non à fe de Christo, que non creia en la Trinidad.

Este Mafomat fue fillo de Abdalla. Abdalla fue fillo de Mutalif, del fillo de Husei, del fillo de Hbdelmanef, del fillo de Cocei, del fillo de Queleb, del fillo de Morra, del fillo de Cab, fillo de Lue, fillo de Galip, fillo de Teher, fillo de Melich, fillo de

Años. Nader, fillo de Quinena, fillo de Occima, fillo de Modrica, fillo de Liez, fillo de Moda, fillo de Nizar, fillo de Maad, fillo de Dadmon, fillo de Rad, fillo de Mocavan, fillo de Naor, fillo de Tarec, fillo de Joroeb, fillo de Jasub, fillo de Nebit, fillo de Izmael, fillo de Abrahim, fillo de Thare, fillo de Nabor, fillo de Zaarech, fillo de Rau, fillo de Feat, fillo de Juar, fillo de Zelach, fillo de Arfaxat, fillo de Sem, fillo de Noe, fillo de Lamec, fillo de Matusalem, fillo de Enoc, fillo de Jaart, fillo de Quenan, fillo de Geeniz, fillo de Sis, fillo de Dair. E despues que fizo propheta falso, acabo de XIII años, fue à la Romeria, è comienza y su era, è acabo de dies años, cumpliose su vida de LXIII años. E fizo esta Oracion Mafomat al Criador, que la dixese tod el pueblo : « En nombre de » Deu criador de los poblos, Rey del dia del Juicio : A ti » adoro, à ti me clamo, guyanos à la carrera dereyta, à la » villa de aquellos à que dist tu gloria, è non de los que » son en tu ira, ni de los desterrados Heminy. *Miserationes* » *tuæ*, *Domine*, *super omnia opera tua.* »

1244 Quando esta Oracion ovo fecha Mafomat, murió, è desde que comenzo su era hasta aca son DCXXII años.

711 Tarec è Nocem vinieron à Andaluz, era (Arabum) LXXXXIII.

750 Fillos de Abnumea, parientes de Mafomat, lidiaron è vincieron al Rey Alhabez, era CXXXII.

755 Abderrame Adael entró la Andaluz era CXXXVIII.

1002 Murió Abnabuamer, el que llegó con su poder hata Santiago era CCCLXXXXIII.

1008 Levantos Abdejabar sobre Sanchol, comio Sanchol media manzana è dió la otra media à su hermano Abdelmelic, è murió con ella, era CCCLXXXXVIIII.

1053 Murió Adafer padre de Almeymun rey de Toledo, era CCCCXLV, etc.

FIN DES APPENDICES AUX TOMES III ET IV.

TABLE DES CHAPITRES

DU

TOME QUATRIÈME.

CHAPITRE TREIZIÈME.

— De 852 à 886. —

CHAPITRE QUATRIÈME.

— De 886 à 912. —

CHAPITRE QUINZIEME.

— De 912 à 961. —

CHAPITRE SEIZIÈME.

— De 961 à 976. —

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

— De 976 à 1002. —

APPENDICES AUX TOMES III ET IV.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME

